Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/lesviesdeshommes003plut

B. P. H. D.

IX...13.a

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE.

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

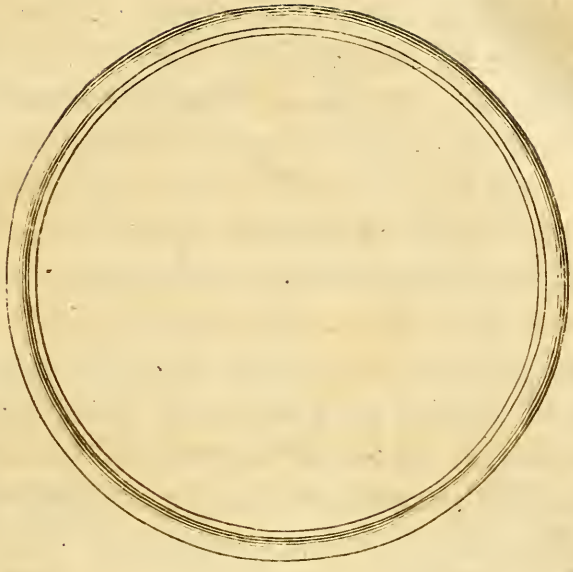
LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
AVEC
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,
NOUVELLE EDITION,
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,
Chez PAULUS-DU-MESNIL, Grand'Salle du Palais, au Pilier des Consultations, au Lion d'or.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



TIMOLEON.

VOICI quel étoit l'état des affaires de Syracuſe avant que Timoleon fût envoyé en Sicile : Dion, qui venoit de chaſſer Denys le Tyran, ayant été tué bientôt après en trahiſon, ceux qui l'avoient aidé à rendre la liberté à Syracuſe, ſe diviſerent & tournerent leurs armes les uns contre les autres, la ville de

Dion qui venoit de chaſſer Denys le Tyran.] Le jeune Denys. Toute cette Hiſtoire eſt fort bien écrite dans la vie de Dion.

Ayant été tué bientôt après en trahiſon.] Il fut tué par l'Athenien Callippus.

Malheureux état de la Sicile après la mort de Dion.

Syracuſe changeant tous les jours de Tyran, fut accablée de tant de maux, qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne fût entierement deſerte, & du reſte de la Sicile, une partie étoit tellement dépeuplée par les guerres continuelles, qu'on n'y trouvoit preſque ni villes ni bourgs, & le peu de villes, qui reſtoient ſur pied, étoient pour la plûpart occupées par des barbares ramaſſez de tout païs, & par des troupes, qui, n'étant ni entretenuës, ni payées, ſe payoient par leurs propres mains, en s'emparant des places, qui toutes les recevoient à bras ouverts, ſoit par foibleſſe, ſoit parce que dans l'extrêmité où elles ſe trouvoient, le changement de Maître leur paroiſſoit un ſoulagement.

Le changement de maître paroît un ſoulagement à des peuples opprimez.

Denys, dix ans après avoir été chaſſé, avoit raſſemblé quelques troupes étrangeres, & ayant chaſſé Nypſée, qui s'étoit rendu maître de Syracuſe, il s'étoit remis en poſſeſſion de ſes Etats. Et ſi ce fut une choſe bien étonnante qu'il eût été dépoſſedé d'un ſi grand Royaume par une puiſſance auſſi foible que celle de Dion, c'en fut une plus étonnante encore, que banni & pauvre il eût pû recouvrer ſon Empire, & re-

Et parce que dans l'extrêmité où elles ſe trouvoient, le changement de maître.] Les maîtres, même les plus legitimes, ne doivent pas eſperer beaucoup de fidelité des peuples, qui n'attendent que d'un changement de l'allegement dans leurs miſeres.

Et ayant chaſſé Nypſée.] C'étoit un homme de beaucoup de prudence & de valeur. Le jeune Denys l'avoit choiſi pour Général de ſes troupes; il ſe rendit en effet maître de Syracuſe, mais il vouloit la garder pour lui.

devenir le maître de ceux qui l'avoient chaſſé.

Ceux qui étoient demeurez dans la ville obéïſſoient donc à ce Tyran, qui n'étoit pas naturellement fort bon, & que ſes malheurs avoient rendu encore plus méchant & plus feroce. Les plus gens de bien & les plus apparens de la ville ne pouvant ſouffrir cette dure ſervitude, avoient eû recours à Icetas, Roy des Leontins, & s'étant abandonnez à ſa conduite, ils l'avoient élu pour leur General, non qu'il fût en rien meilleur que les Tyrans les plus déclarez, mais c'eſt qu'ils manquoient d'autre reſſource, & qu'ils appuyoient au moins leur confiance, ſur ce qu'il étoit originaire de Syracuſe, & qu'il avoit des forces ſuffiſantes pour faire la guerre au Tyran.

Icetas Roy des Leontins au-deſſus de Syracuſe, ſur le Fleuve Terias.

Ce qui avoit obligé les Syracuſains à recourir à Icetas.

Sur ces entrefaites les Carthaginois étant abordez en Sicile avec une groſſe flotte, y avoient déja fait des progrès trés-conſiderables, qui avoient encore enflé leurs eſperances, & augmenté leur avidité. Les Siciliens, effrayez, reſolurent d'envoyer une Ambaſſade en Grece pour demander du ſecours aux Corinthiens, non-ſeulement parce qu'ils deſcendoient d'eux

Syracuſains, colonie de Corinthe.

Non-ſeulement parcequ'ils deſcendoient d'eux comme colonie de Corinthe.] Tous les Siciliens n'étoient pas colonie de Corinthe, mais ſeulement les Syracuſains qui avoient été fondez par Archias le Corinthien, la ſeconde année de l'Olympiade XI. 733. ans avant la naiſſance de Notre Seigneur. Plus de 300. ans avant l'arrivée des Grecs en Sicile, cette Iſle avoit été habitée par des Phéniciens & par d'autres barbares.

comme colonie de Corinthe, & parcequ'ils n'avoient pas imploré en vain leur assistance en plusieurs autres occasions, mais encore parcequ'ils voyoient que cette ville s'étoit toujours déclaré amoureuse de la liberté, & ennemie jurée de la Tyrannie, & que dans la plûpart des grandes guerres, qu'elle avoit soutenuës avec succès, elle avoit toujours combattu, non pour s'agrandir, ou pour dominer, mais pour défendre & assurer la liberté de la Grece.

Corinthe avoit soutenu de grandes guerres pour assurer la liberté de la Grece.

Mais Icetas, qui se proposoit pour fin de son Generalat, de se rendre maître de Syracuse, & nullement de l'affranchir, traitoit sous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il loüoit les sages mesures des Syracusains, & qu'il envoyoit même ses Ambassadeurs avec les leurs. Ce n'est pas que son dessein fût qu'il vînt aucun secours de Corinthe, mais il esperoit, comme cela pouvoit fort bien arriver, que si les divisions de la Grece donnoient de l'occupation aux Corinthiens, & les réduisoient à la necessité de refuser ce secours, il pourroit plus facilement faire pancher la balance du côté des Carthaginois, & se servir ensuite de toutes leurs forces contre Syracuse, ou contre le Tyran; & que ce fût là sa vûë, la suite le fit bien-tôt voir.

Politique d'Icetas.

Les Ambassadeurs étant arrivez à Corinthe,

Mais pour défendre & pour assûrer la liberté de la Grece.] Car la Grece asservie, Corinthe ne pouvoit plus subsister.

les Corinthiens, toujours accoutumez à ſecourir les villes qu'ils avoient fondées, & particulierement Syracuſe, & qui heureuſement ſe trouvoient ſans aucune affaire ſur les bras, & dans une paix profonde, reſolurent qu'on envoyeroit du ſecours; il n'étoit queſtion que de trouver un General. Les Archontes propoſoient & nommoient ceux qui avoient le plus d'envie de ſe ſignaler & de s'avancer, lorſque tout-à-coup un homme du peuple ſe leva & nomma à haute voix Timoleon, qui ne ſe mêloit plus des affaires publiques, & qui n'étoit ni en âge de concevoir de ſi hautes eſperances, ni en volonté de ſe charger d'un ſi peſant fardeau. Mais il y a bien de l'apparence que ce fut quelque Dieu favorable qui inſpira à cet homme d'entre le peuple la penſée de le nommer, tant la Fortune parut riante dès le premier moment de ſon élection, & tant elle eut ſoin d'accompagner enſuite toutes ſes actions d'une fleur de proſperité, & d'y répandre un brillant extraordinaire pour relever & pour embellir l'éclat de ſa vertu.

Les Corinthiens toujours diſpoſez à ſecourir les villes qu'ils avoient fondées.

Timoleon propoſé pour General par un homme du peuple.

Il deſcendoit d'une des plus nobles Familles de Corinthe, car il étoit fils de Timodeme & de Demariſte. Il aimoit paſſionnement ſa Patrie, & faiſoit paroître en tout une douceur ſinguliere,

Nobleſſe de Timoleon.

Car il étoit fils de Timodeme.] Diodore de Sicile nomme ſon pere *Timenete*, & je croi qu'il faut le corriger par cet endroit de Plutarque.

hors en ce qui auroit pû diminuer ou affoiblir la haine implacable qu'il conſervoit contre les Tyrans & contre les méchans. Et pour ce qui regarde la guerre, il y étoit ſi heureuſement né, que dans ſa jeuneſſe toutes ſes actions étoient aſſaiſonnées d'une prudence conſommée, & dans ſa vieilleſſe elles étoient animées de toute la force & de toute la hardieſſe de l'âge le plus boüillant. Il avoit un frere aîné, nommé Timophane, qui ne lui reſſembloit en rien, & qui n'avoit aucune de ſes bonnes qualitez, car c'étoit un écervelé & un homme entierement perdu & gâté de la folle ambition de regner, que lui avoient miſe dans la tête ſes amis de débauche, & quelques ſoldats étrangers, qui étoient toujours autour de lui à lui ſouffler aux oreilles, ſous prétexte qu'il paroiſſoit avoir quelque valeur & quelque audace dans les combats, où il cherchoit toujours les plus grands dangers ſans aucun menagement pour ſa perſonne. Avec ces qualitez ſi brillantes il avoit ſurpris l'eſtime de ſes Citoyens, qui le croyant très-propre pour la guerre, & homme de main, lui avoient ſouvent confié le commandement des troupes. Et c'eſt à quoi ſon frere Timoleon le ſervoit utilement, cachant toujours ſes fautes, ou les diminuant; & au-contraire relevant & augmen-

Sa haine implacable contre les Tyrans.

Combien propre à la guerre.

Son frere Timophane, d'un caractere bien different.

Il avoit ſouvent commande les troupes de Corinthe.

Grands ſervices que lui rendoit ſon frere Timoleon.

Sous prétexte qu'il paroiſſoit avoir quelque valeur & quelque audace.] Plutarque ne dit pas *qu'il avoit*, mais *qu'il paroiſſoit avoir*, parcequ'il n'y a de veritable valeur que celle qui eſt accompagnée de la prudence.

tant tout ce que la nature faiſoit quelquefois par hazard en lui de bon & d'honnête.

Dans le combat, que les Corinthiens donnerent contre les troupes d'Argos & de Cleone, où Timoleon combattoit parmi les gens de pied, Timophane, qui commandoit la cavalerie, ſe trouva dans un danger très-preſſant, car ſon cheval ayant été bleſſé, le jetta par terre au milieu des ennemis. La plûpart des cavaliers, qui étoient autour de lui, diſſipez par la frayeur, l'abandonnerent, & ceux qui eurent le courage de faire ferme, ne pouvoient pas ſoutenir longtems le grand nombre de ceux qui les attaquoient. Timoleon, qui vit ſon frere en ſi mauvais termes, courut à lui, le couvrit de ſon bouclier, & après avoir reçu ſur ſes armes, & ſur ſa perſonne pluſieurs coups de trait, & autant de coups de main, en faiſant des efforts incroyables, enfin tout percé qu'il étoit, il écarta les ennemis, & ſauva ſon frere.

Timoleon ſauve la vie à ſon frere Timophane dans un combat, & le dégage du milieu des ennemis.

Quelque tems après, les Corinthiens, craignant que leurs alliez ne profitaſſent de leur foibleſſe, & ne ſe rendiſſent encore maîtres de leur ville, comme ils avoient déja fait autrefois, firent un decret pour lever & entretenir à leur ſolde quatre cens ſoldats étrangers, & en donnerent le commandement à Timophane. Celui-ci foulant aux pieds toute honnêteté & toute juſtice, commença d'abord à ourdir toutes les trames & les pratiques qui pouvoient le rendre maître de la

Corinthe leve 400. ſoldats étrangers pour ſa garde, & en donne le commandement à Timophane.

Timophane ſe ſert de ces ſoldats pour aſſujettir Corinthe.

ville, fit mourir pluſieurs des principaux Citoyens ſans aucune forme de juſtice, & enfin il ſe déclara lui-même Seigneur & Tyran de ce peuple conſterné & abbattu.

L'horreur que Timoleon conçoit pour cette injuſtice de ſon frere.

Timoleon au deſeſpoir de cette perfidie, & regardant l'injuſtice de ſon frere comme le plus grand malheur, & le plus inſigne affront qui pouvoient lui arriver à lui-même, tâcha pluſieurs fois de lui parler pour le ramener, & pour le porter à renoncer à cette manie, & à cette malheureuſe ambition, & à chercher les moyens d'excuſer ou de réparer auprès de ſes Citoyens les fautes énormes qu'il avoit faites, mais Timophane ne daigna pas ſeulement l'écouter, & rejetta avec mépris toutes ſes remontrances. Timoleon, outré de douleur, choiſit parmi ſes alliez Eſchyle, beau-frere même de Timophane, & parmi ſes amis un Devin de profeſſion que Theopompe appelle Satyrus, & que Timée & Ephorus nomment Orthagoras. Il concerte avec eux, prend ſes meſures, & après avoir laiſſé paſſer quelques jours, accompagné de ces deux hommes il va chez ſon frere. Ils ſe mettent tous trois à le conjurer & à le preſſer avec les plus fortes inſtances de vouloir enfin écouter la raiſon, & de changer de manieres. Timophane d'abord ne fait que rire de leur ſimplicité, & enfin il entre dans une furieuſe colere, & s'emporte veritablement. Alors Timoleon s'éloigne un peu, & ſe couvre la tête

Meſures que Timoleon prend pour détourner ſon frere de ſon deſſein.

Timoleon fait tuer ſon frere, & ſe couvre la tête pour ne pas le voir.

Alors Timoleon s'éloigne un peu de lui.] Plutarque ſuit ici d'autres

fondant

fondant en larmes. Dans ce moment ſes deux amis tirent leurs épées, ſe jettent ſur Timophane & le tuënt.

Dès que cette action fut divulguée, les principaux & les plus gens de bien de Corinthe ne peuvent ſe laſſer d'admirer & d'exalter cette haine de Timoleon pour les méchans, & cette magnanimité qui l'avoit mis au-deſſus des affections humaines, & lui avoit fait rompre les liens de la nature les plus ſacrez, car étant naturellement fort doux, & plein d'amour pour ſa famille, il avoit pourtant préferé ſa Patrie à ſa maiſon, & l'honnête & le juſte à l'utile. Pendant que ſon frere a combattu genereuſement pour ſon païs, Timoleon l'a ſecouru, s'eſt expoſé pour lui, & lui a ſauvé la vie; & dès qu'il a trahi & aſſujetti ſa Patrie, il l'a immolé à la liberté publique, & l'a fait tuer devant lui.

Cette vertu de Timoleon admirée par les plus gens de bien de Corinthe.

Reflexions qu'ils faiſoient ſur cette action.

Auteurs que Diodore de Sicile, qui écrit que Timoleon tua lui-même ſon frere dans la place publique: La maniere dont Plutarque raconte ce meurtre, & qui eſt apparemment celle de Theopompe & d'Ephorus, paroît plus vrai-ſemblable, elle adoucit un peu l'atrocité de l'action. Ceci ſe paſſa vingt ans avant que Timoleon fût nommé General du ſecours que les Corinthiens envoyerent à Syracuſe.

Il avoit pourtant preferé ſa Patrie à ſa maiſon, & l'honnête & le juſte à l'utile.] Plutarque traite d'action très-juſte, cette action de Timoleon, comme ſi cela étoit certain, & que perſonne ne pût la regarder d'une autre maniere. Mais l'amour outré de la Patrie & de la liberté avoit éteint dans ces Payens toute idée de la veritable juſtice. Timophane meritoit certainement la mort, d'avoir voulu aſſujettir ſa Patrie; mais étoit-ce à Timoleon à l'en punir & à l'aſſaſſiner? Ne devoit-il pas tenter d'autres voyes pour délivrer Corinthe? Les remords, qu'il ſentit pendant vingt ans marquent aſſez que ſon repentir

Mais ceux qui ne pouvoient ſupporter la Democratie, & qui étoient accoutumez à faire la cour aux Grands, firent ſemblant en public d'être bien aiſes de la mort du Tyran, & en particulier ils alloient partout décriant Timoleon, & lui reprochant qu'il avoit commis un parricide abominable, qui attireroit la vengeance des Dieux ſur lui, ce qui le plongea dans une horrible triſteſſe. Et ayant appris que ſa mere même étoit dans la derniere deſolation, & qu'elle vomiſſoit contre lui les maledictions & les imprécations les plus effroyables, il voulut aller pour la conſoler, mais elle, ne pouvant ſoutenir la vûë du meurtrier de ſon fils, lui ferma ſa porte. Alors la triſteſſe acheva de s'emparer de ſon ame, tellement que confus & troublé il reſolut de renoncer à la vie, & prit le parti de ſe laiſſer mourir en s'abſtenant de manger. Ses amis ne l'abandonnerent point dans ce deſeſpoir, & firent tant par leurs prieres, & par leurs douces violences, qu'il prit de la nourriture, & fit deſſein de fuir le monde, & de paſſer dans la ſolitude le reſte de ſes jours. Dès ce moment il renonça à toutes les affaires publiques, & pendant les premieres

Les partiſans de l'Oligarchie décrient Timoleon ſous main.

Sa mere le maudit, l'accable d'imprécations, & lui fait fermer ſa porte.

La triſteſſe acheve de s'emparer de l'ame de Timoleon.

Le deſeſpoir porte Timoleon à vouloir ſe faire mourir.

Il renonce à ce deſſein, & prend le parti de paſſer ſa vie dans la ſolitude.

étoit juſte, & qu'il y a dans notre ame des idées que toutes les raiſons de la politique humaine ne ſçauroient effacer. On a beau loüer Timoleon d'avoir tué un Tyran, on lui reprochera toujours avec raiſon d'avoir tué ſon frere. Que la politique humaine trouve des raiſons pour appeller ce meurtre une grande action, la politique divine, c'eſt-à-dire, la veritable juſtice en trouvera de plus fortes pour l'appeller un grand crime.

années il ne venoit jamais à la ville, mais alloit errant dans les lieux les plus deſerts, toujours devoré par ſon chagrin & plongé dans une noire melancolie, tant il eſt vrai que nos reſolutions & nos jugemens, s'ils n'empruntent de la raiſon & de la Philoſophie la fermeté & la force neceſſaires pour les grandes actions, agitez & ébranlez par les premieres loüanges, ou par les premiers blâmes, vacillent & ſont pouſſez comme hors des gonds des raiſonnemens qui les ont produits. Or il faut non-ſeulement que l'action ſoit belle & juſte, mais encore que la reflexion, qui lui a donné la naiſſance, ſoit ferme & inébranlable, afin que nous agiſſions toujours par choix & par un conſentement, non de caprice, mais de connoiſſance, & qu'à l'imitation des gourmands, qui, trahis par leur appetit, ſe jettent avidement ſur les viandes les plus délicates, & les plus nourriſſantes, & un moment après ils s'en dégoutent par la ſatieté, nous de même après avoir fait quelque action, nous ne nous en affligions point, & ne nous en dégoutions point par foibleſſe, lorſque l'idée de beauté, que notre imagination y avoit attachée, & qui avoit charmé notre volonté, commencē à s'affoiblir & à s'effacer; car le repentir a

Belle reflexion de Plutarque. Il ne s'agit que de la bien appliquer.

Agir toujours par un conſentement non de caprice, mais de connoiſſance.

Tant il eſt vrai que nos reſolutions & nos jugemens.] Tout ce que Plutarque dit ici eſt très-vrai, & il nous montre en grand Philoſophe d'où nos reſolutions doivent tirer la fermeté & la force neceſſaires pour les grandes actions, afin qu'elles ne ſoient pas ſuivies du repentir. Mais il faut que ces actions ſoient juſtes, & d'une juſtice dont perſonne ne puiſſe douter.

Car le repentir a cela de propre, qu'il rend mauvaiſes même les

Le repentir rend souvent mauvaises les meilleures actions.

cela de propre qu'il rend mauvaises même les meilleures actions, au lieu que le choix, qui part du raisonnement & de la science, ne change jamais, & demeure toujours ferme sur ses principes, lors même que les actions, qui en sont la suite, n'ont pas tout le succès qu'on s'en étoit promis. C'est-pourquoi Phocion qui s'étoit toujours opposé à la folle entreprise de Leosthene, voyant qu'il avoit pourtant réussi, & que les Atheniens, tout fiers de leur victoire, faisoient partout des fêtes & des sacrifices, dit, *veritablement je voudrois bien avoir fait ceci; mais je ne voudrois pas n'avoir pas conseillé cela.* Et Aristide de Locres, un des intimes amis de Platon, répondit plus fortement encore & plus courageusement au vieux Denys, Tyran de Syracuse, qui lui demandoit une de ses filles en mariage : *j'aimerois mieux*, lui dit-il, *voir ma fille morte, que femme d'un Tyran.* Et quelque tems après, Denys ayant fait mourir ses enfans, & lui ayant demandé par maniere d'insulte, s'il étoit encore dans la même resolution sur le mariage de sa

Beau mot de Phocion.

Beau mot d'Aristide de Locres.

meilleures actions.] Car le repentir n'est qu'une douleur de ce que l'on a fait, & il montre évidemment le vice du choix dont l'experience fait sentir le dommage. On ne peut donc regarder que comme mauvais tout ce dont on se repent. Mais malgré tout ce que Plutarque dit, je ne crois pas qu'on puisse douter que le repentir de Timoleon ne fût très-juste, & son action mauvaise par conséquent.

A la folle entreprise de Leosthene.] Ce Leosthene porta les Atheniens à faire la guerre, ce que Phocion vouloit empêcher. Les Atheniens défirent les Béotiens. Voyez la vie de Phocion.

fille, Ariſtide lui fit cette genereuſe réponſe, *je ſuis affligé de ce que tu m'as fait, & je ne me repens point de ce que je t'ai dit.* Mais c'eſt peut-être l'acte d'une vertu plus parfaite & que tous les hommes ne ſçauroient imiter.

Genereuſe réponſe d'Ariſtide de Locres au vieux Denys qui venoit de faire mourir ſes enfans.

Pour revenir à Timoleon, la douleur de l'action qu'il venoit de faire, ſoit que ce fût le regret de voir ſon frere mort, ou la honte de paroître devant ſa mere, qui ne pouvoit ſe conſoler, lui troubla tellement l'eſprit, & lui abbatit de telle ſorte le courage, qu'encore vingt ans après il ne ſe mêloit d'aucune affaire conſiderable, ni qui concernât le Gouvernement.

Le jour donc qu'il fut nommé Capitaine General des troupes, qu'on envoyoit en Sicile, tout le peuple ayant approuvé avec joye ſa nomination, Teleclide, qui avoit le plus de puiſſance & d'autorité dans Corinthe, ſe leva, & adreſſant la parole à Timoleon, il l'exhorta à rappeller ſon ancienne valeur, & à ſe bien acquiter de ſa Charge, *car*, lui dit-il, *ſi tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un Tyran, & ſi tu te comportes mal, nous ſerons perſuadez que tu as tué ton frere.*

Beau mot de Teleclide à Timoleon.

Si tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un Tyran.] Ce mot eſt plein de raiſon, comme tiré du fond de la Philoſophie. Car nos actions montrent la nature du principe qui nous fait agir. Si Timoleon avoit abuſé de ſa Charge, on auroit dû croire qu'il n'avoit tué ſon frere que par envie, & pour ſe mettre à ſa place, au lieu qu'en uſant bien de ce grand pouvoir, on ne pouvoit douter qu'il ne ſe fût porté à cette action par la ſeule haine de la Tyrannie. Diodore de Sicile met ce mot dans un plus grand jour, en le rapportant de cette maniere, ἐὰν μεν καλῶς ἄρξῃ

Pendant que Timoleon assembloit ses troupes, & qu'il se préparoit à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icetas des lettres qui marquoient son changement & sa perfidie. Il n'eut pas plûtôt fait partir ses Ambassadeurs, qu'il se tourna ouvertement du côté des Carthaginois, & par un traité qu'il fit avec eux, il stipula qu'après qu'il auroit chassé de Syracuse Denys le Tyran, il occuperoit sa place. Mais comme il craignoit que le secours de Corinthe n'arrivât avant qu'il eût executé son entrepriſe, & ne lui fît perdre cette occasion de s'aggrandir, il écrivit aux Corinthiens des lettres par lesquelles il leur mandoit, *qu'il n'étoit plus besoin qu'ils fissent des levées, & qu'ils se consumassent en frais pour venir en Sicile s'exposer à un danger évident, & cela par plusieurs raisons, mais sur-tout, parce que les Carthaginois, qui étoient avertis de leur dessein, & qui le trouvoient très-mauvais, attendoient avec un grand nombre de vaisseaux leur escadre sur son passage, & que la lenteur avec laquelle ils s'étoient pris à envoyer leurs troupes, l'avoit forcé à appeller ces mêmes Carthaginois à son secours, & à les employer contre le Tyran.*

Perfidie d'Icetas.

Lettres d'Icetas aux Corinthiens.

Ces lettres étant luës dans le conseil, si auparavant il y avoit quelques Corinthiens froids & peu portez pour ce voyage, alors animez tous de colere & de ressentiment contre Icetas, ils

Ces lettres luës dans le conseil des Corinthiens. L'effet qu'elles produisirent.

τῶν Συρακουσίων, κρίνειν αὐτὸν τυραννοκτόνον, ἐὰν ὦ πλεονεκτικώτερον, Ἀδελφῷ φονέα. *Si tu gouvernes bien les Syracusains, nous te croirons le meurtrier d'un Tyran, & si tu les gouvernes mal pour ton profit particulier, nous te croirons le meurtrier de ton frere.*

fournirent à l'envi tout ce qui étoit neceſſaire à Timoleon, & hâterent ſon départ avec tout l'empreſſement poſſible.

Dès que tous les vaiſſeaux furent prêts à faire voile, & que les troupes eurent toutes les proviſions dont elles avoient beſoin, les Prêtreſſes de Proſerpine crurent voir en ſonge les grandes Déeſſes ſe préparer pour un voïage, & dire qu'*elles alloient accompagner Timoleon en Sicile.* Sur quoi les Corinthiens équiperent un vaiſſeau ſacré, & l'appellerent le *Vaiſſeau des grandes Déeſſes.* Timoleon, avant que de partir, alla lui-même à Delphes, fit un ſacrifice à Apollon, & étant entré dans le lieu ſacré, où ſe rendent les Oracles, il lui arriva un ſigne très-favorable. D'entre les Offrandes qui ſont appenduës à ce Temple en très-grand nombre, il ſe détacha du haut de la Nef une bandelette, où étoient tracées en broderie des couronnes & des victoires, & volant juſqu'au lieu où Timoleon faiſoit ſes prieres, elle ſe poſa juſtement ſur ſa tête, de maniere qu'il ſembloit que le Dieu même, après l'avoir couronné de ſa main, l'envoyoit executer les grandes choſes que cet heureux preſage lui promettoit.

Songe des Prêtreſſes de Proſerpine.

Cerés & Proſerpine.

Signe très-favorable arrivé à Timoleon dans le Temple de Delphes.

Il s'embarqua donc avec ſept galeres de Corinthe, deux de Corcyre, & une dixiéme de Leu-

Il s'embarque avec dix galeres.

Sur quoi les Corinthiens équiperent un vaiſſeau ſacré.] Diodore de Sicile dit plus vrai-ſemblablement qu'ils donnerent ce nom au plus beau & au meilleur des vaiſſeaux qu'ils avoient équipez.

Deux de Corcyre & une dixiéme de Leucade.] Ou plutôt il prit

Autre ſigne qui lui arriva en pleine mer.

cade; & la nuit, comme il voguoit en pleine mer par un vent très-favorable, il lui ſembla que le Ciel s'entr'ouvrant au-deſſus de ſon vaiſſeau, verſa une traînée de feu clair qui ſe changea tout d'un coup en une torche ardente, toute ſemblable à celles qu'on allume dans les ceremonies des ſacrez myſteres, & après lui avoir montré la route qu'il devoit tenir, alla diſparoître ſur la côte d'Italie préciſement à l'endroit où les matelots avoient reſolu d'aborder.

L'explication que les Devins donnent à ce ſigne.

Les Devins, conſultez ſur ce ſigne, répondirent que c'étoit l'explication & la confirmation du ſonge qu'avoient fait les Religieuſes, & que les Déeſſes pour témoigner qu'elles accompagnoient cet armement de leur preſence, & qu'elles le guidoient elles-mêmes, avoient fait paroître cette lumiere du haut du ciel, car, ajouterent-ils, la Sicile eſt conſacrée à Proſerpine. En effet on a feint que cette Iſle fut le théatre du raviſſement de cette Déeſſe, & qu'alors elle lui fut donnée pour preſent de noces. Voilà quels furent les ſignes favorables que les Dieux envoyerent à Timoleon pour encourager ceux qui l'accompagnoient.

La Sicile conſacrée à Proſerpine.

Donnée à cette Déeſſe pour preſent de noces.

Mais après qu'il eut traverſé la mer, & qu'il fut heureuſement abordé ſur la côte d'Italie, des

ces trois en chemin, comme l'écrit Diodore de Sicile.

Elle lui fut donnée pour preſent de noces.] Selon la coutume de ces premiers tems, le marié faiſoit un preſent à la mariée; & cette coutume eſt bien marquée dans Homere. Ce preſent ſe faiſoit le troiſiéme jour des noces, lorſque la mariée ſe laiſſoit voir ſans voile, c'eſt-pourquoi Plutarque l'appelle ἀνακαλυπτήριον.

nouvelles,

nouvelles, arrivées de Sicile, le jetterent dans une grande perplexité, & abbatirent extrêmement le courage de ſes troupes. Car on apprit qu'Icetas venoit de battre Denys, que s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuſe, il avoit obligé le Tyran à ſe renfermer dans la citadelle, & dans le quartier appellé l'*Iſle*, où il le tenoit aſſiegé, en l'environnant de murailles, & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoleon d'approcher & de prendre terre, afin que quand ils l'auroient forcé de ſe retirer, ils puſſent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile. Les Carthaginois avoient donc envoyé pour cet effet à Rhege vingt galeres, ſur leſquelles étoient montez des Ambaſſadeurs, qu'Icetas envoyoit à Timoleon, & qu'il avoit chargez de propoſitions auſſi captieuſes que ſes démarches, car ce n'étoient que belles paroles, qui cachoient de pernicieux deſſeins. Ils avoient ordre de dire à Timoleon, *qu'il pouvoit venir ſeul, s'il vouloit, auprès d'Icetas, pour l'aider de ſes conſeils, & pour prendre part à ſes proſperitez &*

Nouvelles qu'il apprend en arrivant qu'Icetas avoit battu Denys.

Les Carthaginois envoyent vingt galeres à Rhege pour s'oppoſer au paſſage de Timoleon.

Propoſitions captieuſes qu'ils lui font faire par leurs Ambaſſadeurs.

Qu'Icetas venoit de battre Denys.] Icetas manquant de vivres devant Syracuſe, ſe retiroit vers les Leontins avec ſes troupes. Denys ſortit de ſa place, le pourſuivit, & attaqua ſon arriere-garde; mais Icetas étant revenu ſur ſes pas pour la ſoûtenir, battit Denys, lui tua trois mille hommes, & en le pourſuivant toujours, il entra dans la ville, dont il s'empara. Denys ne conſerva que le quartier de l'Iſle.

Sur leſquelles étoient montez des Ambaſſadeurs.] Ces Ambaſſadeurs n'étoient pas ſur ces galeres, ils avoient été envoyez auparavant ſur une galere à Metapont où Timoleon étoit abordé.

ſes victoires, mais qu'il n'avoit qu'à renvoyer à Corinthe ſes troupes & ſes vaiſſeaux, parce que la guerre s'en alloit entierement finie, & que s'il refuſoit de les renvoyer, les Carthaginois étoient réſolus de lui fermer le paſſage de la Sicile, & de le combattre s'il le tentoit.

Les Corinthiens étant donc arrivez à Rhege, y trouverent ces Ambaſſadeurs, & virent en même tems les Carthaginois à l'ancre, non loin du Port. Le dépit de ſe voir joüez & inſultez avec tant de hauteur, les remplit tous également d'indignation & de colere, qui furent encore augmentées par la crainte où les jetta le malheureux état de la Sicile, qui alloit être viſiblement pour Icetas le prix de ſa trahiſon, & pour les Carthaginois la récompenſe de l'appuy qu'ils auroient donné à la Tyrannie. Il paroiſſoit impoſſible de battre les vaiſſeaux, que les Barbares avoient fait avancer ſur leur paſſage, car ils étoient le double plus forts; & quand même ils les auroient battus, & qu'ils ſeroient arrivez heureuſement en Sicile, il n'y avoit nulle apparence qu'ils puſſent venir à bout de l'armée d'Icetas, à laquelle ils n'avoient prétendu amener qu'un petit ſecours de troupes pour la commander.

Embarras de Timoleon.

Les Corinthiens partis pour venir au ſecours d'Icetas, ſe voyent obligez à ſe tourner contre lui.

Dans cette conjoncture ſi délicate, Timoleon demande une conference avec les Ambaſſadeurs & les principaux Officiers de l'Eſcadre Carthagi-

Les Corinthiens étant donc arrivez à Rhege.] Ils y arriverent trois jours après qu'Icetas ſe fut rendu maître de Syracuſe. Diodore.

noiſe; & là il leur dit, qu'*il étoit prêt à executer ce qu'ils lui avoient propoſé de la part d'Icetas, car que gagneroit-il en s'opiniâtrant à ne pas le faire? Mais qu'avant que de ſe retirer, il ſouhaitoit ſeulement qu'ils vouluſſent lui faire leur propoſition, & recevoir ſa réponſe devant la ville de Rhege, qui étant ville Grecque, étoit l'amie commune des deux partis; que cela lui étoit neceſſaire pour ſa décharge & pour ſa ſûreté, parce que de leur côté ils executeroient bien plus fidelement ce qu'ils auroient promis pour les Syracuſains, quand ils auroient tout le peuple de Rhege pour témoin de leurs promeſſes.* Ce n'étoit-là qu'une ruſe de Timoleon, qui ne cherchoit qu'à les amuſer pour avoir le tems de paſſer en Sicile ſans qu'ils puſſent s'y oppoſer. Et cette trame ſe faiſoit d'intelligence avec les Gouverneurs & les Magiſtrats de Rhege, qui ne demandoient pas mieux que de voir les affaires de la Sicile tomber entre les mains des Corinthiens, & qui ne craignoient rien tant que le voiſinage des Barbares. Ils convoquent donc une aſſemblée, & ferment les portes de la ville, ſous prétexte d'empêcher les Citoyens de ſortir, afin qu'ils puſſent vaquer uniquement à cette affaire.

Ce que Timoleon dit dans la conference qu'il eut avec les Ambaſſadeurs & les principaux Officiers des Carthaginois.

Ruſe de Timoleon pour amuſer & ſurprendre les Ambaſſadeurs d'Icetas, & les Officiers Carthaginois.

Le Peuple étant aſſemblé, on fait de longs diſcours qui n'aboutiſſent à rien, chacun ſe piquant de traiter le même ſujet à ſa guiſe, & tous enſemble ne cherchant qu'à gagner du tems juſqu'à ce que les galeres des Corinthiens fuſſent parties; car les Carthaginois ne ſe doutoient de rien, parceque Timoleon étoit-là en leur preſence, &

Ce qui ſe paſſa dans l'aſſemblée de Rhege.

qu'il faiſoit mine de n'attendre que l'heure de parler à ſon tour. Enfin dès qu'on lui eut dit à l'oreille que ſes galeres étoient en mer, & qu'il n'y avoit plus que la ſienne qui l'attendoit, il ſe coula doucement parmi la foule qui, pour favoriſer ſon évaſion, ſe preſſoit extrêmement autour de la Tribune, gagna le rivage, s'embarqua très-promptement, & ayant rejoint ſes galeres, ils arriverent enſemble à Tauromenium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque, qui en étoit Seigneur, & qui les avoit ſollicitez d'y venir il y avoit déja long-tems. Cet Andromaque étoit pere de Timée l'Hiſtorien, & le plus homme de bien de tous ceux qui demeuroient en Sicile; car il gouvernoit ſes Citoyens avec toute ſorte de douceur & de juſtice, & il étoit l'ennemi déclaré des Tyrans. C'eſt pourquoi il ne balança point en cette rencontre, il donna ſa ville à Timoleon pour ſa place d'armes, & obligea ſes Citoyens à ſe joindre aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

Comment Timoleon abuſa les Carthaginois, & paſſa avec ſes galeres.

Sur le rivage de la mer, au-deſſus de Catane.

Andromaque Seigneur de Tauromenium. Sa vertu.

Quand Timoleon fut parti, & que l'aſſemblée des Rhegiens fut congediée, les Carthaginois ne purent diſſimuler la rage où ils étoient de ſe voir ainſi trompez, & leur deſeſpoir donna lieu à ceux

Rage des Carthaginois de ſe voir trompez.

Dès qu'on lui eut dit à l'oreille que ſes galeres étoient en mer.] Les vaiſſeaux des Carthaginois les laiſſerent paſſer, croyant que cela ſe faiſoit de concert avec leurs Officiers qui étoient dans la ville, & que ces neuf galeres s'en retournoient à Corinthe, & qu'il n'en reſtoit qu'une pour mener Timoleon à Syracuſe à l'armée d'Icetas.

De ſe voir ainſi trompez.] J'ai

de Rhege de ſe divertir à leurs dépens, & de dire *qu'étant Pheniciens, ils devoient avoir moins d'averſion pour les ruſes & les fourberies.* Piquez donc au dernier point, ils ne perdent point de tems, & dépêchent une galere avec un Ambaſſadeur à Tauromenium.

Car les Phéniciens étoient de grands fourbes.

Cet Ambaſſadeur fait un long diſcours à Andromaque, & enfin le menaçant d'une maniere inſolente & barbare, il lui montra ſa main toute ouverte, & la renverſant enſuite, il lui dit, *ſi tu ne chaſſes ſur l'heure même les Corinthiens, tu verras ta ville auſsi facilement renverſée, que j'ai renverſé ma main.* Andromaque ne fit que rire de ſa menace, & lui rendant ſon image, il lui répondit, *& ſi tu ne te retires promptement, ta galere qui eſt preſentement comme cela* lui montrant ſa main ouverte, *tu vas la voir comme cela* lui montrant ſa main renverſée.

Ils envoyent un Ambaſſadeur à Andromaque.

Ce que cet Ambaſſadeur dit à Andromaque.

Genereuſe réponſe d'Andromaque à ces Ambaſſadeur.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoleon, Icetas effrayé fit venir la plûpart des galeres des Carthaginois, & alors les Syracuſains perdirent toute eſperance de ſalut voyant les Carthaginois

Icetas effrayé de l'arrivée de Timoleon, fait venir la plûpart des galeres des Carthaginois.

Les Syracuſains perdent toute eſperance.

ſuivi la leçon d'un manuſcrit, où au lieu de ὃν τῷ qui ne ſignifie rien, on lit ὅτω.

Qu'étant Pheniciens ils devoient avoir moins d'averſion pour les ruſes & les fourberies.] Car les Pheniciens paſſoient pour les plus grands fourbes du monde, juſques là que leur perfidie avoit paſſé en proverbe, car on diſoit *fraus Punica.* Et cette réputation eſt bien ancienne, puiſqu'on la trouve déja établie dans Homere, Odyſſ. liv. XIV. où Ulyſſe dit : *Quand la huitiéme année fut venuë il ſe preſenta à moi un Phenicien très-inſtruit dans toutes ſortes de ruſes & de fourberies, inſigne fripon, qui avoit fait une infinité de maux aux hommes.* On peut voir là les remarques, tom. II. pag. 547.

Voyant les Carthaginois ſaiſis du port.] Ils avoient cent cin-

saisis du port, Icetas maître de la ville, Denys barricadé dans la citadelle, & Timoleon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de sa lisiere, où il occupoit la petite ville de Tauromenium avec très-peu d'esperance & avec encore moins de forces, car il n'avoit en tout que mille soldats, & qu'à peine les provisions nécessaires pour les nourrir. D'ailleurs les villes ne se fioient point à lui, les maux qu'elles venoient de souffrir par les extorsions & par les cruautez qu'on y avoit exercées, les avoient aigries contre tous les Commandans de troupes, surtout depuis l'horrible perfidie de Callippus & de Pharax, qui étant venus tous deux, l'un d'Athenes, & l'autre de Lacedemone pour affranchir la Sicile & pour chasser les Tyrans, avoient pourtant fait ensorte que toutes les calamitez, endurées sous la tyrannie, paroissoient à la Sicile une fortune toute d'or, & que ceux qui étoient morts sous le joug de la servitude, étoient mille fois plus heureux, que ceux qui avoient vû le jour de la liberté.

Timoleon réduit dans un petit coin de la Sicile avec mille soldats seulement.

Grands maux que la Sicile avoit soufferts de Callippus & de Pharax, qui avoient été envoyez pour l'affranchir.

Pensant donc que ce Corinthien ne seroit pas meilleur que les autres, & qu'il venoit à eux avec les mêmes ruses & les mêmes amorces cachées sous de belles paroles & de belles esperances pour les amadoüer, & pour les obliger à changer de maître, ils avoient tous les Corinthiens pour suspects, & rejettoient toutes les propositions qu'ils

quante vaisseaux longs, cinquante mille hommes de pied, & trois cens chars.

pouvoient faire. Il n'y eut que les Adranites, qui habitent une petite ville conſacrée à un certain Dieu, nommé *Adranus*, pour lequel toute la Sicile a une vénération particuliere. Ces Habitans étoient diviſez entr'eux, les uns avoient appellé Icetas & les Carthaginois, & les autres avoient envoyé vers Timoleon.

Le Dieu Adranus en grande vénération en Sicile.

Le hazard fit que ces deux Généraux ſe hâtant également pour ſe prévenir, arriverent preſqu'en même tems devant la place. Mais Icetas avoit avec lui près de cinq mille hommes, & Timoleon n'en avoit que douze cens, avec leſquels il étoit parti de Tauromenium, & s'étoit mis en marche pour Adrane, qui en étoit environ à quelque trois cens quarante ſtades. La premiere journée il ne fit pas beaucoup de chemin, & campa de bonne heure. Mais le lendemain il marcha avec tant de diligence, que ſur le déclin du jour il apprit qu'Icetas ne faiſoit que d'arriver, & qu'il étoit après à prendre ſes logemens. En même tems les Capitaines & les Chefs des bandes font faire halte aux troupes qui marchent les premieres, & veulent les faire repaître, afin qu'elles ayent plus de force & plus de courage contre l'ennemi. Mais Timoleon, s'avançant, les prie de

Timoleon & Icetas arrivent preſque en même tems devant Adrane pour s'en ſaiſir.

Petite ville au-deſſous du mont Etna à treize ou quatorze lieuës de Tauromenium.

Il n'y eut que les Adranites qui habitent une petite ville conſacrée à un certain Dieu, nommé Adranus.] Adranum, petite ville au-deſſous du mont Etna, ſur le fleuve Adranus qui coule de cette montagne. L'un & l'autre, la ville & le fleuve portent le nom du Dieu *Adranus* qui y étoit adoré, & qui y avoit un Temple magnifique gardé par mille chiens.

n'en rien faire, & les exhorte à mener leurs ſoldats tout d'une traitte contre les Carthaginois, qui, ne faiſant que d'arriver, étoient vrai-ſemblablement en deſordre, & ne penſoient qu'à dreſſer leurs tentes, & à préparer leur ſouper, & en leur donnant cet ordre, il prend ſon bouclier & marche à leur tête, comme les menant à une victoire sûre.

Timoleon après une longue marche mene ſes troupes contre l'ennemi ſans leur donner le tems de repaître.

Ses ſoldats, encouragez par cette confiance, le ſuivent avec gayeté, ils étoient encore à trente ſtades d'Adrane; en arrivant ils fondent ſur l'ennemi, qui ne les voit pas plutôt, qu'il ſe met à prendre la fuite. Cela fut cauſe qu'on n'en tua pas plus de trois cens, & qu'on ne fit que deux fois autant de priſonniers, mais on prit leur camp & tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même tems leurs portes, & ſe rendent à Timoleon, lui contant avec une ſainte horreur, & avec un étonnement mêlé de reſpect & de crainte, que dès le commencement de l'attaque les portes ſacrées de leur Temple s'étoient ouvertes d'elles-mêmes, que la pique de leur Dieu avoit branlé depuis le haut juſqu'au bas, & qu'il avoit paru lui-même le viſage tout dégoutant de ſueur.

Les Adranites ouvrent leurs portes à Timoleon.

Prodiges arrivez à Adrane.

Ces ſignes ne préſageoient pas ſeulement, à mon avis, la victoire qu'il venoit de remporter, mais auſſi tous les glorieux exploits qui la ſuivirent, & dont elle ne fut qu'un heureux commencement; car les villes envoyerent à Timoleon des députez pour faire leurs ſoûmiſſions.

Grands avantages qui ſuivirent cette premiere victoire de Timoleon.

Mamercus

Mamercus, Tyran de Catane, grand homme de guerre, & puiſſant par ſes richeſſes, ſe ligua avec lui, & lui promit toute ſorte de ſecours; & ce qui eſt encore plus conſiderable, Denys lui-même, qui renonçoit à ſes vaines eſperances, & qui ſe voyoit à la veille d'être forcé, n'eut que du mépris pour Icetas, qui s'étoit laiſſé vaincre avec tant de honte; & penetré d'admiration & d'eſtime pour Timoleon, il lui envoya des Ambaſſadeurs pour ſe rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la citadelle.

Mamercus Tyran de Catane, ville maritime au-deſſous de Tauromenium.

Denys envoye des Ambaſſadeurs à Timoleon pour ſe rendre à lui.

Timoleon, profitant d'un bonheur ſi ineſperé, fit filer dans le Château Euclide & Telemaque deux Officiers Corinthiens, avec quatre cens ſoldats, non pas tout à la fois, ni en plein jour, car cela étoit impoſſible, les Carthaginois étant maîtres du port, mais par pelotons & à la dérobée. Ces troupes s'étant donc toutes gliſſées heureuſement dans la citadelle, s'en ſaiſiſſent, & s'emparent de tous les meubles du Tyran, & de toutes les proviſions qu'il avoit faites, car il y avoit quantité de chevaux, toute ſorte de machines de guerre & de traits, & on y trouva juſqu'à ſoixante & dix mille paires d'armes qu'on y avoit amaſſées de longue main. Et Denys avoit encore deux mille ſoldats de troupes reglées qu'il livra à Timoleon avec tout le reſte. Et pour lui, prenant ſon

Comment Timoleon ſe rendit maître du Château.

Ils ſe ſaiſiſſent de la citadelle, & s'emparent de tous les meubles du Tyran.

Ce qu'on y trouva dans la citadelle.

Mamercus, Tyran de Catane.] Il faut corriger ſur ce texte de Plutarque celui de Diodore de Sicile, qui appelle ce Tyran de Catane *Marcus*, au lieu de *Mamercus*.

Denys s'embarque, & ſe rend au camp de Timoleon.

argent & quelques-uns de ſes amis en petit nombre, il s'embarqua ſans être apperçû des troupes d'Icetas, & ſe rendit au camp de Timoleon.

Denys le Tyran envoyé à Corinthe captif.

Ce fut pour la premiere fois de ſa vie qu'il parut dans l'état vil & abject d'un ſimple particulier, & d'un ſupliant; & dans cet équipage il fut envoyé à Corinthe avec une ſeule galere ſans eſcorte & avec très-peu d'argent, lui qui étoit né dans le ſein de la tyrannie, & qui avoit été élevé pour le plus grand & le plus floriſſant Royaume qui ait jamais été uſurpé par des Tyrans. Il l'avoit poſſedé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui, & après encore il le poſſeda douze autres années, mais toujours parmi les guerres & les combats. S'il fit de grands maux pendant ſa domination, il eſſuya de plus grandes calamitez qui en furent le juſte ſalaire; car il vit la mort de ſes enfans déja parvenus en âge, il vit ſes filles violées; il vit ſa femme, qui étoit auſſi ſa ſœur, deshonorée par ſes ennemis, qui commirent avec elle les impuretez les plus infâmes, & il la vit enfin mourir de mort violente avec ſes enfans, & ſon corps jetté dans la mer.

Car il avoit épouſé Sophrolyne, fille d'Ariſtomaque femme du vieux Denys.

Ce fut pour la premiere fois de ſa vie qu'il parut dans l'état vil & abject.] Plutarque dit cela, parce que Dénys étoit né dans le ſein de la Tyrannie, au lieu que la plûpart des Tyrans étoient d'ordinaire de petits particuliers, qui d'un état vil & abject montoient à cette haute puiſſance.

Il l'avoit poſſedé dix ans entiers avant.] Car il commença à regner la premiere année de l'Olympiade 103. & Dion l'attaqua la quatriéme année de l'Olymp. 105. & il abandonna la citadelle, & fut envoyé à Corinthe par Timoleon la premiere année de l'Olymp. 109.

Mais toutes ces particularitez ſont exactement écrites dans la vie de Dion.

Arrivée de Denys à Corinthe.

Denys étant arrivé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grece un ſeul homme qui ne fût pouſſé d'un violent deſir de le voir & de lui parler. Les uns, animez par la haine, alloient avec joye repaître leurs yeux de l'agréable ſpectacle de ſes malheurs, comme pour fouler aux pieds celui que la Fortune avoit abbatu. Et les autres, changez par une ſi ſoudaine cataſtrophe, & compatiſſant en quelque façon à de ſi grands maux, contemploient dans cette avanture la grande puiſſance que les cauſes occultes & divines déploient d'une maniere ſi viſible ſur la fortune des foibles mortels. Car ce ſiécle-là ne produiſit aucun ouvrage, ni de la nature, ni de l'art, qu'on puiſſe égaler à ce chef-d'œuvre de la Fortune, qui fit voir celui, qui peu de jours auparavant étoit maître de la Sicile, paſſant les jours entiers à la boucherie, ou aſſis dans les boutiques des parfumeurs, ou bûvant les reſtes des cabaretiers, ou ſe

Grande puiſſance que les cauſes divines déploient viſiblement ſur la fortune des hommes.

Indignes amuſemens de Denys dans ſon infortune.

Car ce ſiécle-là ne produiſit aucun ouvrage, ni de la nature ni de l'art.] Il ajoûte *ni de l'art*, pour faire entendre que les Poëtes Tragiques n'avoient pu repreſenter dans leurs Tragedies de cataſtrophe plus ſinguliere ni plus terrible, que celle que la Fortune fit voir dans la vie de Denys. On ſçait qu'on a vû dans les Tragedies, des Rois réduits à une extrême miſere, & à la derniere mendicité. Ce jugement de Plutarque eſt beau, & meritoit d'être expliqué. Amiot ne l'a nullement entendu.

Paſſant les jours entiers à la boucherie.] C'eſt ce que ſignifie proprement διατρίβοντα περὶ τὴν ὀψοπωλίαν. Il faut ſous-entendre ἀγοράν, & ὀψοπωλὶς ἀγορὰ, eſt le lieu où l'on vend la viande, *la boucherie.*

querellant au milieu des places avec des femmes de mauvaiſe vie, ou inſtruiſant des Comediennes & des Chanteuſes, en diſputant avec elles ſur l'harmonie & ſur le chant de quelques parties d'un chœur.

Les differens jugemens que l'on faiſoit de cette vie de Denys.

Les uns croyoient que Denys ne tomboit dans ces indignes amuſemens que par ennuy & par inquiétude, & parce qu'ayant naturellement le courage bas, il aimoit avec fureur les voluptez les plus baſſes; & les autres penſoient que c'étoit un trait de politique; qu'il vouloit ſe faire mépriſer des Corinthiens, & que pour ne leur paroître ni ſuſpect, ni formidable, comme s'il ſupportoit impatiemment le changement de ſa fortune, & qu'il n'attendît qu'une occaſion favorable pour la rétablir, il ſe contrefaiſoit exprès, & témoignoit dans ſes plaiſirs beaucoup de groſſiereté & de baſſeſſe. Auſſi raporte-t-on de lui quelques bons mots, qui marquent certainement qu'il ſoûtenoit ſes malheurs avec fermeté & avec courage. Etant abordé un jour à Leucade, colonie de Corinthe, comme Syracuſe, il dit *qu'il lui arrivoit juſtement ce qui arrive aux jeunes gens qui ont fait des fautes; car comme ces jeunes gens ſe rapprochent avec plaiſir de leurs freres, & fuyent la preſence de leur pere, lui de même, il fuyoit la vûe de ſa mere & il paſſeroit volontiers ſa vie avec ſa ſœur.* Une autre fois à Corinthe un étranger, qui le railloit un

Petite Iſle de la mer d'Ionie au-deſſus de Corfou.

Mots remarquables de Denys.

Il fuyoit Corinthe qui étoit ſa mere, & cherchoit Leucade qui étoit ſa ſœur.

Avec des femmes de mauvaiſe vie.] Le Grec dit *avec des femmes qui font trafic de leur beauté*, qui vivent de leur beauté.

peu trop groſſierement ſur le commerce qu'il avoit avec les Philoſophes pendant qu'il étoit dans ſa plus grande ſplendeur, lui demanda enfin à quoi lui avoit ſervi toute la ſageſſe de Platon? *Comment donc*, lui dit Denys, *trouves-tu que je n'aye tiré aucune utilité de Platon, lorſque tu vois que je ſupporte ſi conſtamment ma mauvaiſe fortune?* Ariſtoxene le Muſicien & quelques autres lui ayant demandé la cauſe de la diſgrace de Platon, il leur répondit, *que la tyrannie eſt pleine de maux infinis, mais que le plus grand ſans comparaiſon, c'eſt que de tous ceux qui ſe diſent les amis du Prince, il n'y en a pas un qui lui diſe franchement la verité, & que c'étoit par leurs malheureux conſeils & ſur leurs faux raports qu'il avoit éloigné ce Philoſophe & perdu ſon amitié.*

Utilité qu'on pouvoit tirer du commerce de Platon, & qu'on peut encore tirer de ſes écrits.

Le plus grand mal des Tyrans.

Un autre jour un de ces hommes qui ſe piquent d'être plaiſans, comme il s'en rencontre toujours dans les villes, entrant dans la chambre de Denys, & voulant ſe moquer de lui, ſecoüa ſon manteau comme chez un Tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées. Mais Denys fit retomber ſur lui la plaiſanterie, en lui diſant, *mon ami, ſecoüe plutôt ton manteau quand tu ſortiras.* Pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque choſe.

Bon mot de Denys à un plaiſant, qui pour ſe moquer avoit ſecoué ſes habits en entrant chez lui.

Philippe de Macedoine étant à table avec lui, ſe mit à parler malicieuſement des Odes & des Tragedies, que le vieux Denys avoit laiſſées, &

Se mit à parler malicieuſement des Odes & des Tragedies que le vieux Denys avoit laiſſées.] Le vieux Denys ſe piquoit de Poë-

Philippe vouloit faire entendre que quelqu'un les avoit faites pour lui.

faiſoit ſemblant d'être en peine en quel tems il avoit pû trouver le loiſir de les compoſer. Denys, qui comprit le venin caché ſous ces paroles, lui repartit bruſquement, *vous voilà bien embarraſſé, il les compoſa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres, qui nous en faiſons tant accroire, paſſons à boire & à yvrogner.* Mais pour Platon il ne vit point Denys à Corinthe, car il y avoit déja quelques années qu'il étoit mort.

Platon ne vit point Denys à Corinthe.

Il y avoit cinq ans qu'il étoit mort.

Beau mot de Diogene.

Diogene de Sinope la premiere fois qu'il rencontra Denys à Corinthe, lui dit : *ô Denys, que tu és indigne de ta fortune!* Et Denys s'étant arrêté, & lui ayant répondu, *je te ſuis bien obligé, Diogene, de compatir ainſi à mes malheurs. Comment,* lui repartit Diogene en colere, *penſes-tu donc que je compatiſſe à tes malheurs, & qu'au contraire je ne ſois pas très-indigné de voir un vil eſclave comme toi, & ſi digne de vieillir & de mourir comme ton pere dans la tyrannie, paſſer ici ta vie avec nous en ſûreté, & dans tous les plaiſirs d'un homme libre?* Deſorte que quand je compare à ces paroles mâles & vigoureuſes de Diogene, les plaintes que fait l'Hiſtorien Philiſtus au ſujet des

Quel eſt le plus grand malheur pour un Tyran.

ſie, & c'étoit le plus méchant Poëte du monde. L'Oracle lui avoit prédit qu'il mourroit *quand il auroit vaincu ceux qui valoient mieux que lui.* Il expliqua cela des Carthaginois, c'eſt pourquoi il ne voulut pas ſe ſervir contr'eux de toutes ſes forces. Mais ayant compoſé une Tragedie, il l'envoya à Athenes pour y diſputer le prix. Les Atheniens le déclarerent vainqueur par une lâche flaterie. Denys eut tant de joye de ce grand ſuccès, qu'il prépara un grand feſtin, où il fit une ſi furieuſe débauche, qu'il en tomba malade, & mourut. Voilà l'Oracle bien accompli, mais qui l'auroit deviné?

filles de Leptines, qui *déchûes*, dit-il, *de l'éclat, de la pompe, & de l'abondance qui environnent les Tyrans, étoient réduites à une vie ſimple & privée*, il me ſemble entendre les cris & les regrets d'une femmelete, qui pleure ſes boëtes, ſes pommades, ſa pourpre, & ſes bijoux. Il m'a ſemblé que ces mots, que j'ai raportez de Denys, n'étoient point hors de ſaiſon, & ne m'éloignoient point du but que je me ſuis propoſé en écrivant ces vies, & j'eſpere qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux Lecteurs, qui ne ſeront ni trop impatiens, ni chargez d'affaires trop preſſées.

Philiſtus de Syracuſe, grand imitateur de Thucydide, & grand partiſan des Tyrans. V. la vie de Dion.

Beau jugement de Plutarque.

Si le malheur de Denys parut ſurprenant, & un de ces coups du Ciel qu'on ne peut ni prévoir, ni attendre, le bonheur de Timoleon ne fut pas trouvé moins miraculeux, car cinquante jours après ſon arrivée en Sicile, il ſe vit maître de la citadelle de Syracuſe, & envoya Denys dans le Peloponeſe.

Le bonheur de Timoleon trouvé miraculeux.

Les Corinthiens fortifiez & encouragez par ce grand ſuccès, lui envoyerent un renfort de deux mille hommes de pied, & de deux cens chevaux,

Les Corinthiens envoyent un renfort à Timoleon.

Et j'eſpere qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux Lecteurs qui ne ſeront, ni trop impatiens, ni chargez d'affaires preſſées.] Car les impatiens traitent d'étranger & d'inutile tout ce qui retarde la narration des faits qu'ils ſont avides de ſçavoir; ce qui s'oppoſe à leur curioſité leur paroît inſupportable. Et les gens chargez d'affaires n'eſtiment que les fonctions auſquelles ils ſont accoutumez, & ne pouvant diſpoſer de leur tems, ils regardent les plus belles choſes comme inutiles, & ne liſent point, ou s'ils liſent quelquefois, ce n'eſt, pour me ſervir d'une image de Platon, que comme des eſclaves fugitifs qui craignent leur maître.

A l'entrée du Golfe de Tarente.

qui étant arrivez à Thurium ſur la côte d'Italie, & voyant qu'il n'y avoit aucune apparence de tenter le paſſage, parceque les Carthaginois occupoient toute cette mer avec un grand nombre de vaiſſeaux, cederent à la neceſſité, & reſolurent de ſéjourner là quelque tems, en attendant un moment favorable; mais cependant ils profiterent de leur loiſir pour un exploit très-grand & très-beau; car les Thuriens étant ſortis en armes pour aller combattre les Bruttiens, les troupes de Corinthe entrerent dans la ville, & la garderent avec la même fidelité qu'elles auroient gardé leur propre païs, & ſans y commettre le moindre deſordre.

Fidelité remarquable des troupes de Corinthe.

Cependant Icetas preſſoit vivement la citadelle de Syracuſe, & la ſerroit de ſi près, que les convois, qu'on envoyoit aux Corinthiens, n'y pouvoient entrer ; & d'un autre côté il avoit apoſté deux ſoldats étrangers, & les avoit envoyez à Adrane pour aſſaſſiner Timoleon, qui negligeant d'ordinaire d'avoir autour de lui ſa garde, vivoit encore alors parmi les Adranites avec plus de negligence & moins de précaution à cauſe du Dieu qu'ils adoroient.

Icetas envoye deux ſoldats à Adrane pour aſſaſſiner Timoleon.

Ces ſoldats à leur arrivée apprirent par hazard que Timoleon devoit faire ce jour-là un ſacrifice; ils ſe gliſſerent donc dans le Temple avec des poignards ſous leur robe, & s'étant mêlez parmi la foule, qui environnoit l'Autel, ils étoient ſur le point d'executer leur entrepriſe, mais dans le moment qu'ils alloient ſe donner l'un à l'autre

le

le ſignal pour fraper, tout d'un coup un inconnu donne un grand coup d'épée ſur la tête de l'un de ces aſſaſſins, l'étend à ſes pieds, & l'épée haute il fend la preſſe, & gagne un rocher eſcarpé. Le compagnon du mort, ſurpris & étonné, s'approche de l'Autel, l'embraſſe, & demande grace à Timoleon, ſous promeſſe de lui reveler leur trame. On la lui promet, & en même tems il déclare que le mort & lui avoient été envoyez pour le tuer.

Avanture merveilleuſe qui ſauve Timoleon.

Pendant qu'il fait cette déclaration, on amene celui qui s'étoit enfui ſur le rocher, & qui en entrant crioit de toute ſa force qu'il n'avoit commis aucun crime, mais qu'il avoit vangé ſon pere, que ce malheureux avoit aſſaſſiné autrefois dans la ville des Leontins, & il citoit beaucoup de témoins parmi les aſſiſtans mêmes, qui tous rendoient témoignage à la verité, & ne pouvoient ſe laſſer d'admirer les voyes ſecretes & incompréhenſibles de la Fortune, qui faiſant naître une choſe d'une autre, & raprochant les évenemens les plus éloignez, lie, comme à une même chaîne, des accidens qui paroiſſent n'avoir entr'eux aucun raport, ni la moindre convenance, & ſe ſert toujours des cauſes naturelles pour produire des effets qui ne laiſſent pas d'être naturels, quoiqu'ils nous paroiſſent merveilleux.

Beau jugement de Plutarque ſur les évenemens qui paroiſſent les plus merveilleux, & qui ſont pourtant naturels.

Et ne pouvoient ſe laſſer d'admirer les voyes ſecretes & incompréhenſibles de la Fortune.] C'eſt le ſens de ce paſſage qu'on n'avoit pas bien expliqué, & qui tiré du fond de la Philoſophie, renferme un ſens merveilleux & une verité ſenſible.

Les Corinthiens, émerveillez de cette avanture, honorerent cet homme d'un preſent de dix mines, pour avoir juſtement prêté ſa main au Dieu qui veilloit à la garde de Timoleon, & parcequ'il n'avoit pas ſatisfait ſur l'heure même ſon reſſentiment, mais qu'il l'avoit conſervé dans ſon cœur par des raiſons particulieres, juſqu'au moment où la Fortune avoit réſolu de le faire ſervir au ſalut de leur Général. Et ce bonheur ne leur fut pas ſeulement agréable pour l'heure même, mais il releva encore leurs eſperances pour l'avenir, & regardant Timoleon comme un homme divin, & qui venoit avec le ſecours d'un Dieu vanger la Sicile, & la remettre en liberté, ils en eurent plus de vénération pour lui, & firent une garde plus exacte autour de ſa perſonne.

Cinq cens livres.

Amiot a omis ces quatre lignes.

Cet accident fait regarder Timoleon comme un homme divin.

Icetas, qui venoit de manquer ſon coup, & qui voyoit tous les jours des gens ſe rendre à Timoleon, & groſſir ſes troupes, commença à ſe blâmer lui-même, de ce qu'ayant à ſon commandement une auſſi groſſe puiſſance que celle des Carthaginois, il ne s'en ſervoit que peu à peu, comme s'il avoit honte de l'employer, & comme s'il avoit plutôt dérobé, qu'acheté leur alliance. Dans cette penſée il rapelle Magon leur Général avec toute ſa flotte. Magon avec un appareil formidable entre dans le port & le couvre de cent cinquante voiles, met à terre ſoixante mille combattans, & ſe loge dans la ville.

Blâme que ſe donne Icetas.

Il rapelle Magon Général des Carthaginois.

Alors on ne douta plus que la menace faite

anciennement par les Oracles, & dont on attendoit l'effet depuis si long-tems, ne fût accomplie, & que la Sicile ne vînt entierement au pouvoir des Barbares; car les Carthaginois, dans toutes les guerres qu'ils avoient faites en Sicile, n'avoient encore jamais pû se rendre maîtres de Syracuse, & alors par la trahison & par la perfidie d'Icetas on les voyoit campez dans ses murailles. Les Corinthiens, qui défendoient la citadelle, étoient réduits à de grandes extrêmitez; car, outre que les vivres commençoient à leur manquer, parce que tous les ports étoient gardez avec grand soin, ils ne pouvoient plus resister aux fatigues continuelles, attaquez jour & nuit, & obligez de se partager pour défendre differens postes, & pour repousser des ennemis, qui donnoient assaut sur assaut, & qui pour les forcer, employoient contre eux toutes sortes de machines & de batteries.

Anciens Oracles qui prédisoient que la Sicile tomberoit un jour au pouvoir des Barbares.

Extrêmité où se trouvent réduits les Corinthiens qui défendoient la citadelle.

Cependant Timoleon ne perdoit aucune occasion de les secourir, il leur envoyoit de Catane du bled dans des bateaux de Pêcheurs & dans d'autres petites barques, qui profitant surtout des tems de tempête, se couloient dans le château au travers des galeres des Carthaginois, que l'agitation de la mer & les vents tenoient écartées. Magon & Icetas, s'en étant apperçus, resolurent de se rendre maîtres de la place qui envoyoit des convois aux assiégez. Ils prennent donc l'élite de leurs troupes, s'embarquent, & ils cinglent vers Catane. Leon le Corinthien, qui comman-

Petites barques profitant de la tempête entrent dans le château de Syracuse au travers des galeres ennemies.

Magon & Icetas vont avec un détachement pour se rendre maîtres de Catane.

doit dans la citadelle, ayant remarqué du haut de ſes remparts que les ennemis, qu'on avoit laiſſez pour continuer le ſiége, ſe tenoient mal ſur leurs gardes, fit tout-à-coup une furieuſe ſortie ſur eux, pendant qu'ils étoient diſperſez, en tua une partie, mit l'autre en fuite, & ſe ſaiſit du quartier de la ville, appellé *Achradine*, qui étoit le quartier le plus fort, & celui que les ennemis avoient le moins maltraité; car Syracuſe eſt, à proprement parler, un aſſemblage de pluſieurs villes. Leon y trouva une ſi grande quantité de bled, & tant de richeſſes, qu'il ne voulut pas abandonner ce poſte, & retourner dans le château; mais réſolu de tenir l'un & l'autre, il fortifia à la hâte l'enceinte de l'Achradine, & la joignit au château par des ouvrages qui ſervoient de communication.

Leon fait une ſortie ſur ceux qu'ils avoient laiſſez au ſiége de la citadelle.

Syracuſe, un aſſemblage de pluſieurs villes.

Déja Magon & Icetas étoient près d'arriver devant Catane, lorſqu'un courier parti de Syracuſe, vint à toute bride leur annoncer la priſe de ce quartier. A cette nouvelle, qui les remplit de confuſion & de trouble, ils retournent en diligence ſur leurs pas, n'ayant pû ni ſe ſaiſir de la ville, qu'ils alloient attaquer, ni conſerver celle

Icetas & Magon apprennent en chemin cette nouvelle, & retournent à Syracuſe.

Car Syracuſe eſt, à proprement parler, un aſſemblage de pluſieurs villes.] Il y en avoit quatre, l'Iſle ou la citadelle, qui étoit entre les deux ports. L'Achradine, peu ſeparée de l'Iſle. Tyché, ainſi appellée à cauſe du Temple de la Fortune, & Neapolis ou la ville neuve. Tite Live, Diodore, Plutarque, & d'autres Auteurs y en ajoutent une cinquiéme qu'ils apellent Epipoles, *Epipolæ*. C'eſt pourquoi Strabon écrit que Syracuſe étoit anciennement compoſée de cinq villes, πεντὰ πολις ἦν τὸ παλαίον.

dont ils étoient déja les maîtres. Mais pour cet exploit des Corinthiens, la prudence & le courage peuvent le disputer à la Fortune, au lieu que dans ce qui le suivit, il paroît que la Fortune seule peut s'en attribuer la gloire. Car les troupes de Corinthe, qui étoient encore à Thurium, tant par la crainte des Carthaginois, qui sous les ordres de Hannon les attendoient au passage, qu'à cause de la mer qui étoit fort irritée depuis plusieurs jours, résolurent de traverser le païs des Bruttiens pour gagner la pointe de l'Italie; les voilà donc qui s'ouvrent le chemin ou de gré, ou de force sur les terres des Barbares, & qui arrivent à Rhege pendant que la tourmente duroit encore.

Cependant Hannon, qui commandoit cette escadre des Carthaginois, n'attendant plus les Corinthiens, très-persuadé qu'ils n'osoient sortir de Thurium, & se faisant accroire à lui-même qu'il avoit imaginé un des plus fins stratagêmes dont aucun Capitaine avant lui se fût avisé, ordonna à ses matelots de mettre des couronnes sur leurs têtes, & ayant fait orner ses galeres de boucliers de Grece & de Phénicie, il fait voile en cet état vers Syracuse, & s'approchant de la citadelle à force de rames, avec de grandes risées,

Stratagême très-frivole dont s'avisa Hannon pour décourager les Corinthiens qui défendoient la citadelle.

Et ayant fait orner ses galeres de boucliers de Grece & de Phénicie.] Pourquoi de Phénicie? Il y a de l'apparence que φοινικίων n'est pas ici un patronymique, & ne doit pas être écrit par une capitale, mais par un simple ω, pour dire des boucliers éclatans de pourpre, comme on voit plus bas ἀσπίδας ὑσρειογραφεῖς.

& un grand bruit, pour décourager les assiégez, il fait crier par ses soldats qu'il avoit défait les Corinthiens sur leur passage.

Mais pendant qu'il s'amuse à ces sottises, & à cette imposture si frivole, & si pleine de vanité, les Corinthiens, qui étoient déja arrivez à Rhege, voyant qu'on ne les observoit plus, & que le vent, tombé tout à coup comme par miracle, leur ouvroit sur les eaux un chemin uni & tranquille, se jettent promptement dans les premieres barques & dans les premiers batteaux de Pêcheurs qu'ils rencontrent par hazard, & passent en Sicile avec tant de sûreté & par une si grande bonace, qu'ils menent même leurs chevaux par la bride toujours nâgeans à côté de leurs batteaux.

Chevaux menez par la bride au travers des eaux, depuis la pointe de l'Italie jusqu'en Sicile.

Quand ils furent débarquez, Timoleon les reçut avec joye, & après s'être saisi de Messine, il marcha en bataille contre Syracuse; attendant bien plus de la Fortune, qui l'accompagnoit, que de ses forces, car les troupes qu'il avoit avec lui ne passoient pas quatre mille combattans.

Timoleon marche en bataille contre Syracuse, à la tête de 4000 hommes.

A la premiere nouvelle de son approche, Magon, éperdu & effrayé, sent encore redoubler ses soupçons & ses allarmes pour une telle occasion : Aux environs de Syracuse il y a des marais

Aux environs de Syracuse il y a des marais.] Il y a le marais *Lysimelia*, & le marais *Syraco*, & c'est ce dernier qui a donné le nom à la ville. Ces marais rendoient l'air de Syracuse très-mal sain.

qui reçoivent les eaux de plusieurs fontaines & de quantité de sources & de rivieres qui vont se décharger dans la mer; la bonté de ces eaux fait qu'il y a dans ces marais des anguilles à foison, qui fournissent toujours une pêche très-abondante. Les soldats, qui étoient à la solde de l'un & de l'autre parti, s'amusoient à cette pêche pendant les surséances d'armes, & lorsqu'ils n'étoient pas en faction; car étant tous Grecs de naissance, & n'ayant aucun sujet de haine particuliere les uns contre les autres, ils se contentoient de bien faire leur devoir dans les combats; & les jours de tréve ils se hantoient familierement & s'entretenoient ensemble.

Occasion qui faisoit que les soldats des deux partis se hantoient les jours de tréve.

Ce jour-là par hazard plusieurs de ces soldats mercenaires de l'une & de l'autre armée s'étoient trouvez à cette pêche, & étoient entrez en conversation. Dabord on parla du beau tems, & du calme qui avoit succedé à tant d'orages, & de la beauté & de la commodité de ces lieux arrosez de tant de canaux. Sur cela un de ceux qui servoient dans les troupes de Corinthe, dit aux soldats qui portoient les armes pour Icetas, *comment pouvez-vous donc, vous qui êtes Grecs, vous resoudre à rendre barbare une ville si belle, & située dans un païs si fertile & si beau? Et comment êtes-vous assez insensez pour établir vous-mêmes dans notre voisinage les Carthaginois, les plus méchans & les plus cruels de tous les Barbares, lorsque vous devriez plutôt souhaiter qu'il y eût plusieurs Siciles entre la Grece & eux? Pensez-vous qu'ils ayent*

Beau discours d'un soldat qui servoit dans les troupes de Corinthe, aux soldats d'Icetas.

assemblé une armée si nombreuse, & qu'ils l'ayent amenée des colonnes d'Hercule, & de la mer Atlantique, pour essuyer ici mille dangers, & pour être les instrumens de la grandeur d'Icetas? Certes, si Icetas avoit eu le bon sens, que devoit avoir un Général, au lieu de chasser ses fondateurs & ses peres, & d'attirer dans sa patrie des étrangers, qui sont ses plus dangereux ennemis, il auroit fait une ligue avec Timoleon & les Corinthiens, & par un bon traité il auroit obtenu ici tout l'honneur & toute la puissance qu'il auroit dû raisonnablement attendre.

Magon entre en soupçon qu'il est trahi.

Ces soldats ayant semé tout aussi-tôt ces propos dans tout le camp, donnerent à Magon de furieux soupçons qu'il étoit trahi, outre qu'il y avoit déja quelque tems qu'il ne cherchoit qu'un prétexte, pour quitter la partie. C'est pourquoi malgré les prieres d'Icetas, & malgré tout ce qu'il put lui dire, pour lui faire voir combien ils étoient plus forts que les ennemis, persuadé qu'ils leur étoient encore plus inferieurs en fortune & en valeur, qu'ils n'étoient superieurs en nombre, il leva l'ancre & fit voile en Afrique, abandonnant honteusement la conquête de la Sicile, sans aucune sorte de raison.

Il quitte la partie & fait voile en Afrique.

Le lendemain Timoleon parut en bataille devant la place, & quand il eut appris la fuite des Carthaginois, & qu'il eut vû le port vuide, il ne put s'empêcher de rire des terreurs de Magon, & pour insulter davantage à sa lâcheté, il fit publier partout, *qu'il donneroit une bonne récompense à tout homme qui pourroit lui apprendre où la*

Plaisante publication que Timoleon fait faire, pour insulter à la fuite des Carthaginois.

la flotte des Carthaginois s'étoit allé cacher. Mais Icetas nullement d'humeur à lâcher priſe, & voulant à quelque prix que ce fût ſe maintenir dans les poſtes qu'il occupoit, & qui étoient ſi bien fortifiez, qu'ils paroiſſoient imprenables, ſe prépara au combat.

Timoleon attaque la ville de Syracuſe par trois endroits.

Timoleon partage ſes troupes, pour faire trois attaques en même tems; il choiſit pour lui celle du côté du fleuve d'Anape, comme la plus difficile & la plus perilleuſe, commanda à Iſias de donner du côté de l'Achradine, & Dinarque & Demarate, qui avoient amené le dernier ſecours de Corinthe, ont ordre d'attaquer le quartier d'Epipoles. Ces attaques ſont pouſſées avec tant de vigueur & de ſuccès, que les troupes d'Icetas ſont renverſées partout & miſes en fuite. Or qu'une ville comme Syracuſe ait été emportée de force dans un inſtant, il eſt juſte d'attribuer cet exploit à la valeur des aſſiegeans, & à la ſage conduite du Capitaine, mais qu'il n'y ait eu aucun des Corinthiens ni tué ni bleſſé, c'eſt-là certainement un chef-d'œuvre de la fortune de Timoleon, laquelle en cette occaſion voulut lutter contre la valeur de ce grand homme, & faire enſorte que ceux qui liroient, ou qui entendroient reciter cette avanture, admiraſſent moins ſes proüeſſes, que ſon bonheur. Car la renommée ne remplit pas ſeulement d'abord toute la Sicile & l'Italie du bruit de ce grand exploit, mais en peu de jours, elle le fit retentir dans toute la

Syracuſe emportée de force dans un inſtant, effet de la valeur.

Qu'il n'y ait pas eu un Corinthien tué ni bleſſé à ce combat, effet de la fortune.

Grece; de ſorte que la ville de Corinthe, lorſqu'elle ne ſçavoit encore ſi ſes troupes étoient arrivées heureuſement, apprit en même tems & leur paſſage & leur victoire, tant toutes leurs entrepriſes leur ſuccederent à ſouhait, & tant la Fortune prit à tâche de relever encore l'éclat de leurs exploits par la promptitude de l'execution.

Grande prudence de Timoleon.

Quand Timoleon fut maître de Syracuſe & du château, il ne fit pas comme Dion, & n'épargna pas comme lui cette place, à cauſe de ſa beauté & de ſa magnificence; mais, pour éviter de donner les mêmes ſoupçons, qui l'avoient décrié & enfin perdu, il fit publier à ſon de trompe,

Publication qu'il fait faire.

que tous les Syracuſains, qui voudroient venir avec des outils, n'avoient qu'à ſe mettre à démolir les forteresſes des Tyrans. A ce cri, tous les Syracuſains, regardant cette publication & cette journée, comme un heureux commencement, & un ſolide fondement de leur liberté, accourent en foule,

La citadelle de Syracuſe & les palais des Tyrans raſez.

& ne raſent pas ſeulement la citadelle, mais les palais des Tyrans, & foüillent juſqu'à leurs tombeaux, qu'ils renverſent & diſſipent.

Timoleon fait bâtir des tribunaux ſur la place où étoit la forteresſe.

La fortereſſe étant raſée & la place toute unie, Timoleon y fit bâtir des tribunaux à la requête des Citoyens, & pour rétablir le gouvernement du peuple, en aboliſſant entierement la tyrannie. Mais s'il étoit maître de la ville, il manquoit d'habitans pour la peupler; car les uns ayant peri dans les guerres & dans les ſéditions, & les autres ayant pris la fuite, pour éviter la domi-

nation des Tyrans, la ville de Syracuſe étoit un deſert où l'herbe étoit cruë ſi haute, que les chevaux y paiſſoient à l'aiſe, & que les palfreniers mêmes y couchoient. Toutes les autres villes, hors un bien petit nombre, n'étoient que de vaſtes ſolitudes toutes remplies de cerfs & de ſangliers, de ſorte que ceux qui en avoient le loiſir, alloient ſouvent à la chaſſe, & pour cet effet ils n'avoient qu'à ſortir dans leurs Fauxbourgs, & juſqu'au pied de leurs murailles, & tous ceux qui s'étoient retirez dans des châteaux & dans des fortereſſes, ne vouloient nullement entendre à les quitter, pour retourner dans la ville; mais ils regardoient tous avec horreur les aſſemblées publiques & les tribunaux, comme des coupegorges, d'où étoient ſortis contr'eux les plus cruels de tous leurs Tyrans.

Etat pitoyable où étoient la plûpart des villes de Sicile.

Timoleon & les Syracuſains trouverent donc à propos d'écrire à Corinthe, qu'on leur envoyât de Grece des hommes pour peupler Syracuſe, qu'autrement le païs ne pourroit jamais ſe remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre; car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irritez de ce qu'il s'étoit ſi mal acquitté de ſa charge, avoient fait mettre ſon corps en croix, & faiſoient de grandes levées, pour revenir en Sicile avec une armée encore plus forte au commencement du Printems.

Les Syracuſains envoyent des Ambaſſadeurs à Corinthe lui demander des hommes, pour peupler leur ville.

Magon ſe tuë, & ſon corps mis en croix par les Carthaginois.

Ces lettres étant arrivées avec les Ambaſſadeurs de Syracuſe, qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville, & d'en vouloir être les fondateurs pour la ſeconde fois, les Corinthiens ne regarderent point la calamité de ce peuple, comme une occaſion de s'agrandir, & de ſe rendre maîtres de leur ville; mais envoyant dans tous les Jeux ſacrez de la Grece & dans toutes les aſſemblées, ils firent publier par des Herauts, *que les Corinthiens, après avoir éteint la tyrannie dans Syracuſe & chaſſé le Tyran, déclaroient libres & indépendans les Syracuſains & tous les peuples de Sicile, qui voudroient retourner dans leur païs, & qu'ils leur permettoient d'en aller partager entr'eux les terres avec toute ſorte de juſtice & d'égalité.*

Magnanimité des Corinthiens.

Dans les quatre Jeux de la Grece.

Publication bien glorieuſe qu'ils font faire en faveur de la Sicile.

En même tems ils dépêchent des Couriers en Aſie, & dans toutes les Iſles, où s'étoient retirez grand nombre de ces fugitifs, pour les exhorter à ſe rendre promptement à Corinthe, qui leur fourniroit à ſes frais des vaiſſeaux, des Capitaines, & une eſcorte ſûre pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette publication fut faite, Corinthe ſe vit combler de loüanges & de benédictions; car on publia partout qu'elle avoit chaſſé de Syracuſe les Tyrans, qu'elle l'avoit délivrée des mains des Barbares, & qu'elle la redonnoit à ſes Citoyens.

Loüanges & benédictions qu'on donne à Corinthe.

Ceux qui ſe rendirent à Corinthe n'étant pas en aſſez grand nombre, demanderent qu'on leur

donnât des hommes de Corinthe même, & de toute la Grece, pour groſſir cette nouvelle eſpece de colonie. L'ayant obtenu, & ſe voyant bien dix mille au moins, ils s'embarquerent pour Syracuſe, où ils trouverent un grand peuple, qui de toute l'Italie & de la Sicile, s'étoit déja retiré auprès de Timoleon.

L'Hiſtorien Athanis écrit qu'il ſe trouva là en tout ſoixante mille hommes. Timoleon leur partagea les terres; mais il vendit les maiſons, dont il fit mille talens, laiſſant aux anciens habitans la faculté de racheter les leurs; & par ce moyen, il aſſembla un fonds conſiderable pour le peuple qui étoit pauvre, & qui n'avoit ni de quoi ſubvenir à ſes neceſſitez, ni de quoi ſoûtenir la guerre. C'eſt pourquoi il vendit auſſi à l'encan les ſtatuës, qui toutes furent jugées & condamnées à la pluralité des voix, comme des criminels, qu'on auroit citez en juſtice. Il n'y en eut qu'une ſeule qui ſe ſauva & qui fut conſervée, ce fut celle de Gelon l'ancien Tyran, pour la memoire duquel les Syracuſains avoient conſervé beaucoup d'amour & de reſpect, à cauſe de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Carthaginois près d'Himere.

C'eſt un Hiſtorien qui avoit écrit l'hiſtoire de Sicile.

On ne ſçait pas en quel tems il a vêcu.

Trois millions.

Statuës des Tyrans jugées comme des criminels, & venduës à l'encan comme eſclaves.

Memoire de Gelon ancien Tyran, fort reſpectée à Syracuſe.

Mais il vendit les maiſons, dont il fit mille talens.] Ces mille talens ſont trois millions, à mille écus le talent. Mais cette ſomme me paroît bien forte. Tous ces gens ramaſſez auroient-ils pû fournir tant d'argent? Je croirois qu'il y a faute au nombre. Peut-être Plutarque avoit-il écrit *trois cens talens.*

A cauſe de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Carthaginois.] Il

Syracuſe étant ainſi comme reſſuſcitée, & de tous côtez des gens y accourant en foule pour l'habiter, Timoleon, qui vouloit auſſi affranchir les autres villes, & achever de déraciner de la Sicile la tyrannie & les Tyrans, marcha contre eux avec des troupes. Il força Icetas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, & l'obligea à raſer ſes fortereſſes, & à vivre en ſimple particulier dans la ville des Leontins. Leptine, Tyran d'Apollonie & de pluſieurs autres villes & châteaux, ſe voyant en danger d'être pris par force, ſe rendit, Timoleon lui ſauva la vie, & l'envoya à Corinthe; car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau & de plus honorable, que de faire voir à toute la Grece les Tyrans de la Sicile vivant petitement & comme des bannis.

Timoleon purge la Sicile de Tyrans.

Il force Icetas à vivre en ſimple particulier.

Leptine ſe vend à lui, & eſt envoyé à Corinthe.

En même tems il partit pour s'en retourner à Syracuſe travailler à la police, & établir les loix les plus importantes & les plus néceſſaires, conjointement avec Cephale & Denys, deux Legiſlateurs que les Corinthiens lui avoient envoyez; mais avant ſon départ, pour faire gagner quelque choſe aux troupes, qu'il avoit à ſa ſolde, & pour les tenir auſſi en haleine par ce moyen, il les envoya ſous la conduite de Dinarque & de

Il retourne à Syracuſe, pour travailler à la police & aux loix avec deux Legiſlateurs de Corinthe.

Ce qu'il fit, pour faire gagner ſes troupes, & les faire ſubſiſter.

avoit défait Amilcar, qui étoit venu en Sicile avec deux cens vaiſſeaux, & trois cens mille hommes, la deuxiéme année de l'Olymp. LXXV.

Car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus honorable.] En effet cela étoit beaucoup plus honorable que tous les triomphes des Romains, pour qui ſçait apprécier la veritable gloire.

Demarate dans tous les lieux, qui obéiſſoient aux Carthaginois; ces troupes débaucherent pluſieurs villes à ces Barbares, vêcurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin, & raporterent même beaucoup d'argent monnoyé, qui fut d'un très-grand ſecours pour ſoutenir la guerre.

Les Carthaginois reviennent en Sicile avec des forces formidables.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivent à Lilybée avec une armée de ſoixante-dix mille hommes, deux cens vaiſſeaux de guerre, & mille vaiſſeaux de charge, qui portoient les machines, les chars, les chevaux, & toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche. Ils étoient reſolus de ne plus faire la guerre par partis détachez, mais d'attaquer tous enſemble, & de chaſſer en même-tems tous les Grecs de la Sicile. Et en effet leurs forces étoient aſſez grandes, pour venir à bout de ce deſſein, quand même les Siciliens auroient été unis, & qu'il n'y auroit eu entr'eux aucune meſintelligence. Les Barbares n'eurent pas plutôt appris à leur arrivée les ravages que les Corinthiens faiſoient ſur leurs terres, que tranſportez de fureur, ils marchent contr'eux ſous la conduite de leurs Généraux Aſdrubal & Hamilcar.

Conſternation des Syracuſains & des troupes de Timoleon.

Cette nouvelle promptement portée à Syracuſe, tous les Syracuſains furent ſi conſternez, & ſi effrayez de cette horrible puiſſance, que de tant de milliers d'hommes, qui étoient dans la ville, à peine s'en trouva-t-il trois mille qui

oſaſſent prendre les armes & ſuivre Timoleon; & que de quatre mille ſoldats mercenaires qu'il menoit avec lui, il y en eut encore mille qui perdirent courage en chemin, & qui s'en retournerent, criant hautement que Timoleon avoit perdu le ſens, & qu'il radotoit avant l'âge, d'aller avec cinq mille hommes de pied & mille chevaux affronter une armée de ſoixante-dix mille hommes, & de mener encore cette poignée de gens à huit grandes journées de Syracuſe, afin que s'ils étoient mis en fuite, ils ne puſſent avoir aucun lieu de retraite, & que s'ils venoient à être tuez, ils ne trouvaſſent perſonne pour les enterrer.

Timoleon accuſé par ſes ſoldats d'avoir perdu le ſens.

Timoleon, ravi que ces lâches ſe fuſſent déclarez avant le combat, exhorte les autres, les encourage, & les mene avec une extrême diligence ſur le bord du Crimeſe, où on lui avoit raporté qu'étoient campez les Carthaginois. Comme il montoit une petite colline, du haut de laquelle il alloit découvrir tout le camp ennemi, & voir cette formidable puiſſance, il rencontre des mulets chargez d'ache; ſes ſoldats, qui n'étoient pas déja trop aſſurez, frappez

Avec cinq mille hommes de pied & mille chevaux, il marche contre l'armée des Carthaginois, qui étoit de ſoixante-dix mille hommes.

Sur le bord du Crimeſe.] Le Crimeſe, ou Cremiſe, fleuve de Sicile vers le Couchant. Bochart prétend qu'il fut auſſi nommé par les Phéniciens du mot *Carmes* pour *Carphes*, qui ſignifie de l'*Ache*, parceque cette ſorte de plante croiſſoit abondamment dans tout ce quartier-là; c'eſt pourquoi une petite ville, qui étoit à l'embouchure du Crimeſe, fut appellée *Selinonte*, & un petit fleuve qui l'arroſe, *Selinus*, qui eſt le nom Grec de cette ſorte de perſil appellé *Ache*.

de

de cette vûë, vont s'imaginer que c'eſt un mauvais ſigne; parce que nous couronnons d'ache les tombeaux, & que nous diſons en commun proverbe, en parlant de ceux qui ſont dangereuſement malades, & ſans eſperance, *qu'ils n'ont plus beſoin que d'ache.* Timoleon voulant donc les guérir de cette ſuperſtition, & les faire revenir de l'abbattement & du découragement, où cet augure les avoit plongez, fait faire halte, & après leur avoir dit tout ce qui convenoit au tems & à l'occaſion, il leur repreſente, qu'*ils ne devoient avoir que de grandes eſperances, parce que les couronnes venoient s'offrir à eux d'elles-mêmes avant le combat.* Cela étoit fondé ſur ce que les Corinthiens couronnoient d'ache, ceux qui avoient vaincu dans les jeux Iſthmiques, tenant cette couronne pour ſacrée, & pour la ſeule dont on s'étoit ſervi de toute ancienneté dans le Païs, ce qui duroit encore du tems même de Timoleon. On couronnoit encore alors d'ache, ceux qui avoient remporté la victoire aux jeux Iſthmiques, comme on en couronne preſentement ceux qui l'ont remportée aux jeux Neméens; car ce n'eſt que depuis peu de tems que la couronne de Pin a pris dans ces jeux Iſthmiques, la place de la couronne d'ache. Timoleon, ſon diſcours fini, s'approche des mulets, prend de cette ache, & s'en couronne tout le premier, les Capitaines, & après eux les Soldats ſuivent ſon exemple.

L'ache funeſte eſt conſacrée aux morts.

Preſence d'eſprit de Timoleon.

L'ache étoit encore du tems de Timoleon, la couronne dont on couronnoit les vainqueurs aux jeux Iſthmiques.

Du tems de Plutarque, on en couronnoit encore les vainqueurs aux jeux Neméens.

Dans ce même moment les Devins apperçoivent dans les airs deux aigles, qui venoient à eux d'un vol rapide, dont l'un portoit dans ſes ſerres un ſerpent tout percé, & l'autre le ſuivoit avec de grands cris, & comme s'il eût voulu animer les troupes; ils les montrent aux ſoldats, qui auſſitôt ſe mettent tous à faire leurs prieres, & à implorer l'aſſiſtance des Dieux. On étoit alors vers le commencement de l'Eté, lorſque la fin du mois de Juin amene le ſolſtice; les broüillards épais, qui ſe levoient de la riviere, couvroient la campagne d'une telle obſcurité, que toute l'armée des ennemis en étoit enveloppée, & qu'on ne pouvoit y diſcerner aucun objet, on entendoit ſeulement un bruit confus de voix d'hommes & de henniſſemens de chevaux, qui s'élevoit juſqu'au ſommet de la colline, & qui faiſoit entendre qu'une groſſe armée ne campoit pas loin de-là.

Les Corinthiens, après avoir gagné la cime du côteau, mirent leurs boucliers à terre, & commencerent à ſe repoſer. Cependant le ſoleil, qui tournoit déja, avoit élevé les vapeurs ſi haut, que l'air le plus épais s'étant comme accumulé & condenſé ſur les ſommets des montagnes, les avoit entierement obſcurcies, & que la plaine

Dans ce même moment, les Devins apperçoivent dans les airs deux aigles.] Voilà de ces ſignes qui ſont fréquens dans Homere. Puiſque l'hiſtoire s'en ſert & les raporte comme des veritez; qui s'étonnera qu'un Poëte les employe dans les fictions de la poëſie?

purgée & nettoyée parut à découvert. Alors on vit clairement la riviere du Crimeſe, & les ennemis qui commençoient à la paſſer en cet ordre de bataille : Les chars à quatre chevaux préparez pour le combat avec un appareil épouvantable marchoient à la tête; après ces chars, venoit un corps de dix mille hommes d'Infanterie peſamment armée, & toute couverte de boucliers blancs. A la magnificence de leurs armes, à la lenteur de leur marche, & à leur bon ordre, on conjecturoit que c'étoient des Carthaginois naturels ; ils étoient ſuivis des troupes des autres Nations, qui marchoient pêle mêle avec beaucoup de confuſion, & de déſordre.

Ordre des Carthaginois qui paſſent le fleuve du Crimeſe.

Timoleon voyant que la riviere lui livroit les ennemis en tel nombre qu'il lui plairoit de les attaquer, & ayant fait remarquer à ſes troupes toute leur armée ſeparée par le fleuve, les uns étant déja paſſez, & les autres ſe diſpoſant à paſſer, il ordonna à Demarate de fondre à la tête de la Cavalerie ſur les Carthaginois, & de les mettre en deſordre, avant qu'ils euſſent le tems de ſe ranger en bataille ; & deſcendant dans la plaine avec l'Infanterie, il forma ſes aîles des autres troupes de Sicile mêlées avec une partie des ſoldats étrangers, reſerva autour de lui, pour ſon corps de bataille, les Syracuſains avec l'élite des ſoldats mercenaires, & demeura quelque tems ſans faire de mouvement,

Timoleon profite en grand Capitaine de l'avantage que le paſſage de la riviere lui donnoit.

Ce qu'il fait d'une armée de cinq mille hommes.

pour voir le succès de l'attaque de sa Cavalerie.

Quand il vit que les chars, qui étoient à la premiere ligne des ennemis, empêchoient sa Cavalerie de percer jusqu'au bataillon des Carthaginois, & d'en venir aux mains avec lui, & que pour ne pas être entierement rompuë, elle étoit obligée de caracoler incessamment, & de revenir plusieurs fois à la charge, après s'être ralliée, alors Timoleon se couvrant de son bouclier, cria à son Infanterie de le suivre & de bien esperer; & sa voix parut non-seulement plus forte que de coutume, mais entierement surnaturelle, soit que la passion, à l'approche du combat, & dans l'ardeur qui le transportoit, eût augmenté ses forces, ou qu'un Dieu, comme le crurent la plûpart, eût joint sa voix à la sienne. Ses troupes ayant répondu avec allegresse à son cri, & l'ayant pressé de les mener sans plus attendre, il envoye ordre à sa Cavalerie d'abandonner l'attaque des chars, & de prendre les ennemis en flanc, fait serrer le premier rang de son bataillon, bouclier contre bouclier, & ordonnant aux trompettes de sonner, il charge les Carthaginois avec furie. Les Carthaginois soutiennent le premier choc sans s'ébranler, & parce qu'ils avoient de bonnes cuirasses & de bons casques d'acier, & qu'ils étoient tous couverts de

Voix de Timoleon plus forte qu'à l'ordinaire.

Il attaque les Carthaginois avec furie.

Ou qu'un Dieu, comme le crurent la plûpart, eût joint sa voix à la sienne.] Ceci sert encore à justifier Homere, & à faire voir que dans ses fictions, qui paroissent les plus outrées & les plus poëtiques, il ne fait que suivre les opinions reçuës.

leurs boucliers, comme d'un rempart d'airain, ils repouſſent facilement les traits, les javelines & les piques. Mais quand on en vint à l'épée & aux coups de main, où l'adreſſe ne décide pas moins que la force, tout à coup on voit éclater du haut des montagnes des tonneres effroyables mêlez d'éclairs embraſez, & enſuite les nuages obſcurs, qui avoient aſſiégé les côteaux & les collines, tombant ſur les deux armées avec un déluge de pluye & de grêle, & un orage de vents impétueux, & prenant les Grecs par derriere, donnent dans le viſage des Barbares, & leur ébloüiſſent les yeux, tant par les coups redoublez de cette tempête de pluye & de grêle, que par l'éclat des traits enflammez qui partent continuellement du ſein de ces nuages.

Toutes ces choſes incommodoient extrêmement les Barbares, ſurtout les moins aguerris, mais la plus grande incommodité encore venoit des tonneres qui les effrayoient, & dont le bruit mêlé avec celui que cette pluye impétueuſe & cette grêle faiſoient ſur leurs armes, les empêchoit d'entendre les ordres de leurs Officiers. D'ailleurs les Carthaginois naturels, qui n'étoient pas armez à la legere, mais, comme on l'a déja dit, qui étoient tout couverts de fer, ne pouvoient ni avancer ni ſe ſoutenir dans la fange, & leurs cottes d'armes toutes abreuvées d'eau, les rendoient encore plus peſans, les empêchoient de combattre avec l'agilité neceſſaire,

& donnoient aux Grecs la facilité de les renverſer, & quand ils étoient une fois par terre, ils ne trouvoient aucun moyen de ſe relever avec leurs armes dans des bourbiers ſi gliſſans. Car le Crimeſe, déja groſſi par la pluye, & encore plus enflé par le nombre prodigieux des troupes qui le traverſoient, s'étoit débordé conſiderablement, & la plaine, qu'il inondoit, avoit partout des trous & des ravins remplis d'eau qui ne couroit plus, deſorte que les Carthaginois, qui tomboient dans ces trous, ne s'en tiroient qu'après de grands efforts & avec beaucoup de peine.

Enfin l'orage continuant toujours, & les Grecs ayant renverſé & taillé en pieces quatre cens hommes, qui faiſoient le premier rang de leur bataillon, tout le reſte prit la fuite. On en tua quantité dans la plaine; il y en eut pluſieurs qui entraînez par l'impétuoſité du fleuve, & pouſſez contre ceux qui paſſoient encore, furent engloutis, & le plus grand nombre, qui cherchoit à gagner les côteaux, fut ratrapé par l'Infanterie legere, qui en fit un grand carnage. De dix mille hommes qui furent tuez à ce combat, il y en eut trois mille de Carthaginois naturels, perte irréparable pour Carthage; car c'étoient les plus nobles, les plus riches, & les plus braves de tous ſes combattans, & il n'y avoit point de memoire que dans une ſeule bataille, il eût jamais péri un ſi grand nombre de Carthaginois. Car dans

Les Carthaginois prennent la fuite.

Timoleon avec une poignée de gens remporte une grande victoire ſur cette formidable armée.

toutes leurs guerres, ils ſe ſervoient de troupes Eſpagnoles, Nomades & de Lybie, & payoient, pour ainſi dire, toutes leurs défaites du ſang étranger.

Les Carthaginois ſe ſervoient dans toutes leurs guerres de ſoldats étrangers.

Les Grecs connurent la qualité des morts à la magnificence de leurs dépoüilles. On trouva une ſi grande quantité d'or & d'argent, que l'on ne faiſoit aucun cas du fer ni du cuivre, & qu'on ne ſe donnoit pas la peine de les ramaſſer. On paſſa la riviere ſur leurs ſommiers, on prit tout leur camp & tout leur bagage, quantité de priſonniers furent détournez par les ſoldats, & ceux qu'on amena en commun monterent encore juſqu'à cinq mille, & il y eut bien deux cens chariots de pris. Mais le plus beau & le plus magnifique de tous les ſpectacles, étoit celui qu'étaloit la tente de Timoleon, remplie de toute ſorte de riches dépoüilles, parmi leſquelles on remarquoit mille cuiraſſes & dix mille boucliers d'un travail exquis & d'une beauté merveilleuſe. Le petit nombre de ceux qui étoient occupez à ramaſſer ces dépoüilles, & la quantité innombrable des richeſſes qu'ils trouvoient, firent qu'on ne put élever de trophée que trois jours après le combat.

Tout leur camp & tous leur bagage pris.

Magnifique ſpectacle qu'étaloit la tente de Timoleon.

Timoleon avec les nouvelles de ſa victoire, envoya à Corinthe les plus belles armes qui ſe trouverent parmi le butin; car il vouloit que ſa Ville fût loüée & admirée de tous les hommes, qui verroient que c'étoit la ſeule de toutes les

Bel éloge de la ville de Corinthe.

Villes de Grece, où les plus beaux Temples étoient ornez, non pas de dépoüilles Grecques, & d'offrandes teintes encore du ſang de la Nation, & propres ſeulement à entretenir le deüil en renouvellant un ſouvenir funeſte, mais de dépoüilles barbares, qui par de belles inſcriptions, faiſoient connoître & la force de ceux qui les avoient remportées, & leur pieté; car elles diſoient *que les Corinthiens & Timoleon leur Général, après avoir affranchi du joug des Carthaginois les Grecs habituez dans la Sicile, avoient appendu ces armes dans les Temples, pour en rendre des graces immortelles aux Dieux.*

Inſcriptions miſes au bas des dépoüilles conſacrées dans les Temples.

Après cela, Timoleon, laiſſant dans le Païs ennemi les troupes étrangeres pour achever de piller, & de ſaccager toutes les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuſe. En arrivant, il bannit de la Sicile les mille ſoldats qui l'avoient abandonné en chemin, comme il alloit au combat, & avant le coucher du ſoleil il les obligea à ſortir de Syracuſe. Ces malheureux paſſerent en Italie, où ils furent trahis & égorgez par les Brutiens : punition exemplaire que les Dieux vengeurs firent de leur lâcheté & de leur perfidie.

Timoleon bannit de la Sicile les mille ſoldats qui l'avoient abandonné.

Lâcheté des ſoldats juſtement punie par les Dieux.

Cependant Mamercus, Tyran de Catane, & Icetas, ſoit que la jalouſie des grands ſuccès de Timoleon les tranſportât, ou qu'ils le craigniſſent comme un homme intraitable, & ſur lequel les Tyrans ne pouvoient jamais s'aſſurer, firent

firent ſecretement une ligue avec les Carthaginois, & leur écrivirent d'envoyer promptement une nouvelle Armée & un Genéral, s'ils ne vouloient être entierement chaſſez de la Sicile. Giſcon vint donc avec ſoixante-dix vaiſſeaux, & prit avec lui quelques troupes auxiliaires de Grece. Les Carthaginois n'avoient jamais eu des Grecs à leur ſervice avant ce jour-là, que remplis d'admiration pour leur valeur, ils commencerent à les regarder comme des troupes invincibles.

Les Carthaginois envoyent en Sicile un nouveau renfort ſous la conduite de Giſcon.

Ils ont des Grecs à leur ſervice pour la premiere fois.

Leur rendez-vous fut dans la Meſſenie, où ils égorgerent d'abord quatre cens ſoldats étrangers que Timoleon y envoyoit; & s'étant mis en embuſcade dans les terres des Carthaginois, près d'un lieu appellé Hieres, ils taillerent en pieces tous les ſoldats étrangers, qui étoient avec Euthyme de Leucade; & cette avanture fit qu'on ne parloit d'autre choſe que des faveurs que la Fortune faiſoit à Timoleon. Car les ſoldats d'Euthyme étoient du nombre de ceux qui

Avanture des ſoldats d'Euthyme, regardée comme un effet de la fortune de Timoleon.

Près d'un lieu appellé Hieres.] Il n'y a dans la Sicile aucune place de ce nom. C'eſt pourquoi le texte a paru ſuſpect au P. Lubin, qui a cru qu'il falloit lire, Ἱετὰς, au lieu de Ἱερὰς, *près d'un lieu appellé Hietes.* Car Stephanus de Urbib. dit qu'*Hietes* eſt un château de la Sicile; & le même P. Lubin croit que c'eſt le même qu'on appelle aujourd'hui *Lato*, dans la partie de l'Iſle appellée Valle di Mazara à trente milles de Palerme vers le midy.

Etoient du nombre de ceux qui avec Philodeme & Onomarque, avoient pillé le Temple de Delphes.] Voici ce qui donna lieu à la guerre qu'on appella *Sacrée.* Les Amphictyons ayant condamné les peuples de la Phocide à une amende de pluſieurs talens pour avoir ravagé la campagne

avec Philodeme de la Phocide & Onomarque, avoient pillé le Temple de Delphes; & comme ce ſacrilege les avoit rendus l'objet de la haine publique, & que tout le monde les fuyoit comme des excommuniez & des maudits, ils alloient errans & vagabonds par le Peloponeſe, lorſque Timoleon à ſon départ les prit dans ſes troupes, parce qu'il manquoit de ſoldats. Quand ils furent arrivez en Sicile, ils remporterent la victoire dans toutes les occaſions où ils combattirent ſous lui. Mais après tous ces grands combats, la guerre preſque finie ne laiſſant plus rien à faire de conſiderable, Timoleon les envoya aux endroits qui avoient encore beſoin de quelque ſecours, & alors abandonnez de la Fortune, ils perirent

de Cirrha, qui étoit conſacrée à Apollon, & ces peuples ne pouvant la payer, tout leur païs alloit être adjugé à ce Dieu. Un des principaux de la Phocide, nommé *Philomele*, & non pas *Philodeme*, fils de Theotime, aſſembla le peuple, ſe mit à la tête, s'empara du treſor du Temple de Delphes, s'en ſervit pour lever des ſoldats, & commença une guerre qui dura dix années avec des évenemens fort divers. Philomele vaincu, ſe précipita en fuyant. Onomarque qui prit ſa place, fut tué par ſes troupes, & ſon corps mis en croix. Son frere Phaylle, qui lui ſucceda, fut conſumé par une phthiſie, qui le prit tout d'un coup. Le commandement paſſa à Phalece, fils d'Onomarque, mais il en fut bientôt dépoüillé, & perit enſuite en Crete. De tous ces ſacrileges, il n'y en eut preſque point qui ne mourût de mort violente. Leurs femmes mêmes, qui avoient mis ſur elles les ornemens, que leurs maris avoient pillez dans le Temple, moururent malheureuſement; l'une, pour avoir mis le collier d'Helene, mourut dans une honteuſe proſtitution; & une autre pour avoir mis celui d'Heriphyle, fut brûlée toute vive dans ſa maiſon où ſon propre fils devenu furieux avoit mis le feu. Cette guerre commença la derniere année de l'Olymp. cv. & fut terminée par

malheureuſement, non pas tous à la fois, mais les uns après les autres; la Juſtice Divine ayant voulu faire par-là comme ſon apologie, en montrant que ſi elle avoit differé de punir ces derniers ſacrileges, ce n'étoit qu'en faveur de Timoleon, afin que les bons ne ſouffriſſent pas de la punition des méchans; ainſi la bienveillance & la protection, dont les Dieux le favoriſoient, n'éclaterent pas moins, & ne furent pas moins admirées dans ſes mauvais ſuccès, que dans ſes plus grandes victoires.

La Juſtice Divine differe quelquefois la punition des méchans, en faveur des bons.

La bienveillance des Dieux pour Timoleon, en quoi bien marquée.

Mais le peuple de Syracuſe étoit fort irrité des railleries que les Tyrans faiſoient, pour l'inſulter ſur cette défaite; car Mamercus, qui ſe piquoit d'être Poëte, & qui avoit fait des Tragedies, ſe glorifia ſi fort de cet exploit, qu'ayant appendu dans les Temples les boucliers des vaincus, il les accompagna de cette inſcription en deux vers Elegiaques très-piquans. *Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'yvoire & de pourpre, nous les avons pris avec de petits boucliers très-ſimples & très-chetifs.*

Mamercus ſe piquoit d'être Poëte.

Inſcription que Mamercus mit dans les Temples.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Timoleon étoit allé mettre le ſiége devant Calaurie, &

Philippe, la premiere année de l'Olymp. CVIII.

La Juſtice Divine ayant voulu faire par-là comme ſon apologie.] Au lieu de ἀπολογημένης, on lit dans un manuſcrit ὁμολογουμένως; mais la leçon reçuë fait un plus beau ſens, il faut ſeulement ajouter la conjonction καὶ.

Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'yvoire, & de pourpre.] C'étoient des boucliers que ces ſacrileges avoient pris dans le Temple de Delphes.

Timoleon étoit allé mettre le ſiége devant Calaurie.] Ce n'eſt

Icetas profitant de ſon abſence, ſe jetta dans les terres de Syracuſe, où il pilla & ſaccagea tout, & en ſe retirant avec un butin conſiderable, il paſſa près de Calaurie pour braver Timoleon, qui n'avoit que peu de troupes. Timoleon le laiſſa paſſer, & ſe mit enſuite à ſes trouſſes avec ſa Cavalerie & ſon Infanterie legere. Icetas ſe voyant pourſuivi, paſſe le Damyrias, & campe ſur l'autre bord, reſolu de défendre le paſſage; ce qui lui donnoit cette audace, c'étoit la rapidité du fleuve & ſes bords eſcarpez, qu'il étoit bien difficile de ſurmonter. A l'aſpect de ce peril, une merveilleuſe émulation & une jalouſie d'honneur s'élevant entre les Officiers de Timoleon, retarderent le combat, & penſerent jetter le deſordre dans ſon Armée; car aucun d'eux ne vouloit avoir la honte de marcher après ſon compagnon, & chacun ſe piquoit de vouloir frayer le chemin aux autres; ainſi s'entrepouſſant tous pour ſe dévancer, ils marchoient pêle-mêle avec beaucoup de confuſion. Timoleon, pour éviter les ſuites fâcheuſes, que cette jalouſie pouvoit avoir, prit le parti de tirer au ſort ceux qui marcheroient les premiers; il prit les anneaux de chacun, les mit dans le pan de ſa robe, & après

ou *Lamyrias.*

Une émulation & une jalouſie d'honneur penſerent mettre le deſordre dans les troupes de Timoleon.

Timoleon fait tirer au ſort tous ſes Officiers, pour regler leur marche.

pas Calaurie, petite Iſle dans le Sinus Argolicus, près du Promontoire de Scyllée. Moins encore faut-il corriger *Caulonie*, qui étoit une ville d'Italie dans le païs des Locres Epizephyriens, car Timoleon ne quitta pas la Sicile. On voit par la ſuite même que c'étoit une ville de Sicile, mais on en ignore la ſituation.

les avoir bien mêlez, le premier qu'il tira ſe trouva heureuſement avoir un trophée. A cette vûë, tous ces jeunes Capitaines jettent des cris de joye, & ſans attendre qu'on acheve de tirer, ils partent de la main, courent de toute leur force, paſſent rapidement le fleuve, & chargent les ennemis, qui ne pouvant ſoutenir leur impétuoſité, ſont renverſez & mis en fuite. On les dépoüille tous de leurs armes, & il y en eut environ mille de tuez.

Timoleon prend Icetas, ſon fils Eupolemus, & Euthyme Général de ſa Cavalerie, dans la ville des Leontins.

A quelques jours de-là Timoleon marche contre la ville des Leontins, où il prit Icetas, ſon fils Eupolemus, & Euthyme Genéral de ſa Cavalerie, qui lui furent amenez pieds & poings liez par leurs ſoldats. Icetas & ſon fils furent punis de mort comme tyrans & comme traîtres; & Euthyme, quoique fort diſtingué à la guerre par ſon courage & par ſa valeur, ne put pourtant obtenir miſericorde à cauſe d'une raillerie qu'on l'accuſoit d'avoir faite contre les Corinthiens; car on prétend que lorſque les Corinthiens ſe mirent en campagne pour les attaquer, il dit aux Leontins dans un diſcours public, *que ce n'étoit pas une choſe bien redoutable, ni bien terrible, que des femmes Corinthiennes quittant leurs maiſons, ſe miſſent aux*

Icetas & ſon fils punis de mort.

Raillerie, cauſe de la mort d'Euthyme.

Que des femmes Corinthiennes quittant leurs maiſons, ſe miſſent aux champs.] C'eſt une eſpece de parodie d'un vers de la Medée d'Euripide, où cette Princeſſe dit, v. 24.

Κορίνθιαι γυναῖκες, ἐξελθοῦ δόμων,
μή μοι τι μεμφθῆ.

Femmes de Corinthe, ſi je ſuis ſortie de ma maiſon, ne me le reprochez pas. Euthyme en de-

Les hommes ſont ordinairement plus ſenſibles aux injures qu'aux actions.

champs. Tant il eſt vrai que la plûpart des hommes ſont plus ſenſibles aux injures, qu'aux actions, & ſupportent plus difficilement le mépris que la perte. Car que les ennemis employent les voyes de fait, cela eſt pardonnable à cauſe de la neceſſité; mais les injures & les railleries, on les regarde toujours comme des marques, ou d'une haine extraordinaire & perſonnelle, ou d'une inſigne méchanceté.

Timoleon blâmé avec juſtice d'avoir fait condamner à mort la femme & les filles d'Icetas.

Dès que Timoleon fut de retour à Syracuſe, on fit venir dans l'aſſemblée du peuple la femme & les filles d'Icetas, on les condamna à la mort, & elles furent executées. Et il me paroît que de toutes les actions de Timoleon, c'eſt la plus cruelle & la plus blâmable, car toute la haine de cette ſentence doit retomber ſur lui, n'y ayant aucune apparence que ces pauvres femmes euſſent été condamnées s'il avoit voulu l'empêcher; mais il voulut ſans doute les abandonner au reſſentiment du peuple, qui ne cherchoit qu'à venger Dion ſon premier liberateur. Car c'étoit Icetas même qui avoit jetté dans la mer Arete femme de Dion, ſa ſœur Ariſtomaque, & ſon fils encore enfant, comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion.

Famille d'Icetas punie de la cruauté qu'il avoit exercée ſur celle de Dion.

tourne plaiſamment le ſens; de Κορίνθιαι γυναῖκες, qui eſt un vocatif dans Euripide, *femmes de Corinthe*, il en fait un nominatif, *les femmes de Corinthe*, & du mot ἐξῆλθον, qui eſt la premiere perſonne du ſingulier de l'aoriſte, *je ſuis ſortie*, il en fait la troiſiéme perſonne du pluriel, *ſont ſorties*. Cette parodie coûta cher à Euthyme.

Comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion.] Par cet endroit & par un autre,

Timoleon marcha enſuite à Catane contre Mamercus, qui l'attendit en bataille ſur le bord du fleuve de l'Abolus. Le combat fut long & rude. Enfin Mamercus défait & mis en fuite, laiſſa ſur la place plus de deux mille morts, dont la plus grande partie étoit des troupes de Phénicie, que Giſcon avoit envoyées à ſon ſecours.

Timoleon marche à Catane contre Mamercus, & le défait.

Après cette défaite, les Carthaginois demanderent la paix, qui leur fut accordée, à condition *qu'ils ne tiendroient que les terres qui étoient au-delà du fleuve du Lycus; qu'ils laiſſeroient la liberté à tous ceux du païs d'aller s'établir à Syracuſe avec leurs familles & leurs biens, & qu'ils ne conſerveroient avec les Tyrans ni alliance ni intelligence.* Ce traité acheva de deſeſperer Mamercus, qui n'ayant plus aucune reſſource en Sicile, reſolut de paſſer en Italie pour revenir avec un renfort de Lucaniens contre Timoleon & l'armée de Syracuſe. Mais ceux qui paſſoient avec lui ayant fait rebrouſſer chemin à ſes galeres, & étant revenus en Sicile, livrerent

Les Carthaginois demandent la paix.

Les conditions du traité qui fut fait.

que nous avons déja vû, il ſemble que la vie de Dion avoit été écrite avant celle-ci. Cependant on voit dans la vie de Dion que Plutarque parle comme ſi celle-ci étoit la premiere, car il dit, *comme nous l'avons écrit dans la vie de Timoleon.* Il ſe peut faire que dans l'une & dans l'autre, cela ait été ajouté après coup, & par rapport à l'ordre dans lequel on donnoit ces vies qui a été different.

Sur le bord du fleuve de l'Abolus.] Plutarque eſt le ſeul, que je ſçache, qui nomme ce fleuve *Abolus.* Dans Ptolemée & ailleurs il eſt nommé Alabus, *Alabis* ou *Alabon;* c'eſt un fleuve près d'Hybla entre Catane & Syracuſe.

Au-delà du fleuve du Lycus.] Diodore donne le même nom à ce fleuve, mais je ne ſçai ſi dans Diodore & dans Plutarque, il ne faut pas corriger *Halycus.*

Catane livrée à Timoleon.

Catane à Timoleon; & Mamercus fut obligé de ſe refugier à Meſſine chez Hippon qui en étoit le Tyran.

Timoleon pourſuit Hippon à Meſſine.

Timoleon le ſuivit, & l'aſſiégea par mer & par terre. Hippon, qui ſe vit preſſé, voulut ſe retirer ſur un vaiſſeau, mais il fut pris par les Meſſeniens même, qui l'ayant entre leurs mains, l'expoſerent ſur le théatre, & firent ſortir tous leurs enfans des écoles pour venir voir, comme le plus agréable & le plus beau de tous les ſpectacles, la punition du Tyran, qui après avoir été battu de verges fut mis à mort.

Hippon Tyran de Meſſine, battu de verges, & executé à mort.

Mamercus ſe rend à Timoleon, & eſt mené à Syracuſe.

Mamercus, qui vit qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour lui à Meſſine, ſe rendit à Timoleon, à condition qu'il ſeroit jugé par les Syracuſains, & que Timoleon ne ſeroit pas ſon accuſateur. Il fut donc conduit à Syracuſe, & mené devant le peuple. Là il eſſaya de prononcer un diſcours qu'il avoit compoſé de longue main, mais voyant que l'aſſemblée faiſoit grand bruit pour ne pas l'entendre, & n'eſperant plus de pardon, il jette ſon manteau, & courant de toute ſa force tout au travers du théatre, il va ſe fendre la tête contre un des dégrez pour ſe donner la mort. Son deſeſpoir n'eut pas le ſuccès qu'il deſiroit, il fut repris en vie, & il ſouffrit le ſupplice dont on punit les brigands & les voleurs.

Mamercus tâche inutilement de ſe tuer, & eſt puni du dernier ſupplice.

Merveilleux changemens que Timoleon produiſit en Sicile.

Voilà de quelle maniere Timoleon déracina les tyrannies & ſappa les fondemens des guerres & des ſéditions; deſorte qu'ayant reçu entre ſes bras

bras une Isle que les grands maux, qu'elle souffroit, avoient tellement aigrie & effarouchée, que ses propres habitans ne pouvoient plus la supporter, il la rendit si douce & si aimable, que les Etrangers quittoient en foule leur païs pour venir habiter celle que ses Citoyens avoient abandonnée. Agrigente & Geles, deux grandes villes, qui après la guerre des Atheniens avoient été ravagées & saccagées par les Carthaginois, furent rétablies & habitées, l'une par Megillus & par Pheristus qui y vinrent d'Elide, & l'autre par Gorgos qui s'y transporta de l'Isle de Ceos, & qui tous rassemblerent les anciens habitans. Timoleon ne leur donna pas seulement toutes sortes de sûretez, afin qu'ils pussent y vivre en paix & sans aucune crainte, mais il leur fournit encore toutes les commoditez, entrant dans leurs besoins avec une cordialité & une tendresse, qui le firent aimer de ces villes comme leur fondateur.

Agrigente & Geles, deux grandes villes rétablies & repeuplées.

Cordialité & tendresse de Timoleon pour les Siciliens.

Cette affection étoit commune à toutes les autres villes. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loy, ni partage de terres, ni reglement de police qui fussent bien faits, si Timoleon ne s'en étoit mêlé, & ne les avoit finis lui-même. On le regardoit en tout comme le maître ouvrier, qui, après que les ouvrages sont achevez, peut seul y mettre la derniere main, & leur donner cette perfection & cette grace toute divine qui en font le veritable prix.

Jusqu'où alloit l'estime que les villes de Sicile avoient pour Timoleon.

Grande idée que les peuples avoient de Timoleon.

Aussi la Grece ayant porté environ dans le

même tems plusieurs grands personnages qui ont fait de grands exploits, un Timothée, un Agesilas, un Pelopidas, un Epaminondas, qui étoit celui pour lequel Timoleon avoit le plus d'estime, & qu'il tâchoit le plus d'imiter, il n'y a pas une de leurs actions où l'on ne remarque le travail & la peine au travers de leur plus grand éclat. Jusques-là qu'il y en a eu qui ont été suivies, ou de repentir, ou de blâme; au lieu que parmi toutes celles de Timoleon, si l'on en excepte l'extrêmité où il se porta contre son frere, il n'y en a pas une où l'on ne puisse, comme dit Timée, s'écrier en appliquant ce vers de Sophocle :

Epaminondas, celui que Timoleon tâchoit le plus d'imiter.

Difference des actions de Timoleon à celles des autres Capitaines.

De quelles graces non pareilles
La Déesse Cypris,
Ou son aimable fils
Ont-ils revêtu ces merveilles!

Car comme les Poëmes d'Antimaque & les

Car comme les Poëmes d'Antimaque.] Antimaque étoit un Poëte épique, qui vivoit du tems de Socrate & de Platon. Il avoit fait la Thebaïde. Les Anciens lui reprochent qu'il étoit *dur & enflé:* voici le jugement qu'en a fait Quintilien dans le 1e. ch. de son x^e^. liv. *Contra in Antimacho vis & gravitas, & minime vulgare eloquendi genus habet laudem; sed quamvis ei secundas fere grammaticorum consensus deferat, & affectibus & jucunditate, & dispositione, & omnino arte deficitur, ut plane manifesto appareat, quanto sit aliud proximum esse, aliud secundum.* Au contraire Antimaque a de la force & de la solidité, & son élocution, qui n'est nullement commune, a son prix, & est digne de louange; mais quoique les Grammairiens d'un consentement général, lui ayent déferé le second rang après Homere, il est certain qu'on ne trouve dans ses ouvrages ni sentimens, ni agrément, ni ordre, & qu'il manque absolument d'art; ce qui fait voir manifestement l'énorme difference qui est entre approcher de ce grand Poëte, & n'être que le second après lui.

portraits de Denys, tous deux Colophoniens, avec tous les nerfs & toute la force qu'on y trouve, font ſentir d'abord qu'ils ont été travaillez & peinez, & que les tableaux de Nicomaque & les vers d'Homere, avec toutes les perfections, & toutes les graces dont ils brillent, ont encore celle-ci qu'ils paroiſſent aiſément faits, & n'avoir coûté ni travail ni peine; il en eſt de même des exploits d'Epaminondas, & de ceux d'Ageſilas, quand on les compare à ceux de Timoleon; on ſent dans ceux-là qu'ils ont été faits à force, & avec d'in-

Jugement de Plutarque ſur les vers d'Homere.

Difference des exploits de Timoleon à ceux d'Epaminondas & d'Ageſilas.

Et les portraits de Denys.] C'eſt ainſi qu'il faut traduire, car Denys étoit un Peintre qui ne faiſoit que des portraits, & jamais des tableaux, c'eſt pourquoi on l'appelloit *Anthropographus*, *peintre d'hommes*. Pline xxxv. 10. *Contra Dionyſius nihil aliud quam homines pinxit, ob id Anthropographus cognominatus.*

Et les tableaux de Nicomaque.] Nicomaque très-grand Peintre, fils & éleve d'Ariſtodeme. On achetoit ſes tableaux des ſommes immenſes, *tabulæ ſingulæ oppidorum vænibant opibus*, dit Pline. Ce que Plutarque dit ici, que ſes tableaux paroiſſoient aiſément faits, & n'avoir coûté ni travail ni peine, eſt conforme à ce que le même Pline écrit, que perſonne ne peignoit ſi promptement que lui, *nec fuit alius in arte velocior*; ce qui marque une grande facilité, & en voici une preuve: Ariſtrate, Tyran de Sicyone, l'avoit choiſi pour orner de tableaux un monument, qu'il faiſoit élever au Poëte Teleſte, & il étoit convenu du prix avec lui, à condition que tout l'ouvrage ſeroit fait & parfait un tel jour. Nicomaque ne ſe rendit ſur le lieu, que peu de jours avant celui où il devoit livrer l'ouvrage. Le Tyran irrité alloit le faire punir, mais le Peintre tint parole, & dans ce peu de jours, il acheva ſes tableaux avec *un art admirable & une merveilleuſe celerité. Celeritate & arte mira.* Plin.

Ont encore celle-ci qu'ils paroiſſent aiſément faits.] Voici un grand éloge que Plutarque donne à Homere. Avec toutes les graces & les perfections dont brillent ſes vers, ils en ont encore une très-grande, c'eſt qu'ils paroiſſent aiſément faits, & qu'on n'y découvre ni travail ni peine. Cependant aujourd'hui cette même facilité, que Plutar-

nombrables difficultez, au lieu que dans ceux-ci on voit toujours la beauté accompagnée d'une heureuſe liberté & d'une facilité incomparable; de maniere que ceux qui en jugeront bien, & ſans prévention, ſeront forcez d'avoüer que c'eſt l'ouvrage, non de la Fortune, mais de la Vertu que la Fortune a pris plaiſir à ſeconder.

Bel éloge des exploits de Timoleon.

Modeſtie de Timoleon qui attribuoit à la Fortune ce qui étoit dû à ſa vertu.

Cependant Timoleon ne laiſſoit pas lui-même d'attribuer à la Fortune tous ſes grands ſuccès; car en écrivant à ſes amis de Corinthe, & en parlant aux Syraculains, il diſoit ſouvent qu'il avoit une grande obligation à cette Déeſſe, de ce que voulant ſauver la Sicile, elle l'avoit fait ſous ſon nom, plutôt que ſous celui d'un autre, & c'eſt pourquoi il dédia dans ſa maiſon une chapelle *à*

que trouve ſi admirable & ſi digne de loüange, quelques Critiques la tournent en blâme, & s'imaginent que ces vers, parce que la peine & le travail n'y paroiſſent pas, ſont mépriſables, & qu'on en feroit mille comme ceux-là dans un jour. Mais l'experience de tous les ſiécles a démenti ce jugement de nos modernes peu judicieux, & a confirmé celui de Plutarque; car aucun Poëte depuis Homere, n'a pû attraper cette heureuſe facilité. Auſſi Quintilien a fini l'éloge qu'il fait de ce Poëte, par ces paroles remarquables, qu'il a ſurpaſſé la portée de l'eſprit humain, *ut magni ſit viri virtutes ejus, non æmulatione, quod fieri non poteſt, ſed intellectu ſequi.* lib. x. cap. 1.

Qu'il avoit une grande obligation à cette Déeſſe.] Timoleon ne diſoit pas qu'il rendoit graces à Dieu, mais *à la Fortune*, qu'il exprime par le maſculin, τῷ Θεῷ; & c'eſt ce qui a trompé les Interprétes qui ne ſe ſont pas ſouvenus que les Anciens donnoient ſouvent les deux genres aux Dieux & aux Déeſſes. Sans aller plus loin, dans ce même endroit deux lignes plus bas, Plutarque dit ἱερῷ δαίμονι, *au demon ſacré*, c'eſt-à-dire à la Fortune; mais ce n'eſt pas ce qu'il y a de plus difficile dans cet endroit de Plutarque, on n'a qu'à lire ce qui ſuit.

la Fortune qui préſide au cas fortuit, & lui fit des ſacrifices, & conſacra ſa maiſon entiere *à la ſacrée Déeſſe;* car les Syracuſains lui avoient donné la plus belle maiſon de la ville pour reconnoître les grands ſervices qu'il leur avoit rendus. Ils lui donnerent auſſi une maiſon de campagne très-belle & très-agréable, où il ſe tenoit la plûpart du tems avec ſa femme & ſes enfans, qu'il avoit fait venir de Corinthe, car il ne retourna point dans ſon païs, il ne ſe mêla point dans les troubles & dans

Fortune qui préſide au cas fortuit.

Les Syracuſains donnent à Timoleon une maiſon à la ville, & une maiſon à la campagne.

Timoleon ne retourna point à Corinthe.

A la Fortune qui préſide au cas fortuit.] Il n'y a peut-être pas dans toutes ces vies de paſſage qui ait été plus mal entendu, & qui merite mieux d'être expliqué. Plutarque entre ici dans la diſtinction que les Philoſophes ont faite entre la Fortune τύχην, & le cas fortuit ἀυτόματον; la Sicile délivrée, voilà l'ouvrage de la Fortune; la Sicile délivrée par Timoleon, voilà le cas fortuit ἀυτόματον, l'ouvrage de τύχης ἀυτοματίας, car elle pouvoit être délivrée par un autre, comme par lui. Expliquons plus au long cette difference par quelque exemple. Le retardement de la mort de Socrate vint de ce que l'on couronna la poupe du ſacré vaiſſeau la veille du jour qu'il fut condamné; voilà un coup de la Fortune; mais qui avoit ſes cauſes marquées, tout ce qui étoit arrivé auparavant, & qui avoit fait differer cette cerémonie. Mais que ce couronnement du vaiſſeau arrive juſtement la veille du jour que Socrate eſt jugé, & qu'il retarde ſa mort, voilà le cas fortuit, ἀυτόματον, qui paroît être indépendant, quoique dans le vrai il ne ſoit pas moins dans l'ordre de la providence, que les évenemens qui paroiſſent les plus reglez & les plus déterminez. Prenons encore un exemple dans cette vie de Timoleon. Qu'un homme, dont le pere a été aſſaſſiné, trouve vingt ans après dans un Temple l'aſſaſſin de ſon pere, & qu'il le tue, voilà un coup de la Fortune. Mais qu'il le tue dans le moment que cet aſſaſſin va tuer Timoleon & qu'il lui ſauve la vie, voilà le cas fortuit. Voilà pourquoi Timoleon dédie dans ſa maiſon une chapelle à la Fortune, ſous le nom d'ἀυτοματίας, *qui préſide au cas fortuit.*

Car il ne retourna point dans ſon païs.] Mais comment les Corinthiens ſouffrirent-ils que ce-

L'envie menace toujours les hommes d'Etat.

Le plus grand bien dont puiſſe joüir un homme d'Etat.

les ſéditions dont la Grece fut agitée, & ne ſe livra point à l'envie, qui menace toujours les hommes d'Etat, & qui eſt l'écuëil le plus ordinaire où les grands Capitaines, par une ambition inſatiable d'honneurs & de puiſſance, vont ſe briſer; mais il demeura toujours à Syracuſe, joüiſſant des biens, qui étoient l'ouvrage de ſa vertu & de ſa valeur, & dont le plus grand, ſans comparaiſon, étoit la ſatisfaction de voir tant de villes, & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la felicité dont ils joüiſſoient.

Il n'y a point d'Etat populaire ſans accuſateur, comme il n'y a point d'aloüette ſans houpe.

Des accuſateurs s'élevent contre Timoleon.

Cependant comme il n'eſt pas ſeulement neceſſaire, pour me ſervir de la comparaiſon de Simonide, que toute aloüette ait une houpe ſur la tête, mais auſſi que tout Etat gouverné par le peuple ait un accuſateur, parmi les harangueurs de Syracuſe il s'en trouva deux, Laphuſtius & Demenete qui s'attacherent à Timoleon. Le premier l'ayant aſſigné à comparoître en juſtice à certain jour, & lui ayant demandé des cautions, le peuple voulut ſe ſoulever contre ce malheureux & l'empêcher de ſuivre ſa pointe. Timoleon s'y oppoſa

Ce que Timoleon dit pour empêcher le peuple de ſe jetter ſur eux.

& dit, *qu'il ne s'étoit expoſé volontairement à tant de dangers, & qu'il n'avoit eſſuyé tant de travaux & tant de fatigues que pour mettre chaque Citoyen de Syracuſe en droit de faire obſerver les Loix.* Et Demenete en pleine aſſemblée l'accuſa de pluſieurs

lui, qu'ils avoient fait Genéral de leurs troupes, & qui étoit le plus grand ornement de leur ville & de toute la Grece, renonçât à ſa Patrie, & s'établît pour toujours à Syracuſe? Il me ſemble que la mere devoit être jalouſe de la gloire de la fille.

malverſations pendant ſon Généralat. Timoleon ne s'amuſa pas à refuter ces calomnies, mais il s'écria, *qu'il rendoit graces aux Dieux de ce qu'ils avoient exaucé ſes prieres, & qu'enfin il voyoit les Syracuſains joüir de la pleine liberté de tout dire, comme il l'avoit demandé.*

Beau mot de Timoleon.

Timoleon ayant donc été celui de tous les Grecs de ſon tems qui, de l'aveu de tout le monde, avoit executé les plus grandes choſes, & le ſeul qui dans ſes glorieux exploits avoit ſurpaſſé même les grandes idées que les Sophiſtes & les Orateurs étaloient avec tant de pompe dans leurs diſcours d'apparat pendant les fêtes ſolemnelles, pour exhorter les Grecs aux plus haſardeuſes entrepriſes, il fut encore le ſeul que la Fortune, par une faveur particuliere, jetta pur & net du ſang de ſes Citoyens hors de tous ces grands maux, qui de tout tems avoient affligé la Grece. Il fit éprouver ſa force & ſa capacité aux Barbares & aux Tyrans, & il donna aux Grecs & à ſes amis des marques continuelles de ſa douceur & de ſa juſtice. Il eut encore cet avantage bien rare & bien ſingulier, que les trophées qu'il érigea, ne coûterent à ſes Citoyens, ni une robe de deüil, ni une ſeule larme; & en moins de huit ans il eût rendu la Sicile à ſes peuples purgée & délivrée de tous les maux, de tous les dégoûts, & de toutes les mi-

But des diſcours d'apparat que les Orateurs faiſoient dans les fêtes ſolemnelles.

Les trophées de Timoleon ne coûterent pas à ſon païs une ſeule larme.

Il voyoit les Syracuſains joüir de la pleine liberté de tout dire.] Car cette liberté étoit inconnuë ſous les Tyrans, & elle étoit le fruit des exploits de Timoleon. Quelle grandeur & quelle nobleſſe dans ce tour!

seres & calamitez qui l'avoient affligée pendant si long-tems. Enfin après tant de prosperitez, déja fort avancé en âge il sentit sa vûë s'affoiblir, & peu de tems après il la perdit entierement. Ce n'est pas qu'il eût rien fait qui lui eût attiré cette disgrace, ni que la Fortune, changée à son égard, eût cherché à le maltraiter, comme si elle l'avoit méconnu, mais c'étoit en lui, à mon avis, une maladie qui lui venoit de race, & aussi un interêt que le Tems prenoit de la longue vie qu'il lui avoit prêtée. Car on dit que plusieurs de sa famille avoient ainsi perdu la vûë dans leur vieillesse. Cependant Athanis écrit que dans le tems qu'il faisoit la guerre à Hippon & à Mamercus, & qu'il étoit campé à Mylles, tout d'un coup il lui vint une taye sur les yeux, & qu'on vit bien dès-lors qu'il ne seroit pas long-tems sans les perdre. Il ne voulut pas abandonner le siége, au-contraire il le pressa vivement jusqu'à ce qu'il eut les Tyrans en sa puissance. Ce même Historien ajoute que dès qu'il fut de retour à Syracuse, il quitta sa charge après en avoir obtenu la permission de ses Citoyens, sur ce qu'il leur representa que toutes

Sur ses vieux jours il perdit la vûë.

Interêt que le tems prend de la longue vie qu'il prête.

Ce n'est pas qu'il eût rien fait qui lui eût attiré cette disgrace.] Plutarque ajoute ceci, pour prévenir les soupçons du peuple, toujours superstitieux, & qui s'imagine ordinairement que les maux si marquez, qui arrivent aux hommes, & sur-tout aux grands personnages, sont la punition de quelque faute qu'ils ont commise, de quelque crime qu'ils ont fait.

Comme si elle l'avoit méconnu.] Par le seul mot παροφηθεὶς, Plutarque donne l'idée de la Fortune, comme d'une personne yvre qui maltraite ses meilleurs amis.

Et un interêt que le Tems pre-

leurs

leurs affaires étoient auſſi heureuſement terminées qu'ils le pouvoient ſouhaiter.

Or que Timoleon ait ſupporté ſon malheur ſans abattement & avec courage, ce n'eſt pas une choſe bien ſurprenante, ni qu'on doive tant admirer dans un homme comme lui; mais ce qu'il y a de merveilleux, & qui merite l'admiration de tous les hommes, c'eſt la conſideration, le reſpect & la reconnoiſſance que tous les Syracuſains conſerverent pour lui après ſon aveuglement. Ils ne ſe contenterent pas de lui rendre de fréquentes viſites; ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les Etrangers, qui paſſoient chez eux, afin qu'ils viſſent leur Bienfaiteur, & pour ſe glorifier en leur preſence de ce qu'un ſi grand perſonnage avoit préferé de paſſer ſa vie avec eux ſans être ſeulement tenté de retourner dans ſa Patrie, & mépriſant l'entrée éclatante & glorieuſe que lui avoient préparée ſes grandes victoires & ſes prodigieux ſuccez.

La reconnoiſſance, le reſpect & la conſideration que les Syracuſains conſerverent pour Timoleon après qu'il fut devenu aveugle.

Mais de toutes les grandes choſes, qui furent écrites ou faites pour ſa gloire, une des plus conſiderables fut le décret par lequel le peuple de Syracuſe ordonna que toutes les fois que la Sicile ſeroit en guerre avec les Etrangers, elle prendroit un Genéral à Corinthe. C'étoit auſſi une très-belle choſe à voir que ce qu'on faiſoit dans les

Ce qui fut fait de plus conſiderable pour la gloire de Timoleon.

noit de la longue vie.] C'eſt le ſens de ces trois mots, καὶ κατα-βολῆς ἅμα τῷ χρόνῳ συγεπιδεμείγνης, que ni l'Interpréte Latin, ni le Traducteur François n'ont entendu.

assemblées publiques, par une espece de distinction très-honorable, & qui marquoit parfaitement la vénération qu'on avoit pour lui; les Syracusains jugeoient seuls les affaires ordinaires & communes; mais toutes les fois qu'il en arrivoit d'extraordinaires & de difficiles, ils l'appelloient à leur secours; & lui sur un char à deux chevaux, il traversoit la place, se rendoit au théatre, & monté sur ce char, il étoit introduit dans l'assemblée. A son arrivée tout le peuple se levoit, le saluoit, & le béniſſoit tout d'une voix; il leur rendoit leur salut, & après avoir donné quelque tems à ce torrent d'acclamations & de loüanges, il entendoit l'affaire dont il étoit question, en disoit son avis, & son avis étoit toujours confirmé par les suffrages du peuple. Ses domestiques le remenoient ensuite au travers du théatre; & ses Citoyens, après l'avoir reconduit jusqu'hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de mains, se remettoient à dépêcher les autres affaires qui ne demandoient pas sa presence.

Timoleon dans les cas difficiles alloit au theatre, y entroit sur son char, donnoit son avis, & son avis étoit toujours suivi.

Ayant donc ainsi passé ses vieux jours aimé, honoré & respecté de tout le monde, comme le pere commun, il fut emporté par une legere maladie, toujours mortelle dans un âge si avancé. On donna quelques jours aux Syracusains pour l'appareil de ses funerailles, & aux Etrangers,

Emporté par une legere maladie.

Il fut emporté par une legere maladie.] Il mourut la derniere année de l'Olympiade CX. 335. ans avant la naissance de N. S.

afin qu'ils euſſent le tems de venir de tous côtez honorer ſes obſeques.

Rien ne manqua à la magnificence de ſon convoi. De jeunes gens choiſis par le ſort chargerent ſur leurs épaules ſon lit très-richement paré, & le porterent à travers la place, où peu de tems auparavant étoient élevez les Palais, ou plutôt les Fortereſſes des Tyrans. Des milliers d'hommes & de femmes l'accompagnoient en bel ordre, tous couronnez de chapeaux de fleurs, & vêtus de robes blanches; de maniere que cette marche paroiſſoit moins un enterrement, qu'une proceſſion pour quelque fête ſolemnelle. Les cris & les larmes, qu'on mêloit aux benédictions & aux loüanges du défunt, n'étoient ni un honneur qu'on rendît par coutume, ou par maniere d'acquit, ni un devoir concerté & exigé, mais ils étoient une tendre expreſſion d'un deüil très-juſte, & un témoignage très-ſincere de la vive reconnoiſſance, & de la veritable affection que l'on conſervoit pour lui.

Magnificence du convoy de Timoleon.

Honneurs rendus par coutume, ou exigez, peu conſiderables.

Enfin le lit fut mis ſur le bucher, & alors Demetrius, celui de tous les Herauts de ſon tems qui avoit la voix la plus grande & la plus forte, prononça le décret qui avoit été dreſſé, & qui étoit conçu en ces termes: *Le peuple de Syracuſe a voulu que Timoleon de Corinthe, fils de Timodeme, fût enterré aux dépens du public, & qu'on employât aux frais de ſes funerailles juſqu'à la ſomme de deux cens mines; & pour honorer davantage ſa memoire, il a ordonné*

Décret du peuple, prononcé aux funerailles de Timoleon.

Dix mille livres.

qu'à l'avenir toutes les années le jour de ſon trépas on celébrera en ſon honneur des jeux de muſique & des jeux gymniques, & qu'on fera des courſes de chevaux. Tout cela, parce qu'ayant exterminé les Tyrans, défait en pluſieurs batailles les Barbares, & repeuplé les plus grandes Citez qui étoient abandonnées & deſertes, il a donné aux Siciliens de très-bonnes Loix.

Ses cendres enterrées au milieu de la place publique.

On bâtit autour de ſon tombeau des portiques & des ſales pour les exercices de la jeuneſſe.

On les appella de ſon nom.

Cette publication faite, on enterra ſes cendres au milieu de la place dans un magnifique tombeau. Quelque tems après les Syracuſains éleverent autour de ce tombeau de grands portiques, & y bâtirent de belles ſales, qu'ils donnerent à la jeuneſſe pour ſes lieux d'exercice, & qu'ils appellerent du nom même de *Timoleon*. Et pour eux, continuant d'obſerver la police & les loix, qu'il avoit ſi ſagement établies, ils joüirent d'une grande proſperité, dont rien ne troubla le cours pendant une longue ſuite d'années.

Des jeux de muſique, des jeux gymniques, &c.] C'étoient des jeux où l'on propoſoit des prix pour le vainqueur. Les jeux gymniques de la courſe, de la lute & autres exercices, ſe faiſoient ordinairement après les funerailles, comme dans Homere & dans Virgile. Les Syracuſains remettent ceux de Timoleon à l'anniverſaire, & ils y ajoutent des jeux de muſique, c'eſt-à-dire des jeux où les Poëtes & les Muſiciens diſputoient le prix de leur art.

Il a donné aux Siciliens de très-bonnes loix.] Les Syracuſains avoient des loix écrites par Diocles. Timoleon ne fit que les corriger. Il laiſſa dans leur entier celles qui ne regardoient que les contrats & les teſtamens, parce qu'apparemment on y ſuivoit les uſages de Grece ; mais il changea tout ce qui regardoit le gouvernement, parceque tout avoit été bouleverſé par la tyrannie ; & il ſe ſervit pour cet effet des conſeils de Cephalus Corinthien, qui étoit d'un ſçavoir profond & d'une prudence conſommée.

Dont rien ne troubla le cours pendant une longue ſuite d'années.]

LA COMPARAISON de Timoleon & de Paul Emile.

CES deux grands hommes ayant été tels que l'Hiſtoire vient de nous les repreſenter, il eſt aiſé de voir d'abord qu'en les comparant enſemble, on ne trouvera pas entr'eux des differences bien eſſentielles & bien marquées; car premierement les Guerres qu'ils ont euës, ils les ont euës l'un & l'autre contre des ennemis d'une grande réputation, l'un contre les Macedoniens, & l'autre contre les Carthaginois. L'un a ſubjugué la Macedoine, & renverſé toute la Fortune d'Antigonus, qui s'étoit maintenu floriſſante pendant une ſuite non interrompuë de ſept Rois; & l'autre a chaſſé de la Sicile tous les Tyrans, & rendu la liberté à cette Iſle. A moins qu'on ne veüille inſinuer à l'avantage de Paul Emile qu'il eut affaire à Perſée lorſque les forces de ce Roy étoient le plus redoutables, & qu'il avoit déja battu les Romains, au lieu que Timoleon attaqua Denys déja foible & hors d'état de lui reſiſter; & qu'on ne ſoutienne d'un autre côté à la gloire de

Premiere conformité entre Paul Emile & Timoleon.

Seconde conformité.

Avantage de Paul Emile ſur Timoleon.

Avantage de Timoleon ſur Paul Emile.

Il me ſemble pourtant que le cours de cette proſperité fut bien troublé ou bien interrompu trente ans après par les horribles cruautez d'Agathocles, qui ſe rendit le Tyran de Syracuſe, & qui fit mourir les principaux Citoyens. Diodor. liv. XIX.

A moins qu'on ne veuille inſtinuer à l'avantage de Paul Emile.] Car il eſt certain que la force ou la foibleſſe de l'ennemi, mettent une grande difference entre les Generaux qui en triomphent.

Timoleon, qu'il dompta pluſieurs Tyrans, & briſa toutes les forces de Carthage, non pas comme Paul Emile, avec des troupes aguerries & diſciplinées, mais avec une poignée de gens ramaſſez, & de ſoldats mercenaires, incapables d'ordre & de diſcipline, & accoutumez à ne faire à la guerre que tout ce qu'il leur plaiſoit. Or d'avoir eu les mêmes ſuccez avec des forces ſi inégales, c'eſt ce qui diſtingue le Général, & c'eſt à lui ſeul qu'en eſt dûë la loüange.

Ce qui diſtingue le plus les Généraux d'armée.

L'un & l'autre ont ſuivi la juſtice dans toutes leurs actions, & ont conſervé leurs mains pures dans l'adminiſtration de leurs Charges. Mais il ſemble qu'en cela même il y a cette difference entr'eux, que Paul-Emile a été formé à cette juſtice, & à ce deſintereſſement par les loix & par les mœurs de ſa Patrie; au lieu que Timoleon s'y eſt formé lui-même malgré les exemples corrompus qu'il avoit devant les yeux. Et une preuve certaine de cette verité, c'eſt que du tems de Paul Emile tous les Romains étoient d'une égale modeſtie, tous également remplis de crainte & de reſpect, non-ſeulement pour leurs loix, mais

Celui qui eſt formé à la juſtice par les loix de ſon païs, bien inferieur à celui qui la ſuit malgré les exemples corrompus de ſa patrie.

Modeſtie des Romains du tems de Paul Emile.

Or d'avoir eu les mêmes ſuccez avec des forces ſi inégales.] Un Genéral qui fait de grandes choſes avec peu de troupes & mal diſciplinées, eſt ſans contredit beaucoup plus grand que celui qui a les mêmes ſuccez avec une armée nombreuſe & aguerrie, car tout vient de lui.

Au lieu que Timoleon s'y eſt formé lui-même.] Il faut, ſans comparaiſon plus de vertu pour être vertueux au milieu d'un peuple corrompu, que pour l'être au milieu d'un peuple qui ne donne que de bons exemples. La raiſon en eſt très-ſenſible.

encore pour leurs Citoyens mêmes. Au lieu qu'en Grece, de tous les Généraux, & de tous les Capitaines, qui avoient été à l'expédition de Sicile, il n'y en avoit pas un qui ne fût entierement desordonné & corrompu, si l'on en excepte Dion. Encore la plûpart des gens soupçonnoient-ils Dion d'aspirer à la Monarchie, & de songer à établir à Syracuse une Royauté semblable à celle de Lacedemone. L'Historien Timée assure que les Syracusains renvoyerent Gylippe même avec honte & ignominie, parce qu'ils avoient reconnu en lui une avarice extrême & une insatiable avidité; & pour les injustices & les infidelitez que Pharax le Spartiate, & Callippus l'Athenien commirent dans l'esperance de s'assujettir la Sicile, elles sont écrites par plusieurs Historiens. Cependant quels gens étoient-ce que Pharax & Callippus, & quelles étoient les forces qu'ils avoient en main pour concevoir de si hautes esperances? Le premier avoit été réduit à faire sa cour à Denys déja chassé de Syracuse, & Callippus étoit un des Officiers qui commandoient les troupes étrangeres dans l'armée de Dion. Au lieu que Timoleon envoyé pour Général aux Syracusains, qui le demandoient avec grande instance, & n'ayant pas à mendier des troupes; mais sûr de trouver une armée déja toute formée & toute prête, qu'on devoit lui donner, & lui remettre entre les mains, ne se proposa d'autre fin dans ce com-

Corruption & desordre des Generaux du tems de Timoleon.

Difference bien glorieuse entre Timoleon & Pharax & Callippus.

Il ne se proposa d'autre fin dans son commandement, que la destru-

mandement que la deſtruction de tous ces Tyrans pleins de cruauté & d'injuſtice.

Admirable deſintereſſement de Paul Emile.

Une choſe admirable encore dans Paul Emile, c'eſt qu'ayant ruiné & renverſé un ſi grand Empire, il n'augmenta pas ſon bien d'une ſeule drachme, qu'il ne toucha point à ces grands treſors, & qu'il ne voulut pas même les voir, quoiqu'il comblât les autres de preſens, & qu'il fît à tous de grandes largeſſes. Je ne dis pas par-là, que Timoleon doive être blâmé d'avoir accepté une belle maiſon à la ville, & une maiſon à la campagne, car ce n'eſt pas une choſe honteuſe de recevoir après de ſi grands ſervices; mais il eſt plus glorieux de refuſer, & c'eſt le comble de la vertu, qui montre, quand elle en trouve l'occaſion, qu'elle n'a pas beſoin, & qu'elle peut ſe paſſer de ce qu'on lui offre. Et comme des corps, les uns ſont propres à ſupporter le chaud, & les autres le froid, mais les plus forts ſont ceux qui peuvent ſupporter également l'un & l'autre, & qui ne ſont nullement alterez des changemens des ſaiſons; il en eſt de même des ames, les plus ſaines & les plus fortes ſont celles que la plus grande fortune ne peut élever ni enorgueillir, &

Il n'eſt pas honteux à un Général de recevoir des dons après de grands ſervices; mais il eſt plus glorieux de les refuſer.

Quels ſont les corps les plus forts & les plus robuſtes.

Quelles ſont les ames les plus ſaines & les plus fortes.

ction, &c.] Si Pharax & Callippus, gens peu conſiderables, ſe ſont laiſſé tranſporter par l'ambition, lorſqu'ils ſe ſont vûs à la tête de quelques troupes, à quoi n'auroit pas pû prétendre Timoleon, qui étoit des premiers de ſon païs, & qui ſe voïoit Général d'une groſſe armée? Il faut bien de la vertu & de la ſageſſe, pour ne ſe ſervir d'un ſi grand pouvoir qu'au ſoulagement des peuples. C'eſt une grande loüange pour Timoleon.

que

que les plus grands malheurs ne ſçauroient humilier ni abbattre. Et à cet égard Paul Emile paroît plus parfait que Timoleon; car dans une grande calamité & dans la douleur extrême que lui cauſoit la perte de ſes enfans, on ne le vit jamais ni plus petit, ni moins ferme que dans ſa plus grande proſperité; au lieu que Timoleon, après avoir fait contre ſon propre frere un exploit d'une genéroſité non commune, ne put jamais s'affermir par ſa raiſon contre ſa douleur, mais abbattu par la triſteſſe & par le repentir, il fut vingt ans entiers ſans oſer ſe montrer dans les Tribunaux & dans les aſſemblées du peuple. Or il faut avoir honte de tout ce qui eſt honteux & le fuir, mais de craindre & d'éviter avec tant

Grand avantage de Paul Emile ſur Timoleon.

Il faut avoir honte de ce qui eſt honteux, mais il ne faut

Au lieu que Timoleon, après avoir fait contre ſon propre frere un exploit d'une genéroſité non commune.] C'eſt le jugement que Plutarque a déja fait de l'action de Timoleon qui tua ſon frere; mais c'eſt de quoi tout homme qui aura des idées juſtes de ce qui doit être loüé ou blâmé, ne conviendra point. Le zele outré, que ces Payens avoient pour la Patrie, & leur amour ſans bornes pour la liberté, comme je l'ai déja dit, avoient éteint dans leur cœur toute idée de la veritable juſtice, qu'ils plaçoient mal-à-propos dans ce qui étoit utile à leur païs, ou à eux-mêmes. On peut voir la remarque ſur la page 9.

Il ne put jamais s'affermir par ſa raiſon contre ſa douleur.] Il me ſemble que l'avantage, que Plutarque donne ici à Paul Emile ſur Timoleon, n'eſt pas trop juſte. Un homme ſe conſolera plus aiſément d'avoir perdu ſes enfans, que d'avoir tué ſon frere. Mais Plutarque parle ainſi ſelon ſes préjugez, qui lui faiſoient regarder l'action de Timoleon, comme une action très-grande & très-juſte.

Or il faut avoir honte de ce qui eſt honteux.] Il ne s'agit que de ſçavoir ſi l'action de Timoleon, qui tuë ſon frere, eſt honnête ou honteuſe. Et je ne croi pas que cela ſoit douteux.

Mais de craindre & d'éviter

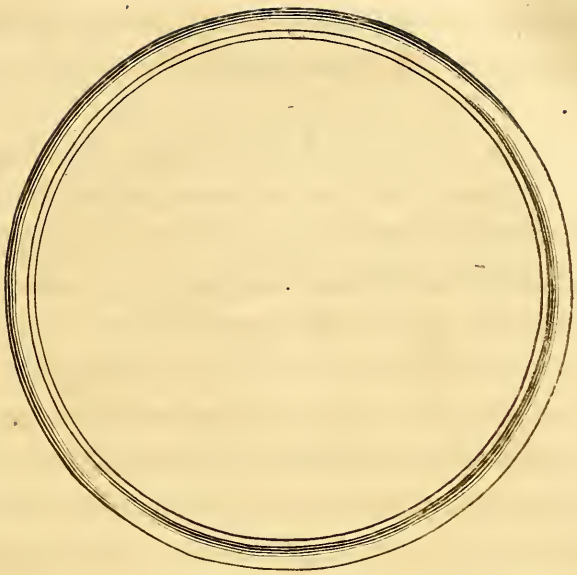
pas craindre le blâme pour une chose injuſte.

de ſoin toute ſorte de blâme, c'eſt la marque d'un eſprit, qui veritablement eſt doux & ſimple, mais qui n'a ni force ni grandeur.

avec tant de ſoin toute ſorte de blâme.] Ce jugement de Plutarque eſt très-certain. Il ne faut éviter que ce qui eſt honteux, & qu'on peut blâmer avec juſtice. Mais de nous laiſſer accabler & abbattre, parce qu'on nous blâme, quoiqu'on nous blâme ſans raiſon, c'eſt être très-foible & très-petit. Cependant rien n'eſt plus ordinaire; mais Timoleon avoit raiſon de ſe laiſſer abbattre par ce blâme, qui n'étoit que trop bien fondé.

Mais qui n'a ni force ni grandeur.] Mais ſi l'action de Timoleon eſt injuſte, c'eſt dans le repentir, qu'il en témoigna ſi ouvertement, que conſiſtent la grandeur & la force, & je ſuis perſuadé que Socrate en auroit porté ce jugement.

Fin de la vie de Timoleon.



PELOPIDAS.

LE vieux Caton entendant un jour des gens loüer extrêmement un homme, qui témoignoit une témérité ſans bornes dans toutes les actions de la guerre, & qui ſe jettoit inconſiderement dans les plus grands perils, dit, *qu'il y avoit bien de la difference entre eſtimer la vertu, & mépriſer la vie*, parole pleine de ſageſſe & de

Mot du vieux Caton, ſur le mépris de la vie.

Parole pleine de ſageſſe & de verité.] Plutarque loüe avec juſtice ce mot du vieux Caton. Il n'y a de veritable courage, de courage loüable, que celui qui vient de l'amour de la vertu; celui que produit le mépris, ou la haine de la vie, n'eſt pas courage, mais deſeſpoir.

Hiſtoire d'un ſoldat d'Antigonus.

verité. En effet on raconte que dans l'armée d'Antigonus il y avoit un ſoldat d'une valeur étonnante, mais d'une complexion très-mauvaiſe & fort mal ſain. Le Roy lui ayant demandé la cauſe de ſa pâleur, il lui avoüa qu'il avoit une maladie ſecrete. Le Roy recommanda très-fortement à ſes Medecins que s'ils avoient quelque remede, on n'oubliât rien pour le ſoulager, & qu'on en eût tous les ſoins poſſibles.

Ce ſoldat ſi brave fut donc gueri, mais il ne fut plus ſi amoureux des dangers, & ſi déterminé dans les batailles, de ſorte qu'Antigonus, ſurpris de ce changement, lui en fit des reproches. Le ſoldat ne lui en cacha pas la veritable cauſe, & lui dit, *Seigneur, c'eſt vous ſeul qui m'avez rendu moins hardi en me délivrant des maux qui me rendoient la vie odieuſe.* Et c'eſt à quoi ſe rapporte un mot d'un Sybarite, qui dit des Spartiates *que ce n'étoit pas une grande merveille s'ils cherchoient à mourir dans les combats pour ſe délivrer de tant de travaux, & pour s'affranchir d'une diſcipline ſi auſtere & ſi rigoureuſe.* Mais il ne faut pas s'étonner que des Sybarites, peuples

Mot d'un Sybarite ſur les Spartiates.

Sybarites, mous & efeminez.

Mais il ne faut pas s'étonner que des Sybarites, peuples affoiblis & comme fondus par le luxe & par la molleſſe.] Le luxe & la molleſſe de ce peuple alloient au de-là de toute imagination. Il ſe glorifioit de n'avoir jamais vû le ſoleil ſe lever ni ſe coucher. Et afin que rien n'interrompît ſon ſommeil, il avoit défendu tous les arts qui s'exercent avec bruit, & les coqs même. Quand il invitoit des femmes au feſtin d'un ſacrifice, c'étoit un an auparavant, afin qu'elles euſſent le tems de préparer des robes magnifiques, & le reſte de leur parure. Il propoſoit des prix aux cuiſiniers qui inventeroient les meilleurs ragoûts. Et quand un

affoiblis, & comme fondus par le luxe & par la molleſſe, ayent penſé que ceux qui mépriſoient la mort, le faiſoient, non par l'amour qu'ils euſſent pour l'honneur & pour la vertu, mais par la haine qu'ils avoient pour la vie. Il n'en étoit pas de même des Lacedemoniens, bien vivre & bien mourir pour eux, c'étoit vivre & mourir vertueuſement, comme le témoigne cette ancienne Epitaphe :

Bien vivre & bien mourir, ce que c'étoit pour les Lacedemoniens.

Ceux-ci ſont morts, perſuadez que le bonheur ne conſiſte ni à vivre ni à mourir, mais à faire l'un & l'autre avec gloire.

En quoi conſiſte le bonheur.

Car ce n'eſt ni une choſe blâmable de fuir la mort, quand on aime la vie ſans honte & ſans baſſeſſe, ni une choſe loüable non plus de la ſouffrir conſtamment quand on ne la ſouffre que par le dégoût qu'on a pour la vie.

Comment on peut fuir la mort ſans honte, & la chercher ſans gloire.

De-là vient qu'Homere fait que les plus hardis & les plus vaillans de ſes Guerriers marchent au combat les mieux armez, & que les Legiſlateurs des Grecs puniſſent celui qui a jetté ſon bouclier, & ne puniſſent point celui qui a abandonné ſon épée ou ſa pique, pour nous apprendre par-là que le ſoin de ſe couvrir, ou de ſe défendre, eſt préferable à celui de fraper ſon ennemi, ſurtout pour

Pourquoi Homere veut que les Guerriers les plus vaillans ſoient les mieux armez. Iliad. liv. xiv.

Les loix puniſſoient celui qui avoit abandonné ſon bouclier, & non celui qui avoit abandonné ſon épée.

cuiſinier en avoit trouvé quelqu'un d'excellent, il étoit défendu par une loi expreſſe à tous les autres cuiſiniers de le faire pendant la premiere année, afin que l'inventeur eût ce tems-là pour s'enrichir. Un Sybarite voyant un homme fouïr la terre, s'écria qu'il en avoit une deſcente ; & un autre Sybarite à qui il raconta ce qu'il avoit vû, dit que de l'entendre il avoit un mal de côté. Athenée liv. XII. ch. 3.

ceux qui gouvernent des Etats, ou qui commandent des armées.

C'étoit un General des Atheniens.

Armée comparée au corps humain.

Un Général ne doit pas s'exposer legerement.

Callicratidas Général des Lacedemoniens. Il succeda à Lysandre.

En effet ſi, pour me ſervir de la comparaiſon d'Iphicrate, l'Infanterie legere reſſemble aux mains, la Cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine, & ſi le Genéral tient lieu de la tête, ce Genéral qui s'abandonne à l'impétuoſité de ſon courage, & qui ſe haſarde mal-à-propos, n'expoſe & ne neglige pas tant ſa vie, qu'il expoſe & neglige celle de tous ceux dont le ſalut eſt attaché au ſien. C'eſt pourquoi Callicratidas, quoique d'ailleurs grand perſonnage, ne répondit pas bien au Devin qui le conjuroit de prendre garde à lui & de ſe menager, parce que les entrailles des victimes n'étoient pas favorables, & le menaçoient, *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un ſeul homme.* Car il eſt bien vrai que Callicratidas combattant ſous les ordres de quelqu'un ſur terre ou ſur mer, n'étoit qu'un ſeul homme, mais commandant une armée il raſſembloit en lui la force & la puiſſance de ceux qui lui obéiſſoient; de ſorte que celui en la perſonne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient perir, n'étoit plus un ſeul homme.

Un General ne doit pas être regarde comme un ſeul homme.

Le vieil Antigonus, ſur le point de donner un grand combat naval près de l'Iſle d'Andros, répondit bien mieux à celui qui lui diſoit que les ennemis avoient beaucoup plus de vaiſſeaux que

Eſt attaché au ſien.] Le Grec ajoute *& au-contraire*, ſans s'expliquer davantage. Il veut dire *que celui qui a ſoin de ſe conſerver, a ſoin auſſi de conſerver ceux qu'il commande.* Mais cela ne m'a pas paru neceſſaire. Ce qui précede le dit aſſez.

lui, *& moi*, lui dit-il, *pour combien de vaiſſeaux me comptes-tu?* Relevant ainſi la dignité du Genéral, comme elle le merite, quand elle eſt accompagnée de l'experience & du courage, dont le premier devoir eſt de ſauver celui qui ſauve tous les autres.

Genéral des Atheniens.

C'eſt ce qui doit faire eſtimer le beau mot de Timothée : Un jour que Chares montroit aux Atheniens les bleſſures qu'il avoit reçuës pendant qu'il étoit leur Genéral, & ſon bouclier qui avoit été percé d'une pique, *& moi*, s'écria-t-il, *quand j'aſſiégeois Samos, un trait étant venu tomber aſſez près de moi, que j'eus de honte, comme m'étant expoſé ſans neceſſité en trop jeune homme, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une ſi grande armée!* Car dans toutes les occaſions où le danger du Genéral eſt d'un grand poids pour le ſuccès d'une affaire, là il doit payer de ſa perſonne & aller tête baiſſée, ſans ſe menager & ſans écouter ceux qui diſent qu'un bon Genéral doit mourir de vieilleſſe, ou du moins mourir vieux; mais lorſque l'avantage qui reviendra de ſa victoire, ne peut être que mediocre, & qu'au-contraire par ſa défaite tout eſt perdu, il n'y a perſonne qui demande de lui qu'il faſſe l'action de ſoldat qui peut entraîner la perte du Capitaine.

Bean mot de Timothée.

Occaſions où le Genéral doit s'expoſer ſans ménagemens.

Voilà l'avant-propos que j'ai cru devoir mettre à ces vies de Pelopidas & de Marcellus, qui ont été tous deux grands perſonnages, & qui ſont morts tous deux par leur témérité. Car étant très-

braves de leur perſonne, & ayant orné leur Patrie par des exploits très-éclatans, & faits contre des ennemis très-redoutables, puiſque l'un fut le premier qui vainquit Annibal juſques-là invincible, & que l'autre défit en bataille rangée les Lacedemoniens, maîtres de la terre & de la mer, ils n'épargnerent nullement leur vie, & ſe firent tuer ſans neceſſité, lorſque leur païs avoit le plus grand beſoin de tels hommes & de ſi vaillans Capitaines. Voilà pourquoi, en ſuivant les reſſemblances qui ſe trouvent entr'eux, nous en avons compoſé ce paralelle.

Naiſſance de Pelopidas.

Pelopidas, fils d'Hippoclus, étoit d'une des plus illuſtres familles de Thebes comme Epaminondas; nourri dans une grande opulence, & devenu, encore jeune, ſeul heritier d'une maiſon très-riche & très-floriſſante, il ſe mit tout d'abord

L'uſage qu'il faiſoit de ſon bien.

à ſecourir de ſon bien ceux qui en avoient beſoin & qui en étoient dignes, pour faire connoître qu'il étoit veritablement le maître de ſes richeſſes, & non pas leur eſclave. Car de la plûpart des hommes, comme dit Ariſtote, les uns ne ſe ſervent pas de leur bien par avarice, & les autres en abuſent par débauche & par prodigalité, & paſſent ainſi leur vie; ceux-ci plongez dans les voluptez, & ceux-là abîmez dans les ſoins de leur negoce. Tous les Thebains, pleins de reconnoiſſance, ſe ſervirent de l'humanité & de la generoſité de Pelopidas, mais il ne put jamais porter Epaminondas à accepter ſes offres & à uſer de ſon bien.

bien. Il lui fut plus aiſé d'imiter ſa pauvreté; à ſon exemple il ne fit gloire que d'être modeſte en habits & frugal dans ſa table, que d'aimer le travail, & que de ſe montrer ſimple & ouvert dans les plus grands emplois, comme le Capanée d'Euripide, *qui poſſedant de grandes richeſſes, n'en étoit nullement plus fier;* il auroit eu honte de dépenſer plus ſur lui que le plus pauvre des Thebains.

Il imite la pauvreté d'Epaminondas.

Dans les ſuppliantes d'Euripide, v. 861.

Pour Epaminondas, la pauvreté lui étoit familiere, & il l'avoit reçuë comme un heritage de pere en fils, mais il ſe la rendit encore plus familiere, & plus legere en philoſophant, & en choiſiſſant d'abord une vie toute ſimple & toute unie.

L'unique moyen de rendre la pauvreté legere.

Pelopidas ſe maria dans une grande maiſon, & eut beaucoup d'enfans, mais pour toutes ſes Charges n'étant devenu nullement plus empreſſé à s'enrichir, ni plus avare de ſon tems, qu'il donnoit tout à ſa Patrie, il diminua conſiderablement ſon bien. Un jour que ſes amis l'en reprenoient & lui diſoient, *qu'il negligeoit une choſe très-neceſſaire, qui eſt d'avoir beaucoup de bien. Très-neceſſaire, vraiment*, leur répondit-il, *mais pour Nicodeme que voilà*, en leur montrant un homme de ce nom, qui étoit manchot & aveugle.

Pelopidas ſe marie richement.

Les richeſſes ne ſont neceſſaires qu'aux aveugles & aux manchots. Fauſſe maxime.

Mais pour un Nicodeme que voilà.] Ce mot eſt fort beau, mais il n'eſt pas toujours vrai. Il le ſeroit ſi tous ceux qui ont de bons bras & de bons yeux, & qui ſeroient très-capables de bien ſervir, étoient employez, & qu'on allouât & qu'on payât leurs ſervices. Mais combien les temsdifficiles&malheureuxfont-ils de Nicodemes, c'eſt-à-dire, d'aveugles & de manchots? Combien le mauvais choix que font quelquefois ceux qui gouvernent,& les recommandations intereſſées ou aveugles auſquel-

Difference entre Pelopidas & Epaminondas.

Epaminondas & lui étoient également nez à toute ſorte de vertus. Mais Pelopidas prenoit plus de plaiſir à exercer ſon corps, & Epaminondas à cultiver ſon eſprit. C'eſt pourquoi ils employoient tout leur loiſir, l'un à la paleſtre & à la chaſſe, & l'autre à la converſation & à l'étude de la Philoſophie. Mais parmi toutes les grandes & belles choſes, qu'ils ont faites, & qui leur ont acquis tant de gloire, les gens de bon entendement ne trouvent rien de ſi beau ni de ſi glorieux pour eux, que d'avoir conſervé depuis le commencement juſqu'à la fin de leur vie leur union & leur amitié entiere & ſans reproche, au milieu de tant de combats & de toutes les premieres Charges, ſoit dans les armées, ſoit dans le Gouvernement de la République. Car ſi quelqu'un, après avoir conſideré l'adminiſtration d'Ariſtide & de Themiſtocle, celle de Cimon & de Pericles, celle de Nicias & d'Alcibiade, & vû combien elles ont été pleines de diſſention, de jalouſie & d'envie des uns contre les autres, veut enſuite jetter les yeux ſur l'affection que Pelopidas & Epaminondas ont toujours euë l'un pour l'autre, & ſur l'honneur & le reſpect qu'ils ſe portoient, il reconnoîtra évidemment que ces deux grands hommes

Ce qu'on trouvoit de plus glorieux pour eux.

les ils ont ſouvent égard, en font-ils encore ? Le bien eſt donc neceſſaire, non-ſeulement aux aveugles & aux manchots, mais encore à ceux que la Fortune perſecute, & dont elle rend inutiles & les bras & les yeux. Voilà pourquoi Ariſtote & Platon ſoutenoient que le bien étoit neceſſaire pour faire valoir la vertu, & pour la mettre en œuvre.

meritent beaucoup plus d'être appellez compagnons & freres dans le gouvernement de la République & dans le commandement des armées, que ceux-là, qui se faisant plus la guerre les uns aux autres, qu'ils ne la faisoient à leurs ennemis, n'ont travaillé toute leur vie qu'à se débusquer & à se détruire. La seule veritable cause de cette moderation, c'étoit la vertu, qui leur faisoit chercher dans toutes leurs actions, non la gloire, ni les richesses qu'accompagne toujours la funeste Envie, mere des querelles & des divisions, mais, tant ils étoient tous deux embrasez d'un amour veritablement divin, à rendre par leur administration leur Patrie plus puissante & plus florissante, regardant toujours les succez l'un de l'autre comme leurs propres succez.

Hommes d'Etat se font souvent plus la guerre les uns aux autres qu'ils ne la font aux ennemis.

La seule cause de la moderation de Pelopidas & d'Epaminondas.

Devoir des veritables hommes d'Etat.

La plûpart des Auteurs écrivent pourtant que leur amitié ne commença qu'à l'expedition de Mantinée, lorsque les Thebains envoyerent du secours aux Lacedemoniens encore leurs amis & leurs alliez. Car dans le combat, qui se donna, se trouvant rangez l'un près de l'autre dans le corps de l'Infanterie, & ayant à combattre contre les Arcadiens, comme l'aîle des Lacedemoniens, où

Ville d'Arcadie dans le Peloponese.

Que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de Mantinée.] Il ne faut pas confondre cette expedition avec celle où se donna la celebre bataille de Mantinée, dans laquelle Epaminondas fut tué, car cette bataille ne se donna qu'après la mort de Pelopidas; & c'étoit contre les Lacedemoniens, au lieu que dans celle dont Plutarque parle, les Thebains étoient allez au secours des Lacedemoniens leurs alliez. C'étoit avant l'exil de Pelopidas vers la troisiéme année de l'Olymp. XCVIII.

ils étoient, vint à donner, elle fut rompuë; ce que voyant Pelopidas & Epaminondas, ils joignirent leurs boucliers, & ſe ſerrant enſemble, ils repouſſerent vaillamment tous ceux qui s'adreſſerent à eux, juſqu'à ce que Pelopidas ayant reçu ſept grandes bleſſures, tomba ſur un monceau de morts amis & ennemis. Epaminondas, quoiqu'il le crût ſans vie, ſe mit au-devant de lui pour défendre ſon corps & ſes armes, & combattit long-tems contre un grand nombre d'Arcadiens, reſolu de mourir plutôt que d'abandonner ſon compagnon, & de le laiſſer au pouvoir des ennemis; mais bleſſé d'un coup de pique dans l'eſtomac, & le bras percé d'un coup d'épée, il n'en pouvoit plus & alloit ſuccomber, lorſqu'Ageſipolis, Roy des Spartiates, vint de l'autre aîle à ſon ſecours, & les ſauva tous deux contre toute eſperance.

Belle action d'Epaminondas.

Depuis cette bataille les Lacedemoniens traiterent en apparence les Thebains d'amis & d'alliez, mais en effet ils eurent pour ſuſpecte la puiſſance & la grande élevation de leur ville. Surtout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Iſmenias & d'Androclide & dans la-

Thebains ſuſpects aux Lacedemoniens qu'ils venoient de ſecourir.

Sur-tout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Iſmenias.] Il y avoit alors à Thebes deux Gouverneurs ou Polemarques. Iſmenias, & Leontidas, ou comme l'appelle Xenophon, *Leonthiades*, ils étoient ennemis & avoient chacun leur parti; Iſmenias tenoit pour la liberté & pour l'état populaire, c'eſt pourquoi il étoit haï des Lacedemoniens. Les Interprétes ont très-mal démêlé cette hiſtoire que Xenophon explique fort bien dans le Ve. liv. des choſes Grecques.

quelle étoit entré Pelopidas, parce qu'ils la regardoient comme trop populaire & trop amie de la liberté. Archias, Leontidas & Philippe, qui étoient de la faction oppoſée à Iſmenias, tous trois riches, pleins d'ambition, & fort portez pour l'Oligarchie, ayant penetré cette diſpoſition des Lacedemoniens, propoſerent à Phœbidas, qui paſſoit à Thebes avec des troupes, de s'emparer de la citadelle appellée Cadmée, d'en chaſſer ceux qui tenoient le parti oppoſé, & de la mettre ſous la main des Lacedemoniens, en y établiſſant le gouvernement des Nobles.

On perſuada à Phœbidas de s'emparer de la citadelle de Thebes.

Phœbidas ſe laiſſe perſuader; pendant les fêtes de Cerés il execute ſon entrepriſe contre les Thebains, qui ne s'attendoient point à cet acte

Les femmes celebroient ces fêtes dans la citadelle.

Propoſerent à Phœbidas, qui paſſoit à Thebes avec des troupes.] Il eſt impoſſible, comme je l'ai dit ailleurs, de bien traduire ces vies de Plutarque, ſi on ne verifie ſur les originaux les hiſtoires dont il parle; ce ne fut point en allant & venant par la Beotie, comme Amiot traduit, que Phœbidas executa cette entrepriſe. Voici le fait: Les Lacedemoniens avoient ordonné une levée de dix mille hommes pour les envoyer contre Olynthe; en attendant que cette armée fût prête, ils firent partir Eudamidas avec environ deux mille hommes; & Eudamidas demanda en grace aux Lacedemoniens qu'ils donnaſſent la conduite des autres huit mille hommes à ſon frere Phœbidas, ce qu'ils lui accorderent, & ce fut en menant ces troupes à Olynthe que Phœbidas paſſa à Thebes, & campa devant la ville près du Gymnaſe, où Leontidas lui alla faire ces propoſitions.

Phœbidas ſe laiſſe perſuader.] Car Leontidas lui fit voir qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de ſe rendre maître de Thebes pendant que ſon frere travailloit à ſoumettre Olynthe; que par-là même il faciliteroit à ſon frere le moïen de réuſſir dans ſon entrepriſe, car au lieu que les Thebains avoient fait un décret, par lequel il étoit défendu qu'aucun Thebain allât avec lui faire la guerre aux Olynthiens, dès qu'il ſeroit maître de la cita-

Phœbidas commet cet acte d'hoſtilité.

d'hoſtilité, ſe rend maître de la citadelle. Iſmenias eſt enlevé & conduit à Lacedemone, où on le fit mourir bien-tôt après. Pelopidas, Pherenicus, Androclide & pluſieurs autres, ayant pris la fuite, ſont condamnez au banniſſement. Epaminondas demeure en repos dans Thebes, parce qu'on le mépriſoit à cauſe de la Philoſophie, comme un homme qui vivoit éloigné des affaires, & auſſi à cauſe de ſa pauvreté, comme un homme qui n'avoit nul pouvoir.

Au nombre de quatre cens.

Phœbidas privé du commandement, & condamné à une amende de cinq mille livres.

La nouvelle de cet attentat portée à Sparte, les Lacedemoniens priverent Phœbidas du commandement, & le condamnerent à une amende de dix mille drachmes; mais ils ne laiſſerent pas de retenir la Cadmée & d'y avoir garniſon. Tous les autres Grecs furent étonnez d'un ſi grand ridi-

delle, ils lui donneroient autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas. Phœbidas ſe laiſſa perſuader, parce, dit Xenophon, qu'il cherchoit moins à vivre, qu'à faire quelque action d'éclat, & que naturellement il étoit fort inconſideré & fort imprudent.

Iſmenias eſt enlevé.] Par l'ordre de Leontidas qui étoit l'autre Polemarque, mais il ne fut pas conduit à Lacedemone, il fut mis en priſon dans la citadelle, où on lui fit faire ſon procès par des Commiſſaires qu'on lui envoya. Il y en avoit trois de Lacedemone, & un de chacune des autres villes.

Tous les autres Grecs furent étonnez d'un ſi grand ridicule d'autoriſer une entrepriſe, & d'en punir l'auteur.] Polybe ſurtout n'a pas manqué de relever un procedé ſi étrange & ſi injuſte. En parlant des Etoliens, qui avoient élu pour Préteur Scopas, auteur de tous les maux qu'ils avoient faits aux Achéens, ſans leur avoir déclaré la guerre, dit, l. IV. p. 296. que de ne pas faire la guerre par un décret public, & cependant commettre tous les actes d'hoſtilité, n'en point punir les auteurs, & au-contraire les honorer & les élire pour Generaux, c'étoit un acte qui renfermoit toutes les injuſtices enſemble; c'eſt ce que

cule d'autoriſer une entrepriſe & d'en punir l'auteur, & les Thebains, déchus de leur ancien gouvernement, & aſſervis par Archias & par Leontidas, reconnurent qu'ils ne pouvoient être délivrez d'une tyrannie, qu'ils voyoient appuyée de toutes les forces des Lacedemoniens, ni eſperer de la ruiner, ſi on n'ôtoit à Sparte l'empire de la terre & de la mer.

Entrepriſe de Leontidas contre les bannis de Thebes.

Cependant Leontidas, ayant appris que les bannis s'étoient retirez à Athenes, & qu'ils y étoient bien voulus du peuple & honorez de tous les honnêtes gens, il leur dreſſa ſecretement des embuches par le moyen de quelques hommes inconnus qu'il y envoya; il tua en trahiſon Androclide, mais il manqua ſon coup ſur tous les

les Lacedemoniens firent après que Phœbidas ſe fut emparé de la Cadmée contre la bonne foi & contre tous les traitez. Ils punirent l'auteur de cette perfidie, &ne retirerent pas leur garniſon, comme ſi l'injuſtice étoit effacée par la punition de celui qui l'avoit commiſe,&comme ſi c'étoit là ſatisfaire les Thebains. Les mêmes Lacedemoniens du tems de la paix d'Antalcidas, firent publier qu'ils laiſſoient la liberté à toutes les villes, mais ils ne retirerent pas d'une ſeule les Gouverneurs qu'ils y avoient mis. Après avoir ſaccagé les Mantinéens&ruiné leur ville,ils dirent qu'ils ne leur avoient fait aucune injuſtice, parce que d'une ſeule ville ils les avoient fait paſſer dans pluſieurs. Or, ajoute-t-il, c'eſt une demence jointe à une malice énorme de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de le voir. L'attachement à cette pernicieuſe maxime de politique a attiré ſur ces deux peuples de grandes calamitez,&jamais ceux qui voudront prendre de bons conſeils & proſperer,ne doivent la ſuivre, ni dans les affaires publiques,ni dans leurs affaires particulieres. Je me ſuis étendu ſur cet endroit,parce que ces remarques pourront être lûës par ces hommes à qui il eſt important d'inſinuer ces grandes veritez, confirmées par tant d'experiences.

autres. En même-tems les Atheniens reçurent des lettres de Sparte qui leur défendoit de recevoir les bannis, de les exciter & aider, & leur ordonnoit de les chaſſer comme gens déclarez ennemis communs de la Grece par tous les alliez. Mais les Atheniens, à qui l'humanité étoit une qualité propre & naturelle, & qui d'ailleurs vouloient témoigner leur reconnoiſſance aux Thebains, & leur rendre la pareille, car les Thebains étoient ceux qui avoient le plus contribué à rétablir à Athenes le gouvernement populaire, en ordonnant par un décret public, que ſi quelque Athenien faiſoit paſſer ſur les terres de Beotie des armes deſtinées contre les Tyrans, aucun Beotien ne fît ſemblant de le voir ni de l'entendre, & ne ſe mît en devoir de s'y oppoſer, les Atheniens, dis-je, pouſſez par ces deux mouvemens, ne firent rien contre les Thebains.

L'humanité naturelle aux Atheniens.

Hardie entrepriſe de Pelopidas encore jeune.

Pelopidas, quoiqu'alors fort jeune encore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre, & les ayant tous aſſemblez, il leur fit un diſcours où il leur repreſenta, *qu'il n'étoit ni ſéant ni juſte qu'ils regardaſſent d'un œil tranquille leur Patrie captive & priſonniere, ni que comme trop contens d'avoir eux-mêmes la vie ſauve, ils dépendiſſent toujours des décrets d'Athenes, toujours ſoumis & faiſant ſervilement leur cour à ceux qui avoient le talent de bien parler & de mener la populace, mais qu'il falloit tout haſarder pour le plus grand de tous les ſujets, en prenant pour modelle l'audace & la vertu de Thraſybule, afin que comme Thraſybule,*

Beau diſcours de Pelopidas.

Thraſybule, parti de Thebes, étoit allé heurter & briſer les Tyrans d'Athenes, eux de même, partis d'Athenes, allaſſent rendre à Thebes ſa premiere liberté.

Les ayant perſuadez par ces paroles, ils envoyerent ſecretement à Thebes apprendre à ceux de leurs amis, qui y étoient reſtez, ce qu'ils avoient reſolu; ces amis approuverent extrêmement leur deſſein; Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit de donner ſa maiſon; Philidas trouva le moyen de ſe faire Greffier d'Archias & de Philippe, qui étoient Polemarques; & pour Epaminondas, il y avoit déja du tems qu'il travailloit à inſpirer aux jeunes gens une noble fierté & un grand courage; car dans les lieux d'exercice il leur ordonnoit toujours de s'attaquer aux Lacedemoniens, & de lutter contr'eux; & quand il les voyoit s'applaudir & s'enorgueillir de les avoir vaincus & terraſſez, il les tançoit & leur diſoit, *qu'ils devroient bien plutôt avoir honte de ſe rendre ainſi volontairement les eſclaves de ceux ſur leſquels ils avoient un ſi grand avantage dans tous les combats.*

Les meſures que prennent les bannis de Thebes.

Comment Epaminondas animoit les Thebains contre les Lacedemoniens.

Le jour pour l'execution du projet étant pris, les bannis trouverent à propos que Pherenicus,

Et pour Epaminondas, il y avoit déja du tems qu'il travailloit à inſpirer.] Voilà tout le rôle que Plutarque fait joüer à Epaminondas dans cette entrepriſe. Il la ſçavoit, mais il ne voulut y avoir aucune part, parce, diſoit-il, qu'il ne vouloit pas tremper ſes mains dans le ſang de ſes Citoyens, & qu'il ſçavoit bien qu'on ne ſe tiendroit pas dans les bornes, & que les Tyrans ne periroient pas ſeuls. Plutarque raconte cette hiſtoire plus au long dans le Traité de l'eſprit familier de Socrate.

après avoir assemblé tous les conjurez, s'arrêtât au bourg de Thriasie, qu'un petit nombre des plus jeunes se hasardât à entrer dans la ville; & que s'il leur arrivoit d'être surpris par les ennemis, & de perir en cette occasion, les autres se chargeassent de faire en sorte que ni leurs enfans, ni leurs peres ne manquassent de rien pendant leur vie. Pelopidas fut le premier qui se presenta pour entrer dans la place, & après lui Melon, Damoclide, & Theopompe, tous des premieres Maisons de Thebes, tous liez ensemble d'une étroite amitié, tous d'une fidelité à toute épreuve, & tous rivaux de gloire & d'honneur. Etant donc au nombre de douze, ils embrassent leurs compagnons, qu'ils laissent à Thriasie, & après avoir envoyé un courier à Charon pour l'avertir de leur arrivée, ils se mettent en marche, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, & tenant à la main des pieux à soutenir des rets, afin que ceux qui les rencontreroient en chemin, ne se doutassent de rien, & qu'ils les prissent seulement pour des Chasseurs que la chasse avoit égarez.

C'étoit un bourg près du mont Cithéron.

Audace de Pelopidas.

Douze des conjurez entrent dans Thebes.

Ils sont déguisez en chasseurs pendant le chemin.

Leur courier étant donc arrivé à Thebes, & ayant appris à Charon qu'ils étoient en chemin, Charon ne changea point de sentiment à l'approche de ce danger, & comme il étoit homme de bien & d'honneur, il prépara sa maison pour les recevoir.

Parmi les conjurez il y avoit un certain Hippos-

thenidas, qui n'étoit pas un méchant homme, qui même aimoit ſa Patrie, & qui de tout ſon cœur auroit voulu ſervir les bannis, mais il n'avoit ni l'audace, ni la fermeté que demandoient une occaſion ſi perilleuſe, & les grandes affaires qui ſe trâmoient. Hippoſthenidas donc, enviſageant le grand combat qu'il falloit livrer ſur l'heure même, il comprend enfin à force de reflexions que ce qu'ils alloient faire, c'étoit en quelque façon aller heurter l'Empire des Lacedemoniens, & entreprendre de détruire leur puiſſance en ſuivant des eſperances fort incertaines, & appuyées ſur une poignée de bannis. Comme ſurpris tout-à-coup d'un vertige, & ne pouvant débroüiller tant de difficultez & d'obſtacles qui ſe preſentent en foule à ſon eſprit, il ſe retire dans ſa maiſon ſans rien dire, & dépêche un de ſes amis à Melon & à Pelopidas pour les prier de differer leur entrepriſe, & de s'en retourner à Athenes en attendant un tems plus favorable.

Hippoſthenidas ſaigne du nez; comment il penſa faire perdre l'occaſion aux conjurez.

Il envoye Chlidon aux conjurez les prier de s'en retourner.

Cet envoyé avoit nom Chlidon. Il s'en va chez lui en diligence, tire ſon cheval de l'écurie, & commande à ſa femme de lui apporter la bride. Sa femme ne ſçachant où elle étoit & ne pouvant la trouver, dit qu'elle l'a prêtée à un voiſin.

Ce qui arriva à Chlidon, & qui l'empêcha de faire ſon meſſage.

Hippoſthenidas donc enviſageant le grand combat qu'il falloit livrer ſur l'heure.] Il faiſoit reflexion que quand même on auroit tué les Tyrans, les conjurez étoient en trop petit nombre pour venir à bout de la garniſon, qui étoit de quinze cens hommes; que deux Officiers fort ſobres devoient être de garde cette même nuit, & qu'Archias avoit ordonné à ceux de Theſpies de ſe tenir ſous les armes ce jour-là.

Chlidon s'emporte; on en vient aux injures, & de-là aux malédictions. Sa femme vomit contre lui les imprécations les plus affreuſes, & prie les Dieux que ſon chemin lui ſoit funeſte à lui & à ceux qui l'ont envoyé. De ſorte que Chlidon ayant perdu par ſon emportement la plus grande partie du jour à ce démêlé, & tirant même de ce qui venoit d'arriver une ſorte de mauvais augure, il renonce à ce voyage, & va d'un autre côté.

Les conjurez entrent dans Thebes, habillez en païſans.

Voilà comment il tint à peu qu'on ne manquât l'occaſion d'executer la plus grande & la plus belle des entrepriſes. Pelopidas & ceux de ſa bande ayant pris des habits de païſan, & s'étant partagez, entrerent le ſoir par differentes portes dans la ville qu'il faiſoit encore jour. Comme on étoit alors au commencement de l'Hyver, il regnoit un petit vent de biſe, & il tomboit de la neige, ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans ſa maiſon à cauſe du froid; mais ceux qui étoient de la confidence, reçurent les bannis, & les menerent tout d'abord chez Charon, où ils ſe trouverent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

De plus, ce froid leur donnoit un prétexte de ſe cacher le viſage.

Les conjurez ſe trouvent chez Charon au nombre de quarante-huit.

Pour ce qui eſt des Tyrans, voici en quel état

Et va d'un autre côté.] Il alla chercher Hippoſthenidas, & ne l'ayant pas trouvé il alla chez un des conjurez où il ſe doutoit bien qu'il le trouveroit, & il y alla pour leur dire d'envoyer un autre meſſager à ſa place.

Comme on étoit alors au commencement de l'hyver.] C'eſt ce que ſignifient ces paroles de Plutarque ἀρχομένου τρέπεσθαι τῶν ἀέρος, & non pas que *le tems commençoit à ſe troubler.* Les Lacedemoniens s'étoient emparez de la citadelle vers le milieu de l'Eté, la troiſiéme année de l'Olympia-

ſe trouvoient leurs affaires. Philidas, Greffier des Polemarques, étoit du complot, comme nous l'avons déja dit, & n'oublioit rien pour le faire réuſſir. Il y avoit déja quelque tems qu'il avoit promis à Archias & à ſa compagnie de leur donner à ſouper ce jour-là, de leur faire grand'chere, & de leur faire venir les plus belles femmes de la ville. Ce qu'il faiſoit pour les livrer affoiblis par la débauche & yvres, entre les mains des conjurez qui s'en déferoient ſans peine.

Précaution de Philidas pour aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe.

Les voilà donc à table; comme ils étoient déja en pointe de vin & bien près d'être yvres, il leur vient, on ne ſçait comment, une nouvelle, qui n'étoit pas fauſſe, mais vague, & peu circonſtanciée, que les bannis étoient cachez dans la ville. Philidas fait tous ſes efforts pour détourner la converſation, mais Archias envoye un de ſes Officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver ſur l'heure. Il étoit déja tard; Pelopidas & les conjurez ſe préparoient déja, & avoient pris leurs cuiraſſes & leurs épées; tout à coup on entend frapper à la porte; quelqu'un y va, & ayant appris de l'Officier qu'il venoit de la part des Polemarques, qui mandoient Charon, il va tout trou-

Plutarque dans le traité de l'eſprit familier de Socrate, écrit qu'il y envoya deux de ſes gardes.

de XCIX. & ils la reprirent la premiere année de l'Olymp. c. au commencement de l'Hyver.

Ce qu'il faiſoit pour les livrer, affoiblis par la débauche.] Comment cela, puiſqu'il ne leur preſente que quelques conjurez déguiſez en femmes? Pour ſauver cet endroit, il faut ſuppoſer que Philidas avoit veritablement le deſſein de faire venir des femmes, mais que ne l'ayant pû, faute de tems ou autrement, il habilla en femmes quelques-uns des conjurez.

blé leur annoncer ce terrible ordre. Il n'y eut pas un d'eux qui ne penſât d'abord que la conjuration étoit découverte, & qu'ils étoient tous perdus avant que d'avoir pû executer aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît à ce mandement, & qu'il ſe preſentât aux Gouverneurs avec aſſurance, comme ne craignant rien & ne ſe ſentant coupable de rien.

Allarme qu'on donne aux conjurez.

Charon étoit bien homme ferme & intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que lui, mais alors effrayé du danger de ſes amis, & craignant auſſi qu'on ne le ſoupçonnât de quelque trahiſon, ſi tant de braves Citoyens, qu'il avoit reçus dans ſa maiſon, venoient à perir; comme il fut prêt à ſortir, il va dans l'appartement de ſa femme, prend ſon fils unique, qui étoit encore enfant, & qui en beauté & en force ſurpaſſoit tous les enfans de ſon âge, le remet entre les mains de Pelopidas, & lui dit: *Si vous venez à découvrir que je vous aye trahis, ou que je vous aye fait la moindre ſupercherie, traitez cet enfant en ennemi, & vengez-vous ſur lui de la perfidie du pere, ſans en avoir aucune pitié.*

Il avoit près de 15 ans.

Grande & belle action de Charon.

La plûpart ne purent s'empêcher de verſer des larmes, en voyant la vive douleur de ce pere affligé, & la grandeur de ſon courage, & ils témoignerent tous qu'ils étoient très-fâchez qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un aſſez lâche & aſſez étonné du danger preſent pour le

ſoupçonner de quelque perfidie, ou pour l'accuſer du mauvais ſuccès, & ils le conjurerent unanimement de ne pas laiſſer ſon fils parmi eux, mais de l'éloigner & de le mettre à couvert de ce qui pourroit arriver, afin de conſerver à ſes amis & à ſa ville un vengeur, s'il étoit aſſez heureux pour échaper aux Tyrans. Charon proteſta qu'il n'éloigneroit point ſon fils; *car*, dit-il, *quelle vie pour lui, & quelle délivrance plus honnête qu'une fin glorieuſe & ſans reproche, avec ſon pere & ſes amis?* En même-tems il fait ſa priere aux Dieux, embraſſe tous les conjurez l'un après l'autre, & ſort.

Genéreuſe réponſe de Charon.

En chemin il travaille à ſe remettre & à compoſer ſon viſage & ſa voix pour paroître dans un état different de celui où il ſe trouvoit. Comme il fut à la porte de la maiſon du feſtin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demandent, *Charon, qui ſont ces gens, qui, à ce qu'on nous a dit, viennent d'arriver, qui ſont cachez dans la ville, & qui ſont appuyez par quelques-uns de nos Citoyens?* Charon fut d'abord un peu troublé, mais après avoir demandé à ſon tour, qui étoient ces gens qui venoient d'arriver, & qui étoient ceux qui les receloient dans leurs maiſons, & voyant qu'Archias ne pouvoit rien dire de certain, il connut bien que cette nouvelle ne venoit que de quel-

Grande preſence d'eſprit de Charon.

Car, dit-il, *quelle vie pour lui.*] Après cela, il adreſſa la parole à ſon fils, & Plutarque dans le Traité que je viens de citer, rapporte ſes paroles qui meritent d'être lûës.

qu'un, qui n'étoit pas bien informé, & il leur dit: *Prenez bien garde que ce ne ſoit une fauſſe allarme qu'on ait voulu vous donner pour troubler vos plaiſirs. Je ne laiſſerai pas de m'en informer avec ſoin, & de me tenir ſur mes gardes, car peut-être ne faut-il rien negliger.* Philidas le loüa de ſa prudence, & remenant Archias dans la ſalle, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas en leur faiſant toujours attendre les femmes qu'il leur promettoit.

Charon de retour chez lui, trouve ſes amis tout préparez, non à vaincre, ni à ſauver leur vie, mais à mourir glorieuſement, après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis; il dit à Pelopidas la verité telle qu'elle étoit, mais il la déguiſa aux autres en inventant pluſieurs choſes, dont il diſoit qu'Archias l'avoit entretenu.

Nouvelle tempête, le détail de la conjuration envoyé à Archias.

A peine cette premiere tempête étoit-elle paſſée, que la Fortune leur en excita une ſeconde; car ſur ces entrefaites il arriva d'Athenes un courier de la part d'Archias, grand Pontife d'Athenes, qui écrivoit à Archias de Thebes ſon hôte & ſon ami, non une nouvelle fauſſe & fabriquée ſur des ſoupçons, mais un détail circonſtancié de toute la conjuration, comme on le reconnut enſuite. Ce courier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déja noyé de vin, & en lui rendant ſa dépêche,

Mais il la déguiſa aux autres.] Pourquoi cette fineſſe ? Cela n'étoit point neceſſaire. Auſſi Plutarque dans le Traité de l'eſprit familier de Socrate, dit formellement que Charon revint à eux le viſage gay, & qu'il leur rapporta à tous ce qu'Archias lui avoit dit.

il lui dit, *Seigneur, celui qui vous écrit ces lettres, vous conjure de les lire ſur le champ, parce qu'il vous écrit pour des affaires très-importantes.* Archias ſe mettant à rire, *à demain*, dit-il, *les affaires*, & prenant les lettres, il les mit ſous ſon chevet, & reprit la converſation qu'il avoit commencée avec Philidas. Ce mot *à demain les affaires*, paſſa en proverbe, & eſt encore aujourd'hui en uſage parmi les Grecs.

Imprudence d'Archias.

A demain les affaires, *l'origine de ce proverbe.*

L'occaſion paroiſſant donc très-favorable, les conjurez ſortent & ſe partagent en deux bandes; les uns, ſous la conduite de Pelopidas & de Damoclide, vont contre Leontidas & Hypatas, qui étoient voiſins; & les autres ayant à leur tête Charon & Melon, vont contre Archias & Philippe. Ils mettent ſur leurs cuiraſſes des robes de femmes, & ſur leurs têtes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur cachoient tout le viſage. Dès qu'ils furent à la porte de la ſalle du feſtin tous les convives firent un grand bruit & de grands cris de joye, penſant que c'étoient les femmes qu'ils attendoient. Les conjurez ayant bien regardé tout autour de la ſalle, & bien remarqué tous ceux qui étoient aſſis, tirent leurs épées, & ſe jettant au travers des tables ſur Archias & ſur Philippe, ils parurent ce qu'ils étoient. Philidas obligea un petit nombre des conviez à ſe tenir en repos, leur promettant qu'ils n'auroient aucun

Les conjurez ſe partagent en deux bandes.

Ceux qui vont contre Archias ſe déguiſent en femmes.

Ils tuent Archias & Philippe, & ceux qui voulurent ſe défendre.

Vont contre Leontidas & Hypatas.] Ceux-ci ne ſoupoient pas chez Philidas, parce qu'Archias, qui attendoit une des premieres Dames de la ville, n'avoit pas voulu que Leontidas fût du feſtin. Ainſi Philidas avoit été obligé de les ſeparer.

mal. Tous les autres, qui voulurent ſe lever & ſe mettre en défenſe avec les Polemarques, furent tuez ſans beaucoup de peine comme des gens qui étoient pleins de vin.

Pelopidas va contre Leontidas. L'affaire fut plus difficile de ſon côté.

L'affaire fut plus difficile du côté de Pelopidas, car ils alloient contre un homme ſobre & hardi. En arrivant ils trouvent la porte de ſa maiſon fermée, parce qu'il étoit couché; ils heurtent longtems ſans que perſonne réponde. Enfin un eſclave les ayant entendus, ſe leve & deſcend pour ouvrir; il n'eut pas plutôt tiré le verroüil & entr'ouvert, que ſe jettant tous en foule, ils pouſſerent la porte de roideur, jetterent l'eſclave à la renverſe, & monterent à la chambre à coucher. Leontidas, au bruit de tant de gens qui couroient, ſe douta de ce que ce pouvoit être; il ſauta de ſon lit, & empoigna ſon épée, mais il oublia d'éteindre les lampes de veille, ce qui dans les ténébres les auroit commis les uns contre les autres, & auroit pû le ſauver. Mais étant vû clairement à une ſi grande lumiere, comme en plein jour, il alla au-devant d'eux pour défendre la porte, & frapant d'abord Cephiſodore, qui entroit le premier, il l'étendit mort à ſes pieds; il s'attacha enſuite à Pelopidas, qui le ſuivoit. La porte, qui étoit étroite, & le corps de Cephiſodore, qui embarraſſoit l'entrée, rendit ce combat long & difficile; mais enfin Pelopidas fut le plus fort, il tua Leontidas; de-là ils vont tous enſemble chez Hypatas, ils entrent dans ſa maiſon, comme ils étoient

Lampes de veille. Il y en avoit ordinairement deux.

Leontidas ſe met en défenſe, & tua d'abord Cephiſodore.

Pelopidas tue Leontidas après un long combat.

entrez dans celle de Leontidas. Hypatas, entendant le bruit, se sauve chez les voisins, mais ils le suivirent, & le tuerent.

Hypatas se sauve; est poursuivi & tué.

Cette grande affaire heureusement executée, ils vont joindre la troupe de Melon, dépêchent des courriers dans l'Attique aux bannis, qui y étoient restez, appellent tous les Thebains à la liberté, & arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépoüilles qui y étoient appenduës, & enfonçant les boutiques des Armuriers & des Fourbisseurs. Epaminondas & Gorgidas viennent à leur secours avec leurs armes, accompagnez d'un assez grand nombre de jeunes gens & de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avoient ramassez.

Ce que font les conjurez après leur entreprise heureusement executée.

Déja toute la ville étoit remplie de frayeur & de trouble, toutes les maisons éclairées de flambeaux, & les ruës pleines de gens qui alloient & venoient. Le peuple n'étoit pas encore assemblé, mais tout consterné de ce qui venoit d'arriver, & ne sçachant encore rien de certain, il attendoit le jour avec impatience. C'est pourquoi on trouva que les Capitaines des Lacedemoniens avoient fait une grande faute de n'être pas tombez sur eux pendant ce desordre; car la garnison étoit de quinze cens hommes, & ils avoient encore beaucoup de gens de la ville qui s'étoient rangez de leur côté; mais effrayez des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroissoient par toutes les maisons, & du tumulte de tout ce peuple, qui

Grande faute que firent les Lacedemoniens qui étoient en garnison dans la citadelle de Thebes.

couroit ça & là, ils demeurerent en repos, & ſe contenterent de garder la citadelle.

Les bannis arrivent de l'Attique à Thebes avec leurs armes.

Le lendemain à la pointe du jour arrivent de l'Attique les bannis avec leurs armes; on convoque une aſſemblée du peuple, & Epaminondas & Gorgidas y menent Pelopidas, & ſa troupe environnée de tous les Sacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandeletes ſacrées, & qui exhortent les Citoyens à ſecourir leur Patrie & leurs Dieux. A ce ſpectacle, toute l'aſſemblée ſe leve avec de grands cris & des battemens de mains, & reçoit ces hommes comme ſes Bienfaiteurs & ſes Liberateurs. Dès ce même jour Pelopidas, nommé Gouverneur de la Beotie, avec Melon & Charon, attaque la citadelle & l'environne de tranchées & de forts, pour chaſſer les Lacedemoniens, & pour remettre la Cadmée en liberté avant qu'il pût arriver du ſecours de Sparte; & il ne le prévint que de bien peu de tems, car les Lacedemoniens ayant rendu la place, & s'en retournant

Pelopidas & ſes amis menez dans l'aſſemblée du peuple par Epaminondas & Gorgidas.

Ils ſont reçus avec de grands applaudiſſemens.

Pelopidas nommé Gouverneur, attaque la citadelle.

Les Lacedemoniens rendent la place.

Et il ne le prévint que de bien peu de tems.] Plutarque me paroît ici étrangler trop ſa narration. Comment les conjurez avec le peu de Bourgeois qu'ils avoient aſſemblez, & les bannis, qui arriverent de l'Attique, auroient-ils pû reprendre la citadelle qui étoit ſi forte, & où il y avoit quinze cens Lacedemoniens en garniſon, avec plus de trois mille Bourgeois ou autres, qui s'étoient refugiez près d'eux & qui avoient pris leur parti? Il devoit donc parler des cinq mille hommes de pied & des cinq cens chevaux, que les Atheniens envoyerent à Pelopidas dès le lendemain matin, ſous la conduite de Demophon, & des autres troupes qui arriverent de toutes les villes de la Beotie, & qui avec celles des Atheniens, firent une armée de douze mille hommes d'Infanterie, & de deux mille chevaux. Voilà l'armée qui fit le ſiége de la citadelle, qui ſe défendit pluſieurs jours,

ſelon leur capitulation, trouverent à Megare Cleombrotus, qui venoit à Thebes avec une puiſſante armée. Les Spartiates firent le procès aux trois *Harmoſtes* ou Capitaines qui avoient capitulé, Hermippidas & Arciſſus furent punis de mort, & le troiſiéme, nommé Dyſaoridas, fut condamné à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la payer, il ſe bannit lui-même du Peloponeſe.

Leurs Chefs ſont punis de cette capitulation.

Ils appelloient Harmoſtes les Capitaines qu'ils envoyoient commander dans les places.

* Cet exploit de Pelopidas fut appellé par tous les Grecs, le frere germain de celui de Thraſybule, à cauſe de leur parfaite reſſemblance, tant par les grandes vertus des hommes qui les avoient entrepris, & par les grands perils dont ils étoient environnez, que par les combats qu'il fallut livrer, & encore par la fin glorieuſe dont la Fortune les couronna. Car on trouveroit difficilement d'autres hommes, qui avec une ſi petite poignée de gens & plus dénuez de forces, ayent heurté une ſi grande puiſſance, & qui ayant vaincu par leur ſeul courage, & par leur ſeule audace, ayent procuré à leur Patrie de plus grands biens; mais cette action fut renduë encore plus glorieuſe & plus éclatante par le changement qu'elle produiſit dans les affaires; car la Guerre, qui rabaiſſa l'orgueïl de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit, dans laquelle Pelopidas, ſans prendre ni château ni place, mais en-

Comment on appella cet exploit de Pelopidas.

Suite glorieuſe de cette grande action de Pelopidas.

& ne ſe rendit que faute de vivres. V. Xenoph. liv. 5 de l'Hiſtoire Grecque, & Diodore de Sicile, liv. xv.

* *Cet exploit, &c.*] Voyez la remarque imprimée à la fin de ce volume, page 622.

trant lui douziéme dans une maiſon, s'il eſt permis d'employer la métaphore pour ne dire que la verité, délia & rompit les chaînes de l'Empire des Lacedemoniens, qui paroiſſoient ne pouvoir jamais être ni briſées ni déliées.

Les Lacedemoniens entrent en armes dans la Beotie.

Les Atheniens effraïez renoncent à la ligue qu'ils avoient avec les Thebains.

Les Lacedemoniens étant entrez peu de tems après avec une puiſſante armée dans les terres de la Beotie, les Atheniens effrayez renoncerent à la ligue qu'ils avoient faite avec les Thebains, & mettant en priſon ceux qui tenoient encore leur parti, ils firent mourir les uns, bannirent les autres, & ils condamnerent les plus riches à de groſſes amendes. Les affaires des Thebains paroiſſoient donc en très-méchant état, perſonne ne ſe preſentant pour les ſecourir. Pelopidas ſe trouvoit alors Général des Beotiens avec Gorgidas; ils cherchent enſemble un moyen de commettre encore les Atheniens contre les Lacedemoniens, & voici la ruſe qu'ils imaginerent: Il y avoit un Spartiate, appellé Sphodrias, qui avoit de la réputation parmi les gens de guerre, & qui avoit en effet beaucoup de valeur, mais qui étoit étourdi & leger, très-facile à concevoir de vaines eſperances, & plein d'une folle ambition. Cet homme avoit été laiſſé à Theſpies avec un corps de troupes pour recevoir & proteger les Beotiens, qui voudroient ſe revolter contre Thebes. Pelopidas & Gorgidas lui envoyent ſecretement un marchand

Ruſe de Pelopidas & de Gorgidas pour exciter les Atheniens contre Lacedemone.

Sphodrias, ſon caractere.

Pelopidas & Gorgidas lui envoyent ſecretement.] Cela eſt plus vrai-ſemblable, que ce qu'écrit Diodore de Sicile, liv. XV.

de ſes amis avec de l'argent & avec des diſcours très-propres à flater ſa vanité, qui le perſuaderent plus que l'argent, *qu'il devoit s'attacher à de plus grandes choſes, & s'emparer du Pirée en attaquant les Atheniens à l'improviſte, & lorſqu'ils s'y attendoient le moins; que rien ne pouvoit être ſi agréable aux Lacedemoniens que de ſe voir maîtres d'Athenes, & que les Thebains irritez contre les Atheniens, & les regardant comme des deſerteurs & des traîtres, ne leur donneroient aucun ſecours.*

Qui alors n'étoit pas encore fermé.

Sphodrias, gagné par ces belles paroles, prend des ſoldats un peu avant la nuit, & entre à main armée dans l'Attique. Il s'avance juſqu'à Eleuſine; mais là ſes ſoldats commençant à avoir peur & à ſe repentir, il fut découvert & s'en retourna à Theſpies après avoir attiré aux Lacedemoniens une guerre, qui ne fut ni legere, ni facile à terminer; car dès ce moment là les Atheniens chercherent à renouveller l'alliance avec les Thebains,

Sphodrias gagné, entreprend de ſe rendre maître du Pirée.

Il eſt découvert, & s'en retourne à Theſpies.

Cet attentat attire une groſſe guerre aux Lacedemoniens.

que ce fut Cleombrotus, qui, ſans aucun ordre des Ephores, perſuada à Sphodrias de s'emparer du Pirée.

Mais là ſes ſoldats commençant à avoir peur.] Ils avoient eſperé d'arriver de nuit au Pirée, mais le jour les ſurprit à Eleuſine; ſe voyant découverts, ils commencerent à ſe repentir, & s'en retournerent, pillant & emmenant les troupeaux.

Après avoir attiré aux Lacedemoniens une guerre.] Les Lacedemoniens virent bien la conſéquence de cet attentat. Les Ephores rapellerent Sphodrias, & le mirent en Juſtice; mais Ageſilas, gagné par ſon fils, qui étoit amoureux du fils de Sphodrias, le ſauva. Ce trait d'hiſtoire eſt aſſez curieux, comme Xenophon le conte dans ſon livre v. Au reſte ce paſſage, qui eſt corrompu dans le texte, doit être lû de cette maniere, comme dans un manuſcrit, καὶ σωταράξας ἐφαύλου ὄδε ῥάδιον τοῖς Σπαρτιάταις πόλεμον. Cela eſt également dit, σωταράξας πόλεμον.

les ſecoururent de tout leur pouvoir, & armant beaucoup de vaiſſeaux, ils allerent partout pratiquant & recevant tous les Grecs, qui vouloient ſecoüer le joug de Lacedemone.

Cependant les Thebains étoient tous les jours aux mains avec les Lacedemoniens dans la Beotie, & donnoient à tout moment des combats, qui n'étoient pas des batailles, mais plutôt comme un apprentiſſage & un exercice, de maniere qu'ils enflammoient de plus en plus leur courage, & fortifioient leurs corps en acquerant dans toutes ces differentes rencontres l'experience, l'habitude & l'audace. C'eſt pourquoi on rapporte que le Spartiate Antalcidas dit fort à propos à Ageſilas qu'on rapportoit de la Beotie fort bleſſé, *vous recevez des Thebains le ſalaire de l'apprentiſſage que vous leur avez fait faire en leur enſeignant à faire la guerre malgré eux.* Quoiqu'à proprement parler, le veritable maître des Thebains ne fût point Ageſilas, mais les ſages Capitaines, qui les menant aux ennemis avec prudence, & lorſque l'occaſion étoit favorable, les lâchoient à propos comme de genéreux chiens de chaſſe, & après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, les retiroient de même, contens de leur courage & de leur ardeur, & c'eſt à Pelopidas qu'en eſt dûë la principale gloire. Car dès le premier jour qu'ils l'eurent nommé Capitaine des armes, ils ne manquerent jamais une ſeule année de l'élire, de maniere que juſqu'à ſa mort il fut toujours ou Capitaine de la bande

Mot d'Antalcidas à Ageſilas.

C'eſt à Pelopidas qu'eſt dûë la principale gloire des exploits des Thebains.

Pelopidas fut nommé toutes les années, ou Capitaine de la bande ſacrée, ou Gouverneur de la Beotie.

bande ſacrée, ou Gouverneur de la Beotie. Et ce fut en ces tems-là qu'arriverent les défaites & les déroutes des Lacedemoniens à Platées, à Theſpies, où Phoibidas, celui qui avoit ſurpris la Cadmée, fut tué, & à Tanagre où Pelopidas tua de ſa main leur Harmoſte ou Capitaine Genéral, appellé Panthoidas. *V. Xenophon, l. 5.*

Tous ces grands ſuccez augmenterent bien la confiance & l'audace des vainqueurs, mais ils ne rabaiſſerent pas entierement la fierté & le courage des vaincus. Car ce n'étoient ni batailles rangées, ni combats reglez, mais plutôt des courſes faites à propos, & comme de ſimples eſcarmouches, où les Thebains, tantôt en ſe retirant, tantôt en pourſuivant, avoient remporté quelque avantage. Mais le combat de Tegyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut la réputation de Pelopidas, en ne laiſſant, ni à ceux qui partageoient avec lui le commandement de l'armée aucun moyen de lui diſputer la gloire de ce grand ſuccès, ni à ſes ennemis aucun prétexte dont ils puſſent couvrir leur défaite. *Le combat de Tegyre. Le prélude de la bataille de Leuctres.*

Il en vouloit à la ville d'Orchomene qui avoit pris le parti des Lacedemoniens, & reçu deux Compagnies d'Infanterie pour la garder, & *Sur le fleuve du Cephiſe.*

A Tanagre où Pelopidas tua de ſa main leur Harmoſte, ou Capitaine Genéral, appellé Panthoidas.] Je croi que c'eſt la même occaſion dont parle Xenophon dans ſon v^e. liv. mais le Genéral ou Polemarque qui fut tué, il le nomme *Alypetus*, peut-être que Panthoides n'eſt pas le nom propre, mais le Patronimyque, *le fils de Panthous*;

il épioit l'occaſion de s'en rendre maître. Un jour ayant été averti que la garniſon étoit ſortie pour faire une courſe dans la Locride, il y alla avec des troupes, & mena avec lui le bataillon ſacré, & une nombreuſe Cavalerie, eſperant de trouver la place ſans défenſe; mais s'en étant approché, & ayant trouvé que de nouvelles troupes de Sparte avoient relevé la garniſon, il ramena ſon armée par la ville de Tegyre, qui étoit le ſeul chemin par où il pût paſſer en côtoyant la montagne, car tout le plat païs étoit inondé par le Melas, qui dès ſa ſource ſe diviſant dans des étangs & des marais, qui portoient bateau, rendoit les chemins de la plaine impraticables.

Du côté du Parnaſſe.

Un peu au-deſſous de ces marais eſt le Temple d'Apollon Tegyréen, & ſon Oracle, qui n'a ceſſé

L'Oracle d'Apollon avoit ceſſé peu de tems avant Plutarque.

Etoit inondé par le Melas.] Ce que Plutarque dit ici du Melas, s'accorde parfaitement avec ce qu'en écrit Strabon dans ſon IXe. liv. Ce fleuve étoit perdu de ſon tems, ou dans des creux, ou dans les marais voiſins près d'Haliarte.

Et ſon Oracle, qui n'a ceſſé que depuis peu de tems.] C'eſt le ſens du paſſage de Plutarque, & non pas, comme les Interprétes avoient traduit, *quod non admodum diu floruit, & ne fleurit jamais longuement;* car il eſt faux que cet Oracle n'ait duré que juſqu'aux guerres des Medes, puiſque le même Plutarque aſſure dans le Traité *des Oracles qui ont ceſſé*, non-ſeulement qu'il fleuriſſoit encore du tems de la guerre du Peloponeſe, mais long-tems après; ce que Plutarque raconte dans ce Traité, donne beaucoup de jour à ce paſſage. On peut fortifier par-là les preuves que l'on a données, qu'à la venuë du Meſſie, les Oracles des faux Dieux avoient ceſſé; ce n'eſt pas que l'on n'en voye quelques-uns ſubſiſter encore après cette heureuſe époque; mais ce n'étoit plus que les derniers ſoupirs de la friponnerie des Prêtres payens, qui, pour conſerver leur credit, s'efforçoient d'entretenir la credulité des peuples.

que depuis peu de tems, il fleuriſſoit ſurtout pendant les guerres des Medes, Echecrates en étant alors le Grand-Prêtre; on prétend que ce fut là que ce Dieu nâquit. En effet la montagne voiſine eſt appellée Delos, & c'eſt au pied de cette montagne que finiſſent les inondations du Melas. Derriere ce Temple ſaillent deux ſources très-abondantes d'une eau merveilleuſe pour ſa douceur & ſa fraîcheur. Nous les appellons encore aujourd'hui, l'une *la Palme*, & l'autre *l'Olive*, comme Latone ayant accouché, non entre deux arbres, mais entre ces deux ſources; on voit même près de-là le mont Ptoum, d'où l'on dit que ſortit ce furieux ſanglier, qui fit une ſi grande frayeur à cette Déeſſe. Les hiſtoires de Pithon & de Tityus arrivées dans ces mêmes lieux, ſemblent encore favoriſer ceux qui y placent la naiſſance de ce Dieu. Je paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres preuves, ſur leſquelles on veut appuyer cette fable; car l'ancienne tradition ne laiſſe point ce Dieu parmi les Démons nez mortels, & qui d'hommes ont été transformez en Dieux comme Hercule & Bacchus, après avoir dépoüillé cette nature corruptible & mortelle; mais il eſt un des Dieux éternels & non-engendrez, s'il faut s'en

Naiſſance d'Apollon au pied d'une montagne appellée Delos près de Tegyre.

La Palme, & l'Olive, deux ſources d'eau.

Au-deſſus du lac Copaïde. Il y avoit ſur cette montagne un Oracle d'Apollon.

Apollon n'eſt ni un démon, ni un Heros, mais un Dieu éternel, & non engendré.

Mais il eſt un des Dieux éternels & non-engendrez, s'il faut s'en rapporter aux anciens Sages.] Ce paſſage eſt remarquable. Les anciens Sages, comme Pythagore, Platon & autres, concevoient que Dieu avoit des enfans éternels, comme lui & non engendrez; & cette idée leur étoit venuë de l'ancienne tradition, qui leur parloit d'un fils de Dieu coéternel au pere, & qu'ils avoient corrompuë par leurs vaines imaginations.

rapporter aux anciens Sages, qui ont traité de la nature des Dieux.

Les Thebains donc s'en retournant d'Orchomene par Tegyre, les Lacedemoniens, qui revenoient de la Locride, se trouverent sur leur chemin. Dès que les Thebains les apperçurent hors des défilez, quelqu'un courant de toute sa force à Pelopidas, lui dit, *nous sommes tombez entre les mains des ennemis. Et pourquoi,* répondit-il, *sommes-nous tombez entre leurs mains, plutôt qu'eux entre les nôtres?* En même-tems il commanda à la Cavalerie qui faisoit l'arriere-garde, de passer de la queuë à la tête pour commencer le combat. Et de son Infanterie, qui étoit de trois cens hommes, il en fit un bataillon serré, esperant bien que partout où ce bataillon donneroit, il enfonceroit les ennemis, quoique superieurs en nombre.

Beau mot de Pelopidas.

Les Lacedemoniens avoient deux Enseignes de gens de pied. Ephorus dit qu'une Enseigne est de cinq cens hommes, Callisthene de sept cens, & plusieurs autres la font de neuf cens, comme Polybe. Leurs Polemarques, Gorgoleon & Theopompe, se confiant sur la valeur de ces bandes, les menent à la charge avec beaucoup d'audace. Le choc commença par l'endroit où étoient les chefs des deux partis, & il fut très-rude; d'abord les Generaux des Lacedemoniens, qui s'étoient jettez sur Pelopidas, furent tuez, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat. L'armée de Lacedemone fut tellement

Combat de Tegyre, où Pelopidas défit les Lacedemoniens, fort superieurs en nombre.

épouvantée qu'elle s'ouvrit pour donner passage aux Thebains, qui auroient pû continuer leur route, & se sauver s'ils avoient voulu; mais Pelopidas dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un si grand carnage, que tout le reste effrayé se mit à fuir à vaude-route. Les Thebains ne les poursuivirent pas fort loin, car ils craignoient les Orchomeniens, qui étoient fort voisins du lieu du combat, & la nouvelle garnison, qui étoit arrivée de Lacedemone à Orchomene. Ils se contenterent de les avoir rompus, & de faire une retraite glorieuse, qui valoit une victoire, puisqu'ils la faisoient au travers d'une armée dissipée & défaite.

Prudence des Thebains qui ne poursuivirent pas les ennemis.

Retraite qui vaut une victoire.

Après avoir donc érigé un trophée & dépoüillé les morts, ils retournerent chez eux le courage fort élevé, & pleins d'un noble orgueil, car dans tant de guerres qu'ils avoient euës & contre les Grecs & contre les Barbares, il semble qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un si grand nombre de Lacedemoniens eût été défait par un si petit nombre, ni même qu'à forces égales ils eussent été battus en bataille rangée. C'est pourquoi ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit soutenir, & leur réputation seule étonnoit leurs autres ennemis,

[*Mais Pelopidas dédaignant de se servir de cette ouverture, pour se sauver.*] Il manque ici quelque chose au texte, car ἐπεὶ ὁ τῶν δεδομένων, seul ne signifie rien; un manuscrit ajoute, χαίρειν ἔασας, il me semble qu'ἔασας suffit seul.

qui en nombre égal n'auroient osé se presenter contre les Spartiates.

Ce combat fut le premier qui apprit à tous les Grecs que ce n'est ni l'Eurotas, ni le lieu qui est entre le Babyce & le Gnacion qui portent des hommes belliqueux & de hardis combattans, mais que les grands courages naissent partout où les jeunes gens sçavent avoir de la honte pour tout ce qui est mauvais, & de l'assurance & de l'audace pour tout ce qui est bon, & où ils craignent plus le moindre affront que tous les perils ensemble; voilà les hommes les plus redoutables à leurs ennemis.

Il a été parlé du Babyce & du Gnacion dans la vie de Lycurge pag.

Où naissent les grands courages.

On prétend que Gorgidas fut le premier qui leva *le bataillon sacré*, & qu'il le composa de trois cens hommes choisis, qui furent soudoyez & entretenus aux dépens de la ville, & qu'on mit en garnison dans la Cadmée; c'est pourquoi il fut appellé *le bataillon de la ville*, parce qu'alors on appelloit les citadelles des villes. D'autres prétendent que ce bataillon fut composé d'amans & d'aimez; & à ce propos on rapporte ce bon mot, que Pammenes dit en riant, que le Nestor d'Homere ne s'entendoit pas bien à ranger des troupes en bataille, puisqu'il ordonnoit aux Grecs de se ranger par lignées & par nations, afin, comme il

Origine du bataillon sacré de Thebes.

Les citadelles appellées villes.

Beau mot de Pammenes.

Ordonnance de bataille de Nestor dans le deuxieme livre de l'Iliade.

Mais partout où les jeunes gens sçavent avoir de la honte, &c.] Car le courage ne consiste qu'à sçavoir fuir ce qui est mauvais, & rechercher ce qui est bon; & par conséquent le courage est le fruit de l'éducation & une veritable science, comme Platon l'a admirablement prouvé dans le Lachés.

le dit, *que la lignée ſoutînt ſa lignée, & la nation ſa nation*, au lieu qu'il falloit la ranger, en mettant les amans avec les aimez; car les lignées & les nations n'ont pas grand ſoin les unes des autres dans les grands perils, au lieu qu'un bataillon compoſé d'amans & d'aimez, & lié par cette union que produit l'amour, eſt invincible & ne peut être rompu. Car l'amant reſpectant l'aimé, & l'aimé reſpectant l'amant, ils demeurent fermes dans les plus grands dangers les uns pour l'amour des autres. Et cela n'eſt pas bien étonnant qu'ils ſe montrent ainſi inébranlables en preſence, puiſqu'ils ſe reſpectent plus dans l'abſence que les autres hom-

Bataillon d'amans & d'aimez, ſeroit invincible.

Au lieu qu'un bataillon compoſé d'amans & d'aimez.] Tout ce que Plutarque dit ici, eſt admirable; c'eſt un abregé de ce que Platon a écrit dans ſon Banquet, où après avoir enſeigné que le meilleur guide pour la bonne vie, c'eſt l'amour; car ni la naiſſance, ni les honneurs, ni les richeſſes, ne menent au bien comme l'amour, & que l'amour conſiſte à avoir honte de ce qui eſt honteux, & à rechercher tout ce qui eſt honnête, il ajoute que s'il étoit poſſible que l'on compoſât une ville entiere, ou une armée d'amans & d'aimez, il n'y auroit point de meilleur établiſſement au monde; car chacun fuiroit ce qui eſt honteux, & rechercheroit ce qui eſt honnête, & dans les combats une armée d'amans & d'aimez, quelque petite qu'elle fût, vaincroit pour ainſi dire tous les hommes enſemble. Car l'amant ne ſe reſoudra jamais à quitter ſon poſte, ou à jetter ſes armes à la vûë de celui qu'il aime, & il ſe fera plutôt tuer que de l'abandonner dans le peril, ou que de ne pas le ſecourir. En un mot, il n'eſt point d'homme ſi lâche, dont l'amour ne faſſe un homme divinement inſpiré pour la vertu, deſorte qu'il ne ſera en rien inférieur à celui qui eſt naturellement brave; & ce qu'Homere dit qu'un Dieu inſpire à certains Heros une force extraordinaire: voilà juſtement l'effet que l'amour produit dans les amans, &c. tom. 3, p. 178 & 179.

Puiſqu'ils ſe reſpectent plus dans l'abſence, que les autres hommes ne ſe reſpectent preſens.] C'eſt le

mes ne ſe reſpectent preſens, comme on le voit par l'exemple de ce jeune homme, qui étant porté par terre, & ſon ennemi levant l'épée pour le percer, il le pria & le conjura de la lui enfoncer dans l'eſtomac, *afin*, dit-il, *que celui que j'aime, n'ait pas la douleur & la honte de me voir bleſſé au dos.* Auſſi, dit-on, qu'Iolaus, qu'Hercule aimoit, fut le compagnon de tous les travaux de ce Heros, & ne l'abandonna dans aucun danger. De-là vint qu'on obligea les amans & les aimez d'aller jurer foi & loyauté ſur le tombeau d'Iolaus; & Ariſtote écrit que cette coutume ſe pratiquoit encore de ſon tems. Il eſt donc très-vrai-ſemblable que ce bataillon fut appellé *ſacré*, comme Platon a appellé un amant *un ami inſpiré d'un Dieu.*

Iolaus, le compagnon de tous les travaux d'Hercule, qui l'aimoit.

Serment prêté par les Amans ſur le tombeau d'Iolaus.

Pourquoi ce bataillon appellé ſacré.

ſens du texte Grec, que les Interprétes avoient mal traduit. Un amant reſpecte plus ſon bien-aimé abſent, que les autres hommes ne reſpectent qui que ce ſoit preſent, & c'eſt un grand aiguillon pour la vertu.

De-là vint que l'on obligea les amans & les aimez à aller jurer foi & loyauté.] Il me ſemble que cette coutume ſe pratiquoit dans la Phocide & dans la Beotie, où l'on celébroit avec beaucoup de ſolemnité les fêtes de l'Amour. On faiſoit jurer les amans & les aimez ſur le tombeau d'Iolaus, pour leur faire voir par l'exemple d'Iolaus & d'Hercule, qu'il n'y avoit point d'acte de vertu à quoi l'amour ne les dût porter. Il ſemble que l'Auteur du Roman de l'Aſtrée ait pris d'ici l'idée de l'arc des loyaux amans.

Et Ariſtote écrit que cette coutume.] Je n'ai pû trouver l'endroit d'Ariſtote. Mais par le *Traité de l'Amour* qu'on a parmi les œuvres morales de Plutarque, il paroît que cette coutume duroit encore de ſon tems.

Comme Platon a appellé un amant, un ami inſpiré d'un Dieu.] Dans le paſſage du Banquet, que j'ai rapporté plus haut, Platon dit, qu'*il n'y a point d'homme ſi lâche, dont l'amour ne faſſe un homme divinement inſpiré pour la vertu*, οὐτινα οὐκ ἂν αὐτὸς ὁ Ἔρως ἐνθεον ποιήσει πρὸς ἀρετὴν, p. 179. mais ce n'eſt pas ce paſſage que Plu-

On

On dit que ce bataillon ſe maintint invincible juſqu'à la bataille de Cheronée, après laquelle Philippe viſitant les morts, & s'étant arrêté à l'endroit où ces trois cens ſoldats étoient étendus les uns près des autres tous percez pardevant de longues javelines, il fut rempli d'admiration, & ayant appris que c'étoit-là le bataillon ſi celébre d'amans & d'aimez, il ſe mit à pleurer, & dit tout haut, *periſſent malheureuſement tous ceux qui ſont capables de ſoupçonner que de ſi braves gens ayent jamais pû faire, ou ſouffrir des choſes honteuſes.*

Mot de Philippe, bien glorieux à ce bataillon d'amans & d'aimez.

Enfin il eſt conſtant que ce ne fut point, comme

tarque a ici en vûë. C'eſt celui de la page ſuivante, où Platon dit, *que l'amant eſt plus divin que l'aimé, car il eſt rempli de l'eſprit d'un Dieu*, θειότερον γὰρ ἐραστὴς παιδικῶν, ἔνθεος γάρ ἐστι, où il ſemble que Plutarque ait lû ἔνθεος φίλος γάρ ἐστι; *car c'eſt un ami rempli de l'eſprit d'un Dieu.*

Periſſent malheureuſement tous ceux.] Ce mot de Philippe fait voir que de ſon tems des gens groſſiers & malins avoient ſoupçonné de quelque infâmie cet amour des garçons. Il eſt certain qu'en beaucoup d'endroits, il étoit très-vicieux; mais cette corruption n'empêcha pas qu'en d'autres, la raiſon ne purgeât ce vice, & ne fit ſucceder la vertu pure & ſans tache. Car, comme dit Platon, s'il y a un amour vicieux, il y en a un autre honnête, qui ne porte qu'au bien. Tel étoit l'amour de ces jeunes gens du bataillon ſacré, tel celui de Socrate pour Alcibiade, & cette réponſe de Philippe eſt la ſeule qu'il faudroit faire à ceux qui encore aujourd'hui voudroient rendre cet amour ſuſpect, *periſſent malheureuſement tous ceux qui ſont capables de ſoupçonner que de ſi braves gens, des gens qui ont ſi fortement écrit contre l'amour vicieux & corrompu, ayent jamais pu faire ou ſouffrir des choſes honteuſes.* Mais changeons cette malédiction en benédiction, *& qu'ils liſent, qu'ils s'inſtruiſent, qu'ils changent de langage & de ſentiment.*

Enfin il eſt conſtant que ce ne fut point la criminelle paſſion de Laïus.] Ce paſſage de Plutarque eſt ſi conſiderable & ſi important, qu'on me pardonnera, ſi je releve ici la faute des Interpretes qui ne l'entendant point, l'ont entierement défiguré. L'In-

La passion criminelle de Laïus.

disent les Poëtes, la criminelle passion de Laïus, qui introduisit dans Thebes cet amour des jeunes gens, mais ce furent les Legislateurs mêmes des Thebains qui l'y établirent; car voulant travailler à amollir & à adoucir dès leur enfance la trempe trop forte de leur courage, ils mêlerent le jeu de la flute parmi leurs occupations serieuses & parmi leurs plaisirs, en mettant cet instrument en réputation & en vogue, & en assaisonnant leurs exer-

Vûës des Legislateurs Thebains, qui introduisirent le jeu de la flute & l'amour des jeunes gens

terprete Latin a traduit, *huic amantium consuetudini, non, ut poëtæ autumant, Laii casus originem apud Thebanos dedit.* Et Amiot, *en somme l'inconvenient de Laïus qui fut occis par son fils Oedipe, n'a point été la cause primitive de cette coutume, que les Thebains avoient d'être amoureux les uns des autres.* Comment concevoient-ils que la mort de Laïus pût introduire à Thebes l'amour des garçons? Un seul mot du texte mal entendu, a produit cette erreur énorme, τὸ Λαΐου πάθος, ne signifie pas *la mort de Laïus*, mais *la passion de Laïus*; & voici l'histoire que Plutarque avoit devant les yeux, & qu'il rapporte lui-même dans ses paralelles des histoires Grecques & Romaines. Laïus étant devenu éperdûment amoureux de Chrysippe, fils naturel de Pelops, l'enleva, & eut avec lui un commerce infâme, jusqu'à ce que ce jeune homme fut tué la nuit couché près de lui par Hippodamie. Les Poëtes, comme Eschyle & Euripide, qui firent des tragedies sur la vie de ce Prince, prétendoient qu'il fut le premier, qui donna l'exemple de cet amour des garçons; & que ce fut même pour vanger la sainteté du mariage, que Junon envoya à Thebes le Sphinx, qui fit de si grands ravages. Mais Plutarque s'oppose à cela avec raison, cet amour corrompu de Laïus n'avoit rien de commun avec l'amour de ces jeunes gens du bataillon sacré; & il est si peu vrai même que Laïus eût donné le premier cet exemple infâme, que Platon dans le VIIIe. l. des Loix, fait voir qu'avant lui il y avoit une loy qui défendoit le commerce criminel des hommes avec les hommes, & des femmes avec les femmes; c'étoit la loy naturelle, que la corruption des hommes avoit fait renouveller. Les exemples de ces deux sortes d'amour, d'amour vicieux, & d'amour honnête, étoient longtems avant Laïus.

cices d'un peu d'amour, pour rendre leurs naturels plus lians & plus ſouples, & pour dompter la ferocité de leurs mœurs. Voilà pourquoi ce fut avec beaucoup de raiſon que ces premiers Legislateurs choiſirent pour Patrone de leur ville, la Déeſſe Harmonie, qu'on dit née de Mars & de Venus, pour faire entendre que partout où les naturels hardis & guerriers ſont temperez par les graces attrayantes & par les talens de perſuader, là ſe trouve toujours le gouvernement le plus parfait & le mieux d'accord, parce que les loix de l'Harmonie y ſont toujours obſervées.

L'amour rend les naturels plus lians, plus ſouples, & dompte la ferocité des mœurs.

Déeſſe Harmonie, patrone de Thebes, & pourquoi.

Quel eſt le Gouvernement le plus parfait.

Pour retourner à ce bataillon ſacré, Gorgidas qui le leva, l'ayant en toute occaſion répandu dans les premiers rangs de ſa bataille, & en ayant toujours couvert tout le front de la phalange de ſon Infanterie, ne fit point paroître le courage de ces hommes choiſis, & ne ſe ſervit pas utilement de leur valeur, parce qu'il n'en avoit pas formé un ſeul corps, & qu'il les avoit affoiblis, en les deſuniſſant & en les mêlant avec des trou-

Faute de Gorgidas dans l'uſage qu'il fit de ce bataillon ſacré.

Et qu'il les avoit affoiblis, en les deſuniſſant & en les mêlant avec des troupes bien inferieures & en plus grand nombre.] Ce paſſage eſt corrompu dans le texte. Il eſt heureuſement rétabli dans un manuſcrit où on lit, ἅτε δὴ διαλελυμένης καὶ παρὰ πολὺ μεμιγμένων τῶν φαυλοτέρων. Ce jugement de Plutarque eſt important, & merite d'être examiné. Je m'en vais dire ma penſée, que je ſoumets aux Officiers conſommez dans le métier de la guerre, auſquels ſeuls il appartient de décider ſur ce ſujet. C'eſt un principe certain qu'un corps d'une grande réputation doit combattre ſeul, ſans être mêlé avec des troupes inferieures, ou ſi on le mêle, il faut que ce ſoit avec un plus petit nombre de ces troupes foibles; car ce petit nombre, fera ou par émulation, ou par

pes bien inferieures. Mais Pelopidas, qui avoit vû éclater leur courage à la journée de Tegyre, où ils combattirent ſans être mêlez avec d'autres, & toujours autour de lui, il ne les ſépara & ne les diviſa plus; il s'en ſervoit toujours comme d'un ſeul corps, à la tête duquel il commençoit toujours la charge dans les plus grandes occaſions. Comme nous voyons dans les courſes de chariots que pluſieurs chevaux attelez à un char courent de plus grande vîteſſe que ceux que l'on pouſſe ſeuls, non parce que partant tous enſemble, & faiſant un même effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation & la jalouſie échauffent leur courage & augmentent leur ardeur; il penſoit de même que les braves gens

Un corps de troupes bien compoſé, ne doit jamais être ſeparé, ni mêlé avec d'autres.

Pourquoi des chevaux attelez courent mieux que des chevaux ſeuls.

honte, ce que fera le grand, qui lui donnera l'exemple; au lieu que ſi on le mêle avec un plus grand nombre de ces troupes foibles, ce grand nombre venant à ſe décourager & à plier, entraînera le plus petit, qui ne pourra le ranimer & le rétablir. Ainſi on perdra tout l'avantage que l'on pouvoit attendre de ce corps, s'il avoit combattu ſeul; c'eſt la faute que fit Gorgidas, en mêlant ce bataillon ſacré avec un plus gros corps de troupes foibles, au lieu que Pelopidas eut de grands ſuccez avec ce même corps, parce qu'il ne le ſépara jamais, & le fit toujours combattre enſemble. Il eſt rare que le bon corrige le mauvais, & l'on voit ordinairement que le mauvais corrompt le bon, ſurtout ſi ce mauvais eſt plus fort & ſuperieur en nombre. Ce que je dis là, qu'on peut mêler utilement des troupes foibles avec un plus grand nombre de braves troupes, pourroit ſe confirmer par des exemples tirez, non-ſeulement des guerres anciennes, mais de nos guerres modernes, où on l'a pratiqué avec ſuccès. Plutarque a donc eu raiſon de relever la faute de Gorgidas, qui avoit affoibli ce bataillon ſacré, en le mêlant avec un plus grand nombre de mauvaiſes troupes; car que ce ſoit la penſée de Plutarque, c'eſt ce que ces mots παρὰ πολὺ font aſſez voir.

ſe ſervant les uns aux autres comme d'aiguillon, étoient plus utiles & combattoient plus courageuſement enſemble, que ſéparez.

Mais depuis que les Lacedemoniens, après avoir fait la paix avec tous les autres Grecs, eurent déclaré la guerre aux Thebains ſeuls, & que le Roy Cleombrotus fut entré dans leur païs avec dix mille hommes de pied & mille chevaux, les Thebains ne ſe virent plus en danger de perdre ſeulement leur liberté, comme dans l'autre guerre, mais ils furent menacez d'une totale deſtruction, ce qui excita une telle allarme & une ſi grande terreur, qu'on n'en avoit jamais éprouvé de ſemblable dans la Beotie.

Les Lacedemoniens ayant fait la paix avec tous les autres Grecs, déclarent la guerre aux Thebains.

Grand danger où les Thebains ſe trouvent.

Pelopidas ſortant donc de ſa maiſon pour aller à l'Armée, & ſa femme qui l'accompagnoit, pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, & le conjurant de ſe conſerver : *Ma femme*, lui dit-il, *voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens, mais pour les Chefs, il ne faut leur recommander que de conſerver les autres.*

Mot de Pelopidas à ſa femme, qui le prioit de ſe conſerver.

Etant arrivé à l'Armée, & ayant trouvé les Généraux partagez ſur ce qu'il falloit faire, il fut le premier qui s'attacha à l'avis d'Epaminondas, qui vouloit qu'on allât preſenter la bataille à l'ennemi. Il n'étoit pas alors Général, mais il commandoit le bataillon ſacré, & on avoit en lui toute la confiance que meritoit un homme, qui avoit donné à ſa patrie de ſi grands gages du zele & de l'amour qu'il avoit pour ſa liberté.

Car Epaminondas avoit ſous lui pluſieurs Boiotarques.

Pelopidas eſt de l'avis d'Epaminondas de donner bataille.

La resolution de donner combat étant donc prise, & les deux Armées étant en presence près de Leuctres, Pelopidas eut en songe une vision qui le remplit de trouble. Dans la plaine de Leuctres sont les tombeaux des filles de Scedasus, qu'on appelle les Leuctrides à cause du lieu. Ces filles furent violées par des Spartiates, qu'elles avoient reçus chez elles, & n'ayant pû survivre à cet affront, elles se donnerent la mort, & furent enterrées dans la plaine. Le pere alla à Lacedemone demander justice d'une action si odieuse & si injuste, & n'ayant pû l'obtenir, il vomit contre les Spartiates les plus affreuses imprécations, & se tua sur le tombeau de ses filles. Il y avoit plusieurs Propheties & plusieurs Oracles, qui avertissoient les Spartiates de se donner de garde, & de se mettre à couvert de la vangeance de Leuctres. Mais le Peuple n'entendoit pas ce que signifioient ces menaces, il doutoit même du lieu qu'elles désignoient, parce qu'il y a dans la Laconie près de la mer un bourg appellé Leuctres, & dans l'Arcadie près de Megalopolis un autre lieu de même nom. Or ce grand crime avoit été commis longtems avant cette bataille de Leuctres.

Les filles de Scedasus appellées les Leuctrides, violées par les Spartiates.

Elles se tuent.

Leur pere n'ayant pu avoir justice à Lacedemone, se tue sur leur tombeau.

Songe de Pelopidas.

Pelopidas dormant donc dans sa tente, il lui sembla qu'il voyoit ces filles de Scedasus fondre en larmes sur leurs tombeaux, & charger de malédictions les Spartiates, & en même-tems Scedasus, qui lui ordonnoit *d'immoler à ses filles une jeune vierge rousse, s'il vouloit remporter la victoire sur*

ſes ennemis. Cet ordre lui paroît cruel & injuſte, il ſe leve & communique ſa viſion aux Devins & aux Genéraux.

Pelopidas communique ſon ſonge aux Generaux & aux Devins.

Les uns ſont d'avis qu'il ne faut pas la negliger, ni deſobéir à cet ordre, & alleguent les anciennes hiſtoires de Menœcée fils de Creon, de Macarie fille d'Hercule, & de plus recentes encore, comme celle de Pherecyde le ſage, qui fut mis à mort par les Lacedemoniens, & dont les Rois de Sparte gardent ſoigneuſement la peau par l'ordre de quelque Oracle, & celle de Leonidas, qui, obéiſſant à l'Oracle, s'immola en quelque façon lui-même pour le ſalut de la Grece; & enfin celle de Themiſtocle, qui, avant la bataille de Salamine, immola trois priſonniers à Bacchus, ſurnommé Omeſtes, ſacrifices juſtifiez par les grands ſuccès qui les ſuivirent. Ils diſoient davantage, qu'Ageſilas partant des mêmes lieux, d'où étoit autrefois parti Agamemnon, & allant contre les mêmes ennemis, la Déeſſe lui demanda ſa fille en ſacrifice,

Qui ſe dévoua pour ſa patrie. V. les Phéniciennes d'Euripide. act. III.

Macarie ſe dévoua à la mort, pour ſauver les Heraclides. V. les Heraclides d'Euripides.

La peau de Pherecyde gardée à Sparte par l'ordre d'un Oracle. Je n'ai trouvé nulle part aucun veſtige de cette hiſtoire.

Priſonniers immolez à Bacchus ſurnommé Omeſtes. V. la vie de Themiſtocle, tom. II. *p.*

La Déeſſe lui demanda ſa fille en ſacrifice.] Xenophon écrit dans le VIIe. livre de l'hiſtoire Grecque, que Pelopidas, envoyé en Ambaſſade à la Cour du Roy de Perſe, ſe fit valoir auprès de lui, en lui faiſant entendre que la haine des Lacedemoniens contre les Thebains venoit de ce que les Thebains avoient refuſé de ſuivre Ageſilas lorſqu'il alla lui faire la guerre, & qu'ils l'avoient empêché de faire un ſacrifice à Diane en Aulide dans le même lieu où Agamemnon allant en Aſie avoit ſacrifié, & après ce ſacrifice s'étoit rendu maître de Troye. Voilà ce que dit ce ſage Hiſtorien. Il y a bien de l'apparence que c'étoit un conte dont Pelopidas amuſoit le grand Roy pour lui faire croire que s'il n'avoit pas perdu ſon Royaume comme Priam, il en avoit l'obligation aux Thebains, qui avoient empêché ce ſacrifice; car ſi Ageſilas eût ſacrifié ſa fille à Diane comme Agamemnon, la Déeſſe

une nuit qu'il étoit couché en Aulide; mais attendri par l'amour qu'il avoit pour elle, il la refusa. Aussi fut-il obligé de congedier son Armée, sans avoir rien fait; & voilà les raisons de ceux qui vouloient qu'on déferât à la vision de Pelopidas.

Les autres sont d'avis de mépriser ce songe; leurs raisons.

Les autres étoient d'un avis tout contraire, & soutenoient qu'un sacrifice si barbare & si injuste, ne pouvoit être agréable à aucun des Dieux, ni à aucune Nature superieure à la nôtre; que les Typhons & les Géans ne regnent pas sur nous, mais le Dieu suprême, pere des Dieux & des Hommes; qu'il y a de l'impieté à s'imaginer que les Dieux se plaisent au meurtre & au sang, & que s'ils s'y plaisoient, ils ne seroient plus Dieux, & devroient être abandonnez comme des Estres vicieux & impuissans; car c'est dans les ames foibles & vicieuses, que naissent & s'impriment tels desirs injustes & corrompus.

La Divinité ne peut se plaire au meurtre & au sang.

Les Generaux de l'Armée étant donc dans ce differend, & Pelopidas sur-tout ne sçachant à quoi se déterminer, tout d'un coup une jeune

n'auroit pas manqué de le favoriser du même succès.

Qu'il y a de l'impieté à s'imaginer que les Dieux se plaisent au meurtre & au sang.] C'est un dogme tiré de la Philosophie de Pythagore, qui le premier des Païens a combattu cette ridicule opinion que les Dieux se nourrissoient de la chair des hommes qu'on leur immoloit, & qui a fait voir qu'au-dessus de nous il n'y a aucun être qui se serve de nous, comme nous nous servons des animaux. On peut voir les Commentaires d'Hierocles, pag. 96 & 325.

cavale

cavale qui n'avoit point été domptée, & qui s'étoit échappée du haras, & avoit traverſé tous les bataillons, venant à paſſer devant eux, s'arrêta; tous les Officiers & les ſoldats ſe contentoient de voir & d'admirer la couleur de ſes crins, qui étoient d'un roux très-clair & très-luiſant, la gayeté & la nobleſſe de ſes allures, & la fierté de ſes henniſſemens; mais Theocrite le Devin, comprenant que c'étoit l'accompliſſement du ſonge, cria à haute voix à Pelopidas : *Seigneur Pelopidas, voilà la victime qui vient à vous; n'attendons point d'autre jeune vierge, mais immolez celle que Dieu vous envoye.* Dès ce moment, ils ſe ſaiſiſſent de la jeune cavale, la menent ſur les tombeaux des Leuctrides, & après l'avoir couronnée, & fait leurs prieres aux Dieux, ils l'égorgent, en témoignant leur joye, & en répandant dans toute l'Armée le bruit de la viſion que Pelopidas avoit euë, & du ſacrifice qu'elle avoit demandé.

Plaiſant dénouement de l'embarras où étoient les Generaux ſur ce ſonge; ce Devin n'étoit pas un ſot.

Cavale rouſſe immolée ſur le tombeau des Leuctrides.

Le jour du combat étant donc venu, Epaminondas mit ſon Infanterie peſamment armée à

Bataille de Leuctres.

Epaminondas mit ſon Infanterie peſamment armée à ſon aîle gauche. &c.] C'eſt le ſens du paſſage Grec, qui dit ſeulement qu'*Epaminondas avança & étendit ſa phalange en écharpe du côté de ſon aîle gauche, &c.* Les Grecs appeloient *phalange de biais*, ou *phalange en écharpe* φάλαγγα λοξὴν, lorſqu'une des aîles fortifiée des meilleures troupes s'avançoit en biais vers l'ennemi, laiſſant un intervale entr'elle & les autres corps de l'Armée, qui reculoient à meſure qu'elle avançoit. Xenophon n'eſt pas tout-à-fait du ſentiment de Plutarque ſur la cauſe du gain de cette bataille; il dit que les Lacedemoniens la perdirent par deux raiſons. La premiere, parceque leur Cavalerie étoit très-mauvaiſe, car il n'y

ſon aîle gauche qu'il avança, & étendit en écharpe, afin que l'aîle droite des Spartiates fût obligée de s'éloigner des autres Grecs leurs alliez, & qu'il pût l'enfoncer plus facilement, en tombant avec ſes plus grandes forces ſur Cleombrotus, qui la commandoit; mais les ennemis ayant connu ſon deſſein, changerent l'ordre de leur bataille, & commencerent à étendre leur aîle droite, pour déborder & pour environner Epaminondas.

Pelopidas profite habilement d'un mouvement que font les Lacedemoniens.

Dans ce moment Pelopidas accourt en diligence à la tête du bataillon ſacré, & avant que Cleombrotus puiſſe étendre ſon aîle, ou la raſſembler dans ſon premier poſte, & rétablir ainſi ſon ordre de bataille, il tombe ſur les Lacedemoniens, que ce mouvement avoit mis en deſordre; les Lacedemoniens, comme plus habiles & plus grands maîtres dans l'art de la guerre que tous les autres Grecs, ne trouvoient pourtant

Les Lacedemoniens plus habiles dans l'art de la guerre que les autres Grecs.

avoit alors que les gens riches qui nourriſſoient des chevaux, & lorſqu'il ſurvenoit une guerre on étoit obligé de prendre, pour monter la Cavalerie, les premiers chevaux qui ſe preſentoient, & de les donner à des ſoldats foibles, qui n'étoient pas accoutumez à cet exercice; au lieu que la Cavalerie des Thebains étoit très-bonne & très-aguerrie par les combats qu'elle avoit donnez contre les Orchomeniens & les Theſpiens. La ſeconde raiſon, c'eſt que les Lacedemoniens ne donnerent que douze hommes de hauteur à leur aîle droite, au lieu que les Thebains en donnerent cinquante à leur gauche, dans la penſée que s'ils enfonçoient l'aîle droite des Lacedemoniens, où étoit le Roy Cleombrotus, le reſte ne tiendroit point. Plutarque a ſuivi ici Diodore de Sicile, qui en racontant cette bataille dans ſon xve. l. ſe ſert des mêmes termes, & ſa narration éclaircit beaucoup celle de Plutarque qui étoit aſſez obſcure. On peut le voir, p. 486.

rien de si important dans les combats, que de s'accoutumer à ne pas se déranger, & à ne pas changer son ordre de bataille devant l'ennemi, & à faire en sorte que les soldats en toute situation pussent tous servir de Capitaines & de Chefs de bandes, partout où le danger & le besoin se montroient, & qu'ils sçussent se tenir toujours ensemble, & combattre sans se séparer. Mais en cette journée la phalange d'Epaminondas tombant sur cette aîle droite séparée & dérangée, sans s'arrêter aux autres troupes, & Pelopidas arrivant avec beaucoup de vîtesse & d'audace à la tête de ses trois cens soldats, cela dérangea & troubla toute leur habileté & toute leur science, de sorte qu'il se fit là un si grand meurtre, & il y eut une si grande déroute de Lacedemoniens, qu'on n'en avoit jamais vû de semblable. C'est pourquoi Pelopidas, qui n'étoit pas Gouverneur de la Beotie, & qui ne commandoit qu'un petit bataillon, partagea la gloire de cette journée & de ce grand succès avec Epaminondas, qui étoit Gouverneur des Beotiens, & qui commandoit une si puissante Armée.

Il est toujours dangereux de changer son ordre de bataille devant l'ennemi.

Pelopidas qui ne commande que le bataillon sacré, partage avec Epaminondas la gloire de cette journée de Leuctres.

Mais bien-tôt après ils furent faits Gouverneurs de la Beotie tous deux ensemble, & ils entrerent dans le Peloponese, où ils firent rebeller beaucoup de villes contre les Lacedemoniens, Elide, Argos, toute l'Arcadie, & la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au solstice d'Hyver, & à la fin du dernier

L'année suivante après la bataille de Leuctres.

mois de l'année, de ſorte qu'en très-peu de jours ils devoient ſortir de charge; car le premier jour du mois ſuivant, il falloit qu'ils cedaſſent leur place à ceux qui ſeroient nommez, ou qu'ils encouruſſent la peine de mort, s'ils la retenoient au-de-là de ce terme.

La peine de mort établie à Thebes contre les Generaux, qui retiendroient le commandement au-de-là de l'année.

Tous les autres Gouverneurs de la Beotie, craignant cette loy, & fuyant l'Hyver, vouloient à toute force ramener l'Armée à Thebes. Pelopidas fut le premier, qui, entrant dans le ſentiment d'Epaminondas, excita le courage de ſes Citoyens, les mena à Sparte, leur fit paſſer l'Eurotas, prit pluſieurs villes des Lacedemoniens, & ravagea tout leur païs, à la tête d'une Armée de plus de ſoixante-dix mille bons ſoldats, dont les Thebains ne faiſoient pas la douziéme partie. Mais la grande réputation de ces deux perſonnages faiſoit, que même ſans ordre & ſans aucun décret public, tous les Alliez ſe rangeoient avec un reſpectueux ſilence ſous les enſeignes de tels Generaux, & marchoient ſous leur conduite; car il ſemble que la premiere & la plus ſouveraine des loix, c'eſt la loy naturelle, qui donne pour Genéral à ceux qui ont beſoin de protection & de défenſe, celui qui peut les défendre & les proteger. Comme on voit tous les jours des paſſagers dans un vaiſſeau s'emporter contre les pilotes, juſqu'à les maltraiter, pendant que la mer eſt calme, ou qu'ils ſont dans un bon port; mais s'ils ſe voyent en pleine mer, &

Malgre cette loy, Epaminondas & Pelopidas retiennent les troupes.

Grand reſpect que tous les Alliés avoient pour ces deux Generaux.

La premiere loy, c'eſt que le plus foible ſe mette ſous la protection du plus fort.

menacez d'une tempête, à l'approche de ce danger, ils ont toujours les yeux sur eux, & mettent en eux toute leur esperance ; de même ceux d'Argos, ceux d'Elide & les Arcadiens étoient tous les jours en differend avec les Thebains, & leur disputoient la superiorité & le commandement des Armées ; mais dès qu'il falloit donner combat, ou qu'ils se voyoient dans quelque pressant danger, ils se soumettoient d'eux-mêmes aux Généraux Thebains, & obéissoient à leurs ordres.

Ce que les Thebains firent dans cette expedition.

Dans cette expedition ils remirent l'Arcadie en un seul & même corps, & ôtant la Messenie aux Spartiates, qui en joüissoient tranquillement, ils y appellerent les anciens Messeniens, & repeuplerent Ithome. En s'en retournant chez eux par Cenchrées, ils défirent les Atheniens, qui les avoient attaquez dans les détroits, & qui vouloient leur fermer le passage. Pour tous ces grands exploits, tous les autres peuples de la Grece ne pouvoient se lasser d'exalter leur vertu, & d'admirer leur fortune; mais l'envie de leurs Citoyens accrue à proportion de la gloire qu'ils acque-

Ils défont les Atheniens, qui les avoient attaquez à leur retour.

En s'en retournant chezeux par Cenchrées, ils défirent les Atheniens.] Cet affront arriva aux Atheniens par la faute de leur Général Iphicrate, qui voulant se saisir des passages, n'eut pas l'esprit d'occuper Cenchrées, qui étoit le poste le plus commode & le plus sûr pour empêcher les Thebains de passer.

Mais l'envie de leurs Citoyens.] Je m'étonne que Plutarque attribuë ceci à l'envie des Citoyens, plutôt qu'à l'amour de la discipline & du maintien des loix ; des Generaux qui retiennent le commandement de l'Armée contre l'ordre de leurs Su-

roient, leur prépara chez eux une réception, qui répondoit mal aux grands ſervices qu'ils venoient de rendre; car à leur retour on les mit tous deux en Juſtice, comme criminels d'Etat, ſur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loy, qui ordonnoit qu'au commencement du premier mois, qu'ils appellent *Boucation*, ils remettroient le commandement aux nouveaux Officiers, & qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-de-là du terme, pendant leſquels ils avoient executé toutes ces grandes choſes dans la Meſſenie, dans l'Arcadie & dans la Laconie.

Pelopidas & Epaminondas après une expedition ſi glorieuſe, ſont mis en Juſtice, comme criminels d'Etat.

Le premier qui fut mené devant le Tribunal, pour y être jugé, ce fut Pelopidas; c'eſt pourquoi il courut un plus grand riſque, mais enfin ils furent tous deux abſous. Epaminondas ſupporta doucement cette accuſation, & cette tentative de ſes envieux, car il faiſoit conſiſter la plus grande partie de la force & de la magnanimité dans la patience, ſur-tout en matiere d'affaires d'Etat. Mais Pelopidas, plus fougueux de ſon naturel, & excité encore par ſes amis, entreprit de ſe vanger, & voici l'occaſion dont il ſe ſervit:

La patience dans les affaires d'Etat, eſt une grande partie de la magnanimité & de la force.

Meneclide le Rheteur étoit un de ceux qui dans l'entrepriſe de la Cadmée étoient entrez avec Melon & Pelopidas dans la maiſon de Cha-

Pelopidas entreprend de ſe vanger; l'occaſion dont il ſe ſervit.

perieurs & contre les loix, ſont certainement criminels, quelques grandes choſes qu'ils ayent faites. Tout ce que Pelopidas & Epaminondas firent dans cette expedition, ne pouvoit contrebalancer le danger évident auquel ils expoſoient leur patrie.

ron, cet homme voyant que les Thebains ne lui faiſoient pas le même honneur qu'aux autres Conjurez, comme il étoit très-éloquent, mais emporté & malin, il ſe ſervit de ſes talens & de ſa malignité naturelle, pour accuſer & pour décrier ceux qui valoient mieux que lui, & ne ceſſa pas même après le jugement qui venoit d'être rendu ; mais il fit tant par ſes menées, qu'il éloigna Epaminondas du Gouvernement de la Beotie, & l'empêcha long-tems de réuſſir dans tout ce qu'il entreprit. Pour Pelopidas, il ne put jamais le mettre mal avec le peuple; il prit donc une autre voye, & tacha de le broüiller avec Charon; car l'envieux regarde comme une conſolation & un allegement dans ſes maux, lorſque ne pouvant paſſer pour auſſi homme de bien, que ceux à qui il porte envie, il peut au moins les faire paroître beaucoup moins honnêtes gens, que ceux qu'il lui plaît de favoriſer. Voilà pourquoi il ne ceſſoit d'entretenir le peuple des faits & geſtes de Charon, qu'il enfloit le plus qu'il lui étoit poſſible, & à tout propos il exaltoit les expeditions qu'il avoit faites, pendant qu'il avoit commandé, & les grandes victoires qu'il avoit remportées; ſur-tout il relevoit extrêmement le combat de Cavalerie, que les Thebains avoient gagné ſous la conduite du même Charon un peu avant la bataille de Leuctres, & il entreprit de le dédier & de le conſacrer; voici ce qui lui en fournit l'occaſion :

Caractere de Menecclide le Rheteur.

Naturel de l'envieux.

Androcydes de Cyſique, Peintre de réputation.

Androcydes de Cyſique, grand Peintre, faiſoit pour la ville de Thebes un tableau de quelque bataille, & il travailloit à cet ouvrage dans Thebes même. Mais la révolte des Thebains contre Sparte, & la guerre qui la ſuivit, étant ſurvenuës en ce tems-là, & Androcydes étant obligé de ſe retirer, les Thebains garderent le tableau, qui étoit preſqu'achevé. Meneclide perſuada au peuple de conſacrer dans un Temple, ou dans quelque autre lieu public ce tableau, avec une inſcription, qui fit connoître que c'étoit la bataille de Charon, dans la ſeule vûë d'obſcurcir par ce moyen la gloire de Pelopidas & celle d'Epaminondas. Mais c'étoit une ridicule & ſotte ambition, de préferer à tant & à de ſi grandes batailles, un ſeul exploit & une ſeule victoire, où il n'étoit mort du côté des Spartiates, qu'un Gerandas, qui étoit un de leurs moindres Citoyens, & quarante autres avec lui, & où l'on n'avoit rien fait de conſiderable.

Expedient dont Meneclide s'aviſa, pour obſcurcir la gloire de Pelopidas & d'Epaminondas.

Pelopidas s'eleve contre Meneclide.

Pelopidas s'éleva contre le décret que Meneclide avoit extorqué, l'accuſa d'être contre les loix, & ſoutint que ce n'étoit pas la coutume

Mais c'étoit une ridicule & ſotte ambition de préferer.] Rien ne marque mieux le caractere de l'envie que cette préference que Meneclide donnoit à Charon ſur Pelopidas & ſur Epaminondas. Ce Charon étoit certainement un petit perſonnage, puiſque Xenophon, en parlant des Conjurez qu'il avoit reçus chez lui, dit ſimplement *qu'ils entrerent dans la maiſon d'un certain Charon* παρὰ χαίρωνί τινί. On ne parle point ainſi d'un homme de grande réputation.

de

de Thebes d'honorer un homme ſeul pour des ſuccez publics, mais que tout l'honneur & toute la gloire des victoires, on les déferoit à la Patrie. Pendant que dura ce procès, il ne ceſſa de combler Charon de loüanges, mais en même-tems il prouvoit clairement que Meneclide étoit un envieux & un méchant homme, & demandoit ſouvent aux Thebains s'ils n'avoient jamais rien fait de beau. Les Thebains condamnerent Meneclide à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la payer il ſe porta à remuer, & fit tous ſes efforts pour changer le Gouvernement. Ces petites particularitez ne ſont pas inutiles, pour faire connoître la vie & les mœurs des hommes.

La gloire des grands ſuccez doit être rapportée à la Patrie, & non aux particuliers.

Meneclide condamné à une amende.

Dans ce tems-là Alexandre, Tyran de Pheres, faiſoit ouvertement la guerre à pluſieurs peuples de Theſſalie, & s'ouvroit ſecretement un chemin pour les aſſujettir tous. Les Villes envoyerent à Thebes des Ambaſſadeurs, pour demander des troupes & un Genéral. Pelopidas, voyant Epaminondas occupé dans le Peloponeſe, ſe donna lui-même pour Genéral aux Theſſaliens, ne pouvant ſouffrir que la capacité qu'il avoit pour la guerre, & ſes autres talens demeuraſſent inutiles, & jugeant bien que partout où étoit Epami-

Les Theſſaliens envoyent demander aux Thebains des troupes & un Genéral.

Il étoit occupé contre les Lacedemoniens.

Alexandre, Tyran de Pheres.] Il venoit d'empoiſonner ſon oncle Polyphron, & de ſe mettre à ſa place; ce Polyphron avoit tué ſon frere Polydore. Ils étoient tous deux freres de Jaſon, qui ayant été nommé Genéral des Theſſaliens, s'étoit emparé de la Tyrannie, & avoit regné cinq ans. Alexandre étoit fils de Polydore.

nondas, on n'avoit nul besoin d'un autre Capitaine.

Pelopidas marche à leur secours avec une armée.

Il part donc pour la Thessalie avec une armée, se rend maître de Larisse, & oblige Alexandre de venir à ses pieds; là il travaille à le changer, & à le faire devenir de Tyran un Prince humain & juste. Mais voyant qu'il étoit incorrigible, & d'une brutalité sans exemple, & qu'on se plaignoit tous les jours de sa cruauté, de ses débauches & de son avarice insatiable, il commença à s'emporter veritablement contre lui & à le menacer. Le Tyran allarmé se dérobe avec ses Gardes, & Pelopidas, laissant les Thessaliens à couvert des entrepriſes du Tyran, & en bonne intelligence les uns avec les autres, prend le chemin de la Macedoine, où Ptolomée faisoit la guerre à Alexandre Roy des Macedoniens, & où ces deux freres l'avoient appellé, pour le faire l'Arbitre & le Juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui auroit raison, & à qui on feroit injustice.

Tyran incorrigible.

Ptolemée & Alexandre appellent Pelopidas en Macedoine, & le font l'arbitre de leurs differends.

Pelopidas n'est pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs differends, & rétablit les bannis de part & d'autre, & ayant pris pour ôtages Philippe, frere du Roy Alexandre, & trente autres enfans des plus grandes Maisons de la Macedoine, il les

Où Ptolemée faisoit la guerre à Alexandre Roy des Macedoniens.] Amyntas II. venoit de mourir; il laissoit trois enfans legitimes, Alexandre, Perdiccas & Philippe, & un fils naturel appellé Ptolemée. Ce dernier fit la guerre à Alexandre, le tua en trahison, & regna trois ans.

mene à Thebes, pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thebains par la réputation de leurs forces, & par la confiance entiere que l'on avoit en leur justice & en leur fidelité. Ce fut ce Philippe, qui long-tems après fit la guerre aux Grecs pour les asservir; alors étant encore enfant, il étoit élevé à Thebes dans la maison de Pammenes. De-là vient qu'on a cru qu'il étoit devenu l'imitateur d'Epaminondas; & peut-être avoit-il pris de lui son activité à la guerre, & sa promptitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit-là qu'une petite partie de la vertu de ce personnage; mais pour sa temperance, sa justice, sa magnanimité, sa clemence, qui le rendoient veritablement grand, Philippe ne les reçut point de la nature, & ne les imita point de lui.

Le pere d'Alexandre le Grand.

Philippe élevé à Thebes.

En quoi il imite Epaminondas.

Vertus qui font la veritable grandeur, & qui manquoient à Philippe.

L'année suivante les Thessaliens se plaignant encore d'Alexandre de Pheres, qui troubloit leurs Villes & vouloit s'en rendre maître, Pelopidas fut envoyé Ambassadeur avec Ismenias. Il arriva en Thessalie, sans mener des troupes de Thebes, comme ne s'attendant point à avoir la guerre, c'est pourquoi il fut réduit à la necessité de se servir des Thessaliens dans les affaires pressantes qui lui survinrent.

Pelopidas va en Ambassade en Thessalie avec Ismenias.

Dans ce même tems-là, les troubles & les factions recommencerent à travailler la Macedoine. Ptolemée venoit de tuer le Roy Alexandre son frere, & de s'emparer du Royaume.

Ptolemée tue le Roi Alexandre son frere.

Les amis du mort appelloient Pelopidas, qui voulant arriver avant que Ptolemée eût le tems de se reconnoître, & n'ayant point d'armée, leva à la hâte des soldats mercenaires, & avec ces troupes il marcha à Ptolemée.

Pelopidas marche contre lui avec des soldats mercenaires.

Quand ils furent en presence, Ptolemée à force d'argent corrompit ces soldats mercenaires, & les obligea à passer de son côté, & en même-tems, craignant la réputation & le nom de Pelopidas, il alla au-devant de lui, comme au-devant de son Superieur & de son Maître, eut recours aux caresses & aux prieres, & promit solemnellement qu'il garderoit ce Royaume pour les freres du défunt, qu'il reconnoîtroit pour amis & pour ennemis les amis & les ennemis des Thebains, & pour sûreté de ses promesses, il donna en ôtage son fils Philoxene & cinquante jeunes enfans, qui étoient nourris avec lui; Pelopidas les envoya à Thebes. Mais ayant sur le cœur la perfidie que ces soldats mercenaires lui avoient faite, & averti qu'ils avoient retiré dans la ville de Pharsale la plus grande partie de leurs biens, leurs enfans & leurs femmes, il pensa que de s'en saisir, c'étoit un beau moyen de se venger de l'affront qu'il avoit reçu.

Ptolemée corrompt ses soldats par argent.

Il va au-devant de lui, & par ses prieres il en obtient un traité.

Car Ptolemée n'étoit que bâtard d'Amyntas.

Il veut se venger de la perfidie de ces soldats mercenaires.

Il assemble donc quelques troupes de Thessaliens, & marche à Pharsale. A peine y est-il arrivé, que le Tyran Alexandre se presente devant lui avec une puissante armée. Pelopidas, croyant qu'il venoit pour se justifier, & pour répondre

Le Tyran Alexandre va contre lui avec une grosse armée.

aux plaintes des Thebains, va à lui avec Iſmenias ſeul ſans autre précaution; ce n'eſt pas qu'il ne le connût pour un ſcelerat & pour un homme accoutumé à verſer le ſang, mais il ſe flatoit que le reſpect qu'il auroit pour Thebes, & la conſideration de ſa dignité & de ſa réputation, l'empêcheroient de rien entreprendre contre lui. Cependant le Tyran les voyant ſeuls & ſans armes, les prend priſonniers, & ſe ſaiſit de Pharſale.

Grande imprudence de Pelopidas.

Pelopidas fait priſonnier par le Tyran.

Cette action remplit de terreur & de défiance l'eſprit de tous ſes Sujets, qui ſe douterent bien qu'après une injuſtice ſi criante & une ſi grande audace, le Tyran n'épargneroit plus perſonne, & ſe comporteroit en toutes rencontres & contre toutes ſortes de gens en homme deſeſperé, & qui n'avoit plus rien à menager pour ſa vie. Ces nouvelles portées à Thebes, les Thebains, irritez de cet attentat, envoyerent ſur le champ une armée en Theſſalie, & comme ils étoient fâchez

Les Thebains envoyent une armée en Theſſalie, pour delivrer Pelopidas.

Cependant le Tyran les voyant ſeuls & ſans armes.] Polybe blâme extrêmement cette action de Pelopidas, qui connoiſſant, dit-il, l'injuſtice du Tyran, & ſçachant bien que tous les Tyrans ſont les ennemis irréconciliables de ceux qui tiennent pour la liberté, eut l'imprudence d'aller à lui comme Ambaſſadeur, & par-là il nuiſit beaucoup aux Thebains, & perdit toute la gloire qu'il avoit acquiſe, pour s'être confié témérairement à ceux en qui il ne devoit avoir aucune confiance.

Et comme ils étoient fâchez contre Epaminondas.] Ils étoient fâchez de ce qu'à la derniere expedition contre les Lacedemoniens dans le combat qu'il donna près de Corinthe contre les troupes, qui vouloient lui fermer le paſſage, il avoit épargné les Lacedemoniens qu'il pouvoit paſſer au fil de l'épée. Sur cela ſes en-

contre Epaminondas, ils nommerent d'autres Généraux.

Pelopidas mené prisonnier à Pheres.

Le Tyran mene cependant Pelopidas à Pheres, & les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette avanture auroit humilié sa fierté & abbatu son courage; mais Pelopidas, voyant les Habitans de Pheres très-consternez, ne cessoit de les consoler & de les exhorter à avoir bonne esperance, leur promettant que le Tyran seroit bien-tôt puni; & il envoyoit lui dire à lui-même, *qu'il étoit bien imprudent de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons Citoyens, qui ne lui avoient rien fait, & de l'épargner lui, sçachant bien qu'il ne seroit pas plutôt sorti de ses mains, qu'il lui feroit porter la peine dûë à ses crimes.* Le Tyran, étonné de cette grandeur d'ame & de cette assurance, dit: *Pourquoi Pelopidas a-t-il tant de hâte de mourir?* Ce qui étant rapporté à Pelopidas, il lui envoya faire cette réponse, *c'est afin que tu perisses d'autant plutôt, devenu encore plus l'ennemi des Dieux & des hommes.*

Sa fermeté & sa constance.

Fierté & grandeur d'ame de Pelopidas.

Genéreuse réponse de Pelopidas au Tyran de Pheres.

Depuis ce jour-là le Tyran défendit que personne ne le vît & ne lui parlât. Mais Thebé sa femme & fille de Jason, qui avoit été aussi Tyran de Pheres, ayant appris la constance & le courage de Pelopidas sur le rapport de ceux qui le gar-

nemis l'accuserent de trahison, lui firent ôter le Gouvernement de la Beotie, & furent cause qu'on l'envoya avec les troupes comme simple particulier, Diod. liv. XV.

doient, eut la curioſité de le voir & de l'entretenir. Elle alla donc dans la priſon, & d'abord, comme femme qu'elle étoit, elle ne démêla pas la bonne mine & la majeſté de ce perſonnage dans la baſſeſſe & dans la calamité où elle le voyoit; mais jugeant bien par ſes cheveux negligez, par ſes méchans habits, & par le pauvre traitement qu'on lui faiſoit, qu'il ſouffroit beaucoup, & qu'il étoit dans un état, qui répondoit mal à la gloire de ſon nom, elle ſe mit à pleurer.

Thebé, femme du Tyran, va voir Pelopidas dans la priſon.

Pelopidas, ne ſçachant pas qui elle étoit, fut d'abord ſurpris, mais après qu'on l'eut nommée, il lui parla le premier, & l'appella du nom de ſon pere; car il avoit connu familierement Jaſon, & avoit été de ſes amis. Thebé ayant commencé à lui dire : *Pelopidas, votre pauvre femme me fait grande pitié. Vous m'en faites bien davantage, Thebé,* lui répondit-il, *de ce que n'étant point priſonniere, vous ſouffrez un auſſi méchant homme qu'Alexandre.* Ce mot toucha Thebé juſqu'au vif, car elle ne ſupportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences & l'inſolence du Tyran, qui à toutes ſes autres infamies ajoutoit encore celle d'entretenir publiquement le plus jeune des freres de ſa propre femme. C'eſt pourquoi allant ſouvent voir Pelopidas, & ſe plaignant librement devant

Converſation de Thebé & de Pelopidas dans la priſon.

Thebé touchée d'un mot de Pelopidas.

Infamie du Tyran de Pheres.

Et d'abord, comme femme qu'elle étoit, elle ne démêla pas la bonne mine.] C'eſt le ſens de ce paſſage; les femmes pour l'ordinaire ne jugent que par l'exterieur, un Heros mal propre & mal vêtu leur paroîtra un pauvre homme.

lui de tous les outrages qu'elle ſouffroit, elle s'aigriſſoit de plus en plus contre ſon mari, & rempliſſoit ſon cœur de reſſentiment, d'audace, de haine, & de deſir de ſe venger.

Les Généraux que les Thebains avoient envoyez en Theſſalie y font fort mal.

Les Généraux des Thebains, qui venoient d'entrer dans la Theſſalie, n'ayant rien fait, & ayant même été obligez par leur incapacité & par leur mauvaiſe fortune, d'abandonner le païs, & de s'en retourner honteuſement & avec perte,

Condamnez chacun à une amende de cinq mille livres.

la ville de Thebes les condamna chacun à une amende de dix mille drachmes, & envoya Epaminondas en Theſſalie avec une armée.

Epaminondas envoyé en Theſſalie.

Voilà d'abord un grand mouvement parmi les Theſſaliens, réveillez & ranimez par la réputation de ce Genéral, & il s'en fallut bien peu que dès ce moment les affaires du Tyran ne fuſſent entierement ruinées, ſi grandes furent la frayeur qui tomba tout d'un coup ſur ſes Capitaines & ſur ſes amis, l'ardeur qui porta tous ſes Sujets à la revolte, & la joye qu'inſpira à tous les peuples l'attente de ce qui devoit arriver, perſonne ne doutant que le Tyran n'allât bien-tôt être puni de tous ſes crimes.

Et de s'en retourner honteuſement & avec perte.] Car le Tyran les ſuivit dans leur retraite avec ſa Cavalerie, & les harcela honteuſement & leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, ſi les ſoldats n'euſſent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas prenant la Cavalerie & l'Infanterie la plus legere, fit l'arriere-garde, & repouſſant l'ennemi, & le chargeant ſouvent à ſon tour, il acheva heureuſement la retraite, & ſauva les Beotiens. Diodor. liv. xv.

Mais

Mais Epaminondas, préferant le ſalut de Pelopidas à ſa propre réputation, & craignant que s'il pouſſoit d'abord les affaires à l'extrêmité, le Tyran au deſeſpoir ne tournât, comme une bête feroce, toute ſa rage contre ſon priſonnier, tiroit la guerre en longueur, & tournoyant tout au tour, comme pour faire ſes préparatifs, pendant ces délais il tenoit en ſuſpens le Tyran, l'amuſoit avec un tel menagement & une telle adreſſe, que par-là il ne le portoit ni à moderer ſes violences & ſes emportemens, ni à irriter ſes fureurs & ſa barbarie; car il connoiſſoit ſes cruautez & le peu de cas qu'il faiſoit de la raiſon & de la juſtice. Il ſçavoit qu'il faiſoit enterrer des hommes tout vifs, qu'il en couvroit d'autres de peaux de ſangliers & d'ours, que lâchant ſur eux ſes chiens de chaſſe, il les faiſoit déchirer, ou les tuoit à coups de fleches, & que c'étoient-là ſes jeux & ſes divertiſſemens. Dans les villes de Melibée & de Scotuſe, ſes amies & ſes alliées, il convoqua à une aſſemblée les Citoyens, & les fit environner par ſes Gardes, qui égorgerent devant lui toute leur jeuneſſe. Il conſacra la pique dont il s'étoit ſervi pour tuer ſon oncle Polyphron, & l'ayant couronnée de feſtons &

Grande prudence d'Epaminondas.

Horribles cruautez d'Alexandre Tyran de Pheres.

Villes de la Magneſie : ceci arriva la onziéme année de l'Olymp. CII.

Que par-là il ne le portoit ni à moderer ſes violences & ſes emportemens.] C'eſt le ſens de ce paſſage, qui a été très-mal traduit. Epaminondas ne vouloit pas que le Tyran moderât ſes emportemens & ſes violences, parce que ce changement auroit pû faire retourner à lui la plûpart de ſes Sujets à qui ſes cruautez avoient fait prendre les armes.

Ce Tyran sacrifia à sa pique.

de bandelettes, il lui sacrifia comme à un Dieu; & l'appella *Tychon.*

C'est-à-dire, l'heureuse.

Un jour qu'il entendoit un Acteur de réputation qui joüoit les Troades d'Euripide, il sortit promptement du théatre, & envoya dire à cet Acteur, *qu'il ne s'allarmât point, & qu'il n'en joüât pas moins bien; que s'il étoit sorti, ce n'étoit point par aucun chagrin qu'il eût contre lui, mais qu'il avoit honte que ses Citoyens le vissent pleurer des malheurs d'Hecube & d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgez.*

Il sort du Théatre n'osant voir les Troades d'Euripide, de peur d'être attendri.

Ce même Tyran si cruel, étonné de la réputation & du nom d'Epaminondas, & ébloüi de sa dignité, & de la majesté qui l'environnoit, commença à craindre, *comme un coq qui se sentant vaincu, va traînant l'aîle,* & se hâta de lui envoyer des gens pour se justifier. Mais Epaminondas ne voulut pas souffrir que les Thebains fissent ni paix ni alliance avec un si méchant homme; il lui accorda seulement une tréve de trente jours, & après avoir retiré de ses mains Pelopidas & Ismenias, il ramena ses troupes.

Epaminondas retire Pelopidas & Ismenias des mains d'Alexandre.

Sur ces entrefaites, les Thebains ayant eu le vent que les Lacedemoniens & les Atheniens avoient envoyé des Ambassadeurs au grand Roy pour conclure avec lui une ligue, ils y envoye-

Il lui sacrifia comme à un Dieu.] C'est dans cette même idée que Virgile feint que Turnus invoque sa pique.

——*Nunc ô numquam fruſtrata conatus*
Haſta meos!

rent auſſi de leur côté Pelopidas, choix plein de ſageſſe à cauſe de ſa grande réputation. Premierement dans toutes les provinces du Roy où il paſſa il étoit très-connu & très-celebre, car la Renommée n'avoit pas publié ſes combats contre les Lacedemoniens dans les premieres regions de l'Aſie ſeulement, & de loin à loin, mais d'abord après les premieres nouvelles qu'elle y eut ſemées de ſa victoire à la bataille de Leuctres, informée tous les jours de ſes nouveaux ſuccez, elle avoit porté & fait retentir ſa gloire juſqu'aux provinces les plus reculées. Enſuite quand il fut arrivé à la Cour & qu'il parut devant les Satrapes, Princes, & Capitaines qui étoient à la porte, il leur donna de l'admiration, ils diſoient tous: *Voilà cet homme qui a ôté aux Lacedemoniens l'Empire de la terre & de la mer, & réduit Sparte à ſe tenir entre le Taigete & l'Eurotas, Sparte qui depuis peu encore ſous la conduite d'Ageſilas, a fait la guerre aux Perſes & au grand Roy, & les a forcez de craindre pour les Royaumes de Suſe & d'Ecbatane.*

Pelopidas envoyé en ambaſſade auprès du grand Roy.

Les exploits de Pelopidas connus juſqu'au fond de la Perſe.

Il donne de l'admiration à la Cour du grand Roy.

Grand éloge des Spartiates fait par les Courtiſans du grand Roy.

Artaxerxe, ravi de ſon arrivée, ne chercha qu'à augmenter ſa réputation, & à le rendre encore plus grand par tous les honneurs dont il put s'aviſer, & cela par vanité & par amour propre, pour faire entendre à ſes Sujets que les plus grands perſonnages & les plus vertueux venoient lui faire

Artaxerxe ravi de l'arrivée de Pelopidas.

La vanité & l'amour propre ont ſouvent beaucoup de part aux honneurs que font les Princes.

Choix plein de ſageſſe à cauſe de ſa grande réputation.] Plutarque fait entendre clairement ici que la ſageſſe veut qu'on envoye pour Ambaſſadeurs auprès des grands Rois, des hommes conſiderables, & de la plus grande réputation.

la cour, & lui rendre hommage comme au plus grand & au plus heureux de tous les Rois. Mais après qu'il l'eut admis à ſon audience, qu'il l'eut vû, & qu'il eut entendu ſes diſcours, plus forts que ceux des Ambaſſadeurs d'Athenes, & plus ſimples que ceux des Lacedemoniens, il l'aima davantage; & comme c'eſt la coutume des Rois dans leurs affections, il ne diſſimula point l'extrême conſideration qu'il avoit pour lui, & ne cacha point aux autres Ambaſſadeurs la préference qu'il lui donnoit, & l'inclination qui le portoit à lui accorder plus de graces. Veritablement il paroiſſoit faire plus d'honneur à Antalcidas qu'à tous les autres Grecs; car un jour il prit la couronne qu'il avoit à table, & l'ayant trempée dans des eſſences précieuſes, il la lui envoya. Il ne traita pas Pelopidas avec tant de privauté & de familiarité, mais il lui envoya les preſens qui paſſoient pour les plus riches & les plus magnifiques, & lui accorda de plus toutes ſes demandes, *que tous les Grecs ſeroient libres & indépendans, qu'on repeupleroit Meſſene, & que les Thebains ſeroient reputez amis du Roy de pere en fils.*

Caractere de l'eloquence de Pelopidas.

Les Rois ne diſſimulent gueres leurs affections.

Ce que Pelopidas obtint du grand Roy.

Et comme c'eſt la coutume des Rois dans leurs affections.] C'eſt ce que ſignifient ces mots καὶ πάνυ βασιλικὸν πανῶν, que les Interprétes n'ont point entendus. Plutarque dit là une grande verité, que les Rois ne ſe contraignent point dans leurs affections, ils les déclarent & les montrent ſouvent même contre leurs interêts. Artaxerxe auroit bien pu cacher cette prédilection pour Pelopidas, & ne pas offenſer ainſi les autres Ambaſſadeurs.

Il paroiſſoit faire plus d'honneur à Antalcidas.] Je ne croi pas qu'Antalcidas fût alors à la Cour du Roy de Perſe. Plutarque s'eſt

Après des réponſes ſi favorables, il partit ſans avoir accepté de tous les preſens du Roy que ce qu'il falloit pour porter chez lui une marque de ſa faveur & de ſa bienveillance, & ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres Ambaſſadeurs des Grecs. Les Atheniens firent le procès à Timagoras, & le condamnerent à la mort avec juſtice, s'ils le firent mourir pour la quantité de preſens qu'il avoit reçus, car il n'accepta pas ſeulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique & des Eſclaves pour le faire, comme les Grecs n'étant point aſſez adroits dans cet art-là. Il reçut auſſi quatre-vingt vaches & des Bergers pour les ſoigner, comme ayant beſoin de prendre du lait pour quelque maladie, & enfin à ſon départ il ſe fit porter en chaiſe juſqu'à la mer aux dépens du Roy, qui donna quatre talens à ſes porteurs.

Deſintereſſemens de Pelopidas.

Les Atheniens condamnent à la mort leur Ambaſſadeur pour avoir accepté des preſens.

Les Grecs groſſiers encore, & peu adroits à faire un lit du tems de Pelopidas.

Ambaſſadeur des Atheniens porté en chaiſe depuis la Cour du Roy de Perſe juſqu'à la mer.

Mais il ſemble que ce ne furent pas ces preſens reçus qui irriterent le plus les Atheniens, puiſqu'Epicrate le portefaix, ayant avoüé dans l'aſſemblée publique, non-ſeulement qu'il avoit reçu des preſens du Roy, mais encore qu'il étoit d'avis

Le Roy donna à ſes porteurs quatre mille écus.

Plaiſant avis d'Epicrate le portefaix.

trompé, ou bien il avoit écrit *il paroiſſoit faire plus d'honneur à Timagoras*, car Timagoras étoit celui que le Roy honoroit le plus après Pelopidas, Τιμαγόρας ἐτιμᾶτο δεύτερα μετὰ τὴς Πελοπίδαν. Xenoph. p. 486.

Puiſqu'Epicrate le portefaix.] La baſſeſſe de cet emploi a fait croire que le mot σκευοφόρε du texte étoit corrompu, parce qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable que le grand Roy eût eu une attention particuliere pour un homme ſi vil, ni qu'un homme ſi vil ſe fût mêlé d'ouvrir un avis, comme celui que Plutarque rapporte, c'eſt pourquoi au lieu de

qu'on fît un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes, qu'on éliſoit tous les ans, on éliroit neuf Ambaſſadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres d'entre le peuple, & qu'on les envoyeroit au Roy afin qu'ils revinſſent riches, le peuple n'en fit que rire. Mais ce qui les piqua davantage, ce fut que les Thebains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé, en quoi ils ne conſideroient pas aſſez la grande réputation de Pelopidas, & ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte & plus efficace pour perſuader, que toutes les harangues & tous les traits de Rhétorique des autres Ambaſſadeurs, ſurtout auprès d'un Prince accoutumé toujours à careſſer & à menager les plus forts.

Difference d'un Ambaſſadeur de réputation à un autre, pour le ſuccès de la negociation.

σκευοφόρῳ *portefaix*, on a voulu corriger σακεσφόρῳ *ſcutarii, écuyer;* Mais cette correction ne me paroît pas fondée. Le grand Roy avoit fort bien pû étendre ſes liberalitez juſques ſur cet homme, quelque vile que fût ſa profeſſion. Et l'on ſçait qu'à Athenes dans les aſſemblées le moindre du peuple pouvoit propoſer tout ce qui lui venoit dans la tête. Et plus le perſonnage eſt vil, plus l'avis qu'il propoſe, eſt plaiſant & ſert au ridicule. Je ſuis pourtant obligé de dire qu'Ariſtophane parle de cet Epicrate dans la ſeconde ſcene du premier acte de ſa piece intitulée: ἐκκλησιάσουσαι, *concionantes*, & que ſur cela le Scholiaſte dit que cet Epicrate étoit un harangueur du peuple, & qu'à cauſe de ſa grande barbe, il étoit appellé σακεσφόρος, *Ecuyer*, & il cite ce paſſage de Platon Poëte comique, ἄναξ ὑπήνης Ἐπίκρατες σακεσφόρε. Mais ce paſſage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fût appellé σακεσφόρος, *Ecuyer*, à cauſe de ſa grande barbe. La grande barbe étoit-elle la marque & le caractere des Ecuyers? Je crois que le paſſage de ce Scoliaſte eſt corrompu.

Mais ce qui les piqua davantage, ce fut que les Thebains avoient obtenu.] Plutarque ne dit pas la veritable raiſon que Xenophon nous apprend dans ſon VIIe. l. les Atheniens firent mou-

L'eſtime & la bienveillance que les Thebains avoient pour Pelopidas, ne furent pas peu augmentées par cette ambaſſade, qui avoit procuré l'affranchiſſement des Grecs & le rétabliſſement de Meſſene, & il en reçut de grands témoignages à ſon retour.

L'eſtime des Thebains redouble pour Pelopidas après le grand ſuccès de ſon ambaſſade.

Alexandre, Tyran de Pheres, étoit retombé dans ſon naturel, il avoit ruiné pluſieurs villes de Theſſalie, & mis garniſon dans celles des Phtiotes, des Achéens, & des Magneſiens. Ces villes informées du retour de Pelopidas, députerent en même-tems à Thebes pour demander un ſecours de troupes & ce Genéral. Les Thebains firent un décret qui leur accordoit tout ce qu'ils demandoient.

Le Tyran de Pheres retombe dans ſon naturel.

Les villes de Theſſalie envoyent demander des troupes à Thebes, & Pelopidas pour General.

Toutes choſes ſe trouvant donc bientôt prêtes, & le Genéral en état de partir, tout à coup le ſoleil vint à s'éclipſer, & les ténébres à couvrir en plein jour la ville de Thebes. Pelopidas, qui vit ſes Citoyens troublez de ce ſigne, ne crut pas devoir les contraindre à partir dans cette frayeur & dans cette conſternation, qui leur ôtoient toute eſperance, ni expoſer ſept mille Thebains, mais il ſe donna lui ſeul aux Theſſaliens, & prenant avec lui trois cens chevaux Thebains ou étrangers, qui voulurent le ſuivre, il partit contre les défenſes des Devins, & malgré les autres Ci-

Les Thebains troublez d'une éclipſe de ſoleil.

Pelopidas laiſſe les troupes à Thebes, & marche ſeul avec trois cens chevaux.

rir Timagoras, parce qu'à ſon retour Leon ſon Collegue dans la même ambaſſade, l'accuſa d'avoir refuſé de loger avec lui, & d'avoir été d'intelligence avec Pelopidas. En effet il avoit confirmé tout ce que Pelopidas avoit dit à l'avantage des Thebains.

toyens, qui vouloient le retenir, car ils croyoient que cette éclipſe étoit un prodige conſiderable, & qui menaçoit un grand homme comme lui; mais outre que Pelopidas étoit aigri contre Alexandre par le reſſentiment des outrages qu'il en avoit reçus, il eſperoit trouver un grand deſordre & de grandes broüilleries dans ſa maiſon à cauſe des converſations qu'il avoit euës avec ſa femme Thebé; & ce qui l'excitoit & l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté de l'action même, car tous ſes deſirs & toute ſon ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que dans le même-tems que les Lacedemoniens envoyoient à Denys le Tyran des Generaux & des Capitaines, & que d'un autre côté les Atheniens étoient comme à la ſolde d'Alexandre, & lui avoient érigé une Statuë de bronze, comme à leur bienfaiteur, les Thebains étoient les ſeuls qui faiſoient la guerre pour délivrer les opprimez, & pour exterminer parmi les Grecs tous les gouvernemens violens & injuſtes.

Superſtition bien ancienne de croire que les eclipſes menacent les premieres têtes de l'Etat.

Noble ambition de Pelopidas.

Au jeune Denys.

Ils avoient toujours envoyé des troupes à ce Tyran.

Grand eloge des Thebains.

Après avoir donc aſſemblé ſon armée à Pharſale, il marcha contre le Tyran. Celui-ci voyant que Pelopidas n'avoit que peu de Thebains, & que lui il avoit une Infanterie le double plus forte que celle des Theſſaliens, il alla à ſa rencontre juſqu'auprès du temple de Thetis. Là quelqu'un ayant dit à Pelopidas, que le Tyran venoit à lui avec une groſſe armée, *tant mieux*, lui répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre.*

Le Tyran marche contre Pelopidas à la tête de ſes troupes.

Mot de Pelopidas ſur le grand nombre d'ennemis qui venoient contre lui.

En

En cet endroit près du lieu qu'on appelle Cynoſcephales, (*Têtes de chien*) il y avoit deux collines fort élevées & fort droites, qui ſont oppoſées l'une à l'autre au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces deux collines par leur Infanterie, & en même tems Pelopidas ordonne à ſa Cavalerie de charger celle des ennemis qui étoit fort bonne. Cette Cavalerie de Pelopidas enfonça celle d'Alexandre ; & comme elle la pourſuivoit dans la plaine, on vit tout à coup Alexandre ſur le haut des collines qui avoit dévancé l'Infanterie des Theſſaliens, & qui tombant rudement ſur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs & ces retranchemens, tuoit les plus avancez, & repouſſoit les autres, qui chargez de bleſſures, étoient obligez de reculer. Ce que voyant Pelopidas, il rappella ſa Cavalerie, lui commanda de fondre ſur les ennemis qui étoient en bataille, & prenant ſon bouclier, il courut à ceux qui combattoient ſur les collines.

Bataille de Cynoſcephales où Pelopidas eſt tué après des actions heroïques.

Il eut bientôt percé ſon Infanterie, & paſſant dans un moment de la queuë à la tête, il redonna à ſes gens une telle vigueur & un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient ; ils ſoutinrent deux ou trois charges ſans s'ébranler ; mais lorſqu'ils virent que cette Infanterie pouſſoit toujours en avant, & que la Cavalerie, revenuë de ſa pourſuite, venoit la ſoutenir, ils commencerent à lâcher le pied, en ſe retirant à pas lents, & fai-

ſant toujours face. Alors Pelopidas voyant de deſſus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui veritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier, & à ſe mettre en deſordre, il s'arrêta, & ſe retint quelque tems, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut apperçu à ſon aîle droite, où il rallioit & encourageoit ſes troupes mercenaires, il ne laiſſa plus ſa raiſon maîtreſſe de ſa colere, mais enflammé à cette vûë, & abandonnant à ſon reſſentiment ſeul le ſoin de ſa vie, & toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ſes bataillons & courut de toute ſa force, en appellant & défiant Alexandre. Le Tyran ne répondit point à ſon défi, & n'oſa l'attendre, mais alla ſe cacher dans le bataillon de ſes Gardes. Ses ſoldats mercenaires ayant voulu faire ferme, les premiers rangs furent d'abord enfoncez par Pelopidas, & la plûpart tuez ſur la place; les autres ſe battant de loin percerent enfin ſes armes, & lui enfoncerent leurs piques dans l'eſtomac. Les Theſſaliens affligez de le voir ſi mal mené, deſcendirent des collines pour courir à ſon ſecours, mais il étoit déja tombé mort quand ils arriverent. Alors l'Infanterie & la Cavalerie ſe tournant ſur le corps de bataille, le mirent en déroute, le pourſuivirent fort loin, & couvrirent la plaine de morts, car ils tuerent plus de trois mille hommes. Or que les Thebains, qui ſe trouverent à la mort de Pelopidas, en témoignaſſent une grande af-

Action imprudente de Pelopidas.

Le Tyran n'oſe l'attendre, & ſe retire dans le bataillon de ſes Gardes. Tyrans ordinairement poltrons.

Mort de Pelopidas.

fliction, & qu'ils l'appellaſſent *leur pere, leur ſauveur, & leur maître dans les plus grandes & les plus belles choſes*, cela n'eſt pas bien étonnant, puiſque les Theſſaliens & les alliez, après avoir ſurpaſſé par leurs décrets en ſa faveur tous les plus grands honneurs que l'on puiſſe rendre à la vertu humaine, témoignerent encore plus par leur douleur l'affection qu'ils avoient pour lui. Car on dit que tous ceux qui ſe trouverent à ce combat, ſitôt qu'ils eurent appris ſa mort, ne dépoüillerent point la cuiraſſe, ne débriderent point leurs chevaux, ne firent point bander leurs bleſſures, mais accourant tous avec leurs armes auprès du mort, comme s'il avoit eu encore du ſentiment, ils ſe mirent à entaſſer autour de ſon corps les dépoüilles des ennemis, couperent les crins à leurs chevaux, & ſe couperent à eux-mêmes les cheveux. Et de ceux qui ſe retirerent dans leurs tentes, il n'y en eut pas un qui allumât du feu, ni qui préparât ſon ſouper; le ſilence & la conſternation regnoient dans toute l'armée, comme ſi elle n'avoit pas remporté une victoire très-grande & très-glorieuſe, mais qu'elle eût été défaite & priſe par le Tyran.

Titres glorieux que les Thebains donnent à Pelopidas.

Douleur des Theſſaliens pour la mort de Pelopidas.

De toutes les villes, qui étoient ſur ſon paſſage, dès que les nouvelles de ſa mort y furent portées, il en ſortit les Magiſtrats, les jeunes gens, les enfans, & les Prêtres qui allerent au-devant pour recevoir ſon corps, portant des trophées, des couronnes & des armures toutes d'or, & quand

Honneurs que toutes les villes firent à ſon corps ſur ſon paſſage.

le tems de faire ſes funerailles fut venu, les plus âgez des Theſſaliens demanderent aux Thebains la permiſſion de l'inhumer & de faire ſeuls ſes obſeques. L'un d'eux porta la parole, & dit : *Seigneurs nos alliez, nous vous demandons une grace, qui nous ſera un très-grand honneur, & qui nous apportera une conſolation ſinguliere dans cette affreuſe calamité. Ce n'eſt point Pelopidas vivant que les Theſſaliens demandent d'accompagner, ce n'eſt point à Pelopidas voyant & ſentant ce qu'on fait pour lui, qu'ils veulent rendre les honneurs dûs à ſon merite, c'eſt à Pelopidas mort qu'ils demandent la grace de toucher ; ſi vous leur accordez ce privilege de toucher ſeuls ſon corps, de le laver, de l'orner, & de l'inhumer, nous vous croirons perſuadez que nous ſentons que ce malheur commun eſt encore plus grand pour les Theſſaliens que pour les Thebains. Car pour vous, vous avez perdu ſeulement un bon Genéral, & nous avec ce bon Genéral, nous avons perdu toute eſperance de recouvrer notre liberté ; car, comment oſerons-nous vous demander un autre Capitaine après que nous ne vous avons pas rendu Pelopidas?*

Les Theſſaliens demandent l'honneur de faire ſeuls les obſeques de Pelopidas.

Le diſcours qu'ils firent pour l'obtenir.

Les Thebains touchez de leurs prieres, leur accorderent leur demande, & jamais il n'y a eu de funerailles plus magnifiques, au moins au ju-

Les Thebains leur accordent leurs prieres.

Ce n'eſt point Pelopidas vivant que les Theſſaliens demandent d'accompagner.] Car ſi c'étoit à Pelopidas vivant, qu'ils vouluſſent faire de grands honneurs, on pourroit croire que ce ſeroit par interêt & pour gagner ſon affection ; mais c'eſt à Pelopidas mort qu'ils veulent rendre ces devoirs, ce n'eſt donc que par amour & par reconnoiſſance. Ce diſcours eſt très-touchant, mais il avoit été défiguré dans les traductions.

gement de ceux qui ne font pas conſiſter la magnificence dans l'yvoire, l'or, la pourpre, comme un Philiſtus, qui s'amuſe à loüer & à admirer l'enterrement de Denys le Tyran, qui ne fut à proprement parler que comme une pompeuſe cataſtrophe d'une Tragedie ſanglante, c'eſt-à-dire, de ſa tyrannie. Et Alexandre le Grand, après la mort d'Hepheſtion, ne ſe contenta pas de faire couper les crins à ſes chevaux & à ſes mulets, il fit raſer les creneaux des murailles, afin que les villes paruſſent pleurer & être en deüil, en quittant ainſi leurs ornemens pour prendre une figure triſte & abjecte. Mais toutes ces magnificences affectées, n'étant que les ordres de maîtres à qui on n'oſe deſobéir, & ne s'executant que par ne-

En quoi conſiſtoit la magnificence des funerailles de Pelopidas.

Philiſtus blâmé avec raiſon par Plutarque.

Alexandre le Grand blâmé.

Beau jugement de Plutarque ſur les honneurs extorquez & forcez.

Comme un Philiſtus.] Il étoit Hiſtorien, & homme de guerre. Il avoit ſervi ſous le vieux Denys, dont il fit la vie en ſix livres; il ſervit encore ſous le jeune Denys, & ayant été vaincu par Dion dans un combat, il ſe tua lui-même. Plutarque le blâme ici avec raiſon de s'être amuſé à loüer & à admirer la pompe de l'enterrement de Denys le Tyran, au lieu qu'il avoit dû la condamner & la deteſter.

Qui ne fut à proprement parler que comme une pompeuſe cataſtrophe.] Le Grec dit, *qui ne fut que comme l'Exode Théatrale d'une grande Tragedie qui fut ſa Tyrannie.* L'Exode, c'eſt la derniere partie de la Tragedie, le dénoüement de la piece. On peut voir les remarques ſur le XIIe. ch. de la Poëtique d'Ariſtote. Plutarque l'employe dans le même ſens dans la vie d'Alexandre, mais dans la vie de Craſſus, il l'employe dans le ſens que lui donnoient les Romains, comme on le verra dans les Remarques.

Mais toutes ces magnificences affectées n'étant que les ordres de maîtres.] Il n'y a de veritables honneurs que ceux que les peuples rendent de leur franche volonté, par un ſentiment interieur & par reconnoiſſance, les honneurs ordonnez ne ſont point des honneurs pour le mort, mais des marques de ſervitude pour ceux qui les rendent.

ceſſité & toujours avec une forte envie contre ceux pour qui on les fait, & une haine furieuſe contre ceux qui les extorquent, ne ſont jamais les témoignages d'une veritable affection, & d'un honneur ſincere, mais la montre du faſte barbare, du luxe, & de l'oſtentation de gens qui employent leur bien & celui des autres à des choſes vaines, & peu dignes de nos deſirs; au lieu qu'un homme d'Etat mort dans une terre étrangere, loin de ſa femme, de ſes enfans, & de ſa famille, & qui, ſans que perſonne le demande, ſans que perſonne y force, eſt reçu, accompagné, porté, & couronné par tant de peuples, par tant de villes, qui ambitionnent cet honneur, & qui ſe relayent, voilà ce qu'on peut appeller avec juſtice le bonheur très-parfait. *Car*, comme diſoit Eſope, *la mort qui emporte les hommes dans leur plus grande proſperité, n'eſt nullement malheureuſe, au-contraire elle eſt très-heureuſe, car elle met les belles actions des*

Ce qu'on peut appeller un bonheur très-parfait.

Mort au milieu de la proſperité, & très-heureuſe, & pourquoi.

Et qui ſans que perſonne le demande, ſans que perſonne y force, eſt reçu, accompagné, porté, & couronné par tant de peuples.] Avec quelle noble ſimplicité Plutarque raſſemble ici en deux lignes tout ce qui peut relever la gloire de la mort de Pelopidas, & la magnificence de ſes obſeques!

Au-contraire elle eſt très-heureuſe.] Ce jugement eſt très-vrai, & ne peut être combattu que par l'amour exceſſif & ſans raiſon que les hommes ont pour la vie. Dans l'Eunuque de Terence, Cherea, pouſſé par ce ſentiment naturel, s'écrie dans l'excès de ſa joye:

Nunc tempus profecto eſt cum perpeti me poſſum interfici
Ne hoc gaudium contaminet vita ægritudine aliqua.

C'eſt preſentement que je mourrois volontiers, & que je ſouffrirois qu'on me tuât, de peur qu'une plus longue vie ne corrompe cette joye par quelque chagrin. Act. III. ſc. V.

gens de bien en ſureté & à couvert des revers de la Fortune. C'eſt pourquoi ce Spartiate parla encore mieux, qui rencontrant un jour Diagoras, qui avoit vaincu aux jeux Olympiques, & qui avoit vû couronner dans ces mêmes jeux ſes fils, & les fils de ſes fils, & ceux de ſes filles, lui dit, en l'embraſſant, *meurs, Diagoras, meurs promptement, car auſſi-bien ne monteras-tu pas au Ciel.* Cependant y a-t-il quelqu'un qui mettant enſemble toutes les victoires Olympiques, & Pythiques, osât les comparer à un ſeul des combats que Pelopidas donna, & dans leſquels il fut toujours vainqueur; de maniere, qu'après avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie dans la gloire & dans les honneurs, nommé pour la treiziéme fois Gouverneur & Genéral de la Beotie, il expira au milieu d'un grand exploit qui exterminoit un Tyran, & rendoit la liberté à toute la Theſſalie?

Beau mot d'un Spartiate à Diagoras.

Sage jugement de Plutarque ſur les victoires des jeux de la Grece.

Si ſa mort fut douloureuſe à ſes alliez, elle leur fut encore plus profitable, car les Thebains ayant appris la perte qu'ils venoient de faire, & enflammez du deſir de ſe venger ſans délai, envoyerent très-promptement une armée de ſept mille hommes de pied, & de ſept cens chevaux, ſous la conduite de Malcitas & de Diogiton, qui ſurprenant Alexandre réduit à l'étroit, & tout conſterné de la défaite de ſon armée, l'obligerent de rendre aux Theſſaliens les villes qu'il leur avoit priſes, de laiſſer les Magneſiens, les Phtiotes, & les Achéens en liberté, de retirer ſes garniſons

Les Thebains envoyent une armée en Theſſalie pour venger la mort de Pelopidas.

Le Tyran obligé de ſubir les conditions qu'il plut aux Thebains de lui impoſer.

de leur païs, & de jurer qu'il obéiroit toujours aux Thebains, & qu'il marcheroit ſous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

Comment les Dieux le punirent de tout ce qu'il avoit fait à Pelopidas.

Les Thebains ſe contenterent de ces conditions; mais il eſt à propos de raconter ici la peine que les Dieux firent ſouffrir bientôt après au Tyran pour tout ce qu'il avoit fait à Pelopidas. Nous avons déja dit que ſa femme Thebé avoit été inſtruite par lui à ne pas redouter cet éclat exterieur, & cet appareil de tyrannie, quoiqu'elle fût environnée des Satellites & des Bannis qui gardoient le Tyran. Thebé, qui avoit profité de ces leçons, & qui d'ailleurs craignoit la perfidie & haïſſoit mortellement la cruauté de ſon mari, fait avec ſes trois freres Tiſiphone, Pytholaus, & Lycophron un complot de le tuer, & l'execute de cette maniere: Tout le Palais du Tyran étoit rempli de Gardes qui veilloient toute la nuit, il n'y avoit qu'une chambre haute, qui étoit gardée par un chien enchaîné, très-dangereux, & qui ne reconnoiſſoit que le Maître, la Maîtreſſe, & un ſeul Eſclave qui lui donnoit à manger.

Thebé conſpire avec ſes trois freres pour tuer le Tyran ſon mari.

Précaution que le Tyran avoit priſe pour ſa ſureté.

Comment Thebé conduiſit ſon entrepriſe.

Le tems pris pour l'execution étant venu, Thebé enferme ſes freres pendant le jour dans une chambre voiſine, & entrant ſeule, ſelon ſa coutume, dans la chambre d'Alexandre, qu'elle

Avec ſes trois freres Tiſiphone, Pytholaus & Lycophron.] Tiſiphone étoit l'aîné. En cette qualité il ſucceda à Alexandre, & il regnoit dans le tems que Xenophon écrivoit cette Hiſtoire. Xenophon mourut l'année ſuivante, qui étoit la premiere ou la ſeconde de l'Olymp. CV.

trouve

trouve endormi, elle ſort un moment après, ordonne à l'eſclave d'emmener le chien dehors, parce que ſon mari vouloit dormir en repos, & de peur que l'échelle, par où il falloit monter, ne fît du bruit quand ſes freres monteroient, elle emmaillota de laine les échelons. Tout étant ainſi préparé, elle fait monter tout doucement ſes freres armez de poignards, & les laiſſant à la porte qui étoit entr'ouverte, elle rentre, & prenant le cimeterre qui étoit pendu au chevet, elle le leur montre, c'étoit le ſignal dont ils étoient convenus pour marquer que le Tyran étoit aſſoupi, & qu'il dormoit tranquilement.

Les freres de Thebé ſaiſis de frayeur au moment de l'execution.

Thebé les menace & les ranime.

Sur le point de l'execution, ces jeunes gens ſe trouvent ſaiſis de frayeur & n'oſent avancer; Thebé ſe met en colere, les appelle lâches, & leur fait des ſermens horribles qu'elle va éveiller Alexandre & lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment, elle les fait entrer, les mene près du lit, & tient elle-même la lampe. L'un prend le Tyran par les pieds qu'il ſerre de toute ſa force, l'autre le prend par les cheveux, & le troiſiéme le frappe à grands coups de poignard, & le tuë; mort peut-être trop douce & trop prompte pour un monſtre ſi abominable & ſi cruel, mais pourtant proportionnée & conforme à ſes injuſtices & à ſes cruautez, ſi l'on en conſidere les circonſtances & les ſuites, car c'eſt le

Le Tyran eſt tuë.

Belle reflexion de Plutarque ſur cette mort.

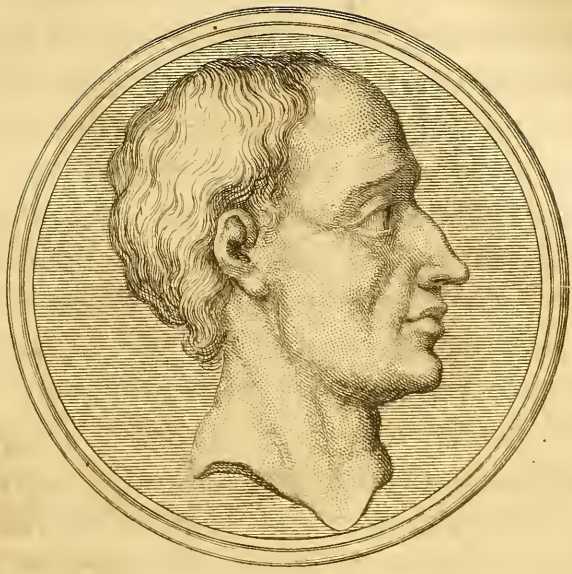
Mais pourtant proportionnée & conforme à ſes injuſtices & à ſes cruautez, ſi l'on en conſidere, &c. Ce jugement de Plutarque eſt

Alexandre, le premier des Tyrans aſſaſſiné par ſa femme.

premier des Tyrans qui ait été aſſaſſiné par ſa propre femme; & après ſa mort ſon corps fut expoſé à toutes ſortes d'outrages, foulé aux pieds par ſes Sujets, & abandonné en proye aux chiens & aux vautours.

remarquable, il ne compte pour rien la mort, mais il compte pour beaucoup les circonſtances & les ſuites. Que ce Tyran de Pheres ſoit aſſaſſiné, ce n'eſt pas une punition ſuffiſante pour un tel monſtre; mais qu'il ſoit aſſaſſiné par ſa femme, & que ſon cadavre, après avoir eſſuyé tous les outrages d'un peuple irrité, ſoit jetté à la voyrie, & abandonné aux chiens & aux vautours, voilà le digne ſalaire de ſes injuſtices & de ſes crimes; car dans tous les tems on a regardé cette fin comme une malédiction dûë aux injuſtes & aux ſcelerats.

Fin de la vie de Pelopidas.



MARCELLUS.

MARCUS CLAUDIUS, qui fut cinq fois Conſul, étoit fils de Marcus, & il fut le premier de ſa Maiſon qu'on appella *Marcellus*, c'eſt-à-dire, *Martial*, comme l'écrit Poſidonius. En effet il avoit beaucoup d'experience & de capacité dans l'Art militaire; il étoit vigoureux & diſpos de ſa perſonne, hardi, &

Qu'on appella Marcellus, c'eſt-à-dire, Martial.] Les Romains aimoient fort les noms & les ſurnoms tirez de Mars, qu'ils regardoient comme l'Auteur de leur origine, de-là ſont venus, *Marcus*, *Marcius*, *Mamers*, *Mamercus*, *& Marcellus*.

homme de main, & naturellement porté à la guerre. Mais cette fierté & cette hauteur, que lui inſpiroit ſon courage, il ne les faiſoit paroître que dans les combats; dans tout le reſte il étoit poſé, doux & humain, & ſi amoureux des diſciplines Grecques, & de l'éloquence, qu'il admiroit & honoroit ceux qui s'y diſtinguoient, mais il n'y fit pas autant de progrès qu'il auroit deſiré, à cauſe de ſes grandes occupations, qui l'empêcherent de s'y appliquer entierement. Car ſi jamais Dieu a donné aux hommes *depuis leur enfance juſqu'à leur vieilleſſe*, comme dit Homere, *des guerres difficiles à démêler*, ce fut aux premiers des Romains de ce ſiécle-là. Dans l'enfance ils eurent à combattre contre les Carthaginois pour la Sicile; dans l'âge viril contre les Gaulois pour l'Italie même; & dans la vieilleſſe encore contre les Carthaginois & contre Annibal; car ils n'eurent pas, comme les autres, le privilege de l'âge qui diſpenſoit d'aller à la guerre, mais leur nobleſſe & leur valeur les firent appeller ſans relâche au commandement des armées.

On ne doit témoigner ſa fierté que dans les combats.

Marcellus amoureux des lettres grecques & de l'éloquence.

Ce qui l'empêcha d'y faire des progrez.

Paſſage d'Homere appliqué aux Romains.

Guerres que les Romains eurent à ſoutenir depuis leur enfance juſqu'à leur vieilleſſe.

Pour Marcellus, il n'y avoit point de combat auquel il ne fût très-exercé & très-adroit, mais

Depuis leur enfance juſqu'à leur vieilleſſe, comme dit Homere, des guerres difficiles à démêler.] Ce paſſage d'Homere eſt dans le XIV. l. de l'Iliade où Ulyſſe dit à Agamemnon, qui conſeilloit de s'enfuir: *Plût à Dieu que vous fuſſiez à la tête d'une armée compoſée de lâches, & que vous ne nous commandaſſiez pas, nous à qui Jupiter a donné à démêler depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe les guerres les plus difficiles, ou à y perir tous, juſqu'au dernier.*

il se surpassoit lui-même & étoit surtout redoutable dans les combats singuliers; jamais il ne refusa aucun défi & tua tous ceux qui l'appellerent. *C'est-à-dire, aucun défi des ennemis.* En Sicile, voyant son frere Otacilius en danger, il le couvrit de son bouclier, tua tous ceux qui se jettoient sur lui, & lui sauva la vie. *Marcellus sauve son frere Otacilius dans un combat.* Par toutes ces belles actions il merita encore jeune les couronnes & les autres presens dont les Généraux recompensent la valeur; & sa réputation croissant de jour à autre, le peuple le nomma Edile du premier ordre, & les Prêtres le créerent Augure. C'est une sorte de Sacerdoce auquel la Loy donne l'Intendance de la Divination qui se tire des oiseaux. *Marcellus nommé Edile Curule.* *Fait Augure.*

Pendant son Edilité, il fut obligé malgré lui d'intenter un procès. Il avoit un fils fort jeune, qui portoit même nom que lui, & qui étoit d'une beauté singuliere, mais si sage & si bien élevé, qu'il faisoit l'admiration de ses Citoyens. Capitolinus, Collegue de Marcellus dans l'Edilité, homme très-insolent & très-corrompu, devint amoureux de cet enfant, & lui déclara sa passion. Cet enfant rejetta d'abord de lui-même ses propositions, sans en parler à personne; mais voyant qu'il ne se rebutoit point, & qu'il continuoit de le solliciter, il le déclara à son pere. Marcellus, outré de cette injure, défere Capitolinus au Senat; Capitolinus employe toutes sortes de chicanes & de ruses pour éloigner le jugement, & en appelle aux Tribuns; mais les Tribuns ne recevant point son appel, il prend le parti de nier le fait. Comme *Procès qu'il fit à son Collegue Capitolinus.* *Capitolinus, homme fort corrompu.* *Sagesse du fils de Marcellus.* *Marcellus défere Capitolinus au Senat.*

il n'y avoit nuls témoins, qui euſſent entendu les propos qu'il avoit tenus à l'enfant, le Senat ordonna que l'enfant comparoîtroit, & ſeroit entendu. Dès qu'il ſe preſenta, ſa rougeur, ſes larmes, & ſa pudeur mêlée de colere & d'indignation, firent qu'on ne demanda pas d'autres preuves. Capitolinus fut condamné à une groſſe amende envers Marcellus, qui en fit faire une table de change toute d'argent, & la conſacra aux Dieux.

La rougeur, les larmes & la pudeur d'un enfant priſes pour des preuves de l'outrage qu'on avoit voulu lui faire.

A peine la premiere guerre Punique, qui avoit duré vingt-deux ans, étoit-elle finie, que voici

Qui en fit faire une table de change toute d'argent.] Pour marquer que cet accident étoit arrivé pendant ſon Edilité; car les Ediles preſidoient à tout ce qui concernoit le commerce. Cependant j'avoüe que ce mot ἀργυραμοιβία m'eſt inconnu, & que je n'en ai vû nulle part aucun exemple. Je recevrois volontiers la leçon d'un manuſcrit, ἀργυρᾶ λοιβεῖα *qui en fit faire des burettes d'argent*, λοιβεῖα étoient les petits vaſes avec leſquels on faiſoit les libations, & que l'on appelloit autrement λοιβίδες & σπονδεῖα.

A peine la premiere guerre Punique, qui avoit duré vingt-deux ans.] Plutarque confond un peu ici les tems. La premiere guerre Punique dura vingt-quatre ans, car elle commença l'an de Rome 489. & le traité avec les Carthaginois fut fait l'an 512, les Gaulois ſe tenoient encore alors en repos, ils ne commencerent à remuer que quatre ans après; ils s'avancerent juſqu'à Rimini; mais les Boyens s'étant mutinez contre leurs Chefs, tuërent les Rois Ates & Galates, & ayant enſuite tourné leurs armes contr'eux-mêmes, ils ſe défirent reciproquement, & ceux qui reſterent de cette défaite ſe retirerent chez eux. Cinq ans après les Gaulois recommencerent à ſe préparer à la guerre, ſur ce que Flaminius avoit fait partager les terres des Piceniens, qu'ils avoient ôtées aux Senonois dans la Gaule Ciſalpine. Ces préparatifs durerent long-tems, & ce ne fut que huit ans après ce partage des terres que la guerre commença veritablement, ſous les Chefs Congolitan & Aneroeſte pendant le Conſulat de L. Æmilius Papus, & de C. Atilius Re-

Rome engagée dans une nouvelle guerre contre les Gaulois. Les Insubriens, nation Celtique, qui habitent en deçà des Alpes, & qui sont très-puissans par eux-mêmes, appellent encore à leur secours les forces de leurs voisins, & surtout celles des Gaulois qui vendent leurs services à ceux qui veulent les acheter & qui sont appellez Gesates. Et ce qui parut une chose merveilleuse & un effet de la bonne fortune de Rome, ce fut que cette guerre Celtique n'étoit pas venu fondre sur les Romains pendant qu'ils étoient occupez à la guerre contre les Carthaginois, & que les Gaulois s'étant tenus en repos pendant tout le tems que cette guerre avoit duré, comme si veritablement ils avoient attendu pour relever le vaincu, & ne s'étoient presentez contre les Romains qu'après leur victoire, & lorsqu'ils n'avoient plus d'ennemis sur les bras. Cependant cette guerre ne laissa pas de donner beaucoup de frayeur, tant à cause du voisinage de cette Nation qui venoit contr'eux, comme de plein pied, qu'à cause de son ancienne réputation & de son courage; car ce sont les ennemis que les Romains ont toujours le plus redoutez, se souvenant qu'autrefois ils s'étoient rendu maîtres de Rome, & que dès ce tems-là on avoit fait une loy, qui portoit que les Prêtres seroient dispensez de prendre les armes,

Les Milanois.

Les Gaulois Gesates vendent leurs services.

Effet merveilleux de la bonne fortune de Rome.

Grande faute des Gaulois.

La seule occasion où les Prêtres en Italie étoient obligez de prendre les armes.

gulus, l'an de Rome 528. la troisiéme année de l'Olympiade CXXXVIII. Polyb. liv. 2. Cet éclaircissement étoit necessaire pour entrer dans le fait que Plutarque raconte ici.

excepté ſi les Gaulois venoient encore porter la guerre en Italie.

Mais ce qui marquoit le plus la frayeur des Romains, c'eſt d'un côté les grands préparatifs qu'ils firent dans cette occaſion; car on dit qu'on n'avoit jamais vû auparavant, & qu'on ne vit jamais depuis tant de milliers de Romains en armes; & de l'autre côté les nouveautez qu'ils introduiſirent dans leurs ſacrifices; car eux, qui n'avoient jamais rien admis de barbare, ni d'étranger dans leurs mœurs, ni dans leurs coutumes, mais qui avoient reçu les opinions & les diſciplines des Grecs, & qui dans le ſervice des Dieux & dans tout leur culte ne reſpiroient que douceur & qu'humanité, alors à l'approche de cette guerre ils ſe virent forcez d'obéir à certains Oracles contenus dans les livres des Sibylles, & ſe porterent à enterrer tout vivans dans le marché aux bœufs deux Grecs, homme & femme, & deux Gaulois de même, auſquels ils font encore aujourd'hui dans le mois de Novembre des ſacrifices ſecrets, que le peuple n'a pas la liberté de voir.

Selon Polybe ils avoient ſept cens mille hommes de pied, & ſoixante-dix mille chevaux.

Les Romains enterrerent des hommes vivans.

Dans les premiers combats qui ſe donnerent,

Et ſe porterent à enterrer tout vivans.] Ils firent encore ce même ſacrifice au commencement de la ſeconde guerre Punique, qui ſuivit celle-ci; car Tite-Live parle de ces deux ſacrifices, liv. XXII. 57. *Interim ex fatalibus libris ſacrificia aliquot extraordinaria facta, inter quæ Gallus & Galla, Græcus & Græca, in foro Boario ſub terra vivi demiſſi ſunt in locum ſaxo conſeptum, ibi ante hoſtiis humanis, minimè Romano ſacro imbutum.* Par ces mots *ibi ante, &c.* il indique le ſacrifice fait au commencement de la guerre contre les Gaulois, dont Plutarque parle.

les

les Romains remporterent de grandes victoires, & furent auſſi très-ſouvent défaits, mais ni ces bons, ni ces mauvais ſuccez ne terminerent la guerre, & n'aboutirent à aucun traité. Les Conſuls Flaminius & Furius ayant marché contre les Inſubriens avec une puiſſante armée, on rapporta qu'on avoit vû le Fleuve, qui paſſe par la contrée Picenide, converti en ſang, & qu'il avoit paru en même-tems trois lunes ſur Rimini. Les Prêtres, qui obſerverent le vol des oiſeaux ſur la nomination des Conſuls, aſſurerent que l'élection de ces deux Conſuls étoit vicieuſe & faite malheureuſement contre les auſpices. Le Senat

C. Flaminius Nepos, & P. Furius Calvus, l'an de Rome 530. l'an 221. avant N. S.

Fleuve converti en ſang, dans le païs de Picenum.

Trois lunes en même tems.

Le Senat écrit aux Conſuls de ne rien entreprendre.

Les Romains remporterent de grandes victoires, & furent auſſi très-ſouvent défaits.] C. Atilius Regulus fut tué dans un combat; Congolitan, l'un des Rois des Gaulois, y fut auſſi tué; l'autre Roy appellé Aneroeſte ſe tua lui-même de deſeſpoir.

Et qu'il avoit paru en même-tems trois lunes.] Plin. liv. 2. ch. 32. *Lunæ quoque trinæ, ut Cn. Domitio, Caio Fannio Coſſ. apparuere, quos plerique appellaverunt ſoles nocturnos.* Et Julius Obſequens, chap. 92. *Cneo Domitio, Caio Fannio Coſſ. in Gallia tres ſoles & tres lunæ viſæ.* Ce prodige n'eſt pas bien ſurprenant, les Parelies & les Paraſelenes ſont l'effet de la même cauſe. Pline écrit que juſqu'à ſon tems on n'avoit jamais vû à la fois plus de trois Parelies; mais apparemment on n'avoit pas bien obſervé. Gaſſendi écrit qu'en Pologne l'an 1625. on en vit ſix. Schenerus obſerve qu'à Rome le 20. de Mars 1629. il en parut cinq, & l'année ſuivante le 24. de Janvier on en vit ſept, & il ajoute que rien n'empêche qu'on n'en puiſſe voir juſqu'à onze. Il en eſt de même des Paraſelenes.

Et faite malheureuſement contre les auſpices.] J'ai déja averti plus d'une fois que Plutarque ſe ſert ſouvent de mots poëtiques pour rendre ſon ſtile plus agréable & plus fort; ici il employe le mot δύσορνις qui n'eſt pas du ſtile ordinaire, & qu'il a emprunté de ce paſſage d'Eſchyle dans ſa Tragedie des ſept Chefs contre Thebes, v. 844.

Ἥ δύσορνις ἅδε
Ξυναύλια δορός

allarmé dépêcha auſſi-tôt des Couriers à l'armée, avec des lettres qui portoient ordre aux Conſuls de revenir promptement à Rome, pour ſe démettre de leur Charge, & défenſe expreſſe de rien entreprendre contre l'ennemi en qualité de Conſuls.

Flaminius n'ouvre les lettres du Senat qu'après avoir défait les ennemis.

Flaminius ayant reçu ces lettres, ne les ouvrit qu'après qu'il eut défait les ennemis dans un grand combat, & qu'il eut ravagé tout leur païs. Il prend donc le chemin de Rome, & quoiqu'il retournât chargé de dépoüilles & d'un gros butin, le peuple n'alla pourtant point au-devant de lui, & peu s'en fallut qu'il ne lui refuſât le triomphe, ſur ce qu'étant rappellé, il n'étoit pas d'abord parti, & qu'au lieu d'obéir ſur le champ aux ordres du Senat, il les avoit mépriſez & foulez aux pieds. Encore même après qu'il eut triomphé, il le réduiſit en l'état d'homme privé, & l'obligea à ſe démettre du Conſulat avec ſon Collegue; tant les Romains avoient de reſpect pour la Religion, faiſant dépendre toutes leurs affaires de

Le peuple fut ſur le point de refuſer le triomphe à Flaminius.

Grand reſpect des Romains pour la Religion.

Ce combat a été malheureuſement entrepris contre les auſpices. M. Bigot l'avoit marqué à la marge de ſon Exemplaire.

Et ne les ouvrit qu'après qu'il eut défait les ennemis dans un grand combat.] Ce que fit ici Flaminius de n'ouvrir les lettres du Senat, qu'après avoir executé ce qu'il projettoit, a été imité de nos jours par un grand Capitaine; mais cela n'appartient qu'à ces hommes extraordinaires qui trouvent l'occaſion d'un grand exploit, & qui ſont ſûrs d'y réuſſir. Au reſte, la prudence des Tribuns & la valeur des ſoldats Romains furent les ſeules cauſes du gain de cette bataille, car le Conſul Flaminius avoit fait une faute qui devoit la faire perdre. Il avoit mis ſon armée en bataille ſur le bord de la riviere, & ne lui avoit laiſſé aucun eſpace derriere-

la ſeule volonté des Dieux, & ne ſouffrant jamais, non pas même dans leurs proſperitez les plus grandes, la moindre negligence, ni le moindre mépris pour les anciens Oracles, & pour les uſages de leur païs; & tant ils étoient perſuadez que ce qui contribuoit le plus au ſalut de leur ville, c'étoit, non que leurs Magiſtrats & leurs Généraux vainquiſſent leurs ennemis, mais qu'ils fuſſent toujours ſoumis à leurs Dieux. C'eſt pourquoi Tiberius Sempronius, qui à cauſe de ſa valeur, & de toutes ſes autres vertus, étoit autant aimé & eſtimé qu'aucun Romain de ſon tems, étant Conſul, nomma lui-même ſes ſucceſſeurs, Scipion, ſurnommé Naſica, & Caius Marcius Figulus.

La pieté contribuë plus au ſalut des villes que leurs victoires.

Sempronius Gracchus, qui fut Conſul ſoixante ans après le Conſulat de Flaminius.

Comme ces Conſuls étoient déja dans les Provinces, qui leur étoient échuës, Sempronius s'étant mis par haſard à lire quelques reglemens

re, où les troupes puſſent ſe retirer pour ſe rallier; de ſorte que ſi elles euſſent été pouſſées, elles auroient été obligées de ſe jetter dans le fleuve. Polyb. liv. 2.

Non pas même dans leurs proſperitez les plus grandes.] C'eſt une grande loüange, car d'ordinaire tout ſe relâche dans la proſperité, les mœurs, les loix, la religion, &c.

S'étant mis par haſard à lire quelques reglemens qui regardoient les uſages ſacrez.] Il y a dans le texte στρατυματικοῖς ὑπομνήμασιν *des reglemens qui regardoient les armées;* mais j'ai ſuivi la leçon d'un manuſcrit ἱερατυτικοῖς ὑπομνήμασιν. Ces memoires, que liſoit Sempronius ne regardoient pas ſeulement les armées, ils regardoient les uſages ſacrez, & la diſcipline que ſuivoient les Augures dans les fonctions de leur charge, c'étoient comme des rituels, où l'on marquoit exactement tout ce qui devoit ſe pratiquer dans l'élection des Magiſtrats, & dans toutes les autres occaſions, & où tous les cas, qui pouvoient ſurvenir, étoient décidez.

qui regardoient les uſages ſacrez, il y apperçut une coutume qu'il avoit ignorée, & que voici: *Quand le Magiſtrat aſſis hors de la ville dans une maiſon, ou une logette de loüage, pour y obſerver le vol des oiſeaux, vient à être obligé pour quelque cauſe que ce ſoit à rentrer dans la ville avant que d'avoir obſervé les ſignes ſûrs, il ne peut plus ſe ſervir de la premiere loge qu'il a loüée, & il doit en prendre une autre d'où il recommencera à obſerver.* C'eſt apparemment cette particularité que Sempronius avoit ignorée; s'étant ſervi deux fois de la même loge, il avoit nommé ces deux Conſuls, & ayant enſuite reconnu ſa faute, il la déclara au Senat. Le Senat ne mépriſa pas cette negligence comme trop petite, il écrivit ſur l'heure aux Conſuls, & les Conſuls, quittant auſſi-tôt leurs Provinces, revinrent à Rome, & ſe démirent du Conſulat. Mais cette avanture n'arriva que long-tems après celui dont nous parlons. Deux Prêtres des plus conſiderables Maiſons de Rome, Cornelius Cethegus, & Quintus Sulpicius furent privez du Sacerdoce, le premier pour avoir preſenté les entrailles de la victime contre l'ordre, & le dernier, parce que pendant qu'il offroit un ſacrifice, la verge, qui eſt au haut du bonnet que portent les Prêtres appellez Flamines, étoit tombée. Le Dictateur Minucius

Plaiſante ſuperſtition des Romains ſur le fait des Augures.

Ce qui obligea les Conſuls Scipion & Marcius Figulus à quitter leurs Provinces, & à ſe démettre du Conſulat.

Deux Prêtres des plus conſiderables privez du Sacerdoce, & pourquoi.

Dans une maiſon ou une logette de loüage.] Il manque dans le texte un mot qu'il faut ſuppléer par un manuſcrit ἐχων οἶκον, &c.

Le Senat ne mépriſa pas cette negligence, quoiqu'elle paroiſſe petite.] Le texte eſt corrompu, il faut lire comme dans un manuſcrit, καίτοι μικρᾶ ὄντος, &c.

Le Dictateur Minucius.] Plu-

ayant nommé Genéral de la Cavalerie Caïus Flaminius, ſur ce que dans ce moment-là on entendit le cri d'un petit rat, que les Romains appellent *ſouris*, le peuple les obligea l'un & l'autre à ſe démettre, & en nomma d'autres en leur place ; & en apportant ainſi juſques dans les plus petites choſes la derniere exactitude, ils ne tomberent jamais dans la moindre ſuperſtition, parce qu'ils ne firent qu'obſerver les anciennes coutumes ſans y rien changer ni innover.

Le cri d'une ſouris fait démettre un Dictateur & un Genéral de la Cavalerie.

On évite la ſuperſtition, en ſe tenant à ce qui eſt ancien.

Dès que le Conſul Flaminius eut dépoſé le Conſulat, les Magiſtrats, que les Romains appellent *Interreges*, nommerent à ſa place Marcellus, qui ne fut pas plutôt élu, qu'il prit pour Collegue Scipion. Les Gaulois envoyerent des Ambaſſadeurs pour faire des propoſitions d'accommodement, & le Senat inclinant à la paix, Marcellus excita le peuple, & le détermina à la guerre. Cependant après bien des difficultez, la paix ne laiſſa pas de ſe conclure, mais on prétend qu'elle fut rompuë tout auſſi-tôt par les Geſates, qui ayant paſſé les Alpes au nombre de trente mille, & s'étant joints aux Inſubriens, qui étoient en beaucoup plus grand nombre encore, tout

Marcellus nommé Conſul à la place de Flaminius.

Cneus Cornelius Scipio.

Polybe aſſure qu'elle ne fut point concluë.

tarque ſe trompe ici. Q. Fabius Maximus étoit Dictateur, & non pas Minucius.

Sans y rien changer ni innover.] La religion ſe tient toujours aux anciens uſages, & la ſuperſtition va toujours en changeant ou en ajoutant ; mais ici toutes ces minuties, quoiqu'anciennes, n'étoient-elles pas de franches ſuperſtitions ?

Les Magiſtrats, que les Romains appellent Interreges.] C'étoient des Magiſtrats que le Senat créoit pendant l'interregne pour nommer un Roy, & dans le tems de

pleins d'audace & d'eſperance, s'approcherent d'Acerres, ville aſſiſe entre le Pô & les Alpes, & qui étoit aſſiégée par les Romains. Là le Roy Viridomare, prenant dix mille Geſates, va faire le ravage dans tout le païs aux environs du Pô.

Acerres aſſiégée par les Romains.

Le Roy Viridomare avec dix mille Geſates fait le ravage autour du Pô.

Marcellus, informé de ſes courſes, laiſſe devant Acerres ſon Collegue Scipion avec toute ſon Infanterie legere & peſamment armée, & le tiers de ſa Cavalerie, & avec le reſte de ſa Cavalerie, & ſix cens hommes de pied des plus legerement armez, il ſe met aux trouſſes de ces dix mille Geſates, ſans s'arrêter ni jour ni nuit, juſqu'à ce qu'il les eût joints près de Claſtidium, petit bourg des Gaules, qui depuis peu venoit d'être ſoumis aux Romains. Il n'eut pas le tems de faire repoſer & rafraîchir ſes troupes, car les Barbares furent d'abord avertis de ſon arrivée, & ils le regarderent comme déja battu, voyant le peu d'Infanterie qui le ſuivoit, & ne faiſant pas grand compte de ſa Cavalerie. Car étant fort adroits aux combats à cheval, de même que tous les Gaulois, & croyant avoir de ce côté-là un grand avantage, ils ſe voyoient encore en cette occaſion fort ſuperieurs

Marcellus laiſſe Scipion devant Acerres, & ſe met aux trouſſes des Gaulois.

Entre Milan & Plaiſance.

Gaulois adroits aux combats à cheval.

la République pour nommer de nouveaux Magiſtrats, quand ils n'en avoient pas de legitimes.

S'approcherent d'Acerres, ville aſſiſe entre le Pô & les Alpes, & qui étoit aſſiégée par les Romains.] On s'étoit fort trompé à ce paſſage; c'étoient les Romains qui aſſiégeoient Acerres, & non pas les Gaulois. Les Gaulois ne pouvant ſecourir la place, firent paſſer le Pô à une partie de leurs troupes, & allerent aſſiéger Claſtidium pour faire diverſion. V. Polyb. liv. 2. p. 121.

en nombre à Marcellus. Ils marchent donc droit à lui avec une impétuosité pleine de fureur & avec de grandes menaces, comme assurez de l'enlever d'emblée ; leur Roy Viridomare, superbement monté, devançoit ses bataillons & ses escadrons. Marcellus, pour les empêcher de l'envelopper à cause de son peu de troupes, étendit le plus qu'il put ses aîles de Cavalerie, & leur fit occuper un grand terrein, en les diminuant & affoiblissant peu à peu, jusqu'à ce qu'il presentât un front à peu près égal à celui de l'armée ennemie.

Prudence de Marcellus.

Cela fait, comme il s'ébranloit pour charger, il arriva que son cheval, effrayé des cris & des bravades des Gaulois, tourna tout d'un coup en arriere, & emporta Marcellus malgré lui. Marcellus craignant que ce mouvement, pris à mauvais augure par la superstition, ne jette le desordre dans ses troupes, tire promptement la bride à son cheval, & lui faisant achever le tour, se remet en presence & adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'est point arrivé à l'avanture, mais qu'il l'a fait exprès pour cet acte de Religion, car c'est la coutume des Romains d'adorer les Dieux en tournant. Sur le point de se mêler avec les Gaulois, il voüa qu'il consacreroit à Jupiter Feretrien les plus belles armes prises sur les ennemis. Dans ce moment le Roy des Gaulois l'apperçut, & jugeant bien aux marques dont il étoit revêtu, que c'étoit-là le Genéral des Romains, il pousſa son cheval à toute bride, l'ap-

Marcellus emporté par son cheval.

Presence d'esprit de Marcellus.

Les Romains adoroient en tournant : On peut voir les remarques sur la vie de Numa, tom. 1, pag. 332.

V. les Rem. sur la vie de Romulus, tom 1. pag. 126.

pellant à haute voix pour le défier au combat, & branlant une longue & pesante pique ; c'étoit un homme très-bien fait, d'une taille avantageuse & fort superieure à celle des autres Gaulois, & si brillant de l'éclat de ses armes enrichies d'or & d'argent, & rehaussées de pourpre & des plus vives couleurs, qu'il paroissoit comme l'éclair.

Marcellus frapé de cet éclat parcourt des yeux toute l'armée ennemie, & voyant que les plus belles armes étoient celles de ce Roy, il ne doute point que ce ne soient-là celles qu'il a voüées à Jupiter. Poussant donc à lui de toute sa force, il perce sa cuirasse avec sa pique ; le coup augmenté par la vîtesse & par la force du cheval, fut si roide, qu'il jetta le Roy à la renverse. Marcellus revient sur lui, lui appuye un second & un troisiéme coup qui achevent de le tuer, & sautant promptement à terre, il le dépoüille de ses armes, & les prenant entre ses bras, il les éleve vers le ciel, & dit : O *Jupiter Feretrien, qui du haut des cieux contemplez & dirigez les actions & les grands exploits des Capitaines & des Generaux dans les sanglantes batailles, je vous prends à témoin que je suis le troisiéme General des Romains, qui ayant défait & tué de ma propre main le Roy & le Genéral des ennemis, vous ai consacré ses plus belles dépoüilles. Accordez-nous donc, grand Dieu, une fortune semblable dans tout le cours de cette guerre que nous allons continuer.*

Marcellus tuë de sa main le Roy Viridomare, & consacre ses armes à Jupiter Feretrien.

Cette priere achevée, la Cavalerie Romaine se mêla

mêla avec la Cavalerie & l'Infanterie des Gaulois, qui combattoient enſemble & ſans être ſéparées, & remporta une victoire preſqu'incroyable, & auſſi ſinguliere que complette. Car on prétend que ni auparavant ni depuis on n'a vû une poignée de gens de cheval défaire une Cavalerie & une Infanterie ſi nombreuſe. Marcellus en tua la plus grande partie, prit leurs armes & leur bagage, & alla rejoindre ſon Collegue, qui ne faiſoit pas ſi heureuſement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan, qui eſt une ville très-grande, très-peuplée, & la Metropole de tout le païs. C'eſt pourquoi les Gaulois la défendoient ſi opiniâtrement & avec tant de courage, & tenoient le Conſul Scipion comme aſſiégé. Mais d'abord après le retour de Marcellus, les Geſates, qui apprirent la défaite de leurs troupes, & la mort de leur Roy, ayant voulu s'en retourner à toute force, Milan fut pris, & les Gaulois rendirent

Marcellus avec une poignée de gens de cheval, défait une nombreuſe armée de Gaulois.

Milan pris, toutes les autres villes ren-

Et remporta une victoire preſque incroyable, & auſſi ſinguliere que complette.] Le mot du texte νίκην ἰδίαν pourroit être expliqué; cependant je croi qu'on doit ſuivre la leçon que preſente un manuſcrit ἰδίᾳ καὶ τρόπῳ, *& une victoire preſqu'incroyable & extraordinaire, & par ſa forme & par ſa maniere du combat*, ἰδίᾳ répond à la forme de la bataille, & τρόπῳ à la maniere dont la victoire fut gagnée, qui toutes deux ſont extraordinaires & ſingulieres.

Et alla rejoindre ſon Collegue, qui ne faiſoit pas ſi heureuſement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan.] Scipion, ſon Collegue, prit Acerres; les Gaulois ſe retirerent à Milan; Scipion les y ſuivit, & en s'en retournant à Acerres il reçut un échec qui fut bientôt reparé. Les Gaulois tomberent ſur ſon arriere-garde qu'ils taillerent en pieces, & mirent une partie de l'armée en déroute. Mais Scipion étant revenu ſur eux avec ſon avant-garde, arrêta les fuïards, arracha aux Gaulois la victoire, qu'ils avoient

duës aux Romains, & la paix faite.

toutes leurs autres villes aux Romains qui leur accorderent la paix à des conditions raiſonnables.

Le triomphe décerné à Marcellus.

Le Senat décerna à Marcellus ſeul l'honneur du triomphe, & ſon triomphe fut un des plus merveilleux, tant par les grandes richeſſes & par la quantité de belles dépoüilles, que par le grand nombre & par la taille prodigieuſe des captifs, & par la magnificence de tout l'appareil. Mais le ſpectacle le plus agréable & le plus nouveau, ce fut Marcellus lui-même, portant à Jupiter l'armure du Roy barbare; car ayant fait tailler le tronc d'un chêne, & l'ayant accommodé en forme de trophée, il le revêtit de ces armes en les arrangeant proprement & avec ordre.

Quand toute la pompe ſe fut miſe en marche, il monta ſur un char à quatre chevaux, & prenant ce chêne ainſi ajuſté il traverſa toute la ville, les épaules chargées de ce trophée, qui avoit la figure d'un homme armé, & qui faiſoit le plus ſuperbe ornement de ſon triomphe. Toute l'armée le ſuivoit avec des armes magnifiques, en chantant des chanſons compoſées pour cette cerémonie, & des chants de victoire à la loüange de Jupiter, & de leur Genéral.

déja remportée, & retourna à Milan qu'il prit de force. Ce fut là que Marcellus le joignit.

Car ayant fait tailler le tronc d'un chêne.] Il y a dans le texte δρυὸς γὰρ ἐυκεάνα πρέμνον. Il eſt viſible que ce mot ἐυκεάνα eſt corrompu, car il ne ſignifie rien. Henry Eſtienne a fort bien corrigé ἐυκεάτα; ἐυκέατος ſignifie *ſec*, ce que Virgile appelle *fiſſile robur*. Heſych. ἐυκέατον. ξηρὸν, ἐυσχιζον ἐυκαυζον.

Dès qu'il fut arrivé dans cet ordre au Temple de Jupiter Feretrien, il planta ce trophée, & le consacra. Voilà le troisiéme & le dernier Capitaine qui ait eu cet honneur jusqu'à notre tems. Le premier, qui remporta ces sortes de dépoüilles opimes, ce fut Romulus, après avoir tué Acron, Roy des Ceninéens; le second, ce fut Cornelius Cossus, qui défit & tua Tolumnius, Roy des Toscans; & le troisiéme, ce fut Marcellus, après avoir tué Viridomare, Roy des Gaulois. Depuis Marcellus jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas eu un seul Capitaine qui ait eu cet avantage. Le Dieu, auquel on consacre ces dépoüilles, est appellé *Jupiter Feretrien*, selon quelques-uns, du mot Grec *feretrum*, qui signifie un char, parce que c'est sur un char qu'on lui porte ce trophée avec beaucoup de pompe; car la langue Grecque étoit encore alors fort mêlée avec la langue Latine. Les autres prétendent que *Feretrien* est un surnom de Jupiter, qui signifie proprement *lançant la foudre*, car ce que nous appellons *tuptein*, * les Romains l'appellent *ferire*. Enfin il y a un troisiéme parti, qui veut que ce surnom soit tiré des coups qu'on donne à la guerre; car dans les combats, quand les Romains chargent, ou poursuivent l'ennemi, ils crient les uns aux autres, *feri*, *feri*, c'est-à-dire, *frappe, tuë*. Les armes que l'on ôte aux ennemis ils les appellent en general *dépoüilles*, mais celles que le Genéral ôte au Genéral des ennemis qu'il a tué, ils les appellent particulierement *depoüilles opimes*.

Marcellus, le troisieme Genéral qui offrit à Jupiter les dépoüilles opimes.

La langue Grecque fort mêlée avec la Latine encore du tems de Marcellus.

* *C'est-à-dire*, frapper.

Cependant il y a des Auteurs qui écrivent que Numa Pompilius dans ſes Commentaires fait mention de premieres, ſecondes, & troiſiémes dépoüilles opimes; qu'il ordonne que les premieres ſoient conſacrées à Jupiter Feretrien, les ſecondes à Mars, & les troiſiémes à Quirinus; & qu'il veut que ceux qui les ont gagnées, ayent, le premier trois cens aſſes, le ſecond, deux cens, & le troiſiéme, cent. Mais l'opinion la plus generale & la plus reçuë eſt, que les ſeules dépoüilles honorables & qui meritent le nom d'opimes, ce ſont les premieres, celles qui ſe gagnent en bataille rangée & par le Genéral qui tuë le Genéral des ennemis. En voilà aſſez ſur cette matiere.

Les Commentaires de Numa Pompilius.

L'as Romain étoit la dixiéme partie du denier, ou de la drachme, & valoit un ſol.

Les ſeules veritables dépoüilles opimes, quelles.

Les Romains eurent tant de joye de cette victoire & de la fin de cette guerre, que d'une partie du butin ils firent faire une coupe d'or, qu'ils envoyerent à Delphes à Apollon Pythien, comme un monument de leur reconnoiſſance; qu'ils partagerent liberalement les dépoüilles avec les villes, qui avoient embraſſé leur parti, & qu'ils en envoyerent une grande partie à Hieron, Roy de Syracuſe, leur ami & leur Allié.

Coupe d'or faite d'une partie du butin, & envoyée à Delphes.

Quelque tems après, Annibal étant entré en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Deux ans après arriva la malheureuſe défaite de Cannes, où pluſieurs milliers de Romains furent tuez; le peu qui ſe ſauva, ſe retira à Canuſe, & l'on s'attendoit bien qu'Annibal pouſſeroit droit à Rome, après avoir défait les plus grandes forces

Quatre ans après.

des Romains. Marcellus envoya quinze cens hommes de ſes troupes de mer pour garder la ville; & ſur un ordre du Senat il ſe rendit à Canuſe. Là, s'étant mis à la tête des troupes qui s'y étoient retirées après la bataille, il les fait ſortir de leurs retranchemens, reſolu de défendre le plat païs.

En ces tems-là tous les Principaux des Romains & leurs plus grands Capitaines avoient peri dans les combats. Ils avoient encore Fabius Maximus, grand perſonnage, homme de bien & plein de capacité. Mais ſes grandes précautions & ſes réflexions continuelles, pour ne rien hazarder & ne rien perdre, paſſoient pour défaut de courage & pour lenteur dans l'execution. Le regardant donc comme très-propre à la défenſe & nullement à l'attaque, ils eurent recours à Marcellus, & mêlant ſagement ſon activité & ſon audace avec la lenteur & la ſage prévoyance de Fabius, ils les nommerent ſouvent tous deux Conſuls enſemble, & quelquefois ils envoyerent l'un en qualité de Conſul, & l'autre en qualité de Proconſul. Auſſi Poſidonius écrit que Fabius étoit appellé par cette raiſon *le bouclier*, & Marcellus *l'épée*. Et Annibal lui-même diſoit, *qu'il craignoit Fabius comme ſon Gouverneur, & Marcellus comme ſon ennemi;* car Fabius l'empêchoit de faire du mal, & Marcellus lui en faiſoit.

Fabius Maximus, ſes lenteurs & ſes précautions.

Fabius Maximus appellé le bouclier, & Marcellus l'épée des Romains.

Beau mot d'Annibal ſur Fabius & ſur Marcellus.

La victoire d'Annibal avoit inſpiré à tous ſes ſoldats tant de diſſolution & de ſecurité qu'ils ſe débandoient par la campagne; Marcellus tom-

bant sur ces troupes écartées, en faisoit un grand carnage, & alloit ainsi diminuant les forces de l'ennemi. Il alla ensuite au secours de Naples & de Nole. Après avoir rassuré les Napolitains & les avoir confirmez dans la bonne disposition où ils étoient d'eux-mêmes pour les Romains, il entra dans Nole où il trouva une grande division; le Senat ne pouvant retenir le peuple, qui à toute force vouloit embrasser le parti d'Annibal. Il y avoit dans la ville un homme des plus illustres par sa naissance, & très-celébre par sa valeur, qui avoit nom Bandius, & qui s'étoit extrêmement distingué à la bataille de Cannes, où après avoir tué un grand nombre de Carthaginois, il étoit tombé enfin sur un monceau de morts, le corps percé d'une infinité de traits. Annibal l'ayant trouvé en cet état, avoit admiré son courage, l'avoit fait panser, & après avoir lié amitié avec lui, & lui avoir accordé le droit d'hospitalité, il l'avoit renvoyé, non-seulement sans rançon, mais chargé de presens. Bandius, pour lui marquer sa reconnoissance étoit un des plus ardens pour son parti, & fortifiant le peuple, il le portoit à la revolte. Marcellus trouvoit qu'il n'étoit ni pieux, ni juste de faire mourir un homme si considerable, & qui avoit si souvent exposé sa personne, en partageant avec les Romains les plus grands perils dans les batailles qu'ils avoient données. D'ailleurs Marcellus joignoit à beaucoup de douceur &

Bandius de Nole, illustre par sa naissance & par sa valeur.

Traitement honorable qu'il avoit reçu d'Annibal.

Bandius très-ardent pour le parti d'Annibal.

D'ailleurs Marcellus joignoit à beaucoup de douceur & d'humanité,

d'humanité une probité & une courtoiſie pleine d'affabilité & très-capable d'attirer la confiance, & de gagner l'affection de tout le monde, & ſurtout d'un ambitieux.

Qualitez qui attiroient à Marcellus l'affection de tout le monde.

Un jour donc Bandius étant allé lui faire ſa cour, Marcellus lui demanda qui il étoit. Ce n'eſt pas qu'il ne le connût de longue main, mais il cherchoit un prétexte & une entrée à la converſation qu'il vouloit avoir avec lui. Bandius lui ayant dit ſon nom, Marcellus comme ravi & plein d'admiration : *Quoi*, lui dit-il, *vous êtes ce Bandius dont on parle tant à Rome, comme de celui qui a combattu ſi vaillamment à la bataille de Cannes, & qui ſeul n'a pas abandonné le Conſul Paul Emile, mais a reçu ſur ſon corps la plûpart des traits deſtinez à ce Général?* Bandius lui ayant répondu que c'étoit lui-même, & lui ayant montré les cicatrices de ſes bleſſures : *Eh*, lui dit Marcellus, *comment, après nous avoir donné de ſi grandes marques de votre amitié, n'êtes-vous donc pas venu d'abord à nous? Penſez-vous que nous ſoyons aſſez ingrats pour ne ſçavoir pas recompenſer la vertu de nos amis, nous qui ſçavons ſi bien eſtimer & honorer celle de nos ennemis-mêmes?* Après ces gracieuſes paroles, qui furent accompagnées de beaucoup de careſſes, il lui fit preſent d'un beau cheval de bataille, & lui donna cinq cens drachmes d'argent. Depuis ce moment Bandius ſervit comme

Adreſſe de Marcellus pour regagner Bandius.

Deux cens cinquante livres.

une probité & une courtoiſie.] Plutarque donne toutes ces bonnes qualitez à Marcellus, & non pas à Bandius. La ſuite le prouve manifeſtement, on s'étoit fort trompé à ce paſſage.

Affection de Bandius pour Marcellus, & les grands services qu'il lui rendit.

de garde à Marcellus, ne l'abandonna pas un moment, & se montra très-âpre à découvrir & à dénoncer ceux qui tenoient le parti contraire, qui étoient en fort grand nombre, & qui avoient resolu, dès que les Romains seroient sortis pour marcher aux ennemis, de fermer les portes, de piller leur bagage, & de se rendre aux Carthaginois.

Stratagême de Marcellus pour tromper Annibal.

Marcellus, averti de cette conspiration, range ses troupes en bataille dans la ville-même, place le bagage à la queuë, & fait publier à son de trompe des défenses aux Habitans de paroître sur les murailles. Cette solitude trompa Annibal, qui voyant les murailles désertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville, & plein de confiance il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui, & sortant avec sa meilleure Cavalerie, il charge de front l'ennemi & l'enfonce. Un moment après on ouvre une seconde porte, l'Infanterie sort rapidement & avec de grands cris. Et

Un moment après on ouvre une seconde porte.] Plutarque menage ici les sorties de Marcellus comme un Poëte les surprises dans une Tragedie. Tite-Live conte la chose un peu differemment, & d'une maniere plus vraisemblable, XXIII. 16. Il dit que Marcellus mit son armée en bataille dans la ville, vis-à-vis des trois portes qui regardoient l'ennemi; que vis-à-vis de la porte du milieu il plaça les Legions & la Cavalerie Romaine, & que vis-à-vis des deux autres portes à droite & à gauche, il plaça les nouveaux soldats, l'armure legere, & la Cavalerie des Alliez; qu'il mit le bagage derriere avec un corps pour le garder. Comme l'ennemi approchoit, Marcellus fait ouvrir tout d'un coup la porte du milieu, donne ordre aux trompettes de sonner la charge,

comme

comme Annibal veut partager ſes troupes pour faire tête à ces derniers, on ouvre une troiſiéme porte, tout le reſte des troupes Romaines ſort en même-tems, & tombe ſur les ennemis étonnez de cette ſortie imprévûë, & qui ſe défendoient mollement contre les premiers à cauſe de ceux qui en ſecond lieu leur étoient tombez ſur les bras.

Marcellus bat Annibal devant Nole.

Ce fut en cette occaſion que les troupes d'Annibal plierent pour la premiere fois devant les Romains, & qu'elles ſe laiſſerent pouſſer juſques dans leur camp avec beaucoup de frayeur & grande perte, car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, & que Marcellus n'en perdit pas plus de cinq cens. Tite-Live n'oſe pas aſſurer que la défaite ait été ſi conſiderable, & qu'il y ait eu tant de morts du côté des Carthaginois, il convient ſeulement que le ſuccès de ce combat releva infiniment la gloire de Marcellus, & inſpira aux Romains au milieu de leurs malheurs une audace merveilleuſe, en leur faiſant concevoir qu'ils combattoient contre un ennemi qui n'étoit ni invulnerable ni invincible, & qui pouvoit être entamé & battu. C'eſt pourquoi l'un des Conſuls de l'année ſuivante ayant été tué, le

&aux troupes de jetter de grands cris, & fait ſortir d'abord l'Infanterie, & enſuite la Cavalerie. Cette premiere charge aïant mis quelque deſordre dans le corps de bataille d'Annibal, les Lieutenans de Marcellus ſortent en même-tems par les deux autres portes, & fondent ſur les aîles des ennemis, &c. Tite-Live ne met que deux momens, & Plutarque en met trois.

L'un des Conſuls de l'année ſuivante ayant été tué.] L. Poſthu-

peuple appella à ſa place Marcellus qui étoit abſent, & malgré les Magiſtrats fit differer les comices pour l'élection juſqu'à ſon retour. A ſon arrivée il eſt élu Conſul par tous les ſuffrages; mais le tonnerre s'étant fait entendre dans le moment, les Augures virent bien que l'élection étoit vicieuſe, ils n'oſoient pourtant s'y oppoſer ouvertement, car ils craignoient le peuple, mais Marcellus ſe démit de lui-même; cela n'empêcha pas qu'on ne lui continuât le commandement, on le nomma Proconſul, & d'abord il s'en retourna à Nole, où il commença à châtier tous ceux qui s'étoient déclarez pour les Carthaginois.

Marcellus ſe démet du Conſulat à cauſe du tonnere qui avoit rendu ſon élection vicieuſe.

Il eſt envoyé en qualité de Proconſul.

mius Albinus Conſul déſigné avec Tib. Sempronius Gracchus; il fut tué avec toute ſon armée par les Gaulois, & d'une maniere bien ſinguliere. Il devoit paſſer par une forêt, nommée *la forêt Litane.* Les Gaulois avoient coupé tous les arbres de cette forêt, qui étoit ſur ſon chemin, de telle ſorte qu'ils reſtoient tous debout, mais le moindre mouvement les devoit faire tomber. Quand Albinus fut engagé dans la forêt avec ſon armée, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, les Gaulois, qui étoient cachez, pouſſerent les arbres qui étoient près d'eux, ces arbres tomberent ſur les arbres voiſins, & tombant ainſi tous preſque dans un moment, ils accablerent hommes & chevaux. Ceux qui échaperent de cette ruine, furent tuez par les Gaulois, & le Conſul fut tué en combattant. Les Gaulois lui couperent la tête, & après avoir vuidé le crâne, ils le firent garnir d'or, & s'en ſervirent dans leurs fêtes à faire les libations. Tite-Live XXIII. 24. Cela arriva quelques mois après la bataille de Cannes.

Le peuple appella à ſa place Marcellus qui étoit abſent.] Le Senat l'avoit envoyé dans la Campanie pour faire l'échange des armées. Le peuple crut que le Senat l'avoit éloigné exprès, afin qu'il ne fût pas preſent pendant les Comices, & voulut qu'on attendît ſon retour. Tite-Live XXIII. 31.

Où il commença à châtier tous ceux.] Il avoit d'abord fait cou-

Annibal vint en diligence pour les ſecourir, & preſenta la bataille à Marcellus; Marcellus ne voulut pas l'accepter, mais quelques jours après voyant qu'Annibal, qui ne s'attendoit plus à un combat, avoit envoyé la plus grande partie de ſon armée fourrager & piller le païs, il va l'attaquer bruſquement après avoir donné à ſon Infanterie de grands pieux, dont on combat ſur les vaiſſeaux, & leur avoir enſeigné à s'en ſervir en frappant de loin les Carthaginois, qui ne combattoient qu'avec des épées fort courtes, ou de petits javelots, qu'ils ne ſçavoient pas même lancer. Cela fut cauſe que tous ceux qui ſe preſenterent pour lui tenir tête, furent contraints de tourner

Marcellus bat encore Annibal.

per la tête à ſoixante-dix habitans de Nole, & confiſqué leurs biens au profit du peuple Romain. Plutarque parle ici des ravages que Marcellus fit dans le païs des Hirpins & des Samnites, où il mit tout à feu & à ſang. Liv. XXIII. 41.

Mais quelques jours après voïant qu'Annibal.] Deux jours avant cette bataille, il y avoit eu un grand combat devant les murailles de Nole. Car comme Annibal s'approchoit pour donner un aſſaut general à la place, Marcellus ſortit contre lui, & renverſa d'abord tout ce qui oſa lui faire tête. Le combat auroit été très-rude, mais il ſurvint un orage ſi furieux, qu'il ſépara les combattans. Liv. XXIII. 44.

Qui ne combattoient qu'avec des épées fort courtes.] Voici les Carthaginois qui n'ont que des épées fort courtes. Nous avons vû dans la vie de Lycurgue que les Spartiates en avoient de ſi courtes, qu'on en faiſoit des railleries, en diſant que les batteleurs les avaloient ſur les théatres. Celles des Romains n'avoient pas plus de quatorze ou quinze pouces de lame, & celles des Gaulois n'étoient gueres plus longues; d'où ſont donc venuës ces longues épées dont on ſe ſert aujourd'hui, & avec leſquelles on tuë l'ennemi ſans le joindre? Plutarque parle en quelque endroit des longues épées des Cimbres. Apparament cet uſage eſt venu des peuples qui combattoient de deſſus des chameaux & des dromadaires, & qui par

le dos, & de fuir à vauderoute, laiſſant ſur le champ de bataille cinq mille morts, & quatre élephans, deux tuez & deux pris en vie. Et ce qui fut encore plus conſiderable, plus de trois cens cavaliers Eſpagnols & Nomades vinrent ſe rendre aux Romains; avanture qui n'étoit encore jamais arrivée à Annibal, car quoiqu'il eût une armée compoſée de pluſieurs Nations Barbares, & toutes auſſi differentes par les mœurs que par le langage, il l'avoit pourtant maintenuë juſqu'alors enſemble en bonne intelligence, & dans une étroite union. Ces trois cens cavaliers demeurerent toujours fideles à Marcellus & aux autres Capitaines, qui eurent après lui le commandement des armées.

Marcellus nommé Conſul pour la troiſiéme fois.

Marcellus, nommé Conſul pour la troiſiéme

conſéquent avoient beſoin de longues épées : Les courtes ne leur auroient de rien ſervi.

Laiſſant ſur le champ de bataille cinq mille morts.] Il y eut plus de cinq mille hommes tuez, ſix cens priſonniers, dix-huit enſeignes priſes, & deux élephans, & quatre autres tuez, & il n'y eut pas mille morts du côté des Romains. Liv. XXIII. 46.

Plus de trois cens cavaliers Eſpagnols & Nomades.] Tite-Live en met mille deux cens ſoixante & douze, ce qui paroît plus vrai, & je croi qu'il faut rétablir ici ce nombre; car il ſemble que pour trois cens, Plutarque n'auroit pas dit, *ce qui eſt plus conſiderable.* Cinq mille morts, ſix cens priſonniers, & toutes les autres marques d'une victoire entiere, ſont certainement plus conſiderables que trois cens rendus.

Marcellus nommé Conſul pour la troiſiéme fois, paſſe en Sicile.] La ſeconde année de l'Olympiade 141. l'an de Rome 539. deux cens douze ans avant N.S. Plutarque oublie ici une troiſiéme victoire que Marcellus gagna contre Annibal devant Nole. Ayant appris qu'Annibal s'approchoit encore de cette place, il reſolut d'aller audevant de lui; dans ce deſſein il fit ſortir la nuit Claudius Nero avec la Cavalerie par la porte oppoſée au chemin

fois, paſſe en Sicile, car les grandes victoires d'Annibal avoient ſi fort élevé le courage aux Carthaginois, qu'ils penſoient à reconquerir cette Iſle, ſurtout depuis que la mort d'Hyeronimus, Tyran de Syracuſe, avoit jetté le trouble & la diviſion parmi les Syracuſains, c'eſt pourquoi les Romains y avoient déja envoyé une armée ſous la conduite d'Appius Claudius.

Dès que Marcellus eut pris le commandement

par où Annibal venoit à lui, & lui ordonna de faire un grand circuit, de ſuivre Annibal, & de le prendre en queuë dès qu'il verroit le combat commencé; on ne ſçait ſi Neron s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas aſſez de tems pour executer cet ordre; mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entierement défait. Marcellus ſeul l'avoit déja battu, mais n'ayant pas aſſez de Cavalerie, il n'oſa le ſuivre, & fit ſonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, & les Romains moins de quatre cens. Neron rentra le ſoir dans Nole, après avoir inutilement fatigué ſes troupes ſans avoir vû l'ennemi. Marcellus le maltraita fort, & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'il n'eût rendu ce jour là à Annibal l'échec que les Romains avoient reçu à la journée de Cannes. Liv. XXIV. 17.

La mort d'Hyeronimus.] Qui fût tué par ſes Sujets dans la ville des Leontins; il étoit fils de Gelon, & petit-fils d'Hieron. Gelon ſon pere mourut le premier. Hieron ſon grand-pere mourut après ſon fils à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & Hyeronimus, qui n'en avoit pas encore quinze, fut tué quelques mois après. Ces trois morts arriverent dans les derniers mois de l'année, qui préceda ce troiſiéme Conſulat de Marcellus. Tite-Live fait un beau portrait de la ſageſſe du grand-pere, & de la folie du petit-fils, XXIV. 5. 6.

C'eſt pourquoi les Romains y avoient déja envoyé une armée.] Ils y avoient envoyé Appius Claudius en qualité de Preteur. Il y étoit avant la mort d'Hyeronimus, qui ſe moqua des Ambaſſadeurs qu'il lui avoit envoïez pour le maintenir dans l'alliance des Romains. *Quelle a été*, leur dit-il, *votre fortune à la journée de Cannes? Les Ambaſſadeurs d'Annibal m'en diſent des choſes incroyables. Je veux en ſçavoir la verité pour voir ſur cela le parti que j'ai à prendre.* Réponſe aſſez fiere pour un homme qui n'a pas encore quinze ans.

de cette armée de Sicile, voilà un grand nombre de Romains qui vinrent ſe jetter à ſes pieds pour implorer ſon ſecours dans la calamité où ils ſe trouvoient. De tous ceux qui combattirent à la bataille de Cannes, les uns prirent la fuite, & les autres furent faits priſonniers ; & ces derniers étoient en ſi grand nombre, qu'on eût dit qu'il ne reſtoit pas aux Romains aſſez d'hommes pour défendre leurs murailles. Mais il leur reſtoit un ſi grand courage & une telle grandeur d'ame, qu'Annibal offrant de leur rendre leurs priſonniers pour une très-petite rançon, non-ſeulement ils le refuſerent, mais ils ordonnerent encore qu'on les laiſſeroit tuer ou vendre hors de l'Italie ſans s'en mettre en peine, & que ceux qui s'étoient ſauvez par la fuite, on les envoyeroit en Sicile avec expreſſes défenſes de rentrer en Italie pendant qu'on auroit la guerre contre Annibal.

Courage & grandeur d'ame des Romains après la bataille de Cannes.

Ces malheureux étant donc venus en foule trouver Marcellus, ſe proſternerent à ſes pieds avec de grands cris & avec des torrens de larmes, & lui demanderent la grace d'être remis dans les troupes, lui faiſant de grandes promeſſes qu'ils prouveroient par leurs actions que leur fuite étoit arrivée plutôt par quelque infortune, que par leur lâcheté. Marcellus touché de compaſſion pour eux, écrivit au Senat, & le pria de lui donner la permiſſion de faire de ces pauvres gens les recruës de ſes troupes à meſure qu'il en manqueroit. Le Senat délibera long-tems ſur cette de-

Marcellus écrit au Senat pour lui demander la permiſſion de faire des recruës de ceux qui avoient fuï à la bataille de Cannes.

mande, & la choſe murement conſiderée, il fit cette réponſe en forme de décret: *Que pour les neceſſitez de l'Etat les Romains n'avoient nul beſoin d'hommes lâches; & ſi Marcellus vouloit ſe ſervir de telles gens, il le pouvoit, mais à condition qu'il ne donneroit à aucun d'eux, quoiqu'ils puſſent faire, ni couronne, ni autre prix dont on recompenſe la valeur.* *Genéreuſe réponſe du Senat à Marcellus.*

Cet arrêt affligea Marcellus, & après la guerre finie, il ne fut pas plutôt de retour à Rome, qu'il ſe plaignit hautement au Senat de ce qu'après tous les ſervices qu'il leur avoit rendus, ils n'avoient pas ſeulement daigné lui accorder la grace de rétablir l'honneur & de corriger l'infortune de leurs pauvres Citoyens. *Marcellus ſe plaint de cette rigueur du Senat.*

Son premier ſoin dans la Sicile fut de ſe venger de la perfidie d'Hippocrate, Genéral des Syracuſains, qui pour favoriſer les Carthaginois, & pour ſe rendre, par leur moyen, maître & Tyran de la Sicile, avoit contre la foi des traitez attaqué les Romains près de la ville des Leontins, & en avoit tué un grand nombre. Marcellus va donc avec toute ſon armée aſſiéger cette place, la prend *Il ſe venge de la perfidie d'Hippocrate.*

Il le pouvoit, mais à condition.] Cette ſeverité du Senat paroît étrange dans l'extrêmité où les Romains ſe trouvoient alors; mais c'eſt de cette extrêmité même qu'il tiroit les raiſons de cette conduite. Quel effet ne devoit pas produire ſur les troupes un exemple ſi mortifiant? Les Romains étoient aſſurez de tirer plus d'avantage de ce décret ſi rigoureux, qu'ils n'en auroient tiré de tous ces ſoldats, ſi Marcellus les avoit fait rentrer dans le ſervice.

De la perfidie d'Hippocrate.] Cet Hippocrate & ſon frere Epicyde, étoient Carthaginois de naiſſance, mais originaires de Syracuſe, d'où leur ayeul avoit été banni, & s'étoit allé établir à Carthage où il ſe maria. Anni-

d'assaut, ne fait aucun mal ni aux habitans ni aux gens de guerre, mais pour tous les deserteurs qu'il y trouva, après les avoir fait fouëtter de verges, il les fit tous mourir. Hippocrate envoye à Syracuse cette nouvelle mêlée de beaucoup de choses fausses, car il fait entendre aux Syracusains que Marcellus a tué soldats & Citoyens sans distinction, qu'il n'a pardonné à aucun homme en âge de porter les armes, & qu'il a pillé la ville, & pendant que les Syracusains sont dans la frayeur & dans la consternation, il arrive soudainement, & s'empare de leur ville.

Traitement que Marcellus fit aux deserteurs pris dans la ville des Leontins. Il y en avoit deux mille.

Hippocrate s'empare de Syracuse.

Marcellus informé de cet attentat, part de la ville des Leontins avec toutes ses forces, va camper près de Syracuse, & envoye dans la place des Ambassadeurs pour apprendre aux habitants la verité de tout ce qui s'étoit passé. Mais voyant que tout ce qu'il disoit étoit inutile, & que les Syracusains refusoient de le croire, parce qu'ils étoient gagnez & obsedez par Hippocrate, il fait ses approches par terre & par mer.

Marcellus marche contre lui.

Il assiége Syracuse par terre & par mer.

bal envoya ces deux freres avec un Carthaginois de grande naissance, nommé Annibal, Ambassadeurs à Syracuse. Ce dernier s'en retourna bientôt avec le traité fait avec le Tyran, & les deux autres demeurerent à sa Cour du consentement d'Annibal, comme Ambassadeurs ordinaires.

Il arrive soudainement, & s'empare de leur ville.] Avant que d'arriver à Syracuse, il trouva bien des obstacles & des traverses qu'il surmonta par son esprit. Il s'empara de la place, & força les Syracusains à les nommer Preteurs son frere & lui. Tite-Live XXIV. 30. &c.

Et envoye dans la place des Ambassadeurs.] Hippocrate & Epicyde ne souffrirent pas qu'ils entrassent dans la place, ils allerent eux-mêmes leur parler dehors.

Appius

Appius Claudius ſe met à la tête des troupes de terre, & lui avec ſoixante galeres à cinq rangs pleines de toutes ſortes d'armes & de traits, & une terrible machine, qu'il avoit fait charger ſur huit galeres liées enſemble, il s'avance vers les murailles, plein de confiance dans le grand nombre de ſes batteries, dans l'amas de tout ce qui étoit neceſſaire pour le ſiége, & encore plus dans ſa réputation. Mais Archimede ne faiſoit pas grand cas de toutes ſes machines & de tous ſes préparatifs, qui n'étoient rien au prix des engins qu'il inventoit tous les jours, & qu'il ne donnoit ni comme des chef-d'œuvres, ni comme des inventions dignes d'une grande eſtime, mais comme des jeux de ſa Géometrie, auſquels il ne s'étoit même amuſé qu'à la ſollicitation & à la priere du Roy Hieron, qui le preſſoit toujours de rappeller ſon art de ſon eſſor vers les choſes intelligibles, de le rabaiſſer ſur les choſes ſenſibles & corporelles, & de rendre ſes raiſonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par l'experience avec les choſes d'uſage.

Archimede mépriſoit beaucoup toutes les machines de Marcellus.

Archimede donnoit ſes propres inventions comme des jeux, & n'en faiſoit pas grand cas.

A la priere d'Hieron il ſe rabaiſſe ſur les choſes ſenſibles & materielles.

Cette ſorte de méchanique, ſi vantée & ſi re-

Qu'il ne donnoit ni comme des chef-d'œuvres, ni comme des inventions dignes d'une grande eſtime.] Rien ne marque ſi parfaitement l'attrait incroyable que les ſpéculations de la Géometrie, qui s'attachent aux choſes intelligibles, ont pour un veritable Géometre & pour un eſprit ſublime & élevé, & l'avantage infini qu'elles ont ſur celles qui s'apliquent aux choſes ſenſibles & corporelles, que le peu de cas que ce Géometre faiſoit des machines les plus étonnantes & les plus utiles qu'il avoit imaginées

cherchée, Eudoxe & Archytas furent les premiers qui l'inventerent & la mirent en pratique, pour varier & pour égayer la Géometrie par cette sorte d'agrément, & pour donner par des experiences sensibles & instrumentales la preuve de quelques problêmes, qui ne paroissoient pas susceptibles de démonstration par le raisonnement & par la pratique; par exemple, le problême des deux moyennes proportionnelles, qui ne peuvent être trouvées géometriquement & qui sont pourtant si necessaires pour la solution de plusieurs autres problêmes, ils le resolurent méchaniquement par le secours

Problême des deux lignes moyennes proportionnelles rendu sensible par Eudoxe & par Archytas.

& executées, & qui avoient été si long-tems seules le salut de son païs. En effet les premieres sont toutes divines, & les autres sont terrestres & corporelles.

Eudoxe & Archytas furent les premiers, qui l'inventerent & la mirent en pratique.] C'est ce que Diogene Laërce assure d'Archytas. *Archytas*, dit-il, *fut le premier qui inventa les méchaniques, en se servant des élemens de cet art, & qui, aux descriptions de la Géometrie, ajouta tous les mouvemens qui se peuvent operer par des machines & par des instrumens, en cherchant par la section du demi cylindre deux lignes moyennes & proportionnelles, pour la duplication du cube; & il fut le premier qui inventa le cube par la Géometrie, comme Platon le dit dans sa République.* Ce fut du tems du vieux Denys, plus de cent soixante ans avant le siége de Syracuse. Nous voyons donc par-là, qu'avant Eudoxe & Archytas, les Géometres ne s'étoient appliquez qu'aux choses immaterielles & intelligibles, & que jamais ils n'avoient avili leur art, en le rabaissant aux inventions de la Méchanique. Pour ce qui est d'Eudoxe, on ne sçait point ce qu'il avoit fait dans les Méchaniques, car on n'a rien conservé de lui.

Et pour donner par des experiences sensibles & instrumentales la preuve.] Le mot ὑπειδόντες du texte est corrompu; car que veut dire ici *méprisant*, il faut lire, comme dans un manuscrit, ὑπερειδόντες, *fortifiant, confirmant*, &c. Il faut lire aussi ἀν' ἀλογοις au lieu de ἀλογὸν, μεσολαβες au lieu de μεσογράφες, & quelques lignes plus bas, au lieu de βαγαύσε ἀργίας, il faut lire tout en un mot βαγαυσεργίας.

de certains inſtrumens appellez *Meſolabes*, tirez des ſections coniques. Mais après que Platon ſe fut fâché contr'eux, & qu'il leur eut reproché qu'ils corrompoient & perdoient ainſi l'excellence de la Géometrie, en la faiſant paſſer, comme une vile eſclave fugitive, des choſes immaterielles & intelligibles aux materielles & ſenſibles, & en l'obligeant à employer la matiere, qui demande le travail de la main, & qui eſt l'objet d'un mêtier ſervile & bas, cette méchanique fut ſéparée de la Géometrie comme indigne d'elle, & mépriſée long-tems par la Philoſophie, elle devint un des arts militaires.

Platon reprochoit à Eudoxe & à Archytas qu'ils corrompoient la Géometrie, en s'attachant à la méchanique.

La méchanique ſéparée de la Geometrie comme indigne d'elle.

En effet, Archimede démontra un jour au Roy Hieron, dont il étoit ami & parent, cette

Mais après que Platon ſe fut fâché contr'eux.] Car dans les ſciences Platon n'eſtimoit que ce qui étoit ſpirituel, & qui tendoit à élever ou à perfectionner la plus digne partie de l'homme, & à découvrir la ſource de ſes biens & de ſes maux. Voilà pourquoi il ne pardonnoit pas à un Philoſophe l'application à la Phyſique, & il vouloit qu'il ne la regardât que comme un amuſement & comme un jeu: c'eſt le même principe.

Au Roy Hieron, dont il étoit ami & parent.] Archimede n'étoit donc pas ſeulement recommandable par ſa grande habileté dans la Géometrie, il l'étoit encore par ſa naiſſance, puiſqu'il étoit parent d'Hieron. Cependant Ciceron a parlé de lui avec quelque ſorte de mépris, & comme d'un homme de néant. C'eſt dans le ve. livre des Tuſculanes, où, en parlant de Denys le Tyran, il écrit: *Non ego jam cum ejus vita, qua tetrius, miſerius, deteſtabilius excogitare nihil poſſum, Platonis aut Archytæ vitam comparabo, doctorum hominum & planè ſapientium; ex eadem urbe humilem homunculum à pulvere & radio excitabo, qui multis annis poſt fuit, Archimedem, &c. Je ne comparerai point à la vie de ce Tyran, vie la plus infâme, la plus malheureuſe & la plus déteſtable que l'on puiſſe imaginer, je ne lui compareray point, dis-je, la vie d'un Platon & d'un Archytas, perſonnages d'une pro-*

Proposition d'Archimede.

proposition qu'avec une force donnée on pou-

fonde doctrine & d'une parfaite sagesse ; mais j'irai chercher dans sa même ville un homme de basse naissance, un homme de néant, Archimede qui a vécu plusieurs années après lui ; je le tirerai de la poussiere de sa Géometrie ; je lui ôterai sa baguette & les instrumens de son art, &c. & tout l'éloge qu'il lui donne dans la suite, c'est *hominis acutissimi, d'homme très-ingenieux*, éloge bien mediocre pour un si grand homme, mais il le dégrade & le ravale encore davantage, en l'appellant, *humilem homunculum, un petit homme de bas lieu.* Cela ne ressemble gueres au portrait que Plutarque en fait ici, où il le traite d'*homme divin*, pour la vaste étenduë & la sublimité de son esprit, & où il l'appelle parent d'Hieron, ce qui marque qu'il étoit d'une naissance considerable. J'ai voulu rechercher d'où venoient des sentimens si differens sur le même homme ; en approfondissant cette matiere, j'ai trouvé qu'Archimede étoit plus connu du tems de Plutarque, que du tems de Ciceron. Cet Orateur ne le connoissoit que sur ce que Polybe en a écrit, & Polybe ne parle que de sa méchanique, & ne le donne que comme un excellent ouvrier dans cet art. D'ailleurs Archimede n'avoit rien fait dans la politique, & ne s'étoit jamais mêlé du gouvernement, il n'avoit jamais pris le timon d'un Etat, au lieu qu'Archytas avoit commandé sept années de suite les troupes de son païs, que pendant qu'il fut à leur tête, elles ne furent jamais battuës, & qu'une seule fois l'envie ayant prévalu contre lui, & l'ayant obligé de ceder le commandement à un autre, elles reçurent un grand échec, & furent faites prisonnieres. Voilà pourquoi Ciceron met une si grande difference entre Archytas & lui. Il regarde Archimede comme un simple particulier, & comme un ingénieur habile, qui ne s'est jamais élevé aux premiers emplois ; & il regarde Archytas comme un grand Genéral, qui s'est fort distingué. Or les Romains mettoient la gloire, qu'on acquiert dans le commandement des armées, au-dessus de tout ; mais en verité si l'on considere bien l'action d'Archimede, d'avoir défendu seul si long-tems Syracuse contre l'armée des Romains, commandée par un aussi grand Capitaine que Marcellus, je doute qu'Archytas eût jamais rien fait de si grand & de si brillant. Pour ce qui est de Platon, la préference que Ciceron lui donne sur Archimede, est mieux fondée ; les Payens n'ont jamais eu de plus grand homme que Platon. C'étoit un grand Legislateur, un grand homme d'Etat, & un très-grand maître dans la morale & dans la politique.

voit remuer quelque fardeau donné que ce fût, & s'applaudiſſant enſuite de la force de ſa démonſtration, il oſa ſe vanter que s'il avoit une autre terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à ſa fantaiſie, en paſſant dans celle-là. Le Roy, étonné & ravi, le pria d'executer lui-même ſa propoſition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Experience d'Archimede faite en preſence du Roy Hieron.

Archimede prend une des galeres du Roy, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail, & à force d'hommes, y fait mettre ſa charge ordinaire, & par deſſus ſa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir, & ſe mettant à quelque diſtance, aſſis à ſon aiſe, ſans travail, ſans le moindre effort, en remuant ſeulement de la main le bout d'une machine à pluſieurs cordes & poulies, il la ramena à lui par terre auſſi doucement & auſſi uniment que ſi elle n'eût fait que fendre les flots. Le Roy, étonné du prodigieux effet de ces forces mouvantes, & jugeant par-là de la grande puiſſance de cet art, pria Archimede de lui faire pluſieurs ſortes de machines & de batteries pour les ſiéges & pour les aſſauts, tant pour la défenſe que pour l'attaque des places. Il ne s'en ſervit

Archimede fit au Roy Hieron pluſieurs machines pour l'attaque, & pour la defenſe des places.

Pria Archimede de lui faire pluſieurs ſortes de machines.] Cette prudence d'Hieron merite d'être loüée. Un Prince doit profiter des grands hommes qu'il a dans ſon Etat, & en tirer tous les ſecours, non-ſeulement dont il a beſoin, mais encore dont il pourra avoir beſoin dans la ſuite; & Archimede eſt digne auſſi d'une très-grande loüange, de n'avoir interrompu qu'à la priere d'Hieron ſes ſpéculations ſublimes, pour deſcendre à cette Méchanique qui dépend de la main.

pourtant point, car il paſſa la plus grande partie de ſa vie ſans guerre, & gouverna ſes Etats en paix ; mais ces grands préparatifs ſervirent en cette occaſion aux Syracuſains à leur grand beſoin, & avec les machines ils eurent encore l'ouvrier.

Grand effet des machines d'Archimede.

Les Romains montant donc à l'aſſaut par deux endroits, la conſternation & le ſilence regnoient dans Syracuſe par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien oppoſer à une ſi terrible puiſſance & à de ſi grands efforts. Mais dès qu'Archimede eut commencé à faire joüer ſes machines, elles décocherent contre l'Infanterie toutes ſortes de traits & des pierres d'une peſanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur & de rapidité, que rien ne pouvant ſoutenir ce choc, elles renverſoient & écraſoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un deſordre horrible. Et du côté de la mer on voyoit ſur les murailles de grandes machines, qui avançant & abaiſſant tout d'un coup ſur les galeres de groſſes poutres d'où pendoient des antennes ar-

On voyoit de grandes machines, qui avançant & abaiſſant tout d'un coup.] Cette machine, avec laquelle Archimede enlevoit les navires de Marcellus, & les précipitoit dans la mer, étoit une eſpece de gruë appellée χαειρίων ou χαρυσίων. On lit dans Tzetzes πᾶ βῶ, ἢ χαειρίωνι ταὺ γοὶν κινήσω πᾶσαν, *que je puiſſe mettre le pied ailleurs, & j'enleverai la terre entiere avec ma machine.* Il en eſt parlé dans les Inſcriptions Latines, ou l'on trouve *Chariſtionem æreum.* On prétend que c'étoit un Géometre nommé Chariſtion, qui l'avoit inventée, & que l'on s'en ſervit utilement contre Samos ; elle n'étoit donc pas de l'invention d'Archimede.

mées de crocs, les cramponnoient, & les enlevant enſuite par la force du contrepoids, elles les lâchoient tout d'un coup & les abîmoient, ou après les avoir enlevées par la proüe avec des mains de fer ou des becs de gruë, & les avoir dreſſées ſur la poupe, elles les plongeoient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs, & après les avoir fait piroüetter long-tems, elles les briſoient & les fracaſſoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de deſſous les murailles, & écraſoient ainſi tous ceux qui étoient deſſus. A tout moment des galeres enlevées & ſuſpenduës en l'air tournoyant avec rapidité, preſentoient un ſpectacle affreux; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient diſperſez par la violence du mouvement, & jettez fort loin, comme avec des frondes, elles alloient ſe briſer contre les murailles, ou les engins venant à lâcher priſe, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.

Machine de Marcellus appellée ſambuque.

Quant à la machine que Marcellus faiſoit avancer ſur ces huit galeres liées, & qu'on appelloit Sambuque, à cauſe de la reſſemblance qu'elle avoit avec l'inſtrument de Muſique qui portoit ce nom, elle n'eut pas une meilleure deſ-

Quant à la machine que Marcellus faiſoit avancer ſur ces huit galeres, & qu'on appelloit Sambuque.] Polybe a décrit cette machine dans ſon VIIIe. liv. & pluſieurs autres Ecrivains après lui. Mais la plus exacte, ſelon le ſçavant Caſaubon, eſt celle qu'on trouve dans les Méchaniques d'Athenée, & qui a été faite ſur les memoires d'un certain Damius de Colophone.

tinée; comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archimede lâcha contr'elle un gros rocher de dix quintaux, après celui-là un second, & un moment après un troisiéme, qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renverserent & briserent les appuis, & donnerent une telle secousse aux galeres, qui la soutenoient, qu'elles se lâcherent & se séparerent.

Maltraitée par Archimede.

Marcellus ne sçachant donc plus que faire ni que devenir, se retira avec ses galeres le plus diligemment qu'il lui fut possible, & envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même-tems il assembla un Conseil de Guerre, où il fut resolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles, car les machines, dont Archimede se servoit, ayant beaucoup de force & de portée, envoyeroient les pierres & les traits fort loin par-

Marcellus rebuté s'éloigne avec ses galeres, & fait retirer ses troupes de terre.

Il assemble un conseil de guerre.

Ce qui y fut resolu.

Un gros rocher de dix quintaux.] Le quintal, que les Grecs appelloient τάλαντον, étoit de plusieurs sortes; le moindre étoit de cent vingt-cinq livres; il y en avoit de cent soixante-cinq, de quatre cens, de mille, & de douze cens cinquante. Tout ce que Plutarque dit ici de ces machines d'Archimede, & qui est confirmé par Polybe, Auteur contemporain, est merveilleux; notre artillerie, qui fait tant de bruit, & qui imite si parfaitement le tonnerre, est bien inferieure, elle n'a fait que changer la face de la guerre, & qu'éteindre le genie & l'esprit. Il faut remarquer ici en passant, que ni Polybe, ni Tite-Live, ni Plutarque ne disent pas un mot des miroirs ardens, avec lesquels on prétend qu'Archimede brûloit les vaisseaux des Romains; c'est une tradition moderne, qui n'a nul fondement.

La heurtant avec un sifflement.] Dans le texte, au lieu d'ἀυτῆς, j'ai corrigé ἀυτῇ, & j'ai trouvé ensuite cette correction confirmée par un manuscrit.

dessus

dessus leurs têtes, & s'il en ajustoit contr'eux dans cette petite distance, elles lui deviendroient inutiles, parce que le peu d'espace ne laisseroit pas assez de force au coup. Mais Archimede avoit préparé à cet effet de longue main des machines qui portoient à toute sorte de distance, quantité de traits proportionnez, & des bouts de poutres qui étant fort courts, demandoient moins de tems pour ajuster, & on tiroit plus souvent. D'ailleurs, il avoit fait aux murailles fort près à près des trous, où il avoit placé des scorpions, qui, n'ayant pas beaucoup de portée, blessoient ceux qui approchoient, & n'en étoient point apperçus.

Archimede avoit préparé des traits pour toutes les distances.

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouverent encore en bute à une infinité de traits, ou accablez de pierres qui tomboient d'enhaut sur leurs têtes, n'y ayant endroit de la

Et des bouts de poutre qui étant fort courts.] Ces mots διάδοχος οὐ μέγας, sont corrompus, il faut lire comme dans un manuscrit, ἐκ δοκὸς ὐ μεγάλας.

D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près à près des trous.] Le texte de Plutarque est corrompu en cet endroit, au lieu de τραυμάτων, *blessures*, qui ne peuvent avoir aucune place ici, il faut lire τρημάτων, *trous*. Comme dans Polybe que Plutarque ne fait que copier, & qui écrit liv. VIII. p. 516. ὡς ἀνδρομήκεις ὕψοις κατεπύκνωσε θριμασι τὸ τεῖχος ὡς παλαισταίοις τὸ μέγεθος κατὰ τὴν ἐκτὸς ἐπιφανειαν. *Il fit dans la muraille fort près à près des trous, qui en dedans, étoient de la grandeur d'un homme, & qui par dehors ne presentoient qu'une ouverture d'une paume.* C'est ce que Tite-Live dit : *Murum ab imo ad summum crebris cubitalibus fere cavis aperuit*, il ne parle là que de l'ouverture du dehors.

muraille qui ne fît pleuvoir inceſſamment ſur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de ſe retirer en arriere, mais ils ne furent pas plutôt éloignez que voilà de nouveaux traits qui viennent les aſſener dans leur retraite; de ſorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que preſque toutes leurs galeres furent froiſſées, ou fracaſſées, ſans qu'ils puſſent rendre le moindre mal à leurs ennemis; car Archimede avoit bâti la plûpart de ſes machines à couvert derriere ſes murailles; de maniere que les Romains accueillis d'une infinité de maux, ſans voir ni le lieu, ni la main d'où ils partoient, ſembloient proprement combattre contre les Dieux.

Il ſembloit que les Romains combattoient contre les Dieux. Quel eloge pour Archimede !

Cependant Marcellus échappa de ce danger, & ſe moquant de ſes ouvriers & de ſes ingenieurs: *Ne ceſſerons-nous pas*, leur dit-il, *de faire la guerre à ce Briarée de Géometre, qui, en ſe joüant, enleve nos navires, & les plonge dans la mer comme des gobelets*

Plaiſanterie de Marcellus ſur les machines d'Archimede.

Qui, en ſe joüant, enleve nos navires, & les plonge dans la mer.] Le texte eſt non-ſeulement corrompu, mais défectueux; il eſt corrompu, car au lieu de καθίζων πρὸς τὴν θάλασσαν, il faut lire comme dans un manuſcrit κυαθίζων ἐκ θαλάσσης, & il eſt défectueux, car il faut ajouter τὴν δὲ σαμβύκην ῥαπίζων, de cette maniere la plaiſanterie eſt bien plus forte, & Plutarque a tiré ce paſſage du texte même de Polybe, qui écrit dans ſon VIIIe. l. que Marcellus réduit à l'extrêmité, & ne ſçachant que faire contre ces machines, qu'Archimede lui oppoſoit, & voïant tous ſes efforts éludez par les aſſiégez avec de grandes riſées & avec de grandes pertes de ſa part, quoiqu'il en fût très-mortifié, ne laiſſa pas d'en faire des plaiſanteries. ὅμως δ' ἐπισκώπτων τὰς αὐτοῦ πράξεις ἔφη ταῖς μὲν ναυσὶν αὐτοῦ κυαθίζειν ἐκ θαλάττης Ἀρχιμήδη, τὰς δὲ σαμβύκας ῥαπιζομένας ὥσπερ ἐκ σπονδίων μετ' ἀισχύνης ἐκπεφευγυίας. *Cependant il ne laiſſa pas d'en plaiſanter, & de dire*

pour puiſer, qui donne de rudes ſoufflets à ma ſambuque, & qui ſurpaſſe infiniment les Géans à cent mains, dont nous parle la Fable, tant il lance de traits contre nous tout d'un coup? Et à la verité tous les Syracuſains n'étoient que comme le corps de ces machines & de ces batteries d'Archimede, & lui, il étoit ſeul l'ame qui faiſoit mouvoir & agir tous ces reſſorts, car les armes de tous les autres demeuroient oiſives, il n'y avoit que celles d'Archimede dont ſa ville ſe ſervît alors, & pour la défenſe & pour l'attaque.

Archimede ſeul étoit l'ame, & les Syracuſains le corps.

Enfin Marcellus voyant les Romains ſi effrayez, que s'ils appercevoient ſeulement ſur la muraille une petite corde, ou la moindre piece de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archimede alloit lâcher contr'eux une effroyable machine, il renonça au deſſein de prendre la ville d'aſſaut, ceſſa toutes les attaques, & laiſſa achever ce ſiége au tems, en bloquant les Syracuſains, pour leur couper les vivres. Cependant Archimede avoit une telle grandeur d'ame, un ſi grand fond d'eſprit & une telle abondance, ou plutôt

Marcellus ceſſe ſes attaques, & ſe contente de bloquer Syracuſe.

qu'Archimede ſe ſervoit de ſes galeres, comme de gobelets, pour puiſer dans la mer, & que ſes ſambuques bien ſouffletées, étoient chaſſées avec honte du feſtin.

Et à la verité tous les Syracuſains n'étoient que comme le corps.] Quel éloge pour Archimede! Plutarque ne le repreſente pas comme un homme, mais comme un Dieu. En effet il y a là du divin, qu'un homme ſeul défende une ville contre deux armées.

Il n'y avoit que celles d'Archimede dont ſa ville ſe ſervît alors.] Le texte eſt corrompu en cet endroit, τότε τοῖ πολεμίοις χρωμένης. j'ai lû comme dans un manuſcrit, τότε τῆς πόλεως χρωμένης.

Archimede ne daigna jamais laiſſer le moindre écrit ſur ces inventions qui lui avoient acquis tant de gloire.

une telle richeſſe d'inventions Géometriques, qu'il ne daigna jamais laiſſer le moindre écrit de la maniere de dreſſer ces machines, qu'il venoit d'employer ſi heureuſement, & qui lui avoient acquis tant de gloire & un ſi grand nom, qu'il paſſoit pour un homme doué, non de ſcience humaine, mais de ſageſſe toute divine; car regardant cette ſcience, qui regarde les méchaniques, & en general tout art qui naît du beſoin, comme des arts ignobles & de vils mêtiers, il ne s'appliqua uniquement qu'aux ſciences, dont la beauté & l'excellence ne ſont point du tout mêlées avec la neceſſité, qui ne peuvent jamais être comparées avec toutes les autres, quelles qu'elles ſoient, & dans leſquelles la beauté de la démonſtration diſpute le prix à la beauté de la matiere, l'une fourniſſant la grandeur & la majeſté, & l'autre contribuant la conviction & une force invincible. Car dans toute la Géometrie on ne trouvera point de queſtions plus difficiles & plus profondes traitées en termes plus ſimples, ni expliquées par des principes plus clairs & plus nets que dans les écrits d'Archimede.

Archimede regardoit comme vils & ignobles tous les arts qui tiennent du beſoin.

Sciences auſquelles il s'appliquoit.

Profondeur & clarté des démonſtrations d'Archimede.

Les uns attribuent cette netteté à la facilité & à la clarté de ſon eſprit, & les autres à l'excès du travail, qui fait que les choſes, qui ont le plus

Il faut les attribuer à l'un & à l'autre.

Celle-ci fourniſſant la grandeur & la majeſté.] Car la grandeur & la majeſté ne ſe trouvent que dans les eſtres intelligibles, & la conviction & la force de l'eſprit ſe trouvent dans les démonſtrations; tout cet endroit de Plutarque eſt admirablement beau.

coûté, paroiſſent les plus aiſées. En effet, un homme peut bien ne pas trouver de lui-même la démonſtration d'une propoſition, mais dès qu'il l'a lûë dans ſes livres, il ſe perſuade aiſément qu'il l'auroit trouvée s'il avoit voulu, tant le chemin par où il mene à ce qu'il veut démontrer, eſt court & facile. C'eſt pourquoi il ne faut pas rejetter comme incroyables les contes qu'on fait de lui, qu'inceſſamment enchanté par une Sirene domeſtique, qui étoit ſa Géometrie, il en oublioit le boire & le manger, & tout le ſoin du corps; que traîné ſouvent par force au bain & aux exercices, il traçoit ſur les cendres du foyer des figures de Géometrie, & enfin que ſur ſon corps même frotté d'huile, il tiroit des lignes avec le doigt, tant il étoit tranſporté hors de lui-même par l'excès du plaiſir, & veritablement épris de la fureur des Muſes. Mais quoiqu'il eût trouvé beaucoup de belles & excellentes choſes, on dit qu'il pria ſes parens & ſes amis de mettre après ſa mort ſur ſon tombeau, pour toute épitaphe,

La Géometrie Sirene domeſtique dont Archimede étoit enchanté.

De mettre après ſa mort ſur ſon tombeau, pour toute épitaphe.] C'eſt ce même tombeau que Ciceron, Queſteur en Sicile, déterra & fit voir aux Syracuſains, qui ne ſçavoient pas, & qui nioient même qu'il fût chez eux, comme il le raconte dans ſon v^e. liv. des Tuſculanes. Depuis la mort d'Archimede, qui fut tué la deuxiéme année de l'Olymp. 142, 542 ans depuis la fondation de Rome, deux cens neuf ans avant la naiſſance de N. S. juſqu'à la Queſture de Ciceron, qui alla en Sicile la deuxiéme année de l'Olymp. 176. l'an de Rome 678. ſoixante-treize ans avant l'Ere chrêtienne, il n'y a que cent trente-ſept ans. Archimede étoit déja ſi entierement oublié de ſes Citoïens, malgré les grands ſervices qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient

Modeſtie d'Archimede.

un cylindre circonſcrit à une ſphere, & de marquer au bas le rapport qu'ont entr'eux ces deux ſolides, le contenant & le contenu.

Archimede étant donc tel que nous venons de le décrire, il ſe conſerva lui & ſa ville invincibles autant qu'il fut en lui.

Marcellus laiſſe la plus grande partie de ſon armée devant Syracuſe, & avec le reſte il va aſſiéger Megare qu'il prend d'aſſaut.

Il défait Hippocrate dans un grand combat.

Marcellus laiſſant Appius devant Syracuſe avec les deux tiers de l'armée, alla avec l'autre tiers aſſiéger Megare, une des plus anciennes villes de Sicile, il la prit d'aſſaut, la pilla & la raſa; quelques jours après il battit Hippocrate à Acriles, & lui tua plus de huit mille hommes, étant tombé

qu'il fût enterré à Syracuſe, & qu'ils avoient laiſſé ſon tombeau enſeveli ſous des épines & des ronces, & preſqu'entierement dévoré par le tems. Il fallut qu'il vînt un homme d'Arpinum pour reſſuſciter ce tombeau & la memoire du défunt. Quelle ingratitude! Et que peuvent attendre les plus grands hommes de la reconnoiſſance de la poſterité?

Un cylindre circonſcrit à une ſphere.] Voilà une grande modeſtie. Un autre auroit rempli les baſes de la colonne de bas reliefs, où toute l'hiſtoire du ſiége de Syracuſe auroit été ſculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroïant les Romains. Au lieu de cela, il voulut qu'on mît ſeulement ſur ſon tombeau une ſphere dans un cylindre, parce qu'il étoit le premier qui eût démontré la proportion qu'il y a entre l'un & l'autre; proportion que de ſçavans Géometres modernes ont expliquée, ſelon la méthode d'Archimede même, en montrant la difference qu'il y a entre ces deux figures.

Et de marquer au bas.] Ciceron, qui avoit déterré ce tombeau, dit qu'il y avoit au bas des vers ſenaires, qui déclaroient qu'on avoit mis ſur ce tombeau un cylindre avec une ſphere, *qui declarabant in ſummo ſepulcro ſpheram eſſe poſitam cum cylindro.*

Le rapport qu'ont entr'eux ces deux ſolides, le contenant & le contenu.] Il y a mot à mot, *le rapport ou la raiſon de l'excès, dont le contenant ſolide ſurpaſſe le contenu*, & ce rapport pouvoit n'être marqué que par ces deux lettres, β, γ, pour ſignifier que ce rapport étoit comme de deux à trois.

Il battit Hippocrate à Acriles.] Hippocrate étoit ſorti de nuit

ſur lui comme il travailloit à ſe retrancher. Il fit le dégât dans une grande partie de la Sicile, reprit pluſieurs places, qui s'étoient renduës aux Carthaginois, & eut pluſieurs rencontres où il défit tous ceux qui oſerent ſe preſenter devant lui.

Ses autres ſuccez.

Quelque tems après étant retourné devant Syracuſe, il ſurprit un Spartiate, appellé Damippe, comme il ſortoit de Syracuſe par mer, & le prit priſonnier. Les Syracuſains, qui ſouhaitoient fort de le racheter, firent propoſer à Marcellus de le mettre à rançon. Il y eut ſur cela pluſieurs rendez-vous, & pluſieurs conferences, dans l'une deſquelles Marcellus remarqua une tour qui étoit gardée fort negligemment, & où on pourroit cacher quelques hommes, la muraille voiſine n'étant pas difficile à eſcalader. Quand il ſe fut bien aſſuré de la hauteur de cette muraille par eſtimation, à force de s'en être approché pluſieurs fois pour ſe trouver aux aſſignations au pied de la tour, & qu'il eut fait préparer des échelles, il prit l'occaſion d'une fête, que les Syracuſains celébroient à l'honneur de Diane, & qu'ils paſſoient dans la joye & dans les feſtins; de ſorte qu'avant la pointe du jour, ſans être apperçu, non-ſeule-

Il ſortoit pour aller demander du ſecours au Roy Philippe.

C'étoit la tour appellée Galeagra.

Découverte qui facilita à Marcellus la priſe de Syracuſe.

Prudence de Marcellus.

Cette fête duroit trois jours.

deSyracuſe avec dix mille hommes de pied & cinq cens chevaux, pour ſe joindre à Himilcon, qui avoit débarqué à Heraclée vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux & douze élephans. Marcellus parti d'Agrigente, dont il s'étoit emparé, tomba ſur lui, comme il ſe retranchoit à Acriles, ville voiſine de Syracuſe. Tite-Live XXIV. 35.

ment il se saisit de la tour, mais il remplit les murailles des environs d'hommes armez, & rompit une des portes de l'Hexapyle.

Les Syracusains éveillez par le bruit, commencent à se troubler & à se mettre en mouvement; Marcellus fit sonner à la fois toutes ses trompettes, ce qui jetta une telle épouvante & une si grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appellée l'Achradine, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville, qui étoit partagée en deux, on appelloit l'une la Ville neuve, & l'autre Tyche.

Marcellus pleure sur l'état déplorable où il va réduire Syracuse.

Cette entreprise heureusement executée, Marcellus dès la pointe du jour descend par l'Hexapyle dans la ville neuve, tous les Capitaines & Officiers qui étoient autour de lui, le felicitant de ce grand bonheur. Mais pour lui, quand il eut regardé de dessus la hauteur, la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il se mit à pleurer & à s'attendrir sur ce qui alloit arriver dans un moment, envisageant tout d'un coup le changement horrible qui la menaçoit, & l'état où

Marcellus dès la pointe du jour descend par l'Hexapyle.] Le texte n'est pas supportable, comme il est écrit, ἅμα φαιδεῖα τῶν Ἐξαπύλων ὁ Μάρκελλος κατῆει; mais il est rétabli dans un manuscrit, ἅμα φάεσι τῶν Ἐξαπύλων ὁ Μάρκελλος κατῆει.

elle

elle alloit être réduite, pillée & ſaccagée par ſes ſoldats; car il n'y avoit pas un Capitaine qui eût oſé s'oppoſer aux ſoldats qui en demandoient le pillage. Il y en avoit même pluſieurs qui vouloient qu'elle fût brûlée & raſée; mais c'eſt à quoi Marcellus ne voulut jamais conſentir, ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine & malgré lui, qu'il leur abandonna toutes les richeſſes de cette ſuperbe ville, & tous les eſclaves, leur défendant très-expreſſement de toucher à aucune perſonne libre, & de tuer, outrager, ou faire eſclave aucun des Citoyens.

Défenſes qu'il fait à ſes ſoldats.

Mais quoiqu'il gardât une ſi grande moderation, il ne laiſſoit pas de trouver cette ville encore trop mal traitée, & au milieu de ces grands ſujets de joye, il ne pouvoit s'empêcher de témoigner de la compaſſion & de la douleur de ce qu'un ſeul moment alloit renverſer un Etat ſi floriſſant, & faire évanoüir une felicité ſi grande. On prétend que les richeſſes, qui furent pillées à ce ſac de Syracuſe, égaloient celles qui furent trouvées bien-tôt après à Carthage; car le reſte de la ville fut auſſi pris bien-tôt après par trahiſon,

Richeſſes qui furent priſes au ſac de Syracuſe.

Car le reſte de la ville fut auſſi pris bien-tôt après par trahiſon.] Si nous n'avions aujourd'hui d'Hiſtorien de ce ſiége que Plutarque, il n'y a perſonne qui ne crût que Marcellus ſe rendit maître de Syracuſe, peu de jours après y être entré, & l'on ſeroit dans une erreur fort grande. Je croi que l'on peut dire hardiment, qu'il n'y a point d'exemple qu'une ville déja occupée par l'ennemi, qui campe entre ſes murailles, ait reſiſté ſi long-tems & fait tant de peine à ſon vainqueur. Ce que Marcellus eut à faire après s'être rendu maître de la ville neuve & de

& abandonné au pillage, excepté le treſor des Rois de Syracuſe qui fut reſervé pour être porté à Rome dans le treſor public.

Grande application d'Archimede, qui l'empêche d'entendre le bruit de la priſe de Syracuſe.

Mais ce qui cauſa la plus vive & la plus ſenſible affliction à Marcellus, ce fut le malheureux ſort d'Archimede; en ce moment enfermé dans ſon cabinet, il étoit appliqué à conſiderer quelque figure de Géometrie qu'il avoit tracée, & il donnoit à cette contemplation, non-ſeulement tous ſes yeux, mais encore tout ſon eſprit, de maniere qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient partout, ni le bruit de la ville priſe. Tout d'un coup un ſoldat ſe preſente à lui, & lui ordonne de le ſuivre pour venir parler à Marcellus; Archimede refuſe d'obéir avant que d'avoir achevé ſon problême, & d'en avoir donné la démonſtration; le ſoldat irrité tire ſon épée & le tuë. D'autres diſent que le ſoldat alla d'abord à lui l'épée à la main pour le tuer, qu'Archimede le voyant, le pria & le conjura d'attendre un moment, afin qu'il n'eût pas le déplaiſir de laiſſer ſon problême imparfait, & ſans l'avoir démontré; &

Mort d'Archimede contée diverſement.

Tyche, fut beaucoup plus difficile, & fit voir en lui, non-ſeulement un courage heroïque, mais encore toute la prudence d'un grand Genéral. Plutarque n'a pas jugé à propos d'entrer dans ce détail, & il a beaucoup dérobé à la gloire de ce Romain, en paſſant ſi legerement ſur une action ſi grande & ſi étonnante. Ce que Polybe en avoit écrit, s'eſt malheureuſement perdu; Tite-Live eſt le ſeul qui nous ait conſervé toutes les particularitez de ce ſiége, liv. xxv. Je croi faire plaiſir au Lecteur d'en rapporter l'abregé; mais comme il eſt trop long pour entrer dans ces remarques, je le rejette à la fin de ce volume, où ceux qui ſeront curieux de le voir, pourront le trouver.

que le ſoldat ne ſe ſouciant ni de ſon problême, ni de ſa démonſtration, le tua.

On conte encore la choſe d'une troiſiéme maniere; on dit qu'Archimede portant à Marcellus dans une caiſſe quelques inſtrumens de Mathématique, comme des cadrans au ſoleil, des ſpheres, & des angles avec leſquels il meſuroit à l'œil la grandeur du ſoleil, il fut rencontré par des ſoldats, qui penſant que ce fût de l'or, le tuerent. Mais ce qu'il y a de conſtant, & dont tous les Hiſtoriens conviennent, c'eſt que Marcellus eut une veritable douleur de ſa mort, qu'il détourna les yeux de ſon meurtrier, comme d'un impie & d'un excommunié, & qu'ayant fait chercher avec ſoin tous ſes parens, il leur fit toutes ſortes d'honneurs à cauſe de lui, & leur accorda ſa protection.

La mort d'Archimede cauſa une veritable douleur à Marcellus.

Juſques-là les Romains avoient bien fait voir aux autres nations qu'ils étoient très-propres à conduire des guerres, & très-redoutables dans les combats, mais ils n'avoient pas encore donné de grandes marques de juſtice, de clemence, d'humanité, en un mot de vertu politique. Il ſemble que Marcellus fut le premier qui en cette occa-

La vertu politique embraſſe la juſtice, la clemence & l'humanité.

En un mot de vertu politique.] Ce mot de Plutarque eſt très-digne d'attention. Il aſſure que la vertu politique embraſſe la juſtice, la clemence & l'humanité, & cela eſt certain : voilà la veritable politique, & la ſeule qui merite ce nom. C'eſt pourtant un Payen qui le certifie, & aujourd'hui nous avons des Ecrivains qui ſe diſent Chrêtiens, qui font conſiſter la politique dans la fraude, dans l'injuſtice & dans la cruauté.

Aveu de Plutarque bien glorieux aux Romains.

sion montra aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice, qu'en valeur & en prudence; car il traita avec tant de douceur & d'humanité tous ceux qui eurent affaire à lui, combla de graces tant de villes & tant de particuliers, que si dans les villes d'Enna, de Megare, & de Syracuse, il fut commis quelques actes de cruauté, ce fut plutôt la faute de ceux qui en furent les victimes, que celle de leurs auteurs. Je n'en rapporterai qu'un exemple entre plusieurs autres. Il y a en Sicile une ville, appellée Enguie, qui n'est pas grande, mais fort ancienne, & célébre sur-tout par l'apparition des Déesses, qu'on appelle *les Meres*. On dit que leur Temple est une fondation des Cretois; on y montre de grandes lances, & des casques d'airain, dont les uns portent le nom de Merion, & les autres celui d'Ulysse, qui les ont consacrez à ces Déesses. Cette ville favorisoit extrêmement les Carthaginois; & Nicias, le premier de ses Citoyens, faisoit tous ses efforts pour lui persuader de se tourner du côté des Romains, parlant ouvertement dans toutes les assemblées avec beaucoup de liberté, & fai-

Vers le milieu de la Sicile sur les monts Heréens.

Le Temple des Meres, fondation des Cretois.

Enguie favorisoit les Carthaginois.

Nicias le premier de ses Citoyens tenoit le parti des Romains.

Montra aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice qu'en valeur & en prudence.] Rien ne marque mieux la bonne foi & l'équité de Plutarque, que cet aveu si public par lequel il donne aux Romains sur les Grecs l'avantage de la justice, de la valeur & de la prudence. Virgile n'a donc pas parlé en Poëte, mais en Historien & en Politique, quand il a dit aux Romains,

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Les talens qu'il laisse aux Grecs sont-ils comparables à ces vertus?

Et celébre surtout par l'appa-

ſant voir par bonnes raiſons à ceux qui étoient dans les interêts contraires, qu'ils penſoient fort mal, & qu'ils prenoient un parti qui ſeroit funeſte à leur patrie.

Ceux d'Enguie complotent d'enlever Nicias pour le livrer aux Carthaginois.

Ceux-ci, craignant l'autorité & la grande réputation de cet homme, délibererent de l'enlever & de le remettre entre les mains des Carthaginois. Nicias ayant eu le vent de ce complot, n'en fit aucun ſemblant, mais il ſe précautionna de cette maniere : Il ſema dans le public pluſieurs propos injurieux aux Déeſſes, & fit pluſieurs choſes contre cette prétenduë apparition, & contre cette opinion generale, comme la traitant de fable & la mépriſant. Ses ennemis furent ravis de voir qu'il leur fourniſſoit ainſi de lui-même les raiſons les plus capables d'autoriſer & de juſtifier tout ce qu'ils feroient contre lui.

Stratagême que Nicias imagina pour ſe dérober.

Le jour qu'ils devoient l'enlever étant venu, il y eut par hazard une aſſemblée de ville, & Nicias étoit au milieu haranguant le peuple, & lui donnant ſes conſeils. Tout d'un coup au milieu de ſon diſcours il ſe jetta à terre, & après avoir demeuré quelque tems ſans parler, comme il eſt vrai-ſemblable, l'extaſe produiſant d'abord le ſilence, il

L'extaſe produit d'abord le ſilence.

rition des Déeſſes.] Je croi que ces Déeſſes étoient Cybele, Junon & Cerès. Ciceron, en parlant d'Enguie, ne fait mention que du Temple de Cybele.

Et après avoir demeuré quelque tems ſans parler.] C'eſt Nicias qui demeure d'abord ſans parler, & Plutarque en rend la raiſon; c'eſt que l'extaſe produit d'abord le ſilence. Les Interpretes avoient entierement gâté cet endroit.

leve la tête & la tourne çà là avec une voix foible & tremblante, qu'il hauſſe peu à peu. Quand il voit tout le théatre ſaiſi d'horreur & plongé dans le ſilence, il ſe releve, jette ſon manteau, & déchirant ſa tunique, il prend ſa courſe demi nud, & gagne une des iſſuës du théatre, en criant que les Meres le pourſuivent; perſonne n'oſe ni le toucher, ni ſe mettre devant lui par un ſcrupule de religion. Ainſi tout le monde ſe détournant & lui faiſant place, il arrive à une des portes de la ville, ne faiſant plus la moindre action, & ne diſant plus la moindre choſe qui ſentît le furieux ou le poſſedé. Sa femme, qui étoit d'intelligence avec lui, & qui aidoit au ſtratagême, prend ſes enfans entre ſes bras, & va d'abord ſe proſterner au pied des Autels des Déeſſes comme leur ſupliante, enſuite faiſant ſemblant d'aller chercher ſon mari, qui couroit les champs, elle ſort de la ville en toute ſureté ſans que perſonne l'en empêche, & ils ſe ſauvent ainſi tous deux à Syracuſe vers Marcellus.

Marcellus prend Enguie, & fait charger de chaines tous ſes habitans.

Quelques jours après Marcellus entre dans Enguie, fait charger de chaînes tous les habitans comme pour les punir de leur inſolence, & de leur perfidie. Nicias, qui l'avoit ſuivi, l'approche, fond en larmes, & embraſſant ſes genoux, la bouche tendrement collée ſur ſes mains, il lui demande grace pour ces habitans, & commence par ſes ennemis. Marcellus, attendri & deſarmé, pardonna à tous les habitans, ne permit pas que

Nicias demande grace pour eux, & l'obtient.

ſes troupes fiſſent le moindre deſordre dans la ville, & donna à Nicias une grande étenduë de terres, & le combla de preſens. Voilà ce qu'a écrit Poſidonius le Philoſophe.

Marcellus comble de preſens Nicias.

Marcellus, rappellé par les Romains pour la guerre qu'ils avoient dans leur païs & à leurs portes, enleva avant ſon départ les plus belles ſtatuës, les plus beaux tableaux, & les meubles les plus précieux qui fuſſent dans Syracuſe, afin qu'après avoir embelli le ſpectacle de ſon triomphe, ils ſerviſſent d'ornemens à la ville. Juſqu'alors Rome n'avoit eu, ni même connu ces ſomptuoſitez & ces curioſitez ſuperfluës, & l'on ne trouvoit point chez elle ces ornemens gracieux & polis, qui marquent le goût & la délicateſſe,

Marcellus emporte à Rome les plus beaux tableaux, & les plus belles ſtatuës de Syracuſe.

L'uſage qu'il en fit.

Rome ne connoiſſoit point les curioſitez des Grecs avant Marcellus.

Marcellus, rappellé par les Romains.] Plutarque oublie ici un grand combat que Marcellus gagna encore en Sicile avant ſon départ, où il battit Epicydes & Hannon, leur tua beaucoup de monde, fit beaucoup de priſonniers, & prit huit élephans. Tite-Live, xxv. 40. *Hæc ultima in Sicilia Marcelli pugna fuit.*

Juſques-là Rome n'avoit eu, ni même connu ces ſomptuoſitez & ces curioſitez ſuperfluës.] Tite-Live fait ſur cela une réflexion qui me paroît remarquable. *Toutes ces dépoüilles étoient au vainqueur, elles lui appartenoient par le droit de la guerre, mais c'eſt-là qu'ont commencé la coutume d'admirer les ouvrages des ouvriers de Grece, & la licence, qui regne aujourd'hui, de dépoüiller les lieux ſaints & les lieux profanes; licence qui s'eſt enfin tournée contre les Dieux de Rome même, & contre le même Temple que Marcellus avoit ſi magnifiquement orné;* & il en donne la preuve, c'eſt que de ſon tems, on ne voyoit pas la centiéme partie des ornemens que Marcellus avoit conſacrez, xxv. 40. Polybe a fait un chapitre, où il examine ſi les Romains firent bien de tranſporter à Rome les ornemens des villes qu'ils avoient priſes, & ce chapitre merite d'être lû, car il eſt d'un grand ſens.

Quel tableau de Rome guerriere !

& qui ſont aujourd'hui ſi recherchez ; mais toute pleine d'armes priſes ſur les Barbares, & de dépouilles ſanglantes, & couronnée de monumens de triomphes & de trophées, elle offroit aux yeux un ſpectacle, qui n'étoit ni riant ni plaiſant à voir, & qui ne demandoit point des Spectateurs polis & nourris dans le luxe, mais effroyable, mais horrible, & comme Epaminondas appelloit la plaine de la Beotie, *l'Orcheſtre de Mars*, & Xenophon, la ville d'Epheſe, *l'Arſenal de la guerre*, il me ſemble qu'on pourroit de même appeller Rome, pour me ſervir de l'expreſſion de Pindare, *l'Hôtel de Mars*.

Rome peut être appellée l'Hôtel de Mars.

Appelloit la plaine de la Beotie, l'Orcheſtre de Mars.] A cauſe des batailles qui s'y étoient données, & qu'il regardoit comme des exercices & des jeux. Cette idée eſt belle.

Et Xenophon, la ville d'Epheſe, l'Arſenal de la guerre.] C'eſt dans le IIIe. liv. de l'Hiſtoire Grecque, où il parle d'Ageſilas, qui ayant aſſemblé ſon armée à Epheſe, & voulant la bien diſcipliner, propoſa des prix à tous les ſoldats & à tous les cavaliers, qui feroient mieux l'exercice : On ne voyoit en tous lieux que des gens qui s'exerçoient, qui montoient à cheval, qui tiroient de l'arc. Les marchez étoient pleins de chevaux & d'armes à vendre ; toutes les boutiques des forgerons, des fourbiſſeurs, des brodeurs regorgeoient d'ouvriers, qui travailloient à faire des armes & à les embellir ; & ce qui encourageoit encore davantage, on voyoit Ageſilas tout le premier, & après lui ſes ſoldats, ſortir tous les jours des lieux d'exercice, & aller offrir à Diane les couronnes qu'ils avoient ſur leurs têtes. *Car*, ajoute ce ſage Hiſtorien, *partout où l'on ſçait honorer les Dieux, ſe former à tout ce qui regarde la guerre, & obéir à ſes ſuperieurs, là on ne peut voir regner que d'heureuſes eſperances*. Voilà les trois choſes qu'il faut réunir, pour former de bonnes troupes & pour en bien eſperer.

Pour me ſervir de l'expreſſion de Pindare, l'Hôtel de Mars.] Le paſſage de Pindare eſt au commencement de la ſeconde Ode des Pythiques, où le Poëte fait à Syracuſe cette belle apoſtrophe :

Voilà

Voilà pourquoi Marcellus fut plus agréable au peuple, de ce qu'il avoit rendu ſa ville un ſpectacle admirable, en l'ornant des curioſitez les plus rares, qui dans leur varieté renfermoient toute la grace, tout le bon goût, & toute la politeſſe des Grecs, au lieu que les plus ſenſez étoient pour Fabius Maximus; car il ne remua & n'emporta rien de ſemblable de la ville de Tarente qu'il venoit de prendre, mais ſe contentant de l'or, de l'argent, & de toutes les autres richeſſes utiles, il avoit laiſſé dans leur place les tableaux & les ſtatuës des Dieux, & avoit dit en cette occaſion ce mot, qui n'a jamais été oublié, *laiſſons aux Tarentins leurs Dieux irritez.* Ils reprochoient même à Marcellus, premierement d'avoir ſuſcité contre Rome une envie & une haine affreuſe ſur ce qu'on y menoit en triomphe, non-ſeulement les hommes, mais les Dieux captifs; & enſuite ſur ce que d'un peuple accoutumé à faire la guerre, ou à labourer ſes champs, d'un peuple

Fabius Maximus ne ſuivit pas l'exemple de Marcellus dans la priſe de Tarente.

Beau mot de Fabius Maximus ſur les ſtatuës des Dieux qui étoient dans Tarente, & qu'il ne voulut pas emporter. V. les remarques ſur la vie de Fabius.

Premiers Romains guerriers ou laboureurs.

Μεγαλοπόλιες ὦ Συράκοσαι,
βαθυπολέμε
Τέμενος Ἄρεος, ἀνδρῶν
Ἵππων τε σιδαροχαρμᾶν
δαιμόνιαι τροφοί.

Celébre ville de Syracuſe, amas étonnant de pluſieurs villes, Hôtel de Mars, où ce Dieu medite ſes guerres ſanglantes, divine nourrice d'hommes & de chevaux qui n'aiment que le fer. Quelle application glorieuſe pour Rome!

De ce qu'il avoit rendu ſa ville un ſpectacle, &c.] Dans le texte, au lieu de ἡδοναῖς ἐχούσαις, il faut lire comme dans un manuſcrit ἡδονῶν ἐχούσαις.

Au lieu que les plus ſenſez étoient pour Fabius.] Et avec raiſon. Car ces ornemens étrangers ne font qu'attirer la haine & l'envie à ceux qui les ont pris, & la compaſſion pour ceux qui les ont perdus. D'ailleurs c'eſt nous tromper groſſierement,

Peuple Romain comparé à Hercule.

qui ne ſçavoit ce que c'étoit que luxe & que molleſſe, & qui étoit juſtement comme l'Hercule d'Euripide, *groſſier & ſans aucun ajuſtement, mais excellent pour les grandes choſes*, il en avoit fait un peuple oiſeux & babillard, qui ne prenoit plaiſir qu'à paſſer la plus grande partie de la journée à s'entretenir & à diſcourir des arts & des ouvriers qui y excelloient. Cependant c'étoit de cela même que Marcellus ſe glorifioit le plus, & même auprès des Grecs, comme ayant le premier enſeigné aux Romains à eſtimer & à admirer les beautez & les graces de ces chef-d'œuvres de la Grece, qu'ils ne connoiſſoient pas auparavant.

Grand changement que Marcellus fit dans l'eſprit des Romains par les curioſitez qu'il apporta de Syracuſe.

Il s'en glorifioit.

A ſon retour il trouva que ſes ennemis s'oppoſoient à ſon triomphe; & voyant en effet qu'il n'avoit pas terminé la guerre en Sicile, & que ſon premier triomphe lui avoit attiré l'envie de ſes Citoyens, il conſentit de ne mener la pompe du grand triomphe que ſur le mont d'Albe, & de

que de nous perſuader que les dépoüilles des villes ruinées & les calamitez des autres, faſſent la gloire & l'ornement de notre païs. V. Polyb. liv. IX.

Et qui étoit juſtement comme l'Hercule d'Euripide.] Le paſſage d'Euripide eſt d'une de ſes pieces qui ſont perduës. Les Anciens le citent de la piece intitulée, *Lycimnius*, le voici:

Φαῦλον, ἄκομψον, τὰ δ' μέγις' ἀγαθὸν,
Πᾶσαν τ' ἐν ἔργῳ περιτεμνόμενον
Σοφίαν λέχης ἀτελῶνα.

Groſſier, ſans aucun ajuſtement, mais excellent pour les grandes choſes, & faiſant paroître dans toutes ſes actions une ſageſſe parfaite, ſans aucun babil.

Et que ſon premier triomphe lui avoit attiré l'envie de ſes Citoyens.] Il y a au texte une faute qui a trompé tous les Interpretes, καὶ φθόνον εἶχεν ὁ τέτος θέλαμος. L'Interprete Latin a traduit, *& in oculos hominum incurreret tertius triumphus.* Et Amiot, *avec ce qu'il craignoit qu'un troiſiéme triomphe ne lui ſuſcitât trop d'en-*

n'entrer dans Rome qu'avec le petit triomphe, que les Grecs appellent *Evan*, & les Romains *Ovation*. Dans ce triomphe le Triomphateur n'eſt point monté ſur un char à quatre chevaux, il n'a ni couronne de laurier, ni trompettes, mais il va à pied en pantoufles, au ſon des flutes, & avec une couronne de myrte, cerémonie qui ne ſent point du tout la guerre, & qui eſt plutôt agréable que terrible. Ce qui eſt à mon avis une très-grande preuve, qu'anciennement c'étoit la maniere, & non pas la grandeur de l'action, qui diſtinguoit ces triomphes; car ceux qui avoient vaincu les ennemis en bataille avec grande effuſion de ſang, étoient honorez de ce premier triomphe martial & terrible, où l'on couronnoit les hommes & les armes de branches de laurier, comme on le pratiquoit dans les cerémonies que l'on faiſoit pour la purification des camps & des armées. Et aux Capitaines, qui ſans aucuns exploits d'armes, par la ſeule perſuaſion & par la force de leur éloquence, avoient réuſſi dans leurs entrepriſes, la Loy leur accordoit l'honneur de cette ſeconde pompe pacifique & civile; car la flute eſt un inſtrument conſacré à la paix, & le myrte eſt la plante de Venus, qui plus que tous les autres

Marcellus conſent à n'avoir que l'honneur du petit triomphe.

Pompe de ce petit triomphe, bien differente de celle du grand.

D'où vient la difference de ces deux triomphes.

vie. Mais Marcellus n'a encore triomphé qu'une fois. D'où vient donc ici ce troiſiéme triomphe? Au lieu de τρίτος, on lit dans un manuſcrit ὁ πρῶτος, & Plutarque parle ici du premier triomphe de Marcellus, lorſqu'il triompha des Gaulois & de leur Roy Viridomare; & il dit que ce triomphe avoit déja ſuſcité l'envie contre Marcellus.

Dieux a de l'horreur pour la violence & pour la guerre.

D'où ce petit triomphe a été appellé Ovation.

Or ce petit triomphe n'a point été appellé *Ovation* du mot *Evan*, comme le penſent la plûpart des Auteurs, c'eſt-à-dire, des cris qu'on y fait, car on crie & on chante de même dans l'autre triomphe; ce ſont les Grecs qui ont détourné ce nom à un nom qui leur eſt connu, perſuadez qu'une partie de cette pompe ſe rapporte à Bacchus, que nous appellons *Evius* & *Thriambus*. Mais ce n'eſt pas là la verité; dans le grand triomphe, c'étoit la coutume des Romains d'immoler des bœufs, & dans le petit triomphe ils n'immoloient qu'une brebis, qu'ils appellent *Ovem*, & de-là ce petit triomphe a été appellé *Ovation*. Et ſur ce point il n'eſt pas inutile de conſiderer la conduite du Legiſlateur de Sparte, qui dans l'inſtitution des ſacrifices a eu des vûës entierement oppoſées à celles du Legiſlateur Romain. A Sparte, celui qui vient de commander l'armée, & qui a réuſſi dans ſes entrepriſes, ou par la ruſe ou par la perſuaſion, ſacrifie un bœuf, & celui qui n'a réuſſi que par la force des armes, immole un coq; car quoiqu'ils fuſſent très-vaillans & très-belliqueux, ils eſtimoient pourtant que les ſuccès, que l'on devoit à l'éloquence & à la ſageſſe, étoient plus dignes de l'homme, & l'honoroient davantage, que ceux que l'on ne devoit qu'à la force & qu'à la violence. Et c'eſt ce qu'on peut examiner de

Legiſlateur de Sparte oppoſé au Legiſlateur Romain dans les ſacrifices faits pour remercier les Dieux après la victoire.

La ſageſſe & la perſuaſion honorent plus l'homme que la force & la violence.

Et c'eſt ce que l'on peut examiner de part & d'autre, pour ſça-

part & d'autre, pour ſçavoir lequel a eu le plus de raiſon.

Marcellus Conſul pour la quatriéme fois.

Marcellus étant nommé Conſul pour la quatriéme fois, ſes ennemis perſuaderent aux Syracuſains de venir à Rome ſe plaindre de lui au Senat, & l'accuſer de leur avoir fait des injuſtices & des cruautez inoüies, & d'avoir violé les traitez qu'ils avoient avec les Romains.

Les ennemis de Marcellus obligent les Syracuſains de venir l'accuſer devant le Senat.

Le jour qu'ils arriverent, Marcellus étoit par hazard au Capitole, où il faiſoit un ſacrifice. Les Syracuſains vont ſe jetter aux pieds du Senat, qui tenoit encore ſa ſéance, & le ſuplient de les écouter & de leur rendre juſtice. L'autre Conſul les repouſſoit en colere, & prenoit le parti de ſon

voir.] Plutarque ne veut pas prononcer ici ſur cette matiere, mais dans tous ſes ouvrages il fait aſſez connoître qu'il étoit perſuadé que ce que l'on fait par ſa ſageſſe & par ſon éloquence, fait plus d'honneur que ce que l'on fait par la force; & il y a pour cela une raiſon, qui me paroît déciſive, tout ce qui agit, en conſervant, eſt préferable à ce qui agit en détruiſant.

Le jour qu'ils arriverent, Marcellus étoit par hazard au Capitole.] Plutarque obmet ici une circonſtance, qui meritoit d'être relevée; c'eſt que les Syracuſains étoient à peine arrivez à Rome, que les nouveaux Conſuls tirerent au ſort les Provinces, & que la Sicile échut à Marcellus. Ce fut un coup de foudre pour ces Syracuſains, qui venoient porter contre lui leurs plaintes. Ils ſe mettent à pleurer & à jetter de grands cris. Ils diſent qu'il faut qu'ils abandonnent la Sicile, & qu'il vaut mieux pour eux ſe jetter dans les abîmes du mont Etna, ou dans la mer, que de ſe voir abandonnez au reſſentiment du Conſul, après la démarche qu'ils viennent de faire. On veut obliger les Conſuls à demander au Senat l'échange des Provinces, & Marcellus offre de le faire, mais volontairement; cela eſt accepté, après quoi les Syracuſains libres de crainte intentent leur accuſation. Liv. XXVI. 29. 30.

Grande moderation & grande confiance de Marcellus.

Collegue abſent. Marcellus, informé de ce qui ſe paſſoit, vient en diligence, prend d'abord ſa place dans le Senat, & comme Conſul il expedie les affaires à l'ordinaire. Ces affaires finies, il deſcend de ſon ſiége, & ſe mettant, comme ſimple particulier, dans le lieu d'où ceux que l'on juge, ont occoutumé de parler, il ſe livre aux Syracuſains, & leur permet d'intenter leur accuſation.

Les Syracuſains furent d'abord troublez & effrayez de la dignité & de la confiance de ce perſonnage, & trouverent que la fierté, qu'il témoignoit les armes à la main, étoit encore plus terrible & plus inſoutenable dans cette pourpre conſulaire. Cependant animez & encouragez par ſes ennemis, ils ne laiſſerent pas de pourſuivre leur accuſation, & ils firent un diſcours mêlé de lamentations & de plaintes, dont le ſommaire

Marcellus accuſé devant le Senat par les Syracuſains.

étoit, *que Marcellus leur avoit fait ſouffrir des choſes que les autres Capitaines épargnent à la plûpart des ennemis qu'ils ont vaincus.*

Réponſe de Marcellus.

A cela Marcellus répondit, *que pour tant de torts qu'ils avoient faits aux Romains, ils n'avoient ſouffert que les maux, dont il eſt impoſſible de garantir des ennemis pris à force ouverte; que c'étoit par leur faute qu'ils avoient été pris de cette maniere, & pour n'avoir pas voulu accepter les conditions raiſonnables qu'il leur avoit fait offrir; qu'ils ne pouvoient pas dire que les*

A cela Marcellus répondit.] Quand les Syracuſains eurent parlé, l'autre Conſul Lævinus leur ordonna de ſortir du Senat. Mais Marcellus les retint, & voulut répondre en leur preſence.

Tyrans les euſſent forcez à prendre les armes, puiſqu'au contraire, pour les prendre, ils s'étoient eux-mêmes ſoumis aux Tyrans.

Leurs raiſons ainſi déduites de part & d'autre, les Syracuſains ſortirent de l'audience, comme c'eſt la coutume; Marcellus en ſortit auſſi, laiſſant tenir le Senat à ſon Collegue, & ſe tint à la porte ſans donner aucune marque ni de crainte ſur l'évenement, ni de reſſentiment contre les Syracuſains, & ſans rien changer à ſon maintien ordinaire, mais attendant avec beaucoup de douceur & de modeſtie la Sentence qu'on alloit prononcer.

Grande aſſurance & grande moderation de Marcellus.

Après que les avis furent recueillis, & que l'on eut jugé en faveur de Marcellus, les Syracuſains ſe jettent à ſes pieds, le conjurant avec larmes d'appaiſer la colere dont il étoit juſtement animé contr'eux là preſens, & de pardonner au reſte de la ville qui ſe ſouvenoit toujours des bienfaits qu'elle avoit reçus de lui, & qui en conſerveroit une éternelle reconnoiſſance. Marcellus, fléchi par leurs prieres, leur pardonna, les reçut dans ſes bonnes graces, & continua de faire aux Syracuſains tout le bien qu'il lui fut poſſible; & le Senat ratifia tout ce que Marcellus avoit fait, leur aſſura la liberté, qu'il leur avoit donnée, confirma leurs Loix, & les maintint dans la

Marcellus eſt abſous, & les Syracuſains lui demandent pardon.

Grande bonté & douceur de Marcellus.

Et ſe tint à la porte.] Tite-Live dit qu'il alla au Capitole, pour enroller les ſoldats, & qu'après que l'Arrêt fut formé, le Senat lui envoya deux Senateurs, pour le faire venir à la Chambre, & que l'on fit entrer en même-tems les Syracuſains.

Honneurs que les Syracusains firent à Marcellus.

joüissance de tous les biens qui leur restoient. En récompense les Syracusains firent à Marcellus tous les plus grands honneurs dont ils purent s'aviser, & ordonnerent par une loy expresse que toutes les fois que Marcellus, ou quelqu'un de sa famille viendroient à Syracuse, les Syracusains se couronneroient de chapeaux de fleurs, & offriroient des sacrifices aux Dieux pour les remercier de son arrivée.

Loy très-honorable des Syracusains en faveur de Marcellus & de sa famille.

Marcellus marche contre Annibal.

De-là Marcellus tourne contre Annibal. Depuis la défaite de Cannes, presque tous les autres Consuls & Capitaines n'employoient contre ce Carthaginois d'autre stratagême que de fuir le combat, personne n'osant ni lui donner bataille, ni se presenter devant lui. Marcellus prit un chemin tout oppose, persuadé que la longueur du tems, qui paroissoit devoir miner peu à peu, & consumer Annibal, auroit plutôt consumé & ruiné l'Italie sans qu'on s'en apperçût, & convaincu que Fabius, toujours attaché à prendre ses suretez, n'étoit pas propre à guerir cette maladie si pressante de la patrie; car pour éteindre la guerre il attendoit que Rome fût consumée & réduite en cendres, comme les Medecins ignorans & timides à donner les remedes violens, mais necessaires, attendent que le malade soit entierement abbatu, & que ses forces soient épuisées.

Sa conduite opposée à celle des autres Generaux, & pourquoi.

Ses premiers succès.

Il reprit d'abord les meilleures places des Samnites qui s'étoient revoltées; il y trouva quantité de bled & d'argent, & prit trois mille Carthaginois

nois qu'Annibal y avoit laiſſez pour les garder. Enſuite Cneus Fulvius Proconſul ayant été tué dans la Poüille par Annibal avec onze Tribuns de ſoldats, & ſon armée entierement défaite, Marcellus écrivit au Senat pour tâcher de redonner du courage & de la confiance aux Citoyens, & pour les aſſurer qu'il ſe mettoit en marche, & qu'il alloit chaſſer Annibal. Tite-Live écrit que ces lettres lûës, bien-loin de diminuer la triſteſſe, augmenterent la crainte, tous les Romains étant perſuadez que le danger preſent étoit d'autant plus grand que Marcellus étoit plus grand Capitaine que Fulvius.

Il fut tué près de la ville d'Herdonée, & porta la peine dûë à ſa témerité & à ſa negligence.

Sage réflexion des Romains.

Marcellus s'étant donc mis à pourſuivre Annibal, comme il l'avoit écrit, ſe jetta dans la Lucanie où il le trouva campé près de la ville de Numiſtron ſur des hauteurs inacceſſibles. Il campa dans la plaine, & le lendemain, pour lui marquer une plus grande confiance, il mit le premier ſon armée en bataille. Annibal ne refuſa pas le combat, il deſcendit de ſes côteaux, & il y eut là une bataille qui ne fut point décidée, mais qui fut très-grande & très-ſanglante; car la charge commença dès la troiſiéme heure, & la nuit eut de la peine à les ſéparer.

Bataille de Marcellus contre Annibal, qui ne fut pas décidée.

Que le danger preſent étoit d'autant plus grand que, &c.] Comment le danger étoit-il plus grand pour les Romains, parce que Marcellus étoit plus grand Capitaine? La raiſon en eſt ſenſible, c'eſt que Marcellus étant alors ce que Rome avoit de meilleur, s'il venoit à être tué, elle paroiſſoit n'avoir plus de reſſource.

Marcellus preſente encore le lendemain la bataille à Annibal qui ſe retira.

Le lendemain matin à la pointe du jour Marcellus fait ſortir ſes troupes de ſes retranchemens, les remet en bataille parmi les monceaux de morts, & appelle Annibal à venir combattre pour la victoire. Annibal s'étant retiré, il dépoüille les morts des ennemis, fait brûler les ſiens, & ſe remet à ſes trouſſes. Annibal lui dreſſa pluſieurs embuſcades dans ſa marche, mais il ne donna dans aucune, & eut toujours de l'avantage dans toutes les eſcarmouches, & dans tous les petits combats qui s'engagerent, ce qui lui attira de plus en plus l'eſtime & l'admiration de ſes Citoyens; de ſorte que les comices pour la nomination des nouveaux Conſuls approchant, le Senat jugea plus à propos de rappeller de Sicile Lævinus, qui étoit l'autre Conſul, que de détourner un moment Marcellus ſi heureuſement attaché à Annibal. Et dès qu'il fut arrivé, il lui ordonna de nommer Dictateur Quintus Fulvius; car le Dictateur n'eſt nommé ni par le peuple, ni par le Senat, mais c'eſt l'un des Conſuls, ou des Généraux, qui s'avançant au milieu du peuple, nomme qui il lui plaît, & de-là celui qui eſt nommé,

Il évite toutes les embuſcades qu'Annibal lui dreſſe.

Le Dictateur par qui nommé.

Le Senat jugea plus à propos.] Le Senat ne le fit pas de ſon mouvement, mais ſur les lettres de Marcellus même, qui leur mandoit qu'il n'étoit nullement du bien des affaires, qu'il quittât Annibal qui fuioit. Le Senat, qui n'étoit pas aſſez imprudent, pour interrompre le cours de cette proſperité, & pour gâter ce qui alloit bien, prit le parti de rappeller l'autre Conſul, & en lui envoyant l'ordre de revenir, il lui envoya auſſi les lettres de Marcellus, afin qu'il vît pourquoi on le rappelloit plutôt que ſon Collegue, qui étoit plus près.

eſt appellé Dictateur, du mot *Dicere*, qui dans la langue Latine, ſignifie *nommer*. D'autres prétendent que le Dictateur eſt ainſi appellé, parce qu'il ne remet rien aux ſuffrages du peuple, ni à la pluralité des voix, mais qu'il décide & ordonne de ſa propre autorité ſans conſulter perſonne. Car les commandemens des Magiſtrats que les Grecs appellent des *Ordres*, les Latins les nomment des *Edits*.

C'eſt le ſentiment de Varron dans le quatriéme livre de la langue Latine.

C'eſt le ſentiment de Denys d'Halicarnaſſe.

Lævinus vouloit un autre Dictateur, que celui que le Senat lui preſentoit, & ne voulant pas être forcé à le nommer contre ſon ſentiment, il s'embarqua la nuit pour s'en retourner en Sicile. Ainſi le peuple nomma Quintus Fulvius Dictateur, & le Senat écrivit en même-tems à Marcellus, pour lui ordonner de le nommer; Marcellus obéit & confirma la nomination du peuple. Après quoi on lui continua le commandement, & on le nomma Proconſul pour l'année ſuivante.

Lævinus refuſe de nommer le Dictateur, que le peuple demandoit, & s'en retourne en Sicile.

Le peuple le nomme; & le Senat écrit à Marcellus de confirmer cette nomination.

Lævinus vouloit un autre Dictateur, que celui que le Senat lui preſentoit.] Lævinus vouloit nommer M. Valerius Meſſala, qui commandoit la flote, & le Senat vouloit Q. Fulvius. Sur la requiſition du Tribun du peuple, le Senat ordonna que le Conſul nommeroit celui que le peuple lui ordonneroit; qu'à ſon refus ce ſeroit le Preteur de la ville qui nommeroit; & que ſi le Preteur refuſoit, ce ſeroit aux Tribuns. Le Conſul refuſa de nommer, défendit au Preteur de s'ingerer de faire une fonction qui n'appartenoit qu'à lui, & partit pour la Sicile. Les Tribuns nommerent Fulvius par le choix du peuple; mais comme il falloit la nomination du Conſul, le Senat écrivit à Marcellus, qui ſuppléa & qui fit ce que ſon Collegue n'avoit pas voulu faire. Voilà bien des formalitez, pour violer un uſage & anéantir une loi.

Fabius Maximus va assiéger Tarente.

Ensuite, après être convenu par lettres avec le Consul Fabius Maximus, que Fabius iroit assiéger Tarente, & que lui il s'attacheroit à Annibal, &

Marcellus s'attache à suivre Annibal, pour l'empêcher de secourir la place.

le talonneroit de si près, qu'il l'empêcheroit de secourir la place, il sortit de ses quartiers, alla chercher Annibal près de Canuse, & comme Annibal changeoit tous les jours de camp pour ne pas combattre, il le suivit pas à pas, & campant toujours à sa vûë, il paroissoit tous les matins en armes devant lui.

Enfin l'ayant surpris dans la plaine, comme il fortifioit son camp, il harcela tellement ses travailleurs par de continuelles escarmouches, qu'il

Il force Annibal à en venir à un combat, la nuit les sépare.

l'engagea à en venir à un combat, mais la nuit qui survint, les sépara. Le lendemain dès la pointe du jour il parut encore en bataille hors de ses retranchemens, de sorte qu'Annibal étonné & affligé, assembla les Carthaginois, & les conjura de donner encore ce combat, pour s'assurer le fruit de tous les autres. *Car vous voyez*, leur dit-il, *qu'après tant de batailles gagnées, il ne nous est pas permis de respirer, & que dans le sein même de la victoire, nous ne pouvons joüir d'aucun repos, si nous ne chassons cet homme.*

Un moment après les deux armées se chargent

Ensuite après être convenu par lettres avec le Consul Fabius.] C'est ainsi qu'il faut traduire συνθέμενος ὁ πρὸς φάβιον Μαξίμον, & non pas comme on avoit traduit, *ayant conferé avec Fabius Maximus, &c.* Ils ne pouvoient pas conferer ensemble, puisque Marcellus étoit à l'armée, & Fabius à Rome. Ils convinrent par lettres, *per litteras Marcellum obtestatus Fabius*, dit Tite-Live,

avec furie, & il ſemble que l'évenement fit voir que Marcellus ne fut battu en cette rencontre, que pour avoir fait un mouvement mal à propos & hors de ſaiſon. Car comme il vit ſon aîle droite fort preſſée, il fit paſſer de la queuë à la tête une de ſes legions, & ce mouvement fait ſi mal à propos, mettant le déſordre parmi les troupes qui combattoient, donna la victoire à l'ennemi. Il demeura plus de deux mille Romains ſur la place. Marcellus rentré dans ſon camp, aſſembla ſon armée, & dit *qu'il voyoit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes, mais qu'il ne*

Il lui donne un ſecond combat le lendemain, & eſt battu.

La cauſe de la défaite de Marcellus, un mouvement fait mal à propos.

Ce que Marcellus dit à ſon armée.

Que Marcellus ne fut battu en cette rencontre, que pour avoir fait un mouvement mal à propos & hors de ſaiſon.] Le Grec dit, *que pour s'être ſervi d'un ſtratagême hors de ſaiſon.* Mais en notre langue, nous n'appellons pas *ſtratagême*, cette manœuvre de faire paſſer de la queuë à la tête un corps de troupes. Tite-Live raconte ſimplement le fait; il dit que *Marcellus, voyant plier ſon aîle droite & l'élite des Alliez, fit paſſer à la tête la dix-huitiéme legion; que les uns pliant lâchement, & les autres s'avançant mollement, pour prendre leur place, toute la bataille fut miſe en déſordre, & enfin culbutée.* Tite-Live ne donne pas le tort à Marcellus, mais aux troupes qui furent commandées, pour ſoutenir cette aîle droite, & qui ne firent pas leur devoir. En effet ce ne fut pas une manœuvre faite mal à propos par Marcellus, de faire paſſer de la queuë à la tête un corps de troupes, pour ſoutenir une aîle qui branle & qui plie; cela s'eſt toujours pratiqué, & ſe doit pratiquer toujours. La défaite vint de ce que les troupes, qu'il fit paſſer, ne s'avancerent que mollement. Plutarque s'eſt donc trompé ici, en blâmant une manœuvre très-ſage, & en lui attribuant un échec, qui ne vint que de la lâcheté & de la moleſſe des ſoldats, la ſuite même le prouve.

Il demeura plus de deux mille Romains.] Deux mille ſept cens Romains ou Alliez, parmi leſquels il y avoit quatre Centurions Romains, deux Tribuns de ſoldats. L'aîle, qui avoit fui, perdit quatre enſeignes, & la legion, qui devoit la ſoutenir, en perdit deux.

voyoit pas un Romain. Ses troupes lui demandant pardon de leur faute, il leur répondit, *qu'il ne leur accorderoit point ce pardon pendant qu'elles ſeroient vaincuës, mais après qu'elles auroient vaincu, & que le lendemain il les remeneroit au combat, afin que leurs Citoyens appriſſent plutôt leur victoire, que leur fuite.* En les congediant, il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment aux bandes qui avoient tourné le dos & perdu leurs enſeignes.

Orge donné au lieu de froment aux troupes qui avoient mal fait.

Effet du diſcours de Marcellus ſur ſes troupes.

Ce diſcours fit une telle impreſſion ſur les ſoldats, que quoiqu'il y en eût un grand nombre qui ſouffriſſent beaucoup, & qui fuſſent en danger des coups qu'ils avoient reçus, il n'y en eut pas un à qui ces paroles de leur Genéral ne fuſſent plus cuiſantes que leurs bleſſures.

Marcellus preſente encore le combat à Annibal le lendemain.

Le lendemain, dès l'aube du jour, on expoſa la cotte d'armes d'écarlate, qui étoit le ſignal ordinaire dont on ſe ſervoit pour annoncer le combat; les bandes, qui avoient été deshonorées, obtinrent par leurs prieres d'être placées à la premiere ligne, & les Tribuns rangerent enſuite les autres troupes dans leur ordre & leur rang. Quand cela fut rapporté à Annibal, *ô Dieux!* s'écria-t-il, *que faire à un homme qui ne ſçait ſupporter ni la bonne,*

Ce qu'Annibal dit ſur cette opiniâtreté de Marcellus.

Il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment.] C'étoit la punition ordinaire, qui déclaroit que des lâches meritoient d'être traitez, non pas en hommes, mais en bêtes. Marcellus ordonna auſſi que les Centurions de ces bandes demeureroient debout tout le jour l'épée nuë ſans ceinturon. *Centurioneſque manipulorum, quorum ſigna amiſſa fuerant, diſtrictis gladiis diſcinctos deſtitui.* Liv. XXVII. 13.

ni la mauvaiſe fortune ? Il eſt le ſeul qui, vainqueur, ne donne aucun relâche à ſes ennemis, & vaincu, n'en prend aucun pour lui-même. Il faut donc ſe reſoudre à combattre éternellement contre lui, puiſqu'heureux ou malheureux, la honte lui inſpire toujours une nouvelle audace, & lui ſert comme d'aiguillon.

Les trompettes ayant ſonné, les deux armées ſe choquent. Annibal, qui voit que l'avantage eſt également diſputé, commande que l'on faſſe venir les élephans au front de la bataille, & qu'on les pouſſe contre les Romains. Cela jette d'abord la terreur & le deſordre dans les premiers rangs; mais un des Tribuns, nommé Flavius, prenant l'enſeigne d'une de ſes compagnies, marche contre ces élephans, & enfonçant la hante de ſon enſeigne dans le corps du premier, il le détourne; cet élephant ſe renverſe ſur celui qui le ſuit, le culbute & culbute auſſi les autres. Ce que voyant Marcellus, il ordonne à ſa Cavalerie de ſe jetter avec toutes ſes forces ſur l'endroit qui eſt en deſordre, & de renverſer les ennemis. La Cavalerie execute vivement cet ordre; elle tombe ſur les Carthaginois avec tant de furie, qu'elle les mene battant juſques dans leurs retranchemens, & en fait un meurtre horrible. Ce meurtre eſt augmenté par les élephans, qui tombant morts ou bleſſez, écraſent par leur chute

Les deux armées ſe chargent.

Tite Live le nomme C. Decimus Flavius.

Marcellus bat Annibal.

Il ordonne à ſa Cavalerie de ſe jetter.] Tite-Live dit mieux à mon avis; car il dit que l'Infanterie ſe jetta ſur ces troupes qui étoient en deſordre, & que dès qu'elle les eut fait plier, Marcellus leur lâcha ſa Cavalerie. XXVII. 14.

ceux qui se rencontrent près d'eux, ou retardent leur fuite, & les livrent à l'épée des Romains. Il mourut dans cette journée huit mille hommes du côté des Carthaginois, & trois mille du côté des Romains; mais de ces derniers, il n'y en eut presque pas un qui ne sortît blessé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de décamper la nuit, & de s'éloigner de Marcellus, qui ne se trouva pas en état de le poursuivre, à cause du grand nombre de ses blessez, mais se retira à petites journées dans la Campanie, & passa l'Eté dans la ville de Sinuesse pour refaire ses troupes.

Annibal décampe & s'éloigne de Marcellus.

Marcellus dans l'impuissance de suivre Annibal à cause de ses blessez, se retire à Sinuesse.

Annibal, débarrassé de son ennemi, & se servant de son armée, comme d'une armée qui étoit en pleine liberté, courut toute l'Italie aux environs sans aucune crainte, brûlant & ravageant tout sur son chemin. Cela donna lieu à de mauvais bruits contre Marcellus, & fit murmurer contre lui à Rome; ses ennemis, profitant de cette occasion, suscitèrent un Tribun du peuple, nommé Publius Bibulus, homme violent & emporté, & d'une éloquence à se faire craindre, & l'obligerent d'accuser Marcellus. Cet homme avoit déja tenu plusieurs assemblées pour le décrier, & en cette rencontre il n'ou-

Annibal ravage toute l'Italie aux environs.

Les ennemis de Marcellus sement de mauvais bruits contre lui & lui suscitent Pub. Bibulus, Tribun du peuple.

Et passa l'Eté dans la ville de Sinuesse.] Tite-Live dit *dans la ville de Venuse;* & cela est plus vrai-semblable. Le grand nombre de blessez qu'avoit Marcellus, ne lui permettoit pas d'aller à Sinuesse, qui étoit trop éloignée des environs de Canuse, où s'étoit donné le combat.

blioit

blioit rien pour faire donner à un autre le commandement de l'armée, *puiſque Marcellus*, diſoit-il, *après s'être un peu exercé contre Annibal, étoit ſorti de cette guerre comme d'une paleſtre, & étoit allé ſe jetter dans des bains chauds, pour ſe refaire de ſes fatigues.*

Mot de Bibulus contre Marcellus.

Marcellus, averti de ces pratiques, qu'on faiſoit contre lui, laiſſa l'armée à ſes Lieutenans, & revint à Rome pour répondre à ces calomnies. A ſon arrivée il trouva l'accuſation formée ſur ces mêmes calomnies, & prête à juger. Le jour étant donc pris, & le peuple aſſemblé dans le Cirque de Flaminius, Bibulus monta ſur la Tribune, & accuſa Marcellus avec beaucoup de vehemence. Marcellus répondit ſimplement & en peu de mots; mais les premiers & les plus conſiderables d'entre les Citoyens prirent hautement ſa défenſe, & parlerent avec beaucoup de franchiſe & de liberté; car ils exhorterent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus, que leur ennemi même, en l'accuſant de lâcheté, lui qui étoit le ſeul de leurs Généraux qu'Annibal évitoit avec ſoin, & contre lequel il perſeveroit

Marcellus revient à Rome, pour répondre à ces calomnies.

Bibulus accuſe Marcellus dans les formes.

Marcellus répond ſimplement & en peu de mots.

Les plus conſiderables de Rome prennent ſon parti.

Et étoit allé ſe jetter dans des bains chauds.] Plutarque met ce bon mot dans la bouche de Bibulus, en ſuppoſant que Marcellus étoit allé à Sinueſſe; car près de Sinueſſe, il y avoit des bains chauds, qui étoient ſouverains pour beaucoup de maladies, comme Strabon le marque expreſſement. Mais ſi Marcellus alla à Venuſe, comme il n'en faut pas douter, ce bon mot n'eſt plus de ſaiſon; car à Venuſe il n'y avoit pas des bains chauds. Bibulus ſe contenta de reprocher à Marcellus, qu'il paſſoit l'Eté en quartier ſous le toît : *Æſtivâ Venuſiæ ſub tectis agere.*

à fuir le combat avec autant d'empreſſement, qu'il en avoit à le chercher contre tous les autres.

Ces remontrances faites, l'accuſateur ſe trouva ſi loin des eſperances qu'il avoit conçuës de l'iſſuë de ce jugement, que Marcellus non-ſeulement fut abſous de tous les chefs intentez contre lui, mais encore nommé pour la cinquiéme fois Conſul pour l'année ſuivante.

Marcellus abſous & nomme Conſul pour la cinquieme fois.

Dès qu'il fut en charge, il alla dans toutes les villes de la Toſcane, où il calma par ſa ſeule preſence & ſans troupes, un mouvement de revolte qui s'y étoit élevé. A ſon retour il voulut dédier le Temple de l'Honneur & de la Vertu, qu'il avoit bâti, du butin fait en Sicile, mais en ayant été empêché par les Prêtres, qui ne trouverent

Il appaiſe par ſa ſeule preſence une revolte dans la Toſcane.

Il bâtit le Temple de l'Honneur & de la Vertu, qu'il avoit voué dans ſon premier Conſulat.

Dès qu'il fut en charge.] Selon Tite-Live, Marcellus alla dans la Toſcane, avant que d'entrer dans ſon v^e. Conſulat, & n'étant encore que Conſul déſigné. *Itaque conſeſtim eo miſſus Marcellus Conſul deſignatus, qui rem inſpiceret.* Liv. xxvii. 21.

Mais en ayant été empêché par les Prêtres, qui ne trouverent pas qu'il y eût de la dignité.] Cela me fait ſouvenir de celui, qui entrant dans Athenes, & voïant à la porte de la ville un Temple conſacré à deux Dieux, dit, *il faut que je m'en retourne, car puiſqu'on loge ici deux Dieux enſemble, je ne trouverai point de logis.* Mais pour revenir à Marcellus, Plutarque ne touche pas la veritable raiſon, qui obligea les Pontifes à s'oppoſer à cette dédicace; car ce ne fut nullement, parce qu'ils ne trouvoient pas qu'il y eût de la dignité. Tite-Live nous en apprend la veritable raiſon, xvii. 25. *Dedicatio ejus à Pontificibus impediebatur, quod negabant unam cellam ampliùs quam uni Deo ritè dedicari, quia ſi de cælo tacta, aut prodigii aliquid in ea factum eſſet, difficilis procuratio foret, quod utri Deo divina res fieret ſciri non poſſet, neque enim duobus, niſi certis Deis, ritè una hoſtia fieri. Les Pontifes s'oppoſoient à cette dédicace, parce qu'ils nioient qu'on pût, ſelon les regles, dédier un Temple, qu'à un Dieu ſeul; parce qu'étant dédié à deux, s'il venoit à être frappé de la foudre, ou qu'il y ar-*

pas qu'il y eût de la dignité à renfermer deux Dieux dans un seul & même Temple, il se mit à en bâtir un autre pour la Vertu, très-offensé de l'opposition qu'on lui avoit faite, & la prenant même pour un mauvais augure.

Ce qui l'empêcha de le dédier, & qui l'obligea d'en bâtir un à la Vertu.

Il y eut dans le même tems plusieurs autres signes qui le troublerent; des Temples frappez de la foudre; des rats qui rongerent l'or du Temple de Jupiter; on rapporte même qu'un bœuf avoit parlé, & qu'un enfant étoit né avec la tête d'un élephant, & dans tous les sacrifices qu'on

Marcellus effrayé de plusieurs signes qui arriverent.

rivât quelqu'autre prodige, il seroit difficile d'en faire l'expiation, en ce qu'on ne pourroit sçavoir auquel de ces deux Dieux on devroit offrir le sacrifice; car il n'y a que certains Dieux auxquels on peut sacrifier avec une victime seule. N'est-ce pas-là une plaisante superstition?

Il se mit à en bâtir un autre pour la Vertu.] Cet ouvrage fut fait avec beaucoup de diligence, mais Marcellus ne dédia ni l'un ni l'autre. Ce fut son fils qui les dédia quatre ans après.

Des Temples frappez de la foudre; des rats, &c.] Ces prodiges n'arriverent pas à Rome, mais l'un à Capoue, & l'autre à Cumes; pour celui des rats, Ciceron s'en mocque plaisamment dans le IIe. liv. de la Divination. *Nous sommes si legers & si imprudens, que si les rats viennent à ronger quelque chose, quoique ce soit leur mêtier, nous en faisons un prodige. Avant la guerre des Marses, sur ce que les rats avoient rongé des boucliers à Lanuvium, les Aruspices prononcerent que c'étoit un prodige horrible. Comme s'il importoit beaucoup que des rats, qui rongent nuit & jour, rongent des boucliers, ou des cribles; car si nous donnons là-dedans, il s'ensuit de-là que parce que les rats ont rongé depuis peu chez moi les livres de la République de Platon, j'ai dû craindre pour la République, ou que s'ils venoient à ronger le livre d'Epicure sur la volupté, je devrois craindre la cherté des vivres.*

Et qu'un enfant étoit né avec la tête d'un élephant.] On avoit traduit *qu'il étoit sorti un enfant de la tête d'un élephant.* Prodige impossible. C'est le texte qui a trompé, car il y a ἐκ κεφαλῆς; mais il falloit lire comme dans un manuscrit μετὰ κεφαλῆς.

fit, pour expier ces prodiges, on ne put jamais avoir les ſignes favorables. C'eſt pourquoi les Devins le retenoient à Rome malgré ſon impatience & toute ſon ardeur; car jamais perſonne n'a été enflammé d'un ſi violent deſir de quoique ce ſoit, que Marcellus l'étoit d'en venir contre Annibal à une bataille déciſive. Il ne penſoit à autre choſe nuit & jour, dans ſes ſonges, dans ſes converſations avec ſes amis & avec ſes Collegues, & dans ſes prieres c'étoit toujours de ſe voir en pleine bataille contre Annibal. Je croi même qu'il eût encore plus volontiers conſenti à combattre contre lui en champ clos au milieu des deux armées; & ſans la gloire, qu'il avoit déja acquiſe, & ſans toutes les preuves éclatantes qu'il avoit données, qu'en maturité & en prudence, il ne le cedoit à aucun autre Général quel qu'il pût être, je dirois qu'il s'étoit laiſſé tranſporter à une paſſion de jeune homme, & à une ambition, qui ne convenoit plus à un âge auſſi avancé que le ſien; car il avoit plus de ſoixante ans, quand il entra dans ſon cinquiéme Conſulat.

Violent deſir de Marcellus d'en venir à une bataille deciſive contre Annibal.

Ce qui empêche Plutarque de blâmer Marcellus ſur cette paſſion ſi ardente.

Age de Marcellus à ſon cinquiéme Conſulat.

Cependant dès qu'on eut achevé les ſacrifices & les expiations ordonnées par les Devins, il ſortit de Rome avec ſon Collegue pour cette

[f] *Il ſortit de Rome avec ſon Collegue.*] Son Collegue Criſpinus étoit parti avant lui, il étoit allé dans la Lucanie, & avoit aſſiegé Locres qu'il abandonna, quand il ſçut que Marcellus arrivé à Venuſe, avoit mis ſes troupes en campagne, & qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium.

guerre, & alla camper entre les villes de Bantie & de Venuſe, d'où il harcelloit continuellement Annibal pour l'attirer à un combat. Annibal l'évitoit avec un très-grand ſoin; mais ayant été averti que les Conſuls envoyoient des troupes pour aſſiéger la ville des Locriens, appellez Epizephyriens, il leur dreſſa une embuſcade ſur le chemin, près de la colline de Petelie, & leur tua deux mille cinq cens hommes. Cela tranſporta Marcellus & irrita ſon impatience pour le combat; il leve donc ſon camp & s'approche de l'ennemi.

C'eſt-à-dire, Occidentaux.

Annibal dreſſe une embuſcade à Marcellus & à ſon Collegue.

Entre les deux armées il y avoit un tertre élevé aſſez fort d'aſſiete, plein de bois & de broſſailles, qui des deux côtez cachoit des trous & des ravins,

Et alla camper entre les villes de Bantie, &c.] Amiot s'eſt encore trompé à ce paſſage, *& trouva Annibal de ſejour entre les villes de Bantie & de Venuſe.* Ce furent les deux Conſuls qui camperent entre ces deux villes, & non pas Annibal; ils firent deux camps à trois mille pas l'un de l'autre. *Itaque in Apuliam ex Brutiis reditum*, dit Tite-Live, *& inter Venuſium Bantiamque, minus trium millium paſſuum intervallo Conſules binis caſtris conſederant. In eandem regionem & Annibal rediit.* XXVII. 25.

Mais ayant été averti que les Conſuls envoyoient des troupes, pour aſſiéger la ville des Locriens.] Plutarque n'éclaircit pas aſſez le fait qu'il raconte ici. Sur ce qu'il dit, on croiroit que les Conſuls auroient envoyé une partie de leurs troupes, pour faire ce ſiége; & on ſeroit fort trompé. Marcellus & Criſpinus n'étoient pas aſſez imprudens, pour affoiblir leur armée en preſence d'un ennemi comme Annibal. Ils envoyerent ordre à L. Cincius, qui étoit en Sicile, de paſſer à Locres avec ſa flotte, & en même-tems ils firent marcher la garniſon qui étoit à Tarente; & ce fut à ces troupes de terre qu'Annibal dreſſa l'embuſcade près de Petelie, qui eſt ſur la côte au-deſſus de Crotone. Liv. XXVII. 26.

& d'où couloient beaucoup de fontaines & de ruiſſeaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit ſi commode, ne l'avoit pas occupé, & l'avoit laiſſé à ſes ennemis. Mais ſi ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embûches, & il aima mieux s'en ſervir à cet uſage; pour cet effet il remplit les bois & les creux de gens de trait & de bons lanciers, ne doutant point que la commodité de ce camp n'attirât les Romains.

Autre embuſcade qu'Annibal dreſſe à Marcellus.

Il ne ſe trompa point dans ſa conjecture, bientôt on n'entendit autre choſe dans tout le camp des Romains, ſinon qu'il falloit s'emparer de cette colline; & comme s'ils avoient été tous Généraux, ils décidoient des grands avantages qu'ils raviroient aux ennemis, s'ils occupoient ce poſte, ou du moins s'ils y élevoient un Fort. Marcellus, touché de ces diſcours, jugea à propos d'aller en perſonne reconnoître l'endroit avec quelque Cavalerie; mais auparavant il ordonna au Devin de faire des ſacrifices. La premiere victime immolée, le Devin fit voir à Marcellus le

Marcellus veut aller reconnoître le poſte qu'il vouloit occuper.

Sacrifices peu favorables à ſon deſſein.

Les Romains s'étonnoient comment Annibal étant arrivé le premier à un endroit ſi commode, ne l'avoit pas occupé.] Mais c'eſt cela même qui devoit être ſuſpect aux Romains, & obliger Marcellus à envoyer reconnoître l'endroit, ſans s'expoſer lui-même.

Jugea à propos.] Au lieu du mot ἔδοξεν, qui eſt dans le texte, & qui ne peut rien ſignifier ici, il faut corriger comme dans un manuſcrit ἔδοξεν.

foye ſans tête. On en immola une ſeconde; la tête du foye parut groſſie tout d'un coup conſiderablement, & toutes les autres parties parurent très-fraîches & très-bien conditionnées, deſorte que les craintes, qu'avoit données la premiere victime, paroiſſoient effacées & ſurmontées par les grandes eſperances, que donnoit la ſeconde. Mais les Devins en jugerent autrement, & aſſurerent que cela ne faiſoit qu'augmenter leurs craintes; car des ſignes très-favorables & très-heureux ſurvenant à des ſignes très-malheureux & très-funeſtes, ce changement ſubit & hors de ſaiſon, doit être ſuſpect; *mais*, comme dit Pindare, *ni le feu ni les murs d'airain n'arrêtent la deſtinée.*

Ce que les Devins jugeoient d'un ſigne favorable ſurvenu à un ſigne malheureux

Paſſage de Pindare.

Marcellus ſort du camp, & mene avec lui ſon Collegue Criſpinus, ſon fils Marcellus, qui étoit Tribun, & quelque deux cens vingt chevaux, dont il n'y en avoit pas un ſeul Romain; mais ils étoient tous Toſcans, excepté quarante Fregellaniens, qui s'étoient toujours montré fideles & affectionnez à Marcellus, & qui en toute occaſion

Imprudence de Marcellus qui va reconnoître ce poſte.

La tête du foye parut groſſie tout d'un coup.] Tout ce qui groſſiſſoit étoit d'un bon augure, & tout ce qui diminuoit & apetiſſoit étoit d'un preſage très-malheureux.

Car des ſignes très-favorables & très-heureux.] Plutarque explique ici le mot de Tite-Live: *Nec id ſane Aruſpici placuiſſe, quod ſecundum trunca & turpia exta, nimis læta apparuiſſent.* *Cela ne plut nullement à l'Aruſpice, parce que les entrailles avoient paru trop belles & trop heureuſes, après avoir paru inutiles & funeſtes.* Le Devin regardoit ce changement ſi prompt, comme une marque de la colere des Dieux, qui vouloient les tromper, pour les punir du peu de foi qu'ils avoient eu pour le premier ſigne.

Et qui en toute occaſion lui

lui avoient donné des marques de leur courage. Sur le haut de ce tertre, qui, comme nous l'avons dit, étoit couvert de broſſailles & de bois, les ennemis avoient placé un ſoldat, qui, ſans être vû des Romains, découvroit tous les mouvemens qui ſe faiſoient dans leur armée. Cette ſentinelle ayant dit à ceux qui étoient en embuſcade ce qui ſe paſſoit, ceux-ci laiſſent approcher Marcellus juſqu'au pied du tertre, & alors ſe levant tout d'un coup, & l'enveloppant de tous côtez, ils font pleuvoir ſur ſa troupe une grêle de traits, ou la chargent à coups d'épées & de lances. Les uns pourſuivent les fuyards, & les autres s'attachent à ceux qui font de la reſiſtance. C'étoient les quarante Fregellaniens; car les Toſcans ayant tourné le dos dès le premier choc, ceux-ci ſe ſerrerent en un gros, & firent ferme pour défendre & ſauver les Conſuls, juſqu'à ce que Criſpinus bleſſé de deux traits eût détourné ſon cheval pour prendre la fuite, & que Marcellus percé d'outre en outre d'un coup de lance fût tombé mort. Alors le peu des Fregellaniens, qui reſterent, laiſſant-là le corps de Marcellus, enlevent ſon fils qui étoit déja bleſſé, & ſe ſauvent à bride abbatuë dans leur camp.

Fidelité & valeur des quarante Fregellaniens.

Marcellus tué.

Il n'y eut pas dans cette eſcarmouche beaucoup

avoient donné des marques de leur courage.] Le texte eſt corrompu, au lieu de ἀρχῆς, qui ne peut trouver place ici, il faut lire comme dans un manuſcrit ἀρετῆς.

plus

plus de quarante hommes tuez, & de priſonniers dix-huit cavaliers, & cinq des licteurs qui portoient les haches. Criſpinus mourut de ſes bleſſures quelques jours après. Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil deſaſtre, car jamais ils n'avoient perdu dans une ſeule affaire les deux Conſuls. Annibal ne fit pas grand compte des autres morts, ni des priſonniers, mais ayant ſçû que Marcellus avoit auſſi été tué, il courut à l'heure même ſur le champ de bataille, & ſe tenant auprès du mort, il conſidera long-tems avec admiration ſa bonne mine, ſa taille, ſa force, ſans laiſſer échapper aucune parole inſolente, & ſans donner la moindre marque de joye de ſe voir défait d'un ennemi ſi redoutable & ſi dangereux, mais ſeulement étonné d'une mort ſi étrange, & ſi peu digne d'un homme comme lui, il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ſes lettres,

Criſpinus l'autre Conſul meurt de ſes bleſſures.

Jamais auparavant les Romains n'avoient perdu les deux Conſuls dans une ſeule affaire.

Annibal voyant Marcellus mort, le conſidere avec admiration.

Sa moderation dans ce grand bonheur.

Il lui ôte ſon anneau, & lui fait des

Criſpinus mourut de ſes bleſſures quelques jours après.] Il ne mourut que ſur la fin de l'année, après avoir nommé Dictateur, pour tenir les comices, T. Manlius Torquatus. Les uns diſent qu'il mourut à Tarente, les autres dans la Campanie.

Car jamais ils n'avoient perdu dans une ſeule affaire.] Tite-Live ſe contente de dire : *Id quod nullo ante bello acciderat, duo Conſules ſine memorando prælio interfecti, velut orbam Rempublicam reliquerant. Et ce qui n'étoit jamais arrivé dans les guerres précedentes, les deux Conſuls tuez ſans un combat dont on puiſſe parler, avoient laiſſé la République comme orpheline.* Huit ans auparavant à la bataille de Cannes, les Romains avoient perdu l'un des Conſuls, & les deux Conſuls de l'année précedente.

Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ſes lettres.] Il voulut s'en ſervir, pour ſurprendre la ville de Salapia, en écrivant des lettres ſous le nom du Conſul, & ſcellées de ſon cachet, mais Criſpinus avoit eu la prudence d'avertir toutes les villes voiſines,

funerailles magnifiques.

& après avoir enſeveli magnifiquement ſon corps, & l'avoir couvert d'étoffes précieuſes, il le fit brûler, recueillit ſes cendres, les enferma dans une urne d'argent, ſur laquelle il mit une couronne d'or, & les envoya à ſon fils. Mais quelques Numides, ayant rencontré ceux qui les portoient, ſe jetterent ſur eux pour leur ôter l'urne; ceux-ci ſe mirent en défenſe pour la garder, deſorte qu'en ſe battant & en voulant ſe la ravir les uns aux autres, ils répandirent les cendres. Annibal, informé de cette avanture, dit à ceux qui ſe trouverent près de lui, *vous voyez bien qu'il n'eſt pas poſſible de rien faire contre la volonté de Dieu*, & fit châtier les Numides; mais il ne ſe mit plus en peine de faire ramaſſer ces cendres & de les renvoyer, comme perſuadé que c'étoit quelque Dieu qui avoit ordonné que Marcellus mourût d'une mort ſi incroyable, & que ſes os demeuraſſent ſans être enterrez. Voilà ce qu'en ont écrit Cornelius Nepos & Valere Maxime; mais Tite-Live & Ceſar-Auguſte aſſurent que l'urne

Il renvoye ſes cendres au jeune Marcellus dans une urne d'argent.

Ces cendres répanduës & comment.

que ſon Collegue avoit été tué, & que l'ennemi étoit maître de ſon cachet. Salapia punit la fraude par la fraude; elle trompa Annibal, qui fut obligé de ſe retirer honteuſement, après avoir perdu quelques troupes.

Mais Tite-Live & Ceſar-Auguſte aſſurent que l'urne fut portée à ſon fils Marcellus, & enterrée magnifiquement.] C'eſt ce que Tite-Live n'aſſure nullement; il dit au-contraire qu'Annibal alla d'abord camper ſur la colline, où s'étoit paſſé le combat, & qu'ayant trouvé là le corps de Marcellus, il l'enterra; *caſtra in tumultum, in quo pugnatum erat, ex Templo transfert. Ibi inventum Marcelli corpus ſepelit*, XXVII. 28. Pour ce qui eſt de Ceſar-Auguſte, je n'en dis rien, car on n'a point ce qu'il avoit écrit.

fut portée à ſon fils Marcellus, & enterrée magnifiquement.

Les ouvrages publics que Marcellus conſacra, outre ceux qu'il dédia dans Rome, furent un magnifique Gymnaſe, qu'il éleva à Catane, pluſieurs ſtatuës & tableaux, qu'il avoit portez de Syracuſe, qu'il plaça dans le Temple des Dieux Cabires, dans l'Iſle de Samothrace, & à Lindos dans le Temple de Minerve. Dans ce dernier on voyoit auſſi la ſtatuë de Marcellus avec cette inſcription rapportée par le Philoſophe Poſidonius. *Paſſant, tu vois ici l'image de celui qui fut la lumiere de ſa patrie; c'eſt Claudius Marcellus, né d'une famille illuſtre, & qui s'étant vû ſept fois revêtu de la dignité Conſulaire, a ſouvent rougi la terre du ſang ennemi.*

Ouvrages publics que Marcellus conſacra.

Statuë de Marcellus avec une inſcription dans le Temple de Minerve à Lindos.

L'Auteur de cette inſcription joint aux cinq Conſulats de Marcellus la dignité de Proconſul dont il fut honoré deux fois. Sa Maiſon dura avec beaucoup de ſplendeur & d'éclat juſqu'à Marcellus, qui fut fils de Caïus Marcellus & d'Octavie ſœur d'Auguſte, & qui mourut fort jeune, après avoir été Edile & avoir épouſé Julie, fille de l'Empereur ſon oncle, avec laquelle il ne vêcut que peu de tems. Pour honorer

Comment il faut entendre les ſept Conſulats, dont il eſt parlé dans l'inſcription.

Durée de la Maiſon de Marcellus.

Le jeune Marcellus, neveu & gendre de l'Empereur Auguſte.

Sa Maiſon dura avec beaucoup de ſplendeur & d'éclat juſqu'à Marcellus.] Elle dura après lui cent quatre-vingt-cinq ans; car il fut tué la premiere année de l'Olymp. 143. l'an de Rome 545. 206. ans avant la naiſſance de N. S. & le jeune Marcellus mourut la deuxiéme année de l'Olymp. 189. l'an de Rome 730.

Pour honorer ſa memoire, Octavie ſa mere lui conſacra une bi-

ſa memoire, Octavie ſa mere lui conſacra une bibliotheque, & Auguſte un théatre, qui furent appellez la bibliotheque & le théatre de Marcellus.

bliotheque.] Suetone & Dion font entendre que ce ne fut pas Octavie, qui conſacra cette bibliotheque, mais Auguſte.

LA COMPARAISON de Marcellus & de Pelopidas.

DE toutes les choſes que les Hiſtoriens nous ont conſervées de Marcellus & de Pelopidas, voilà celles qui nous ont paru les plus dignes d'être écrites. Parmi les reſſemblances que la nature & les mœurs avoient miſes entre eux, & qui ſont ſi parfaites, qu'on pourroit s'y méprendre, car ils étoient tous deux d'une force merveilleuſe, tous deux laborieux & infatigables, tous deux d'un courage heroïque, & tous deux d'une ſinguliere magnanimité, la ſeule difference qu'on y trouve, c'eſt que Marcellus fit un grand carnage dans la plûpart des villes qu'il prit d'aſſaut, au lieu qu'Epaminondas & Pelopidas ne verſerent jamais le ſang d'aucun homme qu'ils euſſent vaincu, & n'ôterent la liberté à aucune ville qu'ils euſſent priſe. On aſſure même que les Thebains n'auroient jamais aſſujetti les

Qualitez égales dans Pelopidas & dans Marcellus.

Premier avantage de Pelopidas ſur Marcellus, il ne verſa jamais le ſang des vaincus.

Que la nature & les mœurs.] Il ſepare avec raiſon les mœurs d'avec la nature; car les mœurs ſont le fruit de l'éducation.

Orchomeniens, s'ils euſſent été preſens.

Quant à leurs actions, il n'y a rien de plus beau ni de plus grand que ce que fit Marcellus contre les Gaulois, lorſqu'avec une poignée de gens de cheval, qui ſe trouverent auprès de lui, il défit & mit en déroute une armée très-forte en Infanterie & en Cavalerie, ce qu'on ne trouvera pas facilement avoir jamais été fait par aucun autre Capitaine, & tua de ſa propre main le Genéral des ennemis. Pelopidas ayant voulu tenter un exploit tout ſemblable, ne réuſſit point & fut tué lui-même. Cependant on peut fort bien comparer à ces grandes actions, les journées de Leuctres & de Tegyre, qui furent des batailles très-grandes & très-ſignalées. Il eſt vrai qu'en fait de ſurpriſes & d'embûches, nous ne trouvons rien dans Marcellus qu'on puiſſe oppoſer à ce que fit Pelopidas à ſon retour d'exil, lorſqu'il tua les Tyrans de Thebes; car de tous les exploits executez par ſurpriſe & par ruſe, c'eſt ſans doute le plus memorable & le plus grand.

Premier avantage de Marcellus ſur Pelopidas; les Gaulois défaits par une poignée de gens.

Second avantage de Pelopidas ſur Marcellus; les Tyrans ſurpris & tuez.

On dira peut-être que les Romains avoient en tête Annibal, qui étoit un ennemi très-redoutable; mais les Thebains n'avoient-ils pas affaire aux Lacedemoniens? Il eſt pourtant certain que ces Lacedemoniens furent défaits par Pelopidas

Troiſiéme avantage de Pelopidas; la dé-

Nous ne trouvons rien dans Marcellus qu'on puiſſe oppoſer à ce que fit Pelopidas.] Mais cet avantage de Pelopidas ſur Marcellus, fut un avantage que lui fournirent les conjonctures & l'état du gouvernement de Thebes. Rien de ſemblable ne pouvoit s'offrir à Marcellus.

Que ces Lacedemoniens furent

faite des Lacedemoniens à Tegyre & à Leuctres.

à Tegyre & à Leuctres, au lieu qu'Annibal, comme l'écrit Polybe, ne fut jamais vaincu une ſeule fois par Marcellus, mais il paroît s'être maintenu invincible juſqu'à ce qu'on lui eût oppoſé Scipion. Nous croyons bien avec Tite-Live, Ceſar, Cornelius Nepos, Hiſtoriens Latins, & avec le Roy Juba, Hiſtorien Grec, que Marcellus défit en quelques rencontres, & mit en fuite quelques troupes d'Annibal; mais tous ces avantages ne furent jamais d'un poids aſſez conſiderable, pour faire pancher la balance de ſon côté. Au-contraire même il paroît qu'ils ne furent qu'un leurre & qu'une amorce trompeuſe, que ce Carthaginois lui preſenta; mais ce qu'on a toujours admiré avec raiſon & avec juſtice, & qu'on ne peut aſſez loüer, c'eſt qu'après tant d'armées ſi ſouvent défaites, après tant de Généraux tuez, & après le bouleverſement preſque general de tout l'Empire, Marcellus ait

Second avantage de Marcellus ſur Pelopidas; la confiance & l'aſſurance qu'il inſpira à ſes troupes.

défaits par Pelopidas.] Voilà de ce côté-là un avantage très-ſolide de Pelopidas ſur Marcellus; les victoires qu'il remporta ſur les Lacedemoniens, furent plus complettes que celles de Marcellus ſur Annibal. Dans le texte il faut lire comme dans un manuſcrit, ἐνδέηαι μὲν τούτοις ἢ Πελοπίδα.

Juba, Hiſtorien Grec.] Fils de Juba, Roy de Numidie, qui dans la guerre civile avoit ſuivi le parti de Pompée, & qui fut tué par Petreïus en combat ſingulier. Le fils, celui dont parle ici Plutarque, fut mené à Rome en triomphe par Ceſar. Sa captivité lui fut heureuſe; il fut élevé dans les lettres Grecques & Latines, & de Barbare il devint excellent Hiſtorien.

C'eſt qu'après tant d'armées ſi ſouvent défaites, après tant de Généraux tuez,] Ce que Plutarque releve ici eſt ſi grand & ſi admirable, que ce ſeul avantage doit faire à mon avis, préferer Marcellus à Pelopidas. Cela eſt mis dans un grand jour.

redonné tant de confiance & d'assurance à ses troupes, qu'elles ayent osé faire tête à l'ennemi.

En effet, le seul qui à la consternation & à l'épouvante, dont les Romains étoient saisis depuis long-tems, fit succeder l'audace & l'impatience de combattre, & qui leur fortifia & éleva le courage jusqu'à les porter non-seulement à ne pas ceder facilement la victoire, mais à la disputer opiniâtrement, & à la rendre toujours douteuse, ce fut Marcellus. Car à ceux que leurs malheurs avoient accoutumez à se trouver heureux, si par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi, il leur apprit à avoir honte de se retirer avec desavantage, à rougir de la seule pensée de reculer & d'abandonner un pouce de terrain, & à sentir une veritable douleur toutes les fois qu'ils n'avoient pas remporté la victoire; & comme Pelopidas ne perdit jamais de combat pendant qu'il commanda les armées, & que Marcellus gagna plus de batailles qu'aucun Genéral de son tems, il semblera peut-être que celui qui étoit

Pelopidas ne fut jamais battu, & Marcellus battit souvent; comment égaux par là.

Si par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi.] Plutarque transporte ici aux Carthaginois la belle loüange qu'Annibal donne dans Horace aux Romains.

——— *quos opimus*
Fallere & effugere est triumphus.

A rougir de la seule pensée de reculer.] Il y a dans le texte, *à nier, à ne vouloir pas confesser d'avoir été en branle de reculer.* ἀρνεῖσθαι; mais il n'est pas possible que Plutarque ait dit une chose si frivole & si peu sensée. Des troupes qui ont reculé ont beau le nier, elles n'effacent pas leur honte. Au lieu de ἀρνεῖσθαι, *nier*, il faut lire, comme dans un manuscrit, αἰδεῖσθαι, *rougir.*

Il semblera peut-être que celui

ſi difficile à vaincre, peut être égalé par le grand nombre de ſes exploits à celui qui ne fut jamais vaincu.

D'un autre côté Marcellus prit Syracuſe, & Pelopidas ne put ſe rendre maître de Sparte; mais, à mon avis, d'avoir pris Syracuſe, eſt un moindre exploit que de s'être approché de Sparte, & d'avoir le premier paſſé l'Eurotas les armes à la main. A moins veritablement que quelqu'un ne veuille dire que ce fut un exploit d'Epaminondas, bien plus que de Pelopidas, auſſi-bien que la bataille de Leuctres; au lieu que la gloire que Marcellus acquit, il ne la partagea avec perſonne. Car il prit Syracuſe ſeul, il défit les Gaulois ſans le ſecours de ſon Collegue, il s'oppoſa à Annibal, non-ſeulement ſans que perſonne le ſecondât, mais encore lorſque tous les autres ne cherchoient qu'à l'en détourner & à lui communiquer leur crainte; & changeant ſeul la face de la guerre, il montra aux Romains le chemin

Troiſiéme avantage de Marcellus ſur Pelopidas; la priſe de Syracuſe.

Marcellus ſeul change la face de la guerre.

qui étoit ſi difficile à vaincre, peut être égalé.] Voilà tout ce qu'on pouvoit dire de mieux en faveur de Marcellus. Il battit ſouvent, & par le grand nombre de ſes exploits, il devient en quelque façon égal à Pelopidas, qui ne fut jamais battu.

Mais, à mon avis, d'avoir pris Syracuſe, eſt un moindre exploit que de s'être approché de Sparte.] Voilà une propoſition bien hardie & bien honorable pour les Lacedemoniens; mais je crains qu'elle ne ſoit plus ſpécieuſe que veritable. Plutarque a une trop grande idée de Lacedemone. La priſe de Syracuſe défenduë par tant d'armées, par tant de flottes, & ce qui eſt encore plus par Archimede, & défenduë pendant trois ans, eſt ſans comparaiſon un plus grand exploit, que d'avoir paſſé l'Eurotas, & de s'être approché des murailles de Sparte.

de

de l'audace, & leur enſeigna à faire tête à l'ennemi.

Pour ce qui eſt de leur mort, je ne loüe ni celle de l'un, ni celle de l'autre, & je ne puis qu'être affligé & fâché d'une fin ſi déplorable. Au-contraire j'admire Annibal, que dans un ſi grand nombre de combats qu'on ſe laſſe même à les compter, il n'ait pas reçu une ſeule bleſſure, & j'eſtime & je loüe Chryſantes de la Cyropedie. Il avoit l'épée levée, & alloit frapper ſon ennemi, lorſqu'il entendit les trompettes ſonner la retraite; ſur le moment il lâcha priſe, & ſe retira avec douceur & modeſtie ſans porter le coup. Cependant ce qui rend Pelopidas excuſable, c'eſt qu'outre qu'il étoit tout enflammé de l'ardeur du combat, un noble & genéreux deſir de ſe vanger allumoit encore ſon courage. Or, comme dit Euripide, *c'eſt une très-belle & très-excellente*

Mort de l'un & de l'autre blâmée.

Annibal ne fut jamais bleſſé.

Belle marque d'obéïſſance & de diſcipline.

En quoi la mort de Pelopidas eſt plus excuſable que celle de Marcellus.

Et j'eſtime & je loüe Chryſantes de la Cyropedie.] C'étoit un Officier de l'armée de Cyrus, dont parle Xenophon au commencement du IVe. l. de la Cyropedie. Après avoir donné dans le combat de grandes marques de valeur, il en donna une plus grande encore d'obéïſſance & de diſcipline, & merita par-là les loüanges de ſon Général.

Et ce qui rend Pelopidas excuſable.] Il n'étoit pas poſſible de mieux relever tout ce qui rend la mort de Pelopidas plus excuſable que celle de Marcellus. Le tems, le lieu, l'objet & l'ennemi même, tout eſt pour Pelopidas, & tout contre Marcellus.

Or, comme dit Euripide, c'eſt une très-belle & très-excellente choſe à un Général d'armée, &c.] C'eſt un paſſage d'une des pieces d'Euripide, qui ſont perduës; le voici tel que Plutarque l'a eu devant les yeux.

Σῶζεσθαι γικῶντ' ἄριστον στρατηλάτῃ.
Ε' ἰδεῖν θανεῖν χρεών ὧδε θανεῖν καλὸν
Ε'ις ἀρετὴν καταλύσαντα τὸν βίον.

choſe à un Genéral d'armée de remporter la victoire en ſauvant ſa vie ; mais s'il doit mourir, il lui eſt glorieux de mourir en laiſſant ſa vie entre les mains de la vertu ; car de cette maniere ſa mort n'eſt pas une paſſion, mais une action. D'ailleurs avec le reſſentiment dont Pelopidas étoit animé, la fin de la victoire qu'il voyoit toute entiere dans la mort du Tyran, ne le pouſſoit pas abſolument ſans raiſon à cet acte de valeur, & dans tout autre exploit, quel qu'il puiſſe être, on ne trouvera point un objet plus grand ni plus éclatant.

La mort doit être une action, & non pas une paſſion.

Il n'en eſt pas de même de Marcellus; il n'y avoit aucune neceſſité preſſante, & il n'étoit point dans cette fureur & dans cet enthouſiaſme, qui étouffent la raiſon & font fermer les yeux aux plus grands perils; mais il ſe précipita inconſiderement dans le danger, & y mourut, non en Genéral d'armée, mais en enfant perdu & en batteur d'eſtrade, abandonnant ſes cinq Conſulats, ſes

Beau jugement de Plutarque ſur la mort de Marcellus.

Car de cette maniere, ſa mort n'eſt pas une paſſion, mais une action.] Il a fallu conſerver le terme philoſophique, pour faire ſentir la beauté de ce mot plein de ſens & de force. La mort de ceux qui meurent dans l'exercice de la vertu, eſt une action comme toutes les autres actions de leur vie; au lieu que la mort de ceux qui meurent d'une autre maniere, n'eſt qu'une paſſion; quelle difference!

Il n'étoit point dans cette fureur & dans cet enthouſiaſme, qui étouffent la raiſon, & qui font fermer les yeux aux perils.] Car ces tranſports, dont on ne peut être le maître, juſtifient en quelque façon Pelopidas, au lieu que l'action de Marcellus eſt une action de ſang froid.

Abandonnant ſes cinq Conſulats, ſes trois triomphes, toutes les dépoüilles qu'il avoit gagnées.] Ce ſont des traits d'une grande force. Les grands titres qu'un Genéral s'eſt acquis, les grandes actions qu'il a faites, ſes victoires & ſes triomphes ſont autant

trois triomphes, toutes les dépoüilles qu'il avoit gagnées, & tous les trophées qu'il avoit érigez de la défaite de tant de Rois, les abandonnant, dis-je, à des avanturiers Eſpagnols & Nomades, qui avoient vendu leur mort aux Carthaginois; accident ſi étrange, que ces ſoldats mercenaires ſe reprocherent en quelque façon à eux-mêmes un bonheur ſi ineſperé, que le premier des Romains en valeur & en courage, le plus grand en autorité, & le plus élevé en gloire fût venu perir ſi miſerablement à la tête de quelques avantcoureurs Fregellaniens.

Belle excuſe de Plutarque ſur la liberté qu'il prend de blâmer la mort de ces deux grands hommes.

Or ce que je dis ici, il ne faut pas le prendre pour une accuſation que j'intente contre ces grands hommes, mais comme des griefs que j'adreſſe pour eux à eux-mêmes, & à leur valeur, à laquelle ils ont ſacrifié toutes leurs autres ver-

de motifs, qui doivent le retenir & l'empêcher de s'expoſer ſans neceſſité à des perils au-deſſous de ſa gloire & de ſon courage. Mais pourquoi Plutarque met-il ici trois triomphes, puiſqu'il n'a parlé que de deux?

A des avanturiers Eſpagnols & Nomades, qui avoient vendu leur mort aux Carthaginois.] Plutarque a flétri plus d'une fois ces troupes mercenairesqui ſe loüent pour de l'argent, & qui vendent ainſi leur vie. Cependant dans tous les tems, il y a eu des nations qui ont fait ce trafic, & nous en voyons dans Homere; & on ne manque pas de bonnes raiſons pour les juſtifier, & même pour les loüer.

Or ce que je dis ici, il ne faut pas le prendre pour une accuſation que j'intente contre ces grands hommes.] Voici une grande modeſtie de Plutarque. Le jugement qu'il porte ſur la mort de ces grands hommes, il ne veut pas qu'on le prenne pour une accuſation qu'il intente contr'eux, mais pour une plainte qu'il leur adreſſe à eux-mêmes. Il y a là une bienſéance qu'on ne peut trop loüer.

Ceux qui prodiguent leur vie dans les combats, ſacrifient toutes leurs vertus à leur valeur.

tus, en prodiguant ainſi leur ſang & leur vie; & comme une plainte très-libre que je leur fais de ce qu'ils ſont morts pour eux-mêmes, & non pas plutôt pour leur patrie, pour leurs alliez & pour leurs amis.

Les grands hommes ne doivent pas mourir pour eux-mêmes.

Enfin Pelopidas fut enterré par ſes alliez pour l'amour deſquels il avoit perdu la vie; & Marcellus le fut par ſes ennemis mêmes qui l'avoient tué. Le premier de ces deux états eſt heureux & digne d'envie, mais l'autre eſt plus grand & plus glorieux; car l'ennemi qui admire & honore la vertu qui lui nuit, fait bien plus que l'ami qui témoigne ſa reconnoiſſance à celle dont il a tiré de grands ſervices. Là ſe trouve l'honneur pur & net, & ici l'utilité & le beſoin ont plus de part à ces devoirs, que la vertu même.

Il eſt plus heureux d'être enterré par ſes amis, & plus glorieux de l'être par ſes ennemis.

Le premier de ces deux états eſt heureux & digne d'envie, mais l'autre eſt plus grand & plus glorieux.] C'eſt une déciſion très-profonde & très-vraie; & les raiſons que Plutarque en rapporte ſe font ſentir.

Fin de la vie de Marcellus.

ARISTIDE.

ARISTIDE, fils de Lyſimachus, étoit de la Tribu Anthiochide, & du Bourg d'Alopece. On a parlé fort diverſement de ſes biens; les uns ont dit qu'il vêcut toujours fort pauvre, & qu'après ſa mort il laiſſa deux filles, qui demeurerent long-tems ſans être mariées à cauſe de leur pauvreté. Mais Demetrius de Phalere, s'oppoſant à cette tradition, quoique preſ-

Ariſtide étoit fort pauvre ſelon les uns.

On a parlé fort diverſement de ſes biens.] Quand Plutarque recherche les biens d'Ariſtide, ce n'eſt pas qu'il faſſe état du bien entant que bien, mais c'eſt qu'à Athenes le bien marquoit le rang que les Citoyens tenoient dans la République.

que générale, assure dans son Traité intitulé *Socrate*, qu'il connoissoit à Phalere une terre qu'on appelloit la terre d'Aristide, dans laquelle il fut enterré; & pour faire voir qu'il étoit d'une Maison riche, il rapporte trois preuves; la premiere, la charge d'Archonte, qui donnoit son nom à l'année, & qui lui échut par le sort, auquel on n'admettoit que ceux qui avoient le premier rang dans l'estimation qui étoit faite des biens de chaque particulier, & qui ayant de revenu cinq cens mesures, tant en grains qu'en choses liquides, étoient appellez *Pentacosiomedimnes*. La seconde preuve, c'est le ban de l'Ostracisme dont il fut banni, & que l'on ne décernoit jamais contre les pauvres, mais toujours contre ceux des premieres Maisons, & qui par leur grandeur & par leur richesse s'étoient attiré l'envie. Enfin la troisiéme preuve qu'il rapporte, ce sont les trépieds des jeux publics qu'il consacra dans le Temple de Bacchus, comme un titre de sa victoire, & qu'on voit encore de notre tems avec cette inscription:

D'autres assurent qu'il étoit d'une maison riche; & les preuves qu'ils en donnent.

Voyez la vie de Solon, pag. 416.

Trépieds consacrez par Aristide dans le Temple de Bacchus.

La seconde preuve est le ban de l'Ostracisme dont il fut banni.] Cette preuve seroit fort bonne, si le ban de l'Ostracisme n'avoit été décerné que contre les riches, mais il l'étoit aussi contre ceux qui se distinguoient par leur vertu ou par leurs talens, ainsi la preuve est nulle, & Plutarque la combattra bientôt avec raison.

Ce sont les trépieds qu'il consacra dans le Temple de Bacchus.] Mais cette preuve n'étoit pas encore certaine, comme Plutarque le dira plus bas; car ces trépieds pouvoient avoir été consacrez par un autre Aristide que celui-ci. Au reste, les trépieds étoient souvent les prix des jeux, comme on le voit par Homere même; ils étoient aussi très-souvent consacrez dans les Temples.

La Tribu Anthiochide remporta la victoire, Ariſtide fournit aux frais, & Archeſtratus fit joüer ſes pieces.

Mais cette derniere preuve, qui paroît très-forte, eſt cependant très-foible; car Epaminondas même, que chacun ſçait avoir vêcu, & être mort dans une grande pauvreté, & Platon encore, qui n'étoit pas riche, ſe chargerent des frais de jeux qui n'expoſoient pas à une mediocre dépenſe, puiſque le premier défraya les joüeurs de flute à Thebes, & l'autre à Athenes les enfans qui danſoient aux chœurs, Dion ayant fourni à Platon tout l'argent neceſſaire pour ces jeux, & Pelopidas l'ayant fourni à Epaminondas. Car les gens de bien n'ont pas déclaré une guerre ſans fin & ſans treve aux preſens de leurs amis; mais regardant comme vils & honteux ceux qu'on en reçoit ſans neceſſité pour les mettre en reſerve, & pour s'enrichir, ils ne refuſent jamais ceux qu'on leur offre dans des occaſions éclatantes, & où il s'agit d'acquerir de l'honneur ſans aucun ſoupçon d'avarice.

En quelles occaſions on peut recevoir des preſens de ſes amis.

Pour ce qui eſt du trépied du Temple de Bacchus, Panetius montre clairement que Demetrius a été trompé par la conformité du nom, car depuis la guerre des Medes juſqu'à la fin de la

Eſt cependant très-foible; car Epaminondas même, que chacun ſçait avoir vêcu & être mort dans une grande pauvreté.] Mais ces exemples peuvent fort bien laiſſer la preuve dans toute ſa force, car il peut bien être qu'Epaminondas & Platon furent les premiers qui profiterent de la generoſité de leurs amis pour fournir aux frais des jeux, qu'ils étoient obligez de donner.

guerre du Peloponeſe, il n'y a dans les Regiſtres que deux Ariſtides qui ayent remporté la victoire dans les jeux qu'ils donnoient à leurs dépens, & ni l'un ni l'autre n'étoient le même que le fils de Lyſimachus ; mais le premier étoit fils de Xenophile, & l'autre ne parut que long-tems après, comme le prouvent les caracteres qui commencerent à être en uſage après Euclide, & le nom même du Poëte Archeſtratus, qui ne ſe trouve dans aucun regiſtre, ni dans aucun Auteur pendant toutes les guerres des Medes, au lieu que les regiſtres & les Auteurs font foi qu'il y eut un Poëte de ce nom-là qui fit joüer ſes pieces dans le tems de la guerre du Peloponeſe ; mais pour

On jugeoit des tems par les caracteres qui changeoient.

Le Poëte Archeſtratus, en quel tems il vivoit.

Comme le prouvent les caracteres qui commencerent à être en uſage après Euclide.] Panetius veut dire que la victoire, que cet Ariſtide remporta dans ces jeux, étant écrite dans les regiſtres d'un autre caractere que celui qui étoit en uſage avant la guerre du Peloponeſe, il faut que cet Ariſtide ne ſoit pas le fils de Lyſimachus, celui qui combattit à la bataille de Marathon. Ce paſſage eſt conſiderable, en ce qu'on voit que vers le tems de cette guerre du Peloponeſe les caracteres Grecs changerent, & qu'en Grece on jugeoit des tems par la forme des caracteres, comme nous en jugeons aujourd'hui. Cet Euclide eſt le Mathématicien Euclide dont nous avons encore des ouvrages, & qui après la mort de Socrate fut maître de Platon. Au reſte, il ſemble qu'il y a une faute au texte τῆς μετ' Εὐκλείδου ὄντα γραμματικῆς. Il ne s'agit pas ici de Grammaire, mais d'écriture. L'art d'écrire a-t-il jamais été appellé γραμματικὴ ? M. Salvini corrige γραμμικῆς, ce qui eſt conforme au ſens. γραμμικὴ, *l'art, la maniere de former les caracteres.*

Au lieu que les regiſtres & les Auteurs font foi qu'il y eut un Poëte de ce nom qui fit joüer ſes pieces dans le tems de la guerre du Peloponeſe.] Cela étant, je ne voi pas pourquoi le ſçavant Voſſius a mis ce Poëte Archeſtratus parmi ceux dont l'âge eſt incertain, puiſqu'on voit ici qu'il floriſſoit pendant la guerre du Peloponeſe qui dura vingt-ſept ans.

Mais pour ce qui eſt de cet ar-

ce

ce qui eſt de cet argument de Panetius, il faudroit l'approfondir, & l'examiner plus exactement.

Quant au ban de l'Oſtraciſme, il eſt très-certain qu'il tomboit indifféremment ſur tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur réputation, par leur naiſſance, ou par les talens de la parole, puiſque Damon même, le Précepteur de Pericles, en fut banni, parce qu'il paroiſſoit ſurpaſſer les autres en prudence & en ſageſſe. Idomenée écrit de plus que la charge d'Archonte n'échut point à Ariſtide par le ſort, mais qu'elle lui fut donnée par le choix des Atheniens mêmes. En effet, s'il ne fut Archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Demetrius l'écrit, il eſt très-vraiſemblable qu'après une ſi grande gloire & de ſi grands exploits il obtint par ſa vertu une charge, que les autres n'obtenoient qu'en conſideration

Le ban de l'Oſtraciſme tomboit indifféremment ſur tous ceux qui ſe diſtinguoient.

La charge d'Archonte n'échut point à Ariſtide par ſort.

Il l'obtint par ſa vertu.

gument de Panetius, il faudroit l'approfondir.] En effet, il pourroit ſouffrir quelque contradiction; car le même Poëte, qui faiſoit joüer des pieces pendant la guerre du Peloponeſe, pouvoit en avoir fait joüer auſſi pendant celle des Medes. Ainſi l'inſcription que Plutarque a rapportée pourroit être de notre Ariſtide.

Il eſt très-certain qu'il tomboit indifféremment ſur tous ceux qui ſe diſtinguoient.] Preuve certaine que ce ban ne marquoit pas toujours la richeſſe de ceux contre leſquels on le décernoit.

En effet, s'il ne fut Archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Demetrius l'écrit.] Mais Demetrius s'étoit trompé; Ariſtide ne fut nullement Archonte depuis la bataille de Platées, qui fut donnée la ſeconde année de l'Olymp. LXXV. Dans le catalogue des Archontes on trouve le nom d'Ariſtide, la quatriéme année de l'Olymp. LXXII. un ou deux ans après la bataille de Marathon, & la ſeconde de l'Olymp. LXXIV. quatre ans avant la bataille de Platées.

de leurs richeſſes. Mais il eſt évident que Demetrius a voulu à toute force, & par une ſorte d'ambition tirer du rang des pauvres, non-ſeulement Ariſtide, mais Socrate même, comme ſi la pauvreté étoit un très-grand mal; car il aſſure que ce dernier avoit une maiſon, & qu'il avoit encore ſoixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faiſoit valoir.

Trois mille cinq cens livres.

Pour revenir à Ariſtide, il eut une étroite liai-

Et qu'il avoit encore ſoixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faiſoit valoir.] Cela eſt démenti par ce que Socrate dit lui-même dans ſon Apologie, où il déclare à ſes Juges que vû ſon indigence, il ne pouvoit ſe condamner qu'à une amende d'une mine, de cinquante livres; & que s'il ſe condamne à une amende de trente mines, cinq cens écus, ce n'eſt que parce que Criton, Critobule & Apollodore veulent bien répondre & payer pour lui; cela eſt encore démenti par ce que Criton dit à Socrate dans la priſon, comme il eſt rapporté dans le Dialogue de ce nom, tom. 2. p. 96. de ma traduction.

Pour revenir à Ariſtide, il eut une étroite liaiſon avec Cliſthene, celui qui établit le gouvernement de la République après que les Tyrans furent chaſſez.] Je ne puis m'empêcher de relever ici une faute d'Amiot, parce qu'elle eſt très-conſiderable; il a traduit, *après que les trente Tyrans en eurent été déchaſſez.* Il n'eſt point du tout ici queſtion des trente Tyrans; car ils ne furent chaſſez que ſoixante-dix-ſept, ou ſoixante-dix-huit ans après la bataille de Platées, & plus de quatre-vingt-douze ans après celle de Marathon, & par conſéquent Cliſthene, qui étoit plus âgé qu'Ariſtide, ne pouvoit pas avoir rétabli le gouvernement d'Athenes après ces trente Tyrans chaſſez. Plutarque parle ici des Piſiſtratides, qui furent chaſſez vers l'Olymp. LXVI. vingt-trois ans avant le combat de Marathon, & cent quinze avant qu'Athenes fût délivrée des trente Tyrans, auſſi le mot *trente* n'eſt point dans le texte, c'eſt Amiot qui l'a ajouté, trompé par le mot *Tyrans*, comme ſi Athenes n'avoit eu d'autres Tyrans que les trente qui y furent établis par Lyſandre; cela jettoit une grande confuſion dans cette Hiſtoire. Ce Cliſthene étoit petit-fils de Cliſthene, Tyran de Sicyone, qui avoit donné ſa fille unique

ſon avec Cliſthene, celui qui établit le gouvernement de la République après que les Tyrans furent chaſſez; & il avoit conçu une eſtime toute particuliere, & une ſinguliere vénération pour Lycurgue, le Legiſlateur de Lacedemone, qu'il préferoit à tous les plus grands Politiques, juſqu'à le prendre pour modele; de-là vint qu'il favoriſa l'Ariſtocratie, en quoi il eut toujours à lutter contre Themiſtocle, qui tenoit pour le gouvernement populaire. Il eſt vrai que quelques Auteurs écrivent que dès leur enfance étant nourris & élevez enſemble, ils furent toujours oppoſez, non-ſeulement dans les affaires ſerieuſes, mais dans leurs jeux mêmes & dans leurs plaiſirs, & que ce fut cette oppoſition continuelle qui ſervit le plus à découvrir & à faire connoître leur naturel; l'un étoit ſouple, hardi, plein de ruſes & de fineſſes pour parvenir à ſes fins, & il ſe portoit très-legerement à tout avec une vivacité incroyable; au lieu que l'autre étoit ferme & conſtant dans ſes mœurs, inébranlable dans tout ce qui lui paroiſſoit juſte, & incapable d'uſer du moindre menſonge & de la moindre ombre de flaterie, de déguiſement & de fraude, non pas même par maniere de jeu.

Ariſtide avoit pris Lycurgue pour ſon modele.

Il favoriſa toujours l'Ariſtocratie, en quoi il fut toujours oppoſé à Themiſtocle.

Caractere de Themiſtocle.

Caractere d'Ariſtide.

Agariſta à Megacles, fils d'Alcmæon, & ce Megacles donna à ſon fils aîné le nom de Cliſthene pere de ſa mere.

Celui qui établit le gouvernement de la République.] L'intelligence de ce paſſage doit être tirée de ces paroles d'Herodote, l. VI. p. 122. τετέων ὦν συνοικησάντων γίνεται Κλεισθένης τε ὁ τὰς φυλὰς καὶ τὴν δημοκρατίαν Ἀθηναίοισι καταστήσας. *De ce mariage d'Agari-*

Mais Ariſton de Chio écrit que leur inimitié nâquit de l'amour, & que de-là elle ſe porta aux plus grands excez; car étant devenus tous deux amoureux du jeune Steſileus de l'Iſle de Ceos, dont la beauté & la bonne mine éclatoient par-deſſus tous les enfans de ſon âge, ils ne purent ſupporter moderément leur paſſion, & conçurent l'un contre l'autre une jalouſie ſi violente, qu'elle ne paſſa pas même avec la beauté de l'enfant, mais comme ſi elle n'avoit été pour eux que comme un prélude, & comme une eſpece d'exercice & de préparation, ils ſe jetterent auſſi-tôt dans le gouvernement de la République ainſi piquez l'un contre l'autre, & tout échauffez encore du feu de leurs premiers combats.

Amour, la ſource de l'inimitié qui étoit entre Ariſtide & Themiſtocle.

Pour Themiſtocle, en pratiquant d'abord, & en gagnant des amis, il ſe fit un fort rempart, & acquit une autorité qui n'étoit pas mépriſable. Auſſi quelqu'un lui diſant un jour, qu'*il gouverneroit parfaitement bien les Atheniens s'il conſervoit*

Moyen dont Themiſtocle ſe ſervit pour s'avancer.

ſta avec Megacles vint ce Cliſthene qui établit les Tribus & le gouvernement populaire à Athenes. Il ne le rétablit point, il l'établit.

Mais Ariſton de Chio.] Il y a eu pluſieurs Ecrivains de ce nom. Les deux principaux ſont Ariſton de Chio, Philoſophe Stoïcien, & Ariſton de Ceos, Philoſophe Peripateticien. On les a ſouvent confondus; ce que Plutarque raporte ici étoit pris ſans doute d'un ouvrage intitulé ἐρωτικῶν διατριβῶν, ou ἐρωτικὰ ὅμοια, c'étoit un Recuëil d'avantures amoureuſes. Les uns l'attribuent, à Ariſton de Chio, & les autres, comme Athenée, à Ariſton de Ceos. Je ſerois du ſentiment de ces derniers; car un tel ouvrage me paroît plus convenir à un Philoſophe Peripateticien, qu'à un Philoſophe Stoïcien, & je lirois dans Plutarque *Ariſton de Ceos.*

l'égalité, & qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre; à Dieu ne plaise, lui répondit-il, *que je sois jamais assis sur un Tribunal où mes amis n'ayent pas plus de credit & de faveur auprès de moi que les Etrangers.*

Jusqu'où Themistocle portoit l'amitié.

Au-contraire, Aristide marcha seul, pour ainsi dire, & prit une route toute particuliere dans sa maniere de gouverner; car premierement il ne voulut ni plaire à ses amis, en commettant à leur gré des injustices, ni leur déplaire en leur refusant tout, & en ne leur accordant jamais la moindre grace. Ensuite voyant que l'appui des amis portoit la plûpart des Gouverneurs à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices, il se précautionna contre ce penchant, en se mettant fortement dans l'esprit, & en disant toujours que le veritable Citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister toute sa force, & tout son appui à faire & à conseiller en tout & partout ce qui étoit séant & juste. Cependant comme Themistocle entreprenoit beaucoup de choses témérairement, qu'il s'opposoit à tous ses desseins, & qu'il rompoit toutes ses mesures, il fut obligé aussi lui-même de le contredire dans tout ce qu'il proposoit, & de le traverser, tant pour se défendre & pour se vanger, que pour rabattre son autorité, qui alloit toujours croissant par la faveur du peuple; car il estimoit qu'il valoit encore mieux em-

Milieu qu'un homme d'Etat doit garder à l'égard de ses amis.

En quoi le veritable Citoyen doit faire consister sa force & son appui.

Maxime de politique.

Car il estimoit qu'il valoit encore mieux empêcher quelque chose d'utile.] Voici une maxime de politique qui paroît hazardée, &

pêcher quelque choſe d'utile à la République, que de ſouffrir que Themiſtocle devînt le maître abſolu, en lui laiſſant tout emporter de haute lute. Enfin un jour entr'autres Themiſtocle ayant fait quelque propoſition fort importante & fort avantageuſe, Ariſtide s'y oppoſa, & fut le plus fort; mais en ſortant de l'aſſemblée il ne put ſe retenir, & dit tout haut, *qu'il n'y avoit de ſalut pour les Atheniens que de les jetter Themiſtocle & lui dans le Barathre.*

Bel exemple des pernicieux effets que produit la jalouſie entre des Miniſtres qui veulent ſe détruire.

Une autrefois ayant fait quelque decret pour le propoſer au peuple, il trouva dans le Conſeil beaucoup d'oppoſition & de contradiction; il ne laiſſa pas de l'emporter, mais ſur le point que le Preſident de l'aſſemblée alloit demander le conſentement du peuple, comme il avoit vû par les avis contraires les inconveniens qui en devoient arriver, il s'en déporta volontairement. Souvent il faiſoit propoſer ſes avis par tierces perſonnes, de peur que Themiſtocle par l'envie & par la jalouſie qu'il avoit contre lui, ne s'oppoſât à tout ce qui pourroit être le plus utile.

Action très-ſage d'Ariſtide.

Mais ce qu'on trouvoit d'admirable en lui, c'étoit ſa conſtance & ſa fermeté dans les changemens imprévûs qu'ont à eſſuyer ceux qui ſe

Conſtance & fermeté neceſſaires à un homme d'Etat pour ſe ſoutenir dans les

qui eſt cependant très-profonde & très-vraie. Il vaut mieux s'oppoſer à quelque choſe d'utile à l'Etat & l'empêcher, que de laiſſer tout emporter à un homme ambitieux, & capable d'abuſer de ſon pouvoir; car cet homme injuſte fera paſſer dans la ſuite bien des choſes plus préjudiciables, que celle qu'on a empêché de réuſſir, n'auroit été utile.

mêlent du gouvernement; car jamais il ne s'élevoit pour quelques honneurs qu'on lui rendît, ni ne s'abaiſſoit pour quelques mépris & quelques refus qu'il éprouvât, conſervant partout ſa tranquilité & ſa douceur ordinaire, perſuadé qu'on doit ſe livrer à ſa patrie, & la ſervir dans tous les états gratuitement & ſans aucune vûë ni de biens, ni de gloire. De-là vint que le jour qu'on joüa la piece d'Eſchyle, intitulée les ſept Chefs contre Thebes, lorſque l'Acteur recita ces vers, que le Poëte a faits à la loüange d'Amphiaraüs, *il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être veritablement, moiſſonnant les fruits de ſon eſprit profond, d'où germent ces ſentimens pleins de grandeur & de ſageſſe*, tout le monde en même-tems jetta les yeux ſur Ariſtide, comme ſur celui à qui cette grande loüange convenoit le plus. Auſſi avoit-il

changemens imprévus qui arrivent.

L'homme d'Etat doit ſe livrer à ſa patrie, & la ſervir ſans aucune vûë, ni de réputation, ni d'interêt.

Paſſage d'Eſchyle applique à Ariſtide par le peuple.

De-là vint que le jour qu'on joüa la piece d'Eſchyle, intitulée les ſept Chefs contre Thebes.] C'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit pour faire entendre que cette avanture arriva à Ariſtide le jour qu'Eſchyle fit joüer cette piece pour la premiere fois.

Il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être.] Ces vers ſont dits par le courier qui vient rendre compte à Eteocle des attaques des ennemis & des Chefs qui les commandent; mais Plutarque y a changé un mot, il a mis δίκαιος *juſte*, au lieu qu'Eſchyle a mis ἄριστος *vaillant*. Il ne s'agit pas là de juſtice, mais de courage; le courier dit qu'Amphiaraüs n'a pas mis de deviſe ſur ſon bouclier comme les autres; *car*, ajoute-t-il, *il ne cherche pas à paroître brave, mais à l'être veritablement.* Au lieu de *juſte*, ou de *brave*, j'ai mis *homme de bien*, qui en notre Langue embraſſe l'un & l'autre. Quel honneur pour Ariſtide que tout le monde en plein théatre lui ait appliqué un paſſage qui renferme un éloge ſi glorieux! Au reſte ces vers ſont parfaitement beaux, & Platon en a fait un bon uſage dans ſon ſecond livre de la République.

Force d'Ariſtide, quand il s'agiſſoit de la juſtice.

la force, non-ſeulement de reſiſter pour la juſtice aux ſentimens de l'amitié & de la faveur, mais ce qui eſt encore plus difficile, de fouler aux pieds l'inimitié & la colere. Et à ce propos on raconte qu'un jour pourſuivant en juſtice un de ſes ennemis, après qu'il eut déduit tous les chefs d'accuſation, comme il vit que les Juges refuſoient d'entendre l'accuſé, & qu'ils alloient le condamner tout d'une voix, il ſe leva de ſa place, & alla avec lui ſe jetter aux pieds des Juges pour les ſuplier de l'entendre dans ſes juſtifications, & de ne pas le priver du privilege que lui accordoient les loix.

Belle action d'Ariſtide.

Un autre jour qu'il preſidoit au jugement de la cauſe de deux particuliers, l'un des deux ayant commencé par dire, *que ſon ennemi avoit fait dans ſa vie bien des maux à Ariſtide : Eh, mon ami*, lui répartit Ariſtide, en l'interrompant, *dis ſeulement les maux qu'il t'a faits, car c'eſt ton affaire que je juge, & non pas la mienne.*

Ariſtide élu Treſorier Général.

Il ne fut pas plutôt élû Treſorier Genéral de la République, qu'il fit voir que les Treſoriers, qui avoient été de ſon tems, & encore ceux qui l'avoient précedé, avoient pillé de groſſes ſommes, & ſurtout Themiſtocle, car il étoit bien homme ſage, mais il n'avoit pas beaucoup d'empire ſur ſes mains. C'eſt pourquoi lorſqu'Ariſtide voulut rendre ſes comptes, Themiſtocle fit une groſſe brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condamner,

Themiſtocle n'avoit pas beaucoup d'empire ſur ſes mains.

condamner, ainſi que l'écrit Idomenée. Mais les principaux de la ville, & les plus gens de bien s'étant élevez contre un jugement ſi inique, non-ſeulement l'amende lui fut remiſe, mais on le nomma encore Treſorier pour l'année ſuivante.

Adreſſe d'Ariſtide pour faire voir aux Atheniens leur ſotiſe.

Alors il fit ſemblant de ſe répentir de ſa premiere adminiſtration, & de vouloir ſe corriger. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le ſecret de plaire à tous ceux qui pilloient la République; car il ne les reprenoit point, & n'épluchoit point exactement leurs comptes; de ſorte que tous ces pillards, gorgez de biens, combloient de loüanges Ariſtide, & faiſoient eux-mêmes des brigues auprès du peuple, s'empreſſant pour le faire continuer une troiſiéme année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme on alloit le nommer par tous les ſuffrages, Ariſtide ſe levant, tança rudement les Atheniens : *Quand j'ai adminiſtré vos finances avec toute la fidelité & toute la vigilance d'un homme de bien*, leur dit-il, *j'ai été baffoué, & traité comme un infâme; & aujourd'hui, après que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je ſuis un homme admirable & le meilleur des Citoyens. Je vous déclare donc que j'ai plus de honte de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, que je n'en eus l'année paſſée de la condamnation que vous prononçâtes contre moi, & je ſuis indigné de voir qu'auprès de vous il eſt plus glorieux de complaire aux méchans, que de me-*

La ſage reprimende qu'il leur fait.

nager & de conſerver les biens de la République.

En parlant ainſi, & en faiſant connoître les pilleries, qui avoient été commiſes, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, qui dans ce moment-là même crioient pour lui, & rendoient en ſa faveur de ſi grands témoignages, & il remporta de tous les gens de bien une loüange veritable & juſte.

Datis arrive ſur les côtes de Marathon avec une armée navale. Il etoit envoyé avec Artapherne, fils du frere de Darius.

Les Atheniens avoient brûlé Sardis, neuf ou dix ans auparavant.

Les Atheniens envoyent contre lui dix Généraux.

Sur ces entrefaites Datis, envoyé par le Roy de Perſe, ſous prétexte, comme il diſoit, de ſe vanger des Atheniens de ce qu'ils avoient brûlé ſa ville de Sardis, mais dans la verité pour ſubjuguer tous les Grecs, arriva ſur les côtes de Marathon avec toute ſon armée navale, & commença à piller & à ravager tout le païs. Des dix Généraux, que les Atheniens avoient élus pour cette guerre, le premier en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade, & Ariſtide étoit le ſecond après lui en réputation & en credit. Dans le conſeil de guerre, qui fut tenu, Miltiade fut d'avis de donner la bataille aux Barbares; & Ariſtide s'étant rangé à ſon ſentiment, ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre. Et comme les dix Généraux commandoient l'armée l'un après

Ne contribua pas peu.] Dans ce conſeil l'avis de ne pas hazarder le combat, parce qu'ils étoient en plus petit nombre que les Barbares, l'emportoit de beaucoup; mais Miltiade ayant attiré dans ſon ſentiment Callimaque, qui étoit alors Polemarque, & dont l'autorité égaloit celle des dix Généraux, l'avis de combattre prévalut; & apparemment Ariſtide ne contribua pas peu à déterminer Callimaque; c'eſt ainſi à mon avis qu'on peut concilier Plutarque avec Herodote.

l'autre chacun leur jour, quand le tour d'Ariſtide vint, il remit le commandement à Miltiade, enſeignant par-là à ſes compagnons que d'obéir & de ſe ſoumettre aux ordres des plus ſages, ce n'eſt nullement une choſe honteuſe, mais que c'eſt au contraire une choſe très-honorable & très-ſalutaire. Ainſi adouciſſant par ſon exemple la jalouſie, qui pouvoit cauſer entr'eux de grands débats, & les portant à ſe trouver heureux d'obéir à celui qui avoit plus d'experience, il fortifia extrêmement Miltiade, qui devint maître abſolu de l'armée, dont le commandement ne fut plus partagé, car les autres Generaux ne ſe ſoucierent plus de commander leur jour, & voulurent être entierement à ſes ordres.

Belle action d'Ariſtide.

Il eſt honorable de ſe ſoumettre aux plus ſages.

Dans le combat le corps de bataille des Atheniens étant fort preſſé, & ſouffrant beaucoup,

Combat de Marathon.

Et voulurent être entierement à ſes ordres.] Plutarque obmet ici une action de Miltiade, qui me paroît digne d'être relevée, & qu'Herodote n'a pas manqué de rapporter, c'eſt que quoique les autres Generaux lui euſſent cedé le commandement chacun leur jour, Miltiade ne voulut pourtant pas donner la bataille, aucun de ces jours où ſes Collegues auroient dû commander, mais qu'il attendit ſon jour. Il craignit ſans doute que celui, dont il auroit pris le tour, ne lui eût cedé le commandement malgré lui, & ſeulement pour ſuivre l'exemple des autres, & que par envie il ne fît moins bien ſon devoir dans le combat, pour ne pas ſervir à la réputation de celui, qui commandoit à ſa place. L'experience a fait voir quelquefois que cette indigne jalouſie a nui à de grandes actions, & les a rendu, ou malheureuſes, ou long-tems douteuſes.

Le corps de bataille des Atheniens étant fort preſſé, & ſouffrant beaucoup.] Car le corps de bataille étoit plus dégarni & plus foible que les aîles, c'eſt pourquoi les Barbares firent là leurs plus grands efforts. Herodote, liv. VI.

parce que les Barbares firent là pendant long-tems leurs plus grands efforts contre la Tribu Leontide & la Tribu Anthiochide, Themiſtocle & Ariſtide, à la tête de ces deux Tribus, car l'un étoit de la Tribu Leontide, & l'autre de la Tribu Anthiochide, combattirent à l'envi avec tant de valeur & de ſuccès, qu'ils rompirent les Barbares, & les pouſſerent juſqu'à leurs vaiſſeaux. Mais les Capitaines Atheniens voyant qu'après s'y être jettez, au lieu de prendre le chemin des Iſles pour regagner l'Aſie, ils étoient pouſſez par les vents, & par les courans au-dedans de l'Attique, & craignant qu'ils ne trouvâſſent la ville ſans défenſe, ils marcherent à ſon ſecours avec neuf Tribus, & ils firent tant de diligence qu'ils y arriverent le jour même.

Themiſtocle & Ariſtide combattent à l'envi avec beaucoup de valeur.

Ariſtide laiſſé ſeul à Marathon avec ſa Tribu pour garder les priſonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui; car l'or & l'argent étant ſemez çà & là dans le camp, & toutes les tentes & toutes les galeres, qu'on avoit

Deſintereſſement admirable d'Ariſtide.

Ils étoient pouſſez par les vents & par les courans au dedans de l'Attique.] Herodote marque expreſſement que ce fut leur intention de doubler le cap de Sunium pour ſurprendre Athenes avant que les Atheniens puſſent être arrivez pour la ſecourir. Et dans cette Hiſtoire le témoignage d'Herodote eſt très-conſiderable, car il avoit appris les particularitez de ce combat de Marathon de ceux-mêmes qui s'y étoient trouvez.

Et ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le jour même.] De Marathon à Athenes il y a environ quarante milles; & c'eſt une grande diligence pour une armée fatiguée d'un long combat d'avoir fait ce chemin le jour même. Herodote écrit qu'elle partit des environs du Temple d'Hercule à Marathon, & qu'elle

prises, étant pleines de hardes magnifiques, & de toutes sortes de meubles & de richesses sans nombre, non-seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent. Malgré ses bons ordres il ne laissa pourtant pas d'y avoir des gens qui trouverent le moyen de bien faire leurs affaires, & de s'enrichir à son insçu; entr'autres Callias, qui étoit porte-torche. Un des Barbares l'ayant rencontré dans un lieu écarté, & l'ayant pris vrai-semblablement pour quelque Roy, à cause de ses longs cheveux & du bandeau dont sa tête étoit ceinte, se prosterna devant lui, & lui ayant pris la main droite, il lui découvrit une grande quantité d'or qu'on avoit enterré dans un puits; mais Callias se montra en cette occasion le plus cruel & le plus injuste des hommes; car il ne se contenta pas d'emporter tout l'or, il tua sur le champ le malheureux qui le lui avoit indiqué, afin qu'il ne le déclarât pas à d'autres. De-là vient, dit-on, que les Poëtes comiques appellerent les descendans de ce Callias, *Laccoplutes*, comme qui

Les porte-torches des mysteres portoient de longs cheveux, & avoient la tête ceinte d'un bandeau.

Laccoplutes, *l'origine de ce surnom.*

alla camper devant Athenes près du Temple d'Hercule qui étoit à Cynosarges.

Entr'autres Callias, qui étoit porte-torche.] Cet office de porte-torche étoit très-considerable, parce que le porte-torche étoit admis à tous les mysteres les plus secrets. Nous voyons que Pausanias dans ses Attiques vante fort le bonheur d'une femme de ce qu'elle avoit vû son frere, ensuite son mari, & après son mari, son fils revêtus de cet office. Ce Callias étoit cousin germain d'Aristide, comme on le verra dans la suite.

Laccoplutes, comme qui diroit riches du puits.] Ne seroit-ce pas de-là que seroit venu notre proverbe, *riche comme un puits?* Il est au moins certain qu'il vient de ce que dans les tems de guerre on cachoit ordinairement dans

diroit *riches du puits*, en brocardant ſur le lieu d'où leur auteur avoit tiré toutes ſes richeſſes.

Ariſtide élu premier Archonte, l'année après la bataille de Marathon.

Après l'année de la bataille de Marathon, Ariſtide fut d'abord élû premier Archonte qui donne le nom à l'année; quoique Demetrius de Phalere aſſure qu'il n'eut cette charge que peu de tems avant ſa mort, après la bataille de Platées; mais dans les regiſtres publics après l'Archonte Xanthippide, ſous lequel Mardonius fut vaincu à Platées, on ne trouve point du tout le nom d'Ariſtide parmi les Archontes; au lieu qu'on le trouve après l'Archonte Phanippe, ſous lequel fut gagnée cette celébre bataille de Marathon.

Avantage de la juſtice ſur les autres vertus.

De toutes les vertus d'Ariſtide, la plus connuë & celle qui ſe fit le plus ſentir, ce fut ſa juſtice, parce que c'eſt la vertu dont l'uſage eſt le plus continuel, & dont les fruits ſe répandent ſur plus de monde. De-là vint que quoiqu'homme pauvre, & du ſimple peuple, il remporta le ſurnom de *Juſte*, ſurnom très-royal & très-divin, mais que

Surnom de Juſte eſt un ſurnom très-royal & très-divin.

des puits ce qu'on avoit de plus précieux.

Après l'Archonte Xanthippide, ſous lequel Mardonius fut vaincu à Platées.] En effet, après l'Archonte Xanthippide, ou Xanthippe, qui eſt marqué à la ſeconde année de l'Olymp. LXXV. on ne trouve plus le nom d'Ariſtide parmi les Archontes, marque sûre qu'il ne le fut point après la bataille de Platées.

Au lieu qu'on le trouve après l'Archonte Phanippe, ſous lequel, &c.] Dans les regiſtres Phanippe eſt marqué Archonte la troiſiéme année de l'Olymp. LXXII. ce fut donc cette troiſiéme année que fut donnée la bataille de Marathon, & non pas la premiere, comme la plûpart des ſçavans l'ont cru. Ariſtide fut Archonte l'année ſuivante. Auſſi eſt-il marqué la quatriéme année de cette même Olymp. LXXII. rien n'eſt plus sûr que ce calcul.

juſqu'ici aucun des Rois, ni des Tyrans n'a ambitionné, ils ont bien mieux aimé être appellez *Poliorcetes*, preneurs de villes, *Cerauni*, foudres, & *Nicanores*, vainqueurs. Quelques-uns même ont pris plaiſir à ſe voir donner les noms d'*Aigles* & de *Vautours*, préferant ainſi le vain honneur de ces titres, qui ne marquent que la force & la puiſſance, à la ſolide gloire de ceux qui marquent la vertu. Cependant Dieu-même, à qui ils ſe piquent de ſe comparer & de reſſembler, me paroît ne ſe diſtinguer que par trois choſes, par l'immortalité, par la puiſſance & par la vertu. De ces trois qualitez la vertu eſt ſans contredit la plus reſpectable & la plus divine, car l'immortalité convient au vuide & aux élemens. Pour la puiſſance, les tremblemens de terre, les foudres, les tourbillons de vents, & les débordemens des eaux n'en ont-ils pas une infinie? Mais pour la juſtice, rien n'y par-

Pitoyable aveuglement des Princes ſur les titres.

La vertu plus reſpectable & plus divine que la puiſſance & que l'immortalité.

Rien de tout ce qui n'eſt pas capable de

De ces trois qualitez la vertu eſt ſans contredit la plus reſpectable.] Perſonne de raiſonnable ne peut douter de cette verité. La vertu eſt plus reſpectable que la puiſſance, puiſque la plus grande puiſſance peut être un très-grand mal, & qu'elle l'eſt d'ordinaire. Il n'eſt pas moins vrai que la vertu eſt plus reſpectable que l'immortalité, & ceux-mêmes qui aiment le plus la vie, ne ſçauroient s'empêcher d'en convenir, puiſqu'ils ne ſçauroient douter que l'immortalité ne puiſſe être un éternel ſupplice.

Car l'immortalité convient au vuide & aux élemens.] Mais il eſt ridicule d'appeller immortel le vuide qui n'eſt rien. Pour ce qui eſt des élemens, Plutarque parle ainſi ſelon le ſentiment des Philoſophes qui croyoient que tout retournoit dans ſes premiers principes, & que ces premiers principes étoient inalterables, & immortels par conſéquent. Erreur dont la veritable Religion enſeigne la fauſſeté; car tout ſera détruit.

Rien n'y participe de tout ce qui n'eſt pas capable de raiſonner &

connoître Dieu, ne peut participer à la justice.

ticipe de tout ce qui n'eſt pas capable de raiſonner & de connoître l'eſſence divine.

Les trois ſentimens dont les hommes ſont affectez envers la divinité.

C'eſt pourquoi auſſi les hommes étant penetrez de trois differens ſentimens envers les Dieux, d'un ſentiment d'admiration & d'envie, d'un ſentiment de crainte, & d'un ſentiment d'amour & de reſpect, il ſemble qu'ils ne les admirent & ne les eſtiment heureux qu'à cauſe de leur incorruptibilité & de leur immortalité, qu'ils ne les craignent qu'à cauſe de leur puiſſance, & de l'empire qu'ils ont ſur tout cet Univers, & qu'ils les aiment, les honorent, & les reſpectent à cauſe de leur juſtice, Cependant avec tous ces ſentimens, qui ſont ſi naturels & ſi juſtes, de ces trois qualitez ils ne deſirent & n'ambitionnent que les deux premieres, l'immortalité, dont notre nature n'eſt pas capable, & la puiſſance, dont la plus grande partie dépend toujours de la Fortune; & ils laiſſent derriere, & mettent au dernier rang la vertu, qui de tous les biens divins, eſt le ſeul qui dépend de nous & eſt en notre puiſſance. En quoi ils ſe trompent groſſierement, ne prenant pas garde que la vie même de ceux qui ſont le plus favoriſez de la

Erreur de Plutarque.

Erreur des hommes de préferer la puiſſance & l'immortalité même à la vertu.

de connoître l'eſſence divine.] Voilà un principe très-certain; pour être capable de juſtice, il faut connoître Dieu, ſans la connoiſſance de Dieu, il ne peut y avoir de juſtice.

L'immortalité, dont notre nature n'eſt pas capable.] Plutarque parle ici en Payen aveugle qui ne ſçait pas que nous étions nez pour l'immortalité, que c'eſt le peché ſeul qui nous l'a fait perdre, & que nous en ſommes redevenus capables pour l'autre vie, par les merites de celui qui a effacé le peché, & qui a ravi à la mort ſa victoire.

Fortune,

Fortune, les plus puiſſans & le plus conſtituez en dignité, c'eſt la juſtice ſeule qui la rend celeſte & divine, & qu'au-contraire l'injuſtice la rend terreſtre & beſtiale.

Juſtice ſeule rend la vie celeſte & divine.

Pour revenir à Ariſtide, ce ſurnom de Juſte le fit d'abord aimer & reſpecter; mais enfin il lui attira l'envie, ſurtout par les menées de Themiſtocle, qui alloit ſemant ce bruit parmi le peuple, qu'Ariſtide ayant aboli tous les Tribunaux en jugeant tout par lui-même, & en ſe rendant lui ſeul arbitre de tous les differends, s'étoit formé inſenſiblement & ſans qu'on s'en apperçût, une Monarchie ſans pompe & ſans gardes. Et le peuple, naturellement fier, enorgueïlli encore par la victoire, & qui, ſe croyant digne des plus grands honneurs, vouloit que tout dépendît de ſon autorité, étoit fort indiſpoſé contre ceux qui acqueroient un nom & une réputation au-deſſus des autres. C'eſt pourquoi s'étant aſſemblez de tous les bourgs de l'Attique dans la ville, ils bannirent Ariſtide du ban de l'Oſtraciſme, déguiſant ſous le beau nom de haine de la tyrannie, l'envie qu'ils portoient à ſa gloire; car ce ban n'étoit point une punition pour crime ou malverſation quelconque, mais en lui donnant une couverture honnête, on l'appelloit un rabais & une diminution de l'orgueïl qui croiſſoit trop, & de la puiſſance qui devenoit à charge; mais dans la verité, c'étoit un innocent & doux allegement de l'envie, car par ſon moïen celui qui étoit bleſſé de cette grandeur, qui lui

Envie contre la gloire, déguiſée ſouvent ſous le nom de haine de la Tyrannie.

Ce que c'étoit que le ban de l'Oſtraciſme, & comment on y procedoit.

étoit ſuſpecte, exhaloit toute ſa haine, en condamnant, non à quelque choſe de bien violent, mais ſeulement à un exil de dix années. Il eſt vrai qu'après qu'on eut fait tomber ce ban ſi honorable ſur des hommes de néant, & chargez de crimes, & qu'on eut enfin banni de cette maniere l'infâme Hyperbolus, cette indignité fit ouvrir les yeux aux Atheniens, & ils y renoncerent. Or voici la cauſe & le ſujet de l'Oſtraciſme d'Hyperbolus.

Alcibiade & Nicias, les deux Citoyens qui avoient le plus de pouvoir & d'autorité dans la ville, étoient oppoſez l'un à l'autre, & ſe faiſoient une guerre ouverte. Voyant donc que le peuple alloit recourir à l'Oſtraciſme, & ne doutant point que cela ne menaçât l'un d'eux, ils s'aboucherent, réunirent leurs partis, & firent par leurs brigues que l'Oſtraciſme tomba ſur Hyperbolus. Le peuple, indigné de ce qu'on avoit ainſi ravalé, flétri & deshonoré ce ban, l'abolit & y renonça pour toujours. Or pour donner en gros une idée de l'Oſtraciſme, voici ce que c'étoit. Chaque Citoïen prenoit un morceau de pot caſſé, & après y avoir écrit le nom de celui qu'il vouloit bannir, il le portoit dans un certain lieu de l'aſſemblée, qui étoit fermé en rond d'une cloiſon de bois. Les Magiſtrats commençoient d'abord par compter

Ils s'aboucherent.] On ne peut pas dire que διαλεχθέντες ἀλλήλοις ne ſoit pas Grec, & ne faſſe pas un bon ſens; cependant il eſt très vrai-ſemblable que Plutarque avoit écrit διαλλαχθέντες ἀλλήλοις *s'étant raccommodez*, c'eſt une conjecture de M. Salvini.

le nombre des teſts, car s'il y en avoit moins de ſix mille, l'Oſtraciſme étoit nul. Le nombre étant complet, on mettoit à part tous les noms qui étoient écrits, & le nom, qui l'emportoit par le nombre des teſts, étoit celui contre lequel on prononçoit le ban pour dix années, & on laiſſoit au banni la joüiſſance de ſes biens.

Dans cette occaſion, où Ariſtide fut banni, comme on étoit occupé à écrire les noms, on dit qu'il y eut un habitant d'un bourg, homme groſſier, qui ne ſçachant ni lire, ni écrire, s'adreſſa à Ariſtide, qu'il prit pour un homme du peuple, le pria d'écrire le nom d'Ariſtide ſur ſon teſt qu'il lui preſenta; Ariſtide, admirant cette avanture, lui demanda s'il avoit reçu quelque déplaiſir d'Ariſtide : *Aucun*, lui dit le manant, *je ne connois pas même cet homme, mais je ſuis fatigué & bleſſé de l'entendre partout appeller le Juſte.*

Grande moderation d'Ariſtide.

Ariſtide, ſans répondre une ſeule parole, prit tranquillement le teſt, y écrivit ſon nom, & le lui rendit. Quand il ſortit de la ville pour remplir ſon ban, il leva les mains au Ciel, & fit aux Dieux une priere, comme on peut croire, toute con-

Il fit aux Dieux une priere toute contraire à celle d'Achille.] Il eſt certain qu'Ariſtide fit une priere en cette occaſion; & de ce qu'il étoit homme juſte & plein d'amour pour ſa patrie, il dit qu'il eſt vrai-ſemblable qu'il fit une priere toute contraire à celle que fait dans Homere Achille, qui eſt un homme emporté, vindicatif, injuſte. La priere d'Achille eſt aſſez connuë, il ne ſe contente pas de prier que les Troyens ſoient vainqueurs, afin que les Grecs ſe voyent réduits à implorer le ſecours de ſon bras, comme nous le voyons dans le premier liv. de l'Iliade, il pouſſe

Priere d'Ariſtide, toute contraire à celle d'Achille.

traire à celle d'Achille; il pria *que jamais il n'arrivât aux Atheniens aucun tems où le peuple fût forcé par la neceſſité de ſe ſouvenir d'Ariſtide.*

Les Atheniens font un decret pour le rappel des bannis, ſurtout d'Ariſtide.

Trois ans après, Xerxes traverſant à grandes journées la Theſſalie & la Beotie pour arriver dans l'Attique, les Atheniens revoquerent cette loy, & firent un décret qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y obligea, ce fut ſurtout la crainte qu'ils eurent d'Ariſtide, car ils craignirent que ſe joignant à leurs ennemis, il ne corrompît la plûpart des Citoyens, & qu'il ne les entraînât avec lui dans le parti des Barbares, en quoi ils

Ils jugeoient très-mal du caractere d'Ariſtide.

jugeoient très-mal du caractere de ce perſonnage, qui avant ce dernier décret n'avoit jamais ceſſé d'exhorter & d'encourager les Grecs à défendre leur liberté, & qui après ce décret, Themiſtocle

Ariſtide ſe joint à Themiſtocle ſon ennemi, & le porte au comble de la gloire pour le ſalut public.

ayant été élû Genéral de l'armée, ſe joignit à lui, & le ſecourut de ſa perſonne & de ſes conſeils, portant ainſi ſon plus grand ennemi au comble de la gloire pour le ſalut public. Car le Genéral

ſa rage & ſon reſſentiment juſqu'à prier que les Grecs & les Troyens periſſent tous les uns par les mains des autres, afin que lui & Patrocle demeurez ſeuls, ayent la gloire de renverſer Ilion. Il. 16.

Car le Genéral Eurybiade étant déja tout reſolu de quitter Salamine.] Eurybiade Spartiate étoit le Genéraliſſime, l'Amiral de toute la flotte. Dans le Conſeil qu'il aſſembla, tous les Officiers furent d'avis qu'il falloit quitter le poſte de Salamine pour aller donner la bataille devant l'Iſthme, & leur raiſon étoit, que s'ils étoient battus à Salamine, ils ſeroient aſſiégez dans l'Iſle, & n'auroient aucun ſecours; au lieu que ſi ce malheur leur arrivoit devant l'Iſthme, ils pourroient ſe retirer chacun dans leur païs. Themiſtocle fut d'un avis tout contraire, comme on va le voir.

Eurybiade étant déja tout reſolu de quitter Salamine, & les vaiſſeaux des ennemis étant venus la nuit ſe ſaiſir des paſſages, & faire comme une enceinte autour des Iſles, ſans que perſonne s'appercût que l'armée étoit enveloppée, Ariſtide vint la nuit même d'Egine, & traverſa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis; arrivé à la tente de Themiſtocle, il l'appella, & le pria de ſortir tout ſeul; Themiſtocle étant ſorti, il lui parla en ces termes : *Themiſtocle, ſi nous ſommes ſages, nous renoncerons deſormais à cette vaine & puerile diſſention qui nous a agitez juſqu'ici, & nous nous jetterons dans une émulation plus honorable & plus ſalutaire, en combattant & en faiſant à qui mieux mieux pour ſauver la Grece; vous en commandant & en faiſant le devoir d'un bon & ſage Capitaine; & moi en vous obéiſſant, & en vous aidant de ma perſonne & de mes conſeils. J'apprends que vous êtes le ſeul qui*

Beau diſcours d'Ariſtide à Themiſtocle.

Quelle eſt l'émulation la plus honorable & la plus ſalutaire entre les Citoyens.

Themiſtocle, ſi nous ſommes ſages.] Herodote rapporte cet entretien ſecret de Themiſtocle & d'Ariſtide, liv. VIII. 79. mais il le rapporte plus ſimplement, Plutarque ne s'eſt attaché qu'à la ſubſtance, & l'a embelli à ſa maniere.

J'apprends que vous êtes le ſeul qui avez embraſſé le bon parti.] Car Themiſtocle fut d'avis qu'il falloit combattre à Salamine, & il repreſenta à Eurybiade, qu'étant inferieurs en nombre & en force de vaiſſeaux, ils auroient de l'avantage à combattre dans ce détroit, qui empêcheroit les ennemis de ſe ſervir de toutes leurs forces, au lieu que s'ils alloient devant l'Iſthme, outreque l'on perdroit Salamine, Megare & Ægine, ils auroient un grand deſavantage à combattre en pleine mer contre une flotte ſuperieure, & que toutes les troupes les abandonneroient, & ſe retireroient dans leur païs, de ſorte qu'ils n'auroient plus d'armée. Herodote écrit que Themiſtocle ne s'aviſa pas le premier de cet avis, & qu'il lui fut inſpiré & ſuggeré par un Athenien nom-

avez embraſſé le bon parti, en conſeillant de combattre dans ces détroits ſans differer davantage; vos Alliez ſe ſont oppoſez à cet avis; mais voilà les ennemis mêmes qui vous aident & vous fortifient; car leurs vaiſſeaux couvrent & ferment la mer tout autour de vous devant & derriere; deſorte que ceux-mêmes, qui ne vouloient pas la bataille, ſeront forcez de combattre, & de ſe montrer gens de bien; car il n'y a plus de chemin ouvert à la fuite.

Sage réponſe de Themiſtocle à Ariſtide.

Themiſtocle lui répondit, *Ariſtide, je ſuis fâché que vous ayez ſur moi l'avantage de m'avoir provoqué le premier à un ſi genereux combat. Il n'eſt point d'effort que je ne faſſe pour ſurpaſſer un commencement qui vous eſt ſi honorable, & pour effacer une démarche ſi éclatante par des actions d'un plus grand éclat.* En même-tems, après lui avoir fait confidence de la ruſe qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il l'exhorta d'aller perſuader Eurybiade d'entrer dans ſon opinion, en lui faiſant voir qu'il n'y avoit d'autre ſalut pour eux que de combattre par mer à Salamine, car Eurybiade avoit bien plus de foi pour ce que diſoit Ariſtide, que pour ce que diſoit Themiſtocle. Auſſi dans le conſeil de guerre qui

Ce qui ſe paſſa dans un conſeil de guerre.

mé Mneſiphile. Mais combien de fois a-t-on vû des Officiers ſubalternes s'attribuer l'honneur d'un avis qui a été heureux. V. Herodote, VIII. 57. 58. &c.

Après lui avoir fait confidence de la ruſe qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare.] Cette ruſe étoit d'envoyer aux ennemis, leur dire de ſa part que les Grecs avoient reſolu d'abandonner Salamine & de s'enfuir, & qu'ils n'avoient qu'à s'oppoſer à leur fuite, pour en avoir très-bon marché. Et ce fut un nommé Sicinus qui fut chargé de cette commiſſion. V. la vie de Themiſtocle & Herod. VIII. 75.

fut tenu, & où assisterent tous les Officiers generaux, Cleocrite le Corinthien dit à Themistocle, *votre avis ne plaît pas à Aristide, puisque le voilà, & qu'il ne dit mot.* Mais Aristide lui répondit, *tu te trompes, je ne me serois point tû si Themistocle n'avoit dit ce qu'il y a de plus expedient à faire, & mon silence n'est point pour aucun bien que je lui veuille, c'est une marque du consentement, & de l'approbation que je donne à son avis.* Voilà ce qui se passa dans ce conseil.

Ce jour-là même Aristide voyant la petite Isle de Psyttalée vis-à-vis de Salamine dans le détroit, toute pleine de troupes ennemies, il fit embarquer promptement dans des esquifs les plus aguerris, & les plus déterminez des Citoyens, descendit à Psyttalée, tomba brusquement sur les Barbares, & les tailla en pieces, hors les principaux, qui furent faits prisonniers. De ce nombre furent trois freres, fils de la sœur du Roy, appellée Sandauce. Aristide les envoya sur l'heure à Themistocle, & l'on dit que selon l'ordre, qu'en donna par un oracle le Devin Euphrantides, ils furent immolez à Bacchus surnommé *Omestes.*

Petite Isle entre Salamine & le Pirée, à quelque cent cinq stades de Salamine.

V. les remarques sur la vie de Themistocle, tom. II.

Euphrantides Devin.

Après cet heureux commencement Aristide garnit de bons soldats cette Isle tout autour pour observer tous ceux que la Fortune du combat, ou la violence de la mer y jetteroient, afin qu'ils sauvassent les Alliez, & qu'ils fissent main basse sur les ennemis; car le plus grand choc & le principal effort se firent autour de Psyttalée, comme il

Trophée de la victoire de Salamine érigé dans l'Iſle de Pſyttalée.

l'avoit prévû. Auſſi fut-ce dans cette Iſle qu'on érigea le trophée de la victoire.

Propoſition que Themiſtocle fait à Ariſtide.

Prendre l'Aſie dans l'Europe.

Le combat fini, Themiſtocle pour ſonder Ariſtide, lui parla en ces termes: *Nous venons d'executer un grand exploit, mais le plus fort & le plus important reſte encore à faire, c'eſt de prendre l'Aſie entiere dans l'Europe même, en navigeant promptement vers l'Helleſpont, & en rompant le pont, que Xerxes y a laiſſé pour ſa retraite.* A ces mots Ariſtide, jettant un grand cri, dit à Themiſtocle, qu'il devoit abandonner un deſſein ſi étrange, & qu'il falloit plutôt chercher & prendre toutes les meſures poſſibles pour chaſſer très-promptement le Mede hors de la Grece, de peur que s'y voyant enfermé avec une ſi grande puiſſance, & ne trouvant point de voye ouverte pour s'enfuir, le deſeſpoir ne reveillât ſon courage, & ne le portât à ſe défendre avec la derniere opiniâtreté.

Réponſe d'Ariſtide à la propoſition de Themiſtocle.

Themiſtocle envoye donner à Xerxes une fauſſe frayeur pour le porter à regagner l'Aſie.

Themiſtocle donc envoya pour la ſeconde fois vers Xerxes, & ſe ſervit en cette occaſion de l'Eunuque Anarces, qu'il chargea d'aller dire en ſecret au Roy, qu'il faiſoit tous ſes efforts pour détourner les Grecs d'executer la reſolution qu'ils avoient priſe d'envoyer dans l'Helleſpont rompre

Themiſtocle envoya donc pour la ſeconde fois vers Xerxes.] Car il y avoit déja envoyé Sicinus. Themiſtocle fut ravi de cette ouverture d'Ariſtide, car il vit par-là qu'il pouvoit faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, ſervir ſa patrie, en obligeant Xerxes à prendre la fuite, & ſe faire un merite auprès de ce Roi, en lui donnant cet avis; car il paroît manifeſtement par tout ce qu'Herodote écrit, que Themiſtocle penſoit ſérieuſement à ſe menager la faveur & l'appui de ce Prince.

le

le pont qu'il y avoit laiſſé, & qu'il lui en donnoit avis pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, & afin qu'il s'en ſervît pour ſe mettre en ſureté. Xerxes, effrayé du danger dont on le menaçoit, ne perdit pas un moment, & prit auſſitôt la route de l'Helleſpont avec toute ſa flotte. Mardonius fut laiſſé avec l'armée de terre compoſée de trois cens mille hommes de ſes meilleures troupes.

Xerxes ſe retire, & regagne l'Helleſpont.

Mardonius laiſſé en Grece avec une groſſe armée.

Ces forces ſi grandes rendoient très-redoutable ce Lieutenant genéral du grand Roy, & il intimidoit encore les Grecs par ſes menaces, & par les lettres hautaines qu'il leur écrivoit. *Vous avez vaincu*, leur mandoit-il, *ſur des bâtimens de mer, des hommes qui ne ſçavent combattre que ſur terre & qui ſont très-mal adroits à manier la rame; mais la Theſſalie & la Beotie nous offrent de belles plaines pour faire combattre des eſcadrons & des bataillons.* Et pour les Atheniens, il leur écrivoit des lettres particulieres où il leur faiſoit des propoſitions de la part du Roy, qui leur promettoit de rétablir leur ville, de leur donner quantité d'or & d'argent, & de les rendre Seigneurs & Maîtres de toute la Grece s'ils vouloient ſe retirer & abandonner leurs Alliez.

Lettres que Mardonius écrivoit aux Grecs pour les intimider.

Propoſitions qu'il faiſoit aux Atheniens.

Il leur écrivoit des lettres particulieres, où il leur faiſoit des propoſitions.] Herodote ne parle point de ces lettres, mais il dit qu'il leur envoya Alexandre, Roy de Macedoine, fils d'Amyntas, & le ſeptiéme deſcendant depuis Perdiccas; & il rapporte la harangue qu'il fit dans le Conſeil, & ce que les députez de Lacedemone dirent enſuite, liv. VIII. 140. 141.

Les Lacedemoniens envoyent des Ambaſſadeurs aux Atheniens pour les affermir dans la ligue.

Les Lacedemoniens ayant eu le vent de ces propoſitions, & craignant qu'ils ne les acceptaſſent, envoyerent des Ambaſſadeurs à Athenes pour prier les Atheniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en ſureté à Sparte, & de recevoir d'eux tout ce qui étoit neceſſaire pour la nourriture de leurs vieillards, car le peuple ayant perdu ſa ville & tout ſon païs, ſe trouvoit dans une neceſſité très-preſſante.

Réponſe admirable des Atheniens aux Ambaſſadeurs de Lacedemone.

Les Atheniens, après avoir entendu ces Ambaſſadeurs, firent par le décret d'Ariſtide une réponſe qu'on ne peut aſſez admirer : Qu'*ils pardonnoient à leurs ennemis s'ils avoient penſé que tout étoit venal à prix d'or & d'argent, car les Barbares ne connoiſſoient rien de plus eſtimable & de plus précieux que les richeſſes ; mais qu'ils étoient très-fâchez contre les Lacedemoniens de ce qu'ils ne jettoient les yeux que*

Les Lacedemoniens ayant eu le vent de ces propoſitions.] Selon Herodote, ils envoyerent ces Ambaſſadeurs, non pas ſur aucun avis qu'ils euſſent eu de ces propoſitions, mais ſur la premiere nouvelle du départ d'Alexandre de l'armée de Mardonius, car ils ſe douterent bien du ſujet de ce voyage. D'ailleurs ils ſe ſouvenoient de quelques Oracles, qui augmentoient leur frayeur ; car ils les menaçoient qu'eux & tous les Doriens ſeroient chaſſez du Peloponeſe par les Medes & par les Atheniens. Auſſi ces Ambaſſadeurs arriverent-ils à Athenes bientôt après Alexandre, & ſe trouverent à la premiere audience que le peuple lui donna.

Pour prier les Atheniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en ſureté à Sparte.] Herodote rapporte le diſcours que ces Ambaſſadeurs firent dans le Conſeil, VIII. 142. Plutarque n'en a pris que très-legerement la ſubſtance. Ils ne propoſerent point aux Atheniens d'envoyer à Sparte leurs femmes & leurs enfans, mais ils offrirent ſeulement de les nourrir pendant toute la guerre.

ſur la pauvreté & ſur la diſette extrême où Athenes ſe trouvoit réduite, & qu'ils avoient oublié la vertu & la magnanimité des Atheniens, puiſqu'ils penſoient que l'offre de leurs vivres ſeroit le grand motif qui les retiendroit dans la ligue, & les obligeroit à combattre pour le ſalut des Grecs.

Ce qu'Ariſtide ordonne aux Ambaſſadeurs de Sparte de dire à leurs Maîtres.

Ariſtide ayant écrit cette réponſe dans ſon décret, & ayant ordonné qu'on fît entrer dans le Conſeil les Ambaſſadeurs du Roy & ceux de Sparte, il commanda qu'on dît aux Lacedemoniens *qu'il n'y avoit aſſez d'or ni ſur la terre, ni dans les entrailles de la terre, pour obliger les Atheniens à le préferer à la liberté de la Grece;* & qu'on répondît à ceux de Mardonius en leur montrant le ſoleil, *que tant que cet aſtre continueroit ſon cours autour du monde, les Atheniens feroient la guerre aux Perſes pour vanger leurs terres pillées & ſaccagées, & leurs Temples profanez & brûlez.*

Ce qu'il fait dire aux Ambaſſadeurs de Mardonius.

Ordre remarquable qu'il donne aux Prêtres.

De plus, il ordonna que les Prêtres maudiſſent & excommuniaſſent quiconque oſeroit propoſer de faire alliance avec les Medes, ou d'abandonner l'alliance des Grecs.

Mardonius entre pour la ſeconde fois dans l'Attique, dix mois après que Xerxes ſe fut rendu maître d'Athenes.

Quand Mardonius fut entré pour la ſeconde fois dans l'Attique, les Atheniens ſe retirerent encore à Salamine. Et alors Ariſtide, envoyé Ambaſſadeur à Sparte, ſe plaignit de la lenteur, & de la negligence des Lacedemoniens, leur reprocha qu'ils abandonnoient encore Athenes aux Barbares, & les exhorta à marcher promptement au ſecours de ce qui reſtoit encore de la Grece.

Ariſtide envoyé à Sparte pour hâter le ſecours.

Les Ephores ayant entendu ſon diſcours, n'en parurent pas fort touchez, car ils paſſerent tout le jour en feſtins & en rejoüiſſances, parce qu'il ſe rencontra que ce jour-là étoit la fête d'Hyacinthe. Mais la nuit ils choiſirent cinq mille Spartiates, & leur ayant fait prendre à chacun ſept Ilotes, ils les firent partir ſecretement à l'inſçu des Atheniens.

La fête d'Hyacinthe.

Surpriſe dont les Ephores uſent envers Ariſtide.

Quelques jours après Ariſtide s'étant encore plaint au Conſeil, les Ephores lui dirent en riant, *qu'il falloit qu'il revât, ou qu'il dormît, & que déja leur armée étoit arrivée à la ville d'Oreſtie, marchant contre les étrangers*, car les Lacedemoniens appellent *étrangers* les Barbares. Ariſtide leur répondit, *que ce n'étoit pas-là le tems de ſe moquer, & de ſe réjoüir en trompant leurs Alliez, au lieu de tromper leurs ennemis.* Voilà comme Idomenée raconte la choſe de point en point. Mais dans le décret d'Ariſtide, il n'eſt pas nommé Ambaſſadeur, on n'y trouve

Dans l'Arcadie au pied du mont Menale, à trente-ſept ou trente-huit mille de Lacedemone.

Réponſe que leur fait Ariſtide.

N'en parurent pas fort touchez.] Ils remirent leur réponſe au lendemain, & le lendemain au jour ſuivant & d'un jour à l'autre, ils gagnerent dix jours, pendant leſquels ils acheverent la murailledont ils fermerent l'Iſthme, & qui les mettoit en ſureté contre les Barbares.

Car ils paſſerent tout le jour en feſtins & en rejoüiſſances, parce qu'il ſe rencontra que ce jour-là étoit le jour de la fête d'Hyacinthe.] Chez les Lacedemoniens la fête d'Hyacinthe duroit trois jours, le premier & le dernier étoient des jours de triſteſſe & de deüil pour la mort d'Hyacinthe, mais le ſecond étoit un jour de rejoüiſſance; il y avoit des feſtins, des jeux, des ſpectacles, & toutes ſortes de divertiſſemens, & c'eſt apparemment de ce ſecond jour, que ce paſſage de Plutarque doit être entendu. Cette fête ſe celébroit toutes les années au mois d'Août en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.

pour Ambaſſadeurs que Cimon, Xanthippe & Myronides.

Quelque tems après il fut élû Capitaine general pour la bataille que l'on devoit donner, & ayant pris huit mille hommes de pied des Atheniens, il marcha à Platées. Là ſe rendit Pauſanias Genéral en chef de toute l'armée Grecque, menant avec lui les Spartiates; toutes les autres troupes Grecques arrivoient de jour en jour comme à la file. L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Aſope, mais à cauſe de la grande étenduë de païs qu'elle occupoit, elle ne s'étoit point retranchée, elle avoit ſeulement enfermé de murailles, au milieu de ſon camp, un eſpace en quarré, dont chaque côté étoit de dix ſtades, pour les bagages & pour ce qu'elle avoit de plus précieux.

Il eſt élû Capitaine General pour la bataille de Platées.

Douze cens cinquante pas.

Il y avoit dans l'armée Grecque un Devin d'Elée, appellé Tiſamene, il prédit à Pauſanias

Tiſamene le Devin.

L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Aſope.] Pour ſe faire une idée juſte de la bataille de Platées, & pour bien entendre les Hiſtoriens qui la rapportent, il faudroit avoir devant les yeux la ſituation des deux armées. Les Barbares étoient campez le long de l'Aſope. Herodote dit *que Mardonius avoit étendu ſon camp depuis Erythres près de Hyſies juſqu'à Platées.* Mais cela ne peut être, car Hyſies étoit en de-çà de l'Aſope du côté du Citheron, & Mardonius étoit de l'autre côté vers Thebes. Il faut corriger là *Hurie*, qui, ſelon Strabon, appartenoit aux Thebains, & elle fut enſuite aux Platéens: En un mot les Perſes campoient à la rive gauche du fleuve, & les Grecs à la rive droite.

Appellé Tiſamene.] Ce Tiſamene avoit autrefois reçu un Oracle, qui lui promettoit cinq grandes victoires. Les Spartiates, informez de cet Oracle, voulurent l'avoir de leur côté pour Devin, & lui firent des offres

Prédiction qu'il fait aux Grecs.

& à tous les Grecs qu'ils remporteroient ſurement la victoire, pourvû qu'ils n'attaquaſſent point, & qu'ils ne fiſſent que ſe défendre. Et Ariſtide ayant envoyé à Delphes conſulter l'Oracle, le Dieu lui répondit, *que les Grecs remporteroient l'avantage ſur leurs ennemis pourvû qu'ils fiſſent des prieres à Jupiter, à Junon Patrone du mont Citheron, à Pan, & aux Nymphes Sphragitides, qu'ils ſacrifiaſſent aux Heros Androcrates, Leucon, Piſandre, Damocrates, Hypſion, Acteon, & Poluide, & qu'ils ne hazardaſſent la bataille que dans leur propre païs préciſement dans le champ de Cerès Eleuſiniene, & de Proſerpine.*

Oracle d'Apollon rendu à Ariſtide ſur la bataille de Platées.

Nymphes Sphragitides.

Embarras d'Ariſtide ſur ces Oracle.

Cet Oracle rapporté à Ariſtide le jetta dans une grande perplexité, car les Heros auſquels il

très-conſiderables; mais il demanda à être fait Citoyen de Sparte, ce qu'on lui refuſa. A l'approche des Perſes, les Spartiates lui offrirent ce qu'ils lui avoient refuſé, mais il demanda le même honneur pour ſon frere Hegias & l'obtint; & voilà les deux hommes ſeuls qui ont jamais été faits Citoïens de Sparte. Herodot. IX. 32.

Qu'ils remporteroient ſurement la victoire, pourvû qu'ils n'attaquaſſent point.] Voilà à quoi ſervoient parfaitement les Devins; quand les Generaux ne pouvoient retenir, ou mener les troupes à leur gré, ils faiſoient ordonner par les Devins ce qu'ils vouloient, & alors la Religion attiroit un reſpect & une obéiſſance, qu'on refuſoit à l'autorité. Le Devin promet aux Grecs la victoire, pourvû qu'ils n'attaquent point, parce que pour attaquer, il falloit paſſer le fleuve, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans un grand deſavantage. Le Devin des Perſes leur prédit la même choſe pour la même raiſon, comme on le verra dans la ſuite.

Et aux Nymphes Sphragitides.] Aux Nymphes du mont Citheron, qui avoient eu le nom de *Sphragitides*, de l'antre appellé *Sphragidion*; & je croi que ce nom venoit du reſpect & du ſilence que l'on gardoit ſur ce qui ſe paſſoit dans cet antre, de peur de bleſſer ces Nymphes, & d'encourir leur indignation. Car σφραγὶς, ſignifie un cachet, d'où l'on a dit σφραγῖδα γλώσσῃ ἐπίκειται, *qu'on a un cachet ſur la bou-*

ordonnoit d'offrir des ſacrifices, étoient les ancêtres des Platéens, & l'antre des Nymphes Sphragitides étoit ſur une des croupes du Citheron, vers le couchant d'Eté, & dans cet antre il y avoit autrefois, dit-on, un Oracle, de l'eſprit duquel la plûpart des habitans du païs étoient poſſedez, c'eſt pourquoi on les appelloit *Nympholeptes*, comme qui diroit *poſſedez par les Nymphes*. Et d'un autre côté, de ne promettre la victoire aux Atheniens qu'à condition qu'ils ne donneroient le combat que dans leur propre païs, c'étoit rappeller & faire repaſſer tout l'effort de la guerre dans l'Attique.

Nympholeptes, quels habitans appellez de ce nom.

Sur ces entrefaites le Capitaine genéral des Platéens, appellé Arimneſte, eut la nuit un ſonge. Il lui ſembla que Jupiter ſauveur lui étant apparu, lui demanda, *quelle étoit la reſolution que les Grecs avoient priſe ?* Qu'il lui répondit, *Seigneur, dès demain nous décamperons & remenerons l'armée à Eleuſine, & là nous livrerons bataille aux Barbares,*

Arimneſte Genéral des Platéens. Le ſonge qu'il fit.

che, pour dire qu'on ne parle point, qu'on garde le ſilence, *os ſignatum habere*. On ſçait aſſez la crainte & la ſuperſtition des Anciens ſur les Dieux.

Car les Heros, auſquels il ordonnoit d'offrir des ſacrifices, étoient les ancêtres des Platéens.] Ce qui cauſoit l'embarras d'Ariſtide, c'eſt que ces ſacrifices & ces prieres, que l'Oracle ordonnoit de faire à ces Heros de Platées & à ces Nymphes du Citheron, ſembloient marquer qu'il falloit donner la bataille dans les lieux de leur domination, s'il eſt permis de parler ainſi, & que la défenſe de ne haſarder cette bataille que dans ſon propre païs, le renvoyoit dans l'Attique. Voilà ce qu'il ne pouvoit concilier; mais la ſuite va tout applanir, & faire voir que les Dieux ont toujours raiſon, & que ce ſont les hommes ſeuls qui ſe trompent, quand ils ne veulent ſuivre que leurs propres lumieres.

Jupiter explique l'Oracle d'Apollon.

ſelon l'Oracle qu'Apollon nous a rendu; & qu'alors le Dieu lui repartit, *qu'ils ſe trompoient totalement, que le lieu, dont l'Oracle parloit, étoit là même aux environs de Platées, & qu'ils le trouveroient s'ils le cherchoient bien.*

Arimneſte ayant eu cette viſion ſi claire, ne fut pas plutôt éveillé, qu'il manda les plus vieux & les plus experimentez de ſes Citoyens, & conferant & cherchant avec eux, enfin il trouva que près de la ville de Huſies au pied du Citheron il y avoit un vieux Temple, appellé *le Temple de Cerès Eleuſinienne & de Proſerpine.* Ravi de cette découverte il en avertit Ariſtide, & le mena ſur le lieu, qu'ils trouverent très-commode pour y ranger en bataille une armée de gens de pied, qui manqueroit de Cavalerie, parce que le pied du Citheron s'étendant juſqu'auprès de ce Temple, empêchoit les gens de cheval d'en approcher. D'ailleurs dans ce lieu-là même étoit la chapelle du Heros Androcrates, toute couverte de buiſſons & d'arbres fort épais. Et afin qu'il ne manquât rien à l'Oracle

Où étoit anciennement le Temple de Cerès & de Proſerpine deſigné par l'Oracle.

La Chapelle du Heros Andrócrates.

Et qu'alors le Dieu lui repartit qu'ils ſe trompoient totalement.] Cela eſt aſſez heureux que Jupiter vienne lui-même expliquer l'Oracle d'Apollon. Il y a de l'apparence que cet Arimneſte, Capitaine general des Platéens, étoit un homme ſçavant dans l'antiquité, & qui étoit inſtruit, qu'au pied du Citheron, il y avoit eu autrefois un Temple de Cerès Eleuſinienne, & que pour le mieux perſuader aux Grecs, il fit ſemblant d'avoir eu cette viſion.

Enfin il trouva que près de la ville de Huſies.] C'eſt ainſi qu'il faut lire, *près de la ville de Huſies*, & non pas, *près de la ville de Nyſe.* Herodote marque bien cette ſituation, en parlant de cet endroit, διὰ τῆς ὑπωρείης τοῦ Κιθαιρῶνος περὶ ὑσιὰς, *& au pied du Citheron près de Huſies.* Strabon

pour

pour bien assurer l'esperance de la victoire, les Platéens sur l'avis d'Arimneste firent un décret par lequel ils ordonnerent que les bornes, qui séparoient l'Attique de leur territoire, seroient ôtées, & donnerent aux Atheniens tout ce côté de territoire en proprieté en faveur de la Grece, afin que selon les termes de l'Oracle ils pussent donner la bataille dans leur propre païs. Cette genérosité des Platéens fut si celébre, que plusieurs années après, Alexandre déja vainqueur de l'Asie, ayant fait relever les murailles de Platées, fit publier par un Heraut dans l'assemblée des jeux Olympiques, *qu'il redonnoit cette ville aux Platéens à cause de la vertu, & de la genérosité dont ils avoient donné de si grandes marques, lorsque dans la guerre des Medes ils avoient fait present de leur terre aux Atheniens pour le salut de la Grece.*

Genérosité des Platéens pour aider à l'Oracle.

Ce qu'Alexandre fit long-tems après pour recompenser cette genérosité des Platéens.

Quand il fut question de mettre l'armée en bataille & d'assigner aux troupes leur poste, il s'émut un grand differend entre les Tegeates & les Atheniens ; les Tegeates prétendoient que

Débat entre les Tegeates & les Atheniens pour le com-

distingue fort bien *Hurie, Husies,* & *Nyse* dans son IXe. liv.

Afin que selon les termes de l'Oracle, ils pussent donner la bataille dans leur propre païs.] C'étoit aider à l'Oracle, & non pas l'expliquer, car l'Oracle n'appelloit pas ce païs-là le païs des Atheniens, en vertu de cette donation, qu'il prévit devoir être faite, mais il l'appelloit ainsi, à cause de ce Temple de *Cerès Eleusiniene ;* car ce Temple marquoit que le culte de cette Déesse avoit été porté là d'Eleusine, & que cette conformité de culte rendoit ce païs-là comme Athenien.

Les Tegeates prétendoient que comme.] Il semble qu'il manque quelque chose au texte Grec, ou qu'il y a quelque faute. Henry Estienne l'avoit senti, car il lisoit Α'θαναίοις, au lieu d'Α'θλωαῖοι,

mandement de l'aile gauche. V. Herodote. IX. 26.

comme les Lacedemoniens dans toutes les batailles commandoient toujours l'aîle droite de l'armée, l'honneur de commander la gauche leur étoit dû; & pour faire voir qu'ils meritoient seuls ce poste, ils alleguoient les grandes actions de leurs ancêtres, & les grands services qu'ils avoient rendus. Comme les Atheniens s'emportoient sur cela, & étoient prêts à se mutiner, Aristide survenant au milieu des troupes dit, *ce n'est pas le tems de conteſter aux Tegeates ces proüeſſes & ces ſervices qu'ils relevent ſi fort. Nous nous contentons donc, Seigneurs Spartiates, de vous dire & à vous, & à tous les autres Grecs, que ce n'eſt pas le poſte qui ôte ou qui donne le courage; partout où il vous plaira nous placer, nous y ferons notre devoir. En conſervant ce poſte, & en le rendant le plus honorable, nous tâcherons de ne pas ternir la gloire de nos premiers combats. Nous ſommes venus ici, non pour conteſter contre nos Alliez, mais pour combattre nos ennemis; non pour vanter nos peres, mais pour les imiter, en nous montrant gens de bien à toute la Grece. Cette journée va faire voir dequoi chacun eſt digne, tant les villes, que les Généraux & que les ſoldats.* Ces paroles oüies, tous les Capitaines & tous ceux qui étoient du Conſeil, jugerent en faveur des Atheniens, & leur donnerent le commandement de l'aîle gauche.

Diſcours très-modeſte d'Ariſtide qui fait donner aux Atheniens le commandement de cette aile gauche.

Le poſte le plus mépriſé dans une bataille peut être rendu le plus honorable.

Pendant que la Grece étoit ſuſpenduë dans

& c'eſt ainſi que ce paſſage eſt dans un manuſcrit. Le texte d'Herodote fait voir la neceſſité de cette reſtitution, & la ſuite même du texte de Plutarque la prouve.

l'attente de l'évenement, les Atheniens en particulier se trouvoient dans une conjoncture très-difficile & très-dangereuse, car plusieurs Citoyens des maisons les plus nobles & les plus riches, voyant que la guerre les avoit ruinez, & qu'avec leurs biens ils avoient encore perdu tout credit & toute autorité dans la ville, & toute leur gloire & leur dignité, & que d'autres étoient mis en leur place, & joüissoient des honneurs qu'ils avoient perdus, s'assemblerent secretement dans une maison à Platées, & là ils conspirerent de ruiner à Athenes le gouvernement populaire, & si ce projet ne pouvoit réussir, de perdre tout, & de livrer la Grece aux Barbares.

Conjoncture très-difficile où se trouvent les Atheniens.

Conjuration d'un grand nombre d'Atheniens.

Ce complot fait au milieu du camp, & quantité de gens étant déja corrompus & gagnez, Aristide en eut le vent. D'abord il fut dans une extrême allarme à cause du tems, & incertain du parti qu'il devoit prendre; enfin il prit ce sage temperament de ne point negliger une affaire si importante, & aussi de ne pas trop la rechercher; car comme on ignoroit le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il trouva qu'il étoit à propos de sacrifier en quelque façon la justice à l'utilité, en ne poursuivant pas tous les coupables. De tout le grand nombre qu'il y en avoit il se contenta d'en faire arrêter huit, & de ces huit les deux seuls, contre lesquels il fit faire les informations, parce qu'ils étoient les plus chargez, Eschine du bourg de Lampres,

Sage temperament que prit Aristide dans une conjoncture si delicate.

Il y a des occasions où il est bon de sacrifier la justice à l'utilité dans la recherche des coupables.

& Ageſias du bourg d'Acharnes, ſe ſauverent du camp pendant qu'on faiſoit leur procès. Pour les autres il les relâcha & leur donna le moyen de ſe raſſurer & de ſe repentir dans la penſée qu'on n'avoit rien trouvé contr'eux, & il leur fit entendre, *que la bataille ſeroit le Tribunal où ils pourroient ſe juſtifier, & faire voir qu'ils n'avoient jamais ſuivi que des conſeils juſtes & utiles à la patrie.*

La bataille, un Tribunal où ceux qui ſont ſoupçonnez peuvent ſe juſtifier.

Après ces choſes, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya eſcarmoucher contr'eux ſa Cavalerie, en quoi il étoit le plus fort. Les Grecs étoient campez au pied du mont Citheron, dans des lieux forts & pierreux, excepté les Megariens, qui au nombre de trois mille avoient leur camp dans la plaine, c'eſt pourquoi ils eurent beaucoup à ſouffrir de la Cavalerie ennemie qui pouvoit les prendre & les entamer de tous côtez. Après avoir

Les Megariens fort preſſez par la Cavalerie des Perſes.

Se ſauverent du camp.] Il y a bien de l'apparence qu'Ariſtide favoriſa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne causât quelque émeute.

Que la bataille ſeroit le Tribunal, où ils pourroient ſe juſtifier.] Cette idée eſt grande & noble, de faire de la bataille, un Tribunal où des gens accuſez d'avoir trahi leur patrie, peuvent ſe laver & ſe juſtifier en faiſant leur devoir.

Après ces choſes, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya eſcarmoucher contr'eux ſa Cavalerie.] Plutarque ſuit ici d'autres memoires que ceux d'Herodote. Cependant Herodote paroît plus croyable que tous les memoires que Plutarque avoit vûs, puiſqu'il étoit contemporain d'Ariſtide; car il avoit neuf ou dix ans, quand cette bataille fut donnée, & il ne l'a écrite que ſur le raport de ceux qui avoient combattu. Il écrit que ceci ſe paſſa, avant que les Grecs euſſent quitté le camp d'Erythres, pour aller camper aux environs de Platées près de Huſies, & avant le démêlé des Tegeates contre les Atheniens. Liv. IX. 19. 20. &c.

ſoutenu aſſez long-tems les attaques des Barbares, ils envoyerent à Pauſanias le prier de leur envoyer du ſecours, parce qu'ils ne pouvoient reſiſter aux troupes dont ils étoient accablez.

Pauſanias ayant entendu ces nouvelles, & voyant le camp de ces Megariens comme obſcurci & caché par la quantité de dards & de traits que leur jettoient les Barbares, & les voyant contraints de ſe reſſerrer en un petit eſpace, ne ſçavoit à quoi ſe déterminer, car il voyoit bien qu'il n'y avoit aucun moyen d'aller contre cette Cavalerie avec la phalange peſamment armée des Spartiates. Il chercha donc à piquer d'honneur les autres Capitaines & Chefs de bandes qui étoient autour de lui, & à reveiller leur émulation, & expoſa le beſoin que les Megariens avoient d'être ſecourus, pour voir s'il n'y en auroit point parmi eux qui s'offriſſent volontairement à aller combattre contre cette Cavalerie, & les ſoutenir; mais ils firent tous la ſourde oreille, ce que voïant Ariſtide il offrit ſes Atheniens, & en même-tems il donna ſes ordres à Olympiodore, le plus vaillant des Chefs de ſes bandes, qui commandoit une compagnie de trois cens hommes, & quelques gens de trait mêlez parmi. Ces braves ſoldats furent prêts en un moment, & marcherent à grands pas contre les Barbares.

Pauſanias veut piquer d'honneur les Capitaines Grecs, afin qu'ils marchent au ſecours des Megariens.

Ils font tous la ſourde oreille.

Ariſtide offre ſes Atheniens qui y marchent ſous la conduite d'Olympiodore.

Maſiſtius, Genéral de la Cavalerie des Perſes, homme qui ſe faiſoit remarquer & admirer ſur tous les autres par ſa grande force, par ſa taille

Maſiſtius Genéral de la Cavalerie des Perſes.

avantageuſe, & par ſa bonne mine, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride & pouſſa contr'eux. Les Atheniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à juger de l'iſſuë de la bataille par le ſuccès de ce combat. La reſiſtance fut long-tems égale de part & d'autre; mais enfin le cheval de Maſiſtius ayant reçu un coup de javeline au travers du corps, jetta ſon maître par terre. Maſiſtius tombé ne pouvoit ni ſe relever à cauſe de la peſanteur de ſes armes, ni être tué par les Atheniens, qui étoient accourus ſur lui, parce qu'il avoit, non-ſeulement le corps & la tête, mais encore les bras & les jambes tout couverts de lames d'or, d'airain & de fer; mais la viſiere de ſon caſque ayant laiſſé voir cette partie du viſage découverte, un Athenien lui enfonça le derriere de ſa pique dans l'œil & le tua. Les Perſes abandonnerent le corps de leur General, & prirent la fuite.

Grand combat de ces Atheniens contre la Cavalerie des Perſes.

Maſiſtius eſt tué.

La grandeur de cet avantage ne fut pas connuë des Atheniens par le grand nombre des ennemis morts, car il n'y en eut que peu qui reſterent ſur la place, mais par le deüil qu'en menerent les Barbares, qui eurent tant de douleur de la mort de Maſiſtius qu'ils ſe couperent les

Deüil des Perſes pour la mort de Maſiſtius.

Les Perſes abandonnerent le corps de leur General.] Herodote dit au contraire qu'ils revinrent à la charge avec furie pour enlever ce corps, & qu'il y eut là un combat fort âpre, ἐν τούτῳ μάχη ὀξέα περὶ τοῦ νεκροῦ γίνεται. IX. 23.

Qu'ils ſe couperent les cheveux, couperent les crins de leurs che-

cheveux, couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout leur camp de cris, de gemiſſemens, & de larmes, comme ayant perdu le premier homme de leur armée en courage & en autorité après Mardonius.

Après ce combat contre la Cavalerie des Barbares, les deux armées furent long-tems ſans en venir aux mains, car les Devins ſur les entrailles des victimes leur prédiſoient également aux uns & aux autres la victoire s'ils ne faiſoient que ſe défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiere s'ils attaquoient.

Mardonius voyant que les delais l'affoibliſſoient, fait deſſein d'attaquer les Grecs.

Mais enfin Mardonius, voyant qu'il ne lui reſtoit plus de vivres que pour peu de jours, & que les Grecs ſe fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes, qui leur arrivoient journellement, & ſouffrant impatiemment un délai, qui l'affoibliſſoit, reſolut de ne plus attendre, & de paſſer le fleuve de l'Aſope dès le lendemain à la pointe du jour pour tomber ſur les Grecs, qu'il eſperoit de ſurprendre. Pour cet effet dès que la

vaux & de leurs mulets.] C'étoit la coutume de ſe couper les cheveux ſur le tombeau, ou ſur la biere de ceux que l'on pleuroit : On en voit des exemples dans Homere. Celle de couper les crins des mulets & des chevaux n'eſt pas moins ancienne.

Après ce combat contre la Cavalerie des Barbares.] Il y a dans le texte μετὰ ὃ τὴν ἱππομοχίαν, ce qui ne doit pas être traduit, *après ce combat de Cavalerie;* car on ne voit pas que les Grecs euſſent là de Cavalerie, il n'y eut que l'Infanterie qui combattit en cette occaſion. Plutarque a donc voulu dire, *après ce combat contre la Cavalerie des Perſes.*

Reſolut de ne plus attendre.] Au lieu de μένειν on a lû μέλλειν, *de ne plus differer.* Cela revient au même ſens.

nuit fut venuë il donna l'ordre à tous ſes Capitaines & Officiers. Mais ſur le minuit un homme à cheval s'approcha ſans bruit du camp des Grecs, & s'étant adreſſé aux ſentinelles, il leur dit qu'il avoit quelque choſe à communiquer à Ariſtide, Genéral des Atheniens, & qu'ils le fiſſent venir. Ariſtide étant venu très-promptement, cet inconnu lui dit : *Je ſuis Alexandre, Roy des Macedoniens, qui par l'amitié que j'ai pour vous, m'expoſe au plus grand de tous les dangers, afin d'empêcher que la ſurpriſe vous liant les mains ne vous faſſe combattre avec moins de valeur, & faire moins de reſiſtance. Mardonius eſt reſolu de vous attaquer demain ; ce n'eſt pas qu'il y ſoit porté par aucune bonne eſperance, ni par aucune confiance bien fondée ; mais il y eſt forcé par la diſette où il ſe trouve de toutes choſes, car même les Devins en lui annonçant les ſiniſtres préſages des entrailles des victimes, & les funeſtes réponſes des Oracles, tâchent de le retenir, & de le détourner de cette*

Alexandre Roy de Macedoine va découvrir à Ariſtide le deſſein de Mardonius.

Je ſuis Alexandre, Roy des Macedoniens, qui par l'amitié que j'ai pour vous.] Il me ſemble que Plutarque ne devoit pas oublier la raiſon de cette amitié d'Alexandre pour les Grecs, qui eſt qu'il étoit Grec d'origine. Herodote ne l'a pas oubliée, car il lui met dans la bouche ces paroles, αὐτός τε γὰρ Ἕλλην γένος εἰμὶ τὸ ἀρχαῖον, *car je ſuis Grec de mon ancienne origine.* IX. 44. En effet du côté du pere il deſcendoit d'Hercule ; auſſi le même Herodote écrit dans le Ve. liv. *Or que les deſcendans de Perdiccas fuſſent Grecs d'origine, comme on l'aſſure, c'eſt ce que je ſçai fort bien, & que je ferai voir dans la ſuite* ; & il le prouve par ce qui étoit arrivé à ce même Alexandre, qui s'étant preſenté pour combattre aux jeux Olympiques, les Grecs refuſoient de l'admettre, parcequ'il n'étoit pas permis aux Barbares de ſe preſenter à ces combats, mais Alexandre fit voir qu'il étoit Argien, & par-là il fut déclaré Grec & reçu.

entrepriſe,

entrepriſe, mais c'eſt une neceſſité qu'il tente la fortune du combat, ou, s'il differe plus long-tems, qu'il voye perir toute ſon armée.

Alexandre ayant ainſi parlé, pria Ariſtide de garder ce ſecret, d'en faire ſon profit, & de ne le communiquer à perſonne; mais Ariſtide lui répondit qu'il ne feroit pas bien de le cacher à Pauſanias, qui étoit Généraliſſime de l'armée, lui promit qu'il n'en ouvriroit la bouche à aucun des autres Officiers avant le combat, & l'aſſura que la Grece venant à être victorieuſe, il n'y auroit pas dans l'armée un ſeul homme qui ne ſe ſouvînt du danger auquel il s'étoit expoſé pour eux en cette importante occaſion, & de l'affection qu'il leur avoit témoignée.

Réponſe qu'Ariſtide fait à Alexandre.

Après cet entretien, le Roy des Macedoniens reprit le chemin de ſon camp, & Ariſtide alla ſur l'heure trouver Pauſanias dans ſa tente, & lui dire tout ce qu'il avoit entendu. D'abord tous les Officiers furent mandez, & on leur ordonna de mettre l'armée en bataille, & de ſe préparer au combat. Cependant Pauſanias, comme l'écrit Herodote, communiqua à Ariſtide le deſſein qu'il avoit formé de changer ſon ordre de bataille, en faiſant paſſer les Atheniens de l'aîle gauche à l'aîle

Pauſanias change ſon ordre de bataille, & pourquoi.

Mais Ariſtide lui répondit qu'il ne feroit pas bien de le cacher à Pauſanias.] Selon Herodote, Alexandre avoit excepté Pauſanias; ἀπόῤῥητα ποιεύμενος πρὸς μηδένα λέγειν ὑμέας ἄλλον ἢ Παυσανίην. *Je vous confie ce ſecret, que vous ne déclarerez à aucun homme vivant qu'à Pauſanias;* & cela eſt bien plus vrai-ſemblable. Quelle apparence qu'Alexandre prétendît qu'Ariſtide cachât à ſon Genéral une choſe ſi importante?

droite, pour les oppoſer aux Perſes; car ils combattroient avec plus de valeur, parce qu'ils avoient déja éprouvé cet ennemi, & avec plus de confiance, parce qu'ils avoient déja commencé à le vaincre; & de reſerver pour lui l'aîle gauche, contre laquelle devoient combattre les Grecs, qui avoient embraſſé le parti des Medes.

Les Officiers Atheniens trouvent cette entrepriſe de Pauſanias trop inſolente.

Tous les autres Capitaines des Atheniens trouvoient cette entrepriſe de Pauſanias trop inſolente & trop hautaine, de laiſſer tous les autres Grecs dans leurs poſtes, & de remuer à ſon gré les ſeuls Atheniens, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme de vils eſclaves, pour les oppoſer aux plus belliqueuſes troupes des ennemis. Mais Ariſtide leur remontra qu'ils ſe trompoient très-indignement: *Il n'y a que peu de jours*, leur dit-il, *que vous diſputiez aux Tegeates le commandement de l'aîle gauche, & ayant eu la préference, vous regardâtes cet avantage comme un très-grand honneur; & aujourd'hui que les Spartiates vous cedent d'eux-mêmes l'aîle droite, & c'eſt en quelque façon vous ceder le commandement de l'armée, vous n'êtes pas charmez de la gloire qui vous en revient, & vous ne regardez pas comme un très-grand gain, de n'être pas obligez de combattre contre des gens de même ſang, de même origine que vous, & vos compatriotes, & de n'avoir en tête que les Barbares, vos ennemis naturels.*

Belle remontrance qu'Ariſtide fait aux Capitaines Atheniens.

Tous les autres Capitaines des Atheniens trouvoient cette entrepriſe de Pauſanias trop inſolente & trop hautaine.] Herodote dit tout le contraire, car les Capitaines Atheniens, bien-loin de trouver cela mauvais, dirent que cette penſée leur étoit venuë à eux-

Ces paroles firent tant d'effet, que sur le moment les Atheniens consentirent avec un très-grand plaisir à changer de poste avec les Spartiates, & l'on n'entendoit parmi eux que des exhortations, qu'ils se faisoient les uns aux autres, de se montrer gens de cœur : *Que les ennemis, qu'ils avoient en tête, n'étoient pas venus là avec de meilleures armes & de plus grands courages que n'en avoient ceux qu'ils avoient vaincus à Marathon ; qu'on leur voyoit les mêmes arcs, les mêmes habits bigarrez, les mêmes ornemens d'or, des corps aussi mols & effeminez, & des ames aussi foibles & aussi lâches. Au lieu que pour nous*, continuoient-ils, *nous avons toujours les mêmes armes & les mêmes corps, mais nous avons aussi une audace & une confiance augmentées par nos victoires, & nous ne combattons pas comme eux, pour un païs & pour une ville seulement, mais pour les trophées érigez à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade & de la Fortune, mais l'ouvrage des Atheniens.*

L'effet que ces paroles font sur les Atheniens.

Habits bigarrez des Perses.

mêmes, mais qu'ils n'avoient osé le proposer, de peur que cela ne déplût aux Spartiates. IX. 45.

Et nous ne combattons pas comme eux, pour un païs & pour une ville seulement.] Je n'aurois pas cru qu'on eût pu se tromper à une chose si claire, cependant cela est arrivé ; on a voulu entendre ce *comme eux*, des Spartiates, à qui cela ne convient nullement. Les Spartiates vouloient-ils conquerir un païs, une ville ? Il est évident que *comme eux*, signifie ici *comme les Barbares ;* car les Barbares étoient venus pour assujettir la Grece & Athenes.

Mais pour les trophées érigez à Marathon & à Salamine, &c.] Cette idée est grande & noble. Les Atheniens n'ont pas seulement à combattre pour leur ville & pour leur païs, mais encore pour la gloire des trophées érigez à Marathon & à Salamine ;

En parlant ainſi, ils alloient gayement changer de poſte. Mais les Thebains, avertis de cette échange par des deſerteurs, en donnerent avis à Mardonius, qui ſans perdre un moment, ſoit qu'il craignît d'avoir affaire aux Atheniens, ſoit qu'il eût l'ambition de combattre contre les Spartiates, changea auſſi ſon ordre de bataille, en faiſant paſſer les Perſes à ſon aîle droite, & les Grecs, qu'il avoit dans ſon parti, à ſa gauche.

Ordre de bataille changé deux fois de part & d'autre.

Ce changement ayant été rapporté à Pauſanias, ce Genéral changea une ſeconde fois, & remettant les choſes dans leur premier ordre, ſe remit à ſon aîle droite, & Mardonius ſe replaça de même comme il étoit au commencement, & reprit ſon aîle gauche, où il avoit en tête les Lacedemoniens; ainſi tout ce jour-là ſe paſſa ſans rien faire. Le ſoir on tint un conſeil, où il fut reſolu que l'on décamperoit, & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux, car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompuës par la Cavalerie des Barbares.

La nuit étant venuë, & les Capitaines commençant à marcher à la tête de leurs bandes vers

car s'ils perdent cette bataille par leur peu de courage, on croira que ces trophées étoient l'ouvrage de Miltiade, & non pas celui des Atheniens.

Car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompuës par la Cavalerie.] Ils n'avoient pour tout leur camp, que la fontaine Gargaphie, car ils n'oſoient aller au fleuve de l'Aſope qui étoit tout près, à cauſe de la Cavalerie ennemie, qui les en empêchoit. Cette fontaine ayant été gâtée & comblée par les ennemis, ils furent obligez de lever le camp. Herodote IX. 48.

Vers le camp qu'on avoit mar-

le camp qu'on avoit marqué, il ſe trouva que l'armée ne ſuivoit qu'avec peine, & qu'il étoit très-difficile de la tenir enſemble ; car dès qu'elle fut ſortie de ſes premiers retranchemens, la plûpart couroient vers la ville de Platées, & tout étoit plein de confuſion, ces troupes débandées courant çà & là, & tendant leurs pavillons partout où bon leur ſembloit, ſans ordre, ni diſcipline. Dans ce deſordre, & dans cette deſobéiſſance genérale, il arriva que les Lacedemoniens furent laiſſez ſeuls derriere, mais malgré eux ; car Amompharetus, qui les commandoit, homme plein de courage, qui ne reſpiroit que les perils, qui depuis long-tems brûloit d'envie de combattre, qui ſupportoit très-impatiemment les délais, & les remiſes dont on avoit uſé, & qui appelloit hautement cette marche une deſertion & une fuite, dit : *Qu'il ne quitteroit point ſon poſte, & qu'il demeureroit plutôt là tout ſeul avec ſa troupe pour attendre, & pour ſoutenir tout l'effort de Mardonius.* Pauſanias l'alla trouver, & lui repreſenta qu'il falloit obéir à ce qui avoit été reſolu & conclu dans le conſeil des Grecs ; mais Amompharetus levant avec ſes deux mains une groſſe pierre, la jetta aux pieds de Pauſanias. *Voilà*, lui dit-il, *ma*

Amompharetus qui commandoit les Lacedemoniens, refuſe de marcher, & veut attendre les Perſes.

Pauſanias va lui parler pour l'obliger à marcher.

La réponſe fiere que lui fait Amompharetus.

qué.] Ils vouloient aller à une petite Iſle, qui étoit à dix ſtades, ou douze cens cinquante pas de l'Aſope & de la fontaine de Gargaphie. Herod. IX. 50.

Il arriva que les Lacedemoniens furent laiſſez ſeuls derriere.] Ce ne furent pas tous les Lacedemoniens, il n'y en eut qu'une partie, ceux que commandoit Amompharetus, les autres avoient tous marché. Herod. IX. 54. 55.

balotte pour le combat, & je me moque de toutes les autres reſolutions & concluſions lâches & timides de ce beau conſeil.

Pauſanias, étonné & ne ſçachant à quoi ſe reſoudre, prit enfin le parti d'envoyer vers les Atheniens, qui étoient déja avancez, pour les prier de l'attendre, afin qu'ils puſſent marcher enſemble en corps d'armée, & en même-tems il continua ſon chemin vers Platées avec le reſte des troupes, eſperant que par-là il obligeroit Amompharetus à ſuivre cet exemple, & à quitter ſon poſte pour les joindre & pour marcher avec eux.

Comme on en étoit-là, le jour parut, & Mardonius, qui avoit été averti que les Grecs avoient abandonné leur camp, ayant mis d'abord toute ſon armée en bataille, marchoit déja contre les Lacedemoniens avec de grands cris & d'horribles heurlemens des Barbares, qui penſoient marcher, bien moins pour combattre que pour dépoüiller des fuyards, & il s'en fallut bien peu que cela n'arrivât comme ils l'avoient penſé. En effet Pauſanias, ayant vû ce mouvement de Mardonius, s'arrêta & commanda que chacun prît ſon poſte, mais ſoit pour la colere dont il étoit tranſporté contre Amompharetus, ſoit pour la ſurpriſe de cette ſoudaine attaque des Perſes, il oublia

Par-là il obligeroit Amompharetus à ſuivre cet exemple.] Et cela arriva comme il l'avoit penſé. Amompharetus quitta enfin ſon poſte, & alla rejoindre les autres troupes, comme elles étoient déja à dix ſtades dans le lieu appellé *Argiopius*, où étoit le Temple de Cerès Eleuſiniene. Herod. IX. 55.

de donner le mot à ſes troupes, d'où il arriva qu'ils ne furent en état de combattre, ni aſſez-tôt, ni tous enſemble, mais par pelottons, & çà & là ſans aucun ordre de bataille, & ayant déja les ennemis ſur les bras.

Pauſanias oublie de donner le mot à ſes troupes.

Cependant Pauſanias, qui offroit des ſacrifices, voyant que les entrailles des victimes ne lui étoient pas favorables, ordonna aux Lacedemoniens de mettre leurs boucliers à leurs pieds, & de demeurer là ſans bouger, les yeux attachez ſur lui, & ſans penſer ſeulement à repouſſer les Barbares, & il continua d'immoler des victimes, la Cavalerie ennemie avançant toujours. Elle étoit déja à la portée du trait, & il y eut pluſieurs Spartiates bleſſez, entr'autres, Callicrates, l'homme le mieux fait, de la plus grande mine, & de la plus haute taille qui fût dans toute l'armée; ce brave Officier, percé d'un trait & prêt à rendre le dernier ſoupir, dit : *Qu'il n'étoit pas fâché de mourir, car il étoit parti de ſa maiſon dans le deſſein de donner ſa vie pour le ſalut de la* Grece, *mais qu'il étoit fâché de mourir ſans avoir donné un coup d'épée, & ſans avoir témoigné ſon courage & ſa bonne volonté.*

Beau mot de Callicrates, Officier Spartiate bleſſé à mort.

Si cette occaſion étoit terrible, la fermeté des Spartiates fut encore plus admirable, car ils ne ſe

Admirable fermeté des Spartiates.

Si cette occaſion étoit terrible.] On a expliqué le mot πάθος de la mort de Callicrates, mais je croi qu'on s'eſt trompé. Plutarque ne s'arrête pas davantage ſur cette mort, & paſſe à l'action, à l'occaſion qui l'avoit cauſée, & qui en effet eſt très-digne de ſa reflexion; car il n'y a rien de plus terrible que l'état de ces troupes

défendoient point contre ces ennemis qui les preſſoient, mais attendant le moment favorable que Dieu & leur Genéral leur marqueroient pour prendre les armes, ils ſouffroient patiemment d'être bleſſez & d'être tuez dans leur poſte.

Accident arrivé au ſacrifice de Pauſanias.

Il y a des Auteurs qui rapportent que pendant que Pauſanias ſacrifioit ainſi, & qu'il faiſoit ſes prieres, quelques Lydiens ſurvenant tout à coup, enleverent, ou renverſerent tout ce qui étoit ſur l'Autel, & que Pauſanias & ceux qui étoient avec lui ſe trouvant ſans armes, les chaſſerent à coups de bâtons, & à coups de verges. Et c'eſt pour conſerver la memoire de cet évenement, que l'on celébre encore aujourd'hui à Sparte une fête où les enfans ſont foüettez, & qui finit par une marche qu'on appelle *la marche des Lydiens*, car c'eſt une imitation de l'incurſion de ces Lydiens, & de leur fuite.

Origine de la fête que l'on celébroit à Sparte, & qu'on appelloit la fête de la flagellation.

Pauſanias au deſeſpoir de ce qui ſe paſſoit, & voyant que le Devin entaſſoit victimes ſur victimes, ſans en trouver aucune de favorable, ſe tourna tout à coup vers le Temple de Junon, le

de Sparte, qui étoient expoſées aux traits de la Cavalerie ennemie, ſans ſe défendre & ſans faire aucun mouvement, parce que leur Genéral l'avoit ainſi ordonné.

Où les enfans ſont foüettez autour d'un Autel, & qui finit par une marche,] Ce paſſage eſt très-remarquable, je l'ai traduit très-litteralement, pour conſerver une particularité que Plutarque ſeul rapporte, qui eſt que cette fête *de la flagellation*, διαμαστιγώσεως, car c'eſt ainſi qu'elle étoit appellée, finiſſoit par une marche, qu'on appelloit *la marche, la proceſſion des Lydiens*. Je n'ai trouvé nulle part aucun veſtige de cette marche.

viſage

visage couvert de larmes, & levant les mains il adressa ses prieres à cette Déesse patrone du Citheron, & aux autres Dieux tutelaires de la terre de Platées, & leur demanda, que *si ce n'étoit pas l'ordre des Destinées que les Grecs fussent vainqueurs, au moins ils ne perissent qu'après avoir vendu cherement leur vie, & fait voir à leurs ennemis par des actions dignes de memoire, qu'ils étoient venus faire la guerre à de vaillans hommes, & à des hommes éprouvez dans les combats.*

Priere que Pausanias adresse à Junon, & aux autres Dieux tutelaires de Platées.

Pausanias n'eut pas plutôt achevé cette priere, que les entrailles des victimes parurent favorables, & que les Devins lui annoncerent, & lui promirent la victoire. Aussi-tôt l'ordre fut donné à tous les Chefs de marcher à l'ennemi, & en même-tems cette phalange Lacedemonienne parut aux yeux un seul corps comme d'une bête feroce, qui se heriſſant se prépare, & s'excite au combat. Les Barbares virent bien qu'il y alloit avoir là une bataille très-âpre contre des hommes qui se défendroient jusqu'à la mort, c'est pourquoi se couvrant de leurs grands boucliers, ils tiroient leurs fléches contre les Lacedemoniens; mais ceux-ci mar-

Valeur de la Pha-

Que les entrailles des victimes parurent favorables.] Je croi que le texte de Plutarque est défectueux en cet endroit, car que veut dire ἐφάνη τὰ ἱερὰ, *les entrailles parurent?* Il est visible qu'il manque un mot, & qu'il faut lire ἐφάνη τὰ ἱερὰ χρηστὰ, *les entrailles parurent favorables*; & ce mot à suppléer, c'est Herodote même qui le fournit. IX. 61. καὶ τοῖσι Λακεδαιμονίοισι αὐτίκα μετὰ τὴν εὐχὴν τὴν Παυσανίεω, ἐγίνετο θυομένοισι τὰ σφάγια χρηστά. *Et d'abord après la priere de Pausanias, les entrailles des victimes devinrent favorables aux Lacedemoniens qui sacrifioient.*

langeLacedemonienne.

chant bien ſerrez, & les pavois joints, tomboient ſur eux, leur arrachoient leurs boucliers, & à grands coups de piques, qu'ils leur donnoient au travers du viſage & de l'eſtomac, ils en jettoient par terre pluſieurs, qui après être tombez ne laiſſoient pas de marquer encore beaucoup de force & de courage, & de ſe faire reſpecter; car avec les mains nuës ils ſaiſiſſoient les piques des Lacedemoniens, dont ils briſoient la plus grande partie, & ſe relevant enſuite & recourant à leurs haches & à leurs épées, ils combattoient avec beaucoup d'acharnement en les ſerrant de près, en arrachant leurs boucliers, & en les prenant au corps, ainſi ils faiſoient une très-longue reſiſtance.

Grand courage des Perſes.

Les Atheniens demeurerent long-tems ſans branler attendant toujours les Lacedemoniens; mais ayant entendu un grand bruit comme de

Car avec les mains nuës, ils ſaiſiſſoient les piques des Lacedemoniens.] Si Plutarque diſoit, *ils ſaiſiſſoient les épées des Lacedemoniens*, il y auroit de la raiſon, car des mains nuës, qui ſaiſiſſent des épées, s'expoſent & ſouffrent beaucoup; mais il n'en eſt pas ainſi des piques, car on peut les prendre par le bois avec les mains nuës, ſans aucun danger. Je croi qu'il y a faute au texte, & que Plutarque, qui étoit homme de grand ſens, avoit écrit non ταῖς χερσὶ γυμναῖς, mais ταῖς χερσὶ γυμνοὶ, *& tout nuds avec les mains ils ſaiſiſſoient*; car ces Perſes étoient nuds, c'eſt-à-dire, *ſans armes*, comme on le voit par Herodote, IX. 61. Cet Hiſtorien dit ſimplement τὰ γὰρ δόρατα ἐπιλαμβανόμενοι κατέκλων οἱ βάρβαροι. *Les Barbares prenant les lances des Spartiates les rompoient.* Il n'ajoute point *les mains nuës*, mais plus bas il dit ἄνοπλοι γὰρ ἐόντες. *Car étant ſans armes;* & enſuite πλεῖστον γὰρ σφέας ἐδελέετο ἐσθὴς ἐρῦμος ἐοῦσα ὅπλων. *Car ils étoient ſur-tout embarraſſez de leurs habits ſans armes;* & voilà pourquoi Plutarque avoit ſans doute écrit γυμνοὶ, *nuds.*

gens qui combattoient, & un Officier, envoyé par Pausanias, leur ayant dit les affaires qu'ils avoient sur les bras, ils se mirent aussitôt en marche pour les aller secourir; & comme ils s'avançoient à travers la plaine du côté où ils entendoient le bruit, les Grecs, qui tenoient le parti des Medes, leur vinrent à la rencontre. Dès qu'Aristide les vit, il s'avança & leur cria de toute sa force, prenant à témoins les Dieux des Grecs, *qu'ils renonçassent à cette guerre impie, & qu'ils ne s'opposassent point aux Atheniens, qui alloient au secours de ceux qui exposoient les premiers leur vie pour le salut de la Grece;* mais voyant qu'ils ne l'écoutoient pas seulement, & qu'ils marchoient à lui tête baissée, il renonça au dessein d'aller secourir les Lacedemoniens, & avec ses seuls bandes il tomba sur ces Grecs, qui étoient bien environ cinquante mille. Mais la plûpart se débanderent, & se retirerent très-promptement, surtout dès qu'ils eurent appris que les Barbares avoient été rompus, & mis en fuite. Le plus fort de cette mêlée fut contre les Thebains, dont les plus nobles & les plus considerables avoient pris le parti des Medes, & comme ils avoient toute l'autorité, ils menoient leurs troupes malgré elles.

Les Atheniens marchent au secours des Lacedemoniens fort pressez par les Perses.

Les Grecs, qui avoient embrassé le parti des Medes, s'avancent contre Aristide.

Ce qu'Aristide leur dit.

Il tombe sur ces Grecs, & les dissipe.

Les Thebains avoient pris le parti des Medes.

La bataille étant donc ainsi partagée en deux endroits, les Lacedemoniens furent les premiers

Qui étoient bien environ cinquante mille.] Voilà une furieuse troupe. C'est une armée. Ce nombre m'est suspect, & je croi qu'il y a faute.

qui de leur côté rompirent, & mirent en déroute les Perſes, Mardonius même y fut tué par un Spartiate, nommé Arimneſtus, qui lui fracaſſa la tête d'un coup de pierre, comme le lui avoit prédit l'Oracle d'Amphiaraus, car Mardonius avoit envoyé un Lydien conſulter pour lui cet Oracle, & en même-tems il avoit auſſi envoyé un Carien à l'antre de Trophonius. Le Prophete de ce dernier répondit au Carien dans ſa langue Cariene. Pour le Lydien, il coucha dans le ſanctuaire d'Amphiaraus ſelon la coutume, & s'étant endormi il lui ſembla qu'un des Prêtres du Dieu s'approcha de lui, qu'il lui ordonna de ſortir du Temple, & que ſur ſon refus il lui jetta à la tête une groſſe pierre, dont il ſongea qu'il étoit mort. C'eſt ainſi qu'on le raconte. Les Barbares ayant

Mardonius tué par un Spartiate.

Cette mort prédite par l'Oracle d'Amphiaraus, & par celui de Trophonius.

Songe que fit celui que Mardonius envoya conſulter l'Oracle d'Amphiaraus, & qui coucha dans ſon Temple.

Et en même-tems il avoit auſſi envoyé un Carien à l'antre de Trophonius.] Cet antre de Trophonius étoit près de la ville de Lebadie dans la Beotie au-deſſus de Delphes. Pauſanias, qui avoit conſulté cet Oracle, & qui étoit deſcendu dans cet antre, décrit au long toutes les cerémonies de cette conſultation, qui ſont très-curieuſes : On peut les voir dans ſes Beotiques. Cet homme que Mardonius avoit envoyé, ne ſe contenta pas de conſulter Trophonius, il conſulta preſque tous les Oracles du païs ; car il s'adreſſa à celui d'Abes, à celui d'Apollon Iſmenien à Thebes, & à celui d'Apollon encore à la ville de Ptous, tant Mardonius étoit inquiet de l'état de ſes affaires, & avide de ſçavoir ce qui arriveroit. Ceci ſe paſſa avant qu'il envoyât Alexandre à Athenes. V. Herod. VIII. 134. 135.

Pour le Lydien, il coucha dans le ſanctuaire d'Amphiaraus.] Comme Amphiaraus avoit été grand expliqueur de ſonges pendant ſa vie, après ſa mort & ſa déification, il ne donna ſes Oracles que par des ſonges, qu'il envoïoit à ceux qui le conſultoient, & qui pour cet effet étoient obligez de coucher dans ſon Temple ſur la peau du belier, qu'ils venoient de lui ſacrifier.

pris la fuite, les Lacedemoniens les pouſſerent juſqu'au lieu qu'ils avoient enfermé d'une enceinte de bois au milieu de leur premier camp, où ils ſe retirerent.

Un moment après les Atheniens de leur côté enfoncerent les Thebains, & les mirent en fuite, après en avoir tué ſur la place trois cens des plus conſiderables. Comme ils les menoient battant, un envoyé des Lacedemoniens vint leur apprendre que les Barbares s'étoient enfermez dans ce fort de bois, & que les Lacedemoniens les y aſſiégeoient. Sur ces nouvelles les Atheniens laiſſant les Grecs ſe ſauver tout à leur aiſe, marcherent au ſecours des Lacedemoniens, qui attaquoient le fort, & qui s'y prenoient fort mollement, comme gens peu accoutumez à forcer des murailles, & peu experimentez à faire des ſiéges. Et étant arrivez, ils attaquerent ce fort avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, qu'enfin après pluſieurs aſſauts ils l'emporterent, & firent un grand meurtre des ennemis. De trois cens mille combattans qu'ils étoient, il ne s'en ſauva que quarante mille avec Artabaze; & du côté des Grecs, qui avoient combattu pour leur patrie, il n'y en eut que mille

Les Atheniens enfoncent les Thebains.

Les Lacedemoniens peu propres aux ſiéges.

Les Atheniens emportent le fort de bois des Barbares.

Le nombre des morts des deux côtez.

Qu'enfin après pluſieurs aſſauts ils l'emporterent.] Les Tegeates y entrerent les premiers, & ils prirent entr'autres richeſſes, le pavillon de Mardonius, & la mangeoire de ſes chevaux, qui étoit toute d'airain & admirablement bien travaillée.

Il ne s'en ſauva que quarante mille avec Artabaze.] Herodote dit qu'avec les quarante mille, qui s'étoient déja retirez avec Artabaze, de ces trois cens mille dont l'armée des Perſes étoit compoſée, il ne s'en ſauva pas trois mille.

trois cens ſoixante de tuez. Les Atheniens n'y perdirent que cinquante-deux hommes, & tous de la Tribu Ajantide, qui ſe diſtingua particulierement, comme l'aſſure l'Hiſtorien Clideme. C'eſt pourquoi cette Tribu faiſoit toutes les années un ſacrifice aux Nymphes Sphragitides, pour leur rendre graces de cette victoire comme l'Oracle d'Apollon l'avoit ordonné, & c'étoit le treſor public qui fourniſſoit à cette dépenſe. Du côté des Lacedemoniens il y eut quatre-vingt-onze morts, & du côté des Tegeates il n'y en eut que ſeize. Mais je ne ſçaurois aſſez m'étonner de ce qu'Herodote écrit que ce furent-là les ſeuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares, & que tous les autres ne combattirent point; car

La Tribu Ajantide ſacrifioit tous les ans aux Nymphes Sphragitides.

Herodote combatu par Plutarque ſur cette bataille.

Mais je ne ſçaurois aſſez m'étonner de ce qu'Herodote écrit, que ce furent les ſeuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares.] Mais je m'étonne que Plutarque accuſe Herodote d'avoir dit cela, car il me ſemble qu'il ne le dit point du tout, il dit ſeulement *que parmi les Grecs qui firent bien leur devoir, & ſurtout les Tegeates & les Atheniens, les Lacedemoniens ſe diſtinguerent particulierement, de quoi je ne puis donner d'autre marque*, ajoute-t-il, *ſinon que toutes les troupes vainquirent tout ce qui ſe trouva devant elles, & que les Lacedemoniens eurent affaire aux troupes les plus aguerries & les plus braves de l'armée ennemie.* Ces mots d'Herodote ἄλλῳ μὲν οὐδενὶ ἔχω ἀποσημήνασθαι, que j'explique *ce que je ne puis marquer par autre choſe*, ont peut-être été pris par Plutarque dans un autre ſens; il a cru que cet Hiſtorien vouloit dire, *je ne puis rendre témoignage à aucun des autres Grecs.* Un Grec, & un Grec comme Plutarque, en doit être plus cru ſur ſa langue, qu'un François, & qu'un François comme moi. Cependant j'oſe aſſurer que les termes d'Herodote ſignifient ce que j'ai dit: On n'a qu'à voir le paſſage, c'eſt au liv. IX. 70. Car dans Herodote, il n'y a point d'autre paſſage auquel on puiſſe rapporter ce que Plutarque dit ici.

le ſeul nombre des ennemis qui furent tuez, & la quantité de tombeaux témoignent ſuffiſamment que cette grande victoire fut l'exploit commun de tous les Grecs. D'ailleurs s'il n'y eût eu que ces trois peuples qui euſſent combattu, & que tous les autres ſe fuſſent tenus les bras croiſez, jamais on n'auroit fait graver ſur l'Autel, qui fut élevé en memoire de cette victoire, une telle inſcription, qui aſſocie tous les Grecs à ce grand honneur : *C'eſt l'Autel que les Grecs, après avoir chaſſé de leur païs les Perſes, & avoir remporté ſur eux à force d'armes une victoire ſignalée, ont élevé à la commune liberté de la Grece en l'honneur de Jupiter Liberateur.*

Inſcription que les Grecs firent graver ſur un Autel pour cette victoire.

Ou Conſervateur de la liberté.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois d'Octobre, ſelon la maniere de compter des Atheniens, & ſelon celle des Beotiens, le vingt-quatre

Boedromion.

C'eſt l'Autel que les Grecs.] Dans les vers Elegiaques, qui ſont de Simonide ſelon Pauſanias, il manque le vers pentametre après le premier vers, & on l'a ſuppléé de cette maniere :

Ἐυτόλμῳ ψυχὰς λήματι θειόμενοι.

En ſuivant l'audacieuſe impetuoſité de leur courage.

Selon la maniere de compter des Atheniens.] Le Grec dit du *mois Boedromion.* C'eſt le mois qui répond à notre mois d'Octobre ; mais comme les mois Attiques ne quadrent pas exactement avec nos mois, & qu'ils embraſſent la moitié d'un de nos mois avec la moitié d'un autre ; car, par exemple, le mois Boedromion commençoit environ au quinze de Septembre, & finiſſoit auſſi au quinze d'Octobre, il s'enſuit delà que la bataille de Platées, qui fut donnée le quatre d'Octobre, ſelon les Atheniens, fut donnée ſelon nous, le dix-neuf de Septembre. Cette remarque ſur ce mois doit ſervir pour tous les autres. Au reſte, Plutarque dit ici que cette bataille fut donnée le quatre du mois Boedromion, & dans la vie de Camillus, il a dit qu'elle fut donnée le trois, il faut corriger l'un ou l'autre de ces paſſages.

du mois appellé *Panemus*, auquel jour ſe tient encore aujourd'hui une aſſemblée generale de la Grece dans la ville de Platées, dont les Habitans offrent un ſacrifice à Jupiter Liberateur, pour lui rendre tous les ans de nouvelles graces de cette victoire; & il ne faut pas s'étonner de cette irrégularité & difference de jours dans les mois des Grecs; car encore de notre tems que la ſcience de l'Aſtronomie eſt plus cultivée & plus exactement aprofondie, les uns commencent leurs mois, lorſque les autres finiſſent les leurs.

La ville de Platées offroit tous les ans un ſacrifice à Jupiter Liberateur, pour le remercier de cette victoire.

Irrégularité & difference des mois des Grecs.

De cette victoire penſa naître la derniere ruine des Grecs, car les Atheniens ne voulant pas ceder aux Lacedemoniens le prix de la valeur, ni leur permettre de dreſſer en particulier un trophée, ils alloient décider ce differend par les armes, & ſe porter les uns contre les autres aux dernieres extrêmitez, ſi Ariſtide par ſes bonnes raiſons & par ſes remontrances, n'eût adouci & retenu les autres Généraux, ſurtout Leocrate & Myronides, & ne les eût perſuadez de remettre au jugement des Grecs la déciſion de cette affaire. Les Grecs étant donc aſſemblez dans ce lieu là même, pour juger ce differend, Theogiton de Megare dit dans ſon avis, *qu'il ne falloit adjuger ce prix de la valeur, ni à Athenes, ni à Sparte, mais à une troiſiéme ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeſte que celle qu'ils venoient de terminer.* Après lui Cleocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, perſonne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour

Cette victoire penſa être fatale aux Grecs, par la conteſtation qui s'éleva entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Differend entre les Grecs ſur le prix de la valeur, comment terminé.

Avis de Theogiton de Megare.

pour ſa patrie, car Corinthe étoit la premiere ville de la Grece en puiſſance & en dignité, après la ville d'Athenes & celle de Sparte; mais on fut agréablement trompé, quand on vit que ſon diſcours étoit tout entier à la loüange des Platéens, & qu'il conclut *que pour éteindre cette contention ſi dangereuſe, il falloit leur décerner à eux ſeuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchez.* Ce diſcours parut admirable, & fut reçu avec beaucoup d'applaudiſſement. Ariſtide ſe rangea le premier à cet avis pour tous les Atheniens, & après lui Pauſanias pour les Lacedemoniens.

Avis de Cleocrite de Corinthe, qui fut ſuivi.

Etant ainſi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingt talens pour les Platéens, qui les employerent à bâtir un Temple à Minerve, à lui élever une ſtatuë, & à enrichir ce Temple de beaux tableaux qui durent encore, & qui ſont auſſi frais que s'ils ſortoient des mains de l'ouvrier. Pour ce qui eſt du trophée, les Lacedemoniens en érigerent un en leur particulier, & les Atheniens un autre, & ayant envoyé en commun à Delphes conſulter l'Oracle ſur le ſacrifice qu'ils devoient faire, le Dieu leur répondit, *qu'ils élevaſſent un Autel à Jupiter Liberateur, mais qu'ils ſe gardaſſent bien d'y offrir aucun ſacrifice, avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le païs, parce qu'il avoit été pollu & profané par les Barbares, & qu'ils vinſſent prendre à Delphes même un feu pur ſur l'Autel, appellé l'Autel commun.*

Quatre-vingt mille écus.

Les Platéens employent ces quatre-vingt mille écus à bâtir un Temple à Minerve.

Oracle bien ſingulier.

Cet Oracle ayant été rapporté aux Grecs, les Généraux allerent d'abord dans tout le païs, & firent éteindre tous les feux; & Euchidas de la ville de Platées s'étant chargé d'apporter avec toute la diligence poſſible le feu du Dieu, alla à Delphes. Il ſe purifia d'abord, s'aſpergea d'eau ſacrée, ſe couronna de laurier, s'approcha de l'Autel, y prit avec revérence le feu ſacré, & reprit à toutes jambes le chemin de Platées, où il arriva avant le coucher du ſoleil, ayant fait ce jour-là mille ſtades. En arrivant il ſalua ſes Concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds, & un moment après il rendit l'eſprit. Les Platéens l'emporterent, & l'enterrerent dans le Temple de Diane, ſurnommée *Eucleja*, & mirent ſur ſon tombeau cette épitaphe en un ſeul vers, *Ci giſt Euchidas, pour être allé & revenu de Delphes en un ſeul jour.*

Tous les feux d'un païs éteints, parceque le feu avoit été ſoüillé par les Barbares.

Grande diligence qu'Euchidas fit en un jour.

Cent vingt-cinq mille.

Euchidas tombe mort en arrivant.

C'eſt-à-dire, de la bonne Renommée

L'épitaphe qu'on mit ſur ſon tombeau.

Pour ce qui eſt d'*Eucleja*, la plûpart croyent, comme je l'ai déja dit, que c'eſt Diane; mais

Quelle étoit la Déeſſe appellée Eucleja.

Et firent éteindre tous les feux.] Voici une ſuperſtition bien ſinguliere, & dont je ne croi pas qu'on trouve ailleurs un ſeul exemple. Tout le feu d'un païs éteint par religion, parce qu'il avoit été ſoüillé par les Barbares; elle fait voir l'horrible averſion que les Grecs avoient pour ces Etrangers.

Ayant fait ce jour-là mille ſtades.] Dans nos cartes, il n'y a que quatre cens ſtades, cinquante mille pas, de Platées à Delphes. Mais Plutarque eſt plus croyable que nos Géographes, car il avoit ſouvent fait ce chemin, il en compte cinq cens; ainſi Euchidas fit ce jour-là mille ſtades, ou cent vingt-cinq mille pas, c'eſt-à-dire quarante lieuës, à vingt-cinq ſtades par lieuë.

Ci giſt Euchidas, pour être allé.] Dans le vers Grec, au lieu de τᾶδ', il faut τᾶδ' τᾶδε, ici en cet endroit le vers & le ſens le demandent également. M. Salvini l'a fort bien remarqué.

d'autres tiennent que c'eſt une fille d'Hercule & de Myrto, fille de Menetius & ſœur de Patrocle, & qu'étant morte vierge, elle fut fort honorée des Beotiens & des Locriens. Car dans toutes les places publiques de leurs villes, elle a des Autels ſur leſquels les fiancez & les fiancées font des ſacrifices avant que d'épouſer.

Les fiancez & les fiancées font des ſacrifices ſur ſes Autels avant leurs noces.

Dans la premiere aſſemblée générale de la Grece, qui ſe tint quelque tems après, Ariſtide propoſa ce décret: *Que tous les ans toutes les villes de Grece envoyeroient à Platées leurs Députez, pour faire des ſacrifices aux Dieux de la ville; que de cinq en cinq ans on y célébreroit des jeux, qu'on appelleroit les jeux de la liberté; qu'on leveroit par toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaux, & une flotte de cent vaiſſeaux, qui ſeroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares, & que les Platéens ſeroient conſacrez à Dieu, & comme tels regardez comme ſaints & inviolables, n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prieres & des ſacrifices pour le ſalut des Grecs.*

Décret remarquable d'Ariſtide.

Jeux de la liberté celebrez à Platées de cinq en cinq ans.

Platéens conſacrez à Dieu.

Elle a des Autels ſur leſquels les fiancez & les fiancées font des ſacrifices, avant que d'épouſer.] Cela étoit fort bien imaginé d'obliger les fiancez & les fiancées de faire un ſacrifice ſur l'Autel *de Diane de la bonne Renommée*, pour leur faire entendre que de la bonne réputation, qui eſt le fruit de la ſageſſe, dépend tout le bonheur des mariez.

Que de cinq ans en cinq ans on y célébreroit des jeux qu'on appelleroit les jeux de la liberté.] Il y avoit tous les ans à Platées une aſſemblée generale de la Grece, & l'on y faiſoit un ſacrifice à Jupiter Liberateur, pour lui rendre graces de cette victoire, & de cinq en cinq ans on y celébroit ces jeux de la liberté. où l'on couroit tout armé autour de l'Autel de Jupiter, & il y avoit de grands prix propoſez pour cette courſe.

Tous ces articles étant approuvez & paſſez, les Platéens ſe chargerent de faire tous les ans l'anniverſaire de ceux qui avoient été tuez à cette bataille ; ce qu'ils font encore aujourd'hui, & voici l'ordre & la maniere de ce ſacrifice. Le ſeiziéme jour du mois de Décembre, qui eſt chez les Beotiens le mois *Alalcomene*, on fait à la pointe du jour une proceſſion, précedée par un trompette qui ſonne la charge ; après ce trompette marchent pluſieurs chariots pleins de couronnes & de branches de myrte ; ces chariots ſont ſuivis d'un taureau noir ; après le taureau marchent de jeunes gens, qui portent des cruches pleines de vin & de lait, effuſions ordinaires qu'on fait aux morts, & des phioles d'huile & d'eſſence. Tous ces jeunes gens ſont de condition libre, car il n'eſt permis à aucun eſclave de ſe mêler dans cette cerémonie, qu'on fait pour des hommes qui ſont morts pour la liberté. Enfin cette pompe eſt fermée par l'Archonte, ou le premier Magiſtrat des Platéens, à qui en tout autre tems il eſt défendu de toucher ſeulement le fer, & de porter d'autre vêtement, qu'un vêtement blanc ; mais ce jour-

Anniverſaire de ceux qui avoient été tuez à la bataille de Platées, & la cerémonie de cet anniverſaire.

Maimacterion.

Il étoit défendu au premier Magiſtrat des Platéens de toucher le fer, excepté le jour de ces anniverſaire.

Le ſeiziéme jour du mois de Décembre.] Le mois *Maimacterion* eſt notre mois de Décembre, mais, comme je l'ai déja dit, il commençoit vers le quinze de notre mois de Novembre, ainſi le ſeize du mois répondoit à peu près au premier jour de notre mois de Décembre. Mais pourquoi les Platéens font-ils en Décembre l'anniverſaire de ceux qui avoient été tuez le dix-neuf de Septembre ? C'eſt qu'apparemment ils ne firent les funerailles pour la premiere fois, qu'après que les ennemis ſe furent entierement retirez, & que le païs fut libre.

là revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, & tenant dans ſes mains une urne, qu'il a priſe dans le greffe public, il s'avance au travers de la ville, vers le lieu où ſont les tombeaux. Dès qu'il y eſt arrivé, il puiſe de l'eau avec ſon urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colomnes, qui ſont ſur ces tombeaux, les frotte d'eſſence, & égorge enſuite le taureau ſur un bucher qu'on a préparé. Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terreſtres, il invite ces vaillans hommes à ce feſtin funebre & à ces effuſions mortuaires, & rempliſſant de vin une coupe, il la verſe & dit à haute voix : *Je preſente cette coupe à ces vaillans hommes, qui ſont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà quelle eſt la cerémonie que gardent & pratiquent encore aujourd'hui les Platéens.

Jupiter & Mercure terreſtres.

Quand les Atheniens furent retournez chez eux, Ariſtide, qui vit qu'ils cherchoient par toutes ſortes de voyes à s'emparer du gouvernement, & à le rendre abſolument populaire, fit d'un côté cette réflexion, que le peuple meritoit quelque conſideration, à cauſe de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit

Le peuple d'Athenes cherche à s'emparer du gouvernement.

Réflexions qu'Ariſtide fait ſur cela.

Lave lui-même les petites colomnes qui ſont ſur ces tombeaux.] Car c'étoit la coutume de mettre ſur les tombeaux de petites colomnes. On peut voir l'épigramme de Callimaque, σήλλω μητρυιῆς μικραν λίθον, &c. & les remarques ſur cette épigramme, où la coutume de les couronner & de les parfumer d'eſſences eſt fort bien expliquée.

Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terreſtres.] *Jupiter terreſtre* n'eſt autre que Pluton, & Mercure étoit auſſi appellé *terreſtre*, à cauſe de ſon emploi de conduire les ombres dans les enfers.

de gagner, & de l'autre côté il penſa auſſi qu'il n'étoit pas aiſé de réduire & de contenir ce peuple, qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu fier & hautain par ſes victoires. Dans cet embarras voici le temperament qu'il imagina : Il fit un décret qui portoit que le gouvernement ſeroit commun à tous les Citoyens, & que les Archontes ſeroient pris parmi tous les Atheniens indifferemment, & ſans aucune diſtinction ni préference.

Grande ſageſſe d'Ariſtide, pour appaiſer & contenter le peuple.

Themiſtocle ayant dit un jour au peuple dans une aſſemblée, qu'il avoit formé un deſſein qui ſeroit très-utile & très-ſalutaire à la ville, mais qui étoit d'une telle importance, qu'il devoit être tenu ſecret, le peuple lui ordonna de le communiquer à Ariſtide ſeul qui l'examineroit. Themiſtocle s'ouvrit donc à Ariſtide, & lui dit qu'il avoit penſé qu'on devoit brûler tous les vaiſſeaux des Grecs, car par ce moyen les Atheniens ſe rendroient très-puiſſans & deviendroient les maîtres des autres. Ariſtide ayant entendu ce projet, rentra dans l'aſſemblée & dit : *Atheniens, le deſſein que m'a communiqué Themiſtocle, eſt le plus utile qu'on puiſſe jamais vous propoſer, mais il eſt en même-tems le plus injuſte.* Sur ſon rapport les Atheniens ordonnerent à Themiſtocle d'y renoncer, tant ce

Ceci ſe paſſa avant la bataille de Platées, après que Xerxes eut pris la fuite.

V. la vie de Themiſtocle.

Propoſition que Themiſtocle fait à Ariſtide.

Ce qu'Ariſtide dit aux Atheniens ſur cette propoſition.

Grande marque de l'amour que les Atheniens avoient pour

Il fit un décret qui portoit que le gouvernement ſeroit commun à tous les Citoyens, & que les Archontes.] Ce temperament fut fort ſage, car par-là le peuple fut content, dans l'eſperance que les Archontes ſeroient pris auſſi dans ſon corps, & qu'il pourroit parvenir à ſe voir le maître.

peuple aimoit la juſtice, & tant ce perſonnage avoit acquis ſon eſtime & ſa confiance, par ſon grand ſens & par ſon amour pour l'honnêteté & pour la verité.

la juſtice, & de la confiance qu'ils avoient en Ariſtide.

Quelque tems après il fut envoyé Capitaine genéral avec Cimon, pour faire la guerre aux Barbares. Là, voyant que Pauſanias & tous les autres Chefs des Spartiates, traitoient tous les Alliez avec beaucoup de fierté & d'empire, il prit une route toute contraire, car il vivoit avec eux ſans façon, avec beaucoup de douceur & d'humanité, & par ſon exemple il rendoit Cimon gracieux, acceſſible à tout le monde, & ſi équitable qu'il n'y avoit perſonne qui pût ſe plaindre de lui. Par ce moyen inſenſiblement & ſans que perſonne s'en apperçût, il enleva aux Lacedemoniens le commandement genéral, non à force d'armes, de navires ou de chevaux, mais à force de douceur & de ſage conduite. Car les Atheniens étant déja très-agréables aux Grecs par la juſtice d'Ariſtide, & par la douceur de Cimon, l'avarice de Pauſanias & ſa ſeverité outrée les leur rendirent encore plus deſirables. Pauſanias ne parloit jamais aux Capitaines des Alliez qu'avec aigreur & avec colere, & pour les ſoldats il les faiſoit foüetter pour les moindres fautes, ou les obligeoit à ſe tenir debout tout un jour avec une ancre de fer ſur les épaules. Perſonne ne pouvoit aller au fourage, ni couper de la paille pour ſon lit, ni aller puiſer de l'eau à la fontaine, qu'après

Huit ans après.

Ariſtide envoyé Genéral avec Cimon contre les Barbares.

Comment il vivoit avec les Alliez.

Ce que peuvent la douceur & la ſage conduite d'un Genéral.

Méchant caractere de Pauſanias, Genéral des Lacedemoniens & de tous les Grecs.

les Spartiates, car il tenoit toujours-là de ſes eſclaves, qui avec des foüets écartoient tous ceux qui vouloient en approcher. Sur quoi Ariſtide ayant voulu un jour lui faire des reproches & des remontrances, il fronça le ſourcil, & lui dit, *qu'il n'avoit pas le loiſir de l'entendre*, & ne l'écouta point.

Mauvais effet de l'avarice & de la ſeverité outrée d'un Général.

Depuis ce tems-là les Capitaines des vaiſſeaux & les Chefs des troupes, ſurtout ceux de Chio, de Samos & de Lesbos preſſoient Ariſtide de prendre le commandement général, & de recevoir ſous ſa protection & ſauve-garde tous les Alliez, qui ſouhaitoient depuis long-tems d'être délivrez du joug des Spartiates, & de n'obéir qu'aux ordres des Atheniens. Ariſtide les ayant entendus, leur répondit, *qu'il voyoit dans leurs diſcours beaucoup de neceſſité & de juſtice, mais qu'il manquoit ſeulement quelque action qui en marquât la ſincerité & la verité, & qui étant executée, jettât leurs troupes dans l'impoſſibilité de changer de ſentiment.*

Sage précaution d'Ariſtide.

Attentat de deux Officiers de Samos & de Chio contre Pauſanias.

Sur cette réponſe Uliade de Samos & Antagoras de Chio ayant conſpiré enſemble, & s'étant liez par les plus grands ſermens, allerent attaquer près de Byzance la galere de Pauſanias, qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pauſanias, voyant cette inſolence, ſe leva tranſporté de colere, & leur dit d'un ton menaçant, *que bientôt il leur feroit ſentir que ce n'étoit pas à ſa galere qu'ils avoient fait cette inſulte, mais à leur propre païs.* Ils ne firent que ſe moquer de ſes menaces, & ils lui dirent, *qu'il n'avoit qu'à ſe retirer, & qu'il devoit bien*

bien remercier la Fortune qui l'avoit ſecouru à Platées; car c'étoit le ſeul reſpect, que les Grecs conſervoient pour ce grand exploit, qui les retenoit, & qui les empêchoit de ſe reſſentir & de ſe vanger de tous les mauvais traitemens qu'il leur avoit faits. La fin fut qu'ils quitterent les enſeignes des Spartiates, & ſe rangerent ſous celles des Atheniens.

Combien une grande victoire rend reſpectable le General qui l'a remportee.

En cette occaſion parut dans tout ſon jour l'admirable magnanimité de Sparte; car voyant que ſes Généraux s'étoient corrompus par cette exceſſive puiſſance, elle renonça d'elle-même au commandement général, & envoyant à l'armée, elle revoqua ſes Généraux, aimant beaucoup mieux avoir des Citoyens ſages, modeſtes & rigides obſervateurs de ſes coutumes & de ſes loix, que de commander à toute la Grece.

Admirable magnanimite des Spartiates.

Une ville eſt plus heureuſe d'avoir des Citoyens ſages & modeſtes, que de commander à tous ſes voiſins.

Pendant que les Lacedemoniens avoient le commandement, tous les Grecs payoient une certaine taxe pour la guerre; mais alors, pour faire que cette taxe fût impoſée ſur toutes les villes avec plus d'égalité, ils demanderent aux Atheniens Ariſtide, & le chargerent d'examiner les terres & leurs revenus, & d'impoſer enſuite à chacun ce qu'il devoit payer raiſonnablement ſelon ſes forces.

Taxe impoſée ſur tous les Grecs, pour les frais de la guerre.

Les Grecs demandent Ariſtide pour regler cette taxe.

Ariſtide revêtu de cette grande autorité, qui le rendoit comme maître de toute la Grece, n'en abuſa point, & s'il y entra pauvre, il en ſortit encore plus pauvre; car il fit cette impoſition non-ſeulement avec beaucoup de deſintereſſement & de juſtice, mais encore avec beaucoup d'humanité

Grande autorité de ceux qui ſont maîtres des impoſitions dans un Etat.

Comment les impoſitions doivent être faites.

& d'égalité ſans fouler perſonne. De maniere que comme les Anciens ont loüé le ſiécle de Saturne pour l'égalité & la juſtice qui y regnoient, les Alliez des Atheniens vanterent ſurtout & celébrerent cette impoſition d'Ariſtide, en l'appellant *l'heureux ſort de la Grece*, loüange qui augmenta encore peu de tems après, cette impoſition étant doublée & triplée. Celle d'Ariſtide ne montoit qu'à quatre cens ſoixante talens, & bientôt après Pericles l'augmenta preſque d'un tiers, car Thucydide écrit qu'au commencement de la guerre, les Atheniens retiroient de leurs Alliez ſix cens talens; & après la mort de Pericles, ceux qui gouvernoient le peuple la porterent peu à peu juſqu'à treize cens, non que la guerre fût devenuë plus ruineuſe par ſa longueur, ou par les divers accidens de la Fortune, mais parce qu'ils accoutumerent le peuple à recevoir des diſtributions

Impoſition d'Ariſtide, appellée l'heureux ſort de la Grece.

Tailles du tems d'Ariſtide doublées & triplées en peu de tems.

Et celébrerent cette impoſition d'Ariſtide, en l'appellant l'heureux ſort de la Grece.] Quelle loüange pour Ariſtide, que ſon impoſition fût ſi juſte, que chacun regardât ce qu'il payoit, comme la ſource de ſon bonheur!

Cette impoſition étant doublée & triplée.] Car dès que dans les impoſitions on n'a plus en vûë ni l'humanité ni la juſtice, & qu'on ne ſuit qu'une inſatiable avidité, il n'y a plus de bornes.

La porterent peu à peu juſqu'à treize cens.] Voilà donc les tailles triplées en Grece en moins de cinquante ou ſoixante ans, non pour ſubvenir à des neceſſitez preſſantes & indiſpenſables, qui autoriſent les impoſitions extraordinaires, mais pour fournir au luxe & aux vaines curioſitez des Atheniens.

A recevoir des diſtributions de deniers.] Par exemple on diſtribuoit de l'argent à chaque Citoyen, afin qu'il eût de quoi aſſiſter aux jeux, & payer ſa place, & le prix de chaque place étoit de deux oboles, de trois ſols quatre deniers. Ariſtophane dans

de deniers, à celébrer des jeux, à faire faire de beaux tableaux & de belles ſtatuës, & à bâtir des Temples magnifiques.

Ariſtide ayant acquis une réputation admirable par la juſtice de cette impoſition, on dit que Themiſtocle ne faiſoit que s'en mocquer, & qu'il alloit diſant que les loüanges, qu'on lui donnoit ſur cela, *n'étoient pas les loüanges d'un homme, mais d'un coffre, qui garde fidelement l'argent qu'on lui confie, ſans en rien retenir.* En quoi il ſe vangea bien foiblement du trait qu'Ariſtide avoit lancé ſur lui, & dont il avoit été fort piqué; car Themiſtocle diſant un jour, *qu'il eſtimoit que la plus grande qualité d'un Genéral d'armée étoit de ſçavoir preſſentir & prévoir les deſſeins des ennemis*, Ariſtide lui repartit, *que c'étoit aſſurement une qualité neceſſaire, mais qu'il y en avoit une autre dont il ne parloit point, qui étoit belle & très-digne d'un Genéral, c'eſt d'avoir les mains nettes, & de ne ſe laiſſer pas dominer par l'argent.*

Raillerie que Themiſtocle faiſoit ſur le deſintereſſement d'Ariſtide.

Jugement remarquable de Plutarque ſur cette raillerie de Themiſtocle.

Repartie d'Ariſtide à Themiſtocle ſur les qualitez d'un Genéral.

les Gueſpes. Enſuite on hauſſa le prix, & on le porta juſqu'à une drachme, dix ſols; & on ne payoit pas cela aux Comediens, aux Acteurs, mais aux Maîtres qui avoient fait le théatre à leurs dépens.

En quoi il ſe vangea bien foiblement du trait qu'Ariſtide avoit lancé ſur lui.] En effet cette raillerie de Themiſtocle étoit très-froide, car le coffre étant un être inanimé, n'a ni raiſon ni ſentiment, & par conſéquent eſt incapable de vertu & de vice.

Mais qu'il y en avoit une autre qui étoit belle, &c.] De preſſentir & de prévoir les deſſeins des ennemis, c'eſt une qualité neceſſaire à un Genéral, & cette qualité marque ſa capacité & ſon habileté; mais d'avoir les mains nettes, c'eſt une qualité qui marque ſa juſtice & ſa vertu; c'eſt pourquoi Plutarque l'appelle *belle*, car tout ce qui marque la vertu eſt plus beau, que ce qui marque ſeulement l'eſprit,

Ariſtide ayant donc reglé tous les articles de l'alliance, fit jurer tous les Alliez qu'ils les obſerveroient de point en point, & il jura lui-même pour les Atheniens, & en prononçant les malédictions, qui accompagnoient les ſermens, il jetta dans la mer des maſſes de fer toutes ardentes. Mais dans la ſuite les affaires forçant les Atheniens à violer quelques-uns de ces articles, & à gouverner un peu plus deſpotiquement, il les exhorta à rejetter ſur lui ces malédictions, & à ſe décharger par-là de la peine dûë à un parjure, que la neceſſité de leurs affaires exigeoit neceſſairement. En genéral Theophraſte écrit que cet homme, qui dans tout ce qui le regardoit en particulier, & dans toutes les affaires de ſes Citoyens étoit ſouverainement juſte, faiſoit pourtant dans le gouvernement de la République une infinité de choſes ſelon l'exigence des cas & ſelon qu'il étoit expedient à la patrie, qui avoit ſouvent beſoin de recourir à l'injuſtice pour ſe ſoutenir, & il en

Sermens accompagnez de ſignes & d'images.

Ariſtide prend ſur lui la peine dûë au parjure qu'il conſeilloit aux Atheniens.

Ariſtide préferoit ſouvent l'utilité à la juſtice dans ce qui concernoit l'Etat.

La peine dûë à un parjure, que la neceſſité de leurs affaires exigeoit neceſſairement.] Mais il n'y a point de neceſſité qui puiſſe diſpenſer du ſerment, & autoriſer le parjure.

Faiſoit pourtant dans le gouvernement de la République une infinité de choſes, ſelon l'exigence des cas.] C'eſt-à-dire, qu'Ariſtide ſuivoit la juſtice dans le cours ordinaire des affaires, mais que dans les neceſſitez preſſantes, il s'en croyoit diſpenſé. En effet la ſaine politique ne ſçauroit blâmer un Miniſtre qui s'éloigne de la juſtice, quand les beſoins de l'Etat le demandent neceſſairement, pourvû que les beſoins étant paſſez, la juſtice reprenne ſon cours ordinaire; car s'il y a des loix pour les tems heureux, il y en a d'autres pour les tems difficiles. La paix dicte ſes loix, & la guerre dicte les ſiennes.

rapporte des exemples; car il écrit qu'un jour, comme il déliberoit dans le Conſeil de faire porter à Athenes contre le traité les treſors qui étoient en depôt à Delos, les Samiens en ayant propoſé l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit *que cela étoit injuſte, mais utile.*

Cependant après avoir élevé ſa ville à ce degré d'honneur & de gloire de commander à tant de milliers d'hommes, il ne laiſſa pas de demeurer juſqu'à ſa mort dans ſa pauvreté, & de n'eſtimer pas moins la gloire qui lui revenoit de cette pauvreté, que celle que lui avoient acquiſe tous ſes trophées; & en voici une preuve : Callias le porte-torche étoit de ſes parens; quelques ennemis, qu'il avoit, le pourſuivoient en Juſtice, & prétendoient le faire condamner à mort. Le jour que l'affaire fut jugée, ils déduiſirent aſſez foiblement les chefs d'accuſation dont il s'agiſſoit, mais ils s'étendirent beaucoup ſur une choſe étrangere au procès, & dirent aux Juges : *Vous connoiſſez Ariſtide, fils de Lyſimachus, qui eſt avec juſtice l'admiration des Grecs pour ſa vertu & pour ſa grande ſageſſe. Quelle vie penſez-vous que ce pauvre homme mene dans ſa maiſon, quand vous le voyez venir tous les jours dans vos aſſemblées avec un méchant habit tout uſé? N'y a-t-il pas grand ſujet de croire que celui qui tremble ainſi de froid en public, meurt de faim en*

Ariſtide demeura toujours pauvre; combien il eſtimoit ſa pauvreté.

Callias porte-torche, parent d'Ariſtide.

Grand procès qu'on lui fait, & les griefs dont on le charge.

Que cela étoit injuſte, mais utile.] Cela ne ſuffit pas, il faut dire *mais neceſſaire;* car l'utilité ſeule n'excuſe pas l'injuſtice, mais jointe à la neceſſité.

particulier, & qu'il manque des choſes les plus neceſſaires? C'eſt cet homme que Callias, ſon couſin germain, & le plus riche des Atheniens, neglige abſolument, & laiſſe dans une affreuſe miſere avec ſa femme & ſes enfans, quoiqu'il ait reçu de lui de grands ſervices, & qu'en pluſieurs rencontres il ait tiré ſeul tout le fruit du grand credit qu'il a auprès de vous.

Callias voyant ſes Juges plus aigris & plus émus de ces reproches, que des crimes capitaux dont on l'accuſoit, & craignant quelque mauvais effet de cette aigreur, appella Ariſtide & le conjura de lui rendre ce témoignage devant les Juges, que très-ſouvent il lui avoit non-ſeulement offert de l'argent, mais qu'il l'avoit extrêmement preſſé de le prendre, & qu'il l'avoit toujours opiniâtrement refuſé, en lui diſant en propres termes: *Il convient plus à Ariſtide de faire parade de ſa pauvreté, qu'à Callias de ſes richeſſes; car on trouve aſſez de gens qui uſent tant bien que mal des richeſſes, mais il n'eſt pas facile d'en trouver qui ſupportent noblement & courageuſement la pauvreté, & il n'y a que ceux qui ſont pauvres malgré eux, qui en ayent honte.*

Ariſtide avoit toujours refuſé l'argent que lui avoit offert ſon couſin Callias, ce qu'il dit ſur cela.

Il eſt difficile de trouver des gens qui ſupportent noblement la pauvreté.

Ariſtide ayant rendu ce bon témoignage à

Callias voyant que ſes Juges étoient plus aigris & plus émus de ces reproches.] Rien ne marque mieux l'amour, l'eſtime & la vénération, que les Atheniens avoient pour Ariſtide, que ce qui ſe paſſa à ce jugement; le ſeul reproche fait à Callias de n'avoir pas aſſiſté un homme de ce merite, ſon couſin germain, fut regardé par ſes Juges, comme un crime plus capital que tous les crimes capitaux, dont il étoit accuſé, quoique parmi ſes crimes on n'eût pas ſans doute oublié le meurtre qu'il avoit fait du

Callias, il n'y eut perſonne qui ne ſortît de l'aſſemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'Ariſtide, que des richeſſes de ſon couſin. Voilà ce qu'a laiſſé par écrit Eſchine, diſciple de Socrate; & Platon, parmi tous les premiers hommes d'Athenes, qui ſe croyoient de grands perſonnages, & des perſonnages de la premiere réputation, ne trouve qu'Ariſtide ſeul digne d'eſtime. Car pour Themiſtocle, Cimon & Pericles, ils ont rempli leur ville de portiques, de richeſſes, & d'autres telles vaines ſuperfluitez; mais pour Ariſtide, il a toujours eu la vertu en vûë dans ſa maniere de gouverner.

De tous les premiers hommes d'Athenes, Ariſtide étoit le ſeul que Platon eſtimoit.

Ariſtide ſuivoit toujours la vertu dans ſa maniere de gouverner.

On trouve encore de grandes marques de ſa bonté & de ſa douceur dans la conduite qu'il eut avec Themiſtocle. Car l'ayant toujours eu pour ennemi dans tout le tems de ſon adminiſtration, & ayant été même banni par ſes menées, cependant quand Themiſtocle, accuſé de crime capital envers ſa patrie, lui eut donné une belle occaſion de ſe vanger, il ne ſe reſſentit point des maux qu'il en avoit reçus, ne ſe joignit point à Alcmeon & à Cimon, qui avec pluſieurs autres le pourſuivoient & travailloient à le faire chaſſer, ne dit

Grande generoſité d'Ariſtide envers Themiſtocle.

Perſe, qui lui avoit indiqué ce puits rempli d'or.

Car pour Themiſtocle, Cimon & Pericles, ils ont rempli leur ville de portiques, de richeſſes, &c.] Les Miniſtres, qui rempliſſent leur ville de ſuperbes édifices & de grandes richeſſes, ſont bien inferieurs à ceux qui la rempliſſent de vertu; car pour rendre une ville heureuſe, il faut la rendre vertueuſe & non pas riche: C'eſt ce que Platon a démontré.

Il ne faut ni se réjoüir du malheur de son ennemi, ni s'affliger de sa fortune.

jamais contre lui une seule parole, & ne se réjoüit point de son malheur, comme il ne s'étoit jamais affligé de sa fortune.

Pour ce qui est de la mort d'Aristide, les uns disent qu'il mourut dans le Pont où il étoit allé pour les affaires de la République; les autres assurent qu'il mourut de vieillesse à Athenes, honoré, respecté & admiré de tous ses Citoyens; & voici ce que Cratere le Macedonien nous a laissé sur la mort de ce grand homme. Après le

A mesure que le peuple est plus fier & plus insolent, le nombre des Sycophantes augmente.

banniſſement de Themiſtocle, le peuple devenu fier & insolent, donna lieu à une infinité de calomniateurs, qui attaquant les plus puissans & les plus vertueux des Citoyens, les exposoient à l'envie du peuple enflé de sa prosperité & de sa grande puissance. Aristide même ne fut pas épargné, il fut condamné pour malversation, à la poursuite de Diophante du bourg d'Amphitrope, qui l'accusoit d'avoir reçu de l'argent des Ioniens, lorsqu'il imposoit les tailles. Il ajoute que n'ayant pas le moyen de payer son amende,

Deux mille cinq cens livres.

qui étoit de cinquante mines, il s'embarqua & alla mourir quelque part dans l'Ionie. Mais Cratere ne donne aucune preuve écrite de ce qu'il a avancé, car il ne rapporte ni jugement rendu, ni décret publié, quoiqu'il soit d'ailleurs fort soigneux de recueillir ces sortes de preuves, &

Ce que Cratere le Macedonien.] Historien qui vivoit peu de tems après Aristide. Il avoit fait un recuëil *des Décrets*. Vossius croit que c'est le même qui accompagna Alexandre le Grand dans ses expeditions.

de

de citer toujours ſes Auteurs. Même tous les autres Ecrivains, pour dire cela en général, qui ſe ſont attachez à écrire les injuſtices que le peuple a faites à ſes Gouverneurs & à ſes Généraux, marquent bien l'exil de Themiſtocle, la priſon de Miltiade, l'amende à laquelle il condamna Pericles, & la mort de Paches, qui ſe tua lui-même dans la ſalle de l'Audience au pied du Tribunal où il alloit être condamné, & rapportent & chantent une infinité d'hiſtoires de cette nature; ils n'ont pas non plus oublié le banniſſement d'Ariſtide, mais ils ne diſent nulle part un mot de cette condamnation dont Cratere a parlé.

Injuſtices que les Atheniens ont faites à leurs Gouverneurs.

Paches ſe tua lui-même dans la ſalle de l'Audience.

Je dis bien plus, c'eſt qu'encore aujourd'hui on montre à Phalere ſon tombeau, que la ville lui fit élever à ſes frais, parce qu'il n'avoit pas laiſſé de quoi ſe faire enterrer. On raconte auſſi que ſes filles furent mariées aux dépens du Prytanée, la ville s'étant chargée de leur donner mariage, & leur ayant ordonné à chacune trois mille drachmes pour dot. Elle donna auſſi à ſon fils Lyſimachus cent mines d'argent, autant d'arpens de terre plantée, & lui ordonna encore qua-

La ville fait élever un tombeau à Ariſtide, qui n'avoit pas laiſſé de quoi ſe faire enterrer.

Ses filles dotées par les Atheniens.

Cinq cens écus.

Cinq mille livres.

* *Et lui ordonna encore quatre drachmes par jour.*] Quoique cela paroiſſe aujourd'hui peu de choſe, on trouvera pourtant cette ſomme conſiderable, par rapport au tems, puiſqu'alors on ne donnoit aux Ambaſſadeurs que deux drachmes par jour, comme cela paroît manifeſtement par un paſſage des Acharnenſes d'Ariſtophane, où un de ces Ambaſſadeurs dit : *On nous envoya en ambaſſade auprès du grand Roy, en nous donnant deux drachmes par jour.*

Quarante sols.

tre drachmes par jour, & ce fut Alcibiade même qui en dressa le décret. Callisthene écrit de plus

Après la mort de Lysimachus, les Atheniens accordent un entretien à sa fille.

que Lysimachus étant mort, & ayant laissé une fille, nommée Polycrite, le peuple ordonna aussi à cette fille le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux Olympiques. Demetrius de Phalere, Hieronyme de Rhodes, Aristoxene le Musicien & Aristote même, s'il est vrai que le Traité de la Noblesse, qu'on trouve parmi ses ouvrages, soit veritablement de lui,

Faux bruit que Socrate avoit épousé Myrto, niéce d'Aristide.

racontent que Myrto, niéce d'Aristide, fut mariée au sage Socrate, qui avoit déja une autre femme, mais qui prit aussi celle-là, parce qu'elle étoit trop pauvre pour trouver un autre mari. Mais quant à ce point Panetius le refute suffisamment dans la vie qu'il a faite de ce Philosophe.

Le même Demetrius de Phalere dans un Traité, intitulé *Socrate*, écrit qu'il se souvient d'avoir vû

Lysimachus, neveu d'Aristide réduit à gagner sa vie en expliquant les songes.

un Lysimachus, neveu d'Aristide, qui étant très-pauvre, se tenoit auprès du Temple de Bacchus, où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur

Aristoxene le Musicien.] C'est le même dont il est parlé dans la vie de Lycurgue, tom. 1. pag. 273. l'ouvrage de musique qui nous reste de lui en trois livres, est intitulé περὶ ἁρμονικῶν στοιχείων, *des élemens harmoniques.*

Mais quant à ce point, Panetius le refute suffisamment.] Socrate n'auroit jamais épousé une seconde femme du vivant de la premiere, outre que la sagesse de ses mœurs auroit resisté à ce second mariage, quoique souffert par le relâchement qui regnoit dans son païs, il ne se trouvoit pas assez bien de sa premiere femme, pour en prendre encore une autre. Platon, son disciple, qui nous a conservé bien des particularitez de sa vie, n'a parlé que d'une femme.

Où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur certaines tables dres-

certaines tables dreſſées pour cet art ; & que lui-même par un décret avoit fait donner à ſa mere & à une ſœur qu'elle avoit, à chacune trois oboles par jour pour leur nourriture. Il écrit auſſi que dans la ſuite lorſqu'il travailla à réformer les loix d'Athenes, il fit ordonner une drachme par jour à chacune de ces deux femmes ; & il ne faut pas s'étonner que ce peuple eût ſi grand ſoin des pauvres qui étoient dans la ville, & qu'il voyoit devant ſes yeux, puiſqu'ayant appris qu'une niéce d'Ariſtogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoyable, ſans pouvoir ſe marier à cauſe de ſon extrême miſere, il la fit venir à Athenes, & la mariant à un des plus riches & des plus conſiderables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos. Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même hu-

Tables pour l'explication des ſonges.

Cinq ſols.

Dix ſols.

Soin que les Atheniens avoient des pauvres, & ſurtout des enfans de ceux qui avoient ſervi le public.

Les Atheniens font venir de Lemnos une niéce d'Ariſtogiton, la marient, & lui donnent une dot conſiderable.

Grand éloge que Plutarque donne à la ville d'Athenes, qui étoit encore de ſon tems ce qu'elle avoit toujours été.

ſées pour cet art.] Ces tables étoient des recueils où l'on marquoit ce que ſignifioit chaque choſe, qui pouvoit venir dans l'eſprit, & ce qu'on avoit appris par une prétenduë experience.

Il la fit venir à Athenes.] Plutarque releve avec raiſon la generoſité & la charité des Atheniens, qui avoient ſoin non-ſeulement des pauvres, qu'ils avoient devant les yeux, mais encore de ceux qui étoient éloignez, & principalement de ceux dont les ancêtres avoient bien merité du public. De quelle ardeur cela ne devoit-il pas enflammer le courage des particuliers, qui ſe voyoient aſſurez de laiſſer à leurs enfans ou à leurs neveux les récompenſes que la mort les auroit empêchez de recevoir eux-mêmes ? Indépendamment de la charité & de l'humanité, la politique ſeule devroit porter les Etats à imiter cette magnificence.

Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté.] Depuis le ſiécle d'Ariſtide juſqu'à celui de Plutarque, il y a bien près de

manité & bonté, que c'eſt avec grande raiſon qu'elle eſt loüée, honorée & admirée de tout le monde.

ſix cens ans. Il eſt rare qu'une ville ſe maintienne ſi long-tems vertueuſe. Le témoignage que Plutarque lui rend ici, lui eſt bien glorieux, & ſert de preuve à l'éloge que quelqu'un lui a donné, qu'à Athènes on ne trouvoit pas un ſeul pauvre qui demandât l'aumône, & qui deshonorât ſa ville par ſa mendicité. Les mendians font un affront public à leur ville.

Fin de la vie d'Ariſtide.

CATON LE CENSEUR.

ON dit que Caton, ſurnommé MARCUS, du nom de ſon pere, étoit de Tuſculum d'où ſa famille étoit originaire, & qu'avant qu'il allât à la guerre, & qu'il ſe mêlât du gouvernement, il paſſoit ſa vie dans des terres, que ſon pere lui avoit laiſſées près des Sabins. Quoique ſes ancêtres paſſaſſent pour des gens entierement inconnus, il vante pourtant ſon pere Marcus comme un homme de guerre & un vaillant homme, & il rapporte que ſon ayeul Caton reçut de ſes Généraux pluſieurs prix d'honneur, & qu'ayant

Origine de Caton.

Le peuple paye de ſes deniers à l'ayeul de Caton cinq chevaux qui avoient été tuez ſous lui dans les combats.

perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le prix lui en fut rendu des deniers publics, le peuple ayant voulu honorer ainſi ſa valeur dont il avoit donné de ſi grandes preuves.

Qui étoient ceux que les Romains appelloient hommes nouveaux.

Comme les Romains ont toujours appellé *hommes nouveaux* ceux qui n'avoient aucune illuſtration par leurs ancêtres, & qui commençoient à s'illuſtrer, & à ſe pouſſer par la vertu, ils appelloient Caton *homme nouveau*, mais il diſoit que veritablement il étoit homme nouveau quant aux honneurs & aux dignitez, mais que quant aux exploits & aux ſervices de ſes ancêtres il étoit très-ancien.

Marcus Porcius Priſcus.

D'abord ſon troiſiéme nom ne fut pas CATON, mais PRISCUS. On changea celui de PRISCUS en celui de CATON, à cauſe de ſa grande ſageſſe, car les Romains appellent les hommes ſages *Catons*. Il étoit roux & avoit les yeux pers, comme

Comme les Romains ont toujours appellé hommes nouveaux, ceux qui n'avoient aucune illuſtration par leurs ancêtres.] Un homme qui s'étoit diſtingué par ſa vertu & par des actions conſiderables, étoit illuſtre, genéreux, mais il n'étoit pas *nobilis*, noble, & ne tranſmettoit à ſes deſcendans aucune diſtinction. Mais celui dont les ancêtres étoient parvenus aux charges, aux dignitez, celui-là étoit *noble*, & rendoit nobles ſes deſcendans. Aſconius a parfaitement expliqué cette difference. *Qui majorum ſuorum habuerunt imagines*, dit-il, *ii* nobiles; *qui ſuas tantùm*, *ii* novi; *qui nec majorum nec ſuas*, ignobiles *appellati ſunt. Ceux qui avoient les images de leurs ancêtres, ceux-là étoient appellez* nobiles, *nobles. Ceux qui n'avoient que les leurs on les appelloit* hommes nouveaux, *& ceux qui n'avoient ni les images de leurs ancêtres ni les leurs, étoient appellez* ignobiles, *ignobles*. Car le droit d'images, *jus imaginum*, étoit attaché aux charges, aux dignitez.

Car les Romains appellent les

le témoigne cette épigramme, qu'un de ſes malveillans fit contre lui après ſa mort : *Ce roux, aux yeux pers, qui mord tout le monde, ce Porcius, Proſerpine refuſe de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il eſt.*

La bonne ſanté, la force & la vigueur de Caton étoient l'effet d'un travail continuel, & d'une vie très-ſobre.

Pour ce qui eſt de ſon temperament & de ſa complexion, un travail continuel, & une vie ſobre & reglée, à quoi il s'étoit fait, ayant été nourri de bonne heure dans les armées, le rendirent très-bien diſpoſé, non-ſeulement pour la ſanté, mais pour la vigueur & la force. Et quant à la parole, la regardant comme un ſecond corps, & comme un inſtrument, non-ſeulement utile, mais neceſſaire pour l'execution des grandes choſes à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obſcurité, & hors du maniement des affaires publiques, il la cultiva & l'exerça avec ſoin. Il alloit plaider dans les bourgs & dans les petites villes voiſines, & défendre en jugement ceux qui avoient recours à lui, deſorte que bientôt il paſſa pour un bon Avocat affectionné à ſes parties, & enſuite il acquit la réputation d'un bon Orateur.

La parole regardée comme un ſecond corps.

Neceſſaire à ceux qui ne veulent pas vivre dans l'obſcurité.

Depuis ce tems-là tous ceux qui le fréquentoient découvroient en lui une gravité de mœurs,

hommes ſages Catons.] Je ſoupçonne qu'il y a faute au texte ; car je ne croi pas que jamais avant Caton les Romains ayent appellé *Catons* les hommes ſages, ils les appelloient *Catos*, *Catus* étant un mot Latin qui ſignifie, *ſage*, *prudent*, *aviſé* ; *Catus Ælius Sextus* dans Ennius. Plutarque avoit ſans doute écrit, *car les Romains appellent les hommes ſages* Catos.

Proſerpine refuſe de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il eſt.] C'eſt un trait de l'ancienne ſatyre fort plaiſant, & d'autant plus

une magnanimité, & une ſuperiorité de genie qui demandoient d'être employées dans les plus grandes affaires, & dans une ville qui fût la maîtreſſe des autres. Non-ſeulement il ſe montra toujours très-deſintereſſé, en ne recevant jamais aucun ſalaire de ſes plaidoyers, mais il faiſoit encore connoître qu'il ne regardoit pas la gloire, qui lui revenoit de ces actions, comme une gloire dont il dût être content; toute ſon ambition étoit de ſe faire eſtimer par les armes, en combattant vaillamment contre les ennemis. Auſſi tout jeune encore il avoit l'eſtomach tout cicatriſé des bleſſures qu'il avoit reçuës dans les batailles. Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-ſept ans lorſqu'il fit ſa premiere campagne dans le tems qu'Annibal au plus fort de ſes ſuccès ravageoit & brûloit l'Italie. Dans les combats ſa coutume étoit de ne reculer jamais, d'avancer toujours, de frapper rudement, & de montrer toujours à l'ennemi un viſage terrible. De plus il uſoit toujours de menaces, & parloit d'un ton de voix effroyable, convaincu avec raiſon, & enſeignant aux autres, que ſouvent

Deſintereſſement de Caton.

Il fait ſa premiere campagne à l'âge de dix-ſept ans.

Coutume de Caton dans les combats.

plaiſant qu'il porte auſſi ſur Proſerpine, qui ne craint pas moins pour elle, que pour ſes ombres, ce caractere mordant de Caton.

Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-ſept ans lorſqu'il fit ſa premiere campagne dans le tems, &c.] Comme Annibal fut quelques années en Italie, cette époque n'eſt pas encore aſſez fixée. Si on met le fort des ſuccès d'Annibal dans l'année du gain de la bataille de Cannes, qui fut la derniere année de l'Olymp. 140. l'année de la naiſſance de Caton ſe trouvera la derniere année de l'Olympiade CXXXVI. 231. ans avant notre Seigneur. Et cela s'accorde avec l'année que Ciceron a marquée.

ces

ces ſortes de choſes étonnent plus l'ennemi, que l'épée qu'on lui preſente.

Dans ſes marches il alloit toujours à pied, portant ſes armes, & ſuivi d'un ſeul eſclave, qui portoit ſes proviſions. Et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de ſe mettre en colere, ou de ſe fâcher contre cet eſclave, quelque choſe qu'il lui ſervît pour ſes repas, mais que ſouvent, quand il avoit du loiſir, après avoir fait ſes fonctions de ſoldat, il le ſoulageoit & lui aidoit lui-même à préparer ſon ſouper. A l'armée il ne buvoit jamais que de l'eau, excepté quelquefois que brûlé d'une ſoif ardente il demandoit un peu de vinaigre, ou que, ſe ſentant affoibli par le travail ou la laſſitude, il prenoit de quelque petit vin.

Il alloit toujours à pied, chargé de ſes armes.

Près de ſa maiſon de campagne étoit la petite metairie, qui avoit été à Manius Curius, qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.

Manius Curius, ſa petite metairie.

Excepté quelquefois que brûlé d'une ſoif ardente il demandoit un peu de vinaigre.] Car le vinaigre eſt rafraîchiſſant, ὄξος ψυκτικὸ, dit Hippocrate, c'eſt pourquoi on en donnoit aux moiſſonneurs & à ceux qui travailloient aux champs. Booz dit à Ruth, *quando hora veſcendi fuerit, veni huc & comede panem & intinge buccellam tuam in aceto.* Ruth. 2. 14.

A Manius Curius qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.] A Manius Curius Dentatus qui triompha deux fois dans ſon premier Conſulat, l'an de Rome 463. premierement des Samnites, & enſuite des Sabins. Et huit ans après dans ſon troiſiéme Conſulat, il triompha de Pyrrus, quarante-deux ans avant la naiſſance de Caton. Il triompha encore des Lucaniens, mais ce ne fut qu'un petit triomphe appellé *ovation*. Dans le texte les Copiſtes ont mal écrit *Marcius*, au lieu de *Manius*. On trouve ſouvent de ces fautes ſur les noms, il ſuffit de les corriger, il n'eſt pas neceſſaire d'en avertir.

Sages réflexions de Caton sur la petite metairie de Manius Curius.

Caton alloit souvent s'y promener, & considerant la petiteſſe de cette terre, & la pauvreté & la ſimplicité de la maiſon, il penſoit en lui-même quel homme devoit être ce perſonnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, & ayant vaincu les Nations les plus belliqueuſes, & chaſſé Pyrrus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une ſi chetive maiſon. C'eſt-là, diſoit-il en lui-même, que les Ambaſſadeurs des Samnites l'ayant trouvé aſſis auprès de ſon foyer, où il faiſoit cuire des raves, & lui ayant offert une prodigieuſe quantité d'or, reçurent de lui cette réponſe, *que l'or n'étoit point neceſſaire à celui qui ſçavoit ſe contenter d'un tel dîner, & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le poſſeder lui-même.*

Une chetive maiſon releve bien la gloire d'un grand maître dans l'eſprit des gens ſenſez.

Réponſe de Manius Curius aux Ambaſſadeurs des Samnites.

Ce que fait un grand exemple.

Plein de ces penſées il s'en retournoit chez lui, & faiſant de nouveau la revûë de ſa maiſon, de ſes champs, de ſes eſclaves, & de toute ſa dépenſe, il augmentoit ſon travail des mains, & retranchoit toute vaine ſuperfluité.

Premieres campagnes de Caton.

Lorſque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faiſoit la guerre ſous lui. Heureuſement il ſe trouva logé chez un

Lorſque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faiſoit la guerre ſous lui.] Fabius Maximus prit Tarente dans ſon cinquiéme Conſulat, l'an de Rome 544. la derniere année de l'Olymp. 142. Caton avoit alors vingt-trois ans; mais il avoit déja fait ſa premiere campagne cinq ans auparavant, ſous le même Fabius qui étoit Conſul pour la quatriéme fois.

Pythagoricien, nommé Nearque. Là il ſouhaita de l'entendre diſcourir de ſa Philoſophie, & ayant entendu de lui les mêmes réflexions que fait Platon, que la volupté eſt le plus grand appas du mal, & que le plus grand fléau, & la premiere calamité de l'ame, c'eſt le corps, dont elle ne peut ſe délier & ſe purger dans ce monde que par les raiſonnemens par leſquels elle ſe détache & s'éloigne de toutes les paſſions & affections corporelles, il fut ſi charmé de ces beaux diſcours qu'il en aima davantage la frugalité & la temperance. Cependant on dit qu'il ne s'attacha que fort tard aux lettres Grecques, & qu'il étoit déja avancé en âge quand il commença à lire les livres Grecs, parmi leſquels il profita un peu de Thucydide, & beaucoup davantage de Demoſthene, pour former ſon ſtyle & pour ſe rendre éloquent. Au moins on voit que ſes écrits ſont ſuffiſamment ornez & enrichis de maximes & d'hiſtoires empruntées de ces livres, & parmi ſes moralitez & ſes ſentences on en trouve un grand nombre, qui ſont tirées & traduites mot à mot de ces originaux.

Doctrine de Pythagore ſur la volupté, la même que celle de Platon.

Il ne s'attacha que tard aux lettres Grecques.

Caton forma ſon ſtyle ſur celui de Demoſthene.

Il y avoit en ce tems-là un homme des plus nobles & des plus puiſſans de Rome, qui, par ſon grand ſens & par ſon bon eſprit, étoit très-capable de démêler & de connoître une vertu naiſſante, & qui par ſa bonté, par ſa genéroſité & par ſa douceur, étoit très-propre à la nourrir & à la pouſſer; c'étoit Valerius Flaccus. Ce perſonnage avoit des terres contiguës à la petite metairie

Il faut de la capacité pour connoître le merite, & de la bonté & de la genéroſité pour le nourrir & le pouſſer.

Valerius Flaccus, voiſin de Caton, ſon grand ſens & ſa genéroſité.

de Caton. Là il entendoit ſouvent parler ſes eſclaves de la maniere de vivre de ſon voiſin, & du travail qu'il faiſoit aux champs; on lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les cauſes de ceux qui s'adreſſoient à lui; que de-là il revenoit dans ſon champ, où jettant une méchante tunique ſur ſes épaules, ſi c'étoit en Hyver, & nud, ſi c'étoit en Eté, il travailloit avec ſes domeſtiques, & après le travail, aſſis avec eux à table, il mangeoit du même pain & buvoit du même vin. On lui rapportoit encore beaucoup d'autres marques de ſa douceur & de ſa moderation, on lui rediſoit même pluſieurs de ſes diſcours, qui étoient autant de ſentences pleines de force & de ſens.

Maniere de vivre de Caton.

Valerius, ravi de ces rapports, l'envoya prier à dîner. Depuis ce moment, l'ayant hanté plus familierement, il reconnut en lui des mœurs ſi douces, & tant d'honnêteté, de politeſſe & d'eſprit, qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente, qui meritoit d'être cultivée & tranſplantée dans un meilleur terroir. Il lui conſeilla donc & lui perſuada d'aller à Rome s'entremettre des affaires publiques.

Caton va s'établir à Rome, à la perſuaſion de Valerius Flaccus.

Il n'y fut pas long-tems ſans ſe faire des amis & des admirateurs par ſes plaidoyers. Et Valerius augmentant par ſon credit la conſideration qu'on avoit déja pour lui, & le pouſſant aux charges & aux honneurs, il fut premierement Tribun de ſoldats, enſuite Queſteur, & ayant acquis beau-

Il eſt pouſſé aux charges par le même Valerius.

coup de réputation & d'autorité dans ſes charges, il fut concurrent de Valerius même dans les plus grandes dignitez, car on le nomma Conſul avec lui, & après cela Cenſeur.

Il eſt nommé Conſul avec lui, l'an de Rome 558. Il avoit quarante ans.

D'abord parmi les plus anciens Senateurs il choiſit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. De tous les Romains c'étoit celui qui avoit le plus de grandeur, de gloire & de puiſſance, mais ce que Caton eſtimoit & admiroit le plus, c'étoit ſes mœurs & ſa maniere de vivre, qu'il regarda comme les plus grands modeles ſur leſquels il pût ſe former. Auſſi ne balança-t-il pas un moment à ſe broüiller avec le grand Scipion, qui alors tout jeune encore s'oppoſoit le plus à l'aggrandiſſement de Fabius, comme de celui qui le traverſoit le plus, & qui portoit le plus d'envie à ſa gloire. Car ayant été envoyé Queſteur ſous lui à la guerre d'Afrique, comme il vit que ce Genéral continuoit de vivre à l'armée avec ſa magnificence ordinaire, & qu'il donnoit de l'argent à ſes troupes ſans aucun menagement, il lui parla avec liberté & avec franchiſe, lui diſant, *que cette grande dépenſe n'étoit pas ce qui faiſoit le plus grand tort à la Republique, mais que ce qui lui faiſoit un tort irréparable, c'eſt que par-là il corrompoit l'ancienne ſimplicité des ſoldats en les accoutumant à employer en luxe & en voluptez le ſuperflu d'une paye qui ne devoit être que ſuffiſante pour leurs beſoins*; mais Scipion lui répondit, *qu'il n'avoit pas beſoin d'un Queſteur ſi exact, qu'il vouloit faire la guerre à pleines*

Caton s'attache à Q. Fabius Maximus, & le prend pour modele.

Il ſe broüille avec Scipion l'Afriquain.

Voyez la vie de Fabius, tom. II. pag. 354.

Caton Queſteur du grand Scipion à la guerre d'Afrique.

Remontrance que Caton Queſteur fait à Scipion ſon Genéral.

Réponſe de Scipion à la remontrance de Caton.

voiles, & qu'il devoit rendre compte à la République, non des ſommes qu'il auroit dépenſées, mais des exploits qu'il auroit executez.

Cette réponſe ouïe, Caton le quitta dès la Sicile, & s'en retourna à Rome, & criant dans le Senat avec Fabius, que *Scipion faiſoit des dépenſes immenſes & inutiles, & qu'il paſſoit puerilement les jours dans les théatres & dans les lieux d'exercice, comme s'il n'étoit point envoyé pour faire la guerre, mais pour celébrer des jeux*, il fit tant qu'on envoya à Scipion des Tribuns pour s'informer du fait, & pour le ramener à Rome, ſi ces accuſations ſe trouvoient veritables.

Les Romains envoyent des Commiſſaires à l'armée pour s'informer de la conduite de Scipion.

Ces Tribuns étant arrivez à l'armée, Scipion leur remontra, *que la victoire dépendoit des grands préparatifs, & de l'appareil qu'il faiſoit pour cette guerre*, & il leur fit voir *que veritablement pendant qu'il avoit du loiſir il vivoit agréablement avec ſes amis, mais que ſa dépenſe n'empêchoit pas qu'il ne fût très-ſevere & très-exact dans tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important pour la diſcipline.* Les Commiſſaires furent contens de cette juſtification, & il continua ſa route vers l'Afrique.

Comment Scipion ſe juſtifie auprès d'eux.

Ces Commiſſaires ſatisfaits lui laiſſent continuer ſa route.

Pour revenir à Caton, la réputation & l'autorité qu'il acqueroit par ſon éloquence, augmentoient de jour en jour, & on l'appelloit communement le Demoſthene Romain; mais ce qu'on eſtimoit & qu'on vantoit encore plus en lui, c'étoit ſa maniere de vivre. Dans la carriere de l'éloquence il avoit une infinité de rivaux, tous

Caton appellé le Demoſthene Romain.

les jeunes gens de Rome aſpirant à la gloire de bien parler, & tâchant de ſe ſurpaſſer les uns les autres, au lieu qu'il en avoit très-peu dans le reſte. Car de trouver des gens qui, comme lui, puſſent labourer leurs terres de leurs propres mains, ſelon l'ancien uſage de leurs peres, qui ſe contentaſſent d'un dîner préparé ſans feu, & d'un ſouper ſobre & frugal, qui s'accommodaſſent d'un habit très-ſimple, & d'une pauvre petite maiſon, & qui fiſſent plus de cas de pouvoir ſe paſſer des choſes ſuperfluës, que de les poſſeder, cela étoit très-rare. La République ne conſervoit plus la pureté & la ſeverité de ſon ancienne diſcipline à cauſe de ſon immenſe grandeur, & étoit forcée par la quantité d'affaires differentes qu'elle avoit à regler, & par ce nombre infini de peuples, qui étoient ſoumis à ſon vaſte Empire, de recevoir dans ſon ſein un mêlange confus de toutes ſortes de mœurs & de modeles infinis de toutes ſortes de vies. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon & de juſtice que l'on admiroit Caton, lorſque l'on voyoit tous les autres Citoyens effrayez des moindres travaux, & amollis par les voluptez, & Caton ſeul invincible aux uns & aux autres, non-ſeulement dans ſa jeuneſſe, & au plus fort de ſon ambition, mais dans ſa vieil-

Toute la jeuneſſe Romaine aſpiroit à la gloire de bien parler.

La grandeur des Etats nuiſible aux mœurs & à la pureté & ſeverité de la diſcipline.

Caton invincible aux travaux & aux voluptez dans ſa jeuneſſe & dans ſa vieilleſſe.

La République ne conſervoit plus la pureté & la ſeverité de ſon ancienne diſcipline, à cauſe de ſon immenſe grandeur.] C'eſt une verité que l'experience de tous les ſiécles a confirmée. Les mœurs & la pureté de la diſcipline s'affoibliſſent dans un Etat, à meſure qu'il devient plus grand. Les raiſons en ſont ſenſibles.

leſſe, lorſque ſes années avoient blanchi ſes cheveux, & après ſon Conſulat & ſon triomphe, comme un genéreux athlete, qui, après avoir été couronné, ne laiſſe pas de continuer ſa regle & ſes exercices ordinaires, & y perſevere juſqu'à la mort.

Sa dépenſe très-modique pour ſes robes, pour ſa table, pour ſes maiſons.

Il écrit lui-même qu'il ne porta jamais de robe qui eût coûté plus de cent drachmes; que lors même qu'il commandoit les armées, ou qu'il étoit Conſul, il buvoit du même vin que ſes eſclaves; que pour ſon dîner il ne faiſoit jamais acheter de la viande au marché que pour trente ſeſterces, & cela pour l'amour de ſa ville, afin que ſon corps fortifié par cette vie ſimple & frugale, fût plus propre à ſoutenir les fatigues de la guerre.

Trois livres quinze ſols.

La vie ſimple & frugale fortifie le corps.

Economie de Caton.

Il ajoute qu'ayant herité d'un de ſes amis une tapiſſerie de Babylone à perſonnages, il la fit vendre le jour même; que de toutes les maiſons qu'il avoit aux champs il n'y en avoit pas une qui fût blanchie & crépie; que jamais il n'avoit acheté d'eſclaves au-deſſus de quinze cens drachmes, ne cherchant point des eſclaves beaux, bien-faits, délicats, mais des eſclaves robuſtes &

Sept cens cinquante livres.

Qu'ayant herité d'un de ſes amis une tapiſſerie de Babylone à perſonnages.] Le Grec dit, ἐπίβλημα ἧς ποικίλων Βαβυλώνιον. Ce mot ἐπίβλημα peut ſignifier *une robe, une couverture de lit, une courte-pointe & une tapiſſerie.* Je l'ai pris dans le dernier ſens, à cauſe d'un paſſage du IIIe. ch. d'Iſaïe, où on lit ἐπίβληματα τὰ κατὰ τὴν οἰκίαν, ce qui ne ſe peut entendre, à mon avis, que des tapiſſeries, ou des tapis dont les Perſes couvroient les parquets des chambres.

propres

propres au travail, dont il avoit beſoin pour mener ſes bœufs, & pour panſer ſes chevaux de labourage, & que quand ces mêmes eſclaves étoient devenu vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre pour ne pas nourrir des gens inutiles; en un mot qu'il eſtimoit que rien de ſuperflu n'étoit jamais à bon marché, & que tout ce dont on pouvoit ſe paſſer, ne coutât-il qu'une obole, étoit toujours trop cher, & qu'il valoit beaucoup mieux avoir des terres où il y a beaucoup à ſemer & à faire des nourritures, que des terres où il y a beaucoup à arroſer & à balayer.

Le ſuperflu eſt toujours cher.

Vingt deniers.

Terres où il y a beaucoup à ſemer & à faire des nourritures, preferables à celles où il y a beaucoup à arroſer & à balayer.

Les uns interprétoient cela à meſquinerie & à avarice, les autres ſoutenoient que pour corriger & reprimer par ſon exemple, le luxe & la ſuperfluité de ſes Citoyens, il ſe reſſerroit lui-même dans des bornes plus étroites. Pour moi je trouve que de ſe ſervir de ſes eſclaves comme de bêtes de ſomme, & après qu'on s'en eſt ſervi, de les chaſſer, ou de les vendre dans leur vieilleſſe, c'eſt la marque d'un méchant naturel, & d'une ame baſſe & ſordide, qui croit que l'homme n'a

Beau jugement de Plutarque.

Et que quand ces mêmes eſclaves étoient devenu vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre, &c.] C'eſt ce que Caton dit en propres termes, il veut que le pere de famille vende tout ce qui eſt vieux & inutile. *Vendat boves vetulos, armenta delicula, oves deliculas, lanam, pelles, ploſtrum vetus, ferramenta vetera, ſervum ſenem, ſervum morboſum, & ſi quid aliud ſuperſit, vendat. Patrem familias vendacem, non emacem eſſe oportet.* Et il a raiſon en tout, hors ſur les eſclaves.

Pour moi je trouve que de ſe ſervir de ſes eſclaves comme de bêtes de ſomme, & après qu'on s'en eſt ſervi, de les chaſſer.] Ce ſentiment fait honneur à Plutarque; cela

de liaiſon avec l'homme que pour ſes beſoins & pour ſa ſeule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étenduë que la juſtice, car nous ſommes nez pour obſerver la loy & l'équité avec les hommes; mais pour la bonté & la reconnoiſſance, nous les étendons très-ſouvent juſqu'aux animaux, car elles procedent d'une riche ſource de douceur & d'humanité, qui eſt naturellement dans l'homme.

La bonté plus étenduë que la juſtice, car elle s'etend même ſur les animaux.

Chevaux & chiens quand ils ſont devenu vieux & inutiles, doivent être nourris par leurs maîtres qui ont de l'humanité.

En effet de nourrir des chevaux après qu'ils ſont rompus de travail, & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils ſont jeunes & qu'ils peuvent ſervir, mais quand ils ſont vieux & inutiles, cela convient à l'homme, qui a les qualitez de l'homme, l'humanité & la bonté. Auſſi les Atheniens après avoir achevé le Temple appellé HECATONPEDON, renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & les envoyerent dans les pâturages comme des animaux conſacrez; & l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même ſe preſenter au travail, ſe mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes

Humanité des Atheniens pour les bêtes de ſomme qui avoient ſervi à la conſtruction d'un Temple.

étoit même plus injuſte alors qu'il ne l'eſt aujourd'hui, car les eſclaves n'aqueroient rien pour eux, au lieu que parmi nous ils gagnent & peuvent épargner pour s'entretenir dans leur vieilleſſe.

Mais pour la bonté & la reconnoiſſance, nous les étendons très-ſouvent juſqu'aux animaux.] Cela eſt certain, & les Philoſophes ont démontré que le propre de l'homme de bien eſt de vouloir du bien, non-ſeulement à tous les hommes, mais aux animaux, & ils ont pouſſé cela juſqu'aux plantes, & aux choſes même les plus inanimées. On peut voir Simplicius ſur le XXXIVe. art. du Manuel d'Epictete, vol. 1. p. 178. de mon édition.

à la citadelle, & marcher devant elles comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnerent par un décret qu'elle ſeroit nourrie juſqu'à ſa mort aux dépens du public. On voit encore près du tombeau de Cimon, la ſepulture des cavales avec leſquelles il avoit été trois fois vainqueur dans les jeux Olympiques. Une infinité d'autres ont fait enterrer avec ſoin les chiens, qu'ils avoient nourris, & qui avoient été comme leurs amis familiers. On ſçait l'hiſtoire de l'ancien Xanthippe, pere de Pericles. Lorſque les Atheniens dans la guerre des Perſes furent obligez de quitter leur ville pour ſe retirer à Salamine, Xanthippe s'embarqua comme les autres; ſon chien ne pouvant ſupporter d'être abandonné de ſon maître ſe jetta à la mer, le ſuivit toujours en nageant près de ſon vaiſſeau, & en arrivant à Salamine il expira ſur le rivage; ſon maître le fit enterrer ſur ce même endroit de la côte, où l'on montre encore ſon tombeau, qui de-là eſt appellé *Cynoſſema*. Car nous ne devons pas nous ſervir des choſes qui ont une ame, comme nous nous ſervons des ſouliers & autres uſtenciles, que nous jettons lorſqu'ils ſont rompus ou uſez par le ſervice qu'ils nous ont rendu, & ne fût-ce pour autre choſe que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une eſpece d'apprentiſſage, en nous accoutumant par ces petites choſes à être doux & humains. Je ſçai bien que pour

Cimon voulut que des cavales qui lui avoient ſervi à remporter les prix des jeux Olympiques, fuſſent enterrées près de lui.

Xanthippe fait enterrer avec grand ſoin ſon chien qui l'avoit ſuivi à la nage à Salamine.

La ſepulture du chien.

Pour apprendre à être humain & à aimer les hommes, il faut s'accoutumer à aimer les bêtes.

Je ſçai bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf

Plutarque pouſſe trop loin ici l'humanité.

Beau ſentiment de Plutarque.

rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres; à plus forte raiſon ne pourrois-je jamais me reſoudre à renvoyer un vieux domeſtique, en le chaſſant de ma maiſon comme de ſa patrie, & en l'éloignant du lieu où il ſeroit accoutumé, & de ſa maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer en le vendant, vû même qu'il ſeroit auſſi inutile à celui qui l'acheteroit, qu'à moi qui l'aurois vendu.

Epargne remarquable de Caton.

Cependant Caton, comme ſe glorifiant de pareilles choſes, dit lui-même qu'il laiſſa en Eſpagne le cheval dont il s'étoit ſervi pendant qu'il y commandoit, afin de ne pas mettre ſur les comptes de la République l'argent qu'il en auroit coûté pour le paſſer en Italie. Mais quant à ces choſes, s'il faut les imputer à magnanimité ou à baſſeſſe

qui auroit vieilli en labourant mes terres.] Plutarque pouſſoit en cela un peu trop loin l'humanité, & c'étoit un trop grand attachement à la Philoſophie Pythagoricienne. Pourquoi ne pas ſe défaire d'un bœuf qui a ſervi & qui eſt devenu vieux? N'y avoit-il pas des boucheries, & ne falloit-il pas ſe nourrir? Aujourd'hui que nous avons des regles d'humanité & de juſtice plus sûres que celles de ces Philoſophes, nous nous contentons de bien nourrir le bœuf qui travaille, & de ne pas le ſurcharger; mais nous le vendons quand il eſt vieux, parcequ'il faut qu'il ſerve à d'autres uſages. Ce que Plutarque ajoute des domeſtiques eſt parfaitement beau.

Vû même qu'il ſeroit auſſi inutile à celui qui l'acheteroit.] Plutarque joint ici à la raiſon d'humanité une raiſon de juſtice. Il ne veut pas que nous embâtions un autre d'un eſclave inutile, & que nous connoiſſons nous-mêmes inutile, puiſque nous ne pouvons nous en ſervir. Mais celui qui l'achete ne le voit-il pas tel qu'il eſt? Il a ſes vûës. N'importe, ce ſentiment de Plutarque eſt très-beau & très-loüable, & il vaut mieux pecher de ce côté-là.

S'il faut les imputer à magna-

d'ame, c'eſt au Lecteur à ſe ſervir de ſa raiſon pour le décider. Du reſte il eſt conſtant que c'étoit un homme très-admirable par ſon abſtinence, qui alloit au-de-là de tout ce qu'on peut imaginer.

Moderation de Caton pendant qu'il commandoit l'armée.

Pendant qu'il commandoit l'armée il ne prit jamais du public plus de trois minots Attiques de froment par mois pour lui & pour toute ſa maiſon, & il prit toujours un peu moins de trois demi-minots d'orge par jour pour ſes chevaux & bêtes de voiture. Ayant eu le gouvernement de la Sardaigne, au lieu que tous les autres Preteurs, qui l'avoient eu avant lui, ruinoient le païs à ſe faire fournir des pavillons, des lits, des habits, & les fouloient encore par une ſuite nombreuſe de domeſtiques, & par une foule d'amis, & par des dépenſes exceſſives en jeux, en feſtins & autres telles ſomptuoſitez, lui au-contraire il ne ſe fit remarquer que par une ſimplicité incroyable & inouïe dans toute ſa dépenſe. Car il ne prit pas un ſeul denier du public, & quand il alloit viſiter les villes de ſon Gouvernement il marchoit à pied ſans aucune voiture, ſuivi ſeulement d'un Officier public, qui lui portoit une robe & un vaſe pour

Le minot contenoit cent huit livres peſant.

Ce que les Preteurs exigeoient des païs où ils commandoient.

Simplicité incroyable de Caton.

nimité, ou à baſſeſſe d'ame, c'eſt au Lecteur à ſe ſervir de ſa raiſon pour le décider.] Plutarque ne veut pas le décider lui-même; car par ſes principes ſa déciſion n'auroit pas été favorable à Caton; mais pour bien juger de ces maximes de Caton, il en faut juger ſur les regles de la Philoſophie Stoïcienne qu'il ſuivoit. Selon ces regles on ne trouvera nulle baſſeſſe d'ame dans toute cette conduite; mais je doute qu'on y puiſſe trouver de la magnanimité, ou ce ſera une magnanimité bien alambiquée.

faire les libations à ſes ſacrifices. Mais ſi dans ces ſortes de choſes il ſe montroit modeſte, ſimple, & commode à ceux qui lui étoient ſoumis, en revanche il leur faiſoit ſentir ſa gravité & ſa ſeverité dans tout le reſte, car il étoit inexorable dans tout ce qui regardoit la juſtice, & d'une fermeté inébranlable, & d'une rigueur inflexible, lorſqu'il s'agiſſoit de l'execution des ordres qu'il avoit donnez. De ſorte que jamais la puiſſance Romaine n'avoit paru à ces peuples, ni ſi terrible, ni ſi aimable.

Sa gravité, ſa ſeverité, & ſon inflexibilité.

Puiſſance Romaine rendue terrible & aimable en même-tems.

Ce même caractere, je veux dire ce mêlange de qualitez contraires, qui paroît dans ſa conduite & dans ſes mœurs, on le trouve dans ſon ſtile, qui eſt tout enſemble gracieux & fort, doux & vehement, railleur & auſtere, ſentencieux & pourtant ſimple & familier, comme celui qu'on employe dans les converſations & les diſputes. Et comme Platon dit de Socrate, *que par le dehors il paroiſſoit aux paſſans un homme groſſier, un ſatyre, & un débauché, mais qu'en dedans il étoit plein de vertu, & qu'il en ſortoit des diſcours graves*

Jugement de Plutarque ſur le ſtile de Caton.

C'eſt dans le banquet où il introduit Alcibiade qui parle lui-même.

Ce que Socrate paroiſſoit dans ſon exterieur, & ce qu'il étoit dans l'interieur.

De ſorte que jamais la puiſſance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni ſi terrible, ni ſi aimable.] Voilà deux effets qui paroiſſent bien contraires; cependant il eſt impoſſible qu'ils ne ſe trouvent enſemble quand ceux qui commandent joignent à l'exacte juſtice, la douceur, la moderation & la ſimplicité.

Mais qu'en dedans il étoit plein de vertu.] J'ai traduit ce paſſage ſur les endroits même du banquet de Platon d'où il eſt tiré. On peut les voir, tom. 3. p. 216. & 221. Je ſoupçonne qu'il manque quelque choſe au texte de Plutarque, car ce mot ἀπουδῆς καὶ πραγμάτων μεστὸν εἶναι, me paroît bien petit au prix de ce qu'Alcibiade dit lui-même dans l'original.

& tout divins, qui remuoient l'ame, & qui arrachoient des larmes à ceux qui les écoutoient, on peut dire la même choſe de Caton. De ſorte que je ne puis comprendre ce qu'ont penſé ceux qui ont comparé ſon ſtile à celui de Lyſias. Mais quant à cela nous le laiſſerons décider à ceux à qui il appartient mieux de ſentir & de diſcerner le ſtile des Romains, & d'en porter leur jugement. Pour nous, perſuadez que les mœurs des hommes paroiſſent beaucoup plus dans leurs diſcours que dans les traits de leur viſage, où la plûpart les cherchent pourtant, nous rapporterons de lui quelques-uns de ſes mots que l'on a recueillis.

Plutarque ne veut pas décider du ſtile des Auteurs Latins.

Les mœurs des hommes paroiſſent mieux dans leurs diſcours que dans les traits de leur viſage.

Un jour donc que le peuple vouloit à toute force & hors de ſaiſon, que l'on fît une diſtribution de bled à tous les Citoyens, pour l'en détourner il commença ainſi ſon diſcours, *il eſt bien difficile, mes Citoyens, de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles.* Une autre fois blâmant l'exceſſive dépenſe que l'on faiſoit à Rome pour la table, il dit *qu'il étoit bien difficile de ſauver une ville dans laquelle un poiſſon ſe vendoit plus cher qu'un bœuf.* Dans une autre rencontre il dit, *que les Romains reſſembloient aux moutons, car comme un mouton ne fait rien de lui-même, & n'obéit point ſeul au Berger, mais fait*

Bons mots de Caton.

Ville où regne le luxe, très-difficile à ſauver.

Les Romains comparez aux moutons.

Mais quant à cela nous le laiſſerons décider à ceux à qui il appartient mieux de ſentir & de diſcerner le ſtile des Romains.] Plutarque ne ſçavoit pas parfaitement le Latin, mais il en ſçavoit aſſez pour lire les Auteurs dans cette langue, & il avoit lû non-ſeulement ceux que nous avons, mais auſſi pluſieurs que nous n'avons pas; cependant il ne veut pas ſe mêler de juger de leur ſtile. Voilà une modeſtie bienloüable & peu imitée de notre tems.

tout par compagnie, & ſuit les autres moutons, il en eſt de même de vous, Romains, il y a tels Conſeillers, dont vous ne daigneriez pas ſuivre les avis ſi vous les conſultiez chacun en particulier, & qui vous menent pourtant comme ils veulent quand vous êtes tous enſemble. Vous les ſuivez les uns à l'exemple des autres, comme veritables moutons.

Dans un autre diſcours qu'il fit contre l'autorité que les femmes prenoient ſur leurs maris, *tous les hommes*, dit-il, *gouvernent les femmes, nous gouvernons tous les hommes, & nos femmes nous gouvernent.* Mais pour ce mot il peut avoir été pris des apophthegmes de Themiſtocle, qui comme ſon fils lui faiſoit ordonner pluſieurs choſes par ſa mere : *Ma femme,* lui dit-il, *les Atheniens gouvernent tous les Grecs; je gouverne les Atheniens; tu me gouvernes, & tu es gouvernée par ton fils. Qu'il uſe donc avec plus de moderation de ſa puiſſance, qui, tout fou qu'il eſt, le rend maître des Grecs.*

Mot de Themiſtocle à ſa femme.

Une autre fois il dit, *que le peuple Romain mettoit le prix, non-ſeulement aux diverſes ſortes de pourpre, mais encore aux études & aux arts.* Car, ajouta-t-il, *comme les Teinturiers employent la pourpre, qui eſt la plus recherchée & qui plaît le plus, de même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous loüez.*

Le peuple met toujours le prix aux études & aux arts.

En les exhortant à la vertu, il leur dit, *ſi c'eſt par*

De même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous loüez.] Abus aſſez ordinaire dans tous les Etats; on n'apprend & l'on ne recherche que ce qui y eſt eſtimé & approuvé, parce qu'il n'y a que cela qui mene à

par la vertu & par la ſageſſe que vous êtes devenu grands, ne changez point pour devenir pires que vous n'êtes; mais ſi c'eſt par l'intemperance & par le vice, changez pour devenir meilleurs, car vous êtes devenus aſſez grands par ces méchantes voyes.

Il faut quitter les mechantes voyes, quoiqu'elles ayent ſervi à notre agrandiſſement.

Sur ceux de parmi le peuple, qui briguoient les charges, il diſoit, que *c'étoient des gens, qui ne ſçachant pas le chemin, de peur de s'égarer, cherchoient des Huiſſiers & des Maſſiers qui marchaſſent devant eux pour les conduire.*

Mot de Caton ſur les ignorans qui briguoient les charges.

Il reprenoit ſes Citoyens de ce qu'ils éliſoient ſouvent les mêmes perſonnes pour les élever aux premieres dignitez, & il leur diſoit, *vous paroiſſez ou n'eſtimer pas beaucoup vos charges, ou ne trouver pas beaucoup de gens dignes de les remplir.*

Quelle marque c'eſt de donner ſouvent les mêmes dignitez aux mêmes perſonnes.

Sur un de ſes ennemis qui menoit une vie très-honteuſe & très-infâme, *ſa mere*, dit-il, *prend pour une malédiction, & non pour une priere, quand quelqu'un ſouhaite que ce fils lui ſurvive.*

Mot très-amer de Caton contre un de ſes ennemis.

Un jour, en montrant un homme, qui avoit vendu quelques heritages, que ſon pere lui avoit laiſſez ſur la côte de la mer, il faiſoit ſemblant de

la fortune, & que tout le reſte ne fait que languir. Voilà d'où vient que les lettres & les ſciences ſont ſi abandonnées.

Il diſoit que c'étoient des gens, qui ne ſçachant pas le chemin.] Ce mot eſt excellent. Caton reprochoit par-là à ces gens qui aſpiroient aux dignitez, leur ignorance, qui faiſoit qu'ils auroient eu beſoin de ſe conduire par les avis de leurs Huiſſiers & de leurs Maſſiers.

Sa mere, dit-il, *prend pour une malédiction, & non pour une priere, &c.*] Il n'y a jamais eu de trait de ſatire plus piquant. La charité des meres pour leurs enfans eſt ſi grande, qu'il faut qu'un homme ſe ſoit rendu bien infâme, pour obliger ſa mere à regarder comme une malédiction, la

Plaiſanterie de Caton ſur un homme qui avoit vendu & mangé tout le bien qu'il avoit ſur la côte de la mer.

l'admirer & de le regarder comme un homme plus fort que la mer même; *car*, diſoit-il, *ce que la mer auroit eu de la peine à miner & à inonder, il l'a englouti tout d'un coup ſans la moindre peine.*

Eumènes alla à Rome, l'an de Rome 581. Caton avoit alors trente-neuf ans.

Le Roy Eumenes étant allé à Rome, le Senat le reçut avec toutes ſortes d'honneurs, & tous les Romains s'empreſſoient autour de lui, & lui faiſoient la cour à l'envi les uns des autres; mais on voyoit manifeſtement que Caton le mépriſoit, & cherchoit à l'éviter. Surquoi quelqu'un lui ayant dit, *pourquoi fuyez-vous ainſi Eumenes, c'eſt un ſi bon Prince, & ſi bon ami des Romains? Si bon Prince qu'il te plaira*, lui répond-il, *mais moi je ſçai qu'un Roy eſt toujours un animal mangeur de chair humaine; & de tous les Rois qu'on a le plus vantez, il n'y en a pas un ſeul qui puiſſe être comparé à un Epaminondas, à un Pericles, à un Themiſtocle, à un Manius Curius, ni même à un Amilcar, ſurnommé Barca.*

Averſion que Caton avoit pour les Rois.

Perſonnages que Caton préferoit aux Rois le plus vantez.

La cauſe que Caton donnoit de la haine que ſes ennemis avoient pour lui.

Il diſoit ordinairement *que ſes ennemis le haïſſoient, parce qu'il ſe levoit la nuit, non pour vaquer à ſes affaires, mais pour vaquer à celles de la République, & qu'il aimoit mieux en bien-faiſant n'en être pas*

Deux belles maximes de Caton.

priere qu'on fait qu'il lui ſurvive.

Mais moi je ſçai qu'un Roy eſt toujours un animal mangeur de chair humaine.] Ce trait eſt tiré de ce mot d'Homere dans le 1. l. de l'Iliade, δημοβόρος βασιλεὺς, *Roy mangeur de peuples.* Il n'eſt pas étonnant que ce mot eût fait impreſſion ſur l'eſprit de Caton Républicain, & homme ſi ſevere. Mais tous les Rois ne ſont pas tels; s'il y en a eu de cruels, d'injuſtes, & qui ont été plutôt Tyrans que Rois, il y en a eu qui ont été de veritables Rois, c'eſt-à-dire, qui ont gouverné avec humanité & avec juſtice, & qui ſe ſont montrez plutôt les peres, que les maîtres de leurs ſujets.

Et qu'il aimoit mieux en bien-faiſant n'en être pas recompenſé,

recompenſé, qu'en mal-faiſant n'en être pas puni. Que pour lui il pardonnoit aux autres leurs fautes, mais qu'il ne ſe pardonnoit jamais les ſiennes.

Un jour les Romains ayant nommé trois Ambaſſadeurs pour les envoyer au Roy de Bithynie, dont l'un avoit les pieds perdus de la goutte, l'autre avoit un grand vuide au crane pour avoir été trépané, & le troiſiéme paſſoit pour fou; Caton plaiſantant ſur ce beau choix, dit *que Rome envoyoit une ambaſſade qui n'avoit ni pieds, ni tête, ni ſens.*

Plaiſanterie de Caton ſur le choix que les Romains avoient fait de trois Ambaſſadeurs.

Le Grec dit, ni cœur, *les anciens plaçoient le ſens & l'eſprit dans le cœur.*

Dans l'affaire des bannis d'Achaïe, Scipion l'ayant ſollicité, à la priere de Polybe, de favoriſer la cauſe de ces bannis, quand l'affaire fut portée au Senat, il y eut de grandes conteſtations; les uns vouloient que ces bannis fuſſent renvoyez dans leur patrie, & rétablis dans leurs biens, &

Conteſtation dans le Senat ſur l'affaire des bannis d'Achaïe.

qu'en mal-faiſant n'en être pas puni.] C'eſt un grand ſentiment, & qui eſt tiré du fond de la Philoſophie. Ce n'eſt pas un grand malheur de n'être pas recompenſé dans cette vie du bien qu'on a fait; mais c'en eſt un de n'y être pas châtié & puni du mal qu'on y a commis; car on porte ſon iniquité dans l'autre vie, au lieu que le châtiment, qu'on a reçu en celle-ci, purge l'ame & la met pour l'ordinaire à couvert des peines qui ſont le juſte ſalaire du peché. C'eſt une verité que Platon a démontrée, & que la Religion enſeigne encore plus ſurement.

Dans l'affaire des bannis d'Achaïe.] Plutarque parle ici de ces mille Achéens qui ayant été accuſez d'avoir voulu livrer leur patrie au Roy Perſée, furent arrêtez, envoyez à Rome, & diſperſez dans toute l'Italie la premiere année de l'Olymp. CLIII. Ils furent là dix-ſept ans, après leſquels ceux qui ſe trouverent encore en vie, au nombre d'environ trois cens furent renvoyez dans leur patrie par un Arrêt du Senat, qui fut rendu ſur-tout en faveur de Polybe, la deuxiéme année de l'Olymp. CLVII. Polybe les appelle κατηγορημένους *les accuſez*, & ἀγαπεκλημένους *les évoquez en Italie*, & il étoit lui-même du nombre.

Avis de Caton. les autres s'y oppoſoient. Enfin Caton ſe levant pour opiner à ſon tour, dit : *Comme ſi nous n'avions rien à faire, nous nous amuſons ici à diſputer tout un jour ſur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour ſçavoir s'ils ſeront plutôt enterrez par nos foſſoyeurs que par ceux de leur païs.* L'arrêt du Senat fut que les bannis ſeroient renvoyez.

Quelques jours après Polybe ſollicitoit la permiſſion d'entrer encore au Senat pour demander que ces bannis fuſſent rétablis dans les honneurs & dignitez qu'ils avoient avant leur banniſſement, mais avant que de faire cette démarche il voulut preſſentir le ſentiment de Caton. Il va donc le trouver, & lui communique ſon deſſein. Caton ſe prenant à rire, lui dit : *Polybe, vous n'imitez pas la ſageſſe d'Ulyſſe ; vous voulez rentrer dans l'antre du*

Bon mot de Caton à Polybe.

Sur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour ſçavoir s'ils ſeront plutôt enterrez par nos foſſoyeurs, que par ceux de leur païs.] La plaiſanterie de ce mot de Caton ne ſeroit pas ſentie, ſi on ne ſçavoit que ces bannis étoient diſperſez dans l'Italie, & qu'il y avoit dix-ſept ans qu'ils y étoient. C'eſt pourquoi il étoit neceſſaire de l'expliquer.

Vous n'imitez pas la ſageſſe d'Ulyſſe, vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope.] Il n'y a point dans Plutarque de paſſage qui ait été plus défiguré par les Traducteurs. Amiot a traduit, *il me ſemble, Polybius, que tu fais comme Ulyſſe, qui étant une fois échappé de la caverne du géant Cyclops, y voulut retourner pour aller querir ſon chapeau & ſa ceinture qu'il y avoit oubliée.* Le Traducteur Latin a dit de même, *Polybium, ait ſicut Ulyſſem, iterum velle Cyclopis ſpeluncam, quod pileum illic & cinctum per oblivionem reliquiſſet, ſubire.* Il ne falloit que lire le IXe. liv. de l'Odyſſée, pour voir qu'Ulyſſe ne laiſſa point ſon chapeau & ſa ceinture dans l'antre du Cyclope, & qu'il ne penſa nullement à y rentrer pour les aller chercher, & que par conſéquent il falloit corriger dans le texte de Plutarque, οὐχ ὥσπερ ὁδυσεύς. *Vous ne faites pas comme Ulyſſe.* Le ſens ſeul deman-

Cyclope pour un chapeau & pour une ceinture que vous y avez oubliez.

Il disoit *que les foux servent plus à l'instruction des sages, que les sages à l'instruction des foux; car les sages fuyent l'exemple des foux, & les foux ne suivent pas l'exemple des sages.*

Les foux plus utiles aux sages, que les sages aux foux.

Il disoit encore que *des jeunes gens, il aimoit bien mieux ceux qui rougissoient, que ceux qui pâlissoient. Et qu'à la guerre il ne vouloit point d'un soldat, qui en marchant remuoit les mains, & en combattant remuoit les pieds, & qui ronfloit plus haut dans son lit, qu'il ne crioit dans les batailles.* Pour se moquer d'un homme qui étoit d'une grosseur exorbitante, *à quoi*, dit-il, *peut être utile à sa patrie un corps qui n'est que ventre?*

Rougeur, bonne marque.

Plaisante peinture d'un méchant soldat.

Caton n'avoit pas grande opinion d'un homme extrêmement gros.

Un homme décrié par ses voluptez cherchoit à faire liaison avec lui, mais il le refusa toujours, disant qu'*il ne pourroit vivre avec un homme qui avoit plus de sentiment dans le palais, que dans le cœur.*

Le voluptueux a plus de sentiment dans le palais que dans le cœur.

Il disoit que *l'ame d'un amant vit dans un corps étranger; &* que *dans sa vie il n'y avoit que trois choses dont il se repentoit; la premiere, d'avoir confié un secret à sa femme; la seconde, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit aller par terre; & la troisiéme, d'avoir passé un jour sans rien faire.* A un vieillard fort corrompu, il lui dit, *mon ami, la vieillesse a assez d'autres laideurs, n'y ajoute point encore la laideur du vice.*

Trois choses dont Caton se repentoit.

La vieillesse assez laide sans y ajouter les laideurs du vice.

de cette restitution; Caton ne veut & ne doit pas dire à Polybe qu'il a fait ce qu'a fait un homme sage, mais qu'il fait ce qu'un homme sage n'a pas fait. Comme Polybe étoit lui-même du nombre de ces bannis, ce mot est excellent, & d'une grande justesse.

Un Tribun du peuple, qui étoit ſoupçonné de s'être ſervi de poiſon, propoſoit une loy injuſte qu'il s'efforçoit de faire paſſer; Caton lui dit, *mon enfant, je ne ſçai lequel eſt le plus dangereux, ou de boire ce que tu prépares, ou d'autoriſer ce que tu écris.*

Bon mot de Caton à un Tribun ſoupçonné de s'être ſervi de poiſon.

Accablé d'injures par un homme fort débauché, & qui vivoit dans un fort grand deſordre, il lui répondit: *Le combat eſt trop inégal entre toi & moi; tu entends volontiers des ſottiſes & des infamies, & tu en dis avec plaiſir, & moi, ni je ne ſuis accoutumé à en entendre, ni je ne prends plaiſir à en dire.*

Combat toujours très inégal entre un debauché & un homme ſage.

Voilà quelles étoient ſes réponſes qu'on nous a conſervées, & qui nous marquent ſuffiſamment ſes mœurs.

Nommé Conſul & envoyé dans l'Eſpagne Citerieure. L'Eſpagne Tarraconoiſe.

Ayant été nommé Conſul avec ſon ami Valerius Flaccus, la Province de l'Eſpagne, que les Romains appellent Citerieure, lui échut par le ſort. Là, comme il domptoit une partie de ces Nations par la force, & qu'il gagnoit les autres par la douceur, tout d'un coup il ſe trouva environné d'une armée de Barbares, & en grand danger d'être défait & chaſſé. Il envoya donc promptement demander du ſecours aux Celtiberiens, voiſins de ſa Province. Les Celtiberiens demanderent deux cens talens pour l'aller ſecourir. Tous les Officiers de ſon armée trouvoient que c'étoit une choſe inſupportable que les Romains achetaſſent à beaux deniers comptans le ſecours des Barbares; mais Caton leur dit, *cet achat n'eſt pas*

Deux cens mille écus.

Sage réponſe de Caton à ſes Officiers qui

ſi terrible que vous penſez; car ſi nous ſommes vainqueurs, nous les payerons aux dépens de nos ennemis, & non pas aux nôtres. Et ſi nous ſommes vaincus, il n'y aura perſonne qui paye, ni qui demande. Il gagna la bataille, & tout lui ſucceda à ſouhait. Polybe écrit que les murailles de toutes les villes de cette partie de l'Eſpagne, qui eſt en-deçà du Betis, furent raſées par ſes ordres dans un ſeul & même jour. Or il y en avoit un très-grand nombre, & toutes pleines d'hommes très-belliqueux. Caton lui-même écrit, *qu'il prit plus de villes, qu'il ne fut de jours dans ſon expedition*, & ce n'eſt point une vanterie, car il y en avoit effectivement quatre cens.

trouvoient mauvais qu'il achetât le ſecours des Barbares.

Caton fait raſer en un ſeul jour quatre cens villes qu'il avoit priſes.

Quoique ſes troupes euſſent fait un grand butin dans cette expedition, il ne laiſſa pas de leur donner encore une livre peſant d'argent par tête, diſant qu'*il valoit mieux qu'ils s'en retournaſſent tous dans leurs maiſons avec un peu d'argent, que s'il n'y en avoit qu'un petit nombre qui s'y en retournât avec beaucoup d'or.* Et pour lui il aſſure que de tout ce qui avoit été pris à cette guerre il n'en avoit eu pour ſa part que ce qu'il avoit bû & mangé. *Ce n'eſt pas,* dit-il, *que je blâme ceux qui cherchent à profiter dans ces occaſions, mais c'eſt que j'aime mieux diſputer de valeur & de vertu avec les plus gens de bien, que de richeſſes avec les plus opulens, & d'avidité avec les plus avares.* Et non-ſeulement il ſe conſerva pur & net de toutes ſortes de pilleries & de concuſſions, mais il en conſerva auſſi purs & nets ſes domeſtiques, & ceux qui lui étoient ſoumis.

Il donne à chaque ſoldat une livre peſant d'argent, c'eſt-à-dire, cinquante livres de notre monnoye.

Grand deſintereſſement de Caton, dans la victoire même.

Belle maxime de Caton.

Un homme public ne doit pas ſeulement répondre de lui, il doit répondre de ſes domeſtiques.

Il avoit mené avec lui cinq eſclaves. L'un d'eux, nommé Paccus, avoit acheté trois jeunes garçons, qui étoient parmi les priſonniers, & ayant ſçû que ſon maître en étoit averti, il n'oſa ſoutenir ſa vûë, & ſe pendit plutôt que de ſe preſenter devant lui. Caton fit vendre les trois jeunes garçons, & porter au treſor le prix qu'on en reçut.

Un de ſes eſclaves ſe pend pour n'oſer ſoutenir ſa vûë après une mauvaiſe action.

Pendant qu'il s'occupoit à terminer les affaires d'Eſpagne, le grand Scipion, qui étoit ſon ennemi, & qui vouloit empêcher le cours de ſes proſperitez, & avoir l'honneur de finir lui-même cette guerre, fit tant par ſes menées qu'il fut nommé pour lui ſucceder au gouvernement d'Eſpagne. Après ſa nomination il ne perdit pas un moment, & ſe hâta le plus qu'il lui fut poſſible pour ôter promptement à Caton le commandement de l'armée. Caton, informé de ſa marche, prit cinq enſeignes de gens de pied, & cinq cens chevaux pour aller au-devant de lui, & pour l'eſcorter. Chemin faiſant il ſoumit les Lacetaniens, & reprit ſix cens deſerteurs de ſes troupes qu'il fit tous mourir. Et comme Scipion en faiſoit de grandes plaintes, Caton ſe moquant finement de lui ſous paroles couvertes, qui faiſoient alluſion à ce qui ſe paſſoit alors, lui dit, *que le ſeul moyen de rendre Rome très-grande, c'étoit que les nobles & les grands*

Le grand Scipion nommé pour lui ſucceder au gouvernement d'Eſpagne.

Caton informé de ſa marche, va au-devant de lui, & ne laiſſe pas d'uſer de ſon autorité.

Ou *Jacetaniens, peuples autour de la ville de Jaca dans la Navarre.*

Comment il ſe moque des plaintes de Scipion.

Que le ſeul moyen de rendre Rome très-grande.] Comme Scipion avoit envié à Caton le prix de la vertu, en demandant ſon gouvernement d'Eſpagne, Caton le lui diſputoit auſſi de toutes ſes forces, en ſe comportant juſqu'au dernier moment en Général, & en faiſant punir des coupables. C'eſt le ſens de ce paſſage, & ce

le

ne cedaſſent pas le prix de la vertu à ceux du peuple, & que ces derniers, du nombre deſquels il étoit, le diſputaſſent de toutes leurs forces à ceux que la nobleſſe & l'éclat des honneurs élevoient au-deſſus d'eux.

Bien plus encore, le Senat ayant ordonné qu'on ne changeroit, & qu'on ne remueroit rien dans tout ce que Caton avoit fait & établi, il arriva de là que cet honneur, que Scipion avoit tant brigué, apporta plus de diminution à ſa gloire, qu'elle ne donna d'atteinte à celle de Caton, car tout le tems de ſon gouvernement ſe paſſa inutilement dans l'inaction & dans une paix profonde, qui ne donna lieu à aucun exploit.

Comment Scipion augmenta la gloire de Caton, en voulant la diminuer.

Pour Caton, après avoir été honoré du triomphe, il ne fit pas comme la plûpart de ceux qui ne combattent pas pour la vertu, mais ſeulement pour une vaine gloire, & qui, dès qu'ils ſont parvenus aux premieres dignitez, & qu'ils ont obtenu les Conſulats & les triomphes, paſſent le reſte de leur vie dans la pareſſe & dans la volupté, & ſe retirent des affaires; il ne ſe relâcha pas de même, & n'éteignit point en lui ce deſir de vertu. Mais comme ceux qui ne font que commencer à ſe mêler du gouvernement, & qui ſont alterez d'honneur & de gloire, il ſe roidiſſoit comme pour commencer une nouvelle carriere; il étoit toujours prêt à ſervir ſes Citoyens, ſoit en plaidant

Ceux qui ne combattent que pour une vaine gloire ſe repoſent après qu'ils ont obtenu les plus grands honneurs.

Les plus grands honneurs ne font que ranimer la vertu & l'activité de Caton.

Caton après avoir commandé, va obéïr ſous d'autres Capitaines.

qui a fait dire par Plutarque que Caton répondit en paroles couvertes, en ſe moquant finement de lui, & en faiſant alluſion à ce qui ſe paſſoit.

pour eux, ſoit en les accompagnant à la guerre. C'eſt ainſi qu'il ſuivit le Conſul Tiberius Sempronius, qui fut envoyé en Thrace & ſur le Danube, & lui ſervit de Lieutenant; & qu'enſuite il ſervit en qualité de Tribun, ou de Capitaine de mille hommes ſous le Conſul Manius Acilius Glabrio, envoyé en Grece contre le Roy Antiochus, qui parut aux Romains le plus redoutable de leurs ennemis après Annibal. Car ayant repris preſque toutes les Provinces de l'Aſie, que Seleucus Nicator tenoit auparavant, & ayant reduit ſous ſon obéiſſance pluſieurs Nations barbares très-belliqueuſes, il en eut le cœur ſi enflé qu'il entreprit la guerre contre les Romains, comme contre les ennemis, qui deſormais étoient les ſeuls dignes de lui diſputer l'Empire. Ayant donc cherché à colorer cette guerre du prétexte d'affranchir les Grecs, qui n'en avoient nul beſoin, puiſqu'ils étoient déja libres, & uſans de leurs loix, ayant été affranchis depuis peu du joug de Philippe & des Macedoniens par le bien-fait des Romains, il marcha contr'eux avec une puiſſante armée.

Quatre ans après ſon Conſulat.

Antiochus, le plus redoutable ennemi des Romains après Annibal.

Faux prétexte que prit Antiochus pour faire la guerre aux Romains.

Car ils avoient été déclarez libres aux jeux Iſthmiques, cinq ans auparavant.

A ſon approche toute la Grece fut ébranlée & chancelante, corrompuë par les magnifiques eſ-

C'eſt ainſi qu'il ſuivit le Conſul Tiberius Sempronius.] L'année qui ſuivit ſon Conſulat, & la ſeconde année de l'Olymp. 146. L'Hiſtoire Romaine eſt pleine de ces exemples de gens qui ayant commandé des armées, alloient ſervir enſuite ſubalternes ſous d'autres Generaux. Et je ſuis perſuadé que c'eſt une des choſes qui ont le plus contribué à la grandeur de Rome. Ces grands Hommes étoient tout entiers à l'Etat, & non point à eux-mêmes; ainſi ils ſervoient l'Etat en quelque qualité que ce fût.

perances que les Orateurs, gagnez par Antiochus, lui inſpiroient, mais Acilius la raffermit en y envoyant des Ambaſſadeurs. Titus Flaminius calma & retint dans le devoir ſans aucun trouble, pluſieurs villes, qui commençoient déja à prêter l'oreille aux nouveautez, comme nous l'avons écrit dans ſa vie, & Caton de ſon côté, raſſura les Corinthiens, ceux de Patres, & ceux d'Egium, & il fit un aſſez long ſéjour à Athenes. On dit même qu'on a conſervé le diſcours qu'il fit en Grec dans cette occaſion au peuple d'Athenes, où il exalte extrêmement la vertu des anciens Atheniens, & étale le grand plaiſir qu'il a eu de voir la beauté & la grandeur de cette ville ſi renommée, & ce bruit-là eſt faux, car il ne parla aux Atheniens que par truchement. Ce n'eſt pas qu'il ne fût capable de leur parler en leur langue, mais il étoit entierement attaché aux coutumes & au langage de ſes peres, & ſe moquoit toujours de ceux qui ne loüoient & n'admiroient que le Grec. C'eſt ainſi qu'il ſe moqua de Poſtumius Albinus, qui ayant écrit une hiſtoire en Grec, demandoit pardon à ſes Lecteurs des incongruitez qu'il auroit pû faire dans cette langue étrangere. *Il faut ſans doute lui pardonner*, dit Caton, *s'il a été forcé d'écrire cette hiſtoire par un arrêt des Amphictyons*. On aſſure que les Atheniens admirerent dans ſa harangue la brieveté & la force de ſon ſtile, car ce qu'il avoit dit en très-peu de mots, l'Interprete le rendit longuement & par un grand circuit de

Caton retient quelques villes de l'Achaïe dans le devoir.

Caton affecte de ne parler aux Atheniens que par truchement.

Caton ſe moquoit de ceux qui n'admiroient que le Grec.

Pourquoi écrire en une langue étrangere ?

paroles. De ſorte qu'il les laiſſa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres, & qu'elles venoient aux Romains du fond du cœur.

Après qu'Antiochus eut occupé les pas des montagnes, appellées *Thermopyles*, & qu'aux fortifications naturelles des lieux il eut ajouté des retranchemens & des murailles, il ſe tint là en repos, penſant s'être bien mis à couvert des attaques des Romains, & avoir détourné ailleurs l'effort de la guerre; car les Romains eux-mêmes deſeſperoient de pouvoir jamais forcer ces paſſages. Mais Caton s'étant reſſouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perſes pour attaquer les Grecs dans ces mêmes lieux, il ſe mit en marche la nuit avec une partie de l'armée.

Combien la lecture eſt utile à un homme de guerre.

Quand il eut gagné le ſommet des montagnes, le guide, qui étoit un des priſonniers, manqua le chemin, s'étant égaré dans des lieux inacceſſibles, & remplis de précipices, & jetta les ſoldats dans une épouvante, & dans un deſeſpoir qu'on ne peut exprimer. Caton, voyant ce grand peril,

Action hardie de Caton.

Qu'il les laiſſa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres.] Mais cette opinion pouvoit être très-mal fondée; car cette longueur & cette traînée de paroles de celui qui expliqua la harangue de Caton, étoient plutôt le défaut de l'Interprete, que celui de la langue; & il y a de l'injuſtice à l'imputer à toute la Nation.

Mais Caton s'étant reſſouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perſes.] Lorſque Leonidas avec une poignée d'hommes ſoutint dans ces détroits toute l'armée des Perſes, &

commanda aux troupes de demeurer-là ſans bouger, & prenant avec lui un certain Lucius Mallius, homme très-diſpos pour gravir ſur les montagnes les plus eſcarpées, il marcha long-tems avec un travail infini & un grand danger de ſa vie pendant la nuit toute noire, la lune n'éclairant point, & grimpa au travers d'oliviers ſauvages, & de roches hautes & pointuës qui bouchoient la vûë, & les empêchoient de voir leur chemin devant eux. *Lucius Mallius.*

Enfin après des peines infinies ils arriverent à un petit ſentier qui paroiſſoit conduire au bas de la montagne où étoit le camp des ennemis. Là ils mirent des marques & des briſées ſur les pointes des rochers, qui étoient les plus expoſez à la vûë, & qui s'élevoient au-deſſus des ſommets du mont appellé *Callidrome*, & s'en retournerent par les mêmes chemins rejoindre leurs troupes avec leſquelles ils ſe remirent en marche par les mêmes lieux en ſe conduiſant toujours par le moyen des briſées qu'ils avoient laiſſées, & regagnerent le petit ſentier, où ils firent la diſpoſition de leurs

ſe maintint invincible juſqu'à ce que les Barbares faiſant le tour des montagnes par des ſentiers dérobez, tomberent tout d'un coup ſur eux & les écraſerent. On peut voir Strabon, liv. IX. Voilà ce que ſert à un homme de guerre d'avoir bien lû, & de ſçavoir l'hiſtoire des tems paſſez. Il n'y a point de profeſſion où cette ſcience ſoit plus neceſſaire & plus utile qu'à celle de la guerre.

Et qui s'élevoient au-deſſus des ſommets du mont appellé Callidrome.] La montagne qui domine le détroit des Thermopyles eſt appellée Callidrome. Toutes les montagnes qui ſont au levant de ce détroit ſont compriſes ſous le nom d'Oeta, & la plus haute de toutes eſt appellée Callidrome, au pied de laquelle vers le Sinus

troupes. Après qu'ils eurent fait un peu de chemin, le ſentier leur manqua tout-à-coup, & ils ne trouverent devant eux qu'une grande fondriere impraticable, ce qui les jetta dans un nouveau deſeſpoir, & dans une frayeur encore plus grande que la premiere ; car ils ne ſçavoient pas & ne voyoient pas qu'ils étoient plus près des ennemis qu'ils ne penſoient.

Déja le jour commençoit à poindre, lorſque quelqu'un d'eux crut entendre quelque bruit, & des voix d'hommes, & un moment après il crut voir le camp des Grecs, & leurs gardes avancées au pied des rochers. Caton faiſant donc halte, commanda que les Firmianiens vinſſent lui parler ſeuls. C'étoient les troupes dont il avoit le plus éprouvé la fidelité & le courage dans les occaſions les plus haſardeuſes. Les Firmianiens s'étant promptement rendus auprès de lui, & l'ayant environné, il leur dit : *J'ai beſoin de prendre un des ennemis en vie pour ſçavoir de lui quelles ſont ces troupes avancées, & quel eſt leur nombre, & pour être inſtruit de la diſpoſition, & de l'ordre de toute leur armée, & des préparatifs qu'ils ont faits pour nous attendre, & pour nous recevoir ; mais d'enlever cet ennemi, c'eſt une affaire qui demande la celerité & l'audace des lions, qui ſans armes ſe jettent au milieu d'un troupeau de bêtes timides.*

Ou Firmaniens, les troupes de la ville de Firmium *ou* Firmum *colonie Romaine dans le Picenum.*

Diſcours de Caton à ſes troupes pour obliger quelqu'un à aller enlever un ennemi.

Caton n'a pas plutôt achevé de parler, que les

Maliacus, eſt un chemin de ſoixante pieds de large ; on peut voir Tite-Live.

Firmianiens tout comme ils ſont, ſe jettent au bas de la montagne, & courant de roideur à un corps de garde avancé, tombent ſur lui à l'improviſte, le mettent en deſordre, le diſſipent, & enlevant l'un deux tout armé, ils le preſentent à Caton. Ce priſonnier lui apprend que toute l'armée eſt campée avec le Roy dans les détroits, & que ces troupes détachées, qui gardent les hauteurs, ſont ſix cens Etoliens d'élite. Caton, mépriſant ces troupes, tant à cauſe de leur petit nombre, que de leur negligence, & du peu d'ordre qu'elles gardoient, fait ſonner les trompettes ſans differer, & marche à la tête de ſon détachement l'épée à la main avec de grands cris. Les Etoliens, le voyant deſcendre des montagnes, prennent la fuite, & ſe retirent vers leur grande armée, où ils rempliſſent tout de trouble & d'effroi. Dans le même moment Manius de ſon côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ſes troupes, & les force. A cette attaque Antiochus eſt bleſſé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracaſſe les dents. La douleur qu'il ſent l'oblige à tourner bride & à ſe retirer.

Grande action de Caton.

Antiochus bleſſé à la bouche d'un coup de pierre, ſe retire.

Après ſa retraite aucune partie de ſon armée n'oſa faire ferme & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute, & quoique les lieux fuſſent très-difficiles, n'y ayant preſque point de paſſages ouverts pour la fuite, parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds, & de l'autre que roches eſcarpées, qui empêchoient qu'on ne

pût s'écarter ni à droite, ni à gauche, & où l'on ne pouvoit ni marcher, ni se soutenir, cependant se jettant tous en foule dans ces détroits, & se poussant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils se renversent dans ces marais & dans ces précipices, où ils periſſent miserablement.

Caton n'épargnoit pas ses propres loüanges, & se loüoit sans aucun menagement.

Caton, qui en aucune rencontre n'épargnoit ses propres loüanges, & qui étoit persuadé que les éloges que l'on se donnoit ouvertement à soi-même, étoient les justes suites, & les accompagnemens naturels des grandes actions, ne se ménagea pas en celle-ci. Il releva ses derniers exploits en des termes très-magnifiques. Il dit, *que ceux qui l'avoient vû fondre sur les ennemis, les renverser, les poursuivre, avoient avoué que* Caton *ne devoit point tant au peuple Romain, que le peuple Romain devoit à* Caton. *Et que le Consul* Manius *lui-même encore tout chaud de sa victoire, le prenant entre ses bras, tout échauffé, & haletant encore du combat, le tint long-tems embrassé, & cria dans les transports de sa joye, que ni lui, ni tout le peuple Romain, ne pourroient jamais assez dignement recompenser ses services.*

Loüanges que Caton se donnoit.

Caton envoyé à Rome porter la nouvelle de sa victoire.

Après le combat, le Consul l'envoya porter lui-même à Rome la nouvelle de ses propres exploits. Il traversa heureusement la mer, arriva à Brunduse, & de Brunduse à Tarente en un seul jour, & ayant marché quatre jours encore, il arriva à Rome à la fin du cinquiéme jour depuis son embarquement, & y porta le premier la nouvelle de cette grande victoire. Son arrivée

Effet que la nouvelle de cette victoire fit sur le peuple.

remplit

remplit la ville de joye & de ſacrifices, & le peuple d'une haute opinion de lui-même ; car dès ce moment il ſe regarda comme ſeul capable de conquerir par mer & par terre la monarchie de l'Univers.

Voilà à peu près toutes les plus grandes & les plus éclatantes actions de guerre de Caton. Quant à ſes actions particulieres dans le gouvernement civil, il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuſer les méchans, & de les pourſuivre en juſtice ; car lui-même il en pourſuivit pluſieurs ; il ſe joignit à d'autres qu'il aida & appuya dans leurs pourſuites, & il ſuſcita encore des accuſateurs contre les plus conſiderables des Citoyens. C'eſt ainſi qu'il lâcha un Petilius contre le grand Scipion. Mais quant à celui-ci, Caton voyant que fier de la nobleſſe de ſa maiſon, & plein de confiance en ſon propre courage, il fouloit aux pieds ces accuſations, & deſeſperant de le faire condamner à mort, il renonça à ſa pourſuite, & s'attacha à ſon frere Lucius Scipion avec d'autres accuſateurs, & le fit condamner à une groſſe amende envers le public. Lucius ne pouvant la

Rien de plus digne d'un homme de bien, que d'accuſer les méchans & de les pourſuivre en juſtice.

Caton lâche un accuſateur nommé Petilius, contre le grand Scipion.

Scipion s'en moque.

Caton s'attache à Lucius Scipion, & le fait condamner à une groſſe amende.

Il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuſer les méchans.] Cela pourroit être très-bon. Mais la grande licence que les Romains donnoient ſur cela à tout le monde, ouvroit la porte à de grands deſordres, & cauſoit des inconveniens très-fâcheux, la plûpart ne ſongeant qu'à ſatisfaire par ce moyen leur envie & leur haine particuliere ; & Caton lui-même n'étoit pas à couvert de ces paſſions.

payer, ſe vit en danger d'être mis en priſon & ne ſe tira d'affaires qu'avec beaucoup de peine, & en appellant aux Tribuns.

On conte à ce propos qu'un jeune homme aïant fait condamner par ſentence l'ennemi de ſon pere mort depuis peu, & traverſant la place Romaine le jour même que le jugement avoit été rendu, Caton, qui le rencontra, courut à lui, & l'embraſſant, lui dit : *Voilà les ſacrifices mortuaires qu'il faut faire aux manes de ſes peres ; il faut leur offrir, non le ſang des chevreaux & des agneaux, mais les larmes & la condamnation de leurs ennemis.*

Horrible mot de Caton.

Cependant il ne fut pas lui-même exempt de ces ſortes d'attaques dans ſon adminiſtration, car dès la moindre priſe qu'il donnoit à ſes ennemis, il étoit d'abord mis en juſtice, & pourſuivi ſans aucun menagement, deſorte qu'il paſſa preſque toute ſa vie dans ces ſortes de perils; car on dit qu'il fut accuſé près de cinquante fois, & qu'à la derniere il avoit quatre-vingt-ſix ans. Ce fut même dans cette occaſion qu'il dit ce bon mot, que l'on a tant cité de lui, *qu'il étoit bien difficile de rendre compte de ſa vie à des hommes d'un autre ſiécle que celui où l'on a vécu.* Et ce ne fut pas encore-là la fin de ſes combats, puiſque quatre ans après, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il accuſa Servilius Galba; car, comme Neſtor, il vit la quatriéme genération, & toujours comme lui dans une action continuelle. En effet, après avoir été toujours oppoſé au grand Scipion dans le

Caton appellé en juſtice plus de cinquante fois.

Bon mot de Caton.

Caton vit la quatriéme genération comme Neſtor.

gouvernement, il parvint juſqu'au tems du jeune Scipion, petit-fils adoptif du premier, & fils de Paul Emile qui vainquit le Roy Perſée & les Macedoniens.

La Cenſure, le comble des honneurs.

Dix ans après ſon Conſulat, Caton brigua la Cenſure. Cette charge étoit le comble des honneurs, & pour ainſi dire, la perfection & le couronnement de toutes les dignitez où pouvoit aſpirer l'ambition d'un Citoyen Romain. Outre les grands pouvoirs qu'elle donnoit, elle mettoit en droit de s'enquerir des vie & mœurs des particuliers; car les Romains eſtimoient qu'on ne devoit pas laiſſer à chacun la liberté de ſe marier, d'avoir des enfans, de mener telle ou telle vie, de faire des feſtins, en un mot de vivre au gré de ſes paſſions & de ſes deſirs, ſans être ſoumis au jugement & à l'inſpection de perſonne. C'eſt pourquoi, bien convaincus que c'eſt dans ces choſes privées que les mœurs des hommes paroiſſent beaucoup plus, que dans les actions politiques & publiques, ils élurent deux Magiſtrats gardiens, correcteurs & réformateurs des mœurs, pour empêcher qu'on ne quittât le chemin de la vertu pour ſe jetter dans celui de la volupté, & qu'on ne tranſgreſſât les uſages reçus en changeant la vie ordinaire

La grande étenduë & le pouvoir immenſe de cette charge.

Les mœurs des hommes paroiſſent plus dans les actions privées, que dans les publiques.

Car les Romains eſtimoient qu'on ne devoit pas laiſſer à chacun la liberté de vivre au gré de ſes paſſions & de ſes deſirs.] Rien n'étoit plus ſage que cette inſtitution. La liberté que les hommes ont de vivre à leur fantaiſie, les perd preſque tous, & introduit peu à peu dans les Etats une corruption, qui devient enfin genérale, & qu'on ne peut plus guerir.

& commune. L'un fut pris parmi les Patriciens, & l'autre parmi le peuple, on les nomma Cenſeurs, & on leur attribua le droit d'ôter dans les revuës le cheval public à un Chevalier, & de chaſſer du Senat un Senateur qui vivoit dans le deſordre. Ils regloient les dépenſes des ſacrifices, ils faiſoient l'eſtimation des biens des Citoyens, & dans leur cens ils diſtinguoient les races, les familles & les differens états de la République.

Caton briguant la charge de Cenſeur, trouve beaucoup d'oppoſition.

Cet office a encore pluſieurs autres grandes prérogatives. C'eſt pourquoi quand Caton ſe preſenta pour le briguer, les premiers & les plus conſiderables perſonnages du Senat s'y oppoſerent. LesNobles s'y oppoſoient par envie dans la penſée que c'étoit une flétriſſure pour la Nobleſſe, de ſouffrir que des gens d'une naiſſance obſcure fuſſent élevez au plus haut degré d'honneur, & au faîte de la puiſſance; & les autres, à qui la conſcience reprochoit leur mauvaiſe vie, & leurs mœurs corrompuës, s'y oppoſoient par crainte, redoutant l'auſterité de cet homme inexorable dans ſon autorité, & inflexible dans tout ce qui étoit du devoir de ſa charge.

Les cauſes de cette oppoſition.

Ayant donc bien comploté enſemble, & étant tous bien ameutez, ils lâcherent à Caton ſept concurrens, qui flattoient le peuple de belles eſperances, comme ſi le peuple eût eu beſoin d'être gouverné avec douceur, & conduit ſeulement par le plaiſir. Caton au-contraire, ſans s'abaiſſer à aucune flatterie, ni à la moindre com-

Caton briguant la charge de Cenſeur, fait déja le Cenſeur.

plaiſance, & menaçant même de ſon Tribunal tous les méchans en face, & criant à haute voix que la ville avoit beſoin d'une grande purgation, preſſoit & conjuroit le peuple de choiſir, s'il étoit ſage, non les plus doux & les plus gracieux des Medecins, mais les plus durs & les plus impitoyables; & il ne feignoit pas de dire que les Medecins de ce caractere, tels qu'il les leur falloit, c'étoit lui-même, & du nombre des Patriciens Valerius Flaccus; que c'étoit-là le ſeul avec lequel il eſperoit de rendre un très-grand ſervice à la République, en coupant & brûlant juſqu'à la racine, comme une autre hydre, le luxe & la molleſſe, qui avoient gagné toutes les parties de l'Etat; & que tous les autres ne s'efforçoient par d'indignes pratiques de parvenir à mal gouverner, que parce qu'ils craignoient ceux qui gouverneroient bien, & qui rempliroient leur devoir dans les fonctions de leur charge.

Le luxe & la molleſſe avoient déja gagné du tems de Caton toutes les parties de l'Etat.

En cette occaſion le peuple Romain fit bien voir combien il étoit veritablement grand & digne d'avoir de grands conducteurs, car bien-loin de redouter la roideur & la ſeverité de cet inflexible, il rejetta ces doucereux qui paroiſſoient ne vouloir gouverner que ſelon ſon bon plaiſir & volonté, & élut tout d'une voix Valerius Flaccus avec Caton, écoutant ce dernier, non comme un homme qui demandoit la Cenſure, mais comme un homme qui l'exerçoit déja, & qui en vertu de ſon pouvoir, donnoit déja ſes ordres.

Peuple Romain, combien grand & digne d'avoir de grands conducteurs.

Caton nommé Cenſeur avec Valerius Flaccus.

La premiere choſe que fit Caton dans ſa cenſure.

La premiere choſe que fit Caton, ce fut de nommer Prince du Senat ſon Collegue & ſon ami L. Valerius Flaccus, & d'en retrancher un grand nombre d'autres, & nommément Lucius Quintius, qui avoit été Conſul ſept ans auparavant, & ce qui le rendoit encore plus glorieux que le Conſulat, qui étoit frere de Titus Flaminius, qui avoit vaincu le Roy Philippe : Et voici le ſujet qui obligea Caton à le chaſſer.

Hiſtoire de Lucius Quintius, frere de Flaminius.

Lucius Quintius avoit dans ſa maiſon un jeune garçon qu'il avoit pris pour ſa beauté. Il le tenoit toujours auprès de lui, & pendant qu'il commandoit les armées il lui donnoit plus de credit & d'autorité qu'il n'en avoit jamais donné à aucun de ſes amis les plus familiers & les plus intimes. Un jour qu'il étoit dans ſa Province Conſulaire, il arriva dans un feſtin que ce jeune garçon couché à table près de lui, ſelon ſa coutume, après lui avoir fait pluſieurs careſſes, & dit pluſieurs douceurs, comme à un homme, qui, ſurtout dans le vin, ſe laiſſoit aiſément mener par les flatteries, enfin il lui dit : *Je vous aime avec tant d'ardeur, que quoiqu'il y eût à Rome un combat de Gladiateurs, ſpectacle que je n'ai jamais vû, j'ai pourtant tout quitté pour venir avec vous, quelque forte paſſion que j'aie de voir égorger un homme.*

Frere de Titus Flaminius.] Plutarque appelle *Titus Quintius Flaminius & L. Quintius Flaminius*, ces deux freres que Polybe, Tite-Live, Ciceron, & tous les Hiſtoriens appellent *Titus Quintius Flamininus*, & *L. Quintius Flamininus*. On peut voir les remarques ſur la vie de *Titus Flaminius*.

Lucius, plein d'amour, & voulant répondre à ſes douceurs, *s'il n'y a que cela*, lui dit-il, *tu peux demeurer avec moi ſans t'affliger, je te conſolerai bientôt de cette perte.* Il ordonna en même-tems qu'on tirât des priſons un des criminels, qui étoient condamnez à mort, qu'on l'amenât dans la ſalle du feſtin, & qu'on fît venir l'executeur avec ſa hache. Quand ils furent là, il demanda au jeune garçon s'il vouloit voir donner le coup, & le jeune garçon ayant dit qu'il le vouloit, il ordonna à l'executeur de trancher la tête à ce malheureux. Pluſieurs Ecrivains ont parlé de cette hiſtoire, mais Ciceron dans ſon Dialogue de la vieilleſſe introduit Caton qui en fait lui-même le recit. Tite-Live ajoute que ce criminel étoit un deſerteur Gaulois, & que ce ne fut pas l'executeur, mais Lucius qui lui trancha la tête de ſa propre main, & il aſſure que c'eſt ainſi que Caton lui-même l'a écrit.

Lucius ayant donc été ainſi chaſſé du Senat, ſon frere Titus Flaminius, ne pouvant ſupporter cet affront, eut recours au peuple, & demanda que Caton expliquât devant lui les raiſons qu'il avoit d'imprimer cette tache à ſa famille. Caton déduiſit dans un diſcours toute l'hiſtoire de ce

Mais Ciceron dans ſon Dialogue de la vieilleſſe, introduit Caton qui en fait lui-même le recit.] C'eſt ainſi que ce paſſage de Plutarque doit être traduit. Je m'étonne qu'Amiot s'y ſoit trompé, & qu'il ait traduit, *& même Ciceron au livre qu'il a écrit de la vieilleſſe, dit qu'il eſt ainſi écrit en une harangue que Caton en fit devant le peuple Romain.* Il n'y en a pas un mot dans ce Dialogue. Caton raconte la choſe lui-même tout ſimplement, il n'eſt point queſtion de harangue.

feſtin. Lucius nia le fait; mais Caton lui ayant déferé le ſerment, Lucius le refuſa, & par-là il fut jugé dûëment convaincu, & juſtement puni de cette infamie. Mais un jour que l'on faiſoit joüer des jeux au théatre, Lucius paſſant près du banc des Conſuls, ne s'y arrêta point, & alla s'aſſeoir plus loin dans un lieu obſcur. Le peuple, qui le vit, en eut pitié, ſe mit à crier, & le força de venir reprendre ſa place avec les Conſuls, corrigeant ainſi & gueriſſant, autant qu'il lui étoit poſſible, le malheur qui lui étoit arrivé.

Humanité du peuple Romain.

Caton chaſſe du Senat Manilius, & pourquoi.

Caton chaſſa encore du Senat un autre Senateur, qui étoit à la veille d'être Conſul. Ce fut Manilius, & en voici le ſujet: C'eſt qu'il avoit donné un baiſer à ſa femme en plein jour en preſence de ſa fille, & il diſoit que pour la ſienne jamais elle ne l'avoit embraſſé que pendant de furieux tonnerres, ſur quoi il avoit accoutumé de dire en plaiſantant, *qu'il n'étoit jamais heureux que quand Jupiter tonnoit.*

Bon mot de Caton.

Il ôte le cheval au frere du grand Scipion, dans la revuë des Chevaliers.

Ce qui attacha à Caton une note de malignité & d'envie, ce fut ce qu'il fit au frere du grand Scipion, à Lucius, qui avoit été honoré du triomphe pour avoir vaincu le Roy Philippe; il lui ôta ſon cheval dans la revûë des Chevaliers, & il parut à tout le monde qu'il le faiſoit pour inſulter à la

Mais Caton lui ayant déferé le ſerment, Lucius le refuſa.] Voilà un grand exemple, qu'un homme auſſi corrompu refuſe de jurer, pour ſe tirer d'une affaire qui le couvroit d'infamie. Cela marque le grand reſpect que les Payens même avoient pour le ſerment.

memoire

memoire de Scipion l'Africain. Mais rien ne fut trouvé ſi inſuportable, & ne bleſſa tant de gens que la réforme qu'il apporta au luxe. Il étoit impoſſible de l'emporter en l'attaquant de front, à cauſe que tout le peuple en étoit gâté & perdu, mais il tournoya tout autour, & l'attaqua comme par tranchées; car il ordonna une eſtimation des habits, des coches, des ornemens de femme, des meubles & des uſtenciles de menage, & tout ce qui paſſoit le prix de quinze cens drachmes, il le fit eſtimer dix fois davantage, & impoſa la taille à proportion de cette eſtimation. Sur mille aſſes il en faiſoit payer trois pour la taille, afin que ſurchargez par cette taxe, & voyant que les gens ſimples & modeſtes avec autant ou plus de bien

Moyen dont ſe ſervit Caton pour abolir le luxe, & moderer l'exceſſive dépenſe des Romains.

Sept cens cinquante livres.

Taille que Caton impoſoit après avoir eſtimé les biens dix fois plus qu'ils ne valoient.

Et tout ce qui paſſoit le prix de quinze cens drachmes.] Tite-Live dit, *quæ pluris quam quindecim millibus æris eſſent*, liv. XXXIX. 44. ce que Plutarque a rendu par ces mots δραχμὰς χιλίας καὶ πεντακοσίας ὑπερέβαλλεν. *Tout ce qui paſſoit quinze cens drachmes.* Il a donc pris les pieces dont parle Tite-Live, pour ce que les Romains appelloient des aſſes; puiſque pour ces quinze mille aſſes, qu'il appelle plus bas χάλκους, il a mis quinze cens drachmes; car l'as valant un ſol de notre monnoye, les quinze mille font juſtement quinze cens drachmes, c'eſt-à-dire ſept cens cinquante de nos livres. Tout ce qui paſſoit cette ſomme, il le faiſoit eſtimer dix fois autant, & impoſoit trois pieces pour chaque mille de l'eſtimation, deſorte qu'une choſe qui étoit par exemple du prix de huit cens livres, ou de ſeize mille aſſes, il la faiſoit eſtimercent ſoixante mille aſſes, huit mille livres, & impoſoit pour la taille vingt-quatre livres. Impoſition fort onereuſe. Et elle n'étoit pas ſeulement ſur les meubles & ſur les robes, mais auſſi ſur les eſclaves au-deſſous de vingt ans, qui depuis le dernier cens avoient été achetez dix mille aſſes, cinq cens livres; il les faiſoit eſtimer cent mille aſſes, cinq mille livres, & payer par conſéquent quinze livres de taille pour chacun. Notre luxe reſiſteroit aujourd'hui à un pareil remede.

qu'eux, payoient pourtant moins à la République, ils se corrigeassent eux-mêmes, & renonçassent à ce luxe qui les ruinoit. Ainsi il avoit pour ennemis & ceux qui supportoient ce tribut énorme pour ne pas renoncer à leur luxe, & ceux qui renonçoient à leur luxe pour se délivrer de ce tribut. Car la plûpart des hommes croyent que c'est leur ôter leurs richesses que de les empêcher de les montrer & d'en faire parade, & que la parade n'est que des superflus & non des necessaires. Et c'est, dit-on, ce qui faisoit l'étonnement du Philosophe Ariston, car il ne comprenoit point comment on appelloit heureux ceux qui possedoient les choses superfluës, plutôt que ceux qui avoient largement les choses necessaires & utiles. Scopas le Thessalien, sur ce qu'un de ses amis lui demandoit quelque chose dont il ne se servoit pas beaucoup, & lui disoit pour l'obtenir plus facilement, qu'il ne lui demandoit rien de ce qui lui étoit utile & necessaire : *Eh mon ami*, lui répondit-il, *je ne suis heureux & riche qu'en ces choses inutiles & superfluës*. Ainsi il est aisé de voir que cette faim des richesses n'est nullement une passion qui nous soit naturelle, qu'au-contraire elle vient de dehors, & que c'est une opinion du vulgaire qui se glisse & se fourre en nous sans que nous nous en appercevions.

C'est ôter aux hommes leurs richesses, que de les empêcher d'en faire parade.

Ariston le Philosophe, un de ses étonnemens.

Mot de Scopas le Thessalien.

La faim des richesses n'est point naturelle, c'est une passion, une maladie qui vient du dehors, une contagion.

Qu'au-contraire elle vient de dehors, & que c'est une opinion du vulgaire.] Rien n'est plus certain, la nature est contente de ce qui lui suffit, & la faim des richesses vient toujours de l'exemple, & cet exemple est enfanté par une fausse opinion. Le luxe

Toutes les plaintes & les criailleries que l'on faiſoit contre Caton, ne le touchoient point, & il ne fit que ſe roidir davantage. Toutes les conduites d'eaux, par leſquelles les particuliers détournoient l'eau des fontaines publiques, & les conduiſoient dans leurs maiſons & dans leurs jardins, il les retrancha. Il fit abbattre & démolir tous les bâtimens qui avançoient ſur les ruës & places publiques. Il rabaiſſa beaucoup les baux de l'Etat, & hauſſa exceſſivement les fermes & les impôts, que l'on mettoit ſur les ventes, ce qui lui attira la haine d'une infinité de gens. C'eſt pourquoi Titus Flaminius & ceux de ſa cabale s'élevant contre lui, firent caſſer dans le Senat les baux qu'il avoit faits pour la réparation des Temples & des édifices publics, comme faits au dommage de la République, & exciterent les plus mutins & les plus hardis des Tribuns à appeller Caton devant le peuple, & à le condamner à une amende de deux talens. Ils le traverſerent encore beaucoup dans l'entrepriſe qu'il avoit faite d'élever aux dépens du public dans la place au-deſſous du lieu où ſe tenoit le Senat, un Palais, qui fut pourtant achevé & appellé *la Baſilique Porcia.*

Caton retranche toutes les conduites d'aux des particuliers.

Il fait abbattre tous les bâtimens qui avançoient dans les ruës.

Il rabaiſſe les baux de l'Etat, & augmente les fermes.

Caton condamné à une amende de deux talens, de deux mille écus.

Caton fait bâtir un Palais, qui fut appellé la Baſilique Porcia.

qui regne aujourd'hui, en eſt une grande preuve.

Il rabaiſſa beaucoup les baux de l'Etat, & hauſſa exceſſivement les fermes & les impôts.] *Vectigalia ſummis preciis, ultro tributa infimis locaverunt. Ils hauſſerent extrêmement les fermes, & rabaiſſerent beaucoup les baux publics.* Il appelle ces baux *ultro tributa*, parce qu'ils ſont volontaires, & que les entrepreneurs ne ſont pas forcez.

Malgré ces contradictions & ces oppoſitions, il paroît que le peuple applaudit merveilleuſement à la maniere dont il s'acquitta de ſa Cenſure, car il lui érigea une ſtatuë dans le Temple de la Santé, & mit au bas, non ſes combats, ni ſes victoires, ni ſon triomphe, mais ſeulement, & voici l'inſcription traduite à la lettre : *A l'honneur de Caton, parce que la République Romaine étant preſqu'entierement baiſſée & déchuë, il l'a rétablie & redreſſée pendant ſa Cenſure par de ſaintes ordonnances, par des uſages & des établiſſemens très-ſages, & par de ſaines inſtructions.*

Statuë érigée à Caton dans le Temple de la Santé.

Cependant avant qu'on lui eût dreſſé cette ſtatuë, il ſe moquoit ordinairement de ceux qui eſtimoient & recherchoient ces ſortes d'honneurs, & diſoit, *qu'ils ne prenoient pas garde qu'ils ſe glorifioient des ouvrages des Fondeurs, des Sculpteurs, ou des Peintres, & que pour lui il ſe glorifioit de laiſſer empreintes dans l'ame de ſes Citoyens de belles images de lui-même.* Et à ceux qui lui témoignoient leur étonnement de ce que beaucoup de gens ſans merite & ſans nom avoient des ſtatuës, & qu'il n'en avoit point, *j'aime beaucoup mieux*, leur dit-il, *que l'on demande pourquoi on n'a point érigé de ſtatuës à Caton, que pourquoi on lui a fait cet honneur.* Et pour marquer en un mot ſur cela ſon caractere, il ne vouloit point qu'un bon Citoyen ſouffrît qu'on le loüât, ſi ces loüanges ne tournoient à l'utilité de la République, quoiqu'il fût l'homme du monde qui ſe loüoit le plus volontiers, juſques-

Mot de Caton ſur ceux qui ſe glorifioient des ſtatuës qu'on élevoit à leur honneur.

Ce qu'il répondit à ceux qui s'étonnoient de ce qu'on ne lui avoit pas érigé de ſtatuë.

Quelles étoient les loüanges que Caton demandoit.

là que lorſque quelques Citoyens avoient fait des fautes dans la conduite de leur vie, & qu'on les en reprenoit, il avoit accoutumé de dire, *ils ſont excuſables, car ils ne ſont pas des Catons.*

Sur ceux qui entreprenoient d'imiter quelques-unes de ſes actions, & qui les imitoient mal, il diſoit, *ce ſont des Catons bien gauches.* Il ſe vantoit *que dans les tems fâcheux & difficiles le Senat avoit toujours les yeux ſur lui, comme dans la tempête les paſſagers les ont toujours ſur le pilote.* Et que *très-ſouvent quand il n'étoit pas au Senat, on remettoit les affaires les plus importantes pour l'attendre.* Et il ne diſoit pas cela ſeul, tout le monde le diſoit comme lui, & lui rendoit le même témoignage, car il avoit beaucoup d'autorité dans Rome, tant à cauſe de ſa vie ſage & reglée, que de ſon éloquence, & de ſa vieilleſſe. Il étoit bon pere & bon mari; d'ailleurs très-bon économe, qui ne croyoit pas que d'avoir ſoin de ſon bien, de le bien gouverner, & de le faire profiter, ce fût une choſe petite ou baſſe, & que l'on dût faire negligemment & par maniere d'acquit. C'eſt pourquoi je croi qu'il ne ſera pas inutile de rapporter ici ce qu'on ſçait de lui ſur cette matiere.

De quoi il ſe vantoit.

Ses bonnes qualitez.

Le grand cas qu'il faiſoit de l'économie domeſtique.

Il épouſa une femme noble, plutôt qu'une riche, bien perſuadé que la noble & la riche ſeroient également hautaines & fieres; mais il penſa que celles qui étoient de bonne maiſon avoient plus de honte de commettre des choſes qui font rougir, & qu'elles étoient plus ſoumiſes à leurs

Il préfera une femme noble à une riche. Sa raiſon.

Femmes nobles plus retenuës, plus modeſtes, & plus ſoumiſes à leurs maris. Cela n'eſt pas toujours vrai.

maris dans toutes les choſes belles & honnêtes. Il diſoit que ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans portoient leurs mains ſacrileges ſur ce qu'il y avoit de plus ſacré, qu'il préferoit infiniment l'éloge d'être bon mari à celui d'être grand Senateur. Car ce qu'il admiroit le plus dans Socrate, c'eſt qu'il avoit toujours vêcu avec beaucoup de bonté & de douceur avec ſa femme, qui étoit de très-mauvaiſe humeur, & avec ſes enfans, qui étoient des écervelez.

Mot de lui ſur ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans.

Caton préferoit l'éloge de bon mari à celui de bon Senateur.

Ce qu'il admiroit le plus dans Socrate.

Quand il lui fut né un fils, il n'y avoit point d'affaire ſi preſſée, excepté quelque affaire publique, qu'il ne quittât pour aller voir ſa femme remuer & emmailloter ſon enfant, car elle le nourriſſoit elle-même, & ſouvent elle donnoit le teton aux enfans de ſes eſclaves, dans la vûë de faire naître en eux pour ſon fils une amitié fraternelle, comme ayant été nourris du même lait. Quand ce fils commença à avoir de la connoiſſance, il le prit & lui enſeigna les lettres, quoiqu'il eût un eſclave, nommé Chilon, fort honnête homme & bon Grammairien, qui enſeignoit beaucoup d'autres enfans. Il ne vouloit pas, comme il le dit lui-même, qu'un eſclave dît des injures à ſon fils, ni qu'il lui tirât les oreilles, ſous prétexte qu'il apprenoit lentement, & il ne pouvoit ſouffrir que ſon fils eût à un eſclave une auſſi grande obligation que celle de l'avoir élevé, mais il étoit lui-même ſon Précepteur, ſon Docteur en droit, & ſon Maître d'exercices. Car il ne lui enſeignoit

Il quittoit tout pour aller voir remuer ſon enfant.

Caton eſt lui-même le Précepteur de ſon fils, & ſon Maître d'exercices.

Chilon Grammairien.

pas seulement à lancer le javelot, à combattre armé de toutes pieces, & à monter à cheval, mais encore il le dressoit à combattre à coups de poings, à souffrir le froid & le chaud, & à surmonter à la nage le courant le plus impetueux d'une riviere. Il rapporte lui-même qu'il écrivoit pour lui des histoires de sa propre main, & en gros caracteres, afin que dès la maison paternelle il fût aidé d'un aussi grand secours qu'est la connoissance des anciens faits de ses compatriotes. Il évitoit toute parole sale & deshonnête devant son fils, comme il l'auroit évitée devant les vierges sacrées, qu'ils appellent *Vestales*. Jamais il ne se baignoit avec lui; mais quant à cela, c'étoit une coutume généralement reçuë à Rome, car même les gendres n'avoient garde de se baigner avec leurs beaux-peres, ayant honte de paroître nuds devant eux. Il est vrai que dans la suite des tems ils apprirent des Grecs à se dépoüiller sans façon, & à se baigner nuds avec les hommes; & à leur tour ils apprirent bientôt aux Grecs à en user de même devant les femmes, & à se baigner nuds avec elles.

Il écrivoit pour son fils des histoires de sa propre main, & en gros caracteres.

De quel secours est à un jeune homme la connoissance des actions des grands personnages de son païs.

Les gendres ne se baignoient point avec leurs beaux-peres.

Les Romains apprennent des Grecs à se baigner avec les hommes, & ensuite ils leur apprennent à se baigner avec les femmes.

Ainsi donc Caton travailloit à faire de son fils un chef-d'œuvre en le dressant & le formant à la vertu, car il trouvoit en lui beaucoup de bonne volonté & une ame très-docile par l'excellence de son naturel. Mais son corps étoit trop foible pour soutenir de si grands travaux, c'est pourquoi son pere fut obligé de relâcher un peu de l'âpreté

L'excellent naturel du fils de Caton.

Sa complexion foible.

& de la ſeverité de cette diſcipline. Cette foibleſſe de complexion n'empêcha pas qu'il ne fût très-vaillant homme, & qu'il ne ſervît fort bien, car même il ſe diſtingua extrêmement dans la bataille que Paul Emile donna contre le Roy Perſée.

Il ſe diſtingua dans la bataille contre Perſée.

On raconte qu'à cette bataille l'épée lui étant ſautée de la main, tant à cauſe d'un coup qu'il avoit reçu, que de la ſueur qui l'empêchoit de la tenir, il en fut au deſeſpoir, & ſe tournant vers quelques-uns de ſes camarades pour les prier de lui aider à la recouvrer, il alla avec eux ſe jetter encore au milieu des ennemis. Là il fit de ſi grands efforts, qu'à grands coups d'épée il parvint à nettoyer, & à éclaircir l'endroit où il l'avoit perduë, & qu'il la trouva enfin ſous des monceaux d'armes, & ſous quantité de corps morts, tant amis qu'ennemis, entaſſez les uns ſur les autres. Le Genéral Paul Emile loüa fort ce jeune homme de cette action, & l'on montre encore une lettre que Caton écrivit à ſon fils, où il exalte extrêmement cette douleur qu'il eut de ſon épée perduë, & l'ardeur avec laquelle il la recouvra. Dans la ſuite ce jeune homme épouſa la fille de ce même Paul Emile, nommée Tertia, ſœur du jeune Scipion, & il eut l'honneur d'être reçu dans l'alliance d'une ſi grande maiſon, non moins pour ſa propre vertu, que pour celle de ſon pere.

Efforts du jeune Caton pour recouvrer ſon épée qui lui étoit tombée des mains dans le combat.

Le jeune Caton épouſe la fille de Paul Emile.

Tel fut le ſoin que Caton prit de l'éducation de ſon fils, & qui répondit très-dignement à ſon attente. Il eut pluſieurs eſclaves qu'il acheta parmi les

Les eſclaves qu'il choiſiſſoit.

les prisonniers, choisissant toujours les plus jeunes, & ceux qui étoient les plus capables de recevoir l'instruction & l'éducation, comme de jeunes chiens, ou de jeunes poulains qu'on peut dresser & former. Aucun de ces esclaves ne sortoit jamais pour aller dans aucune autre maison, que lorsque Caton ou sa femme l'envoyoit, & si on demandoit à cet esclave, qui alloit en commission, ce que faisoit son maître, il ne manquoit jamais de répondre qu'il n'en sçavoit rien. Car Caton vouloit qu'un esclave s'occupât toujours dans la maison, ou qu'il dormît, & il aimoit fort ceux qui dormoient, persuadé qu'ils étoient plus doux que ceux qui ne dormoient point, & plus propres à remplir tout ce qui étoit de leur devoir. Et comme il sçavoit que ce qui rend le plus ordinairement les esclaves paresseux & fripons, c'est l'amour, il établit que ses esclaves pourroient voir les servantes de sa maison en certain tems pour une certaine piece d'argent qu'il fixa, avec défenses d'approcher d'aucune autre femme.

Caton vouloit que ses esclaves fussent toujours occupez.

Il aimoit les esclaves qui dormoient bien.

Expedient infâme dont se sert Caton pour contenir ses esclaves.

Au commencement, pendant qu'il étoit encore pauvre, & qu'il alloit à l'armée comme simple soldat, il ne se fâcha jamais de quoi que ce fût qu'on lui servît; car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder & de quereller ses esclaves pour sa bouche. Mais dans la suite, ses affaires étant devenu meilleures, comme il donnoit souvent à manger à ses amis, & aux principaux Officiers,

Le Grec dit pour son ventre.

Caton donne les étrivieres à ſes eſclaves qui ont mal ſervi à table.

il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des étrivieres ceux qui avoient mal ſervi, ou laiſſé gâter quelque choſe. Il trouvoit toujours moyen d'exciter des querelles entre ſes domeſtiques, & de les tenir toujours broüillez, car il craignoit & avoit pour ſuſpect leur bonne intelligence. Quand quelqu'un d'eux avoit commis quelque crime digne de mort, il le jugeoit, & s'il étoit convaincu, il le faiſoit mourir devant tous ſes camarades, afin que cet exemple les inſtruisît. Etant devenu plus attentif à faire profiter ſon bien, il quitta le labourage, qu'il trouvoit d'un plus grand amuſement, que d'un grand revenu, & plaçant ſes ſoins en des choſes plus ſures, & plus immanquables, il acquit des étangs, des terres, où il y avoit des ſources d'eaux chaudes, des lieux propres pour les foulons, des heritages où l'on pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers, & où il y avoit beaucoup de bois, & de bons pâturages, dont il tiroit de groſſes ſommes, & *qui étoient à couvert* (ce ſont ſes termes) *de la colere même de Jupiter.*

Il voulоit que ſes domeſtiques fuſſent toujours broüillez.

Il puniſſoit de mort ſes eſclaves qui avoient commis quelque crime.

Caton quitte le labourage pour vaquer à des choſes d'un revenu plus grand & plus ſûr.

Uſure maritime pratiquée par Caton.

Il pratiqua l'uſure la plus condamnée de toutes

Il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des étrivieres, ceux qui avoient mal ſervi.] Voilà une plaiſante vertu. Quand il étoit pauvre, il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux, que de gronder ſes valets pour ſon ventre, & il n'eſt pas plutôt devenu riche qu'il leur donne les étrivieres dès qu'ils ont mal ſervi, ou laiſſé gâter quelque viande, & cela pour ce même ventre pour lequel il trouvoit qu'il étoit ſi honteux même de les gronder.

Des heritages où l'on pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers.] C'eſt ainſi que j'explique ἐργατησίαν χώραν du texte, qui eſt une expreſſion ſinguliere dans la langue Grecque, & dont on trouve peu d'exemples.

les uſures, & qu'on appelle l'uſure des vaiſſeaux. Et en voici la maniere : Il obligeoit ceux à qui il prêtoit, de faire une compagnie de pluſieurs aſſociez, par exemple, de cinquante marchands, qui équipoient en tout cinquante vaiſſeaux, ſur leſquels il avoit une portion, qu'il faiſoit regir par un affranchi nommé Quintion, qui étoit ſon commis, & qui alloit avec eux. Tous ces marchands s'obligeoient pour les ſommes prêtées, chacun pour ſon compte, & il avoit outre cela ſa portion dans la ſocieté, ainſi il ne riſquoit jamais tout ſon argent, mais ſeulement une petite partie & pour de gros interêts.

Quintion affranchi de Caton & ſon commis.

Il prêtoit auſſi de l'argent à ſes eſclaves qui vouloient trafiquer; ces eſclaves en achetoient de jeunes garçons, & après les avoir dreſſez & inſtruits aux dépens de Caton, ils les revendoient à l'encan au bout de l'année, & Caton en retenoit pour lui pluſieurs, qu'il prenoit au prix qu'en avoit offert celui qui avoit mis la plus forte enchere, & qu'il rabattoit ſur l'argent qu'il avoit fourni. Pour exciter ſon fils à s'appliquer à cette ſorte d'économie, il lui diſoit, *que de diminuer ſon patrimoine, c'étoit le fait, non d'un homme, mais d'une femme veuve.* Mais ce qu'il a jamais dit de plus fort, & qui marque le plus ſon avarice, c'eſt ce qu'il a oſé avancer, *que l'homme admirable, l'homme divin & digne d'une gloire immortelle, eſt celui qui en mourant fait voir dans ſes livres de comptes, qu'il a acquis plus de bien qu'il n'en a herité de ſes peres.*

Caton prêtoit de l'argent à ſes eſclaves. Comment il ſe payoit.

Mot de Caton à ſon fils.

Veuves ſujettes à diſſiper leur bien.

Mot de Caton qui marque bien ſon avarice.

Carneade & Diogene envoyez Ambaſſadeurs à Rome par les Atheniens.

Caton étant déja fort avancé en âge, il arriva à Rome deux Ambaſſadeurs d'Athenes, Carneade, de la Secte Academique, & Diogene, de la Secte Stoïque. Ils étoient envoyez pour demander au Senat la décharge d'une amende de cinq cens talens, à laquelle les Atheniens avoient été condamnez par contumace par une ſentence des Sicyoniens à la pourſuite de ceux d'Orope. A l'arrivée de ces Philoſophes, tous les jeunes gens les plus amoureux des lettres, & les plus ſtudieux allerent les voir, & prirent un ſi grand plaiſir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Sur tout ils furent charmez de la grace de Carneade, dont la force étoit très-grande, & dont la réputation n'étoit pas moins grande que la force, & qui heureuſement ayant eu pour auditeurs les plus grands de Rome, & les eſprits les plus portez à la douceur & à l'humanité, fit d'abord un ſi grand bruit dans la ville, que tout en retentit comme d'un vent impétueux. Partout on diſoit qu'il étoit arrivé un Grec étonnant, qui étoit au-deſſus de l'homme par ſon grand ſçavoir, & qui calmant & adouciſſant par ſon éloquence les paſſions les plus violentes, inſpiroit aux jeunes gens un certain amour, qui les portoit à quitter tous les autres plaiſirs, & toutes leurs autres occupations, & les pouſſoit à s'appliquer à la Philoſophie comme par une eſpece d'enthouſiaſme, ou d'inſpiration divine.

Cinq cens mille écus.

L'admiration qu'on eut à Rome pour les Philoſophes Carneade & Diogene.

La grande force de l'eloquence de Carneade.

Tous les Romains étoient ravis de cette avanture, & ils voyoient avec grand plaiſir leurs en-

fans s'adonner à cette érudition Grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le ſeul Caton, dès le commencement que cet amour des lettres ſe gliſſa dans la ville, en fut très-fâché, craignant que tous les jeunes gens ne tournaſſent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préferaſſent la gloire de bien parler à celle de bien faire & de s'illuſtrer par les armes. Mais après que la réputation de ces Philoſophes fut répanduë partout, & que leurs premiers diſcours eurent couru dans toute la ville traduits en Latin par un des principaux du Senat, par Caïus Acilius, qui en étoit charmé lui-même, & qui avoit été prié de les traduire, alors ne pouvant plus ſe retenir, il reſolut de congedier ces Philoſophes, ſous quelque prétexte honnête pour ſauver les bienſéances, & de les faire ſortir de la ville très-promptement.

Caton fâché de ce que l'amour des lettres ſe gliſſoit dans Rome.

Mais ces Philoſophes enſeignoient encore mieux à bien faire, qu'à bien parler.

Diſcours de ces Philoſophes traduits en Latin par un Senateur.

Etant donc allé au Senat, il ſe plaignit aux Magiſtrats de ce qu'ils retenoient ſi long-tems à

L'empreſſement de Caton pour faire renvoyer ces Philoſo-

Et que leurs diſcours eurent couru dans toute la ville, traduits en Latin par un des principaux du Senat.] Voici un des Senateurs les plus conſiderables, qui traduit les diſcours de ces Philoſophes, & qui les traduit à la priere des Romains, cela fait honneur & au Traducteur & à la ville qui le demande. Long-tems après Caton, Pompée ayant vaincu Mithridate trouva dans la caſſette de ce Prince des traitez d'Hippocrate & des recueils de remedes, dont il avoit écrit de ſa propre main la compoſition, l'uſage & les vertus; il les fit traduire & les donna au public. Il en fut remercié par le Senat, comme d'un preſent qui n'étoit pas moins utile à la vie des Citoyens, que ſa victoire l'avoit été à la République. C'eſt une grande autorité pour ces traductions. On peut dire même qu'elles n'étoient pas ſi neceſſaires alors, qu'elles le ſont aujourd'hui.

phes comme gens dangereux.

Rome ſans expedition des Ambaſſadeurs, comme ceux-là, qui pouvoient perſuader ſans aucune peine tout ce qu'il leur plaiſoit. *Il faut au plutôt*, leur dit-il, *connoître de leur affaire, & ordonner ce qui ſera juſte, afin que s'en retournant dans leurs écoles, ils inſtruiſent, tant qu'ils voudront, les enfans des Grecs, & que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les Magiſtrats, comme ils faiſoient avant leur arrivée.* Et ce diſcours-là il le tint, non pour aucune inimitié particuliere qu'il eût pour Carneade, comme quelques-uns l'ont penſé, mais parce qu'il étoit entierement oppoſé à la Philoſophie, & qu'il ſe faiſoit un honneur de mépriſer les Muſes Grecques & toute cette érudition étrangere. Car il appelloit Socrate même *un grand parleur, un homme violent, & un ſéditieux, qui avoit tâché, autant qu'il lui avoit été poſſible, de ſe rendre le Tyran de ſa patrie, en aboliſſant les coutumes reçuës, & en pré-*

Caton ennemi de la Philoſophie.

Idée très-fauſſe que Caton avoit de Socrate.

Et que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les Magiſtrats.] Pitoyable prévention. Il n'y a point de gens qui obéiſſent mieux aux loix & aux Magiſtrats, que ceux qui ſuivent les préceptes de la Philoſophie, & il n'y a point de meilleurs maîtres pour cela, que Socrate & Platon.

Mais parce qu'il étoit entierement oppoſé à la Philoſophie.] Il y paroiſſoit bien à ſes mœurs & à ſon avarice. Mais cette avarice même & ces mœurs faiſoient voir le grand beſoin qu'il en avoit. Rien ne fait tant d'honneur à la Philoſophie, que le malheureux état de ceux qui la condamnent & qui la proſcrivent.

En aboliſſant les coutumes reçuës, & en précipitant ſes Citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.] Mais ſi ces coutumes reçuës étoient pernicieuſes, & ſi ces opinions nouvelles étoient ſeules droites & juſtes, falloit-il s'opiniâtrer à conſerver les premieres, & à rejetter les autres qui étoient une ſource de ſalut?

cipitant ſes Citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix. Et pour ſe moquer du long tems qu'on donnoit à Iſocrate, qui enſeignoit l'éloquence, il diſoit, *que ſes diſciples vieilliſſoient auprès de lui pour aller enſuite exercer leur art, & plaider des cauſes dans les enfers.* Pour détourner ſon fils de s'appliquer à ces ſciences, il crioit d'une voix plus forte que ſon âge ne permettoit, comme un homme inſpiré & plein de l'eſprit prophetique, *que les Romains perdroient la République dès qu'ils ſe ſeroient rempli l'eſprit de ces lettres Grecques.* Mais quant à cette malheureuſe prédiction, le tems en a aſſez montré la vanité, car nous voyons que Rome a été élevée au comble de la gloire & de la puiſſance, que les lettres Grecques y ont été floriſſantes, & que l'érudition dans tous les genres y a été en honneur.

Comment il ſe moquoit du long tems qu'on étoit dans l'école d'Iſocrate.

Vaine prédiction de Caton.

Mais Caton n'étoit pas ſeulement l'ennemi juré des Philoſophes Grecs, il avoit encore pour très-ſuſpects ceux qui pratiquoient la medecine à Rome. Car ſur ce qu'il avoit oüi parler apparemment de la réponſe d'Hippocrate, qui, lorſque le Roy de Perſe l'appelloit auprès de lui, pour ſe faire traiter d'une grande maladie, & lui promettoit pour récompenſe pluſieurs talens, lui récrivit, *je n'irai jamais guerir les Barbares, qui ſont les ennemis des Grecs;* il ſoutenoit que c'étoit là le formulaire du ſerment que faiſoient tous les Medecins, & il ordonnoit à ſon fils de ne ſe mettre jamais entre leurs mains. Il

Caton grand ennemi des Medecins.

Réponſe d'Hippocrate à une lettre du Roy de Perſe.

Caton avoit fait un recueil de remedes pour ſa maiſon.

diſoit qu'il avoit fait un petit recuëil de remedes, dont il ſe ſervoit pour traiter tous ceux qui étoient malades dans ſa maiſon, & pour leur ordonner le regime convenable; que jamais il n'avoit recours à cette diete exacte, & à ces jeûnes que les Medecins ordonnent ſouvent, mais qu'il ſe nourriſſoit, & nourriſſoit toute ſa maiſon d'herbes, de chair de canard, de palombe, ou de liévre; que c'étoit la meilleure nourriture, la plus legere, & la plus facile à digérer pour les foibles & les malades, excepté qu'elle cauſoit la nuit des ſonges & des rêveries. Enfin il aſſuroit que par le ſeul ſecours de ſes remedes & de ſon regime il s'étoit toujours bien porté, & avoit conſervé dans une ſanté parfaite tous ceux qui lui appartenoient. Mais quant à ce dernier article, il eſt ſujet à contradiction, car il perdit ſa femme & ſon fils. Et pour lui, comme il étoit d'une complexion très-ſaine & très-vigoureuſe, il ſe ſoutint long-tems par la ſeule force de ſon temperament, juſques-là qu'étant déja fort vieux il couchoit encore avec

Regime qu'il faiſoit obſerver aux malades de ſa maiſon.

Il diſoit qu'il avoit fait un petit recüeil de remedes.] Dans ſon Traité de la choſe ruſtique, il y a pluſieurs articles où il donne des remedes pour purger, pour faire uriner. Il va juſqu'à en donner pour des foulures, il enſeigne même la maniere de remettre des membres démis, & donne les paroles enchantées dont il faut ſe ſervir.

Mais quant à ce dernier article, il eſt ſujet à contradiction, car il perdit ſa femme & ſon fils.] Plutarque fait entendre ici qu'il ſe doutoit que la prétenduë habileté de Caton dans la medecine avoit été funeſte à ſa femme & à ſon fils; & il y a bien de l'apparence. Il ne faut que lire ſes livres, pour être étonné que ſa belle méthode & ſes beaux remedes n'euſſent pas fait perir toute ſa maiſon.

ſa

sa femme, & qu'après l'avoir perduë il se maria à une fille d'un âge peu sortable au sien, & voici à quelle occasion se fit ce mariage :

Caton très-vieux se remarie à une fille très-jeune.

Après la mort de sa femme, il maria son fils avec la fille de Paul Emile, sœur du jeune Scipion, & demeura veuf, ayant un commerce avec une jeune esclave, qui alloit le trouver secrettement; mais ce commerce ne pouvoit pas être long-tems caché dans une petite maison où il y avoit une jeune femme mariée. Un jour donc que cette jeune esclave passoit un peu trop insolemment devant la chambre du fils, pour aller dans celle du pere, le jeune Caton, qui la vit, ne dit pas une seule parole, mais il la regarda avec indignation, & en détourna aussitôt la vûë de honte. Le bon homme fut bientôt informé de cette avanture, & voyant que son commerce déplaisoit à son fils & à sa belle-fille, il n'en témoigna rien, & ne leur fit ni le moindre reproche, ni la moindre plainte; mais dès le lendemain matin, il alla à la place à son ordinaire avec ses amis, qui l'accompagnoient. En marchant il adressa la parole à un certain Salonius, qui avoit été son Greffier, & qui le suivoit comme les autres, & lui demanda à haute voix, *s'il avoit marié sa fille.* Salonius lui répondit, *qu'il ne l'avoit pas encore mariée, & qu'il n'auroit eu garde de le faire sans lui demander son agrément. Puisque cela est,* répondit Caton, *je t'ai trouvé un gendre très-convenable, à moins que son âge ne fasse de la peine à ta fille. Car du reste il n'y a rien à redire en lui, mais*

Incontinence de Caton deja vieux.

Le jeune Caton regarde avec indignation ce que son pere fait sans aucune honte.

il eſt fort vieux. Salonius lui ayant répondu, *que c'étoit à lui à établir ſa fille, & à la donner à qui il voudroit, puiſqu'elle étoit ſous ſa protection, & qu'elle avoit grand beſoin de ſes bontez:* Alors Caton, ſans differer davantage, *le gendre que je te deſtine,* lui dit-il, *c'eſt moi.*

Ce mot ſurprit d'abord cet homme, comme on peut le croire, & le jetta dans un grand étonnement; car d'un côté il voyoit Caton hors d'âge de ſe marier, & de l'autre côté il ſe trouvoit ſi fort au-deſſous d'une Maiſon conſulaire & triomphale, qu'il ne pouvoit pas ſe flater d'avoir un gendre de cette élevation. Mais enfin, voyant que Caton ne ſe moquoit point, & qu'il parloit ſerieuſement, il l'accepta avec joye, & étant arrivez à la place ils en dreſſerent ſur l'heure le contrat.

Le jeune Caton va ſe plaindre à ſon pere de ce mariage.

Comme on préparoit la noce, le jeune Caton prenant avec lui pluſieurs de ſes parens & de ſes amis, alla trouver ſon pere, & lui demanda s'il lui avoit donné quelque ſujet de plainte, ou cauſé quelque déplaiſir pour l'obliger à lui donner une marâtre. A ces mots Caton ſe récria, *dis de meilleures choſes, mon fils; je n'ai point à me plaindre, & je ne puis que me loüer de toutes tes actions, & de toute ta conduite, mais je deſire d'avoir pluſieurs enfans qui te reſſemblent, & de laiſſer à ma patrie pluſieurs Citoyens comme toi.* Mais pour cette réponſe, on dit que Piſiſtrate, le Tyran d'Athenes, l'avoit faite avant lui, lorſqu'ayant déja d'un premier lit des enfans aſſez grands, il épouſa en ſecondes noces

Réponſe ironique & moqueuſe de Caton à ſon fils.

Timonaſſa d'Argos, de laquelle on dit qu'il eut deux fils, Jophon & Theſſalus.

Caton eut de cette ſeconde femme un fils, qu'il nomma Salonius du nom de l'ayeul maternel. Pour ſon fils de la premiere femme, le jeune Caton, il mourut dans la charge de Preteur. Son pere parle ſouvent de lui dans ſes ouvrages, comme d'un homme qui avoit donné beaucoup de marques d'une grande valeur. Il ſupporta cette perte avec toute la conſtance & toute la fermeté d'un Philoſophe, & n'en perdit pas un ſeul moment de ſon application aux affaires de la République. Car il ne fit pas comme Lucius Lucullus après lui, & Metellus ſurnommé le pieux; il ne tira pas de ſa vieilleſſe un prétexte de renoncer aux affaires, perſuadé que la charge & l'emploi d'un homme d'Etat, c'eſt de ſervir le public juſqu'à la fin de ſa vie. Il ne fit pas non plus ce que Scipion l'Africain avoit fait auparavant, car irrité de l'envie qui s'étoit oppoſée à ſa gloire, il avoit quitté la ville, & s'étoit retiré aux champs, où par un changement étrange il ne ſe propoſa d'autre fin que de paſſer le reſte de ſa vie dans le repos & dans l'inaction. Mais, comme quelqu'un dit à Denys le Tyran, *que le plus beau ſuaire c'étoit la tyrannie*, lui de même il ſe perſuada que la plus belle & la plus noble maniere de vieillir, c'étoit de vieillir en s'entremettant toujours des affaires publiques. Seulement quand il avoit quelques momens de loiſir, il avoit recours à quelques amuſemens & à

Caton a de cette ſeconde femme un f. qu'il nomma Salonius.

Mort du jeune Caton.

Caton ſupporta la perte de ſon fils avec beaucoup de conſtance.

La vieilleſſe ne doit pas fournir un prétexte de renoncer aux affaires.

Le devoir d'un homme d'Etat, c'eſt de ſervir l'Etat juſqu'à la fin de ſa vie.

Le plus beau ſuaire pour un Tyran, c'eſt la tyrannie.

Quelle eſt la plus noble maniere de vieillir.

Les amuſemens & les delaſſemens de Caton.

quelques plaisirs pour se délasser, c'étoit de composer des livres & de s'appliquer à l'agriculture. Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages, & des ouvrages si divers, & qu'il a écrit même des histoires.

Caton avoit fait plusieurs ouvrages.

Pendant qu'il étoit encore jeune, il s'appliqua à l'agriculture à cause du profit qui en revenoit, car il disoit qu'il n'avoit que deux sortes de revenu, le labour & l'épargne; mais dans sa vieillesse il ne s'y adonna plus que pour le plaisir & pour la théorie seulement. Car il a fait un Traité *de la chose rustique*, dans lequel il enseigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conserver les fruits toute l'année, se piquant toujours de traiter ses sujets proprement & convenablement à la matiere, & d'entrer dans les plus petits détails.

Le labour & l'épargne, les deux revenus de Caton.

Quand il étoit à la campagne, sa table étoit meilleure & mieux servie qu'à Rome, car tous les jours il prioit à souper quelques-uns de ses amis

Sa table à la campagne meilleure qu'à la ville.

Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages si divers, & qu'il a écrit même des histoires.] Les Anciens citent beaucoup d'ouvrages de Caton, car outre plus de cent cinquante oraisons qu'on avoit de lui, il avoit fait un Traité *de la discipline militaire*, des livres d'origines, où il expliquoit l'origine des villes d'Italie; mais dans cet ouvrage il n'y avoit que deux livres sur cette matiere, les cinq autres étoient proprement l'histoire du peuple Romain, & surtout le détail de la premiere & de la seconde guerre Punique.

Car il a fait un Traité de la chose rustique.] C'est le seul de ses ouvrages qui nous soit resté; nous n'avons des autres que quelques fragmens.

Dans lequel il enseigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conserver les fruits toute l'année.] Il enseigne à faire plusieurs differentes sortes de gâteaux, & la maniere de conserver les fruits, il n'y a point de détail de toute l'économie rustique où il n'entre; il va jusqu'à

du voiſinage, & il paſſoit joyeuſement le tems avec eux, en ſe montrant homme de très-bonne & très-agréable compagnie, non-ſeulement à ceux de ſon âge, mais encore aux jeunes gens, comme ayant une grande experience du monde, & ayant vû par lui-même, & entendu des autres une infinité de choſes curieuſes, que l'on écoutoit avec plaiſir. Il étoit perſuadé que la table étoit un des moyens les plus propres à faire naître l'amitié. A la ſienne les propos les plus ordinaires étoient les éloges des bons & braves Citoyens, & jamais on ne diſoit un ſeul mot des méchans & inutiles, Caton ne ſouffrant pas qu'on en parlât à ſa table ni en bien ni en mal, & en éloignant toujours l'occaſion.

La table, un des moyens les plus propres à concilier l'amitié.

Quels étoient les propos qu'on tenoit à la table de Caton.

On prétend que le dernier ſervice qu'il rendit au public dans ſon miniſtere, ce fut la ruine de Carthage. Veritablement celui qui acheva ce grand ouvrage, ce fut le jeune Scipion; mais il ne l'acheva que par le conſeil, & à la pourſuite de Caton ſurtout, qui fit entreprendre cette troiſiéme guerre Punique, & en voici le ſujet: Les Carthaginois, & Maſſiniſſa, Roy de Numidie, ſe faiſoient une cruelle guerre. Caton fut envoyé en Afrique pour connoître de leurs differends. Maſſiniſſa étoit de pere en fils ami des Romains, & les Carthaginois étoient devenus leurs Alliez de-

Caton fit entreprendre la troiſieme guerre Punique.

donner la méthode d'engraiſſer les oyes, la volaille, les pigeons; & tout cela eſt traité avec un ſtile court, ſerré, précis & très-convenable.

puis leur défaite par le grand Scipion, qui dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie de leur Empire, & imposé un gros tribut.

Etat où Caton trouva Carthage, après ses malheurs.

Caton, en arrivant à Carthage, ne trouva pas cette ville dans l'état où les Romains la croyoient, épuisée d'hommes & d'argent, affoiblie & humiliée; au-contraire il la trouva remplie d'une florissante jeunesse, pleine d'or & d'argent, fournie d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes, & d'un riche appareil de guerre, & si fiere & si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition & ses esperances. Il vit bien d'abord que les Romains n'avoient pas le tems de penser à ajuster & à terminer les differends des Carthaginois & des Numides, & que s'ils ne se rendoient promptement maîtres de cette place, qui étoit leur ancienne ennemie, qui de plus avoit le cœur gros & plein de ressentiment de tout ce qu'on lui avoit fait, & qui en si peu de tems s'étoit, non-seulement rétablie, mais aggrandie d'une maniere incroyable, ils alloient retomber dans leurs premiers dangers.

Sages réflexions que fait Caton sur cet état.

Dans l'espace de cinquante ans, qu'il y a depuis la seconde guerre Punique jusqu'à la troisiéme.

Qui dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie de leur Empire, & imposé un gros tribut.] Il les avoit obligez à livrer toute leur flotte, il avoit fait donner à Massinissa une partie du Royaume de Syphax, & il leur avoit fait payer dix mille talens, trente millions. Cette paix, qui mit fin à la seconde guerre Punique, fut faite la troisiéme année de l'Olymp. 144. deux cens ans avant la naissance de N. S.

Il s'en retourna donc très-promptement, & déclara au Senat, *que tous les malheurs, & toutes les défaites des Carthaginois n'avoient pas tant épuiſé leurs forces que conſumé leur folie & leur imprudence; que par toutes les guerres, que les Romains leur avoient faites, ils couroient riſque de les avoir rendu, non plus foibles, mais plus aguerris. Que les combats contre les Numides n'étoient qu'un eſſai & qu'un exercice pour ſe préparer à ceux qu'ils meditoient contre les Romains, & que la paix, & tous les traitez qu'on avoit avec eux, n'étoient de leur côté qu'un vain nom & qu'une ſurſéance d'armes pour attendre le tems qui leur conviendroit.* On ajoute qu'en finiſſant ces mots, il jetta aux pieds du Senat des figues de Libye qu'il avoit dans le pan de ſa robe, & que comme les Senateurs admiroient leur beauté & leur groſſeur, il leur dit, *la terre qui porte ce beau fruit n'eſt qu'à trois journées de Rome.*

Grand ſens de Caton dans la declaration qu'il fait au Senat.

Mais ce qu'il y a de plus fort, c'eſt que dans quelqu'autre affaire que ce fût qu'on lui demandât ſon avis, après avoir opiné, il ne manquoit jamais d'ajouter ce refrein, *& je ſuis d'avis de ruiner Carthage.* Publius Scipion, ſurnommé Naſica, s'opiniâtroit à dire & à ſoutenir le contraire, & finiſſoit tous ſes avis par ces mots, *& je ſuis d'avis de laiſſer Carthage debout.* Il y a de l'apparence que ce grand homme, voyant que le peuple étoit d'une inſolence, qui lui faiſoit commettre toutes ſortes d'excès, qu'enflé de ſes proſperitez, & plein d'orgueïl, il ne pouvoit être retenu par le Senat même, & que ſa puiſſance étoit parvenuë à un

Refrein que Caton ajoutoit toujours quand il opinoit dans le Senat.

Pourquoi Scipion Naſica vouloit qu'on laiſſât Carthage debout.

point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embraſſer, il vouloit leur laiſſer la crainte de Carthage comme un frein pour moderer, & pour reprimer leur audace. Car il voyoit que les Carthaginois étoient trop foibles pour ſubjuguer les Romains, & qu'ils étoient auſſi trop forts pour en être mépriſez.

Pourquoi Caton s'opiniâtroit à vouloir qu'on ruinât Carthage, & il l'emporta.

Caton de ſon côté trouvoit que pour un peuple déja forcené de ſa grande puiſſance, & qu'une licence ſans bornes précipitoit dans toutes ſortes d'égaremens, il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laiſſer, pour ainſi dire, pendre ſur ſa tête une ville toujours puiſſante, & alors devenuë prudente & ſage, comme châtiée & inſtruite par ſes malheurs, & de ne pas lui ôter entierement toute crainte du dehors, lorſqu'on lui laiſſoit au dedans tous les moyens de ſe porter à tous les excès, & de commettre les fautes les plus terribles. Et voilà comme l'on dit que Caton procura cette troiſiéme & derniere guerre contre les Carthaginois. Elle étoit à peine commencée qu'il mourut, après avoir prophetiſé qui ſeroit le perſonnage qui la termi-

Elle étoit à peine commencée, qu'il mourut.] Il mourut la premiere, ou la ſeconde année de cette guerre; & par conſéquent s'il étoit né la derniere année de l'Olymp. 136. il n'avoit que quatre-vingt-deux ou trois ans la ſeconde année de l'Olymp. 157. où il mourut. Par conſéquent ce que Plutarque a dit, pag. 370. qu'il avoit quatre-vingt-dix ans quand il accuſa Servilius Galba, ne peut être vrai; car ſelon cette tradition il ſeroit né à la fin de l'Olymp. 131. & il auroit eu plus de vingt-cinq ou vingt-ſix ans à ſa premiere campagne, contre ce que Plutarque a dit qu'il n'en avoit que dix-ſept.

neroit

neroit glorieuſement. C'étoit alors un jeune homme qui commandoit à cette guerre mille hommes de pied, & qui avoit déja donné de grandes preuves de prudence & de courage.

Scipion Æmilien, fils de Paul Emile.

Quand les nouvelles de ſes premieres actions furent portées à Rome, Caton les entendant, s'écria, *c'eſt le ſeul qui ait du ſens, les autres ne ſont que des ombres vaines.* Ce ſecond Scipion, car c'eſt lui dont on parloit, aſſura bientôt par ſes grands exploits la verité de cette prophetie.

C'eſt un vers d'Homere. V. les remarques.

Caton ne laiſſa de ſa ſeconde femme qu'un fils, à qui il donna le ſurnom de Salonien, du nom de ſon ayeul maternel, & un fils de ſon fils du premier lit, qui étoit déja mort. Caton le Salonien mourut Preteur, il laiſſa un fils appellé Marc, qui parvint à la dignité Conſulaire, & il fut l'ayeul de Caton le Philoſophe, l'homme de ſon tems qui eut le plus de vertu & le plus de réputation.

Il fut Conſul la troiſiéme annee de l'Olymp. CLXVI. 37. ans après la mort de ſon ayeul.

C'eſt le ſeul qui ait du ſens, les autres ne ſont que des ombres vaines.] C'eſt un vers d'Homere du xe. liv. de l'Odyſſée, où Circé déclare à Ulyſſe, qu'il faut qu'il aille aux enfers conſulter l'ame de Tireſias, *qui eſt*, dit-elle, *le ſeul qui ait du ſens; les autres auprès de lui ne ſont que des ombres vaines.* Il n'y a point de plus grande loüange que celle que Caton donne ici au jeune Scipion, en lui appliquant ce vers.

Et il fut l'ayeul de Caton le Philoſophe.] Cela doit ſe rapporter à Caton le Salonien, & non pas à ſon fils Marc; car Caton le Salonien fut l'ayeul de Caton d'Utique, qui étoit fils de Marc; car voici ſa Genéalogie.

Caton le Cenſeur.
|
Caton le Salonien.
|
Marc Caton, qui fut Conſul.
|
Caton d'Utique.

LA COMPARAISON
de Caton & d'Ariſtide.

APRE'S que l'on a recueilli tout ce que l'on a conſervé de plus digne de memoire de ces grands hommes, ſi l'on compare la vie de l'un à celle de l'autre, on n'y trouve pas une difference bien notable & bien ſenſible, car cette difference eſt obſcurcie & comme effacée par des conformitez & par des reſſemblances qui ſautent aux yeux. Mais s'il faut les diſtinguer par une comparaiſon détaillée, comme on diſtingue des poëmes & des tableaux, on trouve d'abord que ce qu'ils ont de commun l'un & l'autre, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas pouſſez dans le gouvernement & dans la réputation par des moyens qu'ils euſſent de leur famille, mais par leur propre vertu, par leur ſageſſe, & par leur grande capacité.

Ce que Caton & Ariſtide ont de commun.

Il eſt vrai qu'Ariſtide, Athenes n'étant pas encore alors bien puiſſante, & les Orateurs & les Gouverneurs du peuple n'ayant pas beaucoup d'avantage les uns ſur les autres du côté des ri-

Premier avantage que Caton a ſur Ariſtide.

Il eſt vrai qu'Ariſtide, Athenes n'étant pas encore alors bien puiſſante, & les Orateurs & les Gouverneurs du peuple.] Voilà déja un grand avantage que Caton a ſur Ariſtide, il n'étoit pas ſi difficile à ce dernier de s'avancer dans une ville, où il n'avoit que des rivaux peu puiſſans, & qui n'avoient ſur lui aucun avantage; au lieu que cela étoit très-difficile à Caton, qui avoit pour concurrens les plus conſiderables de la République.

cheſſes, trouva plus de facilité à s'avancer, & à acquerir de la réputation. Car le premier état, le premier rang, étoit de ceux qui avoient de revenu annuel cinq cens meſures, tant en grains qu'en choſes liquides; le ſecond rang étoit celui des Chevaliers, qui en avoient trois cens, & le troiſiéme enfin étoit de ceux qui en avoient deux cens, & qu'on appelloit *Zeugites*. Au lieu que Caton, ſorti d'une petite ville & nourri dans une vie ruſtique, alla ſe jetter comme dans une mer ſans fond, ni rive, je veux dire dans le gouvernement de la ville de Rome, qui ne recevoit plus des Chefs comme les Curius, les Fabrices, & les Hoſtilius. Car elle n'appelloit plus les pauvres & les laboureurs de leur bêche & de leur charruë au Tribunal, pour les établir Conducteurs & Gouverneurs de ſa République; mais elle étoit déja accoutumée à regarder à la nobleſſe des maiſons, aux richeſſes, aux diſtributions de deniers, & aux brigues qu'on faiſoit pour parvenir aux premieres charges, & alors, déja enflée de ſa grandeur & de ſa puiſſance, elle ſe plaiſoit à voir une foule de candidats s'empreſſer à lui faire la cour pour obtenir ſes ſuffrages. Et ce n'étoit pas la même choſe d'avoir pour concurrent un Themiſtocle, qui n'étoit diſtingué ni par ſa naiſſance, ni par ſes richeſſes, car il étoit fils d'un des moindres Citoyens d'Athenes, & tout le bien qu'il avoit quand il commença à ſe jetter dans les affaires de la République, ne montoit tout au plus qu'à quatre ou

Ariſtide trouva plus de facilité à s'avancer que Caton, & pourquoi.

Rome déja corrompuë du tems de Caton.

A quatre ou cinq mille écus.

cinq talens, ou d'avoir à disputer la premiere place avec un Scipion l'Africain, avec un Servilius Galba, ou avec un Quintius Flaminius, & sans autre support, ni autre appui qu'une langue libre & toujours prête à parler pour la raison & pour la justice.

Le seul support de Caton, ce fut une langue toujours libre.

De plus Aristide à la bataille de Marathon, & ensuite à celle de Platées, ne fut que le dixiéme Général; au lieu que Caton fut élû un des deux Consuls sur une foule de compétiteurs, & ensuite un des deux Censeurs, malgré les ardentes poursuites de sept concurrens, qu'on lui avoit opposez, & qui étoient des premieres & des plus illustres maisons de Rome.

Autre avantage de Caton sur Aristide.

Il faut dire encore qu'Aristide dans toutes ses victoires ne remporta jamais le premier honneur, car à la bataille de Marathon le premier prix fut adjugé à Miltiade, à celle de Salamine, il fut dé-

Troisiéme avantage de Caton sur Aristide.

De plus Aristide à la bataille de Marathon, & ensuite à celle de Platées, ne fut que le dixiéme Général.] Second avantage que Caton eut sur Aristide, c'est que les Atheniens donnerent à Aristide neuf Collegues, quand ils l'élurent Général, & que les Romains nommerent Caton Consul, & ensuite Censeur, quoique ces deux charges ne donnassent qu'un Collegue. Ainsi il semble que la confiance des Romains pour Caton ait été plus grande, que celle des Atheniens pour Aristide. Mais quant à ce point, la forme du gouvernement y peut avoir autant de part, que les raisons politiques.

Il faut dire encore qu'Aristide dans toutes ses victoires, ne remporta jamais le premier honneur.] Troisiéme avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci eut des concurrens qui lui disputerent la gloire du gain de ses batailles, au lieu que Caton eut toujours le principal honneur dans ses combats, non-seulement pendant qu'il fut Général, mais lors même qu'il étoit Tribun de soldats.

feré à Themiſtocle, & à celle de Platées, Herodote même aſſure que cette éclatante victoire fut l'ouvrage de Pauſanias. Et non-ſeulement Ariſtide ne remporta pas le premier honneur, mais le ſecond même lui fut diſputé par les Sophanes, les Aminias, les Callimaques, & les Cynegires, qui ſe diſtinguerent au-deſſus de tous les autres dans tous ces combats; au lieu que Caton prima toujours & dans les combats & dans les conſeils, non-ſeulement pendant ſon Conſulat à la guerre d'Eſpagne, mais n'étant encore que ſimple Tribun de mille hommes de pied, ſous les ordres d'un autre qui étoit Conſul, & qui commandoit l'armée, il remporta ſeul la gloire de cette grande victoire. Car il ouvrit les paſſages aux Romains contre Antiochus, & par un long circuit, il porta par les derrieres la guerre à ce Roy, qui plein de confiance en la bonté de ſon poſte, ne voyoit que devant lui, & ne regardoit que le front de ſes retranchemens. Cette victoire, qui fut viſiblement l'ouvrage de Caton, chaſſa l'Aſie de la Grece, & ouvrit enſuite les portes de cette Aſie à Scipion.

Quatriéme avantage de Caton ſur Ariſtide.

Caton & Ariſtide furent donc tous deux également invincibles à la guerre; mais dans le gouvernement de la République Ariſtide eut du deſſous, ayant été banni du ban de l'Oſtraciſme par

Mais dans le gouvernement de la République, Ariſtide eut du deſſous.] Quatriéme avantage de Caton ſur Ariſtide. Celui-ci ne peut ſe ſoutenir contre Themiſtocle, qui le fit chaſſer, au lieu que Caton ſe maintint contre tous les plus grands & les plus puiſſans de Rome, & cela par ſa ſeule éloquence.

les menées de Themiſtocle, qui le ſupplanta; au lieu que Caton, quoiqu'il eût pour ennemis, & pour Antagoniſtes tous les plus grands & les plus puiſſans de Rome, & que comme un genéreux Athlete il eût toujours juſqu'à ſa derniere vieilleſſe de nouveaux combats à ſoutenir, il ſe maintint toujours ferme & inébranlable. Souvent accuſé devant le peuple, & ſouvent accuſateur, il ne fut jamais condamné, & fit condamner la plûpart de ſes adverſaires, n'ayant d'autre rempart de ſa vie, ni d'autres armes offenſives & défenſives que ſon éloquence, à laquelle il eſt bien plus juſte d'attribuer la cauſe de ce qu'il n'a rien ſouffert contre ſa dignité, que de l'imputer à la fortune, ou au bon genie qu'il avoit pour protecteur. C'eſt un grand outil que l'éloquence; Antipater le ſentoit bien, car il rend ce témoignage à Ariſtote dans ce qu'il a écrit après ſa mort, qu'avec toutes les autres grandes qualitez que poſſedoit ce Philoſophe, il avoit encore celle de perſuader tout ce qu'il vouloit.

Cinquiéme avantage de Caton ſur Ariſtide.

Un grand outil que l'éloquence.

Grand témoignage rendu à l'éloquence d'Ariſtote par Antipater.

C'eſt une choſe avoüée de tout le monde, que la vertu politique, c'eſt-à-dire, l'art de gouverner les villes & les Royaumes, eſt la plus grande & la plus parfaite que l'homme puiſſe acquerir, & la plûpart conviennent que l'économie n'eſt pas

La vertu politique, la plus grande que l'homme puiſſe acquerir.

Economie, partie de la vertu politique.

Et la plûpart conviennent que l'économie n'eſt pas une des moindres parties de cette vertu.] Cela ne peut pas être revoqué en doute. Les richeſſes étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au ſalut ou à la perte des Etats, l'art qui enſeigne à les regir, & qui eſt celui qu'on appelle *économique*, eſt ſans con-

une des moindres parties de cette vertu. En effet, la ville, qui n'eſt qu'un aſſemblage de maiſons, & qui fait un tout de pluſieurs parties ramaſſées, n'eſt forte & puiſſante dans ſon total, qu'autant que ſont forts & puiſſans tous les membres qui la compoſent. Auſſi Lycurgue, en chaſſant de Sparte l'or & l'argent, & en y introduiſant à leur place une monnoye de fer, & de fer gâté & corrompu, n'eut point en vûë de faire renoncer ſes Citoyens à l'économie, mais ſeulement de retrancher le luxe & l'amour des richeſſes, comme des abcès enflammez, afin qu'ils euſſent tous abondamment les choſes utiles & neceſſaires. Et par ce ſage établiſſement il montra autant & plus qu'aucun autre Legiſlateur ſa grande prévoyance, car il fit voir qu'il ne craignoit pas moins pour ſa République le pauvre & le neceſſiteux qui n'avoit ni feu ni lieu, que l'opulent & le ſuperbe.

Une ville n'eſt puiſſante qu'autant que ſont puiſſans les membres qui la compoſent.

Les pauvres & les neceſſiteux ne ſont pas moins à craindre pour les villes que les opulens & les ſuperbes, l'hiſtoire en fournit des exemples.

Il ſemble donc que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & ſage Gouverneur

tredit une partie de l'art de la politique; & il n'en eſt pas une des moindres parties, puiſqu'il ne faut pas une mediocre prudence pour tenir ſur cela le juſte milieu, & pour bannir d'un Etat la pauvreté, & la trop grande opulence.

Il ſemble donc que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & ſage Gouverneur.] On croiroit d'abord que Plutarque donne encore ici l'avantage à Caton ſur Ariſtide, parce que Caton augmenta ſon bien, & qu'Ariſtide mourut pauvre; mais la ſuite va faire voir que la pauvreté d'Ariſtide eſt plus honorable que la richeſſe de Caton. Car la richeſſe de Caton ne fut pas toujours acquiſe par des voyes bien honnêtes & bien pures, puiſque l'uſure & l'avarice y eurent beaucoup de part; & la pauvreté d'Ariſtide ne venoit point de pareſſe, mais étoit l'effet de ſa magnanimité.

de ville, car il augmenta ſon bien, & il enſeigna aux autres l'économie & l'agriculture par les Traitez qu'il en a compoſez, & qui ſont remplis de préceptes très-excellens & très-utiles. Mais Ariſtide par ſa pauvreté a diffamé & rendu odieuſe la juſtice même, comme la ruine des maiſons, la ſource de la pauvreté, & comme celle qui eſt beaucoup plus utile aux autres qu'à ceux qui la poſſedent. Cependant Heſiode nous dit pluſieurs belles choſes pour nous exhorter en même-tems à la juſtice & à l'économie, & il n'en veut qu'à la pareſſe, qu'il regarde ſeule comme la ſource de l'injuſtice. Et c'eſt à quoi s'accorde parfaitement ce paſſage d'Homere, *je n'ai aimé ni le travail, ni le labourage, ni l'économie domeſtique, qui donne les moyens de nourrir & d'élever ſes enfans, mais j'ai aimé les vaiſſeaux bien équipez, les guerres, les javelots, les fléches.* Ce Poëte nous enſeignant par-là que ceux qui negligent l'économie & le ſoin de leur maiſon, tirent ordinairement leur entretien de la violence

Fauſſe opinion que le peuple a de la juſtice.

Dans ſon ouvrage des œuvres & des jours, *tout rempli d'excellens préceptes.*

Pareſſe, ſource de l'injuſtice.

Paſſage d'Homere.

Explication de ce paſſage.

Et il n'en veut qu'à la pareſſe,] Plutarque a en vûë ici ce vers d'Heſiode, qui renferme un grand ſens.

Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.

Ce n'eſt pas le travail qui eſt honteux, mais c'eſt la pareſſe qui eſt une grande honte.

Et c'eſt à quoi s'accorde parfaitement ce paſſage d'Homere.] Ce paſſage eſt du XIVe. liv. de l'Odyſſée, où Ulyſſe raconte à Eumée ſes feintes avantures. Le précepte que Plutarque en tire, fait voir que des narrations les plus ſimples de ce Poëte, on en peut tirer des choſes très-utiles pour les mœurs.

Tirent leur entretien de la violence & de l'injuſtice.] Cela eſt certain; quand on a diſſipé ſon bien par ſa pareſſe ou par ſes débauches, on y ſupplée d'ordinaire par l'injuſtice & par la violence. Il y a peu de gens

violence

violence & de l'injuſtice. Car ce que les Medecins diſent de l'huile, qu'elle eſt très-bonne aux parties exterieures du corps, & très-mauvaiſe aux parties interieures, on ne ſçauroit le dire de la juſtice, & il n'eſt pas vrai que le juſte eſt utile ſeulement aux autres, & qu'il eſt inutile à lui-même & aux ſiens. Mais il ſemble que la politique d'Ariſtide étoit très-défectueuſe de ce côté-là, s'il eſt vrai, comme la plûpart le diſent, qu'il n'ait pas eu la prévoyance de laiſſer de quoi doter ſes filles, & de quoi ſe faire enterrer.

Huile n'eſt bonne qu'aux parties exterieures du corps.

Il n'en eſt pas de même de la juſtice.

On voit la maiſon de Caton ſubſiſter juſqu'à la quatriéme genération, & fournir des Conſuls & des Generaux d'armée à Rome, car ſes petits-fils, & les enfans de ſes petits-fils furent élevez aux premieres dignitez. Mais les deſcendans d'Ariſtide qui avoit gouverné ſi long-tems les Grecs, ſe trouverent réduits à une ſi grande & ſi extrême indigence, qu'elle obligea les uns à faire les devins & les diſeurs de bonne avanture pour gagner leur vie, réduiſit les autres à vivre de quêtes que l'on faiſoit pour eux, & ne laiſſa aux uns ni aux autres les moyens de penſer, ni d'executer rien de grand, & qui répondît à la réputation de ce grand homme.

Extrême miſere des deſcendans d'Ariſtide.

Il eſt vrai que quant à ce point il peut fournir un grand ſujet de diſpute; car il eſt certain que la

que la vertu faſſe triompher de cette neceſſité.

Mais il ſemble que la politique d'Ariſtide étoit très-défectueuſe de ce côté-là.] Bien-loin d'être défectueuſe, elle étoit très-grande & très-noble, & Plutarque en va dire les raiſons.

Quelle eſt la pauvreté honteuſe, & la pauvreté honorable.

pauvreté n'eſt pas honteuſe par elle-même, mais ſeulement quand elle eſt une preuve de pareſſe, d'intemperance, de prodigalité, & de folie. Et au-contraire quand elle ſe trouve dans un homme ſage, laborieux, juſte, vaillant, & qui s'étant rendu toutes les vertus familieres, gouverne bien un Etat, c'eſt un ſigne de magnanimité, & de grandeur de courage. Car il eſt impoſſible de faire de grandes choſes, quand on penſe petitement, & d'aſſiſter pluſieurs perſonnes qui ont beſoin, quand on a ſoi-même beſoin d'une infinité de choſes. Et la plus grande proviſion que l'on puiſſe faire pour bien gouverner, ce n'eſt pas la richeſſe, mais la ſuffiſance honnête, qui en nous empêchant de deſirer les choſes ſuperfluës, & de travailler à les acquerir, nous laiſſe le loiſir de nous occuper uniquement des affaires publiques. Dieu ne manque de rien abſolument, & n'a beſoin de rien. Il en eſt ainſi à proportion de l'homme vertueux, plus il ſçait réduire & diminuer ſes beſoins, plus il eſt parfait, & plus il approche de Dieu-même.

La plus grande proviſion qu'un homme d'Etat puiſſe faire pour bien gouverner.

Dieu n'a beſoin de rien.

Plus l'homme diminuë ſes beſoins, plus il eſt parfait.

Et la plus grande proviſion que l'on puiſſe faire pour bien gouverner, ce n'eſt pas la richeſſe, mais la ſuffiſance.] Tout ce que Plutarque dit ici eſt indubitable, mais on auroit bien de la peine à le perſuader à notre ſiécle, où l'amour des richeſſes a tout corrompu. Nous y avons pourtant vû de grands hommes, qui, comme Ariſtide, ont reſiſté à cette paſſion, & qui, après avoir bien ſervi ont eu l'honneur de mourir pauvres.

Il en eſt ainſi à proportion de l'homme vertueux, plus il ſçait réduire & diminuer ſes beſoins, plus il eſt parfait, & plus il approche de Dieu-même.] Ce ſont trois lignes toutes d'or. Ce ne ſont que nos beſoins qui nous rendent foibles, infirmes, dépendans, eſclaves.

Car comme le corps bien formé & bien conſtitué pour la ſanté, n'a beſoin ni d'habits ſuperflus, ni d'une nourriture extraordinaire, il en eſt de même d'une vie & d'une maiſon ſaines, peu de choſe, & ce qu'il y a de plus commun ſuffit pour les entretenir. En un mot il faut que les richeſſes ſoient proportionnées aux beſoins, car celui qui amaſſe beaucoup de bien, & qui n'en dépenſe que peu, n'a pas ce qui ſuffit. Mais ſi tout ce qu'il a amaſſé avec tant de ſoin, il ne le dépenſe point, parce qu'il n'en a pas beſoin, & que ſon deſir ne l'y porte pas, il eſt vain; & s'il en a beſoin, & que par avarice, & par meſquinerie il s'empêche d'en joüir, il eſt miſerable.

Les beſoins ſont la meſure des richeſſes.

Et ſur cela je demanderois volontiers à Caton lui-même, ſi la richeſſe conſiſte dans la joüiſſance, pourquoi fait-il ſi fort le fier d'avoir amaſſé tant de bien lorſqu'il en a dépenſé ſi peu? Et ſi c'eſt une très-belle choſe, comme ce l'eſt en effet, de ſe contenter du pain le plus commun, & tel qu'on le trouve, de boire le même vin que ſes ouvriers & ſes domeſtiques, de n'avoir beſoin d'étoffes de pourpre, ni pour ſes meubles, ni pour ſes habits, & de ne rechercher point une maiſon blan-

En un mot il faut que les richeſſes ſoient proportionnées aux beſoins.] On peut voir ſur cela l'article premier du Manuel d'Epictete, & le Commentaire de Simplicius. Hierocles a fort bien dit, que les richeſſes n'ont été inventées, que comme un ſecours pour le corps, & qu'on les a appellées par cette raiſon d'un mot qui marque qu'elles doivent ſervir aux beſoins du corps. Sur le XXXIXe. vers de Pythagore.

chie & crépie, ni Ariſtide, ni Epaminondas, ni Manius Curius, ni Fabrice, n'ont donc manqué à rien qui fût de leur devoir, quand ils ont negligé d'acquerir des biens, dont ils condamnoient & mépriſoient l'uſage. Car il n'étoit pas neceſſaire à un homme, qui trouvoit les raves un mets délicieux, & qui prenoit plaiſir à les faire cuire lui-même, pendant que ſa femme de ſon côté pêtriſſoit ſon pain, il n'étoit pas neceſſaire, dis-je, de ſe tant tourmenter, de parler ſi ſouvent de mailles & de deniers, & d'écrire & d'enſeigner par quels moyens on peut devenir très-promptement riche. Car le ſimple & ce qui ſuffit, eſt très-conſiderable, en ce qu'il détourne le deſir & la penſée de ce qui eſt ſuperflu.

Le ſimple, & ce qui ſuffit, en quoi conſiderables.

C'eſt ſurquoi on rapporte qu'Ariſtide dans le plaidoyer qu'il fit pour ſon couſin Callias, dit, *que d'avoir honte de la pauvreté, cela convenoit à ceux qui étoient pauvres malgré eux; mais, qu'à ceux qui l'étoient volontairement & par choix, il leur convenoit de s'en glorifier.* Car il eſt ridicule de penſer que la pauvreté d'Ariſtide fût l'effet de ſon imbecillité & de ſa pareſſe, puiſqu'il lui étoit très-facile, ſans rien faire de honteux, & en retenant ſeulement la dépoüille d'un des Barbares, ou en ſe rendant maître d'un ſeul de leurs pavillons, de devenir tout d'un coup très-riche. En voilà aſſez ſur ce ſujet.

Qui ſont ceux qui doivent rougir ou ſe glorifier de la pauvreté.

Combien il étoit aiſé à Ariſtide de s'enrichir.

Quant aux faits d'armes, qu'ils ont executez l'un & l'autre en commandant en chef, ceux de

Exploits de Caton inferieurs à ceux d'Ariſtide.

Caton n'ont preſque rien ajouté à la grandeur de Rome, qui étoit déja très-grande; mais dans ceux d'Ariſtide on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes, & les plus glorieuſes qui ayent jamais été remportées par les Grecs, celle de Marathon, celle de Salamine, celle de Platées. Et il n'eſt pas raiſonnable de comparer ni Antiochus à Xerxes, ni toutes ces villes qui furent priſes & raſées en Eſpagne, à tant de milliers de Barbares, qui furent taillez en pieces ſur terre, ou défaits ſur mer. Et dans toutes ces actions Ariſtide ne fut inferieur à aucun des autres Grecs à bien ſervir & à bien payer de ſa perſonne, mais la gloire & la couronne de ces grands ſuccès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les ceda à ceux qui en avoient plus grand beſoin que lui, parce que dans tout cela il avoit ſur eux un grand avantage.

Ariſtide cede aux autres la couronne de ſes grands ſuccès.

Pour moi je ne blâmerai point Caton de ce

Vanité de Caton qui ſe loüoit toujours.

Mais dans ceux d'Ariſtide, on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes.] Ainſi Ariſtide a l'avantage ſur Caton du côté des exploits de guerre, comme il l'a du côté de la magnanimité & du mépris des richeſſes.

Il n'eſt pas raiſonnable de comparer ni Antiochus à Xerxes.] Il rend ici raiſon de la préference qu'il donne à Ariſtide pour la guerre. Xerxes étoit un ennemi bien autrement redoutable à la Grece, qu'Antiochus ne l'étoit à l'Italie; & il n'y a nulle comparaiſon entre ces quatre cens villes ou bourgades raſées en Eſpagne, & ces milliers de Barbares défaits ſur terre & ſur mer.

Mais la gloire & la couronne de ces grands ſuccès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les ceda à ceux.] Ce tour de Plutarque eſt très-beau. Ce qui eſt plus glorieux que la victoire même, c'eſt d'en ceder la couronne & le prix à ſes Collegues, car cette genèroſité ne peut venir que d'un grand fond de richeſſe.

qu'il ſe vantoit toujours, & qu'il ſe préferoit toujours à tous les autres, quoiqu'il ait dit lui-même dans un certain Traité, *que de ſe loüer ſoi-même comme de ſe blâmer, c'étoit toujours une choſe très-importune & très-ridicule.* Je dirai ſeulement qu'il me ſemble que celui qui ſe loüe à tout propos, n'eſt pas ſi parfait dans la vertu, que celui qui n'a pas beſoin que les autres même le loüent. Car la modeſtie eſt ce qui contribuë le plus à inſpirer la douceur neceſſaire à ceux qui gouvernent; & au-contraire l'orgueïl rend toujours difficile & chagrin, & attire immanquablement la haine & l'envie. Ce vice fut toujours inconnu à Ariſtide, au lieu que Caton en fut fort taché. Ariſtide, en ſervant & favoriſant lui-même Themiſtocle ſon ennemi capital, pour le faire parvenir aux premieres charges, & en lui ſervant, pour ainſi dire, de garde pendant qu'il fut Genéral, releva la ville d'Athenes; & Caton, en s'oppoſant toujours à Scipion, empêcha & ruina preſque ſon expedition contre les Carthaginois, dans laquelle fut défait Annibal, ce terrible ennemi des Romains, qui juſques-là avoit été invincible. Et enfin, en faiſant naître par ſes cabales & ſes intrigues de nouveaux ſoupçons, & en ſemant de nouvelles calomnies,

La modeſtie inſpire la douceur, & l'orgueïl rend chagrin & difficile.

Autre grand avantage d'Ariſtide ſur Caton.

Ariſtide en ſervant & en favoriſant lui-même Themiſtocle ſon ennemi capital.] Voici encore un avantage très-conſiderable qu'Ariſtide a ſur Caton; c'eſt qu'en ſervant ſon ennemi capital, il releva la ville d'Athenes, au lieu que Caton penſa ruiner Rome, pour ruiner ſon ennemi. Et pour un homme d'Etat il n'y a pas de plus grande honte.

il fit tant qu'il le chaſſa lui-même de Rome, & fit condamner ſon frere Lucius pour crime de peculat.

Pour ce qui eſt de la temperance, que Caton a tant vantée, & à laquelle il donne de ſi grands éloges, Ariſtide l'a toujours conſervée veritablement pure & nette de tout ſoupçon; au lieu que Caton, par ſon ſecond mariage, par ce mariage ſi indigne de lui, & ſi fort hors d'âge, a donné grand ſujet de l'accuſer d'avoir manqué de cette vertu. En effet étant déja ſi vieux, & ayant un fils déja marié, & ſa belle-fille chez lui, de s'être remarié, & remarié à la fille de ſon Greffier, à la fille d'un pere aux gages du public, cela n'eſt ni beau, ni honnête. Mais ſoit qu'il l'ait fait par un appetit de volupté, ou par un eſprit de colere & de vangeance pour punir ſon fils d'avoir regardé de mauvais œil ſa ſervante qu'il entretenoit, l'action & le prétexte ſont également honteux & indignes. Et quant au diſcours qu'il tint à ſon fils pour juſtifier ſon mariage, c'eſt un diſcours ironique & moqueur, qui n'a nulle ombre de verité. Car s'il vouloit avoir des enfans auſſi gens de bien que celui-là, il devoit donc épouſer une fille de noble maiſon, s'y prendre de meilleure heure, ne pas ſe contenter d'entretenir une fille de mauvaiſe

Ariſtide infiniment ſuperieur à Caton du côté de la temperance.

Beau jugement de Plutarque.

Pour ce qui eſt de la temperance que Caton a tant vantée.] Dernier avantage qu'Ariſtide a ſur Caton, c'eſt la temperance, ou la continence, qui eſt la garde vigilante & incorruptible de toutes les vertus.

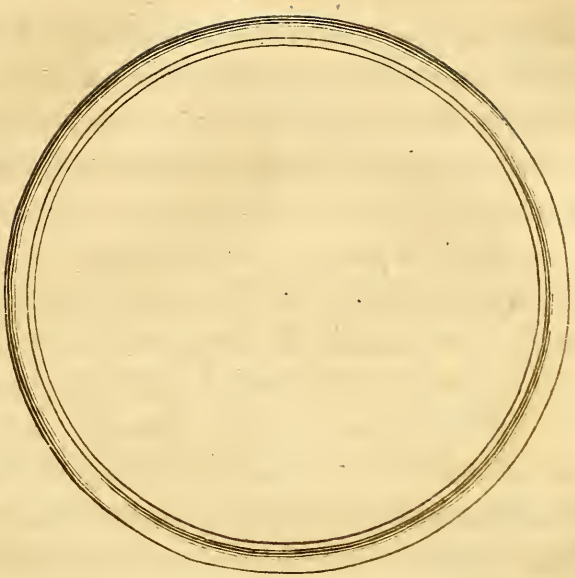
Par ce mariage ſi indigne de lui, & ſi fort hors d'âge, a donné grand ſujet de l'accuſer d'avoir manqué

vie, pendant que ce commerce put être caché; & quand il fut découvert, ne pas s'oublier juſqu'à faire ſon beau-pere de celui à qui il pouvoit bien commander, mais auquel il ne pouvoit s'allier ſans honte.

de cette vertu.] Il en a donné un plus grand ſujet encore par le commerce qu'il avoit avec ſa ſervante, & c'eſt ce que Plutarque devoit encore plus relever.

Fin de la vie de Caton.

PHILOPOEMEN.



PHILOPOEMEN.

IL y avoit à Mantinée un homme nommé Caſſandre, qui étoit d'une des premieres maiſons de la ville, & un des plus puiſſans parmi les Citoyens; mais étant tombé dans quelque malheur, & obligé de quitter ſa patrie, il ſe retira à Megalopolis, à cauſe ſurtout du pere

Ville d'Arcadie, comme Mantinée.

Il y avoit à Mantinée un homme nommé Caſſandre.] Dans quelques exemplaires il eſt nommé *Cleandre*; & c'eſt le nom que lui donne Pauſanias. Il eſt étonnant qu'on n'ait pas plus de connoiſſance d'un homme qui avoit élevé Philopœmen.

Mais étant tombé dans quelque malheur.] Apparemment il avoit commis quelque meurtre; car en ces tems-là c'étoit la cauſe

Craugis, pere de Philopœmen.

de Philopœmen, qui avoit nom Craugis, homme très-genéreux & très-magnifique en tout, & qui en particulier étoit lié avec lui d'une amitié fort étroite. Pendant que Craugis vêcut, Caſſandre fut fort bien traité chez lui, & partagea toute ſa fortune; & après ſa mort, pour marquer la reconnoiſſance qu'il conſervoit de tous les bons offices qu'il en avoit reçus, & de l'hoſpitalité qu'il avoit ſi genéreuſement pratiquée à ſon égard, il prit ſoin d'élever lui-même ſon fils devenu orphelin, comme Homere dit qu'Achille fut élevé par Phœnix. Il s'appliqua d'abord à former ſes mœurs & à lui donner une éducation veritablement noble & royale, & y réuſſit ſi bien, que l'enfant profitoit à vûë d'œil.

Philopœmen orphelin, eſt elevé par Caſſandre de Mantinée.

Les Précepteurs de Philopœmen.

Au ſortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdemus & de Demophanes, Citoyens de Megalopolis, & qui ayant été diſciples d'Arceſilas dans l'école de l'Academie, appliquerent plus qu'aucun des Philoſophes de leur tems au gouvernement de la République, & au maniement des grandes affaires, tous les beaux préceptes que la Philoſophie leur avoit donnez. Ces deux Philoſophes délivrerent leur patrie du Tyran Ariſto-

Grandes actions des deux Philoſophes qui avoient été ſes Precepteurs.

ordinaire de ces exils volontaires, comme nous le voyons dans Homere.

Au ſortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdemus & de Demophanes.] C'eſt-à-dire, que Caſſandre étoit le Gouverneur, & qu'Ecdemus & Demophanes furent ſes Précepteurs. Pauſanias les nomme *Ecdelus* & *Megalophanes*. Ils étoient diſciples d'Arceſilas, qui avoit fondé la moïenne Académie.

Appliquerent plus qu'aucun des Philoſophes de leur tems au gouvernement de la République tous

deme, en lui ſuſcitant des meurtriers, qui s'en défirent; ils aiderent Aratus à chaſſer le Tyran Nicocles, & à la priere des Cyreniens, qui étoient travaillez de troubles & de ſédition, comme d'une maladie très-dangereuſe, ils paſſerent la mer, établirent de bonnes loix dans leur ville, & reformerent entierement l'Etat. Mais parmi leurs plus beaux actes de vertu, ils mirent eux-mêmes au premier rang l'éducation de Philopœmen, comme ayant rendu par le ſecours de la Philoſophie cet homme le bonheur commun de la Grece. Auſſi comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont ſur l'âge, la Grece, comme ayant enfanté Philopœmen dans ſa vieilleſſe, & après tous les grands perſonnages qu'elle avoit portez, l'aima ſingulierement, & elle augmentoit ſa puiſſance à meſure qu'elle voïoit croître ſa réputation. C'eſt pourquoi un Romain, pour le loüer comme il meritoit, l'appella *le dernier des Grecs*, voulant dire par-là que la Grece n'avoit produit après lui aucun grand homme, aucun homme qui fût digne d'elle.

L'éducation d'un grand homme eſt un des plus beaux actes de vertu, c'eſt le premier.

Un grand homme eſt le bonheur commun de tout ſon païs.

Philopœmen appellé le dernier des Grecs.

Il n'étoit pas laid de viſage, comme quelques-uns le diſent, car nous voyons encore une de ſes ſtatuës qui eſt dans le Temple de Delphes. Et

Statuë de Philopœmen ſe voyoit encore dans le Temple de Delphes du tems de Plutarque.

les beaux préceptes.] Auſſi eſt-ce le but de la veritable Philoſophie, ſurtout de celle de Platon, qu'Arceſilas ſuivoit, de porter les hommes à ſervir leur patrie, & à ſe prêter à tous ceux qui ont beſoin de ſecours.

Il n'étoit pas laid de viſage.] Pauſanias dit tout le contraire; car il aſſure qu'en grandeur & force de corps, il ne cedoit à aucun homme du Peloponeſe, mais qu'il étoit laid de viſage, τὸ δὲ εἶδος ἦν τοῦ προσώπου κακός, & il

quant à la mépriſe de ſon hôteſſe de Megare, on prétend qu'elle vint uniquement de ſa facilité & de la ſimplicité dont il étoit vêtu, car cette femme ayant appris que le Genéral des Grecs alloit arriver chez elle, ſe tourmentoit, & s'empreſſoit pour lui préparer à ſouper, ſon mari par hazard n'étant pas alors au logis. Philopœmen arrive dans ce moment, couvert d'un manteau fort ſimple; elle le prit pour un de ſes domeſtiques, ou pour quelque fourrier, qui venoit préparer ſon logement, & elle le pria de lui aider à faire la cuiſine. D'abord Philopœmen ſans autre façon jetta ſon manteau & ſe mit à fendre du bois. Sur ces entrefaites le mari revient, & ayant vû Philopœmen en cet état, car il le connoiſſoit: *Que faites-vous donc là, Seigneur Philopœmen*, lui dit-il? *Rien autre choſe*, lui répondit Philopœmen en ſon langage Dorique, *que porter la peine de ma mauvaiſe mine.*

Avanture de Philopœmen.

Raillerie de Titus Flaminius ſur la taille de Philopœmen, & le double ſens de cette raillerie.

Titus Flaminius le raillant un jour ſur ſa taille, lui dit: *Philopœmen, vous avez de belles mains, & de belles jambes, mais vous n'avez point de ventre*, en effet il étoit fort menu de la ceinture. Mais cette raillerie tomboit plutôt ſur l'état de ſes troupes, que ſur ſa taille, car il avoit une bonne Infanterie & une bonne Cavalerie, mais le plus ſouvent il manquoit de fonds pour les nourrir. Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.

faut avoüer que cette laideur fonde mieux la réponſe de Philopœmen. καλῶς ὄψεως δίκας δίδωμι, *je porte la peine de ma mauvaiſe mine.*

Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.] Car dans ces écoles on parloit de tout, & on diſputoit ſur toutes ſortes de

Quant à ſes mœurs, ſon ambition n'étoit pas entierement exempte d'opiniâtreté, de contention, ni de colere; car ayant pris Epaminondas pour ſon modele, il imita admirablement ſa prudence à déliberer & à reſoudre, ſon activité & ſon audace à executer, & ſon parfait deſintereſſement; mais pour ſa douceur, ſa patience, ſon humanité dans les differends, qui naiſſent ordinairement dans le gouvernement d'un Etat, c'eſt ce qu'il ne put jamais imiter, emporté par la colere qui lui étoit naturelle, & par cet eſprit de contention qui étoit en lui, c'eſt pourquoi il paroiſſoit plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

Mœurs de Philopœmen.

Il avoit pris Epaminondas pour ſon modele.

Plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

Auſſi dès ſon enfance il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices, qui pouvoient le rendre propre à ce mêtier, à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Et comme il paroiſſoit très-bien conſtitué & très-bien formé pour la lutte, & que ſes amis particuliers, & même ſes maîtres l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda *ſi cet exercice des Athletes ne nuiroit point au métier de ſoldat?* Ils lui répondirent, comme cela eſt vrai, *que le corps & la vie de l'Athlete different du corps & de la vie de l'homme de guerre en tout & partout, & que leur regime & leurs exercices ſont tout autres. Les Athletes cherchent par un long ſommeil, & par des réplétions*

Difference de l'Athlete & du ſoldat.

ſujets. Et les actions & les bons mots des grands hommes, qui vivoient alors, fourniſſoient la matiere à ces ſortes de diſputes.

continuelles, par un travail & par un repos reglez à conſerver & à augmenter leur embonpoint, qui par cette habitude devient très-ſujet à ſe perdre, ou à changer pour peu qu'ils s'écartent de leur regle ordinaire, au lieu que la vie des gens de guerre doit être faite à toutes ſortes d'inégalitez & de dérangemens, il faut qu'ils ſupportent facilement la faim & la ſoif, & que ſans incommodité ils puiſſent paſſer les nuits ſans dormir.

Philopœmen étant Général, bannit tout exercice athletique, & le diffame autant qu'il peut.

Cette réponſe entenduë, non-ſeulement Philopœmen rejetta la lutte, mais il s'en moqua; & dans la ſuite, étant Général d'armée, il bannit autant qu'il lui fut poſſible, tout exercice athletique en le diffamant par toutes ſortes de flétriſſures & de mépris, comme un métier qui gâtoit & corrompoit les corps les plus robuſtes & les plus propres à la guerre, en les rendant inutiles aux combats veritables & neceſſaires.

Dès qu'il fut hors de la puiſſance de ſes Gouverneurs & de ſes Maîtres, il ſe mit dans les troupes que la ville de Megalopolis envoyoit faire des courſes dans la Laconie pour piller, & pour en emmener des troupeaux & des eſclaves. Et dans toutes ſes courſes il étoit toujours le premier quand on ſortoit, & le dernier quand on revenoit.

La chaſſe & le labourage, occupations ordinaires de Philopœmen.

Pendant qu'il étoit de loiſir & qu'il n'y avoit point de troupes en campagne, il s'exerçoit à la chaſſe, & rendoit ſon corps leger & robuſte, ou bien il labouroit la terre, car il avoit un bel heritage à vingt ſtades de la ville, où il alloit très-

Deux mille cinq cens pas.

ſouvent après ſon dîner ou après ſon ſouper. Le ſoir il ſe jettoit ſur une méchante paillaſſe, comme l'un de ſes eſclaves, & paſſoit ainſi la nuit. Le lendemain à la pointe du jour il alloit avec ſes vignerons travailler à la vigne, ou avec ſes laboureurs mener la charruë, après quoi il s'en retournoit à la ville, où il travailloit aux affaires publiques avec ſes amis & les Magiſtrats.

A quoi Philopœmen depenſoit tout ce qu'il gagnoit à la guerre, c'eſt-à-dire, ſa part du butin.

Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il le dépenſoit en chevaux & en armes, ou bien il l'employoit à payer la rançon de ceux de ſes Citoyens qui avoient été faits priſonniers. Il tâchoit d'augmenter ſon bien par le revenu du labourage, qui eſt le plus juſte de tous les gains, & il ne s'y appliquoit pas par maniere d'acquit & comme pour ſe divertir, mais avec grand ſoin, très-perſuadé qu'il n'y a rien de plus convenable & de plus honnête que de faire profiter ſon bien pour s'abſtenir de celui des autres.

Le revenu du labourage le plus juſte de tous les gains.

Faire profiter ſon bien en s'abſtenant de celui des autres.

Il écoutoit volontiers les diſcours & liſoit les Traitez des Philoſophes, non pas tous, mais ſeulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du pro-

Le choix qu'il faiſoit des traitez des Philoſophes.

Il tâchoit d'augmenter ſon bien par le revenu du labourage, qui eſt le plus juſte de tous les gains.] C'eſt ce que Columelle établit dans la préface de ſes livres de la choſe ruſtique. *Sola res ruſtica, quæ ſine dubitatione proxima & quaſi conſanguinea ſapientiæ eſt; & que la choſe ruſtique, qui ſans contredit eſt la proche parente, & comme la ſœur germaine de la ſageſſe, &c.* Et après avoir parcouru tous les arts & tous les mêtiers, il ajoute, *ſupereſt, ut dixi, unum genus liberale & ingenuum rei familiaris augendæ, quod ex agricolatione contingit. Il ne reſte qu'un ſeul moyen noble, & digne d'un homme libre, d'augmenter ſon bien, qui eſt l'agriculture.*

Ce qu'il cherchoit dans Homere.

grès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiſer le courage & porter aux grandes actions. Et pour toutes les autres lectures il aimoit ſurtout à lire les Traitez d'Evan-

Les Tactiques d'Evangelus.

gelus, qu'on appelle *les Tactiques*, c'eſt-à-dire, l'art de ranger des troupes en bataille, & les hiſtoires de la vie d'Alexandre, car il penſoit qu'il falloit toujours rapporter les paroles aux actions, & ne

Ne lire que pour apprendre à agir.

lire que pour apprendre à agir, à moins qu'on ne veüille lire ſeulement pour paſſer le tems, & pour ſe former à un babil infructueux & inutile.

Comment Philopœmen faiſoit l'application de ce qu'il liſoit dans les Tactiques.

Quand il avoit lû les préceptes & les regles des Tactiques, il ne faiſoit nul cas d'en voir les démonſtrations par les plans ſur des planches, mais il en faiſoit l'application ſur les lieux mêmes en pleine campagne. Car dans ſes marches il obſervoit

De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiſer le courage & porter aux grandes actions.] Voici un grand témoignage que Philopœmen rend à Homere, il le trouve plein de grandes idées, mais il ne cherche & ne s'approprie que celles qui peuvent aiguiſer le courage, & ce Poëte en eſt plein; jamais Ecrivain n'a peint la valeur avec des traits ſi vifs. Il animeroit les plus lâches.

A lire les Traitez d'Evangelus.] Ancien Auteur qui avoit écrit de l'art de ranger les troupes en bataille. Il en eſt parlé dans Arrien, qui a traité le même ſujet, & qui dit que les écrits de cet Evangelus & ceux de Polybe, d'Eupolemus, d'Iphicrate & de Poſidonius étoient moins utiles de ſon tems, parce qu'ils avoient obmis beaucoup de choſes comme connuës, & qui avoient pourtant beſoin alors d'explication.

Mais il en faiſoit l'application ſur les lieux mêmes en pleine campagne.] En effet cela eſt bien plus utile, & rend la pratique des préceptes bien plus aiſée dans l'occaſion, que de voir les plans ſur des planches.

exactement

exactement la position des lieux hauts & des lieux bas, toutes les coupures & irrégularitez du terrain, & toutes les differentes formes & figures que les bataillons & les escadrons sont obligez de subir à cause des ruisseaux, des ravins & des défilez qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre; & après avoir medité sur cela en lui-même, il en communiquoit avec ceux qui l'accompagnoient. En general il paroît que Philopœmen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il embrassoit la guerre comme une profession qui donnoit plus d'étenduë à la vertu, & en un mot qu'il mépri-soit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce mêtier, comme gens oiseux & inutiles.

La guerre, la profession qui donne le plus d'etenduë à la vertu.

Il étoit dans sa trentiéme année lorsque Cleomene, Roy de Lacedemone, tombant tout d'un coup une belle nuit sur Megalopolis, força les gardes, penétra jusqu'au milieu de la ville, & s'empara de la place publique, où il se mit en bataille. Philopœmen, sorti au secours de ses Citoyens, ne put chasser les ennemis, quoiqu'il combattît avec la derniere valeur, en exposant sa vie sans aucun menagement, mais par sa longue & vigoureuse resistance, & en attirant à lui Cleomene, il donna le tems aux Megalopolitains de se sauver & de sortir de la ville, & il sortit le der-

Cleomene, Roy de Lacedemone, se rend maître de Megalopolis, la seconde année de l'Olympiade CXXXIX. l'an 221. avant l'Ere Chretienne.

Qu'il mépriſoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce mêtier, comme gens oiſeux & inutiles.] C'est être trop entêté de la guerre, & ce sentiment est outré. Il y a des professions, qui ne sont pas veritablement si éclatantes, que celle des armes, mais qui ne sont ni moins necessaires, ni moins utiles.

nier avec beaucoup de peine, & après des efforts infinis, ayant eu ſon cheval tué ſous lui, & étant lui-même fort bleſſé.

Il offre de rendre la ville aux Megalopolitains.

Quand ils eurent gagné Meſſene, Cleomene entierement maître de Megalopolis, leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec toutes leurs richeſſes, & tout leur païs. Philopœmen, voyant qu'ils recevoient agréablement ces offres, & qu'ils ſe préparoient à s'en retourner, s'y oppoſa, & les en empêcha, en leur repreſentant que Cleomene ne vouloit pas leur rendre leur ville, mais ſe rendre encore maître de leurs perſonnes, pour la garder plus ſurement, car il voyoit bien qu'il n'auroit point le tems de s'arrêter là pour garder des maiſons & des murailles vuides, & que cette ſolitude le forceroit bientôt d'en ſortir. Par ces remontrances il détourna ſes Citoyens de leur deſſein, & donna à Cleomene un prétexte de ravager la ville, d'en ruiner la plus grande partie, & de n'en ſortir qu'avec un très-gros butin.

Grande prudence de Philopœmen.

Antigonus marche contre Cleomene l'Eté ſuivant.

Quelques mois après, le Roy Antigonus marcha avec les troupes des Achéens contre Cleomene,

Avec les troupes des Achéens.] Les Achéens, ou Achaïens, Ἀχαιοὶ les peuples de l'Achaïe. Ce mot Achaïe a une ſignification fort étenduë, qu'il faut expliquer. Dans ſa ſignification la plus commune, il ſe prend pour toute la Grece, qui eſt hors du Peloponeſe, au-deſſous de la Macedoine, entre l'Epire & la mer Egée. Mais dans Plutarque, comme le P. Lubin l'a remarqué, il ſe prend plus particulierement pour cette partie du Peloponeſe, qui eſt au-deſſous du golfe de Corinthe, & qui s'appelloit anciennement *Ægialus*, parce qu'elle eſt ſur la côte de la mer, depuis Sicyone juſqu'à Patres. Ce fut là que ſe forma la ligue dite

qui s'étoit emparé des hauteurs de Sellaſie, & qui avoit occupé & fortifié tous les paſſages, & mit ſon armée en bataille fort près de lui dans la reſolution de l'attaquer & de le forcer dans ſon poſte. Philopœmen étoit avec ſes Citoyens dans la Cavalerie d'Antigonus, & il étoit ſoutenu par les nombreuſes bandes des Illyriens, très-bons ſoldats, qui fermoient cette pointe de la bataille. Ils avoient ordre de demeurer-là ſans branler, juſqu'à ce que de l'autre aîle, où étoit le Roy Antigonus, on eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Mais les Chefs voulant forcer avec les Illyriens les Lacedemoniens, qui leur étoient oppoſez, s'ébranlerent les premiers, pendant que la Cavalerie des Achéens demeuroit en bataille, ſans faire aucun mouvement ſelon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, frere de Cleomene, qui commandoit de ce côté-là, ayant appris que ces Illyriens s'avançoient ſans être ſoutenus par la Cavalerie, détache promptement ſon Infanterie la plus legerement armée, & l'envoye par les derrieres attaquer ces Illyriens dénuez de leur Cavalerie. Cela étant executé, & cette Infanterie legere d'Euclidas ayant fait tourner tête à ces Illyriens, les enfonça, & les mit en deſordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la Cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une

Sellaſie, ville de la Laconie ſur l'Eurotas.

des Achéens, dans laquelle entrerent pluſieurs villes des plus conſiderables ; & c'eſt de ces derniers Achéens que Plutarque parle dans la vie de Philopœmen, dans celle de Pelopidas, & dans celle d'Aratus.

affaire bien difficile que de tomber sur cette Infanterie d'Euclidas & de la renverser, & que c'étoit-là le moment de le faire, il en dit d'abord son avis aux Officiers du Roy, qui commandoient la Cavalerie. Mais ces Officiers, bien-loin d'entrer dans son sentiment, le traiterent de fou & de visionaire, car sa réputation n'étoit pas encore assez grande, ni assez établie pour autoriser & pour faire hazarder cette manœuvre dans une occasion si délicate & si importante.

Philopœmen simple cavalier donne aux Officiers un bon avis qu'ils refusent de suivre.

Philopœmen ne se rebuta point, & seul avec ses Citoyens, qu'il entraîna, il alla attaquer cette Infanterie, la fit plier, la mit en fuite, & en fit un grand meurtre. Non-content de ce succès, & voulant encourager encore davantage les troupes du Roy, & penétrer jusqu'aux ennemis qui occupoient le haut de la montagne, sans leur donner le tems de se remettre du trouble où la défaite & la fuite de cette Infanterie les avoit jettez, il quitta son cheval, & s'avançant à pied, chargé d'une lourde cuirasse de cavalier, & de toutes les autres pieces d'une pesante armure, par des chemins tortueux & pleins de torrens & de fondrieres qui les coupoient, il combattoit courageusement avec des peines & des difficultez infinies.

Il execute lui-même ce qu'il avoit proposé.

Il quitte son cheval & combat à pied.

En cet état il reçut un coup de javelot qui lui perça les deux cuisses. La blessure ne fut pas mortelle, mais elle étoit très-grande, le fer du javelot traversant les deux cuisses de part en part. Arrêté par ce coup, comme s'il avoit eu les fers aux pieds,

Philopœmen blessé d'un javelot qui lui perce les deux cuisses.

il ne sçavoit à quoi se resoudre, car la courroye du javelot lui causoit de si grandes douleurs quand on tâchoit de le retirer par la playe, que ceux qui étoient autour de lui, n'osoient y toucher, & il voyoit que le combat, devenu furieux & dans sa plus grande force, ne pouvoit durer long-tems. Au desespoir de se voir donc ainsi retenu & plein d'impatience de retourner dans la mêlée, le dépit & l'honneur le porterent à remuer si violemment les cuisses, qu'en les avançant & retirant alternativement malgré des douleurs insupportables, il fit tant qu'il rompit le javelot par le milieu, & ordonna qu'on retirât les tronçons chacun de leur côté. Se voyant dégagé par ce moyen, il va l'épée à la main à la tête de ses troupes, se jette au milieu des ennemis, & par cette action il enflamma tellement le courage & l'émulation des siens, qu'ils renverserent tout & gagnerent le haut de la montagne.

Courage heroique de Philopœmen.

Il détermine la victoire par sa valeur.

Antigonus ayant donc remporté cette victoire signalée, tendit un piége à ses Macedoniens pour être informé de la verité, & faisant semblant d'être fâché, il demanda à Alexandre, qui commandoit sa Cavalerie, *pourquoi il avoit chargé avant le signal contre l'ordre qu'il avoit donné.* Alexandre lui répondit, *qu'il avoit été forcé malgré lui d'en venir aux mains, parce qu'un jeune cavalier Megalopolitain s'étoit hâté d'attaquer sans attendre d'ordre.* Alors Antigonus en riant lui dit, *ce jeune cavalier, dont tu parles, a fait l'action d'un grand Capitaine, & toi, tu as fait l'action d'un jeune cavalier.*

Grand éloge qu'Antigonus donne à Philopœmen.

Depuis ce moment-là Philopœmen fut dans une grande réputation, comme on peut le croire, juſques-là qu'Antigonus vouloit l'avoir avec lui, & lui offroit de grands biens avec un commandement conſiderable dans ſes troupes s'il vouloit entrer à ſon ſervice. Il le refuſa, parce qu'il ſe connoiſſoit d'un naturel trop impétueux & trop difficile, pour obéir à un Prince étranger. Mais ne voulant pas non plus demeurer oiſif & ſans occupation, & pour s'exercer & pour apprendre encore mieux le mêtier des armes, il s'embarqua & paſſa en Crete où il y avoit de la guerre.

Antigonus, pour l'engager à entrer dans ſon ſervice, lui fait de grandes offres qu'il refuſe.

Philopœmen paſſe en Crete pour mieux apprendre le mêtier de la guerre.

Après avoir ſervi aſſez long-tems avec des hommes très-belliqueux & très-adroits à toutes ſortes de combats, & d'ailleurs très-temperans & accoutumez à un regime très-ſevere, il s'en retourna chez les Achéens avec un ſi grand nom, qu'à ſon arrivée il fut fait Genéral de la Cavalerie. D'abord il examina l'état de ſes troupes. Il vit que lorſqu'il falloit marcher, les Cavaliers n'avoient que de méchans petits chevaux, qu'ils prenoient du premier venu, que la plûpart même n'alloient point en campagne, & envoyoient d'autres à leur place, & qu'en general le défaut d'exercice étoit joint à une grande timidité & baſſeſſe de courage, les Genéraux, qui avoient été avant lui ayant negligé de les corriger de peur de ſe les attirer; car parmi les Achéens, ce ſont les cavaliers qui ſont les plus puiſſans & les maîtres des punitions & des récompenſes. Philopœmen ne put diſſi-

Eloge des Cretois, leur courage, leur temperance, & la ſeverité de leur diſcipline.

Philopœmen eſt fait Genéral de la Cavalerie à ſon retour de Crete.

La réforme & la bonne diſcipline qu'il met dans ſes troupes.

Les cavaliers, les plus puiſſans parmi les Achéens.

muler, ni ſouffrir ce relâchement, il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'un deſir de gloire, châtiant même ceux qui avoient beſoin d'être forcez, & leur faiſant faire très-ſouvent l'exercice, des revûës, & des jouſtes & des tournois dans les lieux où ils pouvoient avoir le plus de ſpectateurs. Par ce moyen en très-peu de tems il les rendit tous ſi robuſtes, ſi adroits, ſi courageux, & ce qui eſt le principal dans les Tactiques, ſi legers & ſi prompts, que toutes les évolutions & tous les mouvemens à droite, à gauche, ou de la tête à la queuë, ſoit de tous les eſcadrons enſemble, ſoit de chaque cavalier ſeul, ils les faiſoient avec tant d'adreſſe & de facilité, qu'on eût dit que toute cette cavalerie n'étoit qu'un ſeul & même corps qui ſe remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Par quels moyens Philopœmen rétablit la Cavalerie d'Achaïe qui étoit preſque perduë.

Dans un grand combat que les Achéens eurent à ſoutenir près la riviere de Lariſſe contre les Etoliens & les Eléens, le Genéral de la Cavalerie des Eléens, nommé Damophante, s'avança hors des rangs & courut impétueuſement contre Philopœmen. Celui-ci l'attendit de pied ferme, & le prévenant il le renverſa d'un coup de pique aux pieds de ſon cheval. Damophante tombé, tous les ennemis prirent la fuite. Cette action fit un grand honneur à Philopœmen, & tout le monde avoüa qu'il n'étoit ni au-deſſous d'aucun Gendarme pour les coups de main, ni inferieur aux plus vieux

Ce combat fut donné la quatriéme année de l'Olymp. CXLII. Philopœmen étoit dans ſa quarante-quatriéme année.

Il tuë dans un combat Damophante, General de la Cavalerie des Eléens.

Capitaines en ſageſſe & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

La deſunion, ſource de foibleſſe, & l'union, ſource de force.

Il eſt vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puiſſance, ce fut Aratus. Avant lui ils étoient mépriſez & foibles, parce qu'ils étoient deſunis, & que chaque ville ne penſoit & ne travailloit que pour elle. Aratus les releva en les uniſſant & en les liguant toutes enſemble, & en y établiſſant une police toute Grecque & pleine de concorde & de veritable amitié. Enſuite comme on voit dans les courans des eaux quand de petites matieres, qu'elles entraînent, ont commencé à s'arrêter, celles qui ſurviennent, s'arrêtent & s'accrochent aux premieres, & peu à peu cet amas croiſſant, fait enfin un corps qui devient une digue ferme & ſolide, il en eſt de même de la Grece. Elle étoit foible en ce tems-là, & très-aiſée à diſſiper, étant ſeparée çà & là par ſes villes. Les Achéens s'arrêtent d'abord, comme ces petites matieres s'arrêtent au fond de l'eau, ils attirent enſuite toutes les villes des environs & les accrochent, les unes en les ſecourant & en les délivrant de leurs Tyrans, & les autres en les gagnant par leur union & par leur police. Et par ce moyen ils avoient en vûë de faire de tout le Peloponeſe un ſeul corps & une ſeule puiſſance, à laquelle rien ne pourroit reſiſter. Il eſt vrai que pendant la vie d'Aratus toutes ſes villes étoient encore comme

Belle comparaiſon pour faire ſentir comment les villes de Grece ſe lierent & s'unirent peu à peu, & firent comme une forte digue.

ſoumiſes

ſoumiſes aux armes des Macedoniens, car elles faiſoient toutes la cour à Ptolemée, enſuite à Antigonus, & à Philippe qui s'entremettoient de toutes les affaires des Grecs. Mais dès que Philopœmen eut commencé à prendre en main le gouvernement, les Achéens ſe voyant aſſez forts pour reſiſter aux plus grandes puiſſances, ceſſerent d'appeller des Commandans étrangers. Car pour Aratus, comme il ſe trouvoit peu propre aux armes, la plûpart des grandes choſes qu'il fit, il les fit par ſon adreſſe, par ſon affabilité, par ſa douceur, & par les liaiſons d'amitié qu'il contracta avec les Rois, comme nous l'avons écrit dans ſa vie. Mais Philopœmen, qui étoit un grand homme de guerre & homme de main, plein de force & d'audace, & de plus toujours heureux, & qui avoit fait pancher la victoire de ſon côté dans tous ſes premiers combats, releva le courage des Achéens, accoutumez à vaincre avec lui, & leur inſpira des ſentimens genéreux & proportionnez à leur grandeur & à leur puiſſance.

Difference du caractere d'Aratus & de celui de Philopœmen.

Le bonheur compté parmi les qualitez d'un Capitaine.

Premierement il changea leur ordonnance de bataille, & leur armure, qui étoient très-défectueuſes, car ils ne portoient que des boucliers très-legers, parce qu'ils étoient très-minces, & ſi étroits qu'ils ne couvroient pas toute la largeur du corps. Et ils n'avoient que des piques beaucoup plus courtes que celles des Macedoniens, avec leſquelles ils pouvoient combattre & frapper de loin, car à cauſe de leur legereté elles étoient

Philopœmen change l'ordonnance de bataille, & toute l'armure des Achéens.

faciles à lancer, mais quand il falloit joindre l'ennemi ils avoient toujours du desavantage. Pour ce qui est de l'ordonnance de leur bataille, ils n'étoient point accoutumez à celle qu'on appelle *Spirale*, & ils ne se servoient que de la phalange ou bataillon quarré, mais qui n'ayant point de front qui presentât plusieurs piques ensemble, & ne connoissant point l'art de se faire un rempart de ses boucliers joints ensemble, & bien serrez, comme la phalange des Macedoniens, ils étoient d'abord ouverts & rompus. Philopœmen changea l'une & l'autre, car au lieu de ces petites targes étroites, il leur fit prendre de grands & forts boucliers, & au lieu de ces petites piques legeres, il leur donna de bonnes lances, il les arma de bons casques, de bonnes cuirasses, & de bons cuissarts, & par-là il les accoutuma à combattre de pied ferme, & en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes legerement armées, qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent. Il fit armer de même tous les jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes, & par ce moyen il leur inspira une telle

Ils n'étoient point accoutumez à celle qu'on appelle Spirale.] C'est ainsi qu'on a traduit τάξις εἰς σπεῖραν. J'avoüe que je ne l'entends point, & que dans les Traitez des Tactiques que j'ai lûs, je n'ai rien trouvé de cette ordonnance, qu'on prétend que Plutarque appelle ici *Spirale*. Etoit-ce une ordonnance, où, après un bataillon avancé, il y en avoit un rentrant, & ainsi alternativement? Pour moi j'aurois cru que τάξις εἰς σπεῖραν étoit une ordonnance par bataillons separez, afin de laisser entre deux des intervales.

confiance, qu'ils ſe regardoient comme invincibles.

Enſuite il modera & regla leur luxe & leur exceſſive dépenſe, car il n'étoit pas poſſible de déraciner entierement cette forte paſſion qu'ils avoient pour toute vanité & ſuperfluité, comme une maladie trop inveterée. Ils n'aimoient que les habits magnifiques, les lits & les meubles de la pourpre la plus précieuſe, & les tables les plus ſomptueuſes & les plus délicates. Mais après qu'il eut commencé à corriger ce penchant, & à les faire paſſer de l'amour des choſes ſuperfluës à celle des choſes utiles & honnêtes, il les eut bientôt perſuadez & comme forcez de retrancher ces dépenſes journalieres pour le ſoïn & la parure de leurs corps, & de ne chercher à paroître magnifiques que dans leurs armes & dans tout leur équipage de guerre. En très-peu de tems on vit partout les boutiques de fourbiſſeurs pleines de coupes & de vaſes d'or & d'argent mis en pieces, & de cuiraſſes, de boucliers, & de freins que l'on doroit & argentoit, & les ſtades & les lices remplis de jeunes chevaux que l'on domptoit, & de jeunes gens qui s'exerçoient armez de toutes pieces. Vous n'auriez vû entre les mains des femmes que des caſques, qu'elles ornoient de pennaches teints dans les plus vives couleurs, & des cottes d'armes de cavaliers & des caſaques de ſoldats qu'elles brodoient. Cette vûë ſeule augmentant leur audace & excitant leur deſir, les

Il modere leur luxe & leur exceſſive dépenſe.

Magnificence des Achéens.

Philopœmen n'approuvoit la magnificence que dans les armes & dans tout l'equipage de guerre.

rendoit amoureux des plus grands dangers, & impatiens d'aller ſe couvrir de gloire. La ſomptuoſité dans toutes les autres choſes qui attirent les yeux, amene le luxe, & engendre la molleſſe dans l'ame de ceux qui les regardent, l'irritation & le chatoüillement du ſens exterieur amolliſſant & briſant toute la vigueur & toute la force de l'entendement & de la penſée; au lieu que la magnificence dans tout ce qui concerne la guerre, fortifie & éleve le cœur. C'eſt ainſi qu'Homere feint qu'Achille, dès que ſa mere eut mis à ſes pieds les belles armes toutes neuves qu'elle lui apportoit, n'y eut pas plutôt jetté la vûë, qu'il ſe ſentit comme forcené & brûlant d'impatience de s'en ſervir.

Belle réflexion de Plutarque ſur la ſomptuoſité.

La magnificence dans ce qui regarde la guerre, fortifie & éleve le courage.

Preuve tirée d'Homere.

Quand Philopœmen eut accoutumé les jeunes gens à s'orner & à ſe parer ainſi de leurs armes, il les exerça & les forma, car ils obéiſſoient avec grand plaiſir à tous les mouvemens qu'il vouloit

Et engendre la molleſſe dans l'ame de ceux qui la regardent.] Il y a dans le Grec τοῖς χρωμένοις, *dans l'ame de ceux qui s'en ſervent.* Mais c'eſt à mon avis ce que Plutarque ne doit pas dire; la ſomptuoſité n'engendre pas le luxe dans l'ame de ceux qui s'en ſervent, le luxe y eſt déja, & elle ne fait que l'y nourrir. Je croi qu'il y a faute au texte, & qu'il faut corriger τοῖς ὁρωμένοις, *à ceux qui la regardent.* Car voilà ce qui arrive; la ſomptuoſité corrompt l'ame de ceux qui la voyent, leur ſouffle ſon poiſon, & par-là elle gagne & ſe communique. Toute la ſuite même du paſſage prouve qu'il s'agit ici de regarder. ὁρώμενοι actif n'eſt pas nouveau dans la langue Grecque.

C'eſt ainſi qu'Homere feint qu'Achille, dès que ſa mere eut mis à ſes pieds les belles armes toutes neuves.] Quelle grande beauté Plutarque nous fait découvrir par ſa réflexion dans ce paſſage du XIXe. liv. de l'Iliade, lorſque Thetis apporte à Achille ces armes, que Vulcain vient de faire pour lui, & qu'elle les met à

leur apprendre, & il y avoit entr'eux une ſorte d'émulation à qui les executeroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enſeigna leur plut merveilleuſement, parce que ces rangs ainſi ſerrez leur parurent plus difficiles à rompre. Et leurs armes leur devinrent plus aiſées & plus legeres, parce qu'ils les manioient & les portoient avec plus de plaiſir à cauſe de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tardoit de les eſſayer & de les voir teintes du ſang de leurs ennemis.

Guerre des Achéens avec Machanidas, Tyran de Lacedemone.

Dans ce tems-là les Achéens étoient en guerre avec Machanidas, Tyran de Lacedemone, qui avec une puiſſante armée épioit l'occaſion d'aſſujettir tous les Peloponeſiens. Dès qu'on eut nouvelles qu'il étoit déja arrivé ſur les terres de Mantinée, Philopœmen ſe mit promptement en campagne contre lui à la tête de ſes troupes. Ils ſe mirent tous deux en bataille près de la ville, tous deux avec toutes les forces de leur païs, & avec beaucoup d'étrangers ſoudoyez.

Combat de Mantinée, donné la ſeconde année de l'Olymp. CXLIII. v. Polyb. liv. XI.

Quand les deux armées furent aux mains, Machanidas avec ſes troupes étrangeres mit d'abord

ſes pieds! *Le ſeul Achille*, dit-il, *en les voyant, ſent rallumer ſon courage, & redoubler ſa fureur; les éclairs de ſes yeux ſont comme les éclairs du tonnerre; la joye qu'il a de les voir entre ſes mains, l'anime d'un nouveau feu, &c.* On croit ne voir là qu'une grande force de poëſie, & Plutarque y découvre une grande force de ſens, & nous fait voir qu'Homere, très-inſtruit de tout ce qui regarde la nature, y peint avec de veritables couleurs les mouvemens que la vûë d'armes magnifiques excite naturellement dans le cœur d'un Heros.

en fuite les gens de trait, & les Tarentins qui faiſoient l'aîle gauche, & couvroient les Achéens, & au lieu d'aller tout de ſuite attaquer ces Achéens & d'enfoncer tout ce qui faiſoit ferme, il ſe laiſſa emporter à pourſuivre les fuyards, en laiſſant ſa phalange découverte pendant que les Achéens gardoient tous leurs rangs. Philopœmen, voyant cette déroute au commencement du combat, & croyant bien que tout étoit perdu, fit pourtant ſemblant de n'être pas touché de ce malheur, & de le regarder comme peu conſiderable. S'étant enſuite apperçu de la faute que les ennemis faiſoient de s'abandonner à pourſuivre ſon aîle gauche en s'éloignant de leur phalange, & en laiſſant dans leur bataille un endroit vuide, il ne ſe mit nullement en devoir de s'y oppoſer, & de les arrêter, au-contraire il les laiſſa aller, & quand ils furent aſſez éloignez, il alla attaquer l'Infanterie des Lacedemoniens qu'il voyoit dénuée de ſon aîle droite. Tournant donc à gauche il alla prendre

Grande faute que commet Machanidas dans ce combat, & qui lui fit perdre la victoire.

Grande prudence de Philopœmen dans la déroute de ſon aîle gauche, & la belle manœuvre qu'il fit.

Et au lieu d'aller tout de ſuite attaquer ces Achéens.] Voici comme Polybe parle de cette faute de Machanidas, liv. XI. *Quand les troupes étrangeres eurent plié, & que l'aîle gauche fut miſe en déroute, Machanidas, au lieu de ſuivre ſon premier deſſein, & d'attaquer en flanc & de front les Achéens, pour tâcher de remporter une victoire complete, par une imprudence & par une ardeur de jeune homme, ſe laiſſa emporter au torrent de ſes étrangers ſoudoyez, & ſe mit à pourſuivre avec eux les fuyards, comme ſi la peur n'avoit pas été ſuffiſante toute ſeule, pour pouſſer juſqu'aux portes de la ville, ceux qui avoient une fois plié.*

Il alla attaquer l'Infanterie des Lacedemoniens.] Il alla d'abord occuper la place que Machanidas venoit de quitter, & ſe mit entre lui & ſa phalange. Polyb.

par les flancs cette phalange, qui n'avoit plus ſon Genéral, & qui ne s'attendoit point d'être attaquée, car elle croyoit que la victoire étoit gagnée, & que les ennemis étoient défaits, voyant que Machanidas étoit à leur pourſuite.

Après qu'il eut renverſé cette Infanterie avec un grand meurtre, car on dit qu'il y fut tué plus de quatre mille Lacedemoniens, il marcha contre Machanidas, qui revenoit de ſa pourſuite avec ſes troupes étrangeres. Entre ces deux Genéraux il ſe trouva un foſſé fort profond qui les ſéparoit. Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le paſſer, l'un à deſſein de prendre la fuite, & l'autre à deſſein de s'y oppoſer. A les voir on eût dit que c'étoient, non deux Genéraux animez au combat, mais deux bêtes feroces que l'extrême neceſſité réduit à ſe défendre, ou plutôt Philopœmen reſſembloit à un veneur acharné qui ne veut pas laiſſer échaper ſa proye. Le cheval du Tyran, qui étoit fort & courageux, & que les éperons deſeſperoient & mettoient tout en ſang, ſe haſarda à franchir le foſſé,

Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le paſſer.] Cela ne peut être ſelon Polybe. Philopœmen ne cherchoit point à paſſer le foſſé, qu'il auroit paſſé facilement s'il avoit voulu, puiſqu'il avoit un pont qu'il faiſoit garder ſoigneuſement, mais il vouloit empêcher Machanidas de le paſſer, & profiter de l'avantage que ſon ennemi lui donneroit, en voulant le franchir.

Ou plutôt Philopœmen reſſembloit à un veneur.] Ce paſſage m'a paru défectueux dans le texte, c'eſt pourquoi j'ai ajouté un mot pour l'éclaircir & pour ſéparer ces deux comparaiſons, qui ne peuvent ſe trouver enſemble; car Plutarque après avoir dit que Philopœmen & Macha-

& avançant tout le devant au-de-là du bord, il s'efforçoit de se lancer de l'autre côté.

Dans ce moment Simmias & Polyenus, qui accompagnoient Philopœmen dans tous les combats, & qui se tenoient auprès de sa personne pour le défendre & pour le couvrir de leurs boucliers, accoururent tous deux, les piques baissées. Mais Philopœmen fut encore plus diligent, il les prévint, & s'avançant contre Machanidas, comme il vit que son cheval, déja dressé pour se lancer, le couvroit tout entier, il détourna un peu le sien, & prenant sa javeline il la poussa de toute sa force, & l'enfonça dans le corps du Tyran, qu'il renversa dans le fossé.

Philopœmen tuë le Tyran, & le renverse dans le fossé.

Les Achéens remplis d'admiration pour cette action de leur Genéral, & pour le grand sens qu'il avoit témoigné dans cette bataille, dont le gain étoit dû à sa bonne conduite, lui érigerent une statuë de bronze, où ils le representerent dans cette attitude, & qu'ils placerent à Delphes dans le Temple d'Apollon.

Les Achéens érigent à Philopœmen une statuë équestre, & la placent à Delphes dans le Temple d'Apollon.

On dit que dans l'assemblée des jeux Neméens Philopœmen élû pour la seconde fois Genéral des Achéens peu de tems après qu'il eut gagné cette celébre bataille de Mantinée, & se trouvant alors de loisir à cause de la fête, fit d'abord

La troisiéme année de l'Olymp. CXLIII. qui étoit justement l'année des jeux Neméens.

nidas ressembloient à deux bêtes feroces que la necessité force à se battre, ne peut pas ajouter que Philopœmen ressembloit à un veneur acharné. Philopœmen ne peut pas ressembler en même-tems à la bête & au veneur; ce que j'ai mis, *ou plutôt*, remedie à tout.

devant

devant tous les Grecs la revûë de ſa phalange magnifiquement parée, & lui fit faire ſon exercice ordinaire pour leur donner le plaiſir de voir avec quelle adreſſe, quelle force, & quelle legereté elle faiſoit tous les mouvemens que l'art ordonne, ſans jamais confondre, ni troubler les rangs; qu'enſuite il entra dans le théatre, où les Muſiciens diſputoient le prix de la Muſique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes, tous bien faits, tous à la fleur de l'âge, tous pleins de reſpect pour leur Genéral, & tous faiſant paroître une jeune audace guerriere, qu'avoient inſpirée & nourrie pluſieurs glorieux combats.

Philopœmen donne à l'aſſemblée des Grecs le ſpectacle de la revuë de ſa phalange.

Entrée pompeuſe de Philopœmen dans le théatre aux jeux Nemeens.

Dans le moment que cette floriſſante jeuneſſe entroit avec Philopœmen, par hazard le Muſicien Pylade, qui chantoit ſur ſa lyre les Perſes de Timothée, prononça le premier vers, qui dit:

C'eſt lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la liberté.

Avanture bien glorieuſe pour Philopœmen.

Timothée Poëte Dithyrambique, qui floriſſoit vers l'Olympiade XCV. l'an 398. avant J. C.

La majeſté de ce vers admirablement bien ſoutenuë par la beauté de la voix de celui qui le chantoit, frappa toute l'aſſemblée. En même-tems tous les Grecs jetterent les yeux ſur Philopœmen avec des battemens de mains & de grands cris de joye, rappellant déja leur ancienne gloire par leur fierté, & ſe croyant même déja parvenus à ce haut degré de magnanimité par la confiance qui animoit leur courage.

Comme on dit que les jeunes chevaux deſirent

toujours ceux qui ont accoutumé de les monter, & que ſi quelqu'autre cavalier les monte, ils s'effarouchent & ſe cabrent ſous cette main étrangere, il en étoit de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occaſion de guerre & qu'il s'agiſſoit de donner des combats, ſi l'on avoit nommé quelqu'autre Général, elle perdoit d'abord courage, & cherchoit toujours des yeux ſon Philopœmen, & dès qu'il paroiſſoit, elle étoit relevée & prête à agir, par la grande confiance qu'elle avoit en ſon courage & en ſa prudence, ſentant bien qu'il étoit le ſeul de tous les Généraux dont les ennemis ne pouvoient ſoutenir la vûë, & dont la gloire & le nom les faiſoient trembler, comme toutes leurs actions le donnoient à connoître.

La ligue des Achéens ne pouvoit ſouffrir d'autre Général que Philopœmen.

Philippe Roy de Macedoine, perſuadé que s'il pouvoit ſe défaire de Philopœmen, tous les Achéens lui ſeroient encore ſoumis, envoya ſecretement à Argos des hommes pour l'aſſaſſiner. Mais cette embûche fut découverte, & Philippe devint l'objet de la haine & du mépris de tous les Grecs. Les Beotiens aſſiégeoient Megare, & étoient ſur le point de ſe rendre maîtres de la place; tout d'un coup il ſe répandit un bruit dans leur armée que Philopœmen venoit au ſecours des aſſiégez, & qu'il étoit déja bien proche. A cette nouvelle, quoique fauſſe, les Beotiens abandonnent leurs échelles déja plantées contre les murs, & prennent la fuite.

Philippe Roy de Macedoine envoye des gens à Argos pour aſſaſſiner Philopœmen.

Philippe devenu pour cette action l'objet de la haine & du mepris des Grecs.

Ce que fait ſouvent la ſeule réputation d'un Général.

Nabis, qui fut Tyran de Lacedemone après Machanidas, avoit emporté d'emblée la ville de Meſſene. Philopœmen, qui n'étoit alors que ſimple particulier, ſans autorité, ſans charge, tâchoit d'engager Lyſippe, alors Genéral des Achéens, à marcher au ſecours des Meſſeniens. Lyſippe ne voulant pas y entendre, & diſant toujours qu'il n'y avoit plus de remede, & que la place étoit perduë, les ennemis étant dedans, Philopœmen marcha à ſon ſecours avec ſes ſeuls Citoyens, qui n'attendirent ni décret, ni élection qui lui déferaſſent le commandement, mais qui le ſuivirent comme par un décret de la Nature, qui veut que l'on obéiſſe à celui qui eſt le plus digne de commander.

La quatrième année de l'Olympiade CXLIII. ou l'année ſuivante.

Décret de la Nature qui veut que l'on obéiſſe à celui qui eſt le plus digne de commander.

Il ne fut pas plutôt arrivé au voiſinage de Meſſene, que Nabis, averti de ſon approche, ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ſes troupes dans la ville; mais ſortant par une autre porte, il délogea très-promptement, & emmena toute ſon armée, regardant comme une fortune ſignalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Meſſene fut délivrée.

Voilà ce qu'il y a de beau dans la vie de Philopœmen, & qui ne peut être contredit. Mais le

Comme par un décret de la Nature, qui veut que l'on obéiſſe à celui qui eſt le plus digne de commander.] C'eſt certainement la voix de la Nature. Mais cela ne doit s'entendre que quand on eſt libre, car lorſque les loix ou le conſentement des peuples ont nommé un Genéral, c'eſt à lui qu'il faut obéir, & c'eſt à la Nature à ſe taire.

Le second voyage de Philopœmen en Crete, la quatriéme année de l'Olymp. CXLIV. blâmé des uns, & pourquoi.

second voyage qu'il fit en Crete à la priere des Gortyniens, qui l'appellerent pour le faire leur Général dans une guerre qu'ils avoient à soutenir, ne fut pas regardé de même par tout le monde; car il donna lieu de le calomnier, & de dire que pendant que sa patrie étoit violemment attaquée par Nabis, il s'étoit retiré, ou par lâcheté pour éviter le combat contre un ennemi redoutable, ou par une vanité déplacée pour aller se montrer aux étrangers. Et il est vrai que dans ce même-tems-là les Megalopolitains étoient si pressez, qu'ils se voyoient réduits à se renfermer dans leurs murailles, & à semer leurs places & leurs ruës pour avoir dequoi se nourrir, toute la campagne aux environs étant ravagée, & les Lacedemoniens campant presqu'à leurs portes. Et lui cependant il faisoit la guerre aux Cretois, & s'étoit fait élire Général en terre étrangere au-delà des mers, ce qui donnoit un prétexte à ses ennemis de l'accuser qu'il fuyoit la guerre allumée dans son païs, pour ne pas secourir sa patrie.

Megalopolis assiégée, se nourrit du bled qu'elle seme dans ses places & dans ses ruës.

Excusé des autres.

Il y en avoit pourtant d'autres qui disoient que les Achéens ayant élu d'autres Généraux, Philopœmen, qui se trouvoit simple particulier & sans charge, étoit allé occuper son loisir à commander

Il s'étoit retiré ou par lâcheté, pour éviter le combat.] Mais cette calomnie étoit ridicule, il s'étoit retiré, parce qu'y ayant un autre Général nommé à sa place, il étoit devenu simple particulier, & qu'il étoit glorieux à sa patrie, que dans le tems que son successeur la servoit contre Nabis, il allât commander les troupes des Gortyniens.

les troupes des Gortyniens, car il étoit ennemi juré de la pareſſe & de l'inaction, & très-perſuadé qu'il en eſt de la vertu militaire & de l'art de commander, comme de toutes les autres choſes utiles & neceſſaires, il faut les réduire en pratique & les exercer continuellement, ſi l'on veut s'y rendre habile. Et c'eſt ce qu'il fit bien connoître par un mot qu'il dit ſur le Roy Ptolemée. Beaucoup de gens loüoient un jour hautement ce Roy, comme un homme qui étudioit tous les jours le mêtier de la guerre, & l'art de commander, & qui formoit & fortifioit bien ſon corps par les exercices des armes. *Eh!* dit-il, *qui eſt-ce qui peut loüer & admirer un Roy, qui à l'âge où il eſt, s'amuſe encore à étudier, au lieu de montrer ce qu'il a appris?*

La vertu militaire, & l'art de commander, doivent être continuellement exercez, ſi l'on veut s'y rendre habile.

Mot de Philopœmen ſur le Roy Ptolemée.

Les Megalopolitains donc, irritez de ſon abſence, qu'ils prenoient pour une deſertion & pour une trahiſon, vouloient à toute force le bannir par un décret public, & le priver du droit de Bourgeoiſie. Mais les Achéens les en empêcherent, en envoyant à Megalopolis le Genéral Ariſtenete, qui, quoiqu'il eût quelques differends avec Philopœmen ſur le gouvernement de la République, empêcha qu'on ne prononçât contre lui cette condamnation. Depuis ce tems-là Philopœmen ſe

En envoyant à Megalopolis le Genéral Ariſtenete.] Polybe & Tite-Live l'appellent *Ariſtene*, *Aryſtænus*, & c'eſt ainſi qu'il faut corriger le texte. Ariſtene fut envoyé à Megalopolis deux ans après le départ de Philopœmen pour Crete, la 11e. année de l'Olymp. CXLV. Il y a une belle comparaiſon de cet Ariſtene avec Philopœmen dans les fragmens de Polybe. Ariſtenete étoit de Dymes, & il fut auſſi Genéral des Achéens.

Vengeance indigne de Philopœmen.

voyant mépriſé par ſes Citoyens, débaucha quelques bourgs & quelques villages de leur reſſort, & les fit ſoulever, en leur ſuggerant qu'ils n'étoient pas anciennement contribuables & dépendans de Megalopolis, & en leur aidant à ſoutenir ce prétexte, & à opprimer la ville dans le conſeil des Achéens; mais cela n'arriva que dans la ſuite.

Peloponeſiens faiſoient la guerre ouvertement & genéreuſement.

Pendant qu'il commanda les Gortyniens en Crete, il ne fit pas la guerre en homme du Peloponeſe, & en Arcadien, ouvertement & genéreuſement, mais prenant les mœurs & les manieres des Cretois, & ſe ſervant contr'eux-mêmes de leurs ſtratagêmes, de leurs ruſes, de leurs ſurpriſes & de leurs embuches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étoient que des enfans, qui n'imaginoient que des choſes inſenſées & vaines, au prix de celles qu'invente un Capitaine habile & experimenté.

Philopœmen plus habile que les Cretois même dans leurs ruſes & dans leurs ſtratagêmes.

Après s'être fait admirer par ces peuples dans toutes ces choſes, & avoir acquis une très-grande réputation par ſes exploits, il s'en retourna couvert de gloire dans le Peloponeſe. En y arrivant il trouva que Philippe venoit d'être défait en bataille par Titus Flaminius, & que les Achéens & les Romains faiſoient la guerre à Nabis. Il fut d'abord élu Genéral de cette ligue, & ayant donné un combat naval, il eut le même ſort qu'avoit eu Epaminondas dans un cas pareil, il vit diminuer ſa réputation & la grande idée que l'on avoit de

Il fut défait la troiſiéme année de l'Olymp. CXLV.

La quatriéme année de l'Olympiade CXLVI.

ſon courage & de ſa prudence, pour avoir malheureuſement combattu par mer.

Il eſt vrai que quelques-uns ont dit qu'Epaminondas ne voulant pas que ſes Citoyens goûtaſſent des avantages qui viennent de la marine, de peur que ſans qu'il s'en apperçût, de bons & de vaillans ſoldats de terre ferme, ils ne devinſſent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaiſſeaux & à prendre la fuite, il ſe retira volontairement de l'Aſie & des Iſles ſans y avoir rien fait. Au lieu que Philopœmen, perſuadé que la ſcience qu'il avoit acquiſe en commandant des armées de terre lui ſuffiroit pour bien commander auſſi des troupes de mer, apprit à ſes dépens quelle grande partie de la vertu c'eſt que l'exercice, & combien il ajoute de puiſſance & de force à ceux qui ſe le ſont rendu familier; car il ne fut pas ſeulement vaincu dans ce combat naval, à cauſe de ſon peu d'experience, mais il commit encore une très-grande faute, en ſe ſervant d'un vaiſſeau qui avoit

Philopœmen croit qu'un bon Général de troupes de terre, peut auſſi commander ſur mer, & il ſe trompe.

La pratique & l'exercice ſont une grande partie de la vertu.

De bons & vaillans ſoldats de terre ferme, ils ne devinſſent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaiſſeaux, & à prendre la fuite.] Ce paſſage de Platon eſt au commencement du IVe. liv. des Loix, tom. 2. p. 706. & par cet endroit de Plutarque, on voit qu'il faut recevoir dans le texte de ce Philoſophe μονίμων, *qui combattent de pied ferme*, au lieu de νομίμων, *legitimes*; car Platon oppoſe manifeſtement μονίμων à ἀποπνδῶντας δρομικῶς, & au lieu d'ἄπρακτοι, j'ai lû ἀπράκτως; car c'eſt Epaminondas qui s'en retourne ſans rien faire.

Apprit à ſes dépens quelle grande partie de la vertu c'eſt que l'exercice.] Voici un grand Général de troupes de terre, qui croit pouvoir commander auſſi

beaucoup de réputation, mais qui étoit fort vieux, & qui n'avoit pas ſervi depuis quarante ans, & en le faiſant monter par ſes Citoyens, qui penſerent tous perir, le vaiſſeau ayant fait eau de toutes parts. Voyant donc qu'après ce mauvais ſuccès les ennemis le mépriſoient, comme un homme qui avoit renoncé entierement à la mer, & qu'ils aſſiégeoient avec inſolence la ville de Gythium, il s'embarqua promptement, & alla à eux lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & qu'à cauſe de leur victoire ils étoient diſperſez çà & là ſans aucune précaution & ſans ſe tenir ſur leurs gardes, & arrivant la nuit il mit ſes gens à terre, brûla entierement leur camp, & fit un grand carnage de leurs troupes.

C'étoit l'arſenal & le port de Lacedemone, à cinq quarts de lieu de la ville.

Philopœmen rendu à ſon métier, fait des merveilles.

Quelques jours après Nabis s'étant preſenté tout à coup devant lui, comme il avoit à paſſer des defilez très-dangereux, & ayant par-là imprimé la terreur dans l'eſprit des Achéens, qui ne

des troupes de mer. L'experience fit voir combien il ſe trompoit. Ce ſont deux arts très-differens, & pour illuſtrer ce paſſage, je croi que le Lecteur ne ſera pas fâché que je lui rapporte ici ce que dit un jour un des plus grands Capitaines que la France, que dis-je, que la terre ait jamais portez, c'eſt le grand Prince de Condé. On parloit d'une bataille navale; ce Prince dit qu'il ſouhaiteroit paſſionnement d'envoir une, & que s'il s'y trouvoit, il regarderoit avec grande application. Un Officier de marine qui étoit preſent, lui dit: *Monſeigneur, ſi votre Alteſſe y étoit, il n'y a point d'Amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres*, reprit bruſquement le Prince, *je me garderois bien de dire ſeulement mon avis; je me tiendrois ſur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'inſtruire.* Si Philopœmen avoit eu le bon ſens & la modeſtie de ce Prince, il n'auroit pas reçu ce grand échec.

croyoient

croyoient pas qu'il fût poſſible de ſe tirer de ces paſſages difficiles par eux-mêmes, & dont les ennemis leur fermoient l'iſſuë, Philopœmen s'arrêta un peu de tems, & après avoir conſideré de l'œil la nature du païs, il fit voir en cette occaſion que l'art des Tactiques eſt la cime & la perfection de l'art militaire; car il n'eut pas plutôt changé l'ordonnance de ſa phalange pour l'accommoder à l'aſſiete du lieu, qu'il ſurmonta toutes ces difficultez très-facilement, & ſans aucun trouble, de maniere qu'il tomba ſur les ennemis, qui penſoient le tenir, & les mit en fuite. Mais comme il vit qu'ils ne ſe retiroient pas tous enſemble vers leur ville, qu'ils ſe diſperſoient çà & là, & que tout le païs étoit fourré, boſſu, & très-difficile pour la Cavalerie, à cauſe des ruiſſeaux & des fondrieres dont il eſt coupé, il fit ſonner la retraite & campa dans ce lieu-là même qu'il étoit encore grand jour. Mais comme il ſe douta bien que dès que la nuit ſeroit venuë, les ennemis, revenant de leur fuite, ſe retireroient vers la ville, un à un, & deux à deux, il plaça en embuſcade tout autour dans tous les paſſages ſur les ruiſſeaux & ſur les collines, de petits corps de ſoldats Achéens qui tuerent un grand nombre des gens de Nabis, parce que ne ſe retirant pas tous enſemble, mais qui çà qui là, ſelon qu'ils avoient été diſperſez par la fuite, ils tomboient entre les mains de leurs ennemis, comme des oiſeaux qui donnent dans les filets de l'oiſeleur.

L'art des Tactiques, la perfection de l'art militaire.

Ces grandes actions faiſoient que tous les Grecs aimoient & eſtimoient ſingulierement Philopœmen, & que dans les théatres ils le combloient d'honneurs. Une diſtinction ſi marquée bleſſoit ſecretement Titus Flaminius, naturellement ambitieux & jaloux. Car il prétendoit qu'étant Conſul Romain il devoit être plus reſpecté & plus honoré par les Achéens, qu'un homme d'Arcadie. Et il penſoit de plus que par ſes bienfaits il avoit infiniment plus merité que lui des Grecs, lui qui par un ſeul cri de Heraut avoit affranchi & mis en liberté toute cette partie de la Grece qui étoit dans l'eſclavage de Philippe & des Lacedemoniens.

Titus Flaminius ambitieux & jaloux.

Dans les jeux Iſthmiques la quatriéme année de l'Olympiade CXLV.

Bientôt après Flaminius fit la paix avec Nabis, & Nabis fut tué en trahiſon par les Etoliens. Cette mort cauſa du trouble & du deſordre dans Sparte, & Philopœmen ſaiſiſſant cette occaſion, y marcha avec une groſſe puiſſance, & fit ſi bien que gagnant les uns par ſes raiſons, & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens.

Paix faite avec Nabis la premiere année de l'Olymp. CXLVI.

Nabis tué en trahiſon par les Etoliens, trois ans après.

Philopœmen fait entrer Sparte dans la ligue des Achéens.

Ce ſuccès augmenta merveilleuſement ſa réputation parmi ces peuples, car ce n'étoit pas un petit ſervice que d'avoir acquis à la ligue une ville auſſi puiſſante que Sparte, & d'une ſi grande autorité. Par-là il gagna auſſi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacedemone, qui eſpererent l'avoir pour garant & pour défenſeur de la liberté. Voilà pourquoi quand la maiſon & tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils reſo-

lurent par un décret public de lui faire preſent de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente, qui montoit à ſix-vingt talens, & de lui envoyer à cet effet une ambaſſade pour le prier de les recevoir.

Preſent de ſix-vingt mille écus, que les Lacedemoniens reſolvent par un décret public de donner à Philopœmen.

Ce fut en cette occaſion qu'il parut très-clairement que la vertu de ce grand perſonnage étoit bien pure, & qu'il ne paroiſſoit pas ſeulement homme de bien, mais qu'il l'étoit effectivement; car on ne trouva pas un ſeul Spartiate qui voulût ſe charger de la commiſſion de lui aller offrir ce preſent, mais ſaiſis de reſpect & de crainte, ils s'en excuſerent tous, de ſorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la propoſition par un de ſes hôtes, nommé Timolaüs.

Pas un Spartiate n'oſe ſe charger d'aller faire cette propoſition à Philopœmen.

Ce Timolaüs étant arrivé à Megalopolis, logea chez Philopœmen, qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de conſiderer la gravité de ſa converſation, la frugalité de ſa vie, & la ſeverité de ſes mœurs, qui le rendoient imprenable, & inacceſſible à l'argent, & il fut ſi étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'oſa jamais lui ouvrir la bouche du preſent qu'il venoit lui offrir, & que ayant donné quelqu'autre prétexte à ſon voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une ſeconde fois, & ne fut pas plus hardi. Enfin au troiſiéme voyage il ſe hazarda, quoiqu'avec peine, à déclarer à Philopœmen la bonne volonté de Sparte.

Timolaüs n'oſe ouvrir la bouche à Philopœmen du preſent qu'on vouloit lui faire.

Philopœmen l'écouta avec plaiſir; mais ſur

l'heure même il alla à Sparte, & il conſeilla aux Spartiates de ne pas dépenſer leur argent à gagner & à corrompre leurs amis, gens de bien, parce qu'ils pourroient toujours uſer & joüir de leur vertu & de leur ſageſſe ſans rien donner, & de le garder pour acheter & gagner les méchans, & ceux qui dans les conſeils broüilloient & diviſoient la ville par leurs diſcours ſéditieux, afin que l'argent les obligeant à ſe taire, ils leur fiſſent moins de peine dans le gouvernement. *Car il vaut beaucoup mieux*, ajouta-t-il, *fermer la bouche à ſes ennemis, qu'à ſes amis.* Voilà quelle étoit la nobleſſe & la magnanimité de Philopœmen ſur tout ce qui regardoit l'argent.

L'argent ne doit pas être dépenſé à gagner les amis qui ſont gens de bien, mais à gagner les méchans.

Il vaut mieux fermer la bouche à ſes ennemis qu'à ſes amis.

Quelque tems après Diophane, Genéral des Achéens, averti que les Lacedemoniens penſoient à des nouveautez, ſe diſpoſoit à les châtier, & les Lacedemoniens de leur côté ſe préparoient à la guerre, & mettoient tout le Peloponeſe en combuſtion. Philopœmen tâcha d'abord d'adoucir l'eſprit de Diophane, & d'appaiſer ſa colere, en lui repreſentant, *que pendant que le Roy Antiochus & les Romains ſe faiſoient la guerre au milieu de la Grece avec deux armées ſi puiſſantes, le devoir du Genéral des Achéens étoit de tourner toutes ſes penſées de ce côté-là, & d'avoir toujours l'œil ſur eux; que ce n'étoit nullement le tems de remuer & d'exciter une guerre inteſtine,*

La premiere année de l'Olymp. CXLVII.

Sage remontrance de Philopœmen à Diophane.

Que pendant que le Roy Antiochus & les Romains ſe faiſoient la guerre au milieu de la Grece.] Car cette même année C. Livius, qui commandoit la flotte Romaine, venoit de gagner un grand combat naval à Epheſe contre Antiochus.

& qu'au-contraire il étoit de la prudence de dissimuler quelques fautes qui auroient été commises, & de faire semblant de ne les pas voir.

Diophane ne fit point état de ses remontrances; il entra à main armée dans la Laconie avec Flaminius, & ils s'avancerent tous deux vers la ville. Philopœmen, irrité de cette entreprise, & du mépris qu'on avoit fait de son avis, hazarda là une action, qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste, mais qui marque un courage & une audace que rien ne pouvoit étonner; il se jetta dans Sparte, & simple particulier, il empêcha le Genéral des Achéens & le Consul Romain d'y entrer. Il appaisa les troubles, qui divisoient la ville, & raffermit les Spartiates dans la ligue comme ils étoient auparavant.

Action hazardée de Philopœmen.

Quelque tems après Philopœmen élû encore Genéral, ayant eu quelques sujets de plainte contre les Lacedemoniens, les obligea de rappeller les bannis dans Sparte, fit mourir quatre-vingt Spartiates selon Polybe, & selon Aristocrate trois cens cinquante, qui avoient condamné ces bannis, rasa leurs murailles, leur retrancha une grande partie de leur territoire, qu'il ajouta au territoire de Megalopolis, & tous ceux à qui

La troisiéme année de l'Olymp. CXLVII.

Philopœmen traite Sparte avec beaucoup de dureté.

Hazarda là une action, qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste.] Car à la rigueur Philopœmen étoit inexcusable, & c'étoit une démarche très-injuste & très-mauvaise de quitter son Genéral, & d'aller se jetter dans Sparte, pour s'opposer à lui. Le succès le justifia, mais les actions d'un homme de bien ne doivent pas attendre du succès leur apologie.

les Tyrans avoient donné droit de bourgeoiſie dans Sparte, il les chaſſa & les transfera dans l'Achaïe, excepté trois mille, qui ne voulurent pas ſortir de Sparte, & qu'il fit vendre à l'encan. De l'argent qui revint de cette vente il en fit bâtir à Megalopolis un portique magnifique, comme pour leur inſulter & pour rendre leur honte plus publique & plus durable.

Enfin pour aſſouvir ſon reſſentiment contre les Lacedemoniens, & pour achever de les humilier, quoique leur humiliation fût déja aſſez grande, & plus grande qu'ils n'avoient merité, il fit contr'eux la choſe la plus cruelle & la plus injuſte qu'on pouvoit faire contre leur gouvernement, il caſſa & annulla tous les établiſſemens de Lycurgue, & força les enfans & les jeunes gens de renoncer à l'éducation de leur païs, pour prendre celle de l'Achaïe, parce qu'il voyoit que pendant qu'ils continueroient d'obſerver les loix de Lycurgue, ils ſeroient toujours fiers, & n'auroient que des penſées nobles & genéreuſes. Dans ce tems-là donc les grandes calamitez, dont ils

Il abolit les établiſſemens de Lycurgue.

Quel éloge pour Lycurgue.

Il caſſa & annulla tous les établiſſemens de Lycurgue.] Plutarque a raiſon d'appeller cette inſulte, la choſe la plus cruelle & la plus injuſte qu'on pouvoit faire contre le gouvernement de Sparte ; car l'unique moyen de la détruire entierement, c'étoit d'y abolir un établiſſement, qui l'avoit déja maintenuë floriſſante & glorieuſe pendant plus de ſept cens ans. C'eſt porter une playe mortelle à un Etat, que de lui ôter des uſages qui maintiennent les mœurs & la diſcipline, & qui y entretiennent une nobleſſe & une fierté, ſeules capables de le faire triompher de ſes ennemis.

furent accueillis, les ayant forcez de souffrir que Philopœmen coupât ainsi les nerfs de leur République, ils plierent sous le joug, & furent dans l'humiliation & dans la bassesse. Mais quelques années après ils demanderent aux Romains la permission de reprendre leur ancienne discipline, & de quitter celle d'Achaïe; & l'ayant obtenuë, ils retirerent leur ville de cet abîme de maux, & de cette corruption où elle étoit plongée, & la releverent autant qu'il leur étoit possible dans l'état où ils se trouvoient.

Ce que fait une bonne discipline.

Lorsque la guerre s'alluma en Grece entre les Romains & le Roy Antiochus, Philopœmen étoit simple particulier, & voyant qu'Antiochus, qui hyvernoit à Chalcis, passoit le tems en galanteries, que malgré son âge il celébroit des noces en épousant une jeune fille, & que ses Syriens, vivant dans la derniere licence sans Capitaines & sans Chefs, se dispersoient dans toutes les villes, où ils commettoient mille insolences & mille desordres, il témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être plus Genéral des Achéens, & qu'il enviroit aux Romains une victoire si facile, & qui leur

Antiochus hyverne à Chalcis la troisiéme année de l'Olymp. CXLVI.

Et l'ayant obtenuë, ils retirerent leur ville de cet abîme de maux.] Voilà un grand éloge pour les établissemens de Lycurgue. Ceci confirme ce que Plutarque a dit dans la comparaison de Numa & de Lycurgue : *Que les Romains se sont accrus & agrandis, en renonçant aux institutions de Numa, & que les Lacedemoniens n'ont pas plutôt violé les ordonnances de Lycurgue, que de fort grands ils sont devenus fort petits, & qu'après avoir perdu l'Empire de la Grece, ils ont vû leur Etat en danger d'être entierement détruit.*

couteroit ſi peu, *car pour moi*, dit-il, *ſi j'avois le commandement, je les taillerois tous en pieces dans les tavernes.*

Antiochus fut défait la troiſieme année de l'Olymp. CXLVIII.

Après que les Romains eurent défait Antiochus, ils s'appliquerent tout de bon à pouſſer leurs affaires du côté de la Grece, & avec toutes leurs forces ils tenoient déja les Achéens comme enveloppez. Ils avoient même un puiſſant parti dans toutes les villes, par le moyen des Orateurs & des Gouverneurs du peuple qu'ils avoient gagnez. De ſorte que par la faveur & par la protection des Dieux, leur puiſſance, qui alloit toujours croiſſant, étoit déja parvenuë au faîte de la grandeur, où leur fortune devoit s'élever. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches, faiſoit comme un bon Pilote qui combat contre les vagues & les vents; tantôt forcé par le tems il cedoit en quelque choſe, & ſe laiſſoit entraîner, & tantôt ſe roidiſſant il reſiſtoit de toutes ſes forces, & n'oublioit rien pour porter ceux qui avoient le plus d'autorité ou d'éloquence à embraſſer le parti de la liberté.

Philopœmen comparé à un bon Pilote qui cede, & ſe roidit ſelon le tems.

Ariſtene porté pour les Romains.

Ariſtenete de Megalopolis, homme qui avoit beaucoup de credit parmi les Achéens, & qui faiſoit la cour aux Romains, lui étoit oppoſé, & un jour il dit en plein Conſeil, qu'*il étoit d'avis que les Achéens ne devoient s'oppoſer en rien aux Romains,*

Ariſtenete de Megalopolis.] Il faut encore lire ici *Ariſtene*, car c'eſt le même dont on a déja parlé, & que Polybe & Tite-Live appellent *Ariſtænus*. Il avoit été ſouvent Genèral des Achéens, & il étoit grand partiſan des Romains.

ni

ni ſe montrer ingrats envers eux. Philopœmen ne dit rien d'abord, quoiqu'il ſupportât ce diſcours avec peine ; mais enfin voyant qu'il continuoit, & n'étant plus maître de ſa colere, il lui dit tout haut : *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuſe fin des Grecs ?*

Réponſe très-piquante que lui fait Philopœmen en plein Conſeil.

Le Conſul Manius Acilius ayant défait Antiochus, demanda aux Achéens qu'ils permiſſent aux bannis de Lacedemone de retourner dans leur ville, & Flaminius favoriſoit cette demande d'Acilius. Philopœmen s'y oppoſa, non qu'il fût ennemi des bannis, mais c'eſt qu'il vouloit qu'on n'accordât pas cette grace à la priere de Flaminius & des Romains, & que les bannis en euſſent toute l'obligation aux Achéens & à lui. En effet ayant été élû Genéral pour l'année ſuivante, il ramena lui-même les bannis, tant ſa fierté & ſon grand courage le portoient naturellement à ſe revolter & à ſe roidir contre les puiſſances, qui vouloient tout emporter par autorité.

Manius Acilius Glabrio qui fut Conſul avec P. Cornelius Scipio Naſica la premiere année de l'Olymp. CXLVII.

Philopœmen s'oppoſe à une demande du Conſul Manius Acilius.

Il ne fut pas élu l'année ſuivante, mais deux ans après, c'eſt-à-dire, la troiſieme année de l'Olympiade CXLVII.

Il fut élû pour la huitiéme fois Genéral des Achéens à l'âge de ſoixante-dix ans, & il eſperoit non-ſeulement qu'il paſſeroit ſon année ſans guerre, mais encore que les affaires lui permettroient d'achever en repos le peu qu'il avoit encore à vivre ; car comme les maladies ſemblent diminuer & s'affoiblir à meſure que les forces du

La premiere année de l'Olymp. CXLIX.

Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuſe fin des Grecs ?] Ce mot eſt fort beau. Philopœmen veut dire qu'il n'y aura plus de Grecs, dès qu'ils ſeront ſoumis aux Romains.

corps diminuent, de même dans les villes Grecques l'amour des guerres & des combats s'affoiblissoit à mesure qu'elles sentoient diminuer leur puissance. Mais la Déesse de la vengeance, qui a soin de punir les paroles hautaines, le fit tomber au bout de sa course, comme un athlete, qui ayant fourni sa carriere très-heureusement, tombe au pied de la borne. Car on dit que dans une assemblée quelques-uns étant venus à loüer un certain personnage, comme un grand Genéral, Philopœmen dit, *comment peut-on faire cas d'un homme, qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis?*

La Déesse de la vengeance, Nemesis.

Parole trop hautaine de Philopœmen.

Peu de jours après il arriva que Dinocrate le Messenien, qui en particulier étoit ennemi de Philopœmen, & qui étoit haï de tous les gens de bien à cause de sa méchanceté & de sa mauvaise vie, détacha Messene de la ligue des Achéens; & en même-tems on apprit qu'il étoit sur le point de s'emparer d'un bourg, appellé *Colonis*, poste considerable. Philopœmen étoit alors malade de la fiévre à Argos. Dès qu'il eut cette nouvelle, il partit pour se rendre à Megalopolis, & fit tant de diligence qu'il y arriva le

Dinocrate détache Messene de la ligue des Achéens.

Comment peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis?] C'étoit le sentiment de Regulus, qu'Horace a si bien exprimé dans l'Od. v. du liv. III. Mais Plutarque a raison de trouver cette parole de Philopœmen trop hautaine, car le plus brave homme du monde peut fort bien être pris prisonnier les armes à la main. C'est même souvent une suite de son grand courage, comme l'experience l'a souvent fait voir.

De s'emparer d'un bourg appel-

jour-même, ayant fait plus de quatre cens ſtades. Il ne s'y arrêta point, mais prenant avec lui quelques gens de cheval des plus conſiderables des Citoyens, tous jeunes gens, qui pour l'affection qu'ils lui portoient, & auſſi pour l'amour de la gloire, le ſuivirent volontairement, il marcha contre Meſſene.

Cinquante mille pas.

Il ne mena avec lui que ſoixante cavaliers, mais Lycortas s'étoit avancé avec des troupes.

A moitié chemin ſur la colline, appellée *la colline d'Evandre*, il trouva Dinocrate, qui venoit à ſa rencontre; il le chargea & le mit en fuite. Mais cinq cens chevaux qui gardoient le plat païs de Meſſene étant ſurvenus, & ceux qui avoient été pouſſez, s'étant ralliez & joints à ces derniers, & occupant toutes les hauteurs de la colline, Philopœmen, qui craignoit d'être enveloppé, & qui vouloit ſauver ces jeunes cavaliers qui l'avoient ſuivi, ſe retiroit par des lieux boſſus & difficiles, ſe tenant toujours à la queuë, & tournant ſouvent tête aux ennemis pour les attirer à lui, & pour les empêcher de

Belle action de Philopœmen.

lé Colonis.] Je ne connois point de bourg de ce nom. Plutarque avoit ſans doute écrit *Corone*, qui eſt un poſte conſiderable au-deſſous de Meſſene ſur le bord de la mer. Il en eſt parlé dans Strabon, & Tite-Live lui donne ce nom dans cette même hiſtoire.

Sur la colline, appellée la colline d'Evandre.] Perſonne, que je ſçache, n'a fait mention de *cette colline d'Evandre*. Mais à quelque diſtance de Meſſene en tirant vers l'Arcadie, Polybe, & après lui Pauſanias, placent une colline appellée *Evan*, qui eſt ſans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appellée *Evan* d'une exclamation Bacchique, & n'entendant point ce mot, ont cru que c'étoit un nom tronqué, & ont mis *Evandre*, ſans ſçavoir pourquoi.

ſuivre ſes cavaliers. Mais les ennemis n'oſoient le joindre, & ſe contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

Après s'être avancé pluſieurs fois contr'eux, pour donner le tems à ces jeunes gens de faire leur retraite, il ne ſe donna pas de garde qu'il ſe trouva ſeul au milieu de ce grand nombre d'ennemis. Aucun n'eut pourtant l'audace d'en venir aux mains avec lui, mais en l'accablant de traits, ils firent tant qu'ils le pouſſerent dans des lieux pleins de rochers & de précipices, où il ne pouvoit faire paſſer ſon cheval, quoiqu'à grands coups d'éperons il lui déchirât les flancs. Sa vieilleſſe lui laiſſoit encore toute ſa legereté & ſa force, à cauſe du continuel exercice où il l'entretenoit, & elle ne l'empêchoit nullement de ſe ſauver, mais malheureuſement il étoit affoibli par la maladie, & extrêmement fatigué du chemin qu'il avoit fait, & du travail qu'il avoit ſoutenu, de ſorte qu'il étoit peſant, & qu'il ne pouvoit preſque ſe remuer. En cet état ſon cheval venant à broncher, le jetta par terre; ſa chute fut rude, il ſe fit une ſi grande playe à la tête, qu'il demeura long-tems étendu ſur la place ſans voix & ſans mouvement.

Les ennemis, le croyant mort, s'approcherent, & commencerent à le tourner pour le dépoüiller. Dans ce moment il leva la tête & ouvrit les yeux; les ennemis voyant qu'il étoit en vie, ſe jetterent en foule ſur lui, lui lierent les mains derriere le

dos, & l'accablant de chaînes, ils le menerent en cet état à Meſſene, en lui faiſant avec une inſolence ſans bornes tous les outrages, & toutes les indignitez dont ils purent s'aviſer, outrages que ce grand homme n'auroit jamais imaginé, non pas même en ſonge, pouvoir un jour ſouffrir de cet infâme Dinocrate.

Philopœmen pris & mené à Meſſene, lié & garroté.

Les Meſſeniens l'accablent d'outrages, & lui font toutes ſortes d'indignitez.

A la premiere nouvelle, qui fut portée à Meſſene, qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Meſſeniens furent ſi tranſportez de joye, qu'ils coururent tous aux portes de la ville. Mais quand ils virent Philopœmen, qu'on traînoit ainſi lié & garrotté contre ſa dignité & malgré la gloire de ſes exploits & de ſes trophées, la plûpart furent touchez de pitié, & compatirent à ſon malheur juſqu'à verſer des larmes, & à mépriſer & déplorer cette grandeur humaine, comme une grandeur trompeuſe & infidelle, & comme un néant. De ſorte que bientôt il courut preſque dans toutes les bouches un propos plein d'humanité, qu'on devoit ſe ſouvenir des bienfaits qu'on avoit reçus de lui, & de la liberté qu'il avoit renduë à l'Achaïe, en chaſſant le Tyran Nabis. Mais il y en avoit d'autres, quoiqu'en petit nombre, qui voulant faire leur cour à Dinocrate, alloient diſant qu'il falloit mettre Philopœmen à la torture, & le faire mourir dans les tourmens comme un ennemi dangereux, qui ne pardonnoit jamais, & qui deviendroit encore plus redoutable à Dinocrate, s'il échappoit après les indignitez qu'il lui

La joye que ſa priſe cauſa à Meſſene.

La compaſſion qu'on eut de lui quand on le vit lié & garroté.

Grandeur humaine, grandeur trompeuſe, un neant.

avoit faites, & les chaînes dont il l'avoit chargé. En même-tems ils le conduisirent dans le lieu appellé *le Trésor*. C'est un caveau sous terre, qui ne reçoit aucun air, ni aucun jour du dehors, & qui n'a point de portes, mais qui se bouche avec une grosse pierre, qu'on roule à l'entrée. Ils l'enfermerent dans ce caveau, & l'ayant bien bouché avec sa pierre, ils mirent des soldats tout autour pour le garder.

Philopœmen enfermé dans un caveau appellé le Tresor.

Les jeunes cavaliers Megalopolitains revenus de leur frayeur, & s'arrêtant au milieu de leur fuite, commencent à s'appercevoir que Philopœmen n'est pas avec eux. Ils le cherchent, ils l'appellent, & comme il ne paroît point, & qu'il ne répond point à leur voix, ils s'arrêtent-là assez long-tems, & se disent les uns aux autres, qu'ils s'étoient sauvez avec honte & contre toute justice, en abandonnant aux ennemis leur Général, qui n'avoit mépriſé sa vie que pour l'amour d'eux. En même-tems ils courent çà & là, & s'informant partout, enfin ils apprennent qu'il a été

Ils le conduisirent dans le lieu appellé le Tresor.] Voici comme Tite-Live s'en explique. *Admonent deinde quidam esse Thesaurum publicum sub terra saxo quadrato septum: Eo vinctus demittitur, & saxum ingens, quo operitur, machina super impositum est. Là quelques-uns font ressouvenir qu'il y a sous terre le tresor public, bien revêtu de pierre quarrée: On le descend donc dans ce caveau, & par le moyen d'une machine, d'une gruë, on en ferme l'ouverture avec une grosse pierre, dont on avoit accoutumé de la boucher.* XXXIX. Ce caveau étoit appellé *le tresor public*, parce que dans les tems de guerre, ils y enfermoient leur argent, & ce qu'ils avoient de plus précieux.

pris, & auſſitôt ils vont répandre cette nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, très-affligez de cette priſe, & la regardant comme un très-grand malheur, reſolurent de le redemander aux Meſſeniens, de leur envoyer pour cet effet une ambaſſade, & de ſe préparer cependant à marcher contr'eux avec toutes leurs forces, s'ils le refuſoient.

Les Achéens très-affligez de la priſe de Philopœmen, l'envoyent demander aux Meſſeniens.

Pendant que cela s'execute, Dinocrate, qui craignoit ſurtout le retardement comme le ſalut de Philopœmen, & qui vouloit prévenir les démarches des Achéens, dès que la nuit fut venuë, & que le peuple ſe fut retiré, ouvrit la priſon, & y fit deſcendre l'executeur pour porter le poiſon à Philopœmen, avec ordre de ſe tenir là juſqu'à ce qu'il l'eût avalé.

Dinocrate ſe hâte de faire mourir Philopœmen.

Quand l'executeur deſcendit dans le caveau, Philopœmen étoit couché ſur ſon manteau ſans dormir, & tout occupé de ſa douleur & de ſa triſteſſe. Dès qu'il vit de la lumiere, & cet homme près de lui tenant ſa lampe d'une main & la coupe de poiſon de l'autre, il ſe releva avec peine à cauſe de ſa grande foibleſſe, ſe mit en ſon ſéant, & prenant la coupe, il demanda à l'executeur s'il n'avoit rien entendu dire de ſes cavaliers, & ſurtout de Lycortas. L'executeur lui dit qu'il avoit oüi dire qu'ils s'étoient preſque tous ſauvez. Philopœmen le remercia d'un ſigne de tête, & le regardant avec douceur, *tu me donnes-là une bonne nouvelle*, lui dit-il, *nous ne ſommes donc pas malheu-*

L'executeur deſcend dans le caveau, & porte à Philopœmen le poiſon.

Avec quelle douceur & quelle tranquilité Philopœmen boit le poiſon.

reux en tout, & ſans dire une ſeule parole de plus; ſans jetter le moindre ſoupir, il but le poiſon, & ſe recoucha ſur ſon manteau. Il ne donna pas beaucoup de peine au poiſon, car il étoit ſi abbattu & ſi foible, qu'il fut éteint dans un moment.

Affliction que la nouvelle de ſa mort cauſa dans toute l'Achaïe.

Quand le bruit de ſa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deüil & dans un abbattement qu'on ne peut exprimer, & auſſitôt tous leurs jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes, & tous leurs Magiſtrats ſe rendirent à Megalopolis. Là, dans un grand conſeil, qui fut tenu, on reſolut de ne pas differer un ſeul moment la vengeance de cet horrible attentat, & ayant élû ſur l'heure même Lycortas pour leur Genéral, ils ſe jetterent dans la Meſſenie, où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Meſſeniens épouvantez prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes, & reçurent les Achéens. Dinocrate, prévenant le ſupplice qu'il meritoit, ſe tua lui-même, & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopœmen, ſuivirent ſon exemple. Mais ceux qui avoient opiné à lui faire donner la torture, Lycortas les fit prendre, pour les faire expirer dans les tourmens.

Conſeil tenu à Megalopolis, où il fut reſolu de vanger ſa mort.

Fin malheureuſe de tous ceux qui avoient opiné à la mort de Philopœmen.

Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen, qu'on eut ramaſſé ſes cendres, & qu'on les eut miſes dans une urne, on ſe mit en marche pour

Et ayant élû ſur l'heure Lycortas pour leur Genéral.] La ſeconde année de l'Olympiade CXLIX. ce Lycortas étoit le pere de l'Hiſtorien Polybe.

les

les porter à Megalopolis. Cette marche ne se fit point turbulemment, ni pêle-mêle, mais avec une belle ordonnance, & en mêlant à ce convoi funebre une sorte de pompe triomphale. On voyoit d'abord les gens de pied la tête ceinte de couronnes & tous fondant en larmes. Après cette Infanterie suivoient les ennemis chargez de chaînes. Le fils du Genéral, le jeune Polybe, marchoit ensuite portant dans ses mains l'urne qui renfermoit les cendres, mais qui étoit si couverte de bandeletes & de couronnes, qu'elle ne paroissoit presque point. Autour de Polybe marchoient les plus nobles & les plus considerables des Achéens. L'urne étoit suivie de toute la Cavalerie magnifiquement armée & montée superbement, qui fermoit la marche, sans donner ni de grandes marques d'abbattement pour un si grand deüil, ni de grands signes de joye pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au-devant de ce convoi, comme autrefois ils venoient au-devant de lui-même pour le recevoir, & lui faire honneur quand il revenoit de ses expeditions couvert de gloire, & après avoir salué & touché respectueusement son urne, ils la suivoient & l'accompagnoient. Ce nombre infini d'hommes & de femmes, de vieillards & d'enfans, qui se joignoient à ce convoi, jettoient des cris si perçans, que de l'armée ils retentissoient

Convoi de Philopœmen mêlé d'une sorte de pompe triomphale

Polybe l'Historien portoit l'urne où etoient les cendres de Philopœmen.

Le fils du Genéral, le jeune Polybe.] C'est Polybe l'Historien, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ans.

juſques dans la ville de Megalopolis, qui répondoit à ces cris par ſes gemiſſemens, preſſée de ſon affliction, & pleurant d'autant plus amerement la mort de ce grand homme, qu'elle étoit perſuadée qu'avec lui étoit morte toute l'autorité, toute la prééminence qu'elle avoit ſur les Achéens.

Priſonniers de Meſſene lapidez autour du tombeau de Philopœmen.

Philopœmen fut donc enterré très-honorablement, & les priſonniers de Meſſene furent lapidez autour de ſon tombeau. Toutes les villes par des décrets publics lui décernerent tous les plus grands honneurs, & lui érigerent pluſieurs ſtatuës avec de magnifiques inſcriptions. Mais pluſieurs années

Et lui érigerent pluſieurs ſtatuës avec de magnifiques inſcriptions.] Pauſanias rapporte l'inſcription que ceux de Tegée mirent à la ſtatuë qu'ils érigerent à ce grand homme, elle eſt en huit vers Elegiaques & d'une ſi grande beauté, qu'elle merite d'être rapportée. Le Lecteur ne ſera pas fâché de la voir. La voici comme elle eſt rapportée dans les Arcadiques de Pauſanias, p. 280.

Τῆ δ' ἀρετὰ καὶ δόξα καθ' Ελλάδα πολλα μὲν ἀλκαῖς,
Πολλὰ δ' καὶ βελαῖς ἔργα πεπαμένε,
Αρκάδος ἀνχμητᾶ Φιλοποίμενος, ὧ μέγα κύδος
Εστετ' ἐνὶ πολέμῳ δήρατος ἀγεμόνι.
Μαρύει δ' τρόπαια τετυγμένα διοὰ τυράννων
Σπάρτας ἀυξομένας δ' ἄρατο διλοσύνας.
Ὧν ἕνεκεν Τεγέα μεγαλόφρονα Κραύγιδος υἱὸν
Στᾶσεν ἀμωμήτε κράτορ' ἐλευθερίας.

La valeur & la gloire de Philopœmen d'Arcadie, de ce grand Capitaine qui a executé pluſieurs grands exploits par ſa force, & pluſieurs autres par ſa ſageſſe & par ſa prudence, ont retenti dans toute la Grece: Deux trophées érigez de la défaite de deux Tyrans de Sparte, & le joug de la ſervitude dont il l'a délivrée, en ſont des témoins irréprochables. Pour ces grands bienfaits, la ville de Tegée, pleine de reconnoiſſance, a élevé cette ſtatuë au magnanime fils de Craugis, comme à l'auteur de ſa liberté,

Mais pluſieurs années après.] Trente-ſept ans après la mort de Philopœmen, c'eſt-à-dire, la ſeconde année de l'Olympiade

après dans les tems les plus calamiteux de la Grece, lorſque Corinthe fut brûlée & détruite par le Proconſul Mummius, un calomniateur Romain fit tous ſes efforts pour les faire abbattre, & le pourſuivit lui-même criminellement, comme s'il eût été en vie, l'accuſant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toujours mal-intentionné pour eux dans toutes leurs affaires ; la choſe fut portée au Conſeil devant Mummius.

Trente ſept ans après ſa mort, c'eſt-à-dire, la ſeconde annee de l'Olymp. CXLVIII. 145. ans avant N.S.

Philopœmen pourſuivi criminellement trente-ſept ans après ſa mort par un calomniateur Romain.

Le calomniateur étala tous les chefs d'accuſation, & expliqua tous ſes moyens. Mais après que Polybe lui eut répondu pour le refuter, ni Mummius, ni ſes Lieutenans ne voulurent ordonner, ni ſouffrir que l'on détruisît les monumens de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il eût oppoſé comme une digue aux proſperitez de Flaminius & d'Acilius. Car ces Romains mettoient de la difference entre la vertu & l'interêt, comme cela eſt ſéant & raiſonnable ; ils diſtinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient per-

Polybe l'Hiſtorien répond à ce calomniateur.

Les Romains mettoient de la difference entre la vertu & l'interêt.

CLVIII. cent quarante-cinq ans avant la naiſſance de Notre-Seigneur.

Un calomniateur Romain fit tous ſes efforts pour les faire abbattre, & le pourſuivit lui-même criminellement.] Voici une choſe bien ſinguliere. Ce miſerable Orateur vouloit faire ſa cour aux Romains, en détruiſant les ſtatuës, & en aboliſſant la memoire d'un homme, qui avoit toujours été leur ennemi.

Mais après que Polybe lui eut répondu pour le refuter.] Je voudrois bien qu'on nous eût conſervé le diſcours que ce ſage Hiſtorien fit en cette occaſion pour refuter ce miſerable calomniateur.

Car ces Romains mettoient de la difference entre la vertu & l'interêt.] Il dit *ces Romains*, pour diſtinguer les Romains de ce

Devoir des honnêtes gens envers leurs bienfaiteurs & leurs ennemis.

ſuadez que tous les gens de bien conſervent de la reconnoiſſance pour leurs bienfaiteurs, & cherchent les occaſions de s'acquitter envers eux, en leur rendant la pareille; & qu'ils reſpectent, honorent, & venerent la memoire des grands hommes qui ſe ſont rendu recommandables par leur vertu. Voilà quant à la vie de Philopœmen.

tems-là, des Romains qui vinrent enſuite. Les veritables Romains ſacrifioient toujours l'interêt à la vertu, & l'utile à l'honnête.

Fin de la vie de Philopœmen.

T. QUINCT. FLAMINIUS.

CELUI que nous avons choiſi pour le comparer à Philopœmen, c'eſt Titus Quinctius Flaminius. Tous ceux qui voudront ſçavoir

Plutarque devoit écrire Flamininus.

C'eſt Titus Quinctius Flaminius.] Il faut écrire *Flamininus*, & non pas *Flaminius*. Si Plutarque a écrit *Flaminius*, il eſt tombé dans une grande erreur, en confondant les familles. Il appelle *Flaminius* celui que Polybe, Tite-Live & tous les Hiſtoriens appellent *Flamininus*, & qui eſt très-different de *Flaminius*, *Flamininus* étoit de famille Patricienne, & *Flaminius* de famille Plebeïenne. En un mot Caius Flaminius, qui fut tué à la bataille du lac de Thraſymene, & ce T. Quinctius Flamininus étoient très-differens. Je dois avertir que dans un mſ. on lit toujours Φλαμινίνος, *Flamininus*, au lieu de Φλαμίνιος, *Flaminius*, cela m'autoriſoit ſuffiſamment à changer ce nom dans le texte, & à remettre *Flamininus*, au lieu de *Flaminius*. Mais je n'ai rien voulu changer, il ſuffit d'en avertir.

Ceux qui voudront ſçavoir com-

comment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite ſtatuë de bronze que l'on a encore de lui à Rome près du grand Apollon, que l'on a apportée de Carthage, & que l'on a placée vis-à-vis du cirque, ſur le piédeſtal de laquelle il y a une inſcription Grecque. Et quant à ſon naturel, on dit qu'il étoit fort prompt, tant à ſe mettre en colere & à châtier, qu'à rendre ſervice & à faire plaiſir. Mais c'étoit d'une maniere bien differente, car il ne gardoit pas long-tems ſa colere, & ne châtioit que legerement, au lieu qu'il ne faiſoit jamais plaiſir à demi, que les graces qu'il accordoit, étoient toujours pleines & entieres, & qu'il conſervoit pour tous ceux, à qui il avoit rendu ſervice, la même affection & la même bonne volonté que s'il avoit reçu ce ſervice d'eux, regardant comme le plus grand de tous ſes biens de pouvoir cultiver & conſerver ceux qu'il avoit une fois obligez. Naturellement ambitieux & convoiteux d'honneur & de gloire, il vouloit ne devoir qu'à lui-même ſes plus belles & ſes plus grandes

Sa ſtatuë de bronze portée de Carthage à Rome.

Naturel de Flamininus.

ment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite ſtatuë de bronze que l'on a encore de lui à Rome.] Je m'étonne qu'un Hiſtorien ſage, comme Plutarque, renvoye ſes Lecteurs à cette ſtatuë. Cela étoit bon tout au plus pour ceux qui étoient à Rome, & pour le tems où il écrivoit; mais comme ces vies ſont faites pour tous les hommes, pour tous les païs, & pour tous les tems, comment veut-il que ceux qui liront cette vie à cinq cens lieuës de Rome, & mille ans après lui, entreprennent un ſi long voïage pour voir cette ſtatuë qui ne ſubſiſtera peut-être plus, & pour ſçavoir comment Flamininus étoit fait? Il valoit mieux qu'il prît la peine de nous le dire. La tête que j'ai fait graver d'après l'antique, épargnera au Lecteur ce long voyage, & ſatisfera ſa curioſité.

actions, c'eſt pourquoi il frequentoit plus volontiers ceux qui avoient beſoin de ſon aide, que ceux qui pouvoient l'aider, cherchant les premiers comme une ample matiere à ſa vertu, & fuyant les autres comme des concurrens prêts à lui ravir la moitié de ſa gloire.

Grande & belle maxime de Flamininus.

Il fut nourri & élevé dans le mêtier des armes; car Rome ayant alors de grandes guerres à ſoutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étoient en âge de ſervir, alloient apprendre dans les armées à ſe rendre capables de commander. Flaminius fit cet apprentiſſage comme les autres, & il fut Tribun de ſoldats dans la guerre contre Annibal ſous le Conſul Marcellus. Ce Conſul ayant été tué dans une embuſcade, qu'Annibal lui dreſſa, Flaminius fut fait Gouverneur de tout le païs Tarentin & de la ville de Tarente, qui venoit d'être priſe pour la ſeconde fois.

Son éducation.

Flamininus Tribun de ſoldats à vingt ans, la quatrième année de l'Olymp. CXLII.

Fait Gouverneur de Tarente, & de tout le païs Tarentin.

Dans ce commandement il acquit une grande réputation, non-ſeulement de valeur, mais auſſi de probité & de juſtice. C'eſt pourquoi il fut choiſi pour Commiſſaire & pour Chef des colonies que les Romains envoyerent dans les deux villes de Narnia & de Coſſe, ce qui lui éleva ſi fort le cou-

Fait Commiſſaire & Chef de deux colonies, c'étoit un très-grand honneur.

Narnia, ville de l'Ombrie, & Coſſe, ville de l'Etrurie.

C'eſt pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient beſoin de ſon aide, que ceux qui pouvoient l'aider.] Quelle maxime noble & genéreuſe! Elle devroit bien faire rougir ces ames baſſes, qui dans toute leur vie ne font pas une démarche, & ne lient ni commerce, ni amitié qu'avec ceux qui peuvent les aider & leur être utiles, & qui dans cette vûë font la cour à des gens indignes, & qu'ils ne ſçauroient s'empêcher de mépriſer.

rage, que paſſant pardeſſus les autres charges qui étoient les premiers grades par leſquels les jeunes gens étoient obligez de paſſer, le Tribunat, la Preture, & l'Edilité, il oſa aſpirer tout d'un coup au Conſulat, & deſcendit à la place pour le demander, appuyé de la faveur de ces deux colonies. Mais les Tribuns Fulvius & Manlius s'y oppoſoient, diſant que c'étoit une choſe étrange & inouïe, qu'un jeune homme, qui étoit encore novice, & qui n'étoit pas encore initié aux premiers myſteres du gouvernement, forçât les Loix pour s'élever tout d'un coup à la premiere dignité de la République. Le Senat remit la déciſion aux ſuffrages du peuple, & le peuple d'une commune voix nomma Flaminius Conſul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.

Il aſpire au Conſulat ſans avoir paſſé par les autres charges.

Flamininus nommé Conſul avant l'âge de trente ans.

Quand on tira au ſort les Provinces, la guerre contre Philippe & contre les Macedoniens échut à Flaminius, & l'on peut dire qu'en cela la Fortune favoriſa extrêmement les Romains ; car les affaires & les ennemis qu'ils avoient ſur les bras,

Fils de Demetrius II. & pere de Perſée & de Demetrius.

Nomma Flaminius Conſul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.] Voici une époque ſure qui nous mene ſurement à l'année de la naiſſance de Flamininus. Plutarque nous dit qu'il fut nommé Conſul avec Sextus Ælius Pætus, la ſeconde, ou ſelon d'autres, la troiſiéme année de l'Olymp. CXLV. l'an de Rome 555. 196. ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'il n'avoit pas encore trente ans accomplis ; il falloit donc qu'il fût né l'an de Rome 526. la premiere année de l'Olymp. CXXXVIII. ce calcul s'accorde avec celui de Tite-Live, qui écrit, que lorſqu'il fit publier la liberté des Grecs aux jeux Iſthmiques, ce qui arriva la premiere année de l'Olymp. CXLVI. il n'avoit que 33. ans, *ſed erat trium fere & triginta annorum.*

ne

ne demandoient pas un Genéral qui voulût tout emporter par la guerre & par la force, mais plutôt qui ſçût employer à propos la douceur & la perſuaſion. En effet le Roy Philippe tiroit de ſon ſeul Royaume de Macedoine aſſez d'hommes pour fournir à tous ſes combats ; mais la principale force pour traîner la guerre en longueur, c'étoit la Grece, elle lui fourniſſoit l'argent, les vivres, les munitions & les retraites, en un mot, c'étoit l'arſenal & le magaſin de ſon armée. De ſorte que pendant qu'on n'auroit point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe, cette guerre ne pouvoit être terminée par un ſeul combat.

La douceur & la perſuaſion ſont ſouvent plus que la force.

Sage réflexion de Plutarque.

Alors la Grece n'étoit pas encore accoutumée aux Romains, elle ne commençoit qu'à entrer dans leurs affaires. C'eſt pourquoi ſi le Genéral des Romains n'avoit été homme doux & traitable, plus porté à terminer les differends par des conferences, que par la force, aſſez inſinuant pour perſuader ceux à qui il parloit, & aſſez affable pour écouter leurs raiſons avec bonté & douceur, & toujours prêt à relâcher même de ſes droits les plus juſtes pour trouver des ajuſtemens, la Grece n'auroit pas ſi facilement renoncé à un joug

Et toujours prêt à relâcher même de ſes droits les plus juſtes pour trouver des ajuſtemens.] Voilà une grande leçon que Plutarque donne ici. Il n'y a rien de plus contraire au ſuccès des negociations & des conferences, qu'une grande roideur, & un trop grand attachement à ſes interêts, il faut ſçavoir ſe relâcher. Car comme Plutarque le dit ailleurs, l'habile politique eſt celui qui ſçait donner peu pour avoir beaucoup.

auquel elle étoit accoutumée, pour ſe ſoumettre à une domination étrangere. Mais c'eſt ce qui paroîtra mieux par ſes actions que nous allons écrire.

Flamininus n'imite pas la conduite des Généraux, qui avant lui avoient fait la guerre contre Philippe.

Titus ayant remarqué que les Généraux, qui avoient été envoyez avant lui contre Philippe, comme Sulpicius & Publius, n'étoient entrez dans la Macedoine que ſur l'arriere-ſaiſon, & qu'ils n'y avoient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur, ſe conſumant en des combats de poſte, & en des eſcarmouches pour forcer quelques paſſages, ou pour enlever des convois, il jugea qu'il ne devoit pas ſuivre leur exemple. Ils avoient paſſé toute l'année de leur Conſulat dans Rome à ſe mêler des affaires, & à joüir des honneurs, & des prééminences de leur dignité, & ſur la fin de l'Automne ils étoient partis pour l'armée. Il ne voulut pas faire comme eux, & en joüiſſant chez lui des mêmes honneurs gagner une année pour commander ainſi deux années de ſuite, l'une à Rome comme Conſul, & l'autre à l'armée comme Genéral, ou Preteur. Mais au-contraire, n'ayant d'autre ambition que d'employer utilement l'année même de ſon Conſulat à pouſſer la guerre, qui lui étoit commiſe, il renonça avec plaiſir aux

Politique des Conſuls pour commander deux années de ſuite, mais comment les Romains le ſouffroient-ils?

Comme Sulpicius & Publius.] Comme P. Sulpicius Galba qui fut Conſul avec C. Aurelius Cotta, deux ans auparavant, la quatriéme année de l'Olymp. CXLIV. & qui en effet n'arriva en Grece que ſur la fin de cette année-là, & comme Publius, c'eſt-à-dire, comme Publius Villius Tappulus, qui fut Conſul avec L. Cornelius Lentulus l'année après Sulpicius, & avant Flamininus, la premiere année de l'Olymp. CXLV.

honneurs & à tous les autres avantages dont ſa charge l'auroit fait joüir à Rome, & demanda au Senat qu'on lui donnât ſon frere Lucius pour commander ſon armée de mer. Ce qu'ayant obtenu, parmi les ſoldats, qui ſous la conduite de Scipion, avoient défait Aſdrubal en Eſpagne, & Annibal en Afrique, il en choiſit environ trois mille, qui étoient encore en état de ſervir, & pleins de bonne volonté pour le ſuivre; il en fit le fort de ſon armée, & paſſa ainſi en Epire. Là il trouva que Publius étoit bien campé devant l'armée de Philippe, qui depuis long-tems gardoit les paſſages & les défilez le long de l'Apſus, mais qu'il étoit là ſans rien faire à cauſe de la difficulté des lieux.

Flamininus choiſit trois mille veterans qui avoient ſervi en Eſpagne & en Afrique ſous Scipion.

Après avoir donc pris le commandement de l'armée, & renvoyé Publius, il commença à conſiderer & à examiner l'aſſiete du lieu. C'eſt un païs naturellement fortifié, comme celui de Tempé, mais il n'a pas comme lui de beaux bois, des forêts d'une verdure charmante, des endroits délicieux & d'agréables prairies. A droite & à gauche ce ſont de longues & hautes montagnes, qui font en bas une vallée fort profonde, le long de laquelle coule l'Apſus aſſez ſemblable par ſa figure & par ſa rapidité au Penée. Il coule au pied

Tempé, lieu délicieux de la Theſſalie.

Qui depuis long-tems gardoit les paſſages & les défilez le long de l'Apſus.] Dans les gorges des montagnes, l'Apſus eſt une riviere du païs des Taulantiens, entre l'Epire & l'Illyrie, & l'Aous, & le Panyaſus, autres fleuves au-deſſous de Dyrrachium, *Durazzo*. Philippe empêchoit par-là les Romains de penétrer dans la Macedoine.

de ces montagnes qu'il défend, & ne laiſſe entre deux qu'un petit chemin taillé dans le roc, & ſi eſcarpé & ſi étroit, qu'une armée ne pourroit y paſſer que très-difficilement, & avec des peines infinies quand il ne ſeroit pas défendu, & pour peu qu'on le défendît, il ſeroit abſolument impraticable.

Au-deſſus de l'Epire.

Il y avoit des gens qui vouloient faire prendre à Flaminius un grand circuit, & le mener par la Daſſaretide le long du Lycus, où ils lui diſoient que le chemin étoit large & facile. Mais Flaminius, qui craignoit que s'il s'éloignoit de la mer, & qu'il s'engageât dans des lieux maigres, & que l'on ne ſemoit que difficilement, Philippe s'opiniâtrant à ne pas combattre, il ne manquât enfin de vivres, & ne fût forcé de regagner la mer & de s'en retourner comme ſon prédeceſſeur, ſans avoir rien fait, reſolut d'aller par le haut des montagnes & de forcer ces paſſages, quoiqu'il lui en dût coûter. L'armée de Philippe occupoit toutes ces hauteurs, de ſorte que les Romains pris en flanc des deux côtez, étoient accablez d'une grêle de dards & de fléches. Ils ne ſe rebutoient pourtant pas. Il ſe fit là pluſieurs combats, & il y eut beaucoup de gens bleſſez & tuez de part & d'autre, ſans que l'on vît aucune fin.

Fleuve.

Prudence de Flaminius qui ne veut pas s'éloigner de ſa flotte qui lui fourniſſoit des vivres.

Des Bergers s'offrent à mener Flamininus ſur le ſommet des montagnes.

Sur ces entrefaites quelques Bergers, qui paiſſoient leurs troupeaux ſur ces montagnes, vinrent à Flaminius lui dire qu'ils ſçavoient un détour qui n'étoit point gardé, par où ils meneroient ſon

armée, lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plûtard, & pour garant de leur parole, ils lui donnerent Charops, fils de Machatas, le premier & le plus considerable des Epirotes, qui étoit fort affectionné aux Romains, & qui en secret les favorisoit en tout par la crainte qu'il avoit de Philippe.

Flaminius envoye un détachement pour occuper ces hauteurs.

Flaminius, s'assurant sur le témoignage & sur la garantie de Charops, envoye un de ses Capitaines avec quatre mille hommes de pied & trois cens chevaux. Ces Pastres, liez & garrottez, conduisent ces troupes. Le jour ils demeuroient cachez dans des fonds couverts de bois, & dès que la nuit étoit venuë, ils se remettoient en marche à la clarté de la lune, qui heureusement étoit alors dans son plein. Pendant ces trois jours Flaminius ne faisoit faire aucun mouvement à son armée, il attachoit seulement quelques escarmouches pour amuser & pour occuper l'ennemi. Mais le matin que ces troupes, qu'il avoit détachées, devoient paroître sur les hauteurs, dès la pointe du jour il fit prendre les armes à toute son armée, & l'ayant partagée en trois corps, il se mit à la tête du corps du milieu, & marchant le long du fleuve par le sentier qui étoit le plus étroit, il mena toutes ses bandes droit contre la montagne, toujours exposé aux traits des Macedoniens, & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les deux autres corps le secondoient sans se menager en combattant à l'envi

Le matin que ce détachement devoit paroître sur les hauteurs, il fait prendre les armes à son armée, & marche droit à la montagne.

avec beaucoup de courage, & en graviſſant ſur ces montagnes avec une merveilleuſe ardeur.

Au lever du ſoleil il voit ſur la cime des montagnes une fumée comme un broüillard.

Cependant le ſoleil ſe leve, & en même-tems on voit une fumée qui paroît au loin, & qui n'eſt pas d'abord bien épaiſſe, mais qui reſſemble à ces broüillards qui ſe levent le matin ſur la cime des montagnes. Les ennemis ne pouvoient l'appercevoir, parce qu'elle étoit derriere leur dos; car elle venoit des troupes qui avoient gagné les hauteurs. Et les Romains accablez de fatigue & preſſez par le combat, n'oſoient s'aſſurer que ce fût là le ſignal dont ils étoient convenus, & n'avoient qu'une opinion flottante & incertaine, mais enfin ils tournerent leurs eſperances du côté de leurs vœux. Et bientôt après voyant cette fumée groſſir, obſcurcir l'air, & s'élever en ſe déployant par grands tourbillons, ils ne douterent plus que ce ne fuſſent les feux que leurs amis avoient allumez pour marquer qu'ils avoient gagné les ſommets de la montagne. En même-tems ils redoublent leurs efforts, & ſe jettant impétueuſement ſur l'ennemi avec de grands cris, ils le pouſſent dans les endroits les plus difficiles. Les autres, qui étoient derriere, répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, & qui effraya tellement les Macedoniens, que perdant courage ils prirent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, car la difficulté des lieux empêcha de les pourſuivre.

Les Romains n'oſent s'aſſurer que ce ſoit le ſignal dont ils étoient convenus.

Enfin ils n'en doutent point, redoublent leurs efforts, & chaſſent les Macedoniens.

Les Romains après avoir pillé leur camp, &

avoir pris leurs tentes & leurs eſclaves, s'emparerent de tous les paſſages, & traverſerent toute l'Epire avec tant d'ordre & de diſcipline, que bien qu'ils fuſſent très-éloignez de leurs vaiſſeaux de charge & de la mer, qu'on ne leur eût pas diſtribué leur bled du mois, & qu'ils n'euſſent point de vivandiers, ils ne toucherent pourtant à choſe aucune du païs, quoiqu'ils y trouvaſſent toutes ſortes de biens en abondance & fort à la main. Car Flaminius informé que Philippe dans ſa fuite traverſant la Theſſalie obligeoit les hommes à ſortir de leurs maiſons pour ſe retirer dans les montagnes, qu'il brûloit leurs villes, & que toutes les richeſſes, qu'ils n'avoient pû emporter à cauſe de leur quantité ou de leur grand poids, il les abandonnoit au pillage à ſes troupes, comme quittant & cedant déja le païs aux Romains, ſe faiſoit au contraire un honneur d'obliger ſes ſoldats à épargner & à conſerver le païs comme leurs propres terres qui leur avoient été cedées.

Les Romains épargnent le païs ennemi comme un païs qui leur appartenoit.

Difference de Flaminius & de Philippe dans leur marche.

Auſſi les choſes, qui arriverent incontinent après, leur firent-elles bientôt ſentir ce que leur valoient cette moderation & cette bonne diſcipline; car ils ne furent pas plutôt ſur les frontieres de la Theſſalie, que toutes les villes ſortoient au-devant d'eux, que les Grecs, qui ſont en deça des Thermopyles, deſiroient de voir Flaminius, & que leurs cœurs voloient à ſa rencontre; que les Achéens non-ſeulement renoncerent à l'alliance de Philippe, mais reſolurent même par un

Ce que valent à des troupes leur moderation & leur bonne diſcipline.

Les Achéens renoncent à l'alliance de Philippe, & s'uniſſent avec les Romains.

décret public de s'unir contre lui avec les Romains; enfin que les Etoliens, qui avoient embraſſé le parti des Romains, & qui leur étoient extrêmement affectionnez, ayant offert aux Opuntiens de mettre une bonne garniſon dans leur ville & de la défendre, les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appellé Flaminius, ils reçurent ſa parole & ſe donnerent à lui. Et à ce propos on dit que Pyrrus la premiere fois qu'il vit de deſſus une éminence l'armée des Romains marcher dans cette belle ordonnance, dit que *cette marche des Barbares ne lui paroiſſoit nullement barbare.*

Mot de Pyrrus ſur la belle ordonnance des troupes Romaines.

Ceux qui voyoient Flaminius pour la premiere fois, étoient forcez de tenir de lui le même langage; car après avoir oüi dire aux Macedoniens qu'un homme venoit à la tête d'une armée de Barbares ſaccageant & ruinant tout, & ne faiſant que des eſclaves, comme ils virent un homme à la fleur de ſon âge, d'un air gracieux & humain, d'un eſprit doux & accort, qui parloit fort bien Grec, & qui n'aimoit que la vraie gloire, ils furent d'abord merveilleuſement raſſurez & ſi tranſportez de joye, que ſe répandant dans toutes les villes ils les rempliſſoient de la même affection qu'ils avoient pour lui, car ils leur faiſoient entendre qu'elles trouveroient en lui, non l'artiſan

Qualitez qui gagnoient à Flaminius l'affection des peuples.

Les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appellé Flaminius.] Les Opuntiens ne voulurent point recevoir une garniſon des Etoliens, quoiqu'ils tinſſent le parti des Romains, parce qu'ils ne ſe fioient pas à eux, & qu'ils les regardoient comme des peuples inconſtans & infideles.

de

de leur ſervitude, mais l'auteur de leur liberté.

Depuis ce tems-là Philippe ayant demandé une entrevûë pour tâcher de trouver les moyens de terminer cette guerre, Flaminius s'y rendit, & les conferences durerent trois jours. Flaminius offrit à Philippe la paix & l'amitié des Romains, à condition qu'il laiſſeroit les Grecs en liberté & ſoumis à leurs loix, & qu'il retireroit ſes garniſons de leurs places. Ce que Philippe ayant refuſé, alors tout le monde vit clairement, & ceux qui étoient les plus affectionnez au parti de Philippe furent forcez de le reconnoître, que les Romains étoient venus pour faire la guerre, non aux Grecs, mais aux Macedoniens en faveur des Grecs. Tout réuſſiſſoit donc à Flaminius ſans qu'il fût obligé de recourir aux armes, & comme il traverſoit la Beotie, les premiers des Thebains ſortirent au-devant de lui. Ils tenoient le parti de Philippe à cauſe de Brachullelis, mais ils reſpectoient & honoroient Flaminius, & vouloient ſe ménager au-

Entrevûë de Philippe avec Flamininus.

Les conditions que Flamininus offre à Philippe.

Philippe les refuſe.

Les Thebains qui tenoient le parti de Philippe, ſortent au-devant de Flamininus pour lui faire honneur.

Flaminius s'y rendit, & les conferences durerent trois jours.] Les conferences ſe paſſerent près de Nicée ſur le rivage du golfe de Malée. Le premier jour Flamininus étoit à terre, & Philippe ſur la proüe de ſon vaiſſeau à l'ancre. Le lendemain Philippe deſcendit, & ils s'aboucherent près de Nicée. Le troiſiéme jour ils s'aſſemblerent ſur le rivage auprès de Thronie. Polybe raconte au long dans ſon XVIIe. liv. tout ce qui ſe paſſa dans ces entrevûës.

A cauſe de Brachullelis.] Il faut corriger le texte, & lire *à cauſe de Brachyllas*, car c'eſt ainſi que Polybe le nomme toujours. C'étoit un des principaux de la Beotie, & grand partiſan de Philippe. Il fut fait Genéral des Beotiens; mais enfin on le fit aſſaſſiner par ſix hommes, à la tête deſquels étoit Zeuxippe.

près de l'un & de l'autre pour conſerver leur amitié. Flaminius les reçut avec beaucoup de douceur & d'humanité, les embraſſa, & continua tout doucement ſon chemin avec eux, en leur faiſant mille queſtions, & en leur contant pluſieurs choſes, les amuſant ainſi à deſſein juſqu'à ce que ſes ſoldats, qui étoient demeurez derriere, l'euſſent joint. En avançant ainſi inſenſiblement il arriva aux portes de Thebes, & entra avec eux dans la ville, ce qui ne leur fut pas fort agréable, mais ils n'oſerent s'y oppoſer, parce qu'il étoit aſſez bien accompagné.

Comment Flamininus les amuſe, & ſe ſaiſit de Thebes.

Dès qu'il fut dans Thebes il fit aſſembler le Conſeil, & comme s'il n'eût pas été maître de la ville, il voulut les gagner par la perſuaſion, & les porter à ſe déclarer pour les Romains. En quoi il étoit admirablement ſecondé par le Roy Attalus, qui n'oublioit rien pour obliger les Thebains à faire cette alliance. Mais comme Attalus parloit pour Flaminius, apparemment avec plus de vehemence que ſon âge ne le permettoit, & pour étaler ſon éloquence, au milieu de ſon diſcours il fut ſurpris d'un violent hoquet, ou d'une fluxion qui lui ôta tout à coup la voix & le ſentiment, il tomba, & peu de jours après on l'embarqua, & on le porta en Aſie où il mourut. Les Beotiens embraſſerent ainſi le parti des Romains. Philippe envoya

Le Roy Attalus aide Flamininus à gagner les Thebains.

Mort d'Attalus.

Les Beotiens embraſſent le parti des Romains.

Philippe envoya tout auſſitôt des Ambaſſadeurs à Rome.] Comme on étoit alors en hyver, & que les armées ne pouvoient rien faire, Flamininus trouva à propos de faire ſçavoir au Senat l'état des choſes. Ainſi il permit à Philippe d'envoyer ſes Ambaſſadeurs au Senat, & lui donna deux mois de tréve. Il envoya

tout auſſitôt des Ambaſſadeurs à Rome ; & Flaminius y envoya auſſi de ſon côté ſes députez pour agir auprès du Senat, & pour l'obliger, ou à le continuer dans ſa charge, la guerre durant encore, ou à lui donner les pouvoirs neceſſaires pour la terminer par une bonne paix ; car comme il étoit ambitieux & jaloux, il craignoit qu'on ne lui envoyât un ſucceſſeur, qui lui raviroit toute ſa gloire.

Philippe envoye des Ambaſſadeurs à Rome.

Ses amis le ſervirent ſi efficacement, que le Senat refuſa à Philippe tout ce qu'il demandoit, & ordonna que Flaminius ſeroit continué dans ſa charge. Il n'eut pas plutôt reçu ce décret, que le courage enflé de nouvelles eſperances, il tira vers la Theſſalie, pour terminer par un combat cette guerre contre Philippe. Son armée étoit de vingt-ſix mille combattans, dont les Etoliens avoient fourni ſix mille hommes de pied, & quatre cens chevaux. L'armée de Philippe n'étoit pas inferieure en nombre. Marchant donc ainſi l'un contre l'autre, ils arriverent en même-tems près de la ville de Scotuſe, où ils reſolurent de décider par une bataille tous leurs differends. Ni les Officiers, ni les ſoldats de l'une & de l'autre armée ne furent étonnez de ſe trouver en preſence ; au-contraire

Le Senat lui refuſe ce qu'il demandoit, & Flamininus eſt continué dans ſa charge.

Les deux armées ſe rencontrent devant Scotuſe.

auſſi ſes députez, & toutes les parties intereſſées, comme les Etoliens, les Achéens, les Atheniens, & le Roy Attalus, y envoyerent auſſi les leurs.

Ils arriverent en même-tems près de la ville de Scotuſe.] Philippe campa dans les terres de Scotuſe, ville de la Magneſie, & Flamininus ſe logea vis-à-vis dans la Pharſalie aux environs de Thetidie.

à cette vûë ils ſentirent tous augmenter leur courage & croître leur ambition, les Romains penſoient que s'ils étoient vainqueurs des Macedoniens, dont les victoires d'Alexandre avoient rendu le nom ſi fameux, il ne ſe pourroit rien ajouter à leur gloire; & les Macedoniens ſe flatoient que s'ils battoient les Romains ſi ſuperieurs aux Perſes, ils rendroient le nom de Philippe plus celébre & plus éclatant que celui d'Alexandre même.

Polybe rapporte la harangue qu'il fit, & qui eſt très-belle.

Flaminius exhortoit ſes troupes à bien faire leur devoir, & leur repreſentoit qu'ils alloient combattre au milieu de la Grece, c'eſt-à-dire, dans le plus beau & le plus noble de tous les théatres, & contre les plus vaillans & les plus renommez de leurs ennemis. Et Philippe, ſoit par hazard ou par trop de hâte, parce que le tems preſſoit, monta ſur un tertre élevé, qui étoit hors de ſon camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau qu'on avoit élevé à pluſieurs morts qui y étoient enterrez. De-là il haranguoit ſes ſoldats, & leur diſoit tout ce qu'on a accoutumé de dire en ces occaſions pour encourager des troupes. Mais le funeſte augure du lieu plonge ſes ſoldats dans le découragement, il en eſt troublé lui-même, & ſe tient en repos ſans rien entreprendre pour ce jour-là.

La Grece le plus noble de tous les théatres.

Les ſoldats de Philippe tirent un mauvais augure de ce qu'il les harangue de deſſus un tertre, qui étoit un tombeau.

Monta ſur un tertre élevé, qui étoit hors de ſon camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau.] Polybe ne dit pas un mot de cette particularité, & Tite-Live, qui marque que Philippe monta ſur un tertre, ne rapporte point cette réflexion ſuperſtitieuſe.

Le lendemain à la pointe du jour après une nuit fort pluvieuſe, les nuages s'étant tournez en broüillards, toute la campagne fut couverte d'une profonde obſcurité, & un air épais & trouble tomba du haut des montagnes dès que le jour eut commencé, & remplit tout l'eſpace qui ſéparoit les deux camps, de maniere que les deux armées ne pouvoient ſe voir. Ceux qui furent envoyez des deux côtez à la découverte, & pour ſe ſaiſir de quelques poſtes, s'étant rencontrez ſans ſe voir, ſe chargerent, & combattirent près des lieux qu'on appelle *Kynoſcephales*, nom qui leur a été donné, parce qu'ils ſont remplis de pointes de pluſieurs éminences plantées les unes devant les autres, qui repreſentent aſſez bien cette figure.

Les deux armées enſevelies dans une ſi grande obſcurité, qu'elles ne pouvoient ſe voir.

Car Cynoſcephales, ſignifie têtes de chien.

L'état de cette eſcarmouche fut fort divers, comme cela eſt vrai-ſemblable en des lieux raboteux & difficiles, & comme chacun fuyoit & pourſuivoit à ſon tour par pluſieurs fois, & que les deux camps, qui voyoient déja clairement tout ce qui ſe paſſoit, parce que le broüillard étoit tombé, & que l'air s'étoit éclairci, envoyoient inceſſamment du renfort à ceux qui étoient pouſ-

Toute la campagne fut couverte d'une profonde obſcurité.] L'hiſtoire juſtifie ici les fictions de la Poëſie. Cette profonde obſcurité, c'eſt ce qu'Homere appelle *une nuit*, qui venant à tomber ſur la campagne, empêche les armées de ſe voir.

Et que les deux camps envoyoient inceſſamment du renfort.] Flaminus envoïa deux Officiers Etoliens, Archidamus & Eupoleme, avec quinze cens chevaux, & deux mille hommes de pied, & Philippe envoïa aux ſiens Heraclide avec la Cavalerie Theſſaliene, Leon avec la Cavalerie Macedoniene, & Athenagore avec la plus grande partie des Etrangers ſoudoyez.

ſez, bientôt l'affaire fut générale, & les deux armées en vinrent aux mains. Philippe eut de l'avantage à ſon aîle droite, parce que tombant impétueuſement de ces lieux hauts ſur les Romains avec ſa phalange, ils ne purent ſoutenir le choc de ces bandes ſerrées & couvertes de leurs boucliers, & dont le front preſentoit une haye de piques. Leurs plus braves troupes furent obligées de plier.

Ce qui donna l'avantage à Philippe à ſon aîle droite.

Il n'en fut pas de même à ſon aîle gauche. Comme ſes rangs étoient rompus & ſéparez par ces tertres qui occupoient ce terrain, Flaminius laiſſant là ſon aîle gauche qui étoit défaite, paſſa promptement à ſon aîle droite, & chargea vivement cette aîle gauche des Macedoniens, qui à cauſe de l'inégalité & de la difficulté des lieux ne pouvoient ſe maintenir en forme de phalange, ni doubler leurs rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute ſa force, & qui n'étoient pas non plus en état de combattre ſéparement d'homme à homme, parce que leur armure

Belle manœuvre de Flaminius.

Ce qui fit que l'aîle gauche de Philippe fut battuë.

Car la phalange Macedonienne avoit ſeize rangs de profondeur.

Et dont le front preſentoit une haye de piques.] Pour bien entendre ce que Plutarque dit ici, il faut connoître l'ordonnance de la phalange Macedonienne, comme Polybe la décrit à la fin de ſon XVIIe. l. Le front de cette phalange étoit heriſſé de piques qu'il preſentoit à l'ennemi. Car les piques du ſecond, du troiſiéme, du quatriéme rang paſſoient au-de-là du front de pluſieurs coudées, & celles du cinquiéme paſſoient ſeulement de deux coudées. De ſorte que voilà cinq piques pour chaque ſoldat du premier rang. Ainſi il n'y avoit nulle ſorte d'ordonnance qui pût ſoûtenir le front de cette phalange Macedoniene, pourvû qu'elle gardât ſa forme & ſa force. Mais auſſi cela étoit ſujet à de grands inconveniens, dont le plus grand étoit qu'elle ne pou-

étoit si pesante, qu'ils ne pouvoient se remuer que très-difficilement. Car la phalange Macedonienne ressemble à un animal d'une force indomptable pendant qu'elle ne fait qu'un seul corps, & qu'elle se tient serrée, les boucliers bien joints ; mais quand elle est séparée & rompuë, chacun de ceux qui la composent, perd la force que lui donne cette union, tant par l'incommodité de son armure, que parce qu'il tire bien plus de force & de vigueur des differentes parties de ce tout qui se soutiennent les unes les autres, qu'il n'en tire de lui-même.

Force invincible de la phalange Macedonienne, quand elle est unie & serrée.

Cette aîle gauche étant renversée, les uns se mettent à poursuivre les fuyards; les autres coulant le long de l'aîle droite des Macedoniens qui combattent encore, les prennent par les flancs, & en font un grand carnage ; de sorte que ceux-mêmes qui avoient déja vaincu, étant rompus, prennent la fuite, & jettent leurs armes. Il n'y en eut pas moins de huit mille de tuez sur la place, & on fit environ cinq mille prisonniers. Les Etoliens furent accusez d'avoir été cause que Philippe se sauva, car ils s'amuserent à piller son camp pendant que les Romains étoient occupez à la poursuite, de sorte que quand ils furent revenus, ils ne

Grande victoire de Flamininus.

Les Romains ne perdirent que sept cens hommes.

voit servir que dans des plaines rases où il n'y eût ni arbres, ni éminences, ni ruisseaux, ni fossez, ni autres coupures. Car si le terrain étoit inégal & coupé, elle devenoit inutile, comme cela parut en cette occasion.

Cette aîle gauche étant renversée.] Je m'étonne que Plutarque n'ait pas fait mention des élephans dont Flamininus se servit fort utilement à cette bataille. Ni Polybe, ni Tite-Live ne les ont oubliez.

trouverent preſque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrerent enſuite en querelle, & enfin ils ſe chargerent d'injures.

Les Etoliens s'attribuent tout l'honneur de cette victoire.

Mais ce qui fâcha le plus Flaminius, c'eſt que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire, & qu'ils prévinrent toute la Grece de cette opinion par le bruit qu'ils en répandirent; de maniere que dans tous les vers que l'on faiſoit, & dans toutes les chanſons qu'on chantoit dans les ruës, les Etoliens étoient toujours mis avant les Romains, comme dans cette épigramme en forme d'épitaphe, qui de toutes les pieces qu'on fit ſur cette avanture, fut celle qui eut le plus de cours: *Paſſant, nous ſommes giſans ſur cette campagne trente mille Theſſaliens, dont on n'a honoré la mort, ni de larmes, ni de funerailles, & qui avons été domptez par les armes des Etoliens, & des Latins que Flaminius a amenez des plaines Italiques pour la ruine de l'Emathie. Et Philippe avec ſa fierté & ſon audace a pris la fuite plus vîte que les cerfs les plus legers.*

Chanſons qu'on chantoit dans les ruës ſur cette bataille.

Alcée fit cette épigramme pour inſulter à Philippe en groſſiſſant contre la verité le nombre des morts. Et comme elle étoit dans la bouche de tout

C'eſt que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire.] Ils ne devoient pas ſe l'attribuer tout entier; mais il eſt certain qu'ils y avoient beaucoup contribué, car Polybe aſſure que dans la premiere eſcarmouche, qui entraîna le combat général, les Macedoniens chargerent les Romains avec tant de furie, qu'ils les chaſſerent des ſommets des montagnes, qu'ils avoient gagnez; & que ſi la Cavalerie Etoliene n'eût fait ferme, les Romains auroient été obligez de prendre la fuite. On peut voir auſſi ce que cet Hiſtorien dit dans les *excerpt. legat.* art. VI.

le

le monde, Flaminius en étoit encore plus affligé que Philippe, car Philippe ne fit qu'en rire, & pour ſe vanger d'Alcée, il lui fit ce couplet où il ſuivoit la même figure : *Paſſant, ce chevron dépoüillé de ſon écorce & de ſes feüilles, & haut élevé, que tu vois planté ſur ce tertre, c'eſt un gibet qui attend impatiemment le Poëte Alcée.* Mais Flaminius, qui avoit l'ambition d'être eſtimé & honoré des Grecs, ne ſupporta pas moderement cette injure, c'eſt pourquoi dans la ſuite il n'appella point de compagnon & démêla lui ſeul toutes ſes affaires, ne faiſant pas grand compte des Etoliens.

Parce que les Etoliens étoient nommez les premiers.

Philippe fait une chanſon contre Alcée pour ſe vanger de ſon Epigramme.

Ceux-ci en furent très-fâchez, & bientôt après Flaminius ayant prêté l'oreille à quelques propoſitions d'accommodement, & reçu pour cet effet une ambaſſade de la part de Philippe, ils allerent dans toutes les villes, diſant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe lorſque l'on pouvoit, pour ainſi dire, rompre le cou à cette guerre, & exterminer la puiſſance, qui la premiere avoit aſſujetti les Grecs. Ces diſcours des Etoliens, quoi-

C'eſt pourquoi dans la ſuite il n'appella point de compagnon.] Plutarque me paroît s'exprimer ici d'une maniere trop vague. Polybe dit ſeulement qu'il ne parloit point aux Etoliens des affaires publiques, qu'il n'en communiquoit point avec eux, & qu'il les faiſoit par lui-même & par ſes amis.

Ils allerent par toutes les villes, diſant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe.] C'étoit déja la coutume parmi les Grecs, dit Polybe, de ne rien faire pour rien, & de ſe laiſſer gagner par des preſens. Les Etoliens jugeant donc de Flamininus par ce qu'ils faiſoient eux-mêmes, ne pouvoient s'imaginer que cette facilité, qu'il avoit pour Philippe, ne fût pas l'effet de la corruption. *Legat.* VI.

Cette conference se passa à l'entrée de la vallée de Tempé, la quatrieme année de l'Olymp. CXLV.

que faux, ne laiſſoient pas de troubler les amis & les alliez des Romains; mais Philippe étant venu lui-même pour traiter des conditions, ôta tout le ſoupçon que l'on pouvoit avoir contre lui, en faiſant Flaminius, & les Romains abſolument maîtres de ſa fortune.

Philippe fait les Romains maîtres de ſa fortune.

Ce fut ainſi que Flaminius termina cette guerre, il donna le Royaume de Macedoine à Philippe, lui ordonna de ſe retirer entierement de la Grece, le condamna à payer mille talens, lui enleva tous ſes vaiſſeaux, excepté dix qu'il lui laiſſa, & prit pour ôtage l'un de ſes deux fils, nommé Demetrius, qu'il envoya à Rome. En quoi l'on peut dire qu'il uſa très-ſagement du preſent, & qu'il prévit & prévint très-prudemment l'avenir. Car Annibal ce mortel ennemi des Romains, banni de ſon païs, s'étoit déja retiré auprès du Roy

Conditions de la paix accordée à Philippe.

Trois millions.

Car Annibal ce mortel ennemi des Romains, banni de ſon païs, s'étoit déja retiré auprès du Roy Antiochus.] Je croi que Plutarque ſe trompe ici, Annibal n'étoit pas encore à la cour d'Antiochus. La paix fut faite avec Philippe, & la liberté des Grecs publiée dans les jeux Iſthmiques par la voix du Heraut, la premiere année de l'Olymp. CXLVI. ſous le Conſulat de L. Furius Purpureo & de M. Cl. Marcellus; & ce ne fut que l'année ſuivante, ſous le Conſulat de Caton & de Val. Flaccus, qu'Annibal voïant que les Romains avoient envoyé à Carthage trois Ambaſſadeurs pour ſe plaindre de lui, ſe déroba ſecretement la nuit, alla s'embarquer le lendemain matin près de Thapſe, arriva le jour même à l'Iſle de Cercina, où il trouva quantité de vaiſſeaux marchands: On étoit alors au cœur de l'Eté. Pour empêcher que quelqu'un de ces Marchands n'allât dire à Carthage qu'on l'avoit vû à Cercina, il leur donna à tous un grand repas qu'il fit durer bien avant dans la nuit, juſqu'à ce qu'il trouva le moment favorable pour s'échapper. Il arriva à Tyr, où il ne ſéjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva qu'Antiochus en étoit

Antiochus, & le preſſoit d'aller au-devant de la Fortune, qui lui tendoit les mains, & Antiochus, voyant ſa puiſſance conſiderablement accruë par ſes glorieux exploits, qui lui avoient fait donner le ſurnom de Grand, étoit de lui-même très-porté à aſpirer à la Monarchie univerſelle, & ſurtout à prendre les armes contre les Romains. Si Flaminius n'avoit donc par ſa grande prudence prévû ce qui devoit arriver, qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix, que la guerre contre Antiochus ſe fût jointe au milieu de la Grece à la guerre qu'on avoit contre Philippe, & que les deux plus grands & les plus puiſſans Rois qu'il y eût alors, unis d'interêts, ſe fuſſent élevez en même-tems contre Rome, il eſt certain qu'elle ſe ſeroit trouvé encore engagée dans des combats & dans des dangers auſſi grands que ceux qu'elle avoit eu à ſoutenir dans les guerres contre Annibal. Mais Flaminius, en mettant ſi à propos cette paix comme un milieu entre ces deux guerres,

Antiochus le Grand, très-porté à aſpirer à la Monarchie univerſelle.

Grand coup d'Etat que fit Flamininus, en terminant ſi à propos la guerre contre Philippe.

parti, & après avoir été ſaluer ſon fils, qui celébroit une grande fête à Daphne, il partit & arriva à Epheſe, où il trouva Antiochus. Tite-Live, liv. XXXIII.

Et le preſſoit d'aller au-devant de la Fortune, qui lui tendoit les mains.] Car quelle conjoncture plus favorable pour attaquer les Romains, que pendant qu'ils avoient ſur les bras Philippe, & que le mécontentement des Etoliens les portoit à prendre les armes contr'eux?

Si Flaminius n'avoit donc par ſa prudence prévû ce qui devoit arriver.] Selon Polybe, ce qui porta Flamininus à conclure la paix avec Philippe, ce fut qu'il avoit appris qu'Antiochus étoit parti de la Syrie avec une armée conſiderable, & qu'il s'avançoit vers l'Europe, & il craignit que Philippe ne profitât de cette conjoncture pour continuer la guerre.

& en finiſſant heureuſement l'une avant que l'autre commençât, emporta d'un ſeul coup la derniere eſperance de Philippe, & la premiere d'Antiochus.

Conſeils que les Députez de Rome donnoient à Flaminius.

Cependant les dix Députez, que le Senat envoyoit à Flaminius, arriverent en Grece, & ſelon les inſtructions qu'ils avoient reçuës, ils conſeilloient à Flaminius de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis, & de Demetriade, & d'y mettre de bonnes garniſons pour s'en aſſurer contre Antiochus. Sur cela les Etoliens, grands artiſans de calomnies & de ſéditions, effarouchent ces villes, & les portent à ſe mutiner. Ils vouloient que Flaminius déliât les fers de la Grece, car c'eſt ainſi que Philippe avoit accoutumé d'appeller ces villes, & ils alloient demandant aux Grecs, *ſi de ce qu'ils avoient un collier plus peſant, mais plus poli que celui d'autrefois, ils en étoient ſi ravis, & s'ils admiroient Flaminius comme leur bienfaiteur de ce que rompant les fers qu'ils avoient aux pieds, il les avoit attachez par le cou.* Flaminius au deſeſpoir de ces criailleries, qu'il ſupportoit très-impatiemment, parla ſi fortement dans le Conſeil, qu'enfin il obtint que ces villes ſeroient délivrées de leurs garniſons, afin que la grace que les Grecs recevoient de lui, fût entiere & parfaite.

Etoliens grands artiſans de calomnies & de ſéditions.

Villes appellées les fers de la Grece.

La quatriéme année de l'Olymp. CXLV.

On étoit alors ſur le point de celébrer les jeux Iſthmiques. Une infinité de gens étoient accourus de tous côtez pour voir ces jeux; car la Grece

se voyant depuis quelque tems libre de guerres, en état de joüir d'une paix sure, & dans l'esperance d'une prochaine liberté, ne songeoit qu'à celébrer des fêtes. Le jour de l'assemblée, dès que le son de la trompette eut ordonné le silence, le Heraut s'avançant au milieu, prononça à haute voix, *que le Senat de Rome, & Titus Quinctius Flaminius Genéral des Romains avec le pouvoir Consulaire, ayant défait en bataille le Roy Philippe & les Macedoniens, délivroient de toutes garnisons & de tous impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phociens, les Eubéens, les Achéens, les Phtiotes, les Magnesiens, les Thessaliens & les Perrhebes, qu'ils les déclaroient libres, & vouloient qu'ils gardassent leurs loix & leurs privileges.*

La paix & la liberté grandes sources de fêtes.

La Grece proclamée libre par la voix d'un Heraut.

D'abord tout le monde n'entendit pas ce que le Heraut avoit dit, ou ne l'entendit pas assez distinctement. Tout le stade étoit plein de bruit & de confusion; on ne voyoit que des gens qui alloient & venoient; les uns admiroient; les autres questionnoient, & tous demandoient également que l'on recommençât la publication.

La trompette ayant donc encore ordonné le silence, le Heraut s'avança pour la seconde fois, & poussant sa voix plus qu'il n'avoit fait, il se fit entendre très-clairement de toute l'assemblée, & l'on ne perdit pas un mot du décret. Aussitôt la joye fit pousser des cris si forts & si perçans, que la mer en retentit. Tout le théatre se leva, on ne pensa plus aux athletes, & on alla en foule pour

ſaluer, embraſſer, & remercier le défenſeur & le ſauveur de la Grece, & l'auteur de ſa liberté.

La force exceſſive des cris & des clameurs, peut faire tomber des oiſeaux morts.

Alors on vit arriver effectivement ce que juſques-là on avoit pris pour une hyperbole, dont on ſe ſervoit pour exagerer la grandeur & la force exceſſive des cris & des clameurs; car des corbeaux, qui dans ce moment voloient par hazard ſur l'aſſemblée, tomberent dans le ſtade. Et la raiſon de cet effet ſi ſurprenant, n'eſt que l'air rompu. Car lorſque pluſieurs voix très-fortes jointes enſemble frappent l'air, il eſt forcé de ſe ſéparer. C'eſt pourquoi n'étant plus l'appui des oiſeaux qui volent, & laiſſant un grand vuide, il faut neceſſairement que ces oiſeaux tombent, n'étant plus ſoutenus. A moins qu'on n'aime mieux dire que ces oiſeaux frappez violemment, & bleſſez de cette voix comme d'un trait, tombent & meurent ſur l'heure. Il peut être auſſi qu'il ſe fait alors dans l'air une eſpece de tourbillon comme on voit dans la mer des tournoyemens d'eau ſe former par la violence de la tourmente.

La raiſon de cet accident.

Dès que l'aſſemblée fut levée, ſi Flaminius n'eût ſagement prévû le concours de ce monde infini, qui alloit l'environner dans un moment, & qu'il ne ſe fût promptement retiré pour ſe mettre à couvert, il n'auroit pû y reſiſter, il auroit été étouffé ſans doute, ſi grande étoit la foule de ceux qui s'empreſſoient autour de lui. Quand ils ſe furent laſſez à crier autour de ſon pavillon juſqu'à la nuit, enfin ils prirent le parti de ſe retirer, &

tous ceux qu'ils rencontroient parens, amis, & Citoyens, ils les arrêtoient, se jettoient à leur cou, les baisoient, les embrassoient, & ils alloient souper ensemble & faire bonne chere.

Là se livrant encore plus à la joye, comme on peut le penser, ils ne parloient & ne s'entretenoient que de la Grece. Ils rappelloient tous les grands combats qu'elle avoit entrepris pour la liberté : *Après avoir soutenu tant de guerres*, disoient-ils, *cependant jamais sa valeur n'a reçu un si doux & si assuré loyer, que lorsque des étrangers sont venus combattre pour elle. C'est alors que sans avoir presque versé une goute de sang, & sans avoir perdu un seul homme qui l'ait plongée dans le deüil, elle a remporté le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être disputé par des hommes. La valeur & la prudence sont rares dans tous les tems, mais de toutes les vertus la plus rare c'est la justice. Les Agesilas, les Lysandres, les Nicias, les Alcibiades, ont bien sçu conduire des guerres, & gagner des batailles par terre & par mer, mais de tourner tous ces grands succès à l'avantage des autres, c'est ce qu'ils n'ont jamais sçu faire ; au-contraire, si l'on en excepte la bataille de Marathon, le combat naval de Salamine, la bataille de Platées, celle des Thermopyles, & les exploits de Cimon sur l'Eurymedon, & autour de Cypre, toutes les batailles que la Grece a données, elle les a données contr'elle-même pour se voir réduite sous le joug, & tous les trophées qu'elle a érigez, n'ont été que des monumens de ses malheurs & de sa honte. Car elle a ruiné toutes ses affaires par la méchanceté & par l'envie*

La liberté, le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être disputé par les hommes.

La justice la plus rare des vertus.

Tourner tous ses succès à l'avantage des autres, qualité bien rare, même dans les Heros.

Fleuve de la Pamphylie.

Trophées, souvent les monumens de la honte de ceux qui les érigent.

Les Romains. *de ceux qui la conduiſoient. Au lieu que des étrangers, qui paroiſſent n'avoir plus avec nous qu'une bien petite étincelle, & des reſtes preſqu'effacez d'une ancienne parenté, & de la part deſquels la Grece ne pouvoit attendre, que par une eſpece de miracle, la moindre grace, ni le moindre bienfait, ſont venus d'eux-mêmes eſſuyer les plus grands travaux, & s'expoſer aux dangers les plus terribles pour arracher la Grece à des maîtres difficiles, & à des Tyrans impitoyables, & pour la mettre en liberté.*

Car ils ſe diſoient deſcendus des Grecs par Enée.

Voilà les réflexions que les Grecs faiſoient ſur l'état preſent des affaires, & les effets répondoient à cette glorieuſe proclamation, car dans le même tems Flaminius envoya Lentulus en Aſie pour affranchir les Bargyliens, Titillius en Thrace pour délivrer les villes & les iſles de cette contrée des garniſons de Philippe; Publius Villius s'embarqua pour aller s'aboucher avec Antiochus, & traiter avec lui de la liberté des Grecs qui lui étoient ſoumis; & Flaminius étant paſſé à Chalcis, & delà dans la Magneſie, ôta partout les garniſons, & rendit à tous les peuples leurs loix & leur police.

Peuples de Carie.

Titillius, *Polybe & Tite-Live l'appellent* L. Stertinius.

Quand il fut de retour à Argos, il fut fait Preſident des jeux Neméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la celébrité & la magnificence de la fête, & fit publier encore dans ces jeux, comme il avoit fait dans les jeux Iſthmiques, la liberté des Grecs, par la voix du Heraut. En viſitant toutes les villes, il y établiſſoit de bonnes ordonnances,

Flamininus eſt fait Preſident des jeux Neméens, la ſeconde année de l'Olympiade CXLVI.

Flamininus rétablit la juſtice & la concorde dans les villes.

nances, & y réformoit la juſtice, & rappelloit l'amitié & la concorde entre les Citoyens, en appaiſant les ſéditions & les querelles, & en faiſant revenir les bannis, mille fois plus content de pouvoir par ſes perſuaſions porter les Grecs à ſe reconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien enſemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macedoniens ; de ſorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.

Reconcilier les peuples, plus glorieux que de vaincre des ennemis.

On rapporte que le Philoſophe Xenocrate ayant été délivré un jour par l'Orateur Lycurgue des mains des Fermiers, qui le traînoient en priſon pour lui faire payer la taille que les étrangers devoient au Treſor, & ayant rencontré bientôt après les fils de ſon liberateur, il leur dit, *je paye avec uſure à votre pere le plaiſir qu'il m'a fait, car je ſuis cauſe qu'il eſt loüé de tout le monde.* Mais la reconnoiſſance que les Grecs témoignerent à Flaminius & aux Romains pour tous les bienfaits qu'ils en avoient reçus, n'aboutit pas ſeulement à les faire loüer de tout le monde, elle ſervit encore infiniment à augmenter leur puiſſance, en obligeant tout le monde à ſe confier en eux, & à s'abandonner à leur bonne foi. Car ils ne ſe

Mot de Xenocrate aux fils de l'Orateur Lycurgue.

Ce que valent aux Etats la bonne foi & la confiance qu'ils s'attirent par leur generoſité.

De ſorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.] Quelle force de ſens dans ces paroles ! la liberté, qui eſt regardée comme le plus grand des biens, parut pourtant aux Grecs le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de Flamininus; car la liberté leur auroit été inutile, ſi la juſtice & la concorde n'euſſent été rétablies parmi eux.

contentoient pas de recevoir les Généraux qu'ils leur envoyoient, ils les demandoient eux-mêmes, ils les appelloient, & ſe remettoient entre leurs mains. Et non-ſeulement les peuples & les villes, mais les Princes & les Rois-mêmes, qui ſe plaignoient de l'injuſtice des Rois voiſins, avoient recours à eux & ſe mettoient ſous leur protection & ſauve-garde, de ſorte qu'en peu de tems par la faveur du ciel toute la terre fut ſoumiſe à leur domination.

Les Princes & les Rois ſe mettoient ſous la protection des Romains.

Flaminius ſe glorifia de la liberté qu'il avoit donnée à la Grece plus que de tous ſes autres exploits, car il conſacra dans le Temple de Delphes pluſieurs boucliers d'argent, & ſon propre bouclier, & mit au bas cette inſcription en vers Grecs : *Braves jumeaux, fils de Jupiter, Tyndarides, Rois de Sparte, qui vous plaiſez à dompter des chevaux, Flaminius de la race d'Enée, vous conſacre cette offrande, après avoir rendu aux Grecs leur ancienne liberté.* Il conſacra auſſi à Apollon une couronne d'or, avec cette inſcription auſſi en vers Grecs : *Fils de Latone, voici la couronne d'or qu'a miſe ſur vos cheveux immortels le magnanime Général des deſcendans d'Enée. Grand Dieu, accordez donc au divin Flaminius la gloire que meritent ſa force, ſon courage, & ſes grands exploits.*

Flamininus conſacre dans le Temple de Delphes pluſieurs boucliers d'argent, & le ſien avec une inſcription en vers Grecs.

Il conſacre auſſi à Apollon une couronne d'or avec une inſcription.

La ville de Corinthe a eu deux fois l'honneur de ſervir de théatre à la publication de la liberté des Grecs. La premiere fois, lorſque Flaminius fit faire la proclamation dont nous venons de

parler, & la ſeconde fois de notre tems, lorſque Neron ſe trouvant à Corinthe, comme on ſe préparoit à celébrer les jeux Iſthmiques, déclara les Grecs libres, & leur rendit leurs privileges & leurs loix. Flaminius fit la publication par la voix d'un Heraut, au lieu que Neron la fit lui-même à la fin d'un diſcours qu'il prononça ſur ſon Tribunal au milieu de l'aſſemblée. Mais cette derniere eſt poſterieure à la premiere de plus de deux cens cinquante ans.

Elle lui eſt poſterieure de deux cens ſoixante-trois ans.

Après cette grande action Flaminius entreprit la plus belle & la plus juſte de toutes les guerres contre Nabis, le plus injuſte & le plus cruel des Tyrans, qui tenoit Lacedemone dans une dure ſervitude. Mais la fin ne répondit point aux grandes eſperances qu'on avoit conçuës de lui; car pouvant le prendre priſonnier, il ne le voulut pas, & lui accorda la paix, abandonnant ainſi les interêts de Sparte, & la laiſſant indignement opprimée ſous le joug du Tyran, ſoit qu'il craignît que ſi la guerre traînoit en longueur, un nouveau

Flamininus blâmé d'avoir accordé la paix au Tyran Nabis qu'il pouvoit prendre priſonnier.

Soit qu'il craignît que ſi la guerre traînoit en longueur, un nouveau Général ne vînt.] Tite-Live touche cette raiſon, mais il en rapporte d'autres qui font plus d'honneur à Flamininus, & il eſt juſte que la grandeur de ce perſonnage faſſe pancher notre jugement de ce dernier côté. L'hyver approchoit, il falloit faire le ſiége de Lacedemone, qui pouvoit être fort long; le païs ennemi ne fourniſſoit rien, car on y avoit fait le dégât; il falloit donc faire venir des vivres de loin, & les convois étoient difficiles. D'ailleurs Villius, qui revenoit de la Cour d'Antiochus, rapportoit que la paix avec ce Prince n'étoit pas trop ſure, & qu'il étoit déja paſſé en Europe avec une flotte,

Genéral ne vînt de Rome lui ſucceder, & lui ravir toute ſa gloire, ſoit qu'il y eût été porté par les mouvemens d'une ſecrete envie, & d'une violente jalouſie qu'allumoient en lui les honneurs que l'on rendoit à Philopœmen. Car ce perſonnage ayant fait voir dans toutes les autres occaſions qu'il étoit grand Capitaine, avoit ſurtout donné dans cette guerre contre Nabis, des preuves admirables de ſon courage & de ſa capacité. C'eſt pourquoi les Grecs lui rendoient les mêmes reſpects, & lui faiſoient dans les aſſemblées & dans les théatres les mêmes honneurs qu'à Flaminius. De quoi Flaminius étoit extrêmement bleſſé, car il prétendoit qu'un ſimple homme d'Arcadie, qui n'avoit jamais commandé que dans de petites guerres ſur les frontieres de ſon païs, ne devoit pas être ſi honoré & ſi admiré, qu'un Conſul Romain, qui étoit venu faire la guerre pour le ſalut de toute la Grece. Cependant Flaminius ne manquoit pas de raiſons pour juſtifier en cela ſa conduite; car il diſoit *qu'il n'avoit terminé cette guerre, que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit abſolument ruiner & perdre le Tyran, ſans cauſer de très-grands maux à tous les Spartiates.*

Flaminius jaloux des honneurs que les Grecs rendoient à Philopœmen.

Raiſons que Flaminius alleguoit pour juſtifier ſa conduite.

& une armée de terre plus forte qu'auparavant. S'il étoit donc arrivé pendant que les Romains auroient été occupez au ſiége de Lacedemone, quelles troupes auroit-on oppoſées à un Roy ſi puiſſant? Tite-Live, liv. XXXIV. 33. 34.

Que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit abſolument ruiner & perdre le Tyran, ſans cauſer de très-grands maux aux Spartiates.]

De tous les honneurs, que les Grecs lui décernerent pour lui marquer leur reconnoiſſance, & qui furent très-grands & en très-grand nombre, il n'y en eut qu'un ſeul qui parut égaler ſes bienfaits, ce fut un preſent qu'ils lui firent, & qui lui fut plus cher que tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & voici quel fut ce preſent : De tous les Romains qui avoient été faits priſonniers dans les batailles que Rome avoit perduës contre Annibal pendant la ſeconde guerre Punique, la plûpart avoient été vendus & diſperſez dans toutes les parties du monde, où ils gemiſſoient dans l'eſclavage. Il y en avoit en Grece environ douze cens, objet toujours digne de pitié pour le changement de leur fortune, mais plus digne encore dans cette conjoncture, où ſe trouvant les uns avec leurs fils, les autres avec leurs freres, ceux-ci avec leurs amis, ceux-là avec leurs compagnons & leurs Citoyens, ils les voyoient libres, & ils ſe voyoient eſclaves, ils les voyoient victorieux, & ils ſe voyoient vaincus & priſonniers. Flaminius, quelque touché qu'il fût de leur malheur, ne voulut pas les ôter par force à leurs

Le plus beau preſent que les Grecs firent à Flaminius.

Tite-Live employe auſſi cette raiſon. Flamininus avoüoit lui-même, dit-il, qu'il n'auroit pas fallu prêter l'oreille à cette paix, ſi on avoit pû la rejetter ſans ruiner entierement Lacedemone. Mais que comme cette guerre ne pouvoit ſe terminer ſans la perte entiere de cette Ville, il avoit cru qu'il valoit mieux y laiſſer le Tyran entierement affoibli, & après lui avoir ôté tout moyen de nuire, que de le faire mourir par des remedes trop forts, & qu'elle ne pouvoit ſupporter, & de ne lui laiſſer que la conſolation de n'avoir peri que pour recouvrer ſa liberté.

maîtres. Mais les Grecs les ayant rachetez à cinq mines par tête, & les ayant tous raſſemblez, ils lui en firent preſent, comme il alloit s'embarquer pour s'en retourner à Rome; de ſorte qu'il fit ſon voyage, plein de ſatisfaction & de joye, de voir ſes belles actions honorées d'une récompenſe ſi belle & ſi convenable à un grand perſonnage qui aimoit ſa patrie & ſes Citoyens. Auſſi fut-ce là ce qui rendit ſon triomphe plus celébre & plus éclatant, car ces pauvres gens firent en cette occaſion ce que font tous les eſclaves quand on les met en liberté, ils ſe firent raſer la tête, prirent des bonnets, & en cet état ils ſuivirent le char de Flaminius le jour de ſon triomphe.

A deux cens cinquante livres, ainſi ces douze cens montoient à la ſomme de trois cens mille liv.

Soldats Romains mis en liberté, firent par reconnoiſſance pour Flamininus ce que faiſoient les veritables eſclaves qu'on affranchiſſoit.

Les dépoüilles que l'on portoit en pompe, augmentoient la beauté du ſpectacle. Parmi ces dépoüilles on voyoit des caſques Grecs, des targes, & des piques Macedonienes, & une grande quantité d'or & d'argent. Car Itanus écrit que dans ce triomphe on paſſa en revûë trois mille ſept cens treize livres peſant d'or en lingots, & quarante-trois mille deux cens ſoixante-dix livres

La pompe & les richeſſes du triomphe de Flamininus.

Itanus Auteur inconnu.

Ils ſe firent raſer la tête, prirent des bonnets.] C'étoit la coutume. C'eſt pourquoi Soſie dit dans la premiere ſcene de l'Amphytrion de Plaute.

Ut ego hodie raſo capite calvus capiam pileum.

Afin qu'aujourd'hui la tête raſe & chauve je prenne le bonnet. Cette cerémonie ſe faiſoit à Rome dans le Temple de la Déeſſe Feronie, qui étoit la Patrone des eſclaves.

On paſſa en revuë trois mille ſept cens treize livres peſant d'or en lingots.] La livre d'argent, comme je l'ai déja dit ailleurs, valoit cinquante livres de notre

d'argent, & quatorze mille cinq cens quatorze pieces d'or monnoyé, appellées Philippes, ſans compter les mille talens, que Philippe devoit payer; il eſt vrai que dans la ſuite les Romains remirent ces mille talens à ce Prince à la priere & à la ſollicitation de Flaminius, le déclarerent leur allié, & lui rendirent ſon fils Demetrius, qui étoit en ôtage à Rome. *Trois millions.*

Quelque tems après, le Roy Antiochus, étant paſſé en Grece avec une groſſe flotte & une puiſſante armée, ſollicitoit les villes, & les portoit à quitter l'alliance des Romains, ou ſemoit de la diviſion entr'elles. Il étoit ſecondé & appuyé par les Etoliens, qui étoient ennemis des Romains depuis long-tems, & qui ne cherchoient qu'une occaſion de faire éclater leur haine. Ils donnoient pour prétexte de la guerre, le deſſein d'affranchir les Grecs qui n'avoient nul beſoin d'être affranchis, puiſqu'ils étoient déja libres, mais manquant d'un prétexte plus ſpécieux & mieux fondé, ils enſeignoient au Roy Antiochus à colorer du plus beau de tous les noms ſon injuſte entrepriſe. *Guerre contre Antiochus, trois ans après la paix faite avec Nabis, la premiere année de l'Olymp. CXLVI.*

Les Romains, qui craignoient ce ſoulevement, & la grande réputation des forces de ce Prince, envoyerent contre lui le Conſul Manius Acilius,

monnoye, & la livre d'or cinq cens, & le Philippe valoit environ ſept livres. Ainſi tout l'or & l'argent du triomphe de Flaminius montoit à la ſomme de quatre millions cent vingt-un mille cinq cens quatre-vingt-dix-huit livres.

Flamininus après ses triomphes sert de Lieutenant au Consul Manius Acilius Glabrio.

& lui donnerent Flaminius pour Lieutenant, à cause du grand respect que les Grecs avoient pour lui. Aussi il ne parut pas plutôt, que ceux qui étoient demeuré fideles, il les rendit encore plus fermes dans le parti des Romains, & pour les autres, qui commençoient déja à se gâter, il réveilla dans leur esprit la memoire de l'amitié qu'ils lui portoient, & s'en servit comme d'un breuvage qu'un habile Medecin donne à propos à ses malades au commencement de leur maladie. Par ce moyen il les guerit entierement, les ramena, & les empêcha de pousser plus loin leur faute. Il n'y en eut que très-peu qui lui échapperent, déja entierement gagnez & corrompus par les Etoliens. Encore Flaminius, quelque aigri & irrité qu'il fût contr'eux, ne laissa-t-il pas d'en avoir soin après la bataille. Car Antiochus, défait aux Thermopyles, ayant pris la fuite, & s'étant embarqué très-promptement pour se retirer en Asie, le Consul Manius poursuivit les Etoliens, assiégea les uns en personne, & abandonna les autres en proye au Roy Philippe. Voilà d'un côté les Dolopes & les Magnesiens, les Athamanes & les Aperantes malmenez par le Roy de Macedoine, & de l'autre

Flamininus regagne l'amitié de la plûpart des peuples prêts à se soulever.

L'Aperantie, Province de Thessalie.

Et lui donnerent Flaminius pour Lieutenant.] Plutarque prétend que les Romains donnerent au Consul Manius Acilius, Titus Flamininus pour Lieutenant; mais Tite-Live assure que ce fut L. Quinctius Flamininus, il ne se contente pas de le nommer par son nom, il le designe encore par son Consulat. *Lucium Quinctium superioris anni Consulem legari ad id bellum placuit.* XXXVI. 1.

côté

côté le Conſul Manius, qui après avoir ſaccagé la ville d'Heraclée, aſſiégeoit les reſtes des Etoliens dans Naupacte. Flaminius, ſaiſi de compaſſion pour les Grecs, part du Peloponeſe ſur un vaiſſeau, ſe rend auprès du Conſul devant Naupacte, & commence d'abord par le gronder de ce qu'après avoir vaincu il laiſſe remporter à Philippe le prix de ſa victoire, & tout l'avantage de cette guerre; car pendant que pour ſatisfaire ſa colere & ſa vengeance, il s'amuſe & ſe conſume devant une ſeule place, le Macedonien va ſubjugant pluſieurs Nations entieres & pluſieurs Rois.

Remontrance que Flamininus fait au Conſul Manius qui s'amuſoit au ſiége de Naupacte.

Dès que les aſſiégez le virent de deſſus leurs murailles, ils ſe mirent à l'appeller, à lui tendre les mains, & à le prier de leur être favorable. Flaminius ne leur répondit rien, mais s'étant tourné, il verſa des larmes & ſe retira. Quelques jours après il parla encore à Manius, & ayant enfin calmé ſa colere, il fit tant auprès de lui, qu'il l'obligea d'accorder une tréve aux Etoliens, pendant laquelle ils pourroient envoyer des Ambaſſadeurs à Rome pour tâcher d'obtenir quelques bonnes conditions. Mais il eut bien d'autres peines, & il lui fallut livrer bien d'autres combats quand

Flamininus calme la colere de Manius contre les Etoliens, & le porte à leur accorder une tréve.

Flaminius, ſaiſi de compaſſion pour les Grecs, part du Peloponeſe.] Il étoit à Chalcis dans l'Eubée. Il en partit ſur ce que les Meſſeniens lui envoyerent des Députez, pour lui dire qu'ils étoient prêts à lui remettre leur ville. Liv. XXXVI. 31.

Et commence d'abord par le gronder de ce qu'après avoir vaincu, il laiſſe remporter à Philippe le prix de ſa victoire.] *Manius Acilius*, lui dit-il, *ignorez-vous ce qui ſe paſſe? Ou le ſçachant, penſez-vous que cela n'importe pas extrêmement à la Républi-*

il voulut interceder pour les Chalcidiens auprès de Manius, qui étoit entré contr'eux dans une furieuſe colere, à cauſe du mariage qu'Antiochus avoit fait chez eux, la guerre déja commencée, mariage qui ne convenoit ni à ſon âge, ni au tems; car ce Prince déja vieux, devenu amoureux d'une jeune perſonne la plus belle de tout le païs, & fille de Cleoptoleme, l'épouſa, ce qui porta les Chalcidiens, ravis de cette alliance, à embraſſer ſon parti avec beaucoup d'affection, & à lui livrer leur ville, comme une place d'armes très-commode pour cette guerre.

La cauſe de la colere de Manius contre les Chalcidiens.

Antiochus donc, ayant perdu la bataille, s'enfuit à Chalcis, & prenant ſa jeune femme, toutes ſes richeſſes, & tous ſes amis, il s'embarqua pour paſſer en Aſie. Manius ne perdit point de tems; plein de fureur il marcha contre les Chalcidiens. Flaminius le ſuivit, menageant tous les momens, & faiſant tous ſes efforts pour l'adoucir, & pour les excuſer. Enfin à force de le prier, & de prier

Flamininus à force de prieres ſauve Chalcis de la fureur du Conſul Acilius.

que ? Ces paroles ayant excité l'attente du Conſul, qui lui dit, *que ne déclarez-vous ce que c'eſt ? Ne voyez-vous pas*, continua Flamininus, *qu'après avoir défait Antiochus, vous conſumez tout votre tems au ſiége de deux places, lorſque l'année de votre commandement eſt prête à finir, & que cependant Philippe, qui n'a vû ni l'armée, ni les enſeignes des ennemis, a déja ſubjugué non-ſeulement des villes, mais des nations entieres, l'Athamanie, la Perrhebie, l'Aperantie & la Dolopie. Or il n'eſt pas tant de notre interêt que les forces des Etoliens ſoient diminuées, qu'il l'eſt que Philippe ne s'accroiſſe pas extrêmement, & c'eſt une honte pour nous que vos ſoldats & vous, vous n'ayez pas encore pour prix de votre victoire, autant de villes que Philippe a déja de provinces.* Liv. XXXVI. 34.

tous les Officiers Romains, qui avoient le plus d'autorité dans l'armée, & le plus de pouvoir ſur ſon eſprit, il l'appaiſa.

Grande reconnoiſſance des Chalcidiens.

Les Chalcidiens, ſauvez de ce grand danger par ſon ſecours, lui en marquerent leur reconnoiſſance en lui dédiant, & en lui conſacrant les plus beaux de leurs édifices publics, dont nous voyons encore les inſcriptions. Sur la porte du lieu où les jeunes gens s'exercent, on lit : *Le peuple a conſacré ce Gymnaſe à Titus & à Hercule.* D'un autre côté ſur le portail du Temple, appellé *Delphinion*, il y a : *Le peuple a conſacré ce Temple à Titus & à Apollon.* Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un Prêtre pour Flaminius, & dans les ſacrifices qu'on lui fait, dès que les libations ſont finies, on chante un Cantique fait en ſon honneur. Nous ne le rapporterons pas ici tout entier, car il eſt fort long, & nous nous contenterons d'en rapporter la fin : *Nous honorons la fidelité des Romains, cette fidelité toujours pure & ſans tache, & nous nous obligeons par les ſermens les plus inviolables d'y répondre par un fidele attachement. Filles du ciel, divines Muſes, chantez le grand Jupiter, chantez Rome & Titus,*

Honneurs faits à Flamininus dans Chalcis.

Le peuple a conſacré ce Gymnaſe à Titus & à Hercule.] Quel honneur pour Flamininus que ſon nom fût mêlé avec les noms des Dieux ſauveurs, comme Apollon & Hercule, & quel rafinement de reconnoiſſance dans ces peuples!

Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un Prêtre pour Flaminius.] Voilà une reconnoiſſance bien conſtante, puiſqu'elle duroit encore plus de deux cens ſoixante & dix ans après la mort de Flamininus.

chantez la fidelité des Romains. O Apollon, Divinité secourable! O Titus, notre Dieu tutelaire, & notre sauveur!

Tous les autres Grecs lui rendoient de même des honneurs dignes de lui; & ce qui montre bien que ces honneurs étoient très-veritables, & qu'ils partoient du fond du cœur, sans que la flaterie y eût aucune part, c'est l'unanimité merveilleuse avec laquelle tout le monde concouroit à les lui rendre, à cause de la douceur de ses mœurs. Car il avoit une bonté naturelle qu'on ne peut trop loüer, & s'il lui est arrivé quelquefois d'avoir des démêlez avec quelqu'un pour des affaires, ou pour quelque point d'honneur, comme avec Philopœmen, & avec Diophane, Genéral des Achéens, il n'étoit pourtant jamais fâcheux ni aigre, & ne poussoit jamais sa colere jusqu'aux effets, mais elle aboutissoit seulement à quelque franchise de discours qu'autorise même la liberté qui doit regner dans les conseils & dans les déliberations publiques. Il n'y avoit donc personne qui pût le trouver amer & vindicatif, mais la plûpart des gens le trouvoient trop leger & trop prompt à se mettre en colere. Du reste c'étoit un homme d'un commerce agréable, & d'une conversation, non-seulement très-gracieuse, mais aiguisée de beaucoup de vivacité & de sel. Voyant un jour que les Achéens pensoient à se rendre maîtres de l'Isle de Zacynthe, pour les en détourner, il leur dit, *que si jamais*

Unanimité, marque sûre que la flaterie n'a point de part aux honneurs que font les peuples.

Douceur de mœurs de Flamininus.

Diophane de Megalopolis, plus grand homme de guerre, que grand politique.

La liberté doit regner dans les conseils, & autoriser la franchise du discours.

Ce qui rendoit le commerce de Flamininus très-agréable.

ils s'aviſoient de mettre la tête hors du Peloponeſe, ils courroient le même danger que les tortuës qui mettent la tête hors de leur coquille.

Bon mot de Flaminius aux Achéens.

Dans la premiere conference qu'il eut avec le Roy Philippe pour traiter de la paix, Philippe lui ayant dit, *Flaminius vous êtes venu bien accompagné, & moi je ſuis venu ſeul. Je le penſe bien*, lui répondit vivement Flaminius, *vous y avez mis bon ordre, car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis.* Dinocrate le Meſſenien s'étant enyvré un jour à Rome dans un feſtin, ſe mit à danſer déguiſé en femme, & le lendemain il prioit Flaminius de lui aider dans le deſſein qu'il avoit de porter ceux de Meſſene à quitter l'alliance des Achéens. Flaminius lui répondit : *J'y penſerai, mais je m'étonne qu'ayant dans la tête de ſi grandes entrepriſes, tu puiſſes danſer & chanter à un feſtin.*

Conference de Flaminius avec Philippe.

Réponſe fort vive de Flaminius à Philippe.

Mot de lui à Dinocrate de Meſſene.

Le Roy Antiochus avoit envoyé aux Achéens des Ambaſſadeurs pour tâcher de les obliger à quitter le parti des Romains. Ces Ambaſſadeurs admis à leur premiere audience, étaloient le grand nombre des troupes du Roy leur Maître, & pour les faire paroître davantage, ils les comptoient par tous leurs differens noms. Sur quoi Flaminius prenant la parole, dit : *Que ſoupant un ſoir chez un*

Car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis.] Philippe en avoit fait mourir un très-grand nombre, & il étoit ſi feroce dans ſa cruauté, qu'il exterminoit des familles entieres.

Autre bon mot de lui aux Ambaſſadeurs qu'Antiochus avoit envoyez aux Achéens.

de ſes hôtes, il gronda de la quantité de viandes qu'on lui ſervoit; qu'il lui dit qu'il s'étonnoit comment il avoit pû faire une proviſion ſi grande de tant de differens mets, & que ſon hôte lui répondit, que cette quantité de viandes ne devoit pas lui faire de la peine; car, dit-il, *ce ſont toutes viandes de cochons diverſifiées par l'apprêt & par la ſauſſe. Je vous dis de même, Seigneurs Achéens, que cette grande quantité de troupes d'Antiochus ne vous étonne point, & ne vous faſſe point de peine, ces Lanciers, ces Piquiers, ces Rondachers, ces Fantaſſins qu'on fait ſonner à vos oreilles, ce ſont toutes troupes Syriennes, diverſifiées par leurs petites armes, dont vous ne devez pas faire grand cas.*

Flamininus élû Cenſeur, la troiſiéme année de l'Olymp. CXLVII.

Après toutes les grandes actions qu'il avoit faites en Grece, & dans la guerre contre Antiochus, il fut élu Cenſeur. Cette charge eſt la plus grande dignité, & en quelque façon le comble des honneurs où puiſſe s'élever un Citoyen Romain dans ſa République. On lui donna pour Collegue le fils de Marcellus qui avoit été cinq fois Conſul. Ils chaſſerent du Senat quatre Senateurs, qui n'étoient pas des familles les plus notables, & ils donnerent le droit de bourgeoiſie à tous ceux qui ſe preſenterent pour ſe faire enregiſtrer, pourvû qu'ils fuſſent nez de pere & de mere libres. Ils furent forcez à cela par le Tribun du peuple, nommé Terentius Culeo, qui, pour inſulter à la nobleſſe, perſuada au peuple de l'ordonner.

Il a expliqué cela plus au long dans la vie de Caton.

Droit de bourgeoiſie donné à tous ceux qui ſe preſentoient, & qui étoient nez de pere & de mere libres.

Dans ce tems-là les deux perſonnages les plus celébres & les plus puiſſans de Rome, Scipion l'Africain & Caton, étoient ennemis déclarez. Flaminius nomma Scipion Prince du Senat, comme le premier & le plus homme de bien de la République, & rompit entierement avec Caton. Et voici l'accident qui cauſa cette rupture : Flaminius avoit un frere nommé Lucius Quinctius Flaminius, qui ne lui reſſembloit en aucune maniere ; car il étoit ſi adonné à ſes plaiſirs, & ſi plongé dans les plus infâmes débauches, qu'il fouloit aux pieds toute ſorte de bienſéance & d'honnêteté. Il avoit avec lui un jeune garçon, dont il étoit amoureux, & qu'il menoit partout quand il alloit à la tête des armées, ou commander dans les Provinces. Un jour dans un feſtin ce jeune garçon, pour ſe faire valoir & pour lui faire ſa cour, lui dit qu'il l'aimoit ſi éperduëment, que pour le ſuivre, il avoit quitté le ſpectacle d'un combat de Gladiateurs, quoiqu'il n'eût jamais vû tuer aucun homme, & qu'il ſouhaitât paſſionnement de le voir, mais qu'il avoit beaucoup mieux aimé lui faire plaiſir, que de s'en faire à lui-même. Lucius, ravi de cette marque de paſſion, lui dit : *Il n'y a rien de perdu, j'y ſupplérai, & ton envie va être ſatisfaite.* En même-tems il ordonna qu'on tirât des priſons un des criminels condamnez à mort, & qu'on l'amenât dans la ſalle, & ayant fait venir l'executeur, il lui commanda de lui couper la tête,

Flamininus rompt avec Caton.

La cauſe de cette rupture.

Plutarque a déja conté cette hiſtoire dans la vie de Caton.

ce qui fut executé. Valerius Antias écrit que ce fut pour une jeune fille, & non pour un jeune garçon qu'il fit cette horrible galanterie. Et Tite-Live assure que Caton lui-même, dans le premier livre de ses histoires, a écrit qu'un transfuge Gaulois étant venu dans ce moment-là à sa porte avec sa femme & ses enfans, Lucius le fit entrer sur l'heure dans la salle du festin, & qu'il le tua lui-même de sa propre main pour donner à ce jeune garçon le plaisir de ce spectacle. Mais il y a de l'apparence que Caton n'a écrit cette circonstance que pour rendre son accusation plus forte en aggravant le crime de Lucius. Car que ce malheureux fût, non un transfuge, mais un prisonnier, & un prisonnier condamné à mort, c'est ce que la plûpart des Auteurs assurent, & entr'autres Ciceron, dans son Traité de la vieillesse, où il fait parler Caton lui-même, qui le dit en termes exprès.

Tite-Live, livre XXXIX. 42. où il rapporte même ce que Plutarque raconte de Valerius Antias.

Ce fut sur cela que Caton étant Censeur, & purgeant le Senat, chassa de cette assemblée Lucius malgré sa dignité Consulaire, & quoique la honte de cet affront rejaillît aussi sur son frere Titus. Voilà pourquoi ces deux freres dans un état très-humilié, & fondant en larmes, s'adressérent au peuple pour demander que Caton fût obligé de venir rendre compte des raisons qui l'avoient porté à plonger une maison si illustre dans une si grande infamie. Leur demande parut juste; Caton ne recula point, il se presenta sans

autre

autre délai ſur la place, & étant monté ſur ſon Tribunal avec ſon Collegue, il demanda tout haut à Titus, *s'il n'avoit aucune connoiſſance de ce feſtin.* Titus ayant dit qu'il n'en avoit aucune, alors Caton déduiſit tout ce qui s'y étoit paſſé, & après avoir fini, il défera le ſerment à Lucius, s'il vouloit ſoutenir que dans tout ce qu'il avoit dit, il eût avancé quelque choſe qui ne fût pas veritable. Lucius garda le ſilence, & alors le peuple jugea qu'il avoit merité cette note d'infamie, & accompagna Caton honorablement juſqu'à ſa maiſon.

Titus, affligé du malheur de ſon frere, ſe ligua avec ceux qui haïſſoient déja Caton, & par ce moyen s'étant rendu le plus fort dans le Senat, il fit caſſer tous les baux, tous les arrentemens, & tous les marchez qu'il avoit faits au nom de la République, & lui ſuſcita à lui-même une infinité de procès, & de procès conſiderables. En quoi je ne ſçai s'il fit en homme ſage & en bon politique de lever ainſi l'étendard, & de ſe porter en implacable ennemi contre un Magiſtrat qui faiſoit le devoir de ſa charge, & contre un très-bon Citoyen, pour un homme de ſa maiſon veritablement, mais qui étoit indigne d'en être, & qui s'étoit attiré l'affront qu'on lui avoit fait. Cependant quelques jours après, le peuple étant aſſemblé dans le théatre pour voir des jeux, & le Senat étant aſſis à ſon ordinaire dans l'endroit le plus honorable, on apperçut Lucius, qui

Sage réflexion de Plutarque ſur le reſſentiment de Titus Flamininus.

s'étoit placé dans les derniers rangs, comme un homme accablé du poids de son ignominie. Cet état d'humiliation fit pitié au peuple, il ne put soutenir cette vûë, il se mit à lui crier qu'il avançât, & ne cessa de crier qu'après qu'il fut assis parmi les Consulaires qui lui firent place.

Ambition, applaudie pendant qu'elle peut se nourrir dans les guerres & dans les affaires.

L'ambition naturelle de Flaminius fut généralement applaudie pendant qu'elle eut de quoi se nourrir & s'exercer dans les guerres dont nous venons de parler; car même on vit avec plaisir, qu'après son Consulat il voulut être Tribun de soldats, sans que personne exigeât cela de lui. Mais après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge, ni commandement, il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie, qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pû se contenir, & qu'il s'étoit laissé emporter à cet amour forcené de réputation, & à cette passion de jeune homme toujours déplacée dans les vieillards.

Ambition, toujours déplacée dans les vieillards.

Il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie, qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pû se contenir.] Je suis surpris de ce jugement de Plutarque; ne diroit-on pas que Flamininus avoit alors quatre-vingt ans? Cependant quand il alla en ambassade vers Prusias, & qu'il demanda si instamment la mort d'Annibal, qui lui fut accordée, il n'avoit pas quarante-quatre ans, car il étoit né la premiere année de l'Olymp. CXXXVIII. & Annibal se fit mourir la premiere année de l'Olymp. CXLIX. il n'y a donc qu'onze Olympiades entre deux, c'est-à-dire quarante-quatre ans. A cet âge n'est-on plus en état de se mêler d'affaires & de servir son païs? Et le Senat ne l'envoye-t-il pas en ambassade vers Prusias? Il le croyoit donc encore propre aux affaires. Ce que Plutarque dit ici est d'autant plus surprenant, que dans plu-

Ce fut de cette ambition démesurée que vint cet acharnement qu'il eut contre Annibal, & qui lui attira le blâme & la haine de tout le monde. Car Annibal s'étant dérobé secretement de Carthage, s'étoit retiré auprès d'Antiochus. Mais Antiochus ayant été défait en Phrygie, & ayant accepté avec grande joye les conditions de paix qu'on lui offrit, Annibal fut encore obligé de s'enfuir. Il fut long-tems errant de côté & d'autre, & enfin il s'arrêta en Bithynie à la Cour du Roy Prusias. Les Romains n'ignoroient pas sa retraite, mais ils faisoient semblant de ne la pas voir, le mépriſant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse, & le regardant comme un homme que la fortune avoit entierement renversé.

Annibal se retire à la Cour du Roy Prusias.

Dans ce tems-là Flaminius, envoyé en ambassade auprès de Prusias par le Senat pour quelques

Flaminius envoyé en ambassade vers le Roy Prusias.

sieurs endroits de ses ouvrages, il enseigne qu'il n'y a point d'âge qui dispense un homme de bien de s'entremettre des affaires publiques; & c'est dans cette vûë même qu'il a fait le beau Traité, *si l'homme d'âge doit se mêler du gouvernement*, où il fait voir que c'est un tombeau très-glorieux, pour y être inhumé honorablement, en ajoutant à sa mort la gloire de toute sa vie. Ce seroit une chose bien déplorable qu'un homme renonçât aux affaires publiques, lorsque l'âge a fortifié sa prudence, & augmenté son experience, & l'a rendu par-là plus capable de bien servir son païs. Il faut necessairement que Plutarque n'ait pas pris garde d'assez près au tems, & qu'il ait reculé de plusieurs années cette ambassade de Flamininus; & ce qui le prouve, c'est ce qu'il vient de dire, *après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement.* Ce n'est pas par l'âge que cet acharnement de Flamininus contre Annibal fut blâmé, mais par sa cruauté & par son indignité.

autres affaires, trouva Annibal à cette Cour, & ne put ſouffrir qu'il fût en vie. Pruſias s'employa fortement pour lui, priant, conjurant, & preſſant Flaminius d'avoir pitié de ce vieillard, ſon ami, ſon ſupliant, ſon hôte. Jamais Flaminius ne ſe laiſſa fléchir, & demanda toujours ſa mort.

Il demande opiniâtrement la mort d'Annibal.

Il y avoit ſur la mort d'Annibal un ancien Oracle, qui diſoit : *La terre Libyſſe engloutira le corps d'Annibal.* Les Carthaginois ne doutoient point que l'Oracle ne parlât de la Libye, & qu'il ne lui prédît qu'il ſeroit enterré à Carthage, où vrai-ſemblablement il devoit finir ſes jours. Mais dans la Bithynie aſſez près de la mer, il y a un petit canton ſablonneux avec une petite bourgade appellée *Libyſſa.* C'étoit-là qu'Annibal faiſoit ſa demeure ordinaire, & comme il connoiſſoit le peu de fermeté & la timidité de Pruſias, & qu'il craignoit toujours les Romains, il avoit pratiqué de longue main ſous terre ſept conduits qui répondoient tous à ſa maiſon, & qui prenant tous de differens côtez, alloient aboutir fort loin par des iſſuës imperceptibles.

Il ne fut pas plutôt informé de l'ordre que Flaminius avoit donné à Pruſias, qu'il chercha à ſe ſauver par ces ſouterrains; mais étant tombé entre les mains des Gardes du Roy qu'on avoit diſpoſez pour l'obſerver, il reſolut de ſe faire mourir. Quelques Auteurs rapportent, qu'ayant entortillé ſon manteau autour de ſon cou, il

ordonna à un de ſes eſclaves d'appuyer ſon genou contre ſon dos, de tirer ce manteau de toute ſa force, & en le tirant de le tordre, juſqu'à ce qu'il l'eût entierement étouffé. Il y en a d'autres qui aſſurent que ſuivant les exemples de Themiſtocles & de Midas, il but du ſang de taureau. Mais Tite-Live écrit, qu'ayant ſur lui du poiſon, il en compoſa un breuvage, & que prenant la coupe, il dit : *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur frayeur ; ils ont trouvé trop long & trop dangereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïſſent. Certainement Titus ne remportera pas en cette occaſion une victoire digne de lui être enviée, ni qui réponde à la gloire de ſes devanciers, qui dans la guerre contre Pyrrus, envoyerent avertir cet ennemi puiſſant & victorieux, qu'il ſe tînt ſur ſes gardes, parce qu'on avoit reſolu de l'empoiſonner.*

Liv. XXXIX. 51. où il raconte toute cette hiſtoire.

C'eſt ainſi qu'on aſſure que mourut Annibal. Quand la nouvelle de ſa mort fut portée au Senat, la plûpart des Senateurs trouverent Flaminius trop odieux, trop exceſſif dans ſes précautions & dans ſes craintes, & trop cruel d'avoir fait mourir Annibal, qu'on laiſſoit vivre par pitié, vaincu & matté qu'il étoit par l'âge & par ſes infortunes, comme un oiſeau que la vieilleſſe a dépoüillé de ſon beau plumage, & qu'on ne laiſſe pas de nourrir ; & de l'avoir fait mourir de ſa ſeule autorité, ſans que perſonne lui en eût donné l'ordre, & ſeulement par une convoitiſe

de gloire, pour remporter dans la ſuite des tems le glorieux titre d'auteur de la mort d'Annibal. Et rappellant à ce ſujet la douceur & la magnanimité de Scipion l'Africain, ils admiroient davantage ce grand homme, qui après avoir défait en Libye cet ennemi juſques-là invincible, & encore ſi redoutable aux Romains, ne le chaſſa point de ſon païs, & ne le demanda point à ſes Citoyens; mais comme il l'avoit déja favorablement reçu, & fort bien traité dans une conference qu'il eut avec lui avant le combat, il le traita de même après ſa défaite, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne propoſa rien contre lui, & n'inſulta point à ſon infortune.

Comparaiſon que les Romains faiſoient de la douceur de Scipion avec l'inhumanité de Flaminius.

On rapporte qu'ils s'aboucherent une autrefois à Epheſe, & que ſe promenant enſemble, Annibal prit toujours la place d'honneur, comme lui appartenant de droit à cauſe de ſa dignité; que Scipion le ſouffrit ſans mot dire, & continua de ſe promener bonnement & ſimplement; qu'enſuite la converſation étant tombée ſur les Généraux d'armée, Annibal avança, que de tous les Capitaines, Alexandre étoit le premier, Pyrrus le ſecond, & lui le troiſiéme; que Scipion en ſouriant lui dit : *Que ſeroit-ce donc ſi je ne vous avois pas vaincu? Oh Scipion!* repartit Annibal, *ſi vous ne m'aviez pas vaincu, je ne me nommerois pas le troiſiéme, je me nommerois le premier.*

Annibal & Scipion l'Africain s'aboucherent à Epheſe; cette converſation ſe paſſa la quatriéme année de l'Olymp. CXLVI.

Jugement d'Annibal ſur les plus grands Capitaines.

Ainſi la plûpart rapportant & admirant ces

grandes actions de Scipion, blâmoient encore davantage Flaminius d'avoir porté ſes mains ſur un cadavre, qui n'appartenoit point aux Romains. Il y en avoit pourtant qui loüoient cette action, & qui diſoient qu'*Annibal, pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché, qui n'attendoit que quelqu'un qui le ſoufflât ; que ce n'étoit ni ſon corps, ni ſon bras qui étoient redoutables aux Romains pendant la vigueur de ſon âge, mais que c'étoient ſa grande capacité & ſon experience jointes à cette animoſité naturelle, & à cette haine inveterée qu'il avoit contr'eux, & dont la caducité ne diminuë jamais la violence, car le naturel perſevere & domine toujours dans les mœurs; que la fortune ne demeure pas toujours la même, & que changeant continuellement, elle invite par de nouvelles eſperances à de nouvelles entrepriſes ceux, qui, par la haine qu'ils nous portent, n'ont jamais ceſſé de nous faire la guerre dans leur cœur.*

Flaminius blâmé par les uns, & loüé par les autres, d'avoir procuré la mort d'Annibal.

Les raiſons de ces derniers.

Le naturel perſevere & domine toujours dans les mœurs.

Ce qui arriva dans la ſuite, ſervit encore davantage à juſtifier Flaminius ; car d'un côté on vit un Ariſtonicus, fils de la fille d'un joüeur de Lyre, remplir l'Aſie de ſéditions & de guerres pour la gloire d'Eumenes, dont il étoit fils naturel ; & de l'autre côté on vit Mithridate, après tous les grands coups que Sylla & Fimbria lui avoient portez, après la perte de tant de batailles, & après la mort de tant de ſes Capitaines qui avoient peri dans les combats, ſe relever de toutes ſes défaites, & ſe remontrer encore formidable à Lucullus & par terre & par mer. An-

Ce qui ſervit dans la ſuite à juſtifier Flaminius.

Ariſtonicus, fils naturel d'Eumenes, remplit l'Aſie de guerres.

Mithridate, après avoir été ſouvent défait, ſe montre encore formidable aux Romains.

Raiſons qui devoient rendre Annibal encore redoutable.

nibal n'étoit pas même ſi abbatu, ni ſi humilié que Marius, car il avoit encore un grand Roy pour ami, il tiroit de lui de grandes penſions pour ſon entretien, il avoit de grandes relations avec la flotte & avec la Cavalerie & l'Infanterie de ce Prince; au lieu que Marius étoit errant dans la Libye où il mandioit ſon pain. Cependant les Romains, qui ne faiſoient que rire & ſe moquer de ſa miſere, égorgez bientôt après, & battus de verges au milieu de Rome, ſe virent obligez de ſe proſterner devant lui, & d'en recevoir la loy; tant il eſt vrai que dans cette vie rien de tout ce qui eſt preſent, ne peut être regardé comme grand, ni comme petit, par rapport à l'avenir toujours incertain; car l'homme eſt dans un continuel changement, & jamais il n'eſt dans un état fixe, & il ne ceſſe de changer que quand il ceſſe de vivre. C'eſt pourquoi il y a des Auteurs qui aſſurent que Flaminius ne fit pas cette action de ſa ſeule autorité, mais qu'il fut envoyé en ambaſſade avec Lucius Scipion à la Cour de Pruſias uniquement pour demander la mort d'Annibal. Comme cette ambaſſade fut la derniere des actions mémorables de Flaminius, que l'hiſtoire ne nous apprend point qu'il ait rien fait de conſiderable depuis ce tems-là, ni pour la

Marius revient de la plus grande miſere, & ſe rend maître des Romains.

Dans cette vie rien ne doit être regardé, ni comme grand, ni comme petit, par rapport à l'avenir.

L'homme ne ceſſe de changer que quand il ceſſe de vivre.

Mais qu'il fut envoyé en ambaſſade avec L. Scipion à la Cour de Pruſias uniquement pour demander la mort d'Annibal.] Tite-Live l'inſinuë de même, & Annibal n'en doutoit point, car il le dit en propres termes: *Hi legatum Conſularem, qui auctor eſſet Pruſiæ per ſcelus occidendi hoſpitis, miſerunt.* XXXIX. 51.

guerre,

guerre, ni pour la paix, & que nous ſçavons ſeulement qu'il mourut dans ſa maiſon d'une mort naturelle & tranquille; il eſt tems de faire la comparaiſon.

Mort de Flamininus.

LA COMPARAISON de Titus Quinctius Flaminius, & de Philopœmen.

POUR ce qui regarde la grandeur des bienfaits dont la Grece a été comblée, ni Philopœmen, ni aucun des grands hommes de la même Nation, plus illuſtres encore que Philopœmen, ne ſont dignes d'être comparez à Flaminius. Car tous ces grands perſonnages étant Grecs, ont fait la guerre aux Grecs, au lieu que Flaminius n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs. Et lorſque Philopœmen, deſeſperant de pouvoir ſecourir ſes Citoyens, qui avoient ſur les bras une furieuſe guerre, & qui

Avantages que Flamininus a ſur les plus grands Capitaines par rapport à la Grece.

Au lieu que Flaminius n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs.] Voilà une grande difference; les Capitaines Grecs ont fait la guerre aux Grecs, & un Capitaine Romain fait la guerre pour les Grecs. Mais l'ambition de Rome ne peut-elle pas avoir quelque part à ces grandes actions de Flamininus?

Et lorſque Philopœmen, deſeſperant de pouvoir ſecourir ſes Citoyens, s'en alla en Crete.] Voici encore un grand avantage que Flamininus a ſur Philopœmen, c'eſt que celui-ci quitta ſon païs preſſé par une furieuſe guerre, pour aller ſervir les Cretois, & que Flamininus quitta le ſien, pour aller délivrer les Grecs de ſervitude.

étoient réduits à la derniere extrêmité, s'en alla en Crete, dans ce même-tems-là Flaminius, ayant défait le Roy Philippe au milieu de la Grece, briſoit les fers de toutes les villes & de toutes les nations Grecques, & leur rendoit la liberté.

Premier avantage de Philopœmen ſur Flamininus, le nombre des batailles.

Mais ſi l'on recherche les batailles de l'un & de l'autre, on trouvera que Philopœmen, étant Général des Achéens, battit & tailla en pieces plus de Grecs, que Flaminius en combattant pour les Grecs, ne défit & ne tua de Macedoniens.

Les défauts de l'un & de l'autre.

Et pour ce qui eſt de leurs défauts, l'un pecha par ambition, & l'autre par opiniâtreté; l'un fut prompt à ſe mettre en colere, & l'autre très-difficile à appaiſer; Flaminius laiſſa à Philippe vaincu ſa dignité Royale, & pardonna aux Etoliens, & Philopœmen par un emportement de colere ôta à ſa patrie même beaucoup de bourgs & de villages, qui étoient de ſon reſſort, & par conſéquent ſes contribuables.

Second avantage de Flamininus ſur Philopœmen, la conſtance dans ſon amitié.

De plus, Titus demeuroit toujours conſtamment ami de ceux à qui il avoit une fois fait du bien, & Philopœmen étoit toujours prêt à rompre par colere avec ſon meilleur ami, & à gâter & détruire toutes les graces qu'il lui avoit faites. En effet après tous les biens, dont il avoit comblé Lacedemone, il raſa ſes murailles & ravagea tout ſon païs, & enfin il la changea toute entiere & renverſa toute la forme de ſon gouvernement. Il ſemble même que par un excès de colere &

par un esprit de contention trop opiniâtre, il hâta sa mort lorsqu'il marcha mal-à-propos & trop chaudement contre Messene, au lieu de faire comme Titus, & de conduire son entrepriſe avec beaucoup de sens & de prudence, en prenant toutes les précautions necessaires pour en assurer le succès.

Troisiéme avantage de Flamininus, la prudence & la précaution.

Que si l'on regarde au nombre des guerres qu'ils ont faites & des trophées qu'ils ont érigez, l'experience de Philopœmen paroîtra plus nourrie & plus assurée, & l'emportera de beaucoup; car la guerre que Flaminius eut contre Philippe fut décidée en deux seuls combats, au lieu que cette quantité de batailles, que Philopœmen a gagnées, ne laisse aucun lieu à la Fortune de rien disputer à sa grande capacité.

Second avantage de Philopœmen sur Flamininus, l'experience pour la guerre.

Il y a plus encore, Flaminius acquit sa réputation en se servant de la puissance de sa République, qui étoit alors dans toute sa vigueur & dans toute sa force, & Philopœmen cimenta la sienne dans le tems que la Grece étoit sur son déclin. De sorte que tous ces grands succès sont pour celui-ci son propre ouvrage, & pour l'autre l'ouvrage de tous les Romains; car Titus eut

Troisiéme avantage de Philopœmen sur Flamininus, ses grands succès furent son propre ouvrage, & ceux de Flamininus, l'ouvrage des Romains.

Car la guerre que Flaminius eut contre Philippe, fut décidée en deux seuls combats, au lieu que cette quantité de batailles.] Il est plus aisé que la Fortune s'arroge quelque chose en une ou deux occasions, qu'il ne l'est, qu'elle s'attribuë la gloire de plusieurs succès. Le grand nombre de ces succès met en sureté la capacité & l'experience du Capitaine; la Fortune est trop volage & trop changeante, pour meriter qu'on les mette sur son compte.

Flamininus commandoit de bonnes troupes, & Philopœmen rendit bonnes celles qu'il commandoit.

l'avantage de commander de bonnes troupes, & Philopœmen eut la gloire de rendre bonnes celles qu'il commandoit.

Et quant à ce que tous les combats de Philopœmen ont été contre les Grecs, ce n'eſt pas une marque de ſon bonheur, mais une forte preuve de ſa vertu & de ſon courage; car partout où toutes les autres choſes ſont égales, celui qui excelle, n'excelle que par ſa vertu. En effet, Philopœmen ayant eu affaire contre les plus braves & les plus aguerris des Grecs, ſurmonta les plus ruſez par ſes fineſſes & les plus vaillans par ſon audace & par ſon courage. Ajoutez à cela que Titus gagna toutes ſes batailles par les moyens qu'il avoit en main, en ſe ſervant de l'armure connuë de ſon tems, & de l'ordonnance qu'il avoit trouvé toute établie; & que Philopœmen gagna les ſiennes, en changeant l'armure reçuë & l'ordonnance qui étoit en uſage. De maniere que ce qui contribuë le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & ſeulement pratiqué & employé par l'autre.

Toutes choſes étant égales d'ailleurs, celui qui excelle, ne peut exceller que par ſa propre vertu.

Quatriéme avantage de Philopœmen ſur Flamininus, les changemens qu'il fit à la guerre.

Pour ce qui eſt des exploits perſonnels & des

De maniere que ce qui contribuë le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & ſeulement pratiqué & employé par l'autre.] Or il n'eſt pas douteux que celui qui imagine, qui invente, & qui change ce qui eſt défectueux, ne ſoit ſuperieur à celui qui ne fait que ſe ſervir de ce qui eſt déja tout établi & tout trouvé; mais on peut dire auſſi que celui qui ſe ſert de ce qui eſt déja trouvé, & qui n'y change rien, parce qu'il eſt très-bon, eſt loüable de n'y rien changer.

coups de main, il y en a plûſieurs & de très-grands de Philopœmen, & pas un ſeul de Flaminius. Au contraire on dit qu'un Etolien, nommé Archemede, raillant ce dernier, lui reprocha que dans une occaſion, lorſque l'épée à la main il couroit contre les Macedoniens, qui faiſoient ferme & qui combattoient encore, au lieu de combattre, il s'étoit arrêté & faiſoit aux Dieux des prieres les mains levées vers le ciel.

Cinquiéme avantage de Philopœmen ſur Flaminius, les exploits perſonnels.

D'ailleurs tout ce que Flaminius a fait de beau, il l'a fait pendant qu'il étoit ou Genéral d'armée, ou Lieutenant, au lieu que Philopœmen ne s'eſt pas montré aux Achéens moins vertueux, ni moins homme d'execution, ſimple particulier, que lorſqu'il étoit à la tête des troupes. Car étant Capitaine genéral, il chaſſa veritablement Nabis de Meſſene, & délivra les Meſſeniens; mais n'étant que ſimple particulier, il ferma la porte de Sparte au Genéral Diophane & à Flaminius, & par cette audace il ſauva les Lacedemoniens. Auſſi étoit-il ſi fort né pour commander, qu'il ſçavoit non-ſeulement commander ſelon les loix, mais commander aux loix mêmes, quand l'utilité publique le requeroit; car il croyoit devoir ne pas attendre que ceux qu'il devoit

Sixiéme avantage de Philopœmen; il a fait de grandes choſes, n'étant que ſimple particulier.

Philopœmen n'étant que ſimple particulier fait l'action d'un Genéral.

Il y a des occaſions où il ne faut pas ſeulement commander ſelon les loix, mais commander aux loix.

Mais commander aux loix mêmes, quand l'utilité publique le requeroit.] Car c'étoit commander aux loix, que de prendre de lui-même le commandement, ſans attendre qu'il lui fût déferé par ſes Citoyens. Ces occaſions ſont rares & ſingulieres, & il n'appartient pas à tout le monde d'imiter un exemple, qui pourroit être très-dangereux.

gouverner, lui déferaſſent le commandement, mais le prendre de lui-même, & ſe ſervir d'eux quand l'occaſion le demandoit, perſuadé que dans ces occaſions le veritable Genéral n'eſt pas celui que le peuple choiſit, mais celui qui penſe le mieux pour le peuple.

Quel eſt le veritable Genéral.

Les actions de clemence & d'humanité que Titus fit en faveur des Grecs, ſont certainement glorieuſes & meritent de grandes loüanges, mais les actes de fermeté & de conſtance que Philopœmen fit contre les Romains pour le maintien de la liberté, ſont encore plus glorieux & plus dignes d'éloge; car il eſt beaucoup plus aiſé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'eſt de nuire aux puiſſans, en s'oppoſant à leurs entrepriſes. Après avoir comparé ces deux grands hommes, comme la difference qui eſt entr'eux eſt fort difficile à démêler, voyons ſi en donnant au Grec

Autre grand avantage de Philopœmen ſur Flamininus, ſa fermeté contre les Romains.

Il eſt plus mal aiſé de nuire aux puiſſans & de s'oppoſer à leurs entrepriſes, que de faire du bien aux foibles.

Perſuadé que dans ces occaſions le veritable Genéral n'eſt pas celui que le peuple choiſit, mais celui qui penſe le mieux pour le peuple.] Autre principe qui pourroit être d'une dangereuſe conſéquence. Il n'y a qu'un grand homme de bien & un homme, qui par de grandes actions, s'eſt acquis une autorité ſuffiſante, & a donné de fortes preuves de ſon amour & de ſa fidelité pour ſon païs, qui puiſſe le mettre en pratique, & les occaſions en ſont rares.

Car il eſt beaucoup plus aiſé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'eſt de nuire aux puiſſans, en s'oppoſant à leurs entrepriſes.] Cela eſt certain. Les actes de fermeté & de conſtance, que l'on fait contre les puiſſans, en s'oppoſant à leurs entrepriſes injuſtes, ſont mille fois plus glorieux & plus loüables que la clémence & l'humanité que l'on déploye, en faiſant du bien aux foibles & aux malheureux. Ce dernier eſt de l'homme, & l'autre eſt du Heros.

Si en donnant au Grec la couronne de l'experience militaire & du grand art de commander, &

la couronne de l'experience militaire & du grand art de commander, & au Romain celle de la bonté & de la juſtice, nous n'aurons pas porté un bon & équitable jugement.

Couronnes que Plutarque partage aux Grec & au Romain. Laquelle eſt la plus precieuſe.

au Romain celle de la bonté & de la juſtice.] Voilà un beau partage. Plutarque ne décide point entre ces deux grands hommes, & nous laiſſe la choſe à juger; pour moi j'avoüe que la couronne de la bonté & de la juſtice me paroît plus précieuſe & plus deſirable, que celle de l'experience militaire & de l'art de commander. On ne porte celle-ci qu'à certaines grandes fêtes, & trois ou quatre fois en toute ſa vie, & l'autre eſt un ornement de tous les jours, & que la mort même ne fait pas perdre.

Fin de la vie de Titus Quinctius Flaminius.

PYRRUS.

PYRRUS.

QUELQUES Hiſtoriens racontent qu'après le deluge Phaëton fut le premier qui regna ſur les Theſprotiens & les Moloſſes, & que ce Prince fut un de ceux qui vinrent en Epire avec Pelaſge. D'autres rapportent que Deucalion & Pyrra, après avoir bâti le Temple de Dodone, s'établirent dans ce païs des Moloſſes.

Phaëton Roy des Theſprotiens après le deluge de Deucalion. On ne ſçait ni qui il étoit, ni d'où il venoit.

Antiquité du Temple de Dodone.

D'autres rapportent que Deucalion & Pyrra, après avoir bâti le Temple de Dodone.] Ce Temple de Jupiter à Dodone eſt donc le plus ancien de tous les Temples. Mais les Grecs ont attribué à Deucalion ce qui ne fut fait que long-tems après lui.

Depuis le deluge de Deucalion, juſqu'à Neoptoleme, il y a environ 340. ans.

Pluſieurs ſiécles après, Neoptoleme, fils d'Achille, y étant venu avec beaucoup de troupes, s'empara de tout le païs, laiſſa après lui une longue ſucceſſion de Rois, qui furent appellez *les Pyrrides*, car dans ſon enfance il avoit eu le ſurnom de Pyrrus, & il donna ce même nom à l'aîné de ſes enfans, qu'il eut de la Princeſſe Lanaſſa, fille de Cleodes, fils d'Hyllus. Et ce fut de-là qu'Achille même eut en Epire les honneurs divins, ayant été ſurnommé en langage du païs *Aſpetos*.

Les Pyrrides.

C'eſt-à-dire, *le roux.*

Achille eut les honneurs divins en Epire, ſous le ſurnom d'Aſpetos, qui ſignifie inimitable.

Après les premiers Rois de cette branche, ceux qui les ſuivirent immediatement devinrent ſi barbares, & leur puiſſance & leurs vies tomberent dans une telle obſcurité, qu'on n'en trouve aucun veſtige dans l'hiſtoire. Le premier, dont elle fait mention, c'eſt *Tarrutas*, qui ayant le premier orné ſes villes de mœurs Grecques, fait refleurir les lettres & les arts, & établi des loix pleines d'humanité & de juſtice, ſe rendit celébre.

Tarrutas.

Les mœurs, les arts, les lettres, les loix, l'humanité & la juſtice venuës de Grece.

Et il donna ce même nom à l'aîné de ſes enfans.] Il eut huit enfans de la Princeſſe Lanaſſa. Pyrrus étoit l'aîné, mais étant mort fort jeune, ſon frere Pielus, qui étoit le ſecond, ſucceda à ſon pere.

Après les premiers Rois de cette branche.] C'eſt-à-dire, après Neoptoleme & ſon fils Pielus, les treize ou quatorze Rois qui ſuivirent juſqu'à Tarrutas, ſont entierement inconnus dans l'hiſtoire, à peine a-t-elle conſervé les noms de quelques-uns.

C'eſt Tarrutas, qui ayant le premier orné ſes villes de mœurs Grecques.] Juſtin n'attribuë pas ceci à Tarrutas, mais à Arrybas fils d'Alcetas I. qui fut envoyé à Athenes pour y être inſtruit, & dont il dit que, *quanto doctior majoribus ſuis tanto & gratior populo fuit. Primus itaque leges & Senatum annuoſque Magiſtratus, & Reipublicæ formam compoſuit,*

De ce Tarrutas fut fils Alcetas, d'Alcetas, Arubas, d'Arubas, & de la Princeſſe Troïade, nâquit Eacide. Cet Eacide épouſa Phthia, fille de Menon le Theſſalien, qui acquit beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, & qui, après Leoſthene, fut celui de tous les alliez qui eut le plus d'autorité. De ſa femme Phthia il eut deux filles, Deïdamie & Troïade, & un fils nommé Pyrrus. Les Moloſſes ſe ſouleverent, le chaſſerent de ſon Royaume, appellerent les fils de Neoptoleme, frere d'Arubas, & s'étant rendu maîtres de tous les amis d'Eacide, ils les firent mourir. Pyrrus encore à la mammelle fut ſauvé des mains des meurtriers qui le cherchoient, par deux fideles ſerviteurs de ſon pere, nommez Androclide & Angelus, qui l'ayant enlevé aſſez à tems, prirent la fuite avec quelques domeſtiques, & quelques nourrices pour donner du lait à l'enfant.

Origine de Pyrrus.

Qui s'éleva au commencement de l'Olymp. CXIV.

Comment Pyrrus à la mammelle, car il n'avoit que deux ans, eſt ſauve des mains des meurtriers qui le cherchoient pour le tuer.

Et ut à Pyrro ſedes, ſic vita cultior populo ab Arryba ſtatuta, l. XVII.
Voici la Genéalogie telle qu'on peut la ramaſſer.

Tarrutas ou Tharymbas.
|
Alcetas I.
|
Neoptoleme & Arubas.
|
Alcetas II. & Eacide.
|
Pyrrus II. & deux filles Deïdamie & Troïade.

Tout ce train rendoit leur fuite difficile & lente ; auſſi furent-ils bientôt atteints. Dans cette extrêmité ils remettent l'enfant entre les mains d'Androcleon, d'Hippias, & de Neander, trois jeunes hommes très-fideles, très-robuſtes, & très-diſpos, leur ordonnent de courir, ſans s'arrêter, pour gagner la ville de Megare, qui étoit de la Macedoine, & cependant ils s'attachent à ceux qui les pourſuivent, & moitié priant, moitié combattant, ils les amuſent & les arrêtent juſqu'à nuit cloſe. Ainſi s'étant à grand-peine défaits d'eux, ils coururent rejoindre ceux qui emportoient le jeune Prince.

Car il y avoit une autre ville de ce nom près d'Eleuſine.

Ceux-ci vers le coucher du ſoleil ſe croyoient déja au but de leurs eſperances ; mais tout à coup ils s'en trouverent bien éloignez, car ils rencontrerent devant eux une grande riviere qui baigne les murailles de la ville, & qui eſt ſi rapide, qu'elle en eſt horrible à voir. Ils voulurent la ſonder pour chercher un gué, mais ils la trouverent impraticable ; car outre qu'elle eſt naturellement roide & profonde, elle étoit alors extrêmement enflée par les torrens, dont les pluyes avoient groſſi ſon cours, joint que l'obſcurité de la nuit rendoit toutes choſes plus effroyables. Ils deſeſperoient donc abſolument de pouvoir jamais ſans autre ſecours paſſer l'enfant & ſes nourrices, lorſque de l'autre côté de la riviere ils entendirent le bruit de quelques gens du païs qui paſſoient ; ils ſe mirent à les prier

Ceux qui emportent le jeune Prince arrêtez par une riviere.

de leur aider à ce passage, & leur montrant le jeune Prince autant que la nuit le pouvoit permettre, ils crioient & les conjuroient de les secourir. Mais ces gens-là ne les entendoient point, à cause du bruit causé par la rapidité du fleuve. Ils s'arrêtoient donc là tous, les uns criant, & les autres prêtant l'oreille sans pouvoir entendre.

Comment ils apprennent la fortune du Prince à ceux qui étoient à l'autre bord.

Enfin quelqu'un de la troupe de Pyrrus s'avisa de prendre une écorce de chêne, où avec l'ardillon d'une agraffe il écrivit la fortune du Prince, & le pressant besoin qu'il avoit d'être secouru. Ensuite roulant cette écorce autour d'une pierre qui servoit comme de lest à son jet, il la lança à l'autre rive du fleuve. D'autres disent que l'ayant lardée au bout d'un javelot, il la darda de cette maniere.

Pyrrus passe sur un radeau.

Ceux qui étoient de l'autre côté ayant lû cette écorce, & voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, se mirent à couper des arbres qu'ils lierent ensemble, & dont ils firent des radeaux, sur lesquels ils passerent la riviere. Il arriva par hazard que celui qui passa le premier avoit nom Achille, il se chargea du Prince & le passa, ses compagnons passerent les autres comme ils se rencontrerent.

Ce jeune Prince & ceux de sa suite ayant ainsi passé la riviere, & étant échappez par ce moyen à la poursuite de leurs ennemis, continuerent leur route, traverserent la Macedoine, & arri-

Pyrrus porté en Illyrie à la cour du Roy Glaucias.

verent en Illyrie à la cour du Roy Glaucias. Ils trouverent ce Prince assis auprès de sa femme dans son Palais; ils approchent, & se prosternant, ils mettent l'enfant à terre au milieu de la salle, & implorent sa protection. Le Roy, qui craignoit Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, demeure tout rêveur, & garde le silence fort long-tems, pensant au parti qu'il avoit à prendre. Dans ce moment Pyrrus se traînant de lui-même, & avec ses petites mains prenant le bord de la robe de Glaucias, se leva sur ses pieds, & embrassa ses genoux. Cette action fit d'abord rire le Prince, & enfin elle le toucha de pitié, car il crut voir un supliant qui se refugioit chez lui, & qui le conjuroit avec larmes. D'autres disent qu'il ne se traîna pas vers Glaucias, mais vers l'Autel des Dieux domestiques, qui étoit dans la salle, & que se levant il étendit ses petits bras le long de l'Autel comme pour l'embrasser, & que par-là cette avanture parut à Glaucias une affaire de religion, qui interessoit les Dieux. C'est pourquoi prenant le petit Pyrrus, il le remit entre les mains de la Reine, & lui ordonna de l'élever avec ses propres enfans. Peu de tems après ses ennemis le redemanderent; & Cassandre, pour le ravoir, offrit au Roy deux cens

Glaucias reçoit le jeune Prince sous sa protection.

Justin ajoute qu'il l'adopta.

Ils trouverent ce Prince assis auprès de la Reine sa femme dans son Palais.] Justin appelle cette Princesse *Beroa*, & il dit qu'elle étoit de la race des Eacides. Voilà pourquoi on choisit la cour de Glaucias pour l'asyle de Pyrrus.

talens; mais le Roy refusa de le rendre, & dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de son âge, il le ramena lui-même en Epire avec une puissante armée, & le rétablit dans ses Etats.

Deux cens mille écus.

Pyrrus ramené en Epire dans sa douziéme année.

Pyrrus avoit sur son visage un air de majesté plus terrible que venérable. Ses dents de la machoire superieure n'étoient point distinctes & séparées, ce n'étoit qu'un os continu, qui avoit seulement de petites coches marquées dans les endroits où les dents devoient être divisées. Il passoit pour avoir la vertu de guerir les rateleux, en sacrifiant un coq blanc, & en pressant doucement de son pied droit le viscere des malades couchez sur le dos. Il n'y avoit point d'homme si pauvre ni si abject auquel il ne fît ce remede quand il en étoit prié, & pour récompense, il ne prenoit que le coq même qui avoit été sacrifié, & ce present lui étoit très-agréable. On dit aussi que le gros orteil de son pied droit avoit

Air de Pyrrus.

Pyrrus passoit pour avoir la vertu de guerir les rateleux.

Le gros orteil de son pied droit avoit une vertu divine.

Et dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de son âge, il le ramena lui-même en Epire.] C'est-à-dire, dès qu'il fut entré dans sa douziéme année, & cela s'accorde avec Justin, qui dit que Pyrrus avoit onze ans quand il fut remis sur le trône. Mais le même Justin ne dit pas que Glaucias le ramena en Epire, il dit que les Epirotes, ayant changé leur haine en compassion, le rappellerent, & lui donnerent des Tuteurs pour administrer son Royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge.

Il passoit pour avoir la vertu de guerir les rateleux.] Il y a donc long-tems que les peuples sont prévenus de cette opinion, qu'il y a des Rois qui ont la vertu de guerir certains malades en les touchant, puisqu'en voici un exemple il y a près de deux mille ans, car je ne croi pas qu'il y en ait de plus ancien; mais sur ce

une vertu divine, comme cela parut après ſa mort; car ſon corps ayant été brûlé ſur le bucher & réduit en cendres, on trouva ce gros doigt entier, & ſans aucune marque qu'il eût été endommagé par le feu, comme on le verra dans la ſuite.

Mais Plutarque a oublié d'en parler.

Pyrrus quitte ſes Etats pour aller en Illyrie aux noces du fils de Glaucias.

A l'âge de dix-ſept ans, ſe croyant aſſez affermi ſur le trône, il quitta ſa ville capitale, & alla faire un voyage en Illyrie pour ſe trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec leſquels il avoit été élevé. Les Moloſſes, profitant de ſon abſence, ſe révolterent encore, chaſſerent tous ſes amis, pillerent ſes biens, & ſe donnerent à Neoptoleme. Pyrrus ayant ainſi perdu ſon Roïaume, & ſe voyant dénué de tout ſecours, ſe retira auprès de ſon beau-frere Demetrius, fils d'Antigonus, qui avoit épouſé ſa ſœur Deïdamie, qui encore fort jeune, avoit été accordée à Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, & étoit déja appellée ſa femme. Mais toute cette maiſon ayant peri malheureuſement, Demetrius épouſa cette Princeſſe, qu'on regardoit comme veuve, & qui n'étoit plus dans la premiere jeuneſſe.

Les Moloſſes s'emparent de ſon Royaume.

Il ſe retire auprès de Demetrius, qui étoit ſon beau-frere.

A la bataille, qui fut donnée dans les plaines d'Ipſus, & où tous les Rois de la terre combat-

Dans la Phrygie.

qui ſe paſſe aujourd'hui parmi nous, il ſeroit ridicule de vouloir établir la verité de cette prétenduë vertu de Pyrrus.

A la bataille, qui fut donnée dans les plaines d'Ipſus, & où tous les Rois de la terre combattirent.] Il dit que tous les Rois de la terre y combattirent, parce que là étoient Lyſimachus, Seleucus,

tirent

tirent, Pyrrus, quoiqu'encore fort jeune, accompagna toujours Demetrius, renverſa tout ce qui ſe trouva devant lui, & ſe diſtingua parmi les plus braves. Demetrius ayant été défait, il ne l'abandonna point, il lui conſerva les villes Grecques, qui lui avoient été confiées, & après le traité de paix, qu'il fit avec Ptolemée, il alla pour lui en ôtage en Egypte.

Valeur de Pyrrus.

Il va en ôtage en Egypte.

Pendant qu'il fut à la cour de ce Prince, & dans les chaſſes, & dans tous les exercices, il donna des preuves de ſa force, de ſon adreſſe, & de ſa grande patience dans tous les travaux. Et voyant que de toutes les femmes de Ptolemée, Berenice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir, & qui ſurpaſſoit toutes les autres en eſprit & en ſageſſe, il s'attacha à elle particulierement; car autant qu'il ſçavoit mépriſer ceux qui étoient au-deſſous de lui, autant ſçavoit-il faire ſa cour à ceux qui étoient au-deſſus, & s'inſinuer auprès de ceux qui pouvoient lui être utiles. Et comme il étoit ſage & moderé dans ſes mœurs & dans toute ſa conduite, il fut préferé à beaucoup de jeunes Princes, qui pourſuivoient en mariage la Princeſſe Antigone, que Berenice avoit euë de ſon premier mari Philippe, avant que d'être mariée à Ptolemée.

Caractere de Pyrrus.

Il épouſe Antigone, fille de Philippe, premier mari de Berenice.

Après ſes noces il brilla encore davantage,

Ptolemée, Caſſandre, Antigonus, Demetrius. Je croi que cette bataille fut donnée la troiſiéme année de l'Olymp. CXIX. trois cens ans avant N. S.

& fut encore plus eſtimé, & par le ſecours de ſa femme Antigone, qui avoit beaucoup de vertu, il obtint des troupes & de l'argent pour aller ſe rétablir dans ſon Royaume d'Epire. Il y fut reçu avec joye, à cauſe de la haine que l'on avoit pour Neoptoleme, qui gouvernoit avec beaucoup de violence & de dureté. Mais Pyrrus, craignant que ce Prince n'allât ſolliciter le ſecours de quelques autres Rois, aima mieux traiter avec lui & l'aſſocier à ſon Royaume.

Il obtient des troupes du Roy d'Egypte.

Pyrrus aſſocie Neoptoleme à ſon Royaume.

Quelque tems après il ſe trouva des gens qui les aigrirent l'un contre l'autre, & qui ſemerent entr'eux des jalouſies & des ſoupçons. Ce qui anima & irrita davantage Pyrrus, nâquit de cet accident : De toute ancienneté les Rois d'Epire avoient accoutumé de tenir une aſſemblée dans un lieu de la Moloſſide, appellé *Paſſaron.* Là, après avoir fait un ſacrifice à Jupiter Martial, ils prêtoient ſerment à leurs ſujets, & recevoient le ſerment d'eux. Les Rois juroient *de gouverner ſelon les loix*, & les ſujets juroient *de maintenir & de défendre, ſelon les loix, leur Royaume & leur Couronne.* Les deux Rois étant donc aſſemblez avec leurs ſujets & leurs amis dans ce lieu pour cette cerémonie, & les ſermens prêtez de part & d'autre, ils ſe firent de grands preſens.

Ancienne coutume des Rois d'Epire.

Serment des Rois d'Epire, & celui qu'ils recevoient de leurs ſujets.

Il ſe trouva-là un homme, nommé Gelon, qui étoit un des meilleurs & des plus fideles ſerviteurs de Neoptoleme. Ce Gelon, en rendant

ſes reſpects à Pyrrus, lui fit preſent de deux paires de bœufs pour le labourage. Myrtile, un des Echanſons de ce Prince, demanda à ſon Maître ces bœufs. Pyrrus les lui ayant refuſez, & les ayant donnez à un autre, Myrtile en fut au deſeſpoir. Gelon, qui s'apperçut de ſa douleur & de ſon reſſentiment, le pria à ſouper. Il y a même des Auteurs qui ajoutent, qu'échauffé par le vin, il eut avec lui un commerce infâme, car ce Myrtile étoit jeune, beau, & bien-fait.

Gelon donne à Pyrrus deux paires de bœufs pour le labourage.

Après le ſouper, il lui jetta quelques propos contre Pyrrus, & le ſollicita d'embraſſer le parti de Neoptoleme, & d'empoiſonner Pyrrus. Myrtile fit ſemblant de mordre à l'hameçon, & loüa ce complot, comme s'il étoit veritablement

Gelon ſollicite Myrtile de conſpirer contre Pyrrus.

Lui fit preſent de deux paires de bœufs pour le labourage.] C'étoit la coutume. Ce jour-là les ſujets faiſoient des preſens à leur Roy; c'eſt cette même coutume qui amena d'Orient les Mages adorer Notre-Seigneur qui venoit de naître, & reconnoître ſa ſouveraineté, en lui faiſant des preſens, comme au Maître du monde, & comme au Roy des Rois. Ici dans ce preſent de deux paires de bœufs donnez à un Roy, on reconnoît la ſimplicité de ces anciens tems. Le bœuf étoit très-conſideré, comme le principal inſtrument de l'agriculture. C'eſt pourquoi Heſiode ne l'oublie pas dans les préceptes qu'il donne à Perſa. *Il faut avoir, d'abord*, dit-il, *une maiſon, une femme & des bœufs pour le labourage.*

Gelon qui s'apperçut de ſa douleur & de ſon reſſentiment.] Ce même homme qui vient de donner à Pyrrus ces deux paires de bœufs, le voilà qui cherche à faire empoiſonner ce Prince; & au-contraire celui qui vient d'être refuſé lui demeure fidele.

Le pria à ſouper.] Dans le manuſcrit de S. Germain des Prez, on lit à la marge en cet endroit, Εὐγέ σοι, Μύρτιλε, τῆς πίστεως. Mais ces paroles ne ſont nullement du

Myrtile le déclare à Pyrrus.

gagné ; mais il ne fut pas plutôt ſorti, qu'il alla tout découvrir à ſon Maître. Pyrrus lui ordonna de mener Alexicrate, chef des Echanſons, chez Gelon, comme un homme prêt à entrer dans la conſpiration, car il vouloit avoir plus d'un témoin d'une ſi noire entrepriſe. Gelon étant trompé par ce moyen, Neoptoleme, qui étoit trompé comme lui, & qui penſoit que l'affaire alloit ſon train, & qu'elle étoit ſur le point d'être executée, ne put ſe retenir, l'excès de ſa joye le porta à découvrir cette trame à ſes amis. Un ſoir étant allé faire collation chez ſa ſœur Cadmie, il en lâcha quelques mots, croyant n'être entendu de perſonne, car il n'y avoit ame vivante dans la chambre, que Phenarete, femme de Samon, Intendant des troupeaux de Neoptoleme. Cette Phenarete étoit couchée ſur un petit lit, le viſage tourné contre la muraille, & faiſoit ſemblant de dormir. Ayant donc tout entendu, ſans qu'on s'en doutât, dès le lendemain matin elle alla chez Antigone, femme de Pyrrus, & lui détailla tout ce que Neoptoleme avoit dit à ſa ſœur en ſa preſence.

Samon Intendant des troupeaux de Neoptoleme. Ces Intendans étoient des hommes conſiderables, comme on le voit dans Homere & dans l'Ecriture-Sainte.

texte de Plutarque, c'eſt une exclamation d'un Lecteur, homme de bien, qui ravi de la fidelité de Myrtile, s'écrie & écrit à la marge, Εὖγέ σοι, &c. *Bien te ſoit, Myrtile, pour cette fidelité que tu as euë pour ton Maître.* On a ſouvent été trompé à ces ſortes de notes marginales, & on les a reçuës dans le texte fort mal à propos, en ne diſtinguant pas ce qui eſt de l'Auteur de ce qui eſt du Lecteur.

Pyrrus en fut d'abord informé, & n'en fit rien paroître ſur l'heure. Mais à un ſacrifice qu'il fit aux Dieux, il pria Neoptoleme de venir ſouper chez lui, & le tua, ſentant bien que les principaux d'Epire étoient pour lui; car de longue main ils le preſſoient de ſe défaire de Neoptoleme, de ne pas ſe contenter d'une partie du Royaume, qui lui appartenoit tout entier, & de ſuivre ſes hautes deſtinées, qui l'appelloient à une plus grande gloire. Avec cette bonne volonté des principaux de ſon Royaume, cet attentat venu encore par-deſſus, le détermina; il ne balança point, il prévint Neoptoleme, & s'en défit.

Pyrrus tuë Neoptoleme à un feſtin, auquel il l'avoit invité.

Le ſouvenir qu'il conſervoit des obligations qu'il avoit à Berenice & à Ptolemée, fit qu'il donna le nom *de Ptolemée*, au premier fils qu'il eut de ſa femme Antigone, & qu'il appella *Berenice* la ville qu'il fit bâtir dans la Cherſoneſe d'Epire. Depuis ce tems-là ne concevant que de grands & vaſtes deſſeins, & dévorant déja par ſes eſperances tout ce qui étoit autour de lui, il ſe trouva d'abord engagé dans une guerre contre les Macedoniens, dont voici le prétexte: Antipater, l'aîné des enfans de Caſſandre, avoit tué ſa mere Theſſalonique, & chaſſé ſon frere Alexandre. Celui-ci envoya vers Demetrius le prier de le ſecourir, & implora auſſi le ſecours de Pyrrus. Demetrius remettant de jour à autre à cauſe des affaires qu'il avoit ſur les bras, Pyrrus

Pyrrus donne le nom de Ptolemée au premier fils qu'il eut d'Antigone.

Il entre en guerre contre les Macedoniens.

fut plus diligent ; il ſe rendit auprès de lui, & lui demanda pour prix de ſon aſſiſtance, la ville de Nymphea, toute la côte maritime de la Macedoine & de tous les païs conquis, qui n'étoient pas de l'ancien Royaume de Macedoine. Il demanda encore l'Ambracie, l'Acarnanie, & l'Amphilochie. Le jeune Alexandre lui ayant abandonné toutes ces places, il les retint pour lui en y mettant de bonnes garniſons, & alloit conquerant les autres pour ce jeune Prince, en chaſſant devant lui ſon frere Antipater.

Places que Pyrrus demande au jeune Alexandre pour le prix du ſecours qu'il lui donneroit.

Le Roy Lyſimachus avoit bonne envie de marcher au ſecours d'Antipater, mais les embarras d'affaires où il ſe trouvoit engagé ne lui en donnant pas le loiſir ; comme il ſçavoit que Pyrrus conſervoit cherement le ſouvenir des obligations qu'il avoit à Ptolemée, & qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit lui rien refuſer, il lui écrivit de fauſſes lettres ſous le nom de Ptolemée, qui le preſſoit de retirer ſes troupes, & de recevoir pour prix de cette complaiſance trois cens talens d'Antipater. Pyrrus n'eut pas plutôt ouvert les lettres, qu'il reconnut la fourberie de Lyſi-

Lyſimachus écrit à Pyrrus de fauſſes lettres ſous le nom de Ptolemée.

Trois cens mille écus.

Pyrrus reconnoît la fourberie de Lyſimachus.

La ville de Nymphea.] Près d'Apollonie dans le païs des Taulantiens ſur la côte de la mer Adriatique. On peut croire auſſi que c'eſt Apollonie même, qui étoit ainſi appellée à cauſe de la celébre roche, dite *Nymphæum*, qui étoit dans ſon voiſinage, & qui eſt ſi bien décrite dans la vie de Sylla & dans Dion, liv. 41. Au lieu de *Nymphea*, un ſçavant homme, Palmerius, a cru qu'il falloit lire *Tymphea* ; car dans ces quartiers-là, il y avoit une ville de ce nom. Stephanus, Τύμφη ὄρος Θεσπρωτικὸν, καὶ Τυμφαία πόλις. *Tymphé, montagne de la Theſprotie, & la ville Tymphea.*

machus ; car la ſuſcription de la lettre n'étoit pas celle dont Ptolemée avoit accoutumé de ſe ſervir quand il lui écrivoit, *à mon fils Pyrrus, ſalut*, mais il y avoit, *le Roy Ptolemée au Roy Pyrrus, ſalut.* Irrité de cette fraude, dans le moment il vomit mille injures contre le Roy Lyſimachus, & bientôt après il ne laiſſa pas d'écouter des propoſitions d'accommodement. On en vint juſques-là que les trois Princes s'aboucherent pour jurer ſur les ſacrifices les articles de la paix dont ils étoient convenus. Quand on eut avancé les trois victimes, qui étoient un bouc, un taureau, & un belier, il arriva que le belier tomba mort de lui-même avant qu'on l'approchât de l'Autel. Tous les aſſiſtans ne firent que rire de cette avanture, mais le Devin Theodotus empêcha Pyrrus de jurer, en lui déclarant que par ce ſigne le Dieu prédiſoit la mort à l'un des trois Princes. Ainſi Pyrrus ſe déſiſta de cette paix. Les deux autres ne laiſſerent pas de paſſer outre.

Alexandre, Pyrrus, & Lyſimachus s'aboucherent pour jurer la paix.

Une des victimes tombe morte au pied de l'Autel.

Le Devin Theodotus empêche Pyrrus de jurer, ſur ce qu'une des trois victimes étoit tombée morte.

Les affaires d'Alexandre étant donc pacifiées, & aſſez bien rétablies, cela n'empêcha pas que Demetrius ne ſe rendît auprès de lui. Il parut

Mais le Devin Theodotus empêcha Pyrrus de jurer, en lui déclarant que par ce ſigne le Dieu prédiſoit la mort à l'un des trois Princes.] On ajoutoit alors beaucoup de foi aux explications que les Devins donnoient aux ſignes & aux prodiges. Cependant ici de trois Princes, il n'y en a qu'un de ſuperſtitieux. Pyrrus refuſe de jurer la paix, les deux autres la jurent. La prédiction du Devin eut ſon effet, le jeune Alexandre fut tué.

bien d'abord qu'il venoit ſans en être prié, & il fit grand' peur à ſon hôte. A peine eurent-ils été quelques jours enſemble, que leurs ſoupçons augmentant, & ſe défiant l'un de l'autre, ils ſe tendoient reciproquement des embûches; mais Demetrius, profitant d'un moment favorable, prévint Alexandre, le tua, & ſe fit proclamer Roy de Macedoine.

Demetrius tuë le jeune Alexandre.

Il avoit déja depuis aſſez long-tems quelques ſujets de plaintes contre Pyrrus, car il ſe ſouvenoit des courſes qu'il avoit faites dans la Theſſalie; d'ailleurs la maladie naturelle des Princes & des Rois, le deſir de s'étendre & de s'aggrandir, rendoit leur voiſinage ſuſpect & redoutable à l'un & à l'autre. Cette défiance augmenta encore infiniment après la mort de Deïdamie. Enfin ayant occupé chacun une partie de la Macedoine, comme ils eurent le même Royaume à diſputer, ils tirerent de-là de nouveaux prétextes de faire éclater leur haine.

La maladie naturelle des Princes, c'eſt le deſir de s'aggrandir.

Femme de Demetrius.

Demetrius ſoumet les Etoliens.

Demetrius mena ſon armée contre les Etoliens, & les ayant ſoumis, il laiſſa Pantauchus dans le païs avec des troupes pour les contenir, & avec le reſte de ſes forces, il marcha contre Pyrrus. Pyrrus, averti de ſa marche, ſe mit incontinent en campagne pour aller à ſa rencontre; mais s'étant égarez dans le chemin, ils ſe manquerent. Demetrius ſe jetta ſur l'Epire, d'où il emmena un grand butin, & Pyrrus tombant

Demetrius ravage l'Epire.

tombant sur Pantauchus en Etolie, lui livra bataille; le combat fut très-rude & très-opiniâtré entre l'Infanterie, & surtout entre les deux Chefs. Car Pantauchus, qui en courage, en force, & en adresse pour les coups de main, passoit, sans contredit, pour être au-dessus de tous les Capitaines de Demetrius, & qui avoit beaucoup de fierté, d'ambition, & d'audace, défioit Pyrrus & le provoquoit à en venir aux mains avec lui. Pyrrus, qui de son côté en force, en courage, & en soif d'honneur, ne cedoit à aucun Prince, ni Roy, & qui aimoit beaucoup mieux s'approprier la gloire d'Achille par sa vertu, que de se l'arroger seulement par la naissance, fendoit les bataillons pour aller à la rencontre de Pantauchus.

Cette bataille fut donnée la quatriéme année de l'Olymp. CXXII. 287. ans avant l'Ere Chrétienne.

Bataille de Pyrrus contre Pantauchus, General de Demetrius.

Comment on doit s'approprier la gloire de ses ancêtres.

En s'abordant, ils commencerent par lancer leurs javelots. Après quoi, en étant venus aux coups de main, ils se servirent de leurs épées avec autant d'adresse que de force. Pyrrus reçut une blessure, & blessa son ennemi en deux endroits près du cou, & à la cuisse, lui fit tourner le dos, & le renversa par terre, mais il ne put l'achever, car les amis de Pantauchus le lui arracherent & l'enleverent. Les Epirotes, fiers de cette victoire de leur Roy, & pleins d'admiration pour son courage, firent de si grands efforts, qu'ils rompirent & taillerent en pieces la phalange des Macedoniens, & que se mettant à poursuivre les fuyards, ils en tuerent encore un

Combat de Pyrrus & de Pantauchus.

grand nombre, & firent environ cinq mille prisonniers.

Les Macedoniens défaits sont charmez de la valeur de Pyrrus.

Cette défaite n'inſpira pas tant de colere & de haine aux Macedoniens contre Pyrrus, qu'elle augmenta la bonne opinion qu'on avoit de lui, & l'admiration dont on étoit déja penetré pour ſa valeur, & qu'elle fournit de nouveaux ſujets de parler, & de s'entretenir de ſon courage & de ſon audace, à tous ceux qui le virent dans l'action, & qui éprouverent dans le combat la force de ſes armes. Ils crurent voir le regard, la vîteſſe, & les mouvemens d'Alexandre, & appercevoir en lui une imitation & une ombre de cette force, de cette violence, & de cette impétuoſité avec leſquelles il chargeoit les ennemis, & renverſoit tout ce qui oſoit lui faire tête. Les autres Rois n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs Gardes, par leur panchement de cou, & par une maniere de parler fiere & hautaine; Pyrrus étoit le ſeul qui le repreſentât par ſes exploits d'armes, & par ſes grands coups de main. Et pour ce qui eſt de ſa ſcience, & de ſa grande habileté dans l'art de mener des troupes, & de ranger des armées en bataille, on en peut tirer les preuves des Traitez mêmes qu'il a compoſez ſur ce ſujet. Auſſi dit-on qu'Antigonus interrogé qui étoit le plus grand Capitaine, répondit, *Pyrrus, pourvû qu'il vieilliſſe*, faiſant entendre par-là que de tous les Capitaines de ſon

On remarquoit en Pyrrus une ombre de la force, de la violence & de l'impétuoſité d'Alexandre le Grand dans les combats.

Pyrrus étoit le ſeul qui repreſentât Alexandre par ſes exploits.

Traitez que Pyrrus avoit faits de l'art de la guerre. Ils ſont perdus.

tems, c'étoit le ſeul qui meritât ce nom. Mais Annibal diſoit que de tous les Capitaines en general, Pyrrus étoit le premier en experience & en capacité, Scipion le ſecond, & lui le troiſiéme, comme nous l'avons écrit dans la vie de Scipion. Auſſi n'avoit-il d'autre application, ni d'autre étude que la ſcience de la guerre, & ne parloit d'autre choſe dans toutes ſes converſations, regardant cette ſcience comme la plus grande & la ſeule digne d'un Roy, & toutes les autres, comme des gentilleſſes, dont il ne faiſoit nul compte. L'on dit à ce propos que quelqu'un lui ayant demandé dans un feſtin, lequel lui paroiſſoit le meilleur joüeur de flute, de Python, ou de Cephiſias, il répondit, *Polyperchon eſt meilleur Capitaine*, voulant dire par-là que c'étoient-

Pyrrus regardoit la ſcience de la guerre, comme la ſeule digne d'un Roy.

Mais Annibal diſoit que de tous les Capitaines en général, Pyrrus étoit le premier en experience & en capacité, Scipion le ſecond, & lui le troiſiéme, comme, &c.] Je ne ſçai pas ce que Plutarque avoit écrit dans la vie de Scipion. On pourroit croire qu'il y a ici deux fautes de memoire; l'une, d'avoir dit qu'il avoit écrit dans la vie de Scipion, ce que nous voyons qu'il a écrit effectivement dans la vie de Flaminius; & l'autre, qu'il a rapporté ce jugement d'Annibal tout autrement qu'il eſt ici. Car il dit qu'Annibal & Scipion l'Africain s'étant abouchez à Epheſe, & la converſation étant tombée ſur les Generaux d'armée, Annibal avança que de tous les Capitaines, Alexandre étoit le premier, Pyrrus le ſecond, & lui le troiſiéme. Ce qu'il dit ici eſt bien different; car Pyrrus, qu'il n'a mis là que le ſecond, il le met ici le premier, place qu'il avoit donnée à Alexandre, & il nomme Scipion le ſecond, dont il n'avoit point parlé. Annibal auroit-il jugé & parlé differemment en deux differentes rencontres?

Regardant cette ſcience, de la guerre, comme la plus grande & la ſeule digne d'un Roy.] Malheureux les Etats dont les Princes ſe

là les choſes dont il étoit ſéant à un Roy de s'inſtruire pour les connoître & en bien juger.

Qualitez morales de Pyrrus.

Il étoit doux & affable à ſes amis, & très-lent à ſe mettre en colere, mais très-prompt & très-ardent à rendre les plaiſirs qu'on lui avoit faits. De-là vint qu'il fut ſi affligé de la mort d'Aeropus, qui lui avoit rendu de grands ſervices. Ce n'étoit pas ſa mort qui l'affligeoit, car il diſoit, *qu'il avoit payé le tribut à la Nature*, mais il ſe reprochoit & ſe blâmoit d'avoir trop differé à lui marquer ſa reconnoiſſance, & d'avoir par ces delais perdu l'occaſion de lui rendre les plaiſirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en eſt pas des plaiſirs comme des dettes; les dettes peuvent toujours ſe payer aux heritiers des créanciers, mais les plaiſirs, ſi on ne les rend à leurs auteurs pendant qu'ils ſont en vie, chagrinent & affligent dans la ſuite celui qui les doit, s'il eſt honnête homme, & qu'il ait de la juſtice & de la generoſité.

Reproche que ſe faiſoit Pyrrus, & que les Princes ſe font rarement.

Quelle grande perte c'eſt que de perdre l'occaſion de rendre un plaiſir reçu.

Difference entre les dettes & les plaiſirs reçus.

Un jour qu'il étoit en Ambracie, comme ſes amis lui conſeilloient d'en chaſſer un certain

mettront cette opinion dans la tête. La ſcience de la guerre vaut mieux certainement pour un Prince, que pluſieurs autres ſciences; mais la ſcience de la paix & de la juſtice vaut beaucoup mieux. Et il faut regler & moderer la premiere par celle-ci.

Car il n'en eſt pas des plaiſirs comme des dettes.] Cette difference, que Plutarque met entre les dettes & les plaiſirs, eſt admirable pour faire voir l'obligation que c'eſt pour un homme noble & genéreux, de ſe hâter de rendre les derniers à ceux de qui il les a reçus, de peur de perdre l'occaſion de marquer ſa reconnoiſſance.

homme qui disoit beaucoup de mal de lui, il répondit, *laissons-le plutôt ici mal parler de nous parmi peu de gens, que de l'envoyer semer ses médisances partout le monde.* Une autrefois on lui amena des gens, qui à table avoient dit contre lui mille choses outrageuses, & que l'on avoit pris sur le fait, il leur demanda, *s'il étoit vrai qu'ils lui eussent dit toutes ces injures? Oui, Seigneur*, répondit un de ces jeunes gens, *& nous en aurions bien dit d'autres, si le vin ne nous eût manqué.* Pyrrus se prit à rire & les renvoya.

Beau mot de Pyrrus sur un médisant.

Après la mort d'Antigone, il épousa plusieurs femmes, pour accommoder ses affaires, & augmenter sa puissance par les grandes alliances qu'il contractoit. Car il épousa la fille d'Autoleon, Roy des Peoniens, Bircenna, fille de Bardullis, Roy des Illyriens, & Lanassa, fille d'Agathocles de Syracuse, qui lui apporta en dot l'Isle de Corcyre, dont son pere s'étoit emparé. De sa premiere femme Antigone, il eut un fils appellé Ptolemée, de Lanassa il eut Alexandre, & de Bircenna il eut Helenus, qui fut le plus jeune. Tous ces Princes étoient naturellement guerriers, mais il fomenta & augmenta encore en eux cette ardeur martiale, en les élevant dans les armes dès leur enfance, & en aiguisant ainsi de bonne heure leur courage pour ce métier. On dit qu'un de ces jeunes Princes encore enfant, lui ayant demandé auquel il laisseroit son Royaume, il répondit, *à celui qui aura l'épée la plus*

Les femmes qu'il épousa.

Enfans que Pyrrus eut de ses diverses femmes.

Terrible mot de Pyrrus, & belle réflexion de Plutarque sur ce mot.

pointuë. Parole qui ne differe pas beaucoup de l'imprécation tragique de ce pere, qui demande aux Dieux *que ſes enfans faſſent leurs partages avec l'épée*, tant l'ambition eſt une paſſion brutale & ennemie de toute ſocieté.

Ambition, paſſion brutale, & ennemie de toute ſocieté.

Après le gain de la bataille contre Pantauchus, Pyrrus de retour chez lui, couvert de gloire, joüiſſoit avec plaiſir de ſa réputation, & de la grandeur où il s'étoit élevé par ſon courage. Les Epirotes lui ayant donné en cette occaſion le ſurnom d'Aetos : *C'eſt donc par vous que je le ſuis*, leur dit-il, *car vos armes ont été les aîles qui m'ont élevé, & qui m'ont ſoutenu dans un vol ſi haut.*

Pyrrus ſurnommé ἀετὸς aigle.

Mot de lui ſur ce ſurnom.

Pyrrus profitant de la maladie de Demetrius, fait une irruption dans la Macedoine, la troiſiéme année de l'Olymp. CXXIII. 284. ans avant N. S.

Quelque tems après, ſur les nouvelles que Demetrius étoit dangereuſement malade, il ſe jetta tout d'un coup ſur la Macedoine pour y faire une courſe, & pour en emmener du butin. Et il fut bien près de ſe rendre maître de tout le Royaume, & de s'emparer même ſans combat du Palais du Roy, car il pouſſa juſqu'à Edeſſe, qui

Parole qui ne differe pas beaucoup de l'imprécation tragique de ce pere.] Il parle de l'affreuſe imprécation qu'Oedipe fait contre ſes enfans, & il a en vûë ce paſſage des Phéniciennes d'Euripide, où Jocaſte dit de ce Prince, v. 67.

Ἀ' ρὰς ἀρᾶται παισὶν ἀνοσιωτάτας
Θηκτῷ σιδήρῳ δῶμα διαλαχεῖν τόδε.

Il fait contre ſes enfans les imprécations les plus impies & les plus terribles, il prie qu'ils ſe mettent en poſſeſſion de ſes Etats à la pointe de l'épée. Ce que l'interprete latin a fort mal traduit.

Diris devovet liberos execrandis
Ut perdant hanc domum acuto ferro.

Au lieu de dire, *ut ſortiantur.* La réflexion de Plutarque eſt très-ſage. Le mot de Pyrrus approche fort de l'imprécation d'Oedipe.

étoit la Capitale, ſans trouver perſonne qui s'oppoſât à lui; & au-contraire pluſieurs naturels du païs venoient ſe rendre dans ſon camp, & groſſir ſes troupes.

Ce preſſant danger réveilla Demetrius, & le força de ſe lever malgré ſa grande foibleſſe. Et ſes amis & ſes Capitaines ayant ramaſſé une armée en très-peu de tems, marcherent contre Pyrrus avec autant d'ardeur que de diligence. Mais Pyrrus, qui étoit venu pour piller, & non pour combattre, ne les attendit point, & ſe retira. Il perdit une grande partie de ſes gens dans ſa retraite, les Macedoniens ayant toujours été à ſes trouſſes, & l'ayant continuellement chargé ſur le chemin.

Demetrius ſe leve & marche contre Pyrrus.

Pyrrus ſe retire.

Demetrius, pour avoir chaſſé de ſon païs cet ennemi avec tant de facilité, ne l'en mépriſa pas, & ne l'en negligea pas davantage. Mais comme il avoit de grands deſſeins dans la tête, & qu'il ſongeoit à ſe remettre en poſſeſſion du Royaume de ſon pere avec une armée de cent mille hommes, & une flotte de cinq cens vaiſſeaux, il ne jugea à propos ni de s'arrêter, & de faire la guerre à Pyrrus, ni de laiſſer après ſon départ à la Macedoine un ennemi ſi voiſin & ſi dangereux. Il fit donc la paix avec lui, pour marcher avec plus de ſureté contre les autres Rois.

Du Royaume d'Aſie.

Un Prince qui entreprend des guerres au loin, ne doit point laiſſer de voiſin pour ennemi.

Contre Seleucus, Ptolemée & Lyſimachus.

Les grands préparatifs de Demetrius, & le traité qu'il venoit de conclure, ayant fait découvrir ſon veritable deſſein, les autres Rois, fort

allarmez, envoyerent des courriers à Pyrrus avec des lettres, par leſquelles ils lui témoignoient leur étonnement, de ce qu'au lieu de profiter de l'occaſion qui lui étoit ſi favorable, il la livroit à Demetrius, & qu'il attendoit la commodité de ſon ennemi pour aller lui faire la guerre. Ils lui reprochoient que pouvant facilement le chaſſer de la Macedoine, pendant qu'il faiſoit de ſi grandes entrepriſes, & qu'il ſe jettoit dans de ſi grands embarras, il remettoit juſqu'à ce qu'il n'eût plus d'affaires, & qu'il ſe fût aggrandi & fortifié, pour aller le combattre, & défendre contre lui dans le païs des Moloſſes, les Temples des Dieux, & les tombeaux de ſes peres; & cela, après s'être vû enlever tout fraîchement par ce Prince ſa femme avec l'Iſle de Corcyre. Car la Reine Lanaſſa, mal-ſatisfaite de ce que Pyrrus lui préferoit ſes autres femmes, quoique Barbares, s'étoit retirée à Corcyre, & voulant ſe remarier à quelqu'autre Roy, elle avoit appellé Demetrius, bien informée que de tous les Rois, c'étoit celui qui ſe portoit le plus facilement à faire des noces. Et Demetrius étant paſſé à Corcyre, l'avoit épouſée, & avoit laiſſé une bonne garniſon dans l'Iſle.

Il ne faut pas attendre qu'un ennemi ſe ſoit aggrandi & fortifié pour s'oppoſer à lui.

La Reine Lanaſſa, appelle Demetrius pour l'epouſer.

Demetrius faiſoit facilement des noces.

Ces Rois ne ſe contenterent pas d'écrire ces lettres, ils ſe mirent en même-tems en campagne pour inquieter par leurs divers mouvemens Demetrius, qui differoit de jour à autre, & qui travailloit à ramaſſer tout ce qui étoit neceſſaire pour

pour ſon expedition. Car Ptolemée s'étant embarqué avec une groſſe armée de mer, vint en Grece où il fit revolter pluſieurs villes. Lyſimachus traverſant la Thrace, tomba ſur la haute Macedoine, qu'il courut & ravagea, & Pyrrus de ſon côté ayant auſſi pris les armes, marcha contre la ville de Beroé, s'attendant bien, comme cela arriva, que Demetrius iroit à la rencontre de Lyſimachus, & laiſſeroit la baſſe Macedoine ſans défenſe.

Ville de l'Emathie. Province de la baſſe Macedoine.

La nuit, avant ſon départ, il lui ſembla en ſonge qu'Alexandre le Grand l'appelloit, qu'étant allé à lui, il le trouva couché dans ſon lit, qu'il le reçut très-favorablement, & avec des propos très-gracieux, & lui promit qu'il le ſecourroit de très-bon cœur; & que lui Pyrrus s'étant enhardi, lui avoit demandé: *Mais, Seigneur, comment pourrez-vous me ſecourir, malade comme vous êtes?* Et qu'Alexandre lui avoit répondu: *Je te ſecourrai de mon ſeul nom;* qu'en même-tems il étoit monté ſur un cheval de Niſée, & avoit marché devant lui comme pour lui montrer le chemin.

Songe de Pyrrus.

S'attendant bien, comme cela arriva, que Demetrius iroit à la rencontre de Lyſimachus.] C'étoit juger en habile Capitaine, car il étoit bien plus important pour Demetrius d'aller défendre la haute Macedoine, & s'oppoſer aux progrès de Lyſimachus, que de courir à Ptolemée qui s'amuſoit à faire revolter des villes de Grece. Il faut courir au plus preſſé.

Je te ſecourrai de mon ſeul nom.] Car les noms des grands Capitaines, comme Alexandre, ſont en effet d'un grand ſecours dans les occaſions, pour ceux qui peuvent s'en orner, & qui y répondent par leur courage.

Sur un cheval de Niſée.] C'é-

Cette viſion ne laiſſa pas de l'encourager & de le fortifier. Uſant donc de diligence, & traverſant la Theſſalie, il arriva devant Beroé, s'en empara, & y ayant logé la plus grande partie de ſon armée, il ſoumettoit toutes les autres villes par ſes Lieutenans.

Demetrius ayant reçu ces nouvelles, & s'appercevant qu'il y avoit quelque eſprit de revolte dans le camp des Macedoniens, craignit que s'il les menoit plus avant, ces troupes ſe trouvant en preſence d'un Roy Macedonien, & qui avoit une grande réputation, ne ſe tournaſſent de ſon côté. C'eſt pourquoi renonçant au deſſein de marcher contre Lyſimachus, il tourna contre Pyrrus, qui étoit étranger, & haï des Macedoniens, & alla planter ſon camp près de Beroé. Ce voiſinage fit que beaucoup de gens ſortis de la place, alloient dans ſon armée, où ils combloient d'éloges Pyrrus, diſant qu'il étoit invincible dans les combats, le plus magnanime & le plus genéreux de tous les hommes, & celui qui traitoit avec le plus d'humanité & de douceur ceux qui tomboient en ſon pouvoir. Outre ces habitans du païs, il y en avoit encore d'autres que Pyrrus envoyoit

De Lyſimachus.

Eloges que les habitans de Beroé donnoient à Pyrrus.

toient des chevaux d'un certain canton au-deſſous des portes Caſpiennes, dont le terroir étoit très-propre à nourrir des chevaux. Strabon rapporte qu'il y avoit là une prairie, qui à cauſe de cela, étoit appellée *Hippobote*, c'eſt-à-dire, *qui nourrit des chevaux*; car on y tenoit d'ordinaire juſqu'à cinquante mille jumens au pâturage. Les grands & excellens chevaux de Niſée, dont les Rois de Perſe ſe ſervoient, venoient de-là; d'autres diſent qu'ils venoient d'Armenie. Strab. liv. XI.

ſous main, & qui faiſant ſemblant d'être Macedoniens, alloient diſant que c'étoit-là le tems favorable pour ſe délivrer de la cruauté de Demetrius, & pour embraſſer le parti de Pyrrus, Prince très-populaire, & qui aimoit particulierement les ſoldats.

Ces diſcours ébranlerent & exciterent la plus grande partie de l'armée de Demetrius; de ſorte que la plûpart promenoient les yeux ſur le camp ennemi pour voir s'ils ne découvriroient point Pyrrus, afin de s'aller rendre à lui. Par hazard dans ce moment il avoit ôté ſon caſque, & avoit la tête nuë, mais bientôt s'étant raviſé, & ayant fait réflexion que cela l'empêchoit d'être reconnu, il remit ſon caſque, & ſur le moment on le reconnut au pennache éclatant qui l'ombrageoit, & aux cornes de bouc qui en faiſoient le cimier. Auſſitôt il y eut des Macedoniens qui coururent à lui par troupes, & qui lui demanderent le mot comme à leur Genéral, & que d'autres ſe couronnerent de branches de chêne, parce qu'ils voyoient que ſes ſoldats en étoient couronnez.

Les Macedoniens abandonnent Demetrius, & ſe rendent à Pyrrus.

Et aux cornes de bouc qui en faiſoient le cimier.] Dans le manuſcrit de S. Germain des Prez, au lieu de τοῖς τραγικοῖς κέρασιν, *& aux cornes de bouc*, il y a τοῖς στρατηγικοῖς κέρασιν, *aux cornes de commandant*; mais j'oſe aſſurer que c'eſt une faute de Copiſte, qui ignorant les uſages de ces tems-là, & ne comprenant pas ce que ſignifioient ces cornes de bouc, a écrit τοῖς στρατηγικοῖς, qu'il ne comprenoit pas davantage. Ces Princes ornoient leurs caſques de figures de differentes bêtes; le caſque de Pyrrus avoit des deux côtez deux cornes de bouc; dans les médailles on voit la tête d'Alexandre avec un caſque de même.

Il y en eut même qui eurent l'insolence de dire à Demetrius en face, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de se retirer, & de ceder tout à Pyrrus. Demetrius voyant que le mouvement de l'armée étoit d'accord avec ces discours, plein de frayeur, il se coula doucement, & prit la fuite, enveloppé d'un méchant manteau, & la tête couverte d'un bonnet à la Macedoniene. Un moment après Pyrrus arrive dans son camp, s'en rend le maître sans coup ferir, & se fait proclamer Roy de Macedoine.

Demetrius abandonné, prend la fuite.

Pyrrus proclamé Roy de Macedoine, la quatrieme année de l'Olymp. CXXIII. 283. ans avant N. S.

Sur ces entrefaites survient le Roy Lysimachus, qui prétend d'abord qu'il n'a pas moins contribué que Pyrrus, à la fuite de Demetrius, que par conséquent il doit avoir sa part du Royaume de Macedoine. Pyrrus, qui ne s'assuroit pas entierement encore de la fidelité des Macedoniens, & qui la tenoit pour suspecte, donna les mains

Pyrrus partage la Macedoine avec Lysimachus.

Qu'il n'a pas moins contribué que Pyrrus, à la fuite de Demetrius.] Comment y avoit-il contribué, puisque tout étoit fait quand il arriva? Il prétendoit que le bruit de sa marche avoit hâté les Macedoniens d'abandonner Demetrius, & Demetrius de se dérober & de quitter la partie. Cette prétention étoit sans doute très-frivole, & n'auroit pas été écoutée dans un autre tems, mais la conjoncture fut un excellent titre pour la faire valoir. Lysimachus arrivoit avec une armée, & il étoit Macedonien. Pyrrus craignoit donc avec raison, que cette armée, qui venoit de quitter Demetrius, ne le quittât de même pour ce Prince Macedonien. Ce fut ce qui le détermina à donner les mains à la prétention de Lysimachus, & à partager avec lui le Royaume de Macedoine, de peur de le perdre entier. Dans les plus grandes affaires de la politique, c'est d'ordinaire le moment qui décide & qui donne la loy; l'histoire en fournit mille exemples. Ce qui arriva bientôt après justifia la crainte de Pyrrus.

aux prétentions de Lyſimachus ; ainſi ils partagerent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord leur parut avantageux à l'un & à l'autre dans la conjoncture où ils ſe trouvoient, car il étouffa la guerre qui alloient s'élever entr'eux. Mais bientôt après ils s'apperçurent que ce partage, bien-loin d'être la fin de leur haine, fut au-contraire le commencement de leurs plaintes réciproques & de leurs diviſions. Car ceux, dont les mers, les montagnes, les deſerts inhabitables ne ſçauroient terminer l'avarice & l'ambition, & dont les bornes, qui ſéparent l'Europe & l'Aſie, ne ſçauroient borner la cupidité, comment, étant voiſins & limitrophes, pourroient-ils ſe tenir en repos & s'empêcher de commettre des injuſtices pour envahir un bien qui eſt ſi près d'eux, & ſi fort à leur bienſéance ? Cela n'eſt pas poſſible ; il faut qu'ils ſoient toujours en guerre, ayant toujours en eux ces malheureuſes ſemences d'envie & d'uſurpation. La guerre & la paix, ces noms ſi reſpectables, ſont pour eux deux ſortes de monnoye qui ont cours, dont ils ſe ſervent toujours pour leurs interêts, & jamais pour la juſtice. Encore ſont-ils plus loüables

Belle réflexion de Plutarque ſur l'ambition & ſur la cupidité des Princes.

Princes voiſins ne ſçauroient s'empêcher d'être en guerre, & pourquoi.

Abus que les Princes font des noms de guerre *&* paix.

La guerre & la paix, ces noms ſi reſpectables, ſont pour eux deux ſortes de monnoye.] La paix eſt certainement un nom très-reſpectable, car c'eſt la ſource de la felicité des peuples, elle fait fleurir la juſtice & la pieté ; mais la guerre comment eſt-elle un nom ſi reſpectable ? C'eſt parce qu'elle eſt deſtinée à appuyer la juſtice & à rétablir la paix ; mais les Princes injuſtes abuſent de ces deux noms, comme d'une monnoye qu'ils font valoir ſelon leurs interêts. Cette idée de Plutarque eſt très-noble & très-belle.

Maxime digne de l'attention des Princes.

quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguiſent ſous les ſaints noms de juſtice, d'amitié & de paix, ce qui n'eſt qu'une tréve & qu'une ſurſéance de leurs injuſtices. Pyrrus eſt une grande preuve de cette verité. Car s'élevant encore contre Demetrius, qui avoit un peu rétabli ſes affaires, & s'oppoſant à ſa puiſſance, qui revenoit de ſon affoibliſſement comme d'une grande maladie, il marcha au ſecours des Grecs, & alla en perſonne à Athenes. Là étant monté à la citadelle, il fit un ſacrifice à la Déeſſe, & étant redeſcendu dans la ville le jour même, il témoigna aux Atheniens, *qu'il étoit très-ſatisfait de l'affection qu'ils lui avoient marquée, & de la confiance qu'ils avoient en lui, mais que s'ils étoient ſages, ils ne permettroient plus à aucun Roy d'entrer dans leur ville, & qu'ils fermeroient leurs portes à tous ceux qui ſe preſenteroient.*

Pyrrus marche au ſecours des Grecs contre Demetrius, qui menaçoit d'aller aſſiéger Athenes.

Conſeil remarquable que Pyrrus donne aux Atheniens.

Depuis ce tems-là il fit encore la paix avec Demetrius. Et bientôt après Demetrius étant paſſé en Aſie, Pyrrus, à l'inſtigation de Lyſimachus, lui débaucha la Theſſalie, & attaqua les garniſons Grecques qu'il avoit dans les places, trouvant les Macedoniens plus ſouples & plus ſoumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les tenoit en repos, & n'étant pas lui-même

Il fait encore la paix avec Demetrius.

Il lui débauche enſuite la Theſſalie.

Macedoniens plus ſoumis dans la guerre que dans la paix.

Mais que s'ils étoient ſages, ils ne permettroient plus à aucun Roy d'entrer dans leur ville.] Il leur parloit ainſi, pour les empêcher de ſe joindre à Demetrius; ce qui l'auroit fort incommodé. Les Atheniens profiterent ſi bien de ſes avis, qu'ils chaſſerent la garniſon de Demetrius.

d'une nature fort tranquille, & qui pût longuement ſupporter la paix.

Enfin Demetrius ayant été défait en Syrie, Lyſimachus, qui ſe vit libre de toute crainte de ce côté-là, & dans un grand repos d'ailleurs, marcha d'abord contre Pyrrus, qui étoit alors dans la ville d'Edeſſe. En arrivant aux environs, il trouva les convois qu'on menoit au Roy, s'en rendit maître, & affama preſque le Prince dans ſa place avec ſon armée. D'un autre côté par ſes lettres & par ſes diſcours il corrompit les principaux des Macedoniens, car il les accabloit de reproches, & leur faiſoit honte de ce qu'ils s'étoient choiſi pour maître un étranger, dont les ancêtres avoient toujours été ſoumis aux Macedoniens, & qu'ils tenoient éloignez de la Macedoine les amis & les familiers d'Alexandre.

Lyſimachus marche contre Pyrrus.

Ces reproches entraînerent la plûpart des Macedoniens. Pyrrus, qui craignit les ſuites, ſe retira avec ſes Epirotes & les troupes de ſes alliez, & perdit la Macedoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée. C'eſt pourquoi les Rois n'ont pas raiſon de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti ſelon leurs interêts, car ces particuliers ne font en cela que ſuivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidelité & de trahiſon, qu'ils leur donnent par toute leur conduite, & en ne ſe montrant que

Belle réflexion de Plutarque ſur l'infidelité des particuliers, qui changent de parti par interêt.

Maxime de la plûpart des Princes.

Et en ne ſe montrant que trop ſouvent perjuadez.] Voici une

trop ſouvent perſuadez, que celui-là avance le plus ſes affaires, & travaille le mieux pour ſon utilité, qui dans tous ſes deſſeins conſulte & ſuit le moins la juſtice.

Pyrrus s'étant donc alors retiré en Epire, & ayant abſolument abandonné la Macedoine, la Fortune lui ouvroit les moyens de joüir de ſon Etat ſans aucun trouble, & de vivre en paix en gouvernant juſtement ſes peuples. Mais lui, eſtimant que de ne faire de mal à perſonne, & de n'en recevoir de perſonne, c'étoit une vie languiſſante, & pleine d'un dégoût mortel, comme Achille il ne pouvoit ſupporter l'inaction, *il dévoroit ſon cœur, demeurant dans ſon quartier, & ſoupirant après les allarmes & les combats.* Preſſé donc par cette humeur boüillante & inquiete, il embraſſa la premiere occaſion que la Fortune lui offrit, de ſe jetter dans de nouvelles affaires.

Pour un Prince inquiet, c'eſt une vie languiſſante que de ne faire de mal à perſonne, & de n'en recevoir de perſonne.

Pyrrus comparé à Achille.

Paſſage du premier livre de l'Iliade.

Les Romains faiſoient la guerre aux Tarentins. Ceux-ci ne pouvant ni la ſoutenir, ni la terminer à cauſe de l'audace & de la méchanceté de ceux qui les gouvernoient, délibererent d'appeller Pyrrus, & de le faire leur Genéral, comme celui de tous les Princes qui joüiſſoit d'un plus grand loiſir, & qui étoit un très-grand Capitaine. Des plus anciens des Citoyens, & de ceux qui avoient

Les Tarentins déliberent d'appeller Pyrrus à leur ſecours.

belle leçon que Plutarque donne aux Princes. Ils ſe montrent trop ſouvent perſuadez de cette déteſtable maxime, que l'infidelité & l'injuſtice leur ſont plus utiles que la juſtice & la bonne foi; de-là cette opinion ſe gliſſe dans l'eſprit des particuliers, & ouvre la porte à toutes ſortes d'injuſtices & de crimes.

le

le plus de ſens, les uns s'oppoſerent à cette déliberation, mais ils furent vaincus par les cris & par la violence du peuple, & les autres voyant ce deſordre, ſe retirerent, & renoncerent à ces aſſemblées tumultueuſes.

Meton, Citoyen de Tarente.

Il y avoit alors dans la ville un Citoyen, fort honnête homme, & d'un eſprit doux, appellé Meton. Le jour que l'on devoit faire paſſer le décret pour appeller Pyrrus, le peuple étant déja aſſemblé, Meton ceignant ſa tête d'une couronne de fleurs fanées, prenant un flambeau à la main, comme ceux qui ont fait la débauche, & qui ſont yvres, & faiſant marcher devant lui une Meneſtriere, s'en alla ainſi en maſque juſqu'au milieu de l'aſſemblée. Là, comme cela arrive dans une populace, qui eſt la maîtreſſe, & où la Democratie eſt mal reglée, les uns ſe mettent à battre des mains, les autres à rire de toute leur force, perſonne ne s'oppoſe à lui, au-contraire on ordonne à la Meneſtriere de joüer de ſa flute, & à lui de chanter, en s'avançant au milieu de l'aſſemblée. Comme on croyoit qu'il ſe diſpoſoit à obéïr, il ſe fit un grand ſilence. Alors Meton, au lieu de chanter, éleva la voix, & dit : *Hommes de Tarente, vous faites fort bien de ne pas empêcher ceux qui veulent ſe réjoüir & aller en maſque pendant qu'ils le peuvent encore, & ſi vous étiez ſages vous-mêmes, vous vous réjoüiriez auſſi, & vous vous hâteriez de joüir d'une liberté, qui ſera de peu de durée; car je vous avertis que dès que Pyrrus ſera ici, vous*

Adreſſe de Meton pour tâcher d'empêcher les Tarentins d'appeller Pyrrus.

Diſcours de Meton aux Tarentins.

aurez bien d'autres affaires, il faudra changer de manieres & de mœurs, & mener une autre vie.

Ces paroles toucherent la plûpart des Tarentins, & il s'éleva un bruit qui courut toute l'assemblée, qu'il disoit la verité. Mais ceux qui craignoient d'être livrez aux Romains, si la paix venoit à se faire, grondoient le peuple, & l'accabloient d'injures de ce qu'il souffroit si doucement qu'on se moquât de lui avec tant de licence & d'indignité, & se jettant tous sur Meton, ils le chasserent de l'assemblée. Ainsi le décret étant passé, ils envoyerent en Epire des Ambassadeurs, non-seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec des magnifiques presens pour Pyrrus. Ils eurent ordre de dire à Pyrrus *qu'ils n'avoient besoin que d'un Capitaine sage, experimenté, & de réputation, qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes, & qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens, des Messapiens, des Samnites, & des Tarentins, ils mettroient sur pied une armée de vingt mille chevaux, & de trois cens cinquante mille hommes de pied.* Cette grande promesse n'éleva pas seulement le courage à Pyrrus, elle inspira encore aux Epirotes un violent desir, & une forte passion de marcher à cette guerre.

Les Tarentins envoyent des Ambassadeurs à Pyrrus pour l'appeller à leur secours, la quatrieme année de l'Olymp. CXXIV. 279. ans avant N. S.

Les forces prodigieuses de ces quatre peuples.

Il y avoit alors à la Cour de Pyrrus un Thessalien, nommé Cyneas, homme d'un grand sens, & qui ayant été disciple de Demosthene, passoit pour celui des Orateurs de ce tems-là qui pou-

Cyneas disciple de Demosthene.

Qui pouvoit le mieux rappeller dans l'esprit de ses auditeurs,

voit le mieux rappeller dans l'esprit de ses auditeurs, comme l'ombre & l'image de la force & de l'éloquence de ce grand maître. Il s'étoit attaché à Pyrrus, & ce Prince s'en servoit pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avoit quelque chose à traiter. Dans tous ces emplois Cyneas confirma la verité de ce mot d'Euripide, que *l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter.* Aussi Pyrrus disoit-il, que l'éloquence de Cyneas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquis par les armes, c'est pourquoi il avoit beaucoup de consideration pour lui, le combloit d'honneurs, & l'employoit à toutes ses plus grandes affaires.

Services que Pyrrus tiroit de Cyneas.

C'est un vers des Phéniciennes d'Euripide.

Cyneas voyant donc Pyrrus se préparer à passer en Italie, & le trouvant un jour d'assez bonne humeur, & assez de loisir, il entra avec lui en conversation, & l'attaquant le premier, il lui dit : *Seigneur, les Romains passent pour de grands hommes de guerre, & ils commandent à plusieurs Nations très-belliqueuses & très-aguerries ; si Dieu nous fait la grace de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de*

Conversation de Pyrrus & de Cyneas.

comme l'ombre & l'image de la force & de l'éloquence de ce grand maître.] Voici un personnage d'une éloquence si grande que Pyrrus avoüoit lui-même, qu'il lui avoit gagné plus de villes par cette éloquence, qu'il n'en avoit conquis par les armes. Cependant tout l'éloge que Plutarque lui donne, c'est qu'il étoit celui de tous les Orateurs, qui pouvoit le mieux rappeller dans l'esprit de ses auditeurs, comme l'ombre & l'image de l'éloquence de Demosthene, dont il avoit été le disciple. Quel homme n'étoit-ce donc point que le maître d'un tel disciple ?

notre victoire ? Pyrrus lui répondit, *Cyneas, tu me demandes-là une choſe qui parle d'elle-même. Les Romains une fois vaincus, il n'y aura dans leur païs ni ville Barbare, ni ville Grecque qui oſe nous reſiſter; nous ſerons d'abord maîtres de toute l'Italie, dont la grandeur, la force & la puiſſance doivent être moins ignorez de toi que d'homme du monde.* A ces mots, Cyneas fut quelque moment ſans parler, enfin il continua, *mais, Seigneur, quand nous ſerons maîtres de l'Italie, que ſerons-nous ?* Pyrrus, qui ne voyoit pas encore où il en vouloit venir : *Voilà*, lui dit-il, *la Sicile qui nous tend les bras, Iſle abondante en toutes ſortes de biens, très-peuplée, & très-facile à prendre; car depuis la mort d'Agathocle, tout y eſt en combuſtion, il n'y a point de Chef dans leurs villes, & tout y eſt gouverné par les Orateurs, eſprits remuans & venaux. Tout ce que vous dites là*, répondit Cyneas, *eſt très-vrai-ſemblable; mais la Sicile priſe, ſera-ce la fin de nos expeditions ? Au-contraire*, repartit vivement Pyrrus, *ſi Dieu nous accorde la victoire, & que nous réuſſiſſions, ce ne ſeront là que les préludes de plus grandes entrepriſes. En effet de la Sicile, qui eſt-ce qui pourroit s'empêcher de paſſer en Afrique, & à Carthage ? Il n'y a qu'un pas. Agathocle lui-même étant parti ſecretement de Syracuſe, & ayant traverſé ce petit trajet de mer avec peu de vaiſſeaux, penſa bien s'en rendre maître. Or l'Afrique ſoumiſe, quelqu'un oſera-t-il ni dire, ni penſer qu'aucun de tous ces ennemis, qui nous font aujourd'hui de la peine, & qui nous harcelent de toutes parts, oſe ſeulement*

Il y avoit alors 31. ans de cette expedition d'Agathocle.

lever la tête? Non certainement, répondit Cyneas en l'interrompant, *car*, continua Pyrrus, *tu vois bien qu'avec une ſi grande puiſſance il nous ſera bien aiſé de recouvrer la Macedoine, & de regner tranquillement ſur toute la Grece. Cela eſt évident*, répondit Cyneas, *mais quand nous aurons tout conquis, que ferons-nous? Ce que nous ferons? Nous vivrons en repos, nous paſſerons les jours entiers en banquets, en converſations, en fêtes, nous ne penſerons qu'à nous réjoüir.* Alors Cyneas l'arrêtant, *Eh! Seigneur*, lui dit-il, *qu'eſt-ce qui nous empêche dès-aujourd'hui de vivre en repos, de faire des banquets, de celébrer des fêtes, de nous réjoüir? Nous avons dès-maintenant en notre puiſſance, ſans aucune peine, ſans aucun ſoin, ce que vous voulez aller acheter par tant de ſang, par tant de travaux, par tant de perils, & par tant de maux que nous ſouffrirons, & que nous ferons ſouffrir aux autres.*

Les hommes vont acheter par bien du ſang un bonheur qu'ils pourroient avoir ſans peine.

Car, continua Pyrrus, *tu vois bien.*] Les Interprétes s'étoient fort trompez ſur ce paſſage, en donnant ces paroles à Cyneas; c'eſt Pyrrus qui doit parler ici; ce n'eſt pas à Cyneas à fournir des raiſons à Pyrrus; c'eſt donc Pyrrus qui continuë. La faute eſt venuë de ce qu'on ne s'eſt pas apperçu que Plutarque ſupprime les, *dit-il*, *répondit-il*, c'eſt la matiere qui conduit, cela eſt aſſez ſenſible.

Nous avons dès maintenant en notre puiſſance, ſans aucune peine, ſans aucun ſoin.] Ceci renferme une grande leçon, ſi nous en ſçavions profiter. Quoique ce ſoit un ſentiment que le bon ſens peut inſpirer ſeul, je croirois qu'Horace avoit en vûë cette réponſe de Cyneas, quand il dit dans l'Epître XI. du livre I.

Toute la peine que nous prenons eſt inutile, ce n'eſt qu'une laborieuſe oiſiveté; nous cherchons le bonheur par mer & par terre. Ce que vous cherchez eſt ici; il eſt même à Ulubres, ſi vous avez un eſprit tranquile & égal.

Strenua nos exercet inertia; navibus atque

Effet ordinaire des veritez qu'on dit aux Princes.

Ce discours de Cyneas affligea Pyrrus sans le corriger ; il voyoit bien qu'il abandonnoit une felicité sure, mais il n'avoit pas la force de renoncer à des esperances, qui flatoient ses desirs & son ambition. Il envoya donc d'abord Cyneas aux Tarentins avec trois mille hommes de pied ; & bientôt après quantité de vaisseaux plats, de galeres, & toute sorte de bateaux de passage étant arrivez de Tarente, il y embarqua vingt élephans, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'Infanterie, deux mille Archers, & cinq cens Frondeurs.

Pyrrus entraîné par son ambition.

Grande tempête qu'essuye Pyrrus en passant à Tarente.

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva hors de saison un vent de Nord si impétueux, qu'il l'emporta ; d'abord le vaisseau où il étoit, fut obligé de ceder à sa violence. Enfin ses pilotes & ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il resista & aborda à la côte d'Italie avec des peines infinies, & un très-grand danger ; mais le reste de sa flotte ne put tenir sa route, tous ses vaisseaux furent dispersez ; les uns furent poussez loin des rivages d'Italie dans les mers de Libye & de Sicile, les autres ne pouvant doubler le cap de Japygie, furent surpris par la nuit, & la mer, qui étoit fort haute & fort irritée, les battant très-violemment de ses vagues amoncelées, les poussa contre la côte en des endroits difficiles & heriſſez

Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est,

Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

de rochers, où ils furent fort mal-traitez.

Pendant que la galere Capitaineſſe, où étoit Pyrrus, n'eut qu'à combattre les flots qui venoient de la haute mer, elle reſiſta à tous leurs coups, parce qu'elle étoit grande & forte, mais un vent de terre s'étant levé, alors cette galere battuë par la proüe, fut en très-grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes ſecouſſes qu'elle ſouffroit. Car de l'expoſer encore à une mer ſi furieuſe & à un vent qui n'avoit point de tenuë, & qui changeoit à tout moment, de tous les maux dont on étoit menacé, celui-là paroiſſoit le plus terrible.

Pyrrus ſe jette à la mer pour gagner la côte à la nage. Ses amis & ſes gardes s'y jettent après lui.

Dans cette extrêmité Pyrrus ne balança point, il ſe jetta à la mer, ſes amis & ſes gardes ſe jetterent après lui, faiſant à l'envi tous leurs efforts pour le ſecourir & le ſauver. Mais la nuit, qui étoit fort noire, & les vagues, qui étoient pouſſées impétueuſement contre la côte & repouſſées avec un grand mugiſſement, rendoient le ſecours très-difficile. Enfin après avoir lutté toute la nuit contre les vents & les vagues, le lendemain le jour étant déja grand, & le vent conſiderablement baiſſé, ce Prince fut jetté ſur le rivage, le corps entierement foible & abbattu, mais le courage toujours grand, toujours invincible, qui ſeul l'empêchoit de ſuccomber.

N'eut qu'à combattre les flots qui venoient de la haute mer.] Dans le texte au lieu de πλαγίε, qui fait ici un très-mauvais ſens, j'ai ſuivi la correction de Xylander, qui a lû πελαγίε.

En même-tems les Meſſapiens, ſur la côte deſquels le flot l'avoit jetté, accoururent pour lui donner tous les ſecours qui étoient en leur pouvoir. Ils allerent auſſi au-devant de quelques-uns de ſes vaiſſeaux qui étoient échappez, & dans leſquels il ſe trouva peu de Cavalerie, mais deux mille hommes de pied & deux élephans. Pyrrus les ayant raſſemblez, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cyneas fut averti de ſon arrivée, il ſortit au-devant de lui avec ſes troupes. Pyrrus, arrivé dans Tarente, ne voulut d'abord rien faire par la force, & malgré les Tarentins, juſqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ſes vaiſſeaux étoient ſauvez, & que la plus grande partie de ſon armée l'eût rejoint. Mais quand toutes ſes troupes furent arrivées, alors voyant les habitans de Tarente ſi amollis, qu'on ne pouvoit les obliger à ſe mettre en état, ni de ſe ſecourir eux-mêmes, ni de ſecourir les autres, qu'en leur faiſant une très-grande violence, & qu'ils comptoient que pendant qu'il combattroit pour eux, ils demeureroient tranquillement dans leurs maiſons à ſe baigner, à ſe parfumer, & à faire l'amour, il commença par fermer tous les lieux d'exercice & tous les parcs où ils avoient accoutumé, en ſe promenant, de s'entretenir de nouvelles, & de regler toutes les affaires de la guerre dans leurs diſcours, & il leur ôta leurs feſtins, leurs momons, & leurs aſſemblées pour ces converſations hors de ſaiſon. Il leur

Tarentins amollis par le luxe & par les delices.

Changemens que Pyrrus fait d'abord dans Tarente.

leur fit prendre les armes, & dans les montres & les revûës il ſe rendit très-ſevere & très-inexorable pour tous ceux qui y manquoient; de ſorte qu'il y en eut pluſieurs, qui n'étant pas accoutumez à une diſcipline ſi exacte, quitterent la ville, appellant une ſervitude inſupportable, de ne pouvoir plus vivre à leur fantaiſie dans les délices & les voluptez.

Ce que la plûpart des hommes appellent ſervitude inſupportable.

Dans ce tems-là il reçut nouvelles que le Conſul Levinus s'avançoit contre lui avec une puiſſante armée, & qu'il étoit déja dans la Lucanie où il brûloit & ſaccageoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les ſecours de ſes alliez, comme il trouvoit très-honteux de ſouffrir que les ennemis s'approchaſſent davantage, & vinſſent faire le degât juſqu'à ſa vûë, il ſe mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoya devant un Heraut aux Romains pour leur demander, ſi avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas conſentir à terminer à l'amiable les differends qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour Juge & pour Arbitre. Le Conſul Levinus répondit au Heraut, *que les Romains refuſoient Pyrrus pour Arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

La premiere année de l'Olymp. CXXV. 278. ans avant N. S.

Pyrrus avant que d'en venir à un combat, tente les voyes de la douceur.

Réponſe fiere du Conſul Levinus au Heraut de Pyrrus.

Cette réponſe reçuë, Pyrrus s'avança, alla camper dans la plaine, qui eſt entre les villes de Pandoſie & d'Heraclée, & ſur l'avis que les Romains étoient fort près de lui, & qu'ils étoient

Qu'ils étoient campez de l'autre côté du fleuve de Siris.] C'eſt ainſi

campez de l'autre côté du fleuve de Siris, il monta à cheval, & s'approcha de la rive pour reconnoître leur ſituation. Quand il vit la belle ordonnance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui regnoit partout, & la bonne aſſiette de leur camp, il en fut émerveillé; & s'adreſſant à un de ſes amis, qui ſe trouva près de lui, *Megacles*, lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares n'eſt nullement barbare; nous verrons ſi le reſte y répondra.* Et déja inquiet de l'avenir, il reſolut d'attendre l'arrivée de ſes alliez, ſe contentant d'avancer un corps de troupes ſur la riviere pour s'oppoſer aux Romains, s'ils vouloient tenter le paſſage. Mais les Romains, qui vouloient prévenir les ſecours qu'il vouloit attendre, ſe hâterent de paſſer. L'Infanterie paſſa à gué, & la Cavalerie partout où elle pouvoit; de ſorte que le corps avancé de Pyrrus craignant d'être enveloppé, ſe retira vers le gros de l'armée.

Eloge que Pyrrus donne à l'ordonnance des Romains.

Les Romains paſſent la riviere de Siris.

A cette nouvelle Pyrrus tout troublé, ordonne aux Capitaines de ſon Infanterie de mettre promptement leurs troupes en bataille, & d'attendre ſes ordres ſous les armes, & avec toute ſa Cavalerie, qui étoit d'environ trois mille chevaux, il s'avança en diligence, eſperant qu'il ſurprendroit encore les Romains embarraſſez au

qu'il faut lire *du fleuve de Siris*, & non pas *du fleuve de Liris*; car le *Liris* eſt de la Campanie, & le *Siris* eſt de la grande Grece, & paſſe près d'Heraclée. Strabon les a fort bien diſtinguez; en un mot c'eſt du *Siris* qu'il s'agit ici.

paſſage, & diſperſez çà & là ſans aucun ordre. Mais quand il vit en deçà de la riviere, briller quantité de boucliers Romains, & leur Cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance, alors il ſerra ſes rangs, & commença l'attaque, ſe faiſant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ſes armes qui étoient très-riches, & donnant à connoître par ſes actions que la réputation, qu'il avoit acquiſe, n'étoit pas au-deſſus de ſa vertu. Car ſe livrant & s'abandonnant au combat ſans s'épargner en aucune maniere, & renverſant tout ce qui ſe trouvoit devant lui, il ne perdoit pas un moment ſa prudence ordinaire; & au milieu des plus grands dangers il conſervoit tout ſon bon ſens, donnoit ſes ordres, comme s'il eût été fort loin du peril, & couroit çà & là pour rétablir les affaires, & pour ſoutenir ceux qui étoient les plus preſſez.

Pyrrus les attaque.

Pyrrus conſervoit toute ſa prudence & tout ſon bon ſens dans les plus grands perils.

Dans le fort de la mêlée, Leonatus de Macedoine vit un cavalier Italien, qui s'attachoit à Pyrrus, qui piquoit toujours à lui, qui changeoit de poſte quand il en changeoit, & qui regloit tous ſes mouvemens ſur les ſiens; il dit au Roy, *Seigneur, voyez-vous ce Barbare, qui monte un cheval noir aux pieds blancs? Il paroît avoir quelque grand deſſein dans la tête, car il a toujours les yeux ſur vous, il n'en veut qu'à vous, & plein d'ardeur, de fierté & de colere, il neglige tous les autres pour ne s'attacher qu'à vous. C'eſt pourquoi donnez-vous garde de cet homme.* Pyrrus lui répondit, *Leonatus, il n'y a per-*

Cavalier Italien qui s'attache à Pyrrus pour le tuer.

Réponſe de Pyrrus à Leonatus.

ſonne qui puiſſe éviter ſa deſtinée. Mais je t'aſſure que ni cet Italien, ni aucun autre ne ſe réjoüira aujourd'hui de m'avoir approché.

Comme il finiſſoit ces mots, le cavalier Italien prenant ſa pique par le milieu, & faiſant tourner ſon cheval, pouſſa droit à Pyrrus, & lui porta un grand coup, qui ne bleſſa que ſon cheval. En même-tems Leonatus perça de ſa pique le cheval du cavalier. Les deux chevaux étant tombez, Pyrrus fut d'abord environné d'une foule de ſes amis qui l'enleverent, & qui tuerent le cavalier Italien, qui combattit avec beaucoup de courage. Il étoit de la ville de Ferentum, commandoit une compagnie d'hommes d'armes, & avoit nom Oplacus.

Cette avanture enſeigna à Pyrrus à ſe précautionner davantage, & à prendre plus garde à lui. Voyant ſa Cavalerie qui plioit, il envoya ordre à ſon Infanterie d'avancer, la mit promptement en bataille, & après avoir donné ſes armes & ſon manteau à un de ſes amis nommé Megacles, & s'être déguiſé ſous les ſiennes, il chargea impétueuſement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut long-tems diſputé, & la victoire long-tems douteuſe; on dit que les uns & les autres plierent ſept fois, & revinrent ſept fois à la charge. Le changement d'armes de Pyrrus fut fait bien à propos pour lui ſauver la vie, mais il penſa lui être funeſte, & lui arracher la victoire des mains, car les ennemis

Changement d'armes ſauve la vie à Pyrrus, mais il penſe lui faire perdre la victoire.

ſe jetterent en foule ſur Megacles, qu'ils prenoient pour le Roy. Le premier qui le bleſſa, & qui le jetta par terre, ce fut un cavalier nommé Dexoüs. Cet homme lui arrachant ſon armet & ſon manteau, & pouſſant à toute bride vers le Conſul Levinus, il lui montra cet armet & ce manteau, lui criant, *qu'il avoit tué Pyrrus.* Ces dépoüilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, ce fut une joye inexprimable dans toute l'armée des Romains, tout y retentit de cris de victoire; & dans l'armée des Grecs ce fut une conſternation genérale, & un découragement univerſel.

L'armet & la cotte d'armes de Pyrrus portez dans tous les rangs de l'armée Romaine.

Pyrrus, qui s'apperçut du terrible effet de cette mépriſe, parcourut diligemment toutes les lignes, la tête nuë, tendant la main à ſes ſoldats, & ſe faiſant connoître à ſa voix & à ſon geſte. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les élephans qui déciderent principalement du gain de la bataille; car Pyrrus, voyant que les Romains étoient rompus par ces animaux épouvantables, & que leurs chevaux, avant même que de les approcher, en étoient effrayez, & emportoient leurs maîtres, mena promptement contr'eux ſa Cavalerie Theſſalienne, pendant qu'ils étoient en deſordre, & les mit en fuite avec un grand meurtre.

Elephans, cauſe de la victoire de Pyrrus.

Pyrrus profite bien d'un moment, & remporte ſur Levinus une grande victoire.

Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'il mourut à cette bataille près de quinze mille Romains, & Hieronymus n'en met que ſept mille. Et du côté de

Pyrrus, le même Denys compte treize mille morts, & Hieronymus un peu moins de quatre mille. Mais c'étoient tous les plus braves des amis & des Capitaines de Pyrrus, & ceux auſquels il avoit le plus de confiance, & dont il ſe ſervoit dans les occaſions les plus perilleuſes.

Pyrrus s'empare du camp des Romains, & s'approche de Rome.

Pyrrus, ſans perdre tems, s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné, retira pluſieurs villes de leur alliance, ravagea tout le païs, & s'approcha juſqu'à trois cens ſtades de Rome. Les Lucaniens & les Samnites l'ayant joint après le combat, il les gronda fort de leur retardement; mais on voyoit bien à ſon air qu'il étoit ravi, & que ſa fierté en étoit augmentée d'avoir défait avec ſes ſeules troupes, & celles des Tarentins, ſans le ſecours de ſes alliez, cette armée des Romains ſi nombreuſe & ſi aguerrie.

Magnanimité des Romains après une ſi grande défaite.

Les Romains de leur côté eurent tant de courage & de magnanimité, qu'après une ſi grande perte, ils ne rappellerent point le Conſul Levinus, quoique l'on rapporte que Fabricius dit en cette occaſion, *que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que Pyrrus avoit vaincu Levinus*, voulant dire par-là que cette défaite étoit l'ouvrage du grand ſens & de la bonne conduite du Genéral, & non de la valeur & de la ſuperiorité de ſes troupes. Faiſant donc de nouvelles levées pour remplir les legions, & pour en augmenter le nombre, & tenant ſur cette guerre des diſcours pleins de fierté & d'audace, comme n'ayant

nullement le courage abbattu, ils cauſerent quelque ſorte d'étonnement & de ſurpriſe à Pyrrus. C'eſt pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier une ambaſſade pour les ſonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voye d'accommodement, penſant bien que de prendre la ville de Rome, & de s'en rendre maître, ce n'étoit pas là une petite affaire, ni qui pût être executée avec les forces qu'il avoit. Au lieu que s'il pouvoit les obliger à faire la paix, cela ſerviroit infiniment à augmenter ſa réputation après une ſi grande victoire.

Pyrrus vainqueur envoye des Ambaſſadeurs à Rome pour propoſer un accommodement.

Cyneas étant donc envoyé à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, & leur envoya à tous, & à leurs femmes des preſens de la part du Roy. Il n'y en eut pas un ſeul qui les reçût, ils répondirent tous, & leurs femmes mêmes, *que quand Rome auroit fait publiquement un traité avec le Roy, ils ſeroient diſpoſez à lui obéir, & à lui donner des marques de leur amitié & de leur reconnoiſſance.*

Tous les Romains refuſent les preſens de Pyrrus.

Cyneas introduit dans le Senat pour ſon audience publique, fit une harangue, où avec beaucoup de douceur il propoſa des conditions très-avantageuſes & très-capables de tenter & de perſuader. Mais le Senat, ſans paroître ſeulement ébranlé, les rejetta toutes, quoique Pyrrus offrît de leur rendre ſans rançon les priſonniers qu'il avoit faits à cette bataille, qu'il promît de leur aider à conquerir toute l'Italie, & qu'il ne de-

Cyneas eſt introduit dans le Senat, où il propoſe des conditions très-avantageuſes.

Le Senat les rejette.

mandât autre choſe que leur amitié, & une entiere ſureté pour les Tarentins. Il y en avoit pourtant pluſieurs qui paroiſſoient incliner à faire la paix, diſant qu'ils avoient été déja vaincus dans un grand combat, & qu'ils étoient à la veille d'en voir un plus grand encore, les forces de Pyrrus étant conſiderablement augmentées par la jonction de pluſieurs peuples d'Italie ſes confederez.

Il y avoit alors un perſonnage illuſtre, nommé Appius Claudius, qui à cauſe de ſa grande vieilleſſe, & de la perte de ſes yeux, s'étoit retiré des affaires, & vivoit en repos. Ce grand homme ayant appris les offres qu'on faiſoit au Senat de la part de Pyrrus, & entendu le bruit ſourd qui couroit, que le Senat étoit diſpoſé à les accepter, il ne put ſe retenir, mais plein d'impatience, il ordonna à ſes eſclaves de le prendre, & ſe fit porter au travers de la grande place au lieu où le Senat étoit aſſemblé. Quand il fut à la porte, ſes fils & ſes gendres le prenant & le ſoutenant l'introduiſirent dans la ſalle. Le Senat le voyant entrer, garda le ſilence pour marquer ſon reſpect, & pour faire honneur à un perſonnage ſi conſiderable.

Appius Claudius Cæcus ſe fait porter au Senat.

Dès qu'il fut à ſa place, ſans ſe donner le tems de s'aſſeoir, il parla en ces termes : *Romains, juſqu'ici j'ai regardé comme un malheur d'avoir perdu la vuë, mais aujourd'hui je regarde comme un plus grand*

Diſcours d'Appius Claudius dans le Senat.

Mais aujourd'hui je regarde comme un plus grand malheur de n'avoir pas perdu auſſi l'oüie.] Car s'il y a des choſes qu'on eſt

malheur

malheur de n'avoir pas perdu auſſi l'ouïe, & d'entendre les honteuſes reſolutions que vous prenez, & les malheureux traitez que vous allez faire, qui vont détruire & ruiner toute la gloire que Rome s'eſt acquiſe par ſes travaux. Que ſont donc devenus ces propos hautains que vous teniez & qui ont retenti par toute la terre, que ſi cet Alexandre le Grand étoit venu en Italie du tems de notre jeuneſſe, & de la vigueur de l'âge de nos peres, il ne conſerveroit plus aujourd'hui la réputation d'invincible, mais que par ſa fuite, ou par ſa mort il auroit ajouté un nouveau luſtre à la gloire de Rome? Vous faites bien voir maintenant que tous ces grands diſcours n'étoient que vaine vanterie & folle préſomption, vous qui craignez aujourd'hui les Chaoniens & les Moloſſes, qui ont toujours été la proye des Macedoniens, vous qui tremblez au ſeul nom de Pyrrus, qui a paſſé ſa vie à faire la cour à un des Gardes de ce même Alexandre. Preſentement il erre comme un bandit par l'Italie, bien moins pour ſecourir les Grecs de cette contrée, que pour fuir les ennemis qu'il a dans ſon païs. Et il a l'inſolence de vous promettre la conquête de l'Italie avec ces mêmes troupes, qui n'ont pû le mettre en état de conſerver une petite partie de la Macedoine. Ne vous flatez donc pas qu'en faiſant amitié & al-

malheureux de voir, il y en a auſſi qu'on eſt malheureux d'entendre. Avant lui Oedipe avoit dit dans la piece de Sophocle : *Ne me dites pas que j'ai mal fait de me priver de la lumiere, &c. Ah ! ſi l'on pouvoit auſſi ſe priver de l'oüie, je ferois ce double ſacrifice à mon deſeſpoir, & pour fermer la porte à la connoiſſance des maux dont je ſuis environné, je ſerois bientôt auſſi ſourd qu'aveugle.* Mais Appius n'a pu prendre ce ſentiment dans Sophocle qu'il ne connoiſſoit point, il l'a pris dans la Nature.

liance avec lui, vous en ſerez débarraſſez, vous ne ferez que vous attirer tous ſes alliez, qui ne manqueront pas de vous tomber ſur les bras, vous mépriſant & vous regardant comme des gens aiſez à vaincre par quiconque voudra vous attaquer, ſi Pyrrus ſe retire, non-ſeulement ſans porter la peine de ſon inſolence, mais encore après avoir obtenu les Tarentins & les Samnites pour ſalaire & pour prix de s'être moqué des Romains.

Après qu'Appius eut ainſi parlé, tous les vœux ſe déclarerent pour la guerre, & on renvoya Cyneas avec cette réponſe : *Que Pyrrus ſortît promptement de l'Italie, & que s'il vouloit enſuite il envoyât demander la paix; mais que tant qu'il ſeroit en armes dans leur païs, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Levinus.*

Généreuſe réponſe des Romains à l'Ambaſſadeur de Pyrrus.

On dit que pendant que Cyneas travailloit à faire cet accommodement, il prit un ſoin particulier de s'inſtruire des mœurs & des coutumes des Romains, d'examiner leur maniere de vivre, tant publique que particuliere, & d'étudier la forme de leur gouvernement, & qu'ayant été bien informé de tout dans les converſations qu'il eut avec les principaux, il en fit un fidele rapport

Cyneas pendant ſon ſéjour à Rome s'inſtruit des mœurs & des coutumes des Romains, & de la forme de leur gouvernement.

Mais encore après avoir obtenu les Tarentins & les Samnites pour ſalaire & pour prix de s'être moqué des Romains.] C'eſt le ſeul veritable ſens de ce paſſage que l'Interprète Latin & l'Interprète François avoient très-mal expliqué. Appius regarde les Samnites & les Tarentins, comme le prix que Pyrrus retire de l'inſulte qu'il a faite aux Romains, car ils demeureront ſes alliez, s'il leur procure l'impunité & la ſureté. Cela eſt très-ſenſé, & le reſte ne veut rien dire.

à Pyrrus, & lui dit entr'autres choſes, que *le Senat lui avoit paru une aſſemblée de pluſieurs Rois*. Et ſur la grande quantité de peuple qu'il avoit vûë, il lui dit, *qu'il craignoit beaucoup qu'ils ne combattiſſent contre une autre hydre*. Car déja le Conſul Levinus avoit une armée deux fois plus grande que la premiere, & il laiſſoit encore à Rome une infinité de Romains capables de porter les armes, & de faire pluſieurs armées auſſi nombreuſes que celle qu'il venoit de lever.

Le Senat Romain paroiſſoit une aſſemblée de Rois.

Le retour de Cyneas à Tarente fut ſuivi de l'arrivée des Ambaſſadeurs que les Romains envoyoient à Pyrrus pour traiter de la rançon, ou de l'échange des priſonniers. Du nombre de ces Ambaſſadeurs étoit Fabricius, dont Cyneas dit à Pyrrus que les Romains faiſoient un très-grand cas, le regardant comme un homme de bien, & comme un grand Capitaine, mais qu'il étoit d'une extrême pauvreté. Pyrrus le reçut avec une très-grande diſtinction, lui fit toutes ſortes d'honneurs, & le preſſa de recevoir quantité d'or qu'il lui offrit, non pour le porter à aucune choſe indigne de lui, mais comme un ſimple preſent, qui devoit être le gage de leur amitié & de leur hoſpitalité. Fabricius ayant refuſé ſes offres, il ne lui en parla pas davantage ce jour-là ; mais le lendemain voulant le ſurprendre & l'étonner, comme il n'avoit encore jamais vû d'élephant, il ordonna au Capitaine de ſes élephans d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il ſeroit en

Les Romains envoyent des Ambaſſadeurs à Pyrrus.

Pyrrus fait de grands honneurs à Fabricius.

Fabricius refuſe tout l'or de Pyrrus.

converſation avec Fabricius, & de le tenir là derriere une tapiſſerie, pour le faire paroître quand il l'ordonneroit. Cela étant executé & le ſignal donné, on retira la tapiſſerie, & cet animal énorme parut tout à coup, levant ſa trompe ſur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius s'étant tourné tout doucement ſans témoigner ni crainte, ni ſurpriſe, dit à Pyrrus en ſouriant, *Seigneur, ni votre or ne m'émut hier, ni votre élephant ne m'émeut aujourd'hui.*

Réponſe de Fabricius à Pyrrus qui avoit voulu l'effrayer.

Converſation de Pyrrus, de Fabricius, & de Cyneas à table pendant un ſouper.

Le ſoir quand ils furent à table, on parla de beaucoup de choſes, & après avoir parcouru les affaires de la Grece, & diſcouru des Philoſophes, Cyneas fit tomber la converſation ſur Epicure, & détailla ce que les Epicuriens penſent des Dieux, & du gouvernement des Etats. Il dit qu'ils faiſoient conſiſter la fin & le ſouverain bien de l'homme dans la volupté; qu'ils fuyoient les dignitez & les charges, comme la ruine & la peſte du bonheur; qu'ils ne donnoient à la Divinité ni amour, ni haine, ni benignité, ni colere, qu'ils ſoutenoient qu'elle n'avoit aucun ſoin des hommes, & qu'ils la releguoient dans une vie tranquille, où elle paſſoit tous les ſiécles ſans affaires, & plongée dans toutes ſortes de délices & de voluptez.

Doctrine d'Epicure.

Horreur que Fabricius a pour cette doctrine, qui étoit très-nouvelle, puiſqu'E-

Pendant que Cyneas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria de toute ſa force: *O grand Hercule, que Pyrrus &*

S'écria de toute ſa force, ô grand Hercule.] On voit ici combien

les Samnites épouſent cette ſecte pendant qu'ils feront la guerre aux Romains.

picure vivoit encore, & qu'il ne mourut que douze ans après cette converſation.

Pyrrus, admirant la grandeur d'ame de cet homme, & charmé de la ſageſſe de ſes mœurs, deſira encore avec plus de paſſion de traiter amitié & alliance avec ſa ville, au lieu de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier, il le conjura qu'après avoir moyenné un accommodement entre lui & Rome, il voulût bien s'attacher à lui, & vivre dans ſa cour, où il ſeroit le premier de tous ſes amis, & de tous ſes Capitaines. Fabricius lui répondit tout bas, *Seigneur, vous ne penſez pas à ce que vous me demandez. Cela ne vous ſeroit ni avantageux, ni utile. Car ceux qui vous honorent & qui vous admirent preſentement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient beaucoup plus pour leur Roy, que vous-même.* Voilà quel étoit Fabricius.

Ce que la ſageſſe d'un homme fait ſur l'eſprit d'un ennemi.

Franche réponſe de Fabricius à l'offre de Pyrrus.

Un Roy comme Fabricius préferable à un Roy comme Pyrrus.

cette doctrine d'Epicure fut déteſtée des Romains ſitôt qu'elle parut. Elle excita dans le cœur de Fabricius l'indignation qu'elle doit exciter dans celui de tout homme ſage, & ce Romain la croit ſi horrible & ſi oppoſée à la pieté, qu'il ſouhaite que Pyrrus & les Samnites ayent ces ſentimens impies, pendant qu'ils ſeront ennemis des Romains, afin qu'ils ſoient privez de la protection des Dieux; mais en même-tems il ſouhaite qu'ils ne perſiſtent dans ces ſentimens, que pendant qu'ils feront la guerre à ſa patrie, afin qu'ils n'ayent pas toujours les Dieux pour ennemis. Tout ſe trouve dans ce ſentiment, pieté, grandeur, bienſéance, humanité. J'ai traité plus amplement cette matiere de la doctrine d'Epicure dans la vie d'Epictete.

M'aimeroient beaucoup plus pour leur Roy que vous-même.] Cette réponſe eſt magnanime ſans être outrée, car je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de peuple aſſez inſenſé & aſſez ennemi de lui-même, pour n'aimer pas mieux un Roy comme Fabricius, qu'un Roy comme Pyrrus.

Pyrrus ne se fâcha point de cette réponse, & ne la reçut pas en Tyran, au-contraire il apprit à ses amis la magnanimité de ce Romain, & ne confia qu'à lui les prisonniers, afin que si le Senat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoyez après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis, & celébré la fête des Saturnales. Comme en effet ils lui furent renvoyez après la fête, le Senat ayant ordonné la peine de mort contre tous ceux qui demeureroient, & qui ne se rendroient pas auprès de lui.

Prisonniers Romains renvoyez à Pyrrus.

La peine de mort ordonnée contre ceux qui demeureroient.

L'année suivante Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp, & lui rendit une lettre du Medecin du Roy, qui lui offroit d'empoisonner Pyrrus, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si terrible guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, détestant l'injustice & l'atroce méchanceté de cet homme, & faisant entrer son Collegue Emilius dans ses sentimens, écrivit promptement à Pyrrus pour l'avertir de se précautionner contre cette malheureuse trame. Sa lettre étoit conçuë en ces termes:

La troisiéme année de l'Olymp. CXXV. 277. ans avant N. S.

Le Medecin de Pyrrus offre à Fabricius d'empoisonner son Maître.

Fabricius déteste la méchanceté de ce monstre, & en donne avis à Pyrrus.

CAÏUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, Coss. Au Roy Pyrrus, SALUT.

Il paroît que vous vous connoissez mal en amis & en ennemis. Et vous en tomberez d'accord, quand vous

Lettre de Fabricius à Pyrrus.

aurez lû la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien & d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'eſt pas pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis, c'eſt pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occaſion de nous calomnier, & que l'on ne croye pas que nous avons eu recours à la trahiſon & à la fraude, parce que nous deſeſperions de terminer heureuſement cette guerre par notre courage & par notre vertu.

Pyrrus ayant lû cette lettre, & bien averé la conſpiration, fit punir ſon Medecin, & pour témoigner à Fabricius & aux Romains ſa reconnoiſſance, il lui renvoïa tous ſes priſonniers ſans rançon & lui dépêcha encore Cyneas, pour tâcher de convenir de la paix avec lui.

Reconnoiſſance de Pyrrus.

Les Romains, qui ne vouloient recevoir de leur ennemi ni grace, ni récompenſe, pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injuſtices, ne dédaignerent pas de recevoir de lui les priſonniers, mais ils lui en renvoyerent un pareil nombre des Tarentins & des Samnites. Et pour ce qui regardoit le traité d'amitié & de paix, ils ne permirent pas ſeulement à Cyneas d'en parler, que Pyrrus n'eût vuidé l'Italie avec ſon armée, & qu'il n'eût regagné l'Epire ſur les mêmes vaiſſeaux qui l'avoient porté. Mais comme ſes affaires demandoient un ſecond combat, il aſſembla ſon armée, ſe mit en marche, & attaqua les Romains près de la ville d'Aſculum.

Generoſité des Romains.

Second combat de Pyrrus contre les Romains près de la ville d'Asculum.

Là il fut acculé dans des lieux impraticables à la Cavalerie, & contre une riviere très-difficile, & dont le rivage étoit marécageux, desorte que ses élephans n'ayant point de passage ni d'espace pour se joindre à son Infanterie, il y eut de son côté beaucoup de morts & beaucoup de blessez. La nuit seule, qui sépara les combattans, le sauva d'une entiere défaite. Le lendemain cherchant à avoir sa revanche dans un lieu plus uni & plus égal, où ses élephans pussent joüer & se mêler avec les ennemis, il envoya de grand matin quelques troupes se saisir de ces postes difficiles, où il avoit combattu le jour précedent, mit son armée en bataille, & mêla beaucoup de Piquiers & d'Archers parmi ses élephans. En cet état il s'ébranla & marcha avec beaucoup d'impétuosité & de roideur contre les Romains, ses rangs bien ordonnez & bien serrez.

Ce combat recommence le lendemain.

Les Romains n'ayant plus le secours de ces lieux favorables, qui donnoient le moyen d'éviter l'ennemi & de l'enfermer, sans qu'il pût s'étendre, furent obligez d'en venir aux mains de front & de plein pied. D'abord ils se hâterent de repousser & de renverser l'Infanterie de Pyrrus avant l'arrivée des élephans; & ce fut là qu'ils firent de merveilleux efforts, en donnant de grands coups d'épée contre les piques des ennemis sans épargner leurs personnes, ne visant qu'à frapper, & ne se mettant point en peine de se couvrir, & de parer les coups qu'on leur portoit.

Mais

Mais enfin après une longue reſiſtance, ils furent obligez de plier, & la déroute commença par l'endroit que Pyrrus attaquoit, ſi forte fut l'impreſſion qu'il fit avec ſa phalange. Les élephans acheverent de renverſer & de diſſiper le reſte, les Romains ne pouvant ſe ſervir de leur courage contre ces animaux feroces; mais étant forcez de ceder comme à l'effort d'une vague impétueuſe qui menace d'accabler, ou comme à un tremblement de terre, plutôt que d'attendre d'être écraſez, ſans pouvoir combattre, ni ſe donner le moindre ſecours, & que de mourir ainſi pour néant dans des tourmens & des douleurs inſuportables. Leur fuite ne fut pas longue, pour gagner leur camp, car il étoit fort proche.

Les Romains obligez de plier & mis en déroute.

Hieronymus écrit qu'il n'y fut tué du côté des Romains que ſix mille hommes, & que du côté de Pyrrus dans les liſtes mêmes du Roy, on ne comptoit que trois mille cinq cens morts. Mais Denys d'Halicarnaſſe ſoutient qu'il n'y eut pas deux combats près de la ville d'Aſculum, & que la défaite des Romains ne fut ni bien claire ni bien nette; qu'il n'y eut qu'un ſeul combat, qui dura juſqu'au coucher du ſoleil; que les deux armées eurent beaucoup de peine à ſe ſéparer; qu'elles ne ſe ſéparerent qu'après que la nuit fut venuë, & qu'après que Pyrrus eut été bleſſé au bras d'un coup d'épieu, & que ſon bagage eût été pillé par les Samnites, & qu'il y fut tué environ quinze mille hommes des deux côtez. Les uns & les autres

Ce livre de Denys d'Halicarnaſſe eſt perdu.

s'étant retirez, comme quelqu'un felicitoit Pyrrus de ſa victoire, on dit qu'il lui répondit, *ſi nous en remportons encore une pareille, nous ſommes perdus.*

Mot de Pyrrus ſur la bataille qu'il venoit de gagner.

En effet il avoit perdu à cette bataille la plus grande partie des troupes qu'il avoit amenées d'Epire, & tous ſes amis & tous ſes Capitaines, excepté un bien petit nombre; il n'en avoit pas d'autres pour les faire venir & pour remplacer les morts, & il trouvoit ſes alliez refroidis & découragez. Au lieu qu'il voyoit que les Romains rétabliſſoient très-facilement & très-promptement leurs legions, car tous les hommes dont ils avoient beſoin, ils les tiroient ſans peine de Rome, comme d'une fontaine inépuiſable dont ils avoient la ſource dans leur maiſon, & que bien-loin de perdre courage, & de ſe laiſſer abattre par tant de pertes, au-contraire la colere aiguiſant leurs courages, ils tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces, & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Pyrrus ayant la tête remplie de ces penſées ſi affligeantes, retomba pourtant bientôt dans ces vaines eſperances qui le flattoient; car voilà tout à coup de nouvelles entrepriſes qui ſe preſentent

Nouvelles entrepriſes qui ſe preſentent à la fois à Pyrrus.

Ils tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces.] La loüange que Pyrrus donne ici aux Romains, eſt la même qu'Annibal leur donna bientôt après, comme Horace l'explique dans l'Od. IV. du IVe. liv.

Per damna, per cædes, ab ipſo
Ducit opes animumque ferro.

Cette nation tire de nouvelles forces & une nouvelle vigueur de ſes pertes & de ſes bleſſures. Ce n'eſt point une exageration du Poëte, la Poëſie parle là comme l'Hiſtoire.

à lui, qui tiennent ſon eſprit en balance, & qui l'embarraſſent pour le choix. D'un côté il arrive des députez de Sicile, qui viennent lui remettre entre les mains Syracuſe, Agrigente, & la ville des Leontins, & le prier de venir chaſſer les Carthaginois de leur Iſle, & la délivrer de Tyrans; & de l'autre côté il arrive dans le même-tems de Grece des courriers, qui viennent lui donner avis que Ptolemée, ſurnommé *Ceraunus*, avoit été tué à une bataille, qu'il avoit donnée contre les Gaulois dans la Macedoine, & que dans cette conjoncture il ſe preſenteroit fort à propos aux Macedoniens, qui avoient beſoin d'un Roy.

C'eſt-à-dire, la foudre.

Pyrrus commença d'abord par ſe plaindre de la Fortune, de ce qu'elle raſſembloit en un ſeul & même moment deux occaſions ſi differentes de faire de grandes choſes. Enſuite affligé de ce qu'en embraſſant l'une, il falloit neceſſairement abandonner & perdre l'autre, il fut long-tems flottant & irreſolu, penſant profondement à laquelle il devoit ſe déterminer. Enfin il lui parut

Plutarque peint bien ici le caractere d'un ambitieux.

Il arrive dans le même-tems de Grece des courriers qui viennent lui donner avis que Ptolemée ſurnommé Ceraunus, *avoit été tué à une bataille.*] Ptolemée Ceraunus, frere de Ptolemée Philadelphe, avoit été tué ſous le Conſulat de Levinus, trois ans avant que Pyrrus reçût ces courriers; bien-loin que les Macedoniens manquaſſent de Roy, il y en avoit déja eu trois ou quatre depuis la bataille. D'abord Meleagre ſucceda à Ptolemée, Antipater à Meleagre, Soſthene à Antipater, & Antigonus, qui avoit ſuccedé à Soſthene, regnoit actuellement, dans le tems que Pyrrus reçut ces courriers. Plutarque veut dire apparemment qu'on faiſoit entendre à Pyrrus, que les Macedoniens le préfereroient à Antigonus, à cauſe de ſa grande réputation.

que les affaires, que les Siciliens avoient sur les bras, étoient plus grandes à cause du voisinage de l'Afrique, & qu'elles lui promettoient une plus ample moisson de gloire. Il pencha donc de ce côté-là, & sans perdre un moment il dépêcha Cyneas, comme il avoit accoutumé, pour parler aux villes, & pour les avertir de son arrivée. Cependant il mit une grosse garnison dans Tarente, malgré les habitans, qui lui representoient qu'il devoit demeurer avec eux, pour executer les choses pour lesquelles il étoit venu, qui étoient de faire la guerre aux Romains, ou que s'il vouloit abandonner leur païs, il devoit leur laisser leur ville en l'état où il l'avoit trouvée. Mais il leur répondit très-rudement, & leur ordonna de se tenir en repos jusqu'à son retour, & s'embarqua.

Car il vouloit s'assurer de cette place pour les grands desseins qu'il meditoit.

Dès qu'il fut abordé en Sicile, il trouva toutes choses disposées, comme il l'avoit esperé; les villes se livroient à l'envi entre ses mains, & de tout ce où il falloit employer les armes & la force, rien ne lui resistoit d'abord. Avec trente mille hommes de pied, deux mille cinq cens chevaux, & une flotte de deux cens voiles, il alloit chassant les Carthaginois devant lui, & renversoit leur domination. La plus forte place qu'ils eussent, & la mieux pourvûë de gens de défense, c'étoit la ville d'Eryx; Pyrrus resolut de la forcer. Quand son armée fut prête à donner l'assaut, il s'arma de toutes pieces, & s'avançant vers les murailles,

Grands succès de Pyrrus en Sicile.

Ville située sur une haute montagne près de Drepanum.

il fit un vœu à Hercule, & lui promit un sacrifice & des jeux publics pour honorer la valeur, si dans cette journée par de grandes actions il se montroit aux Grecs de Sicile digne de ses ancêtres, & de l'armée qu'il commandoit. En même-tems il fait donner le signal par les trompettes, fait écarter les Barbares de la muraille à coups de traits, & les échelles étant plantées, il monte le premier.

Vœu que Pyrrus fait à Hercule, en allant donner un assaut.

Pyrrus monte le premier à l'assaut d'Eryx, & fait des prodiges de valeur.

Là il est assailli par une foule d'ennemis, mais il chasse les uns de la muraille, ou les précipite en bas, & à grands coups d'épée il fait mordre la poussiere aux autres, & se fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand peril il ne reçut pourtant pas la moindre blessure ; car il paroissoit si terrible aux Barbares, qu'ils n'osoient soutenir sa vûë, & en cette occasion il prouva par ses grands exploits, qu'Homere a bien jugé de la valeur, & qu'il en a parlé avec grande connoissance, quand il a fait voir que c'est la seule de toutes les vertus qui a des mouvemens, des transports divinement inspirez, & des saillies de fureur, qui élevent l'homme au-dessus de lui-même.

Homere a bien jugé de la valeur.

La ville étant prise, il accomplit son vœu, il fit un magnifique sacrifice à Hercule, & donna le spectacle de toutes sortes de jeux & de combats.

Pyrrus s'acquitte de son vœu.

De tous les Barbares, ceux qui habitoient la ville de Messine, & qu'on appelloit *Mamertins*,

Les habitans de Messine appellez Mamertins.

étoient ceux qui incommodoient le plus les Grecs, car ils les avoient fait la plûpart leurs tributaires, & les accabloient d'impôts, étant plus forts, en plus grand nombre, & d'ailleurs très-belliqueux. C'eſt pourquoi même ils eurent le nom de *Mamertins*, qui dans la langue Latine ſignifie *Martiaux*. Pyrrus ayant pris leurs Collecteurs, qui levoient les impôts, les fit tous mourir, & les ayant défaits eux-mêmes dans un grand combat, il raſa toutes leurs fortereſſes.

Les Carthaginois envoyent demander la paix à Pyrrus.

Les Carthaginois, voyant ſes grands progrès, commencerent à le rechercher, & lui envoyerent offrir de l'argent & des vaiſſeaux, s'il vouloit leur accorder la paix & ſon amitié. Mais comme il aſpiroit à de plus grandes choſes, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moyen d'obtenir ſon amitié & la paix, qu'en abandonnant la Sicile, & qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs & eux. Et le courage enflé de ſes proſperitez & des forces qu'il avoit en main, il ne penſoit qu'à pourſuivre les grandes eſperances qui l'avoient attiré en Sicile.

Réponſe de Pyrrus.

Pyrrus aſpiroit à la conquête de l'Afrique.

La premiere & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit aſſez de vaiſſeaux pour ce grand deſſein, mais il manquoit de matelots; & pour en ramaſſer il ne menagea pas beaucoup les villes, mais les traita en maître avec beaucoup de rigueur, en les forçant de lui en fournir, & en les châtiant très-ſeverement quand elles n'obéiſſoient pas à ſes ordres. Ce n'étoit pas là la conduite qu'il

Il force les villes à lui fournir des matelots.

avoit tenuë d'abord, car en arrivant il avoit tâché de gagner l'affection des peuples ; il étoit gracieux à tous, témoignoit avoir en eux une entiere confiance, & ne leur cauſoit aucune peine ni le moindre chagrin. Etant donc devenu d'homme doux & populaire, un inſuportable Tyran, ſa grande ſeverité le fit paſſer non-ſeulement pour ingrat, mais encore pour infidele, cependant ils fourniſſoient tout ce qu'il demandoit; car c'étoit une neceſſité indiſpenſable, quoique d'ailleurs ils fuſſent fort indiſpoſez contre lui, à cauſe de ce qu'il venoit de faire à Thonon & à Soſtrate, les deux Capitaines qui avoient le plus de pouvoir dans la ville de Syracuſe. C'étoit eux qui lui avoient perſuadé de venir en Sicile, qui à ſon arrivée lui avoient remis la ville entre les mains, & qui avoient été les principaux inſtrumens de tout ce qu'il avoit fait dans cette Iſle. Malgré toutes ces obligations, on s'apperçut de ſon refroidiſſement pour eux, car il ne vouloit ni les mener avec lui, ni les laiſſer dans la ville en ſon abſence, parce qu'il s'en défioit. Soſtrate, craignant quelque mauvais tour, prit le parti de s'éloigner. Thonon, qui ne fut pas ſi prudent, fut ſeul ſa victime, car Pyrrus l'accuſa d'être dans les ſentimens de Soſtrate, & le fit mourir. Cet injuſte procedé dérangea ſes affaires, non petit à petit & l'une après l'autre, mais tout à la fois. La haine que les villes conçurent pour lui fut ſi grande, que les unes ſe liguerent avec les Car-

D'homme populaire d'abord, il devient un inſuportable Tyran.

Infidelité de Pyrrus envers les deux Officiers auſquels il avoit le plus d'obligation.

Suites funeſtes d'un injuſte procedé.

thaginois, & les autres avec les Mamertins pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voyoit partout que revoltes contre lui, que nouvelles entrepriſes & qu'un ſoulevement general, il reçut des lettres des Samnites & des Tarentins, qui lui mandoient qu'ils ne pouvoient plus ſuffire à ſoutenir la guerre dans leurs villes, étant chaſſez de toute la campagne, & qui le conjuroient de venir très-promptement les ſecourir. Ces lettres arriverent bien à propos, pour donner à ſon départ un prétexte honnête, & pour faire croire que ce n'étoit ni une ſuite, ni un abandonnement de la Sicile, comme s'il eût deſeſperé d'y réuſſir. Mais la verité étoit que ne pouvant ſe rendre maître de l'Iſle, comme d'un vaiſſeau agité par la tourmente, il chercha à en deſcendre, & ſe jetta en Italie pour la ſeconde fois. On dit qu'étant embarqué & ayant fait voile, il tourna la vûë vers l'Iſle, & dit à ceux qui étoient autour de lui : *Mes amis, quel beau lieu d'exercice nous laiſſons-là aux Carthaginois & aux Romains!* & cela arriva bientôt après, comme il l'avoit conjecturé.

Pyrrus retourne en Italie, la premiere année de l'Olymp. CXXVI. 274. ans avant N. S.

Prophetie de Pyrrus ſur la Sicile.

A ſon embarquement il fut attaqué par les Barbares, de ſorte qu'il fut obligé de combattre

Mes amis, quel beau lieu d'exercice nous laiſſons là aux Carthaginois & aux Romains!] Le Grec dit, *quelle paleſtre*, & cette idée eſt grande & belle, de conſiderer la Sicile comme une paleſtre, où les Romains & les Carthaginois s'exerceroient ; car il ſentoit bien que cette Iſle étant à la bienſéance de ces deux peuples, ils devoient tout mettre en œuvre pour ſe la diſputer.

dans

dans le port même contre les Carthaginois. Dans ce combat il perdit pluſieurs de ſes navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui reſtoient, & à ſon arrivée il trouva les Mamertins, qui avoient paſſé avant lui au nombre d'environ dix mille. Ils n'oſerent pas lui preſenter la bataille en pleine campagne, mais ils l'attendirent dans des paſſages difficiles, & tombant ſur lui, ils mirent toute ſon armée en deſordre. Il perdit là deux de ſes élephans, & la plus grande partie de ſon arriere-garde, qui fut taillée en pieces. Il y marcha de l'avant-garde pour la ſecourir, & pour en ſauver les reſtes, & fit des efforts prodigieux en combattant ſans ſe menager contre ces Barbares, qui étoient très-aguerris & pleins de courage, mais ayant été bleſſé à la tête d'un coup d'épée, il fut obligé de s'éloigner un peu du lieu du combat.

Les Mamertins paſſez en Italie attaquent Pyrrus à ſon arrivée.

Pyrrus bleſſé à la tête d'un coup d'épée.

Cette retraite éleva encore davantage le courage des ennemis. L'un d'eux remarquable par ſa taille avantageuſe, & par l'éclat de ſes armes, s'avançant bien-loin devant ſes compagnons, défia le Roy avec une voix pleine de fierté & d'audace, & lui cria qu'*il ſe montrât, s'il étoit encore en vie.*

Un Officier des Mamertins défie Pyrrus.

Pyrrus, irrité & piqué de ce défi, retourne au combat malgré ſes gens, accompagné de ſes gardes, & plein de colere, tout couvert du ſang qui couloit de ſa playe, & le viſage affreux à voir, il pouſſe au travers de ſes bataillons droit au Bar-

Pyrrus tout bleſſé retourne au combat, & pouſſe contre le Barbare.

bare, & le prévenant, il lui décharge ſur le milieu de la tête un ſi grand coup de ſon cimeterre, que par la force du bras, aidée de l'excellente trempe du cimeterre, le trenchant deſcendit juſqu'à la ſelle & le fendit en deux, de ſorte que dans le même moment les deux moitiez tomberent chacune de leur côté. Ce grand exploit arrêta les Barbares, qui le regardoient avec étonnement & avec admiration, non comme un homme, mais comme un Dieu.

Grand exploit de Pyrrus, qui d'un coup de main, fend en deux le Barbare qui l'avoit défié.

Pyrrus continuant donc ſa marche plus tranquillement, arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pied & trois mille chevaux, & prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étoient campez dans le païs des Samnites. Les affaires de ces Samnites étoient en très-mauvais état, & leurs courages très-abbattus, parce qu'ils avoient été défaits en pluſieurs rencontres par les Romains. D'ailleurs ils avoient un ſecret reſſentiment contre Pyrrus, de ce qu'il les avoit abandonnez pour courir en Sicile; delà vint qu'il y en eut très-peu qui ſe joigniſſent à lui. Quoique privé de leur ſecours, il ne laiſſa pas de partager ſon armée en deux corps; il envoya l'un dans la Lucanie, pour s'oppoſer à l'un des Conſuls, & pour l'empêcher de ſecourir ſon Collegue, & lui avec l'autre corps il marcha contre l'autre Conſul Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieux avantageux près de la

Il arrive à Tarente & marche d'abord contre les Romains.

Il partage ſon armée en deux corps.

A Cornelius Lentulus, Collegue de Manius Curius Dentatus.

ville de Benevent, pour attendre le ſecours qui lui venoit de la Lucanie, & parce que les Devins par les ſignes des oiſeaux & des ſacrifices le détournoient de rien entreprendre, & le forçoient de ſe tenir en repos.

Pyrrus ſe hâtant donc d'attaquer ce dernier, avant que l'autre l'eût pû joindre, choiſit ce qu'il avoit de meilleur dans ſes troupes, & ſes élephans les mieux dreſſez & les plus aguerris, & ſe mit en marche ſur la brune pour le ſurprendre dans ſon camp. Mais comme il avoit de grands circuits à faire par des chemins fourrez & couverts de bois, les torches, dont il ſe ſervoit pour s'éclairer, vinrent à lui manquer, & la plûpart de ſes ſoldats s'égarerent, ce qui apporta beaucoup de retardement pour les rallier. Cependant la nuit finit, & le jour venant à paroître, le découvrit aux ennemis comme il deſcendoit les montagnes; ce qui excita d'abord dans leur camp beaucoup de mouvement & de trouble. Mais Manius ayant eu les ſacrifices favorables, & voyant que le tems preſſoit, ſortit de ſes retranchemens avec quelques troupes, & tomba ſur les premiers qui étoient deſcendus, & les ayant renverſez & mis en fuite, il effraya tous les autres, de ſorte qu'il y en eut beaucoup de tuez, & qu'il y eût même quelques élephans pris.

Il ſe met en marche la nuit, pour ſurprendre Manius Curius.

Le jour le découvre aux Romains.

Ce ſuccès donna à Manius la hardieſſe de ſortir de ſon fort avec toute ſon armée, pour combattre en platte campagne. La bataille étant donc

Bataille de Pyrrus contre Manius Curius près de Benevent.

engagée, il eut d'abord l'avantage à l'une de ſes aîles, & pouſſa les ennemis; mais à l'autre aîle il fut renverſé par les élephans, & pouſſé juſqu'à ſon camp. Dans cet état il appella à ſon ſecours les troupes, qu'il avoit laiſſées pour garder ſes retranchemens, & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes deſcendirent promptement de ces lieux avantageux, & à coups de piques & de dards elles forcerent les élephans à tourner le dos, & à ſe renverſer ſur leurs propres bataillons, ce qui y cauſa une telle confuſion & un ſi grand deſordre, que les Romains remporterent enfin la victoire, & avec la victoire l'avantage de regner ſur toutes les Nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée, & les grandes choſes qu'ils avoient faites dans tous ces combats, augmenterent leur fierté, accrurent auſſi leurs forces, & leur acquirent la réputation d'invincibles, de ſorte que bientôt ils ſe rendirent maîtres de toute l'Italie, & enſuite de la Sicile.

Grande victoire des Romains.

C'eſt ainſi que Pyrrus ſe vit déchu des eſperances qu'il avoit conçuës de conquerir l'Italie & la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres ſix années entieres, & ruiné ſes affaires entierement. Il eſt vrai que dans toutes ces défaites il conſerva un courage invincible, & qu'en experience pour la guerre, en audace & en valeur, il paſſa toujours pour le premier de tous les Rois & Capitaines de ſon tems. Mais ce qu'il avoit

acquis par ſes grands exploits, il le perdoit par ſes vaines eſperances, car le deſir de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empêchoit de conſerver & de mettre en ſureté ce qu'il avoit. C'eſt pourquoi Antigonus le comparoit à un homme qui joüe aux dez, & qui amene de grands coups, mais qui ne ſçait pas profiter de ce que le dé lui donne.

Malheurs que cauſent ſouvent les vaines eſperances.

A qui Antigonus comparait Pyrrus.

Il repaſſa en Epire avec huit mille hommes de pied & cinq cens chevaux, & comme il n'avoit point de fond pour nourrir ces troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Ayant donc reçu le renfort de quelques Gaulois qui ſe joignirent à lui, il ſe jetta dans la Macedoine où regnoit Antigonus, fils de Demetrius. Son deſſein étoit de la piller & d'en emmener un grand butin, mais s'étant rendu maître de pluſieurs villes ſans aucune peine, & ayant débauché à Antigonus deux mille ſoldats, il ſe livra à de plus hautes eſperances, marcha contre Antigonus même, l'attaqua dans des défilez, & mit toute ſon armée en deſordre. Les Gaulois qui faiſoient l'arriere-garde d'Antigonus en aſſez grand nombre, ſoutinrent courageuſement ſes efforts. Le combat fut fort rude, mais enfin la plûpart furent taillez en pieces, & ceux qui commandoient les élephans ayant été enveloppez, ſe rendirent & livrerent les élephans.

Pyrrus repaſſe en Epire.

Il ſe jette dans la Macedoine.

Il marche contre Antigonus, & met toute ſon armée en deſordre.

Après ce grand avantage, Pyrrus donnant plus

Pyrrus donnant plus à la fortune qu'au raiſonnement.] Je ne

à la fortune qu'au raiſonnement, pouſſa contre la phalange Macedoniene, qui étoit remplie de trouble & de frayeur, à cauſe de la défaite de ſon arriere-garde. Mais voyant qu'elle refuſoit de combattre & d'en venir aux mains avec lui, il tendit la main à tous les Capitaines & Chefs des bandes, les appellant tous par leur nom, & attira à lui toute cette Infanterie d'Antigonus, qui fut obligé de prendre la fuite, pour tâcher de conſerver dans l'obéïſſance quelques places maritimes.

Pyrrus attiré à lui toute l'Infanterie d'Antigonus.

Au milieu de ces grands ſuccès, Pyrrus perſuadé que rien ne contribueroit tant à ſa réputation, que ce qu'il venoit de faire contre les Gaulois, fit choiſir les plus belles & les plus riches de leurs dépoüilles, & les conſacra dans le Temple de Minerve Itoniene, avec cette inſcription en vers Elegiaques : *Pyrrus, Roy des Moloſſes,*

Il conſacre dans le Temple de Minerve les depoüilles des Gaulois.

voi pas pourquoi Plutarque accuſe ici Pyrrus d'avoir plus donné à la fortune qu'au raiſonnement, quand après avoir battu l'arriere-garde d'Antigonus & pris ſes élephans, il alla attaquer la phalange Macedoniene, que la défaite de cette arriere-garde avoit jettée dans le trouble & dans la frayeur ; il ſemble au-contraire qu'il ſuivit en cela les regles de la prudence, comme la ſuite même le juſtifia. Apparemment Plutarque a cru que Pyrrus, foible comme il étoit, & affoibli encore par la perte qu'il venoit de faire à ce combat, devoit ſe contenter de ce premier avantage, & ne pas s'expoſer à en perdre tout le fruit, en allant attaquer cette phalange, qui, ſi elle avoit voulu ſe défendre, l'auroit mis en grand danger. Notre hiſtoire du dernier ſiécle pourroit nous fournir des exemples, pour juſtifier ce jugement de Plutarque.

Et les conſacra dans le Temple de Minerve Itoniene.] Minerve avoit deux Temples ſous ce nom ; l'un dans la Theſſalie près de Lariſſe, & l'autre dans la

conſacre à Minerve Itoniene ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait l'armée entiere d'Antigonus, & ce n'eſt pas merveille qu'il ait remporté une ſi grande victoire, les Eacides ſont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, les plus vaillans hommes du monde.

Magnifique inſcription qu'il met au bas de ſon offrande.

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macedoine, & s'étant rendu maître d'Egues, il traita fort durement ſes habitans, & laiſſa en garniſon dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ſes troupes. Or les Gaulois ſont les plus avares & les plus avides de tous les hommes; ils n'eurent pas plutôt pris poſſeſſion de la ville, qu'ils commencerent à foüiller dans les tombeaux des Rois, qui avoient là leur ſépulture, enleverent toutes les richeſſes qui y étoient enfermées, & par une inſolence ſacrilege ils diſſiperent & jetterent aux vents les oſſemens de ces Princes. Il parut que Pyrrus paſſa legerement cet attentat, & qu'il s'en mit fort peu en peine, ſoit que les grandes affaires, qu'il avoit alors ſur les bras, l'obligeaſſent d'en differer la recherche, ſoit que craignant ces Barbares, il n'osât en faire la punition; mais cette connivence le décria fort parmi les Macedoniens.

Ville de la Macedoine ſur le fleuve Aliacmon.

Les Gaulois les plus avares & les plus avides de tous les hommes.

Les Gaulois foüillent dans les tombeaux, & jettent aux vents les oſſemens des Princes.

Connivence de Pyrrus ſur ce ſacrilege des Gaulois.

Quoique ſes affaires ne fuſſent pas encore dans un état de conſiſtance & de ſureté, qui dût lui

Beotie près de Coronée. Plutarque parle ici du premier. Minerve fut appellée Itoniene du nom d'Itonus fils d'Amphictyon.

Il ſe laiſſe encore emporter à de nouvelles eſperances.

faire attendre la durée de ſa fortune, il laiſſa encore aller ſon eſprit à de nouvelles eſperances, & ſe moquant d'Antigonus, il l'appelloit *effronté*, & diſoit *qu'il avoit toute honte buë d'oſer encore porter la pourpre, au lieu de prendre l'habit d'un ſimple particulier.*

Mot qu'il dit d'Antigonus.

Sollicité par Cleonyme de paſſer à Lacedemone.

Dans ce tems-là Cleonyme le Spartiate arriva auprès de lui, pour le ſolliciter de paſſer à Lacedemone avec ſon armée. Pyrrus prêta très-volontiers l'oreille à cette propoſition. Cleonyme étoit de la race Royale, mais comme il paroiſſoit homme violent, & qui penchoit vers la Monarchie, il n'étoit point aimé à Sparte, on n'avoit aucune confiance en lui, & Areus regnoit tranquillement à ſa place. C'étoit-là l'ancien ſujet de plainte qu'il avoit généralement contre tous ſes Citoyens. Sur ſes vieux jours il avoit épouſé une très-belle femme, appellée Chelidonide, fille de Leotychidas. Cette jeune femme étant devenuë éperduëment amoureuſe d'Acrotatus, fils du Roy Areus, qui étoit beau, bienfait, & dans la fleur de ſa jeuneſſe, rendit ſon mariage non-ſeulement très-triſte, mais encore très-honteux pour ſon mari Cleonyme, que l'amour & la jalouſie tranſportoient également; car ſa honte étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate qui ne ſçût le mépris que ſa femme avoit pour lui. Ainſi ces chagrins domeſtiques s'étant joints à ceux qui lui venoient du dehors, par rapport à ſa fortune, aigri par la colere & par le reſſentiment,

Hiſtoire de Cleonyme, & ſes ſujets de plainte contre Sparte.

Chelidonide ſa femme, amoureuſe d'Acrotatus.

timent, il mena contre Sparte Pyrrus avec vingt-cinq mille hommes d'Infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre élephans.

Il mene Pyrrus contre Sparte avec un grand appareil de guerre, la quatrieme année de l'Olymp. CXXVI 271. ans avant N. S.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoître que Pyrrus venoit moins pour rendre Cleonyme maître de Sparte, que pour ſe rendre lui-même maître du Peloponeſe. Il eſt vrai que dans ſes diſcours il le nia fortement aux Lacedemoniens, qui lui envoyerent des Ambaſſadeurs à Megalopolis, car il les aſſura qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus occupoit dans le païs, & il leur témoigna même qu'il avoit deſſein d'envoyer les plus jeunes de ſes enfans à Sparte, s'ils vouloient bien le permettre, afin qu'ils fuſſent élevez dans les mœurs & dans la diſcipline des Spartiates, & qu'ils euſſent ce grand avantage pardeſſus tous les autres Princes & Rois, d'avoir été nourris en bonne école.

Belles paroles dont Pyrrus amuſe les Ambaſſadeurs de Sparte.

Faux ſemblans de Pyrrus indigne d'un Roy.

En faiſant ces beaux ſemblans, & en amuſant de ces belles paroles tous ceux qui venoient à ſa rencontre pendant ſa marche, il ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il ſe mit à les ravager & à les piller. Et comme les Ambaſſadeurs ſe plaignoient à lui de ce qu'il faiſoit contr'eux ces actes d'hoſtilité, ſans leur avoir auparavant déclaré la guerre : *Bon*, leur répondit-il, *eh ne ſçavons-nous pas que vous autres Lacedemoniens, vous ne déclarez jamais ce que vous avez reſolu de faire?* Un de ceux qui étoient preſens,

Les Ambaſſadeurs ſe plaignent à Pyrrus.

Comment Pyrrus répond à leurs plaintes.

nommé Mandricidas, lui dit en ſon langage Laconique : *Si tu es un Dieu, tu ne nous feras point de mal, car nous ne t'en avons point fait; mais ſi tu n'es qu'un homme, nous en trouverons quelqu'autre qui ſera plus vaillant que toi.*

Beau mot d'un Spartiate à Pyrrus.

En s'entretenant ainſi, il arriva le ſoir même devant Lacedemone. Cleonyme vouloit qu'il l'attaquât ſans differer un moment; mais Pyrrus, à ce qu'on dit, craignant que ſes ſoldats ne pillaſſent la ville, s'ils s'en rendoient maîtres la nuit, ſe retint & dit qu'il remettoit au lendemain à donner l'aſſaut quand il ſeroit jour. Car il étoit bien informé qu'il y avoit peu d'hommes de défenſe dans la ville, que cette irruption ſi ſoudaine ne leur avoit pas donné le tems de ſe préparer, & que le Roy Areus lui-même étoit abſent, étant allé en Crete au ſecours des Gortyniens. Et voilà ce qui fut la principale cauſe du ſalut de la ville, le mépris qu'on eut pour la grande foibleſſe où elle ſe trouvoit, & pour le peu de gens qu'elle avoit pour la défendre. Car Pyrrus dans la con-

Grande faute que fit Pyrrus.

Il ne faut jamais mépriſer la foibleſſe de ſon ennemi.

Nous en trouverons quelqu'autre, qui ſera plus vaillant que toi.] Les mots du texte ἴσεται δὲ πευπαρπῶν ἄλλος, ſont manifeſtement corrompus. Henri Eſtienne les a heureuſement corrigez, en liſant ἴσεται καὶ τὸν κάρρωνα ἄλλος, qui eſt le langage Laconique, comme Plutarque en a averti. *Il y en aura quelqu'autre de plus vaillant que toi.*

Et voilà ce qui fut la principale cauſe du ſalut de la ville.] Exemple bien remarquable du grand avantage que de braves gens peuvent tirer d'un petit délai, que leur donne un ennemi trop prévenu de leur foibleſſe. Cette faute de Pyrrus a été ſouvent repetée & avec le même ſuccès.

fiance que perſonne ne prendroit ſeulement les armes, au lieu de l'attaquer d'abord, s'amuſa à aſſeoir ſon camp devant ſes murailles, pendant que dans la place les Ilotes & les amis de Cleonyme s'empreſſoient à orner & à préparer ſa maiſon, ne doutant point que Pyrrus n'y vînt ſouper avec lui le ſoir même.

Dès que la nuit fut venuë, les Lacedemoniens délibererent d'envoyer les femmes en Crete, mais elles s'y oppoſerent. Et il y en eut une, nommée Archidamie, qui ayant pris une épée, entra dans le Senat, & portant la parole au nom de toutes les autres, elle fit ſes plaintes, & demanda à tous ces hommes, qui étoient là aſſemblez, *pourquoi ils avoient ſi mauvaiſe opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles puſſent aimer ou ſouffrir la vie après la ruine de Sparte.* *Courage heroïque des femmes de Sparte.*

Dans ce même conſeil il fut reſolu de tirer une tranchée parallele au camp des ennemis, & d'y enfoncer aux deux bouts des charriots juſqu'au moyeu des roües, afin qu'ayant une aſſiette ferme & inébranlable, ils arrêtaſſent les élephans, & les empêchaſſent de paſſer. Comme ils étoient occupez à ce travail, les femmes & les filles vinrent ſe joindre à eux, les unes les robes trouſſées dans leurs jupes, & les autres en ſimple tunique, pour leur aider; & après avoir exhorté ceux qui devoient combattre, à ſe repoſer pendant la nuit, elles meſurerent la longueur de la tranchée, & en prirent pour leur tâche la troiſiéme partie *Les femmes de Sparte travaillent à la tranchée comme les hommes.*

qu'elles eurent achevée avant le jour; elle avoit ſix coudées de largeur, quatre de profondeur, & huit cens pieds de long, ſelon Phylarque, & un peu moins, ſelon Hieronymus.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à ſe mettre en mouvement, elles preſenterent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens, & leur quittant la tranchée, qu'elles avoient faite, elles les exhorterent à la bien garder, & leur repreſenterent vivement, *quelle douceur ce ſeroit pour eux, de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs meres & de leurs femmes, après s'être montré dignes de Sparte par leur valeur.* Pour Chelidonide, s'étant retirée en ſon particulier, elle prépara un cordon, fatal inſtrument de ſa mort, ſi la ville venoit à être priſe, pour ne pas tomber entre les mains de ſon mari.

Exhortation que les femmes de Sparte font aux ſoldats.

Pyrrus marcha donc à la tête de ſon Infanterie pour attaquer de front les Spartiates, qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée, les boucliers bien ferrez. Cette tranchée n'étoit pas ſeulement difficile à paſſer, les ſoldats de Pyrrus ne pouvoient même s'approcher du bord, & s'y tenir ferme, à cauſe que la terre, qui ne venoit que d'être remuée, s'ébouloit facilement. Ce que voyant ſon fils Ptolemée, il prit deux mille Gaulois, & l'élite des Chaoniens, courut le long de la tranchée, & tâchoit de s'ouvrir un paſſage à l'endroit des charriots. Mais ils étoient enfoncez

Ptolemée fils de Pyrrus.

ſi avant en terre & ſi ſerrez, que non-ſeulement ils leur fermoient le paſſage, mais ils empêchoient même les Lacedemoniens d'en approcher pour les défendre; cependant les Gaulois s'aviſerent de relever, & de dégager les roües pour traîner les charriots dans la riviere voiſine.

Grande action du jeune Acrotatus.

Le jeune Acrotatus s'apperçut le premier de ce danger, traverſa promptement la ville avec trois cens ſoldats qu'il prit avec lui, & faiſant un grand circuit, il alla prendre Ptolemée par les derrieres ſans être découvert, parce qu'il marcha par des chemins creux. Dès qu'il ſe montra, il tomba bruſquement ſur les derniers, & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce deſordre ils s'entrepouſſoient les uns les autres, & tomboient la plûpart dans le foſſé, & ſous les charriots; enfin après un long combat & une grande effuſion de ſang, ils furent repouſſez & obligez de prendre la fuite. Les vieillards & la plûpart des femmes étoient de l'autre côté de la tranchée, & voyoient ces grands faits d'armes d'Acrotatus, qui, l'affaire finie, traverſa encore la ville, & s'en retourna à ſon poſte, couvert de ſang, joyeux & fier de ſa victoire. En cet état il parut plus grand & plus beau aux yeux de toutes ces femmes, & il n'y en eut pas une qui ne portât envie à Chelidonide, d'avoir un amant ſi genéreux. Il y eut même des vieillards qui le ſuivirent en criant: *Continuë, brave Acrotatus, joüis des amours de ta Chelidonide, & fais ſeulement de beaux enfans à Sparte.*

Une valeur heroïque, fait paroître le Heros plus grand & plus beau.

Grand combat du côté de Pyrrus.

Le combat fut encore plus opiniâtré du côté de Pyrrus. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage, pluſieurs s'y diſtinguerent, entr'autres Phyllius, qui après avoir reſiſté long-tems, & tué de ſa main tous ceux qui s'étoient preſentez devant lui pour forcer le paſſage, enfin ſentant ſes forces lui manquer par le grand nombre de bleſſures qu'il avoit reçuës, & la quantité de ſang qu'il avoit perdu, il appella un des Officiers, qui commandoient à ce poſte, lui ceda ſa place, & alla tomber mort au milieu des ſiens, pour ne pas laiſſer ſon corps aux ennemis.

Valeur heroïque de Phyllius, & ſa mort.

Songe remarquable de Pyrrus.

La nuit vint ſéparer les combattans. Pyrrus, couché dans ſa tente, eut en ſonge cette viſion: Il lui ſembla qu'il lançoit des foudres ſur Lacedemone, & qu'il la mettoit toute en feu, dont il étoit très-aiſe. La joye qu'il en eut le réveilla. Sur l'heure même il fit venir tous ſes Officiers, leur ordonna de tenir ſon armée en bataille, & retint ſes principaux amis auſquels il raconta ce ſonge, ne doutant point que le lendemain il n'emportât la ville d'aſſaut.

Explication que Lyſimachus donne à ce ſonge.

Tous ceux qui étoient-là, émerveillez du ſonge, entroient dans ſon opinion, il n'y eut que le ſeul Lyſimachus qui n'en jugea pas de même. Ce ſonge lui déplut, & il dit que comme tous les endroits qui ont été frappez de la foudre, ſont conſacrez par la Religion, & demeurent fermez afin que perſonne n'y paſſe, il craignoit que par

Lieux frappez de la foudre conſacrez par la Religion, & fermez. Cela ſe pratiquoit de même chez les Romains.

Il craignoit que par ce ſonge, Dieu ne l'avertît que Lacedemone

ce ſonge, Dieu ne l'avertît que Lacedemone lui ſeroit fermée, & qu'il n'y mettroit pas le pied.

Pyrrus, qui ſentit, ſans doute, la vérité & la force de cette explication, l'éluda en diſant, *que c'étoit-là une matiere très-propre à être agitée dans les aſſemblées du peuple aux portes des villes, & qu'il n'y avoit qu'obſcurité & incertitude dans ces ſortes de viſions; mais que ce qu'il y avoit de certain, c'étoit qu'il falloit que chacun prît les armes, & qu'il ſe dît à lui-même, le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour Pyrrus.* En finiſſant ces mots il ſe leva, & à la pointe du jour il commença l'attaque.

Pyrrus élude cette explication.

Parodie d'un vers d'Homere.

Les Lacedemoniens ſe défendirent avec un courage & une ardeur au-de-là de leurs forces. Les femmes ne les abandonnoient point, elles ſe tenoient toujours près d'eux à fournir des armes, à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient beſoin, & à retirer les bleſſez. Les Macedoniens travailloient avec une merveilleuſe diligence à

Pyrrus attaque encore les Spartiates le lendemain.

lui ſeroit fermée.] Cette explication eſt ſi naturelle & ſi heureuſe, qu'elle pourroit preſqu'autoriſer ceux qui prétendent qu'il y a effectivement un art d'expliquer les ſonges; mais il ne laiſſe pas d'être certain que cet art n'eſt que pure illuſion. Il eſt vrai que comme les Payens avoient la tête remplie de ces ſortes d'images empruntées de leurs ſacrifices ou de leurs Dieux, & toutes chimeriques, ils s'étoient fait un faux art de les expliquer, & il ſe trouvoit quelquefois par hazard que leurs explications étoient heureuſes.

Le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour Pyrrus.] C'eſt une parodie d'un vers celébre, qu'Hector dit à Polydamas dans le XIIe. liv. de l'Iliade: *Le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour la patrie.* Il n'y a qu'un mot de changé, *Pyrrus*, au lieu de *Patrie.*

combler le foſſé par quantité de bois & d'autres matieres qu'ils jettoient par-deſſus les armes & les morts ; & les Lacedemoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur reſiſtance pour les en empêcher.

Pyrrus force le paſſage.

Tout à coup ils voyent Pyrrus, qui ayant forcé l'endroit où étoient les charriots, & s'étant ouvert un paſſage, pouſſoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandez pour défendre ce poſte, jettent de grands cris ; les femmes y répondent avec des hurlemens effroyables, & ſe mettent à courir. Pyrrus s'avance, & renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui. Il étoit déja bien près de la ville, lorſque ſon cheval percé d'un trait Cretois, & effarouché par la douleur, l'emporta bien-loin de la mêlée, & en mourant le jetta à terre dans un lieu fort penchant & fort perilleux. Pendant que ſes amis s'empreſſent autour de lui, les Spartiates accourent, & à coups de traits ils repouſſent les Macedoniens au-de-là de la tranchée.

Il eſt emporté par ſon cheval bleſſé, & jetté par terre, ce qui ſauve la ville.

En même-tems Pyrrus fit ceſſer le combat dans tous les endroits, ſe flattant que les Lacedemoniens ſe relâcheroient, ou même qu'ils ſe rendroient, parce qu'ils avoient eu beaucoup de gens tuez dans ces deux combats, & qu'ils étoient preſque tous bleſſez. Mais la bonne fortune de la

Mais la bonne fortune de la ville, ſoit qu'elle eût aſſez éprouvé par elle-même toute la vertu de ſes habitans.] Il m'a paru qu'il y avoit ici au texte une faute conſiderable, car il y a, *ſoit qu'elle voulût éprouver en elle-même la vertu des habitans*, & c'eſt ainſi qu'on a traduit. Mais il n'y a pas de ſens, à mon avis, à dire

ville,

ville, ſoit qu'elle eût aſſez éprouvé par elle-même toute la vertu de ſes habitans, ou qu'elle ſe piquât de montrer en cette occaſion combien elle a de pouvoir dans les choſes les plus deſeſperées, ſur le moment que les Lacedemoniens voyoient mourir toutes leurs eſperances, amena à leur ſecours de Corinthe, Amynias le Phocéen, un des Genéraux d'Antigonus, avec des troupes étrangeres. Et ceux-ci ne furent pas plutôt entrez dans la ville, qu'on vit arriver de Crete le Roy Areus avec deux mille hommes de pied. En même-tems toutes les femmes ſe retirerent dans leurs maiſons, voyant qu'on n'avoit plus beſoin de leur ſecours, & qu'il n'étoit plus neceſſaire qu'elles ſe mêlaſſent de la guerre. Tous les vieillards, que la neceſſité avoit forcez malgré leur âge à prendre les armes, furent renvoyez, & on mit les nouveaux venus à leur place.

Fortune, ſon pouvoir ſur les choſes les plus deſeſperées.

Amynias vient au ſecours de Sparte, & le Roy Areus arrive de Crete.

Ces deux renforts arrivez aux Lacedemoniens dans le même jour, ne firent qu'animer Pyrrus davantage & rallumer ſon ambition. Il trouvoit qu'il lui ſeroit plus glorieux de prendre la place malgré ſes nouveaux défenſeurs, & de l'enlever à ſon Roy. Après quelques eſſais, comme il vit

Pyrrus plus animé contre Sparte après les deux renforts qu'elle venoit de recevoir.

que la fortune voulut achever d'éprouver toute la vertu des Lacedemoniens, en leur faiſant arriver tout d'un coup deux renforts conſiderables, car au-contraire elle l'auroit bien mieux éprouvée, en les laiſſant ſe défendre ſeuls juſqu'au bout ; au lieu de λαμβάνουσα, je ſuis perſuadé que Plutarque avoit écrit λαβοῦσα, *ſoit qu'elle eût aſſez éprouvé par elle-même.* En effet la fortune avoit déja aſſez éprouvé leur vertu.

qu'il n'en remportoit que des bleſſures, il ſe déporta de cette entrepriſe, & ſe mit à ravager le plat païs, dans la reſolution d'y paſſer l'hyver. Mais la deſtinée eſt inévitable. Il s'étoit allumé à Argos une grande ſédition entre deux des principaux Citoyens, Ariſteas & Ariſtippe. Ce dernier paroiſſoit vouloir s'appuyer de la faveur & de la protection d'Antigonus; & Ariſteas pour le prévenir, ſe hâta d'appeller Pyrrus.

Enfin il renonce à ſon entrepriſe.

Deſtinée inévitable.

Sedition à Argos.

Pyrrus, qui rouloit inceſſamment eſperances ſur eſperances, qui ſe ſervoit de ſes ſuccès comme d'une occaſion de nouvelles entrepriſes, & qui tâchoit toujours par de nouvelles tentatives de réparer ſes malheurs, ne prenoit jamais ſes défaites ni ſes victoires pour la fin des maux & des peines qu'il cauſoit aux autres, & qu'il ſe faiſoit à lui-même. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Ariſteas, qu'il ſe mit en marche pour Argos. Le Roy Areus lui dreſſa pluſieurs embuſcades dans le chemin, & ayant occupé les paſſages les plus difficiles, il tailla en pieces les Gaulois & les Moloſſes qui faiſoient ſon arriere-garde.

Nouveaux traits d'un Prince ambitieux.

Pyrrus marche à Argos.

Le jour de ſon départ, ſur les entrailles des victimes, dont le foye ſe trouva ſans tête, le Devin avoit prédit à Pyrrus la perte de quelqu'un de ceux qui lui étoient les plus chers.

Prédiction faite à Pyrrus le jour de ſon départ pour Argos.

Mais la deſtinée eſt inévitable.] Oui la deſtinée qu'on ne ſçait pas changer par ſa ſageſſe & par ſa moderation. Il y a une double deſtinée, l'une pour le vice, l'autre pour la vertu; elles ſont toutes deux inévitables, mais on peut changer l'une pour l'autre, & par-là elles conſervent toutes deux leur inflexibilité.

Mais Pyrrus dans le tumulte & le desordre de ce combat oubliant cette menace, & faisant peu d'usage de sa raison, envoya son fils Ptolemée avec quelques troupes au secours de cette arriere-garde, qui étoit fort maltraitée, & marchant le plus diligemment qu'il lui fut possible, il dégagea son armée de ces pas si dangereux. Le combat devint furieux autour de Ptolemée, car cette arriere-garde étoit attaquée par les plus braves des Lacedemoniens conduits par un Capitaine de réputation, nommé Evalcus.

Il envoye son fils Ptolemée au secours de son arriere-garde.

Dans la mêlée un Cretois de la ville d'Aptere, qui avoit nom Oroisus, homme de main, & très-leger à la course, se coulant à côté du jeune Prince, qui combattoit avec une extrême valeur, lui donna un grand coup d'épée dans le flanc, & le renversa mort par terre. Ptolemée tombé, ses troupes se débanderent, & prirent la fuite. Les Lacedemoniens se mirent à les poursuivre, & les menerent battant avec tant de chaleur, que sans s'en appercevoir, ils étoient déja dans la plaine, & fort éloignez de leur Infanterie, qui n'avoit pû suivre.

Le jeune Ptolemée est tué dans ce combat de l'arriere-garde.

Grande faute des Lacedemoniens.

Pyrrus, qui venoit d'apprendre la mort de son fils, & qui en ressentoit une vive douleur, mena promptement contr'eux sa Cavalerie de Molosses, & se jettant le premier au milieu, dans un mo-

Et faisant peu d'usage de sa raison.] Car après l'avertissement que le Devin lui avoit donné, il ne devoit pas envoyer son fils au secours de cette arriere-garde, qui étoit déja si mal menée. Il devoit se contenter d'y envoïer quelqu'un de ses Officiers.

Grands exploits de Pyrrus contre la Cavalerie d'Areus.

ment il fut tout couvert de sang par le meurtre qu'il fit des Lacedemoniens, car il étoit toujours invincible & terrible dans les batailles; mais dans cette occasion, où la vangeance & la douleur aiguisoient son courage, il se surpassa lui-même, & par sa force & par son audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit partout Evalcus dans la mêlée, & l'ayant apperçu,

Combat de Pyrrus contre Evalcus.

il poussa son cheval contre lui. Evalcus lui gagne le flanc, & lui déchargeant un grand coup d'épée, il pensa lui abbattre la main qui tenoit la bride, mais le coup ne porta que sur les rênes qu'il coupa. Et Pyrrus, profitant de ce moment, le perce de sa javeline, & sautant en même-tems à terre, il combat à pied, & fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacedemoniens qu'il renverse sur le corps d'Evalcus. Et ce fut la seule

Belle réflexion de Plutarque sur l'ambition des Capitaines qui font des entreprises sans necessité.

ambition des Capitaines qui causa à Sparte cette grande perte sans aucune necessité, car la guerre étoit déja finie. Mais Pyrrus, après avoir fait ce sacrifice aux manes de son fils, & après avoir

Comme cela se pratiquoit aux funerailles des Heros.

comme honoré de ce grand combat ses funerailles, & soulagé en quelque maniere son affliction en assouvissant sa colere & sa vangeance dans le-

Ce fut la seule ambition des Capitaines, qui causa à Sparte cette grande perte sans aucune necessité.] En effet Sparte étoit sauvée, & la guerre finie. Quelle folle ambition donc de poursuivre un ennemi qui fuit, & qui abandonne son entreprise! Les moindres pertes qu'on fait dans ces occasions sont déplorables, car on les fait non-seulement sans necessité, mais aussi sans utilité. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit qu'il faut faire pont d'or à un ennemi qui fuit.

ſang de ſes ennemis & de ſes meurtriers, continua ſa route vers Argos.

En arrivant il apprit qu'Antigonus occupoit les hauteurs qui bordent la plaine. Il planta ſon camp près de la ville de Nauplia, & le lendemain matin il envoya un Heraut à Antigonus, avec ordre de l'appeller méchant & perfide, & de le défier de deſcendre dans la plaine, & de venir diſputer le Royaume, & vuider leur querelle par un combat. Antigonus lui fit réponſe, *qu'il faiſoit la guerre moins avec les armes qu'avec le tems; & que ſi Pyrrus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.* En même-tems il leur vint à tous deux des Ambaſſadeurs d'Argos, pour les prier de ſe retirer, & de permettre que leur ville ne fût aſſujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigonus reçut volontiers cette propoſition, & donna aux Argiens ſon fils en ôtage. Pyrrus promit auſſi de ſe retirer, mais comme il ne donnoit aucun gage de ſa parole, il fut ſoupçonné de mauvaiſe foi.

Ville voiſine d'Argos ſur le golfe Argolique.

Belle réponſe d'Antigonus au defi de Pyrrus. Le tems eſt ſouvent plus utile que les armes quand on ſçait en profiter.

Sur ces entrefaites, il arriva à Pyrrus & aux Argiens des ſignes & des préſages très-effrayans. Pyrrus venoit de faire un grand ſacrifice; les têtes des bœufs, qui avoient été immolez, étant coupées & ſéparées, on vit tout d'un coup ces têtes tirer la langue & lecher leur propre ſang. Et dans Argos la Propheteſſe d'Apollon Lycien, appellée Apollonide, ſortit comme forcenée, criant

Signes arrivez à Pyrrus & aux Argiens.

qu'elle voyoit la ville pleine de ſang & de morts, & un aigle qui venoit fondre ſur la mêlée, & qui diſparoiſſoit dans le moment.

Pyrrus ſe ſaiſit d'Argos pendant la nuit.

La nuit venuë, Pyrrus s'approcha des murailles, & ayant trouvé la porte, appellée *Diamperes*, ouverte par Ariſteas, il eut le tems de faire entrer ſes Gaulois, & de ſe ſaiſir de la place avant que d'être apperçu. Mais quand il voulut faire entrer ſes élephans, la porte ſe trouva trop baſſe, de ſorte qu'il fallut leur ôter les tours qu'ils avoient ſur le dos, & quand ils furent entrez, les remettre, ce qui dans l'obſcurité ne peut ſe faire ſans beaucoup d'embarras, de deſordre & de bruit, & ſans une perte de tems conſiderable, ce qui les fit découvrir. Les Argiens voyant les ennemis dans leur ville, courent à la fortereſſe appellée *Aſpis*, ſe retirent dans les lieux les plus avanta-

Les Argiens ſe retirent dans la fortereſſe appellée Aſpis.

Criant qu'elle voyoit la ville pleine de ſang & de morts.] Voici l'hiſtoire qui parle comme la Poëſie. Dans le xxe. liv. de l'Odyſſée d'Homere, on voit des ſignes tout ſemblables qui arrivent aux pourſuivans.

Courent à la fortereſſe appellée Aſpis.] A Argos on celébroit toutes les années en l'honneur de Junon une fête appellée Ἥραια, *Junonia*, où l'on immoloit cent bœufs, & qui par cette raiſon étoit auſſi appellée *Hecatombæa, la fête de l'Hecatombe*. A cette fête tous les jeunes gens s'exerçoient, pour gagner un prix qui étoit propoſé. Au-deſſus du théatre il y avoit un quartier fort d'aſſiete, à l'endroit le plus difficile, on cloüoit un bouclier d'airain, de maniere qu'il étoit fort difficile à arracher. Tous les jeunes gens éprouvoient à cela leurs forces, & celui qui parvenoit à l'arracher, étoit déclaré vainqueur, & pour prix de ſa victoire il recevoit une couronne de myrte & un bouclier d'airain. De-là le lieu, où ſe faiſoit ce combat, étoit appellé Aſpis, c'eſt-à-dire, *le bouclier*. Ce prix n'étoit pas ſeulement propoſé à la jeuneſſe d'Argos, les étrangers étoient auſſi reçus à le diſputer, comme cela paroît par

geux pour s'y défendre, & envoyent à Antigonus le prier de venir les secourir. Antigonus s'approche des murailles, mais il n'entre point, & demeure en dehors aux aguets pour observer ce qui se passera, & pour profiter de l'occasion, & se contente d'envoyer son fils avec ses Officiers & ses meilleures troupes.

En même-tems arrive aussi dans Argos le Roy Areus avec mille Cretois & les plus dispos des Spartiates. Toutes ces troupes s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, & les mettent en desordre. Pyrrus, qui venoit le long du Gymnase, appellé *Cyllarabis*, accourt avec des cris pleins de fierté, & des clameurs de victoire. Ses Gaulois lui répondent; mais voyant que leurs cris n'étoient pas des cris de fierté, d'audace, & de confiance, mais des cris de frayeur, comme de gens qui ne font plus bonne contenance, & qui sont fort pressez, il pousse à eux avec sa Cavalerie, qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine & de danger à cause des trous, des canaux, & des égouts dont la ville est pleine. D'ailleurs

Gymnase appellé Cyllarabis, *près d'une des portes d'Argos.*

La ville d'Argos pleine de trous, & de canaux qui rendoient les ruës très-difficiles.

l'Ode VII. des Olympioniques de Pindare où Diagoras de l'Isle de Rhodes, est loüé d'avoir remporté ce prix :

Ὃς τ' ἐν Ἄργει χαλκὸς, εἴ γνω μιν,

Le bouclier d'airain d'Argos l'a connu ; c'est-à-dire, *à Argos il a remporté le prix du bouclier d'airain.*

Pyrrus qui venoit le long du Gymnase appellé Cyllarabis.] C'étoit un Gymnase près d'une des portes d'Argos. Il en est parlé dans Pausanias, qui dit qu'il étoit ainsi appellé du nom d'un fils de Sthenelus. Il ajoute que dans ce Gymnase, il y avoit une statuë de Minerve, surnommée *Pania*.

on ne pouvoit ni voir ce qui ſe paſſoit à cauſe de l'obſcurité, ni entendre les ordres à cauſe de la confuſion & du tumulte qui regnoient partout. Les troupes ſe ſéparoient & s'égaroient de-çà & de-là dans ces ruës étroites, & les Officiers ne pouvoient remedier à ce deſordre, ni apporter aucune diſcipline dans ces tenébres au milieu de ces cris confus, & dans ces détours étroits, où il étoit difficile d'entendre, & impoſſible d'obéir. Ainſi les uns & les autres attendoient le jour ſans rien entreprendre.

Dès que le jour eut parû, Pyrrus fut fort troublé de voir la citadelle Aſpis remplie d'ennemis, mais ce qui augmenta infiniment ſon trouble, c'eſt qu'étant arrivé ſur la place, parmi les ouvrages excellens dont elle eſt embellie, il vit un loup & un taureau de bronze qui vont ſe charger & combattre. A cette vûë il rappella dans ſon eſprit un ancien oracle qu'il avoit reçu, qui lui prédiſoit, *que ſa deſtinée étoit de mourir lorſqu'il verroit un loup combattre contre un taureau.* Les Argiens racontent que ces deux figures de bronze furent faites & miſes dans leur place publique en memoire d'un ancien accident, qui étoit arrivé dans leur païs. Ils diſent que lorſque Danaus entra pour la premiere fois ſur leurs terres, comme il paſſoit dans la contrée Thyreatide, par le chemin de Pyramia qui mene à Argos, il vit un loup qui attaquoit un taureau; frappé de cette vûë, il ſup-

Un loup & un taureau de bronze qui paroiſſoient aller ſe charger.

Oracle qui avoit été rendu à Pyrrus.

Hiſtoire de ces deux figures de bronze.

Le territoire de la ville de Thyrea, entre les terres des Argiens & celles des Lacedemoniens.

Il ſuppoſa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui.] Il n'y poſa

posa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui, que c'étoit son image, car lui étranger, il venoit attaquer les naturels habitans du païs, de même que le loup attaquoit ce taureau. Il s'arrêta donc à voir ce combat, & le loup ayant été le plus fort, il fit ses prieres à Apollon Lyceien, & continua son entrepriſe, où il réuſſit; car son parti ayant pris le deſſus, il fit chaſſer Gelanor, qui regnoit alors sur les Argiens. Voilà quelle fut l'origine de ces deux figures.

Danaus se fait l'application de ce qu'il voit.

Pyrrus les voyant, & s'appercevant d'ailleurs que rien de tout ce qu'il avoit eſperé, n'avançoit, abbattu, & deſeſperé, ne penſoit plus qu'à se retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à son fils Helenus, qu'il avoit laiſſé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille, & de recueillir ses gens qui sortiroient par-là, en cas que les ennemis vouluſſent leur faire obſtacle. Celui qu'il envoyoit, n'ayant pas bien entendu cet ordre à cauſe de la hâte qu'il avoit, & du bruit qu'on faiſoit autour de lui, fit un rapport tout contraire. Le jeune Prince, prenant ce qui lui reſtoit d'élephans, & sa meilleure Infanterie, entra dans la ville pour aller ſecourir son pere.

Helenus, ſecond fils de Pyrrus.

Ordre mal entendu & mal rapporté, la cauſe de la défaite & de la mort de Pyrrus.

a rien de plus naturel ni de plus ordinaire, que de rapporter les choſes qu'on voit à l'état preſent de sa fortune. Le loup eſt étranger, & le bœuf eſt un animal domeſtique; ces ſortes de contes ſont des contes faits après coup.

Comme il entroit, Pyrrus commençoit à ſe retirer, & pendant que la place lui put donner du terrain, il ſe battoit en retraite, & tournant ſouvent viſage, il devenoit aſſaillant & repouſſoit avec courage ceux qui le pourſuivoient. Mais après qu'il eut été pouſſé hors de la place, & qu'il ſe fut engagé dans la ruë étroite qui menoit à la porte, il ſe trouva embarraſſé dans les troupes que ſon fils Helenus menoit à ſon ſecours. Il avoit beau leur crier qu'ils reculaſſent pour dégager la ruë, ils ne l'entendoient point dans le tumulte, & quand les plus avancez, & les plus diſpoſez à executer ſes ordres, l'auroient entendu, ils auroient été empêchez de lui obéir par ceux qui les ſuivoient en foule, & qui venoient inceſſamment les uns ſur les autres. D'ailleurs un des plus grands élephans étoit tombé tout de travers au milieu de la porte, où il bramoit effroyablement ſans qu'on pût le relever, de ſorte qu'il auroit ſeul fermé le chemin à ceux qui auroient voulu reculer.

Fidelité d'un élephant pour ſon maître.

Parmi les élephans, qui étoient entrez, il y en avoit un, appellé Nicon; cet élephant cherchant à relever ſon maître, qui avoit été abbattu par les bleſſures qu'il avoit reçuës, donna de front contre ceux qui reculoient ſur lui, & renverſa pêle-mêle amis & ennemis, juſqu'à ce qu'il eut trouvé le corps de ſon maître. Il le releva avec ſa trompe, & le portant ſur ſes deux dents, il retourna en arriere vers la porte, comme forcené, culbutant & foulant aux pieds tous ceux qui ſe

rencontroient devant lui. Etant donc tous ainſi preſſez & ſerrez les uns contre les autres, aucun ne pouvoit s'aider lui-même, mais toute cette multitude étant comme une ſeule maſſe, & un ſeul corps bien uni & bien emboîté, ne pouvoit ni reculer ni avancer, ni faire aucun mouvement que toute enſemble. Ils rendoient peu de combats contre ceux qui les harceloient, & qui les ſuivoient en queuë, & ils ſe faiſoient eux-mêmes plus de maux, qu'ils n'en recevoient de leurs ennemis; car s'il y en avoit quelqu'un qui, trouvant un moment favorable, tirât l'épée, ou baiſsât la pique, il ne pouvoit plus ni la retirer, ni la relever, mais l'une & l'autre alloient neceſſairement donner dans le corps des premiers qui ſe rencontroient, de ſorte qu'ils periſſoient miſerablement les uns par les mains des autres.

Pyrrus ôte l'aigrette de ſon caſque, & ſe jette au milieu des ennemis.

Pyrrus voyant cette tempête & cette tourmente de ſes gens pouſſez & repouſſez comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui diſtinguoit ſon caſque, & qui le faiſoit reconnoître, la donna à un de ſes amis, & ſe confiant en la bonté de ſon cheval, il ſe jetta au milieu des ennemis qui le pourſuivoient. Comme il combattoit en deſeſperé, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuiraſſe; la bleſſure ne fut ni grande, ni dangereuſe. Pyrrus tourne auſſitôt contre celui qui l'avoit frappé, & qui n'étoit qu'un ſimple ſoldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mere regardoit le

combat de deſſus le toît d'une maiſon, comme toutes les autres femmes. Voyant donc ſon fils s'attacher à Pyrrus, hors d'elle-même, & ſaiſie de frayeur pour le grand peril auquel il s'expoſoit, elle prit à deux mains une groſſe tuile, & la jetta contre Pyrrus. Cette tuile lui tomba juſtement ſur la tête, qui n'avoit que le ſimple armet tout dégarni, & coulant ſur le chignon du cou, elle lui rompit les vertebres. Sur le moment d'épaiſſes tenébres lui couvrent les yeux, ſes mains lâchent les rênes, & il tombe de ſon cheval près du tombeau de Lycimnius ſans être reconnu de perſonne.

Pyrrus tué par une tuile qu'une femme lui jette de deſſus un toit.

Par hazard un certain Zopyre, qui ſervoit dans les troupes d'Antigonus, & deux ou trois autres ſoldats, étant accourus en cet endroit, le reconnurent, & l'ayant traîné ſous une porte, comme il commençoit à revenir de ſa défaillance, Zopyre tira ſon cimetere d'Illyrie, & alloit lui couper la tête. Dans ce moment il ouvrit les yeux, & le regarda d'un air ſi menaçant & ſi terrible, que Zopyre effrayé, les mains tremblantes, & voulant pourtant executer ſon deſſein, ne put bien aſſener ſon coup, tant il étoit éperdu de trouble & d'effroy, mais le frappa au-deſſous de la bouche, lui fendit le menton, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui ſépara enfin la tête du corps.

Un ſoldat, nommé Zopyre, veut couper la tête à Pyrrus, & effrayé de ſon regard il aſſene mal ſon coup.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigonus, vint auſſitôt demander la tête pour la reconnoître, & l'ayant priſe,

Alcyonée, fils d'Antigonus, prend la tête de Pyrrus, & la porte à ſon pere.

il pouſſa à toute bride vers ſon pere, qu'il trouva aſſis avec quelques-uns de ſes amis, & la jetta à ſes pieds. Antigonus l'ayant regardée & reconnuë, chaſſa ſon fils à grands coups de bâton, l'appellant impie & barbare; & mettant ſon manteau devant ſes yeux, il ſe mit à pleurer, en ſe ſouvenant de la mort de ſon ayeul Antigonus & de celle de ſon pere Demetrius, deux exemples qu'il avoit dans ſa maiſon des changemens de la Fortune. Et après avoir magnifiquement orné le corps & la tête de Pyrrus, il les mit ſur le bucher, & les fit brûler honorablement. Bientôt après Alcyonée, ayant rencontré Helenus, fils de Pyrrus, en pauvre état, & couvert d'un méchant manteau, il le traita très-humainement, & le mena à ſon pere. Antigonus ravi, lui dit, *mon fils, cette derniere action vaut mieux que la premiere, mais elle n'eſt pas encore telle qu'elle devoit être, car tu ne lui as pas ôté ces méchans habits, qui font plus de honte aux vainqueurs, qu'au vaincu.* Ayant ainſi parlé, il embraſſa Helenus, lui fit toutes ſortes d'honneurs, le remit en équipage, & le renvoya en Epire. Et après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrus, il traita ſes amis & ſes ſerviteurs avec beaucoup d'humanité, de généroſité, & de courtoiſie.

Belle action d'Antigonus contre ſon fils.

De ſon ayeul Antigonus premier, qui fut tué à la bataille d'Ipſus.

De ſon pere Demetrius premier, qui fut retenu priſonnier par ſon gendre Seleucus, & mourut en priſon.

Il honore du bucher le corps de Pyrrus.

Belle parole d'Antigonus à ſon fils, qui avoit traité humainement le fils de Pyrrus.

Helenus renvoyé en Epire par Antigonus.

Fin de la vie de Pyrrus.

Remarque oubliée ſur la Vie de Pelopidas, pag. 109.

CEt exploit de Pelopidas fut appellé par tous les Grecs le frere germain de celui de Thraſybule.] Notre hiſtoire nous en fournit un qui fut executé dans le dernier ſiécle, & qu'on peut appeller avec encore plus de raiſon le frere germain de celui de Pelopidas; c'eſt celui du Prince de Monaco. Je raſſemblerai ici les principaux traits de l'un & de l'autre, pour faire voir leur parfaite reſſemblance. Pelopidas entre dans Thebes lui douziéme, pour délivrer cette place du joug de Lacedemone, qui y avoit une garniſon; ils ſont tous déguiſez en païſans. Philidas, un des conjurez donne un grand ſouper aux Officiers de Lacedemone; ſur le moment de l'execution, il ſe répand un bruit ſourd de la conjuration; un des principaux de ces Officiers reçoit même des lettres, où elle eſt détaillée, mais il remet au lendemain à lire ces lettres & à s'éclaircir. Pelopidas, auquel s'étoient joints trente-ſix Citoyens, partage ſa troupe en deux bandes, dont l'une va attaquer ceux qui étoient à table, & l'autre va contre deux autres Chefs qui étoient retirez, & par leur courage ils remettent Thebes en liberté. LePrince de Monaco entreprend de même de délivrer ſa ville du joug des Eſpagnols, qui en étoient les maîtres. Son complot eſt éventé. Le Commandant Eſpagnol eſt averti même du jour qu'il devoit s'executer, mais il traite cet avis d'impoſture, & promet cependant d'obſerver de près le Prince, & de ſe ſaiſir de ſa perſonne & de celle de ſon fils ſur le premier ſoupçon qu'il donnera de ſa conduite. Cela oblige M. de Monaco à ſe hâter d'executer ſon entrepriſe, pour prévenir les mauvais deſſeins de ce Commandant. Il fait ſemblant de vouloir punir quelques ſujets rebelles de deux de ſes villes; il les envoye prendre & les fait amener dans ſes priſons de Monaco, liez & garottez, au nombre de trente qu'il avoit choiſis les plus braves & les plus déterminez, & qui étoient du complot. Cela ne donne nul ombrage au Commandant, qui même à la priere du Prince, envoye une partie de ſa garniſon vivre à diſcretion dans les maiſons de ces prétendus coupables. M. de Monaco donne un grand ſouper aux Officiers de la garniſon, & ordonne que dans la ville on

faſſe grand'chere à tous leurs ſoldats. Pendant que les Eſpagnols ne penſent qu'à ſe réjoüir, & qu'ils ſont noyez de vin, il tire des priſons ſes trente Conjurez, & leur donne des armes; quelques habitans des plus braves ſe joignent à eux, il y ajoute quelques-uns de ſes domeſtiques, & partage toute cette troupe en trois bandes, donne à ſon fils la premiere, qui étoit de trente hommes, met à la tête de l'autre, qui étoit de vingt hommes, un brave Officier, nommé Geronimo Rei, & il prend la troiſiéme, qui étoit de cinquante hommes, tous reſolus de perir ou de délivrer leur patrie. Le jeune Prince plein d'ardeur & de courage va attaquer un corps de garde, & s'en rend maître. Geronimo Rei attaque un autre corps de garde avec le même ſuccès, & le Prince de Monaco donne ſur le poſte principal, qui étoit à la place. Le combat eſt plus rude & plus ſanglant de ſon côté. Il eſt repouſſé deux fois, mais à la troiſiéme charge il l'emporte, & force le Commandant à ſe rendre priſonnier. De cette maniere il chaſſe les Eſpagnols de Monaco, & ſe met ſous la protection de la France. Quand on examine toutes les circonſtances de ces deux actions, on les trouve ſi ſemblables, qu'on ne peut preſque pas douter que celle du Prince de Monaco n'ait été imaginée ſur celle de Pelopidas, & que celle-ci n'en ait donné l'idée. Je me ſuis attaché à rapporter la conformité de ces deux actions, pour faire voir que la lecture de Plutarque peut donner des ouvertures, pour faire entreprendre & executer des exploits tout pareils à ceux qui ont donné tant de réputation aux anciens Capitaines.

Suite du ſiége de Syracuſe. Suplément qui a été promis à la fin de la remarque ſur la page 209.

APRE'S que Marcellus à la pointe du jour fut entré par l'Hexapyle, Epycides aſſembla promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'Iſle qui joignoit l'Achradine, & marcha contre Marcellus, mais le trouvant trop fort, après une legere eſcarmouche, il s'enferma dans l'Achradine. Marcellus ayant fait tenter ceux qui gardoient les portes de cette forteresſe, & n'en ayant point été écouté, tourna contre le fort, appellé Euryale, qui étoit au bout de la ville, & qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Philodeme, qui y commandoit, ne chercha qu'à amuſer Marcellus, en attendant qu'Hippocrate&Himilcon vinſſent à ſon ſecours avec leurs troupes. Marcellus voyant qu'il ne pouvoit ſe rendre maître de ce poſte, campa entre la villeneuve & Tyché. Quelques jours après Philodeme n'étant point ſecouru, rendit ſon fort, à condition qu'il meneroit ſa garniſon à Epicydes dans l'Achradine. Cependant Bomilcar, qui étoit dans le port avec quatre-vingt-dix vaiſſeaux, prenant l'occaſion d'une nuit obſcure & orageuſe, qui empêchoit la flotte des Romains de pouvoir tenir à l'ancre, ſort avec trente-cinq vaiſſeaux, va à Carthage, apprend aux Carthaginois l'état où Syracuſe ſe trouve réduite, & revient avec cent vaiſſeaux. Marcellus, qui avoit mis des troupes dans Euryale, & qui ne craignoit plus d'être inquieté par ſes derrieres, va aſſiéger l'Achradine. Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Hippocrate attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Criſpinus, & Epicydes fait en même-tems une ſortie ſur les poſtes de Marcellus. Hippocrate fut vigoureuſement repouſſé par Criſpinus, qui le ſuivit juſques dans ſes retranchemens, & Marcellus obligea Epicydes à ſe renfermer dans l'Achradine. Comme on étoit alors en Automne, il s'éleva une peſte, qui fit de grands ravages dans la ville & dans les camps des Romains & des Carthaginois. Ces derniers en ſouffrirent encore plus que les autres. Les Siciliens, qui étoient avec eux, ſe diſperſerent dans leurs villes pour ſe mettre à couvert, mais les Carthaginois, qui n'avoient point de retraite, perirent preſque tous avec leurs Chefs Hippocrate & Himilcon

Himilcon. Cependant Bomilcar fait un ſecond voyage à Carthage, & en amene un nouveau ſecours, car il revient avec cent trente navires, & ſept cens vaiſſeaux de charge. Les vents contraires l'empêchoient de doubler le cap de Pachyne. Epicydes, qui craignoit que ſi ces vents continuoient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laiſſe l'Achradine aux Chefs des troupes mercenaires, va trouver Bomilcar, & lui perſuade de tenter la fortune d'un combat naval. Marcellus voyant que les troupes des Siciliens groſſiſſoient tous les jours, & que s'il attendoit & qu'il ſe laiſſât enfermer dans Syracuſe, il ſeroit fort preſſé en même-tems, & du côté de la terre & du côté de la mer, reſolut, quoique plus foible en vaiſſeaux, de s'oppoſer au paſſage de la flotte Carthaginoiſe. Dès que les vents furent tombez, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap; mais comme il vit les vaiſſeaux Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne ſçait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaiſſeaux de charge de regagner l'Afrique, & ſe retira à Tarente. Epicydes abandonné gagne Agrigente. Les Siciliens informez de tout, envoyent d'abord des députez à Marcellus pour ſe rendre, & pour convenir des conditions. Comme on étoit déja d'accord, ces députez vont pour parler aux habitans de l'Achradine, où ils ne ſont pas plutôt entrez, qu'ils obligent ces habitans à ſe défaire des Chefs qu'Epicydes leur avoit laiſſez. Ces Chefs tuez, on convoque une aſſemblée, on y crée de nouveaux Officiers, & on en députe quelques-uns à Marcellus. Tout étoit déja reglé, lorſque les deſerteurs, qui étoient dans la fortereſſe, craignant d'être livrez aux Romains, attirent dans leur parti les troupes auxiliaires, à qui ils font craindre le même ſort, prennent les armes, égorgent les nouveaux Officiers, font main-baſſe ſur tous les Syracuſains qu'ils rencontrent, pillent tout ce qu'ils trouvent devant eux, & créent ſix Officiers, trois pour commander dans l'Achradine, & trois dans l'Iſle. Parmi les trois qui commandoient dans l'Achradine, il y avoit un Eſpagnol nommé Meric, on trouve moyen de le gagner; il livra la porte qui étoit près de la fontaine d'Arethuſe, & reçut les ſoldats que Marcellus y envoya. Le lendemain au point du jour Marcellus fit une fauſſe attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la fortereſſe & de l'Iſle qui y étoit jointe, & afin de faciliter à quelques vaiſſeaux, qu'il avoit préparez, le moyen de jetter des troupes dans l'Iſle qui ſeroit dégarnie. Cela réuſſit comme il l'avoit penſé. Les ſoldats, que ces vaiſſeaux jetterent dans l'Iſle, trouvant les poſtes preſque tous dégarnis, & les portes encore ouvertes, s'en em-

parerent après un leger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'Isle & d'un quartier de l'Achradine, & que Meric avec sa garnison s'étoit joint à ses soldats, fait sonner la retraite, afin que les richesses des Rois ne fussent pas dissipées. Bientôt après on lui ouvre toutes les portes de l'Achradine. Marcellus assemble le Conseil, fait un beau discours aux Syracusains; & après avoir mis des gardes au tresor, il abandonne la ville au pillage, &c. Ce fut ainsi que Syracuse tomba au pouvoir des Romains après trois années de siége.

Fin du troisiéme Volume.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL. 1733.